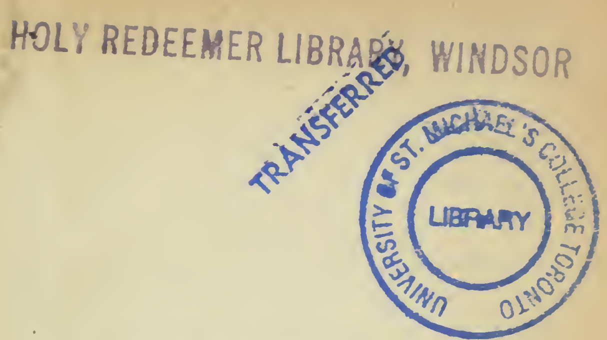

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04331 1125





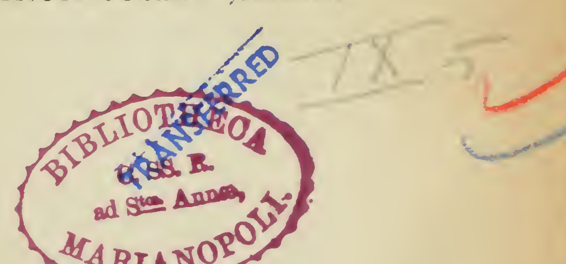
LA VIE ADMIRABLE

DU

SAINT MENDIANT

ET PÈLERIN

BENOIT-JOSEPH LABRE



MÊMES LIBRAIRIES

Œuvres de M. LÉON AUBINEAU

PARMI LES LYS ET LES ÉPINES. — Récits et souvenirs. — *Seconde édition*, 1 vol. in-12 de 400 pages. . . . 3 fr.

VIE DE LA VÉNÉRABLE MÈRE ÉMILIE DE RODAT, fondatrice et première supérieure générale des religieuses de la Sainte-Famille de Villefranche-de-Rouergue. *Quatrième édition.* — 1 volume in-12 de XVII-658 pages, titre rouge et noir . . . . 4 fr.

LE SAINT HOMME DE TOURS (M. Dupont). — 1 vol. in-12 de 405 pages, titre rouge et noir. . . . . 3 fr.

LES SERVITEURS DE DIEU. *Cinquième édition.* — 2 beaux volumes in-12 de XI-496 et 506 pages . . . . . . 6 fr.

LES SERVITEURS DE DIEU AU XIXe SIÈCLE (*extrait de l'ouvrage précédent*). Édition de luxe : illustrations de M. GEORGES LAVERGNE. — 1 beau vol. grand in-8° de XI-547 pages, orné de 13 beaux portraits. Broché. 8 fr. — Relié, dos chagrin, plats toile, tranches dorées. 12 fr.

M. AUGUSTIN THIERRY, son système historique et ses erreurs. *Nouvelle édition.* — 1 vol. in-12 de XLII-416 pages, titre rouge et noir . . . . 3 fr.

DE LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES. — 1 vol. in-12 de XVIII-299 pages. . . . . 3 fr.

PARAY-LE-MONIAL ET SON MONASTÈRE DE LA VISITATION. *Cinquième édition.* — In-18, broché . . . . . . 60 c.

LE SAINT MENDIANT. Canonisation du B. Benoit-Joseph Labre. Brochure in-16, de 32 pages, avec portrait. 10 c.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71.


BENEDICTVM. JOSEPHVM. L'ABRE
CŒLITVM HONORE. SIGNAT. PIVS. IX. PONT. MAX
XX. MAII MDCCCLX.

LA VIE ADMIRABLE

DU

SAINT MENDIANT

ET PÈLERIN

BENOIT-JOSEPH LABRE

PAR

LÉON AUBINEAU

Et erat quidam mendicus.

ONZIÈME ÉDITION

PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE

Victor PALMÉ, directeur général,

76, rue des Saints-Pères, 76.

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
VANDENBROECK, Directeur.
8, rue du Treurenberg, 8

GENÈVE
Henri TREMBLEY,
LIBRAIRE-ÉDITEUR
4, rue Corraterie, 4

1888

LETTRE DE Mgr LEQUETTE, ÉVÊQUE D'ARRAS

Arras, le Lundi-Saint, 22 *mars* 1875.

Monsieur,

J'apprends avec le plus vif intérêt que vous préparez une nouvelle édition de la Vie admirable *du B. Benoît Joseph Labre. L'accueil fait à la première, justifie pleinement les félicitations que je m'étais empressé de vous adresser sur votre beau travail.*

Evêque du diocèse qui a eu la gloire de donner naissance à cet illustre Serviteur de Dieu, je ne saurais être indifférent à tout ce qui tend à propager, à augmenter la vénération qu'il mérite à tant de titres. Sous ce rapport, votre belle Vie *du Bienheureux a eu une précieuse influence que continuera, je n'en doute pas, la nouvelle édition.*

Témoin vous-même de l'éclatante manifestation dont l'humble village d'Amettes a été le théâtre le

7 juillet 1873, vous avez pu constater quelle est la dévotion de nos contrées du Nord envers le pauvre Mendiant dont vous avez été le consciencieux et si intéressant historien.

En vous lisant, on comprend combien notre Bienheureux a été digne de la canonisation décrétée, il y a deux ans, par le Saint-Siège, mais dont les tristes circonstances, où nous nous trouvons toujours, n'ont pas encore permis la solennité.

Agréez, Monsieur, avec mes nouvelles félicitations, l'assurance de mes sentiments dévoués en N.-S.

† JEAN-BAPTISTE-JOSEPH,

Évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer.

AVERTISSEMENTS

I

Je crois qu'il est superflu à un écrivain de venir, dans une préface, expliquer son travail, en donner les motifs et en tirer les conclusions. C'est au lecteur à conclure ; c'est à lui à pénétrer les leçons que le livre apporte et à goûter l'intérêt qu'il peut avoir. Un auteur n'a pas même besoin de dire qu'il a fait de son mieux. En faisant de son mieux, il n'a rempli qu'un de ces devoirs de métier, où les ouvriers d'autrefois se tenaient pour engagés d'une stricte obligation de conscience.

Je me permettrai donc uniquement de dire que si je suis parvenu à faire passer dans le texte de cette Vie admirable *le moindre reflet des émotions que j'ai éprouvées durant un commerce de plusieurs années avec les témoins qui ont déposé aux divers procès de la cause de saint Benoît-Joseph Labre, le livre sera assurément goûté des lecteurs. S'ils éprouvent quelque ennui ou quelque fatigue, au contraire, ils ont droit de s'en prendre uniquement à la maladresse et à l'ineptie de l'historien. Il n'y a pas au monde de vie plus belle, plus étonnante ni plus touchante que celle de l'admirable mendiant que l'Église nous permet, en toute sûreté,* tutò, *de saluer aujourd'hui du titre de Saint.*

Si je n'arbore pas ce titre glorieux en tête de mon livre, c'est pour me conformer aux usages de l'Église catholique. Pour proclamer publiquement et invoquer partout, dans l'assemblée des fidèles, la puissance et la

gloire de saint Benoît-Joseph Labre, elle attendra que les lettres apostoliques aient été adressées à la Chrétienté, et que la Basilique Vaticane ait retrouvé la liberté de procéder aux solennités de la canonisation. Ce n'est pas une témérité de penser que le saint mendiant français peut hâter ce jour de la liberté et de la délivrance et abréger les délais dont nos péchés sont la cause.

Voilà tout ce que j'ai à dire au lecteur.

Je n'ai pas besoin d'exprimer en public, dans une préface, la gratitude que je dois à Mgr l'Évêque et au vénérable chapitre d'Arras, pour leur bienveillance et leur patience à mettre et à laisser de longues années, à ma disposition, les documents de la cause du Bienheureux. J'aurais pu, j'aurais dû peut-être renvoyer toujours le lecteur aux pièces qui contiennent les dépositions des témoins, dont les paroles ont formé, pour ainsi dire, tout le tissu de mon récit. J'ai craint, et c'est peut-être un tort, d'accroître démesurément la grosseur de ce volume. Toutefois, quand j'ai cru devoir signaler les documents, j'ai eu le soin de citer exactement l'endroit où l'on peut recourir. J'ai désigné alors ces divers documents par les lettres qui les distinguaient dans la bibliothèque du vénérable chapitre d'Arras. Il suffira de faire remarquer au lecteur que B contient le Summarium *des procès informatifs d'Autun, de Boulogne, de Lorette et de Rome, imprimé à Rome en* 1787; *G contient le* Summarium *du procès apostolique dressé de* 1792 *à* 1796. *Le volume de la bibliothèque du chapitre d'Arras où se trouvait ce* Summarium, *n'a pas de titre, et rien n'y indique le millésime de l'impression à Rome.*

Avril 1873. PREMIÈRE ÉDITION.

II

L'ouvrage, dont je donne une nouvelle édition, a été accueilli avec assez de faveur pour que je me sois cru dispensé de le remanier profondément. Ce n'est pas que je n'en sente les défauts, et j'aurais bien voulu élever à la mémoire du saint Mendiant un monument plus digne de son incomparable héroïsme.

L'œuvre est ce que l'ouvrier a pu la faire.

En dehors des retouches de style et de langue dont un écrivain trouve toujours l'occasion quand il réimprime son travail, je me suis borné à indiquer et à développer au chapitre VIII, Vie errante, *deux points de cette histoire sur lesquels j'ai eu de nouvelles lumières.*

L'un concerne le pèlerinage du Bienheureux au monastère de Mariastein d'où le gouvernement du canton de Soleure vient de chasser les Bénédictins.

L'autre a trait au pèlerinage de Paray-le-Monial. Avant la Vie admirable, *aucune histoire n'avait constaté la présence du Bienheureux dans la ville et au sanctuaire, où s'est révélé le Sacré-Cœur. En indiquant le fait, je n'avais pas été assez large ni assez hardi à interpréter les documents et les traditions que j'avais pu recueillir ; j'ai cru devoir profiter aujourd'hui de la triomphante dissertation où M. l'abbé Cucherat a établi que le Bienheureux avait paru à diverses reprises à Paray-le-Monial, notamment qu'il y avait passé trois semaines à la sortie de Sept-Fonts, en juillet 1770. Ce fait a une véritable importance dans la vie du Bienheureux.*

Avril 1875. SECONDE ÉDITION.

III

En donnant une nouvelle édition de la Vie admirable du Saint Mendiant, *je n'ai pas cru devoir en modifier le texte. Tout écrivain cependant, pour peu qu'il soit jaloux de son métier, aime à corriger son œuvre. Certains obstacles matériels m'auraient peut-être empêché cette fois de satisfaire à ce désir. Peut-être aussi y a-t-il avantage à respecter un ouvrage qui semble accepté du public ?*

Je ne peux pas me prévaloir du sentiment des feuilles appliquées à insulter notre cher pauvre, et il ne serait pas bienséant de me targuer de ce qu'une des plus prisées et des plus considérables de cette tourbe républicaine de destructeurs, estime trouver dans la Vie admirable *« le texte classique » de l'histoire du nouveau saint français. Mais je puis dire que la rapidité avec laquelle se sont écoulées les dernières éditions m'a pris au dépourvu et a pu contribuer à m'exagérer la crainte de gâter quelque chose à un ensemble dont les lecteurs paraissent goûter la mesure et apprécier les proportions.*

Je n'ai d'ailleurs rien à dire du livre. Il a fixé certaines traditions respectables qu'il était temps de recueillir : il a été composé d'après les dépositions recueillies aux divers procès canoniques. Ce sont les paroles mêmes des témoins qui forment la trame du récit, et c'est là certainement la raison de l'intérêt que le lecteur a pris à cette lecture. Pour faire goûter et aimer les Saints, ne suffit-il pas de les laisser voir ?

Je me suis aujourd'hui borné à ajouter à l'histoire de la Vie *une analyse rapide des divers actes de ces*

procès de béatification et de canonisation. Plusieurs de mes lecteurs m'avaient demandé ce supplément de travail : il était temps de le faire puisque la cause est résolue et que les solennités de la canonisation ont eu lieu. Pour me démêler au milieu de la mer à peu près immense de ces procédures, j'ai pris pour guide le livre de M. l'abbé Desnoyers (le Vénérable Benoît-Joseph Labre, 2 *vol. in*-8) *qui, avec une patience et dans un ordre admirable, en a étudié et dépouillé tous les documents. M. Desnoyers, il est vrai, n'a pas poussé son travail jusqu'au décret de béatification. Pour le surplus, j'ai été heureux de m'aider des deux petits ouvrages de M. l'abbé Deramecourt, l'*Histoire de la canonisation du bienheureux Benoît-Joseph Labre *et les* Fêtes de la canonisation.

Mai 1882. SIXIÈME ÉDITION.

LA VIE ADMIRABLE
DU
SAINT MENDIANT
ET PÈLERIN
BENOIT-JOSEPH LABRE

I

NAISSANCE DU SAINT. — SA PETITE ENFANCE.

1748—1761

Le bienheureux Benoît-Joseph Labre est né à Amettes, au diocèse de Boulogne, le 26 mars 1748, au temps du pontificat de Benoît XIV et du règne de Louis XV. Sa famille modeste et recommandable, ancienne dans la paroisse et habituée à fournir des membres au clergé, pourrait témoigner du degré de dignité et de vertu où était parvenu le petit peuple de France, avant l'aurore de nos libertés et de nos progrès, dans le temps où l'Évangile était encore l'unique source de la civilisation de notre pays.

Plusieurs oncles du Bienheureux remplissaient le ministère sacerdotal dans les paroisses et les commu-

nautés du voisinage d'Amettes, dans les diocèses de Boulogne, de Saint-Omer et de Cambrai. Son père et sa mère vivaient du revenu d'un petit patrimoine cultivé de leurs mains; en y joignant le produit de quelque industrie du plus simple négoce (1), ils parvenaient à élever leur nombreuse famille dans une aisance et une dignité que le peuple de notre siècle ne connaît guère et dont les principales sources étaient la modestie des goûts et la régularité de la vie. Le Bienheureux fut l'aîné de quinze enfants. Quelques-uns de ses jeunes frères, élevés aux ordres sacrés, ont confessé Jésus-Christ dans l'exil et pendant la persécution révolutionnaire. L'un d'entre eux put rendre aux prêtres émigrés des services signalés : un autre, par sa seule présence, éloigna d'Amettes les tentatives du schisme constitutionnel et préserva la paroisse entière des entreprises dirigées alors contre les honnêtes gens. Benoît-Joseph reste la gloire et la fleur, l'auréole incontestable et désormais éternelle de la famille.

Prévenu dès ses jeunes ans des grâces les plus précieuses, cet enfant de bénédiction parut répondre à toutes les prévenances divines. Sa mère, dans le procès d'information, dépose qu'il se plaisait à l'église, et qu'elle avait toujours pu, sans jamais le lasser, l'y conduire aussi souvent et l'y garder aussi longtemps qu'elle avait voulu. Il montrait une intelligence pénétrante et assez précoce ; il avait un cœur tendre et une excellente mémoire ; il alliait une innocence et une droiture exquises de sentiments à une vivacité de caractère, tem-

(1) Ils tenaient une petite boutique de mercerie.

pérée de bonne heure par un esprit de soumission et d'obéissance, qui contribua à lui faire prendre des habitudes de calme et de tranquillité peu ordinaires aux enfants.

A cinq ans, il savait lire et se trouvait heureux de pouvoir épeler l'oraison dominicale et la salutation angélique.

Toute la sollicitude et les exemples des parents avaient tendu à développer les dispositions de piété de l'enfant plutôt qu'à satisfaire sa curiosité d'instruction. Jésus, Marie, Joseph sont les premiers mots qu'il bégaya ; et le premier usage qu'on lui enseigna à faire de la parole fut une prière. Sous ces soins intelligents et pieux, la crainte de Dieu, ce premier fondement de l'édifice de toute âme chrétienne, s'était développée dans le jeune cœur du Bienheureux. Il redoutait le péché avant de pouvoir le connaître. Un jour, il ramassait un scarabée dans l'intérieur d'une grange ; le vicaire de la paroisse, venant à passer, l'appela en jouant petit voleur. La désolation de l'enfant fut extrême, et le respect qu'il portait au sacerdoce l'empêcha longtemps de s'arrêter aux consolations qu'on dut lui donner.

Son premier maître dans les lettres avait été un de ses oncles, alors sous-diacre, tout enflammé du désir du zèle et de la sainteté, qui a laissé les plus beaux souvenirs dans le diocèse de Boulogne. Jacques-Joseph Vincent (1), qu'au dire de son évêque, les peuples du

(1) Il fut desservant de Conteville et plus tard curé de Lespesses. Il mourut dans l'émigration à Middelbourg, le 17 avril 1794.

diocèse n'appelaient pas M. Vincent, mais le nouveau saint Vincent (1), s'appliqua avec bonheur à développer les beaux germes d'intelligence et de piété qu'il voyait dans son neveu. Il ne se contentait pas de le conduire à l'église et de l'y retenir quelquefois de longues heures à prier, ou, autant que le permettaient les forces de l'enfant, à orner les autels et à entretenir la netteté de tout l'édifice. Il l'initiait à la mortification et le faisait déjà goûter à la pénitence, admirant qu'un si jeune enfant pût en savourer la nécessité et en accepter avec plaisir la pratique. De la meilleure grâce du monde, sans résistance et sans chagrin, à la parole de son oncle, le Bienheureux, en effet, se mettait à genoux les bras en croix ou dans quelque autre position gênante. Pour un oubli dans le cérémonial des offices, que son oncle lui faisait répéter par manière de récréation, pour la moindre faute d'épellation, ou pour tout autre manquement de son âge, l'enfant s'entendait condamner à réciter le chapelet, et s'acquittait de cette pénitence avec une piété et une joie qui charmaient et étonnaient les témoins.

Ces pratiques nourrissaient et développaient l'attrait vers la mortification et la prière qui a été le grand caractère de notre Bienheureux.

Avant cinq ans, ce n'était plus uniquement l'esprit d'obéissance et de condescendance envers ses parents qui l'engageait à contraindre les vivacités de son caractère ardent et à se sevrer des amusements bruyants

(1) Lettre de Mgr Gaston de Partz de Pressy, évêque de Boulogne, à l'abbé Marconi à Rome, 18 juin 1783.

de l'enfance : le désir de marcher sur la nature, de la réduire et de l'immoler dans ses instincts vicieux, de l'atteindre dans ses appétits sensuels, avait déjà germé dans cette âme innocente.

Il ne faut pas s'étonner que le Bienheureux soit entré bien avant dans une science dont il commença de si bonne heure à pénétrer les secrets. Il y était initié par la piété et les exemples de la famille. On lui fit aussitôt que possible fréquenter les sacrements. Avant qu'il n'eût accompli sa cinquième année, on l'avait conduit au tribunal de la pénitence, et il s'y rendait volontiers.

L'heureuse constitution de la France, à une époque où les ravages et les progrès de 1789 n'étaient pas même soupçonnés par la masse du peuple, permit à Benoît-Joseph d'avoir des maîtres dignes de continuer les bons soins donnés par ses parents à sa dévotion naissante. Le vicaire de la paroisse d'Amettes, François d'Hanutel, tenait l'école : petite école de village, vacante pendant le temps des moissons, où les enfants apprenaient, avec le catéchisme, les premiers éléments de la lecture, de l'écriture et du calcul. Notre Bienheureux y apportait une modestie, une douceur, une exactitude et surtout une sagesse et une réserve qui ne semblaient pas de son âge. A Amettes, comme à Nédon, bourg plus considérable dont il fréquenta un peu plus tard l'école plus importante, il se fit remarquer par une gravité, un recueillement, on peut déjà dire, dont ses maîtres gardèrent toute leur vie un vif et profond souvenir : « Sur deux mille écoliers environ que j'ai gouvernés, disait l'un d'eux, je n'en ai vu aucun doué de tant de quali-

tés (1). » « Je ne me rappelle pas lui avoir jamais adressé un reproche, disait un autre (2). » « Il était si aimable, ajoute un troisième, et j'attendais tant de bien de lui, que depuis vingt-huit ans qu'il m'a quitté, je n'ai cessé de m'entretenir dans son souvenir (3). »

Cette amabilité du Bienheureux n'était rien autre que l'auréole de vertu qui couronnait déjà sa jeunesse. Elle n'éclatait pas dans les saillies soudaines et les grâces impétueuses et naïves, naturelles à cet âge. Elle se manifestait dans toute la conduite de la vie par un esprit d'exactitude et une égalité d'humeur imperturbables. Benoît-Joseph était toujours appliqué et serein. Sa conversation n'était déjà plus de ce monde. Rien de triste ni de contraint dans ses allures. Il était enjoué et ne refusait pas de s'épanouir ; mais dans sa gaîté même il apportait de la réserve ; son rire était modeste, et il était assez maître de lui pour veiller toujours aux pentes de la nature.

Afin de contenir l'ardeur de son caractère, il savait éviter les divertissements animés et dissipés de ses condisciples. Le maître d'école d'Amettes remarqua qu'il sortait toujours le dernier de l'école et lui en demanda la raison.

— « C'est, dit Benoît-Joseph, que, sortant après eux, j'arrive plus tôt à la maison. »

Il quittait en effet la classe, après de longues heures de clôture, aussi posément qu'il y était entré. Il n'affectait

(1) Franc-Joseph Forgeois, maître d'école à Amettes, sous la direction du vicaire d'Hanutel.

(2) Barthélemy-François Delrue, maître d'école à Nédon.

(3) François d'Hanutel, vicaire d'Amettes, depuis curé de Boyaval.

pas toutefois de fuir ses condisciples : il n'évitait avec scrupule que les turbulents et les indociles, et il recherchait volontiers les personnes pieuses et réfléchies. Même auprès d'elles il parlait peu, et toutes ses paroles étaient inspirées et contenues par une prudence et une discrétion où n'entrait rien de la sagesse humaine.

Loin de craindre et de fuir, comme font la plupart des écoliers, la présence de ses maîtres, son plus grand plaisir était d'écouter leurs discours de piété : ces maîtres, il est vrai, revêtus pour la plupart du sacerdoce, étaient initiés aux solidités des enseignements théologiques. L'un d'eux, François Forgeois, ne se contenta pas d'admirer, il voulut éprouver cette vertu naissante. Les contradictions multipliées et les reproches injustes ne purent éveiller le moindre mouvement d'impatience. La placidité et la sérénité de cette âme n'étaient pas un simple don de la nature. Le respect que le mérite déjà reconnu de Benoît-Joseph imposait à ses maîtres, s'étendait jusqu'à ses condisciples. Les écoliers de notre temps ne sont peut-être pas partout très-sensibles aux charmes de la vertu; j'ignore si ceux du temps de Benoît-Joseph étaient meilleurs, mais l'enfant privilégié avait au milieu d'eux une autorité que les maîtres eux-mêmes n'auraient pas toujours obtenue. Celle qu'il exerçait dans l'intérieur de la maison sur ses frères et sœurs était dans les mœurs de ce temps; toutefois elle avait peut-être une force particulière que le titre d'aîné ne suffisait pas à expliquer. Ce titre, avec les priviléges qu'il apportait, était, aux yeux de Benoît-Joseph, une raison de rendre à ses frères et sœurs tous les soins dont il pouvait décharger ses parents. Il ne se bornait

pas aux soins matériels, et sa charité ne se contentait pas d'entrer dans les petits chagrins qu'il voulait consoler; il regardait surtout les âmes.

Dans un esprit de condescendance et de zèle, il n'épargnait pas les réprimandes fraternelles. Il dirigeait et il aidait les premiers pas de cette nombreuse famille dans la vertu. Pour lui, il avançait toujours. Du moment qu'il sut lire, il ne goûta plus aux divertissements pour son propre compte, et il employa les récréations, dont il pouvait disposer, à la lecture des livres de piété. On pouvait déjà démêler chez lui tous les traits qui formèrent plus tard le caractère de sa physionomie. N'était-ce pas par amour de la pauvreté, qu'il ne voulait toucher à rien dans la maison paternelle? Et ne montrait-il pas son esprit d'obéissance, en s'acquittant avec précision et zèle de tous les soins domestiques qu'on pouvait lui recommander? L'esprit d'humilité apparaissait dans l'indifférence où il restait de lui-même, ne pensant jamais à demander de nouveaux habits ou quoi que ce soit dont il eût besoin. La mortification éclatait dans la réserve qu'il mettait à sa nourriture, dans son insouciance de toutes les commodités de la vie, dans sa recherche déjà active et intelligente de ce qui pouvait gêner et mortifier son corps. Il mettait une planchette sous son oreiller par crainte de reposer trop mollement, et peut-être en mémoire de la parole du Fils de l'homme, qui parle d'une pierre pour reposer sa tête.

Parfois son père et sa mère se crurent obligés de réprimer ses désirs d'austérité. Mais il courait sans contrainte dans les champs de la mortification intérieure, et y recueillait déjà les germes des vertus extraordi-

naires qu'il a cultivées. Des parfums s'en exhalaient; toute sa personne révélait ces charmes de la vertu, qu'on subit sans pouvoir les définir. C'était une joie de le voir, tout petit enfant, à genoux dans l'église d'Amettes, les mains jointes, la tête inclinée, immobile, perdu dans la contemplation et déjà inépuisable dans ses prières. C'était un spectacle à ravir les anges et dont les hommes mêmes étaient touchés. Sitôt qu'il le pouvait, il se rendait à l'église; il ne trouvait point qu'il y eût sur la terre de lieu plus aimable. Il rayonnait de bonheur, d'un bonheur grave et reposé, quand il pouvait être employé à quelque service autour de l'autel.

La pratique de l'exposition perpétuelle du Saint-Sacrement était en usage dans le diocèse de Boulogne. Quand venait le tour de la paroisse d'Amettes, la joie de Benoît-Joseph n'avait point de bornes. Non-seulement il pouvait passer de longues heures à contempler son divin Maître sur son trône eucharistique; mais tout le temps que durait l'exposition solennelle, les prêtres des environs affluaient au village, et Benoît-Joseph était quelquefois appelé à participer aux cérémonies. Servir la messe était pour son âme une joie dont le rayonnement apparaissait sur son visage, et qui se manifesta surtout lorsqu'il fut un peu plus âgé et qu'il suivit l'école de Nédon. Il était tellement pénétré des cérémonies du saint sacrifice, que de retour à la maison, il les accomplissait lui-même; et il apportait à cet exercice une gravité qui changeait, pour ainsi dire, en acte de dévotion ce qui eût été un amusement pour un autre.

Le désir du Paradis donnait de l'élan et déjà de la persévérance à ces naissantes vertus. Toutes les aspirations du cœur de Benoît tendaient vers le ciel. Ses parents perdirent une petite fille de quelques mois Benoît-Joseph resta plus d'une heure à contempler ce petit corps, ne cessant de répéter :

— « Chère petite, bienheureuse et digne d'envie, que ne suis-je aussi heureux que toi ! »

Ces dispositions précieuses paraissaient à tous ceux qui connaissaient Benoît indiquer une vocation sacerdotale. Les parents en tombaient d'accord, mais y sentaient quelques obstacles. Benoît avait douze ans ; on commençait à compter sur son concours, pour subvenir aux besoins de la maison. Il rendait déjà des services qui allaient augmenter d'importance chaque jour. La famille était nombreuse, et la charge de tant d'enfants rendait plus lourds et plus difficiles les sacrifices exigés par des études longues et dispendieuses.

Benoît avait son parrain depuis plusieurs années curé d'Erin, paroisse distante de quatre à cinq lieues d'Amettes, du côté d'Hesdin. Ce parrain, frère puîné du père de notre Bienheureux, était pieux, zélé et sut donner sa vie pour ses ouailles. Le zèle et la piété étaient des dons de famille. Admirant les grâces dont semblait reluire son filleul, l'abbé François-Joseph Labre voulut concourir aux desseins de la Providence, et put mettre fin aux hésitations des parents. Il emmena Benoît à la cure d'Erin, se chargeant de pourvoir à sa nourriture et à ses études.

Avant d'aborder les enseignements classiques, le curé d'Erin voulut affermir l'instruction religieuse de son

élève, et, tout en lui faisant suivre quelque temps l'école du bourg, le prépara à la première communion avec un soin tout particulier. Durant cette préparation, l'oncle s'attacha chaque jour davantage au neveu, en apprenant à le mieux connaître.

A mesure que Benoît entrait dans l'intelligence de la vérité, le goût des biens célestes se développait dans son cœur, comme par une germination puissante. Les mystères du Dieu eucharistique ravissaient cet enfant de bénédiction ; il se perdait dans la contemplation de l'amour divin. Son âme voulait y répondre, et elle courait avec allégresse vers son Sauveur.

En même temps la noirceur de l'ingratitude des hommes la confondait, l'étreignait, la désolait ; la crainte de n'être pas digne de l'union à laquelle elle aspirait, et vers laquelle elle se dressait tout entière, la poignait et stimulait ses industries. Mais quelle industrie pourra jamais rendre l'homme digne d'un Dieu !

Plus le grand jour approchait et plus Benoît-Joseph sentait s'exalter ses désirs et sa frayeur en même temps que sa joie. Ces sensations si vives et si ardentes n'étaient pas stériles. Benoît-Joseph savait les tourner en pratiques énergiques et sérieuses. Il apporta un soin et un calme particulier à préparer sa confession générale. Jaloux de disposer une maison nette et entièrement purifiée au Dieu qui la voulait habiter, il eut recours à la prière, afin de parvenir à scruter les replis de son cœur.

Sa prière était sans doute exaucée, et la méthode de préparation et d'examen, qu'il avait adoptée et qu'il suivit toujours, était pleine de lumière et féconde en senti-

ments d'humilité. Outre le discernement de ses fautes, Benoît demandait la grâce de la vraie contrition ; il méditait avec persévérance les motifs les plus propres à l'émouvoir, et se tenait dans les sentiments de la soumission la plus exacte aux avis de son confesseur.

Qui dira les joies que la divine Eucharistie apporta à une âme si bien préparée, et comment exprimer les lumières et les goûts qu'elle y communiqua et y développa ?.....

Le jour même de sa première communion (4 septembre 1761), Benoît-Joseph fut confirmé des mains de l'évêque de Boulogne, François-Joseph Gaston de Partz de Pressy. Il devait être donné au Prélat de constater les fruits de ce sacrement des forts sur une âme ; et ce fut lui qui commença dans le diocèse de Boulogne les informations canoniques sur les vertus du Bienheureux.

II

GRACES DE L'ADOLESCENCE.

1761—1764

Les grâces eucharistiques et les vertus de l'Esprit-Saint développèrent les germes précieux que le baptême avait déposés dans le cœur de Benoît-Joseph, leur communiquant une germination plus active et une nouvelle floraison.

Les saveurs de la manne céleste exaltèrent les désirs d'austérité de cette âme. Benoît-Joseph, désormais affamé de la nourriture divine dont il connaissait enfin les délices, répugnait, pour ainsi dire, aux aliments matériels et les méprisait. Aucune des douceurs auxquelles la jeunesse est accessible ne pouvait le tenter. Quelquefois son oncle l'employait à cueillir les fruits qui abondaient dans le verger; jamais il n'est arrivé à Benoît d'en goûter un seul.

Sa réserve tenait à la fois de la sobriété et du respect de la justice. Il savait qu'il ne pouvait disposer de rien sans la permission de son oncle, et jamais il ne l'a demandée. Un jour, il était occupé à ramasser des fraises, et une petite fille (1) lui en demanda quelques-unes.

(1) Austreberte Desplanques, plus tard religieuse converse des Ursulines.

Benoît en eût donné volontiers, mais il fallait, disait-il, la permission de son oncle. L'autre enfant insistait, trouvant que c'était bien peu de chose, et que l'oncle n'en saurait rien. Benoît alors répondit gravement que Dieu le saurait. Il réprimanda assez vertement, quoique avec douceur, cette petite, qui avait environ sept ans, et l'engagea à se confesser au plus tôt de l'insinuation mauvaise qu'elle avait faite à son prochain. Il ne se contenta pas d'un avis, et, à deux autres reprises, il rappela à cette enfant l'obligation où elle était de se confesser à ce sujet : il en était en peine.

Ce sentiment de justice ne se manifestait pas seulement quand il s'agissait des convoitises d'autrui. Un compagnon de son âge lui offrit un jour des cerises ; et Benoît de s'informer aussitôt à quel titre il en disposait. L'autre assura qu'il avait permission de son père pour en prendre et en offrir. Benoît alors accepta. Toutefois, comme il gardait encore quelque scrupule, il ne toucha pas à ces fruits et les laissa se dessécher.

Il était maître de sa bouche, et, disait son oncle, il eût foulé aux pieds les fruits les plus exquis du verger, sans se laisser tenter. Il aurait même eu scrupule de ramasser ceux qui étaient tombés des arbres et qui étaient à demi gâtés. Le goût d'une nourriture supérieure ne le portait pas seulement à se retrancher le superflu et la douceur des aliments ; il se privait souvent d'une partie de ses repas, et en disposait secrètement en faveur d'un pauvre.

Si son oncle l'eût laissé faire, il eût, dès son enfance, pratiqué exactement les lois du jeûne, dont les observances étaient alors autrement sévères que de nos jours.

Quant il eut seize ans, il fallut céder à ses désirs et lui permettre de garder les préceptes de l'Église. Jusque-là il avait déploré le sort de ceux qui ne mêlaient pas, pendant le carême, leurs jeûnes aux prières de l'Église (1). Toutefois, il avait certaines industries pour se dédommager : il était ingénieux à éloigner les morceaux délicats et savoureux et à obtenir les plus grossiers et les plus communs; il fallait le contraindre, pour ainsi dire, afin de lui faire accepter la nourriture indispensable.

Il savait même rendre légers les repas qu'il partageait avec son oncle ; il quittait la table aussitôt qu'il avait pris ce qu'il estimait sa suffisance. Un jour un ecclésiastique (2), qu'hébergeait le curé d'Erin, demanda si sa présence était la cause de cette promptitude à quitter la compagnie. Benoît aussitôt se remit en place et ne s'éloigna que lorsque son oncle lui eut donné la permission.

Cet oncle savait à quoi était employé le temps épargné sur les repas. Ce n'était pas l'attrait des études littéraires qui emportait cet aimable écolier. Il était appliqué, exact, intelligent, et ses progrès dans les lettres étaient sensibles, surtout durant les premières années. Il avait même une certaine avidité de lectures, et la bibliothèque de son oncle lui suffisait à peine. Quand il allait à la promenade, il avait toujours soin de se

(1) Sa mère, Anne-Barbe Grandsir, cite les paroles du Bienheureux : « Voici, disait-il, le carême heureusement terminé pour ceux qui ont jeûné, et mal fini pour ceux qui n'ont pas jeûné. »

(2) Mich.-Jos. Flamand, depuis chanoine de Boulogne.

munir d'un livre, afin de n'être pas au dépourvu, si son oncle faisait une rencontre ou visitait quelqu'un; mais les livres de piété étaient seuls à lui plaire. A peine y entremêlait-il quelques autres ouvrages.

Le goût de la lecture n'est pas rare chez les jeunes gens; mais la plupart de ceux qui le ressentent se prennent surtout aux livres d'histoire. La communion avait ouvert chez Benoît-Joseph d'autres attraits, où la nature n'était pour rien. Les aliments de l'esprit lui paraissaient même grossiers: il avait des aspirations supérieures. Son vrai bonheur était de converser avec Dieu. Là était le secret de son amour de la solitude.

Il y avait au presbytère d'Erin un cabinet écarté, où il se retirait et où il prenait ses meilleures récréations, seul avec son divin Maître. Le temps alors ne lui durait pas, et, après de longues heures, il fallait l'arracher à sa contemplation. Il en sortait plein de dégoût pour le monde. Les joies lui en répugnaient. Il voulait bien, les jours de congé, aller visiter les ecclésiastiques pieux du voisinage ou quelque malade de la paroisse; mais les jeunes compagnons de son âge, qui venaient lui proposer quelque partie de promenade ou d'autres plaisirs, avaient le plus souvent à s'impatienter de ses refus, et parfois lui reprochaient avec vivacité son dédain de tout délassement. Benoît alors répondait avec calme que son plaisir était dans sa chambre.

Néanmoins il avait des condescendances, et il évitait le reproche de singularité. Un jour de fête, de *ducasse*, selon le terme de l'Artois, comme les fêtes populaires des campagnes étaient loin d'être aussi scandaleuses et grossières que les ont faites les progrès de la liberté, et

comme il y avait encore, à cette veille de la Révolution, des divertissements honnêtes pour un peuple en joie, le curé d'Erin pressa lui-même son neveu d'aller se divertir avec quelques compagnons ; et, par obéissance, Benoît se rendit au champ de fête. Mais, cédant bientôt à son attrait, il quitta la compagnie et se retira dans une grange; on l'y trouva à genoux, en contemplation devant un crucifix, qu'il avait placé contre la muraille.

Ses délices étaient uniquement au pied de la croix. Il en rapportait un esprit de recueillement habituel, qui frappait tous ceux qui l'approchaient. Sa conversation n'était vraiment pas avec les hommes.

Il prenait quelque plaisir à s'ouvrir sur des sujets de piété, et son zèle l'engageait à donner quelques avertissements aux compagnons de son âge ou aux enfants plus jeunes. Ces avis témoignaient de sa sagesse, et ils étaient donnés avec tant de bonne grâce qu'on s'y rendait volontiers.

Le neveu du curé n'était pas sans crédit dans la paroisse d'Erin; il imposait une sorte de respect. Aussi la princesse de Croy, qui était dame du lieu, comme on disait alors, l'appelait-elle en riant *son petit curé*. Le dimanche, sur la place de l'église, il se mêlait aux groupes et trouvait occasion d'adresser de bonnes paroles, d'arrêter de sots discours, parfois même de prévenir un peu de désordre. Il étendait sa vigilance sur tout le bourg, et ayant remarqué qu'une petite fille orpheline, âgée de neuf ans, n'allait plus à l'école, il lui en demanda la raison. Elle répondit que les parents qui avaient soin d'elle,ne voulaient plus l'y envoyer, et elle se mit à pleurer. Benoît alors de chercher à consoler

cette enfant. Il lui proposa d'aller jusqu'à la porte de l'église. L'eglise à ce moment etait fermée. Il fit mettre la petite à genoux sur le seuil, et récita avec elle un *Pater* et un *Ave*, répétant trois fois ces paroles *Que votre volonté soit faite*, afin d'insinuer dans le cœur de l'enfant les sentiments d'obéissance dont elle avait besoin. Il lui recommanda ensuite de ne pas insister pour aller à l'école, de se tranquilliser et d'obéir en paix à ceux qui avaient autorité sur elle. Il lui promit de prier pour elle, et récita tout aussitôt un *De profundis* pour le repos de l'âme de sa mère; et, lui ayant encore fait répéter trois fois les paroles : *Loué et adoré soit à jamais le Très-Saint-Sacrement de l'autel*, il quitta l'enfant, consolée et résignée, disait-elle elle-même dix-huit ans plus tard, en témoignant dans le procès d'information.

Cette sagesse précoce était toute puisée aux sources divines. Si Benoît-Joseph aimait la conversation avec Dieu dans la solitude, il lui trouvait un bien plus grand attrait en présence du tabernacle. Sa dévotion aux prières de l'adoration perpétuelle n'avait pas faibli, et les distances ne le retenaient pas lorsque l'exposition du Saint-Sacrement avait lieu dans quelque paroisse du canton. Il eût passé les jours et les nuits devant l'Eucharistie : il commençait à goûter aux délices de cet entretien sublime qui devait le séparer de tout commerce avec les hommes. Dans le règlement qu'il s'était fait pour ses études, on comprend qu'il avait ménagé le temps des visites au Très-Saint-Sacrement. Les lectures, en effet, et les contemplations ne suffisaient pas à l'attrait de ses désirs, et aussitôt qu'il avait quelque loisir, il courait à son divin Maître. C'était une joie

pour lui, et une joie sur laquelle il ne se blasait pas, de servir la messe. Habituellement il en servait deux, celles du curé et du vicaire. Il se levait de grand matin, pour avoir le temps, avant de satisfaire à cette dévotion, de faire ses prières et sa méditation à laquelle il était exact. Sa joie à servir au saint autel se manifestait et éclatait sur son visage. Elle était si sensible, que lorsque ses camarades prenaient fantaisie de le contrarier ou de le blesser, ce qui est encore une fantaisie assez commune chez les enfants, ils ne trouvaient rien de mieux que de le prévenir et de servir la messe à sa place. Benoît-Joseph en éprouvait un chagrin véritable et violent. C'était un avare voyant échapper l'occasion d'un nouveau gain. Toutefois, malgré son désappointement et son regret, il ne se laissait aller à aucune impatience; il se retirait paisiblement à l'écart pour entendre le plus dévotement du monde la messe qu'il n'avait pas la consolation de servir.

De son commerce avec Dieu, de son amour de la solitude et de la méditation, Benoît rapportait au milieu des hommes un esprit de douceur et d'humilité qui éclatait dans toute sa conduite. Il y avait au presbytère un serviteur qui souvent le rudoyait de paroles injurieuses et même de mauvais traitements. Benoît non-seulement ne s'en plaignit jamais, mais accueillait ces sévices avec une sorte de satisfaction, et il s'empressait particulièrement auprès de celui qui les lui faisait subir.

Il était toujours disposé d'ailleurs à rendre service. Il tâchait de prévenir même les demandes. A la maison, il était empressé de s'effacer, de céder son lit et sa chambre ou sa place à table, quand il arrivait quelque

compagnie. Souvent même il voulait servir les convives, jaloux d'imiter en tout Celui qui est descendu du ciel pour servir et non pour être servi. Si quelqu'un lui disait de prendre place parmi les invités, il répondait qu'il avait plus de plaisir à servir.

Aux déférences pour son prochain, aux sentiments et aux pratiques d'humilité, il joignait encore la charité : les pauvres avaient part à ses affections, et une de ses récréations était de les visiter. Il les accueillait toujours gracieusement et généreusement lorsqu'ils se présentaient au presbytère. Les mendiants disaient qu'on avait de bonnes aumônes à la cure, quand Benoît s'en mêlait. Si parfois on leur donnait moins que de coutume.

— « Ah! disaient-ils, le neveu du curé n'y est donc pas. »

Quelquefois, il est vrai, en l'absence du curé, les serviteurs auraient refusé et même gourmandé les pauvres, leur reprochant de mendier au lieu de travailler, et les accusant de fainéantise, à la mode philosophique et économique déjà inventée alors quoique moins florissante que de nos jours. Benoît, quand il s'en apercevait, rappelait aussitôt les pauvres avec empressement.

— « Venez, venez, leur criait-il, je vous donnerai quelque chose. »

Et quand il avait satisfait à ce premier besoin, il réprimandait doucement les serviteurs, les assurant que ce n'était pas l'intention de son oncle qu'on profitât de son absence pour refuser les pauvres, et affirmant que les mendiants ne sont pas toujours des fainéants.

Pour lui, il ne se contentait pas de s'affermir tous les

jours davantage dans la prière, la charité et l'humilité; il n'oubliait pas de s'appliquer à la mortification; il ne négligeait pas les petits retranchements, et veillait à ne s'accorder aucune satisfaction matérielle. Sa vigilance le conduisait déjà à des sacrifices qui semblent héroïques. Il passa un hiver entier sans s'approcher du feu.

Ses habitudes d'austérité, autant que son application à l'humilité, son souci de la charité et la fréquence de la conversation avec Dieu contribuaient à donner à son caractère une grâce d'aménité, dont l'influence s'étendaient à tous ceux qui le voyaient.

III

PREMIERS SENTIMENTS DE VOCATION ET PREMIERS OBSTACLES

(1764—1766).

Ces progrès dans la vie chrétienne et spirituelle avaient d'abord été accompagnés de grands et rapides progrès dans les lettres. Mais à mesure que le Bienheureux pénétrait dans la connaissance de la vie des saints et qu'il s'éprenait des merveilles de la vie ascétique; à mesure que la lecture et la méditation nourrissaient et remplissaient son esprit chaque jour davantage des textes de la Sainte-Écriture, son cœur s'enflammait, et du milieu de cette ardeur naissait, croissait, se développait en lui un dégoût de plus en plus marqué pour les lettres classiques. Le désir de goûter aux lettres sacrées avait d'abord soutenu et excité son zèle à étudier les langues anciennes. Aussitôt qu'il en avait possédé les premiers principes, il s'était appliqué à se rendre le Nouveau-Testament familier. Il en pouvait désormais produire les textes à propos, et même en rectifier les citations incorrectes ou inexactes qu'il entendait.

La saveur de cette nourriture substantielle et moelleuse, à laquelle il revenait toujours, lui faisait trouver insipides les grâces des auteurs païens. Il avait dans l'oreille et dans le cœur les forts conseils de la vraie sagesse; il ne pouvait entendre aux imaginations et aux

fantômes de la raison humaine, toujours assez frivole quand elle n'est pas tout à fait insensée. Les études commencèrent donc à pâtir, et le curé d'Erin se vit obligé de réprimander son pieux élève, et de lui représenter l'importance dont étaient pour le sacerdoce des connaissances qu'il méprisait et qu'il négligeait trop.

Le Bienheureux avec docilité et sans essayer un mot de justification, écoutait les avis de son oncle et s'efforçait de les suivre. Pour en rendre même l'exécution plus facile, celui-ci en vint à interdire à Benoît l'entrée de la bibliothèque. Dans la pensée du sage précepteur, l'intérêt des études classiques n'était pas seul en jeu : le curé d'Erin craignait l'exaltation d'une tête ardente, et redoutait la contention d'un esprit si jeune constamment appliqué à un objet unique et délicat; il voulait d'ailleurs faciliter l'obéissance à son élève, et il le connaissait assez pour être assuré que, malgré ses meilleurs propos, il ne résisterait pas à l'occasion.

Les conseils de l'oncle et ses mesures de prudence, les résolutions du neveu et ses efforts même ne réussirent pas à empêcher Cicéron, Virgile et les autres maîtres de l'ancien langage d'accabler l'esprit de Benoît-Joseph du poids d'une sagesse imbécile à ses yeux ; et tandis que les livres de ces princes de la belle diction distillaient pour lui la langueur et l'ennui, le plus médiocre écrivain des auteurs ascétiques ravissait son cœur et ouvrait une voie large, féconde, généreuse et sublime à toutes les aspirations et à toutes les forces de son âme. Il y avait surtout un auteur que Benoît ne se lassait jamais d'ouvrir, qu'il pouvait presque réciter, et dont la lecture et les paroles transportaient son âme : c'était le

missionnaire de l'Oratoire, le P. Lejeune, dit l'Aveugle. La vigueur du raisonnement, la simplicité et la force du langage, l'évidence de la vérité, tout frappait et charmait Benoît dans ce fougueux et pathétique orateur. Ses discours sur les peines de l'enfer et le petit nombre des élus touchèrent Benoît à ce point, qu'on croit pouvoir attribuer à cette lecture et aux solides méditations qu'il en fit, le principe et l'origine de la résolution du Bienheureux, de ne rien épargner et de tout sacrifier afin d'éviter l'enfer. « Quand il ne devrait y avoir qu'une seule âme damnée, ne devons-nous pas, disait Benoît, craindre d'être celle-là ? »

Désormais les austérités de Benoît augmentent donc ; il aspire à s'affranchir de tout lien ; il redoute ce qui peut le retenir à la terre, et paraît déjà vouloir dominer tous les besoins de son corps. Il a seize ans ; on lui a permis d'accomplir les lois ecclésiastiques du jeûne ; il s'y porte avec ardeur ; il ne se contente plus de disposer d'une partie de ses repas en faveur des pauvres ; souvent il leur distribue son repas entier. Aux jours de son enfance, il mettait une planchette sous son oreiller, avons-nous dit ; désormais il passe des nuits entières sur le carreau, même durant la saison rigoureuse.

Tout son souci est d'éviter l'enfer et de témoigner son amour à Jésus-Christ, qui s'est sevré des splendeurs du ciel pour participer aux pauvretés de la terre et en épuiser les douleurs. Benoît, à la suite du divin Maître, veut parcourir la voie du renoncement et de la souffrance. Il demande avec instance à suivre les traces divines dans l'abjection et la douleur : son unique recherche est du chemin direct qui conduit au Calvaire. L'éloignement

qu'il avait manifesté dès son enfance pour le monde, se change en horreur véritable et profonde pour tout ce qui tient à la terre. Le renoncement l'attire et le sollicite. Ne pouvant se douter d'un dessein particulier de la Providence à son égard, il se croit appelé à cette voie des conseils, toujours privilégiée, il est vrai, mais battue encore de son temps et, pour ainsi dire, ouverte à tous : il veut se préparer à vivre dans l'enceinte d'un monastère.

Son amour de la perfection le porte à s'enquérir de l'ordre le plus austère : ceux dont l'entretiennent les livres ne lui paraissent pas satisfaire à la soif de mortification qui est dans son cœur : rien ne sourit ni ne s'ouvre dans son âme à la connaissance des pratiques qui y sont en usage.

Parmi les prêtres du voisinage d'Erin, il y en avait un qui avait visité le grand monastère de la Trappe, et qui aimait à parler de ce qu'il y avait vu et admiré. Il en parlait avec enthousiasme, et l'enthousiasme de Benoît à l'écouter n'était pas moindre. Notre Bienheureux le mettait volontiers sur ce chapitre et même l'interrogeait, bien que toujours avec réserve et discrétion. De la sorte, il parvint à s'instruire des moindres détails de la Règle et de la vie des Trappistes. Il lui parut que tout lui agréait et que la voix divine l'appelait en ce lieu. Cette persuasion l'engageait à redoubler de piété et d'austérité, mais ne rendait pas les études classiques plus attrayantes. Il faisait acte de docilité et de vertu en s'y livrant. Le maître ne pouvait cependant se faire illusion : la séve était absente de ce travail et les fruits en étaient désormais petits.

Le curé d'Erin, qui appréciait la vertu de son neveu, qui en admirait le progrès, qui reconnaissait en lui tant de grandes et généreuses qualités, ne savait comment les concilier avec ce refroidissement pour les études. chaque jour plus sensible et plus funeste. Il commençait à s'inquiéter; il redoutait de voir compromettre une vocation qui jusque-là lui avait paru précieuse et qui lui semblait encore capable de produire en abondance des fruits savoureux. Il ne se rendait pas compte de l'obstacle sur lequel venaient se briser et s'évanouir toutes ses espérances, et qui véritablement, il le savait, n'était ni dans l'intelligence ni dans la piété de son neveu. Benoît, de son côté, voyait les inquiétudes et les chagrins de son oncle: il eût voulu y remédier; mais l'attrait supérieur et divin, on peut dire, l'emportait, et aucune considération ne pouvait ravaler son esprit et ses goûts aux études humaines.

L'oncle, de plus en plus embarrassé, s'ouvrit à un ecclésiastique du voisinage, qui paraissait avoir la confiance du Bienheureux. C'était le curé de Berguinheuse. Il venait souvent à Erin, et il avait d'abord été longtemps vicaire d'Ames, paroisse voisine d'Amettes, de sorte qu'il connaissait Benoît depuis son enfance. Ce bon prêtre, Ch. Joseph Dupuich, promit de sonder les dispositions du jeune homme, et ne manqua pas en effet à lui recommander de suivre les prescriptions de son précepteur. Il insistait sur la nécessité des études pour le sacerdoce, et il chercha à faire envisager à Benoît la vieillesse de son oncle qui s'avançait et le soulagement et la joie dont elle serait couronnée, le jour où Benoît pourrait participer au ministère des âmes.

A tout cela Benoît, sans s'ouvrir davantage sur son dessein, répondit d'un ton ferme qu'il ne resterait jamais dans le monde, et que sa vocation l'appelait dans un désert. Cette réponse, rapportée au curé d'Erin, lui parut un simple échappatoire ; il renouvela ses instances. Le neveu alors, serein et respectueux, avoua son dégoût pour toute science profane et étrangère au salut de son âme. Il assura qu'une volonté supérieure emportait sa volonté qui eût été de chercher à complaire à son oncle, ajoutant qu'il était résolu à se retirer dans un cloître, et qu'il avait fait choix de la Trappe. A cette nouvelle, l'oncle s'attendrit; toute la vie de son neveu ne lui parut que trop conforme à ce dessein. Il hésitait à y croire cependant; il craignait les illusions d'une imagination exaltée :

— « Une résolution si subite n'est pas sage, disait-il. Votre âge est encore tendre, votre complexion est faible, votre tempérament délicat. De plus robustes que vous n'ont pu supporter les austérités de la Trappe. Si vous connaissiez bien le régime de vie qu'on y mène, sans doute vous changeriez d'idée. »

A ces objections et à toutes les autres que la sagesse et la tendresse de son oncle purent suggérer, Benoît répondit en témoignant d'une pleine connaissance de la vie des Trappistes et de leurs règles ; il entra même dans divers détails sur la situation du monastère, et montra qu'il avait étudié jusqu'à la route qui y conduisait et calculé les journées de chemin. A d'autres indices encore, l'oncle crut sentir une résolution généreuse et affermie dans la méditation. Il était loin de sa pensée de vouloir s'opposer à la volonté de Dieu : toutes ses

objections se bornèrent à en éprouver et à en apprécier les signes.

Toutefois il remarqua que ce n'était pas à lui qu'il appartenait de décider d'un tel projet, et il renvoya Benoît à ses parents, lui rappelant que le devoir d'un fils, surtout à son âge, était de les consulter et de solliciter leur consentement, avant de songer à exécuter un pareil dessein.

Benoît partit aussitôt pour Amettes. Il y avait quatre ans qu'il n'y avait paru; mais sa présence n'apporta pas la joie dans la maison paternelle. Son père et sa mère voyaient leurs projets déconcertés par cette proposition inattendue. Leur tendresse s'alarmait à la pensée de perdre leur fils; sa délicatesse leur faisait envisager avec épouvante les rigueurs de l'ordre où il se disait appelé. Ils sentaient dans leur cœur une opposition formidable et ne voulaient consentir à reconnaître dans cette pensée un ordre de la Providence. La mère surtout s'attristait et s'apitoyait. On épuisa tous les moyens en usage. On chercha à tenter Benoît par les avantages matériels que son titre d'aîné lui assurait, par le dévoûment qu'on comptait trouver en lui pour soutenir la vieillesse de ses parents, pour les aider à élever leurs autres enfants, pour diriger et conseiller le jeune âge de ses frères et de ses sœurs; on lui objectait qu'on ne prétendait pas le contraindre à accepter les charges du sacerdoce, et que, si elles l'effrayaient, sa place n'était pas occupée dans la maison paternelle; on faisait appel à son zèle pour le salut des âmes, auquel, dans le ministère des paroisses, il travaillerait plus efficacement, disait-on, qu'au fond d'un cloître; on l'assurait qu'il n'aurait pas dans un

monastère plus de sécurité qu'ailleurs pour son avenir éternel. Enfin on employait et on épuisait toute la rhétorique à l'usage des parents alarmés, contrariés et blessés dans leurs affections par un dessein auquel ils sont toujours disposés à attribuer quelque chose de chimérique.

Benoît fut inébranlable. Humble, attristé du chagrin qu'il voyait autour de lui, souffrant du même brisement qui torturait le cœur de ses parents, il demeura résolu à poursuivre son dessein et persévérant à en demander l'autorisation. Il répondit aux arguments avec douceur et patience, tendrement, en suppliant qu'on ne mît pas obstacle à ce qu'il regardait comme sa vocation.

Ni son père, ni sa mère ne purent avoir le courage que cet enfant réclamait d'eux. Ils étaient surpris de la sagesse de ses discours; ils admiraient la paix avec laquelle il répondait à leurs objections, mais ne se laissaient pas gagner à ses prières. Ils lui déclarèrent qu'il pouvait renvoyer, s'il le voulait, l'exécution de ses projets à l'âge où il pourrait disposer de sa personne, mais qu'il devait se tenir assuré de n'obtenir jamais leur consentement.

Benoît dut reprendre le chemin d'Erin et s'y remettre à des études pour lesquelles sa répugnance ne diminua pas. Il n'abandonnait pas son dessein; et son unique pensée était de se préparer à l'accomplir en redoublant de prières et d'austérités, en s'exerçant à toutes les vertus dont il avait déjà donné de si beaux exemples. Son oncle le gourmandait encore souvent du peu de progrès de ses études littéraires; mais la piété et la connaissance

des âmes, et aussi la tendresse du bon curé l'engageaient à user de ménagements, et à laisser un peu de liberté à des penchants dont la solidité pouvait être une question, mais dont la force était manifeste. Le précepteur aurait eu, d'ailleurs, à contrarier les desseins de la Providence, le même scrupule que le neveu à ne pas les suivre. Il fallait seulement redouter l'exaltation et la contention d'esprit du jeune homme. Aussi l'oncle s'efforçait-il de le consoler et de le diriger, et, s'en remettant à la décision divine, demandait pour lui comme pour son élève la grâce du discernement.

Benoît était profondément travaillé : outre les rebuts que l'étude des humanités inspirait de plus en plus à cet esprit, uniquement épris des choses divines, il se trouvait livré à une de ces formidables épreuves intérieures qui ne paraissent ménagées qu'aux plus chers amis de Dieu. Il se vit envahi par des obscurités qu'il ne connaissait pas. Sa conscience avait toujours été timorée. Son excès d'humilité lui faisait redouter de s'unir à l'Eucharistie, pour laquelle il ressentait cependant une dévotion si affectueuse et un attrait si puissant. Dans l'état de paix, il ne s'approchait pas de la table sainte sans s'être confessé plusieurs fois, et toujours avec un sentiment de respect qui s'exaltait jusqu'à la frayeur. La crainte de l'enfer vivait toujours dans son âme, et c'était là le principe de sa vocation. Jusque dans les enivrements de l'amour, il parut toujours la ressentir. Elle a été l'aiguillon qui poussa le Bienheureux jusqu'à la sainteté; elle est restée le fondement toujours apparent de l'édifice de vertus que l'Eglise nous donne à admirer en lui aujourd'hui.

L'art du démon est de se servir contre les saints des éléments même de leur héroïsme : de même, la victoire des élus tourne à leur exaltation les tentations que le démon a ourdies contre eux. C'est l'usage de toute guerre de retourner ainsi contre l'ennemi ses propres armes, et d'employer à le battre les ouvrages qu'il avait élevés pour attaquer ou pour se défendre. Ce fut donc de ce sentiment de crainte, si fortement imprimé dans l'âme du Bienheureux, que le démon essaya de tirer de redoutables suggestions.

Privé des lumières sensibles, Benoît sentit s'éveiller en lui de grandes perplexités sur le dessein même qu'il nourrissait. La crainte de ne pas suivre la volonté de Dieu l'agitait, et les prières comme les lectures étaient inefficaces à lui rendre la paix. Ses confessions mêmes étaient impuissantes à le tranquilliser. Les conseils et les exhortations ne pouvaient apaiser l'orage. Dans ce tumulte et ce trouble, Benoît voulut cependant recourir à la source des remèdes et des guérisons : il essaya d'une retraite suivie d'une confession générale. Avec l'assentiment de son oncle, il alla passer quelques jours auprès d'un prêtre expérimenté, *doyen de chrétienté*, selon le titre qu'on donnait alors à un curé investi d'une certaine autorité sur les prêtres de son voisinage. La sagesse du confesseur et ses lumières eurent de la peine à faire pénétrer un peu de calme dans l'âme éprouvée. La Providence allait bientôt cependant l'arracher à ces désolations, en la faisant tout à coup éclater et s'épanouir dans les exercices de la plus active et de la plus généreuse charité.

Il y avait deux ans que Benoît avait vu ses parents

s'opposer à ses désirs; il avait dix-huit ans, lorsqu'en 1766 une maladie contagieuse éclate à Erin et y fait de grands ravages. La maladie et la mort sont partout. Le curé sent ses entrailles s'émouvoir, et multiplie les soins et les largesses aux mourants, aux malades et déjà aux orphelins. Il a un aide dans son neveu. Benoît accompagne son oncle à l'administration des sacrements, souvent le précède dans les maisons atteintes et y fait parvenir les aumônes du pasteur. Il a l'intelligence de la charité : il étend sa sollicitude à tous les intérêts des malades, et supplée à leurs soins autour des récoltes ou près des bestiaux. Les travaux les plus grossiers et les plus pénibles ne le rebutent ni ne l'effrayent. Les soins les plus répugnants sont sa part au lit des moribonds. Son oncle voudrait au moins l'écarter des maisons les plus gravement infectées, lorsque lui-même, le pasteur, succombe aux fatigues et est atteint par le fléau. Benoît le soigne alors avec les précautions et les inventions les plus ingénieuses et les plus tendres; en même temps son regard embrasse toute la paroisse, et le pasteur mourant a la consolation de n'être pas étranger à ses brebis, et de pouvoir transmettre tous les jours ses avis aux affligés et aux malades.

Enfin le curé d'Erin succombe (1). Le cœur brisé, Benoît ne continue pas moins les œuvres de charité que son zèle avait embrassées. Il laisse la famille s'inquiéter des intérêts de la succession, de l'inventaire et des diverses formalités auxquelles la mort d'un parent oblige les héritiers : son souci est aux pauvres et aux malades.

(3) Le 13 septembre 1766.

Il prodigue toujours ses soins et ses fatigues sans appréhender le danger auquel sa jeunesse est particulièrement exposée, et sans paraître savoir que la mort de son oncle a désormais brisé les liens qui jusque-là l'avaient attaché à cette malheureuse paroisse.

Touchés de tant de charité unie à tant d'autres vertus qu'ils connaissaient d'ancienne date, les paroissiens d'Erin ne pouvaient se retenir d'exprimer leurs regrets et leurs désirs.

« — Ah ! disaient-ils au Bienheureux, si votre oncle eut vécu quelques années de plus, vous lui auriez succédé dans sa cure et vous l'auriez remplacé au milieu de nous ! »

Benoît se contentait de répondre qu'il ne se croyait pas appelé au saint ministère, et qu'il n'oserait jamais se charger du fardeau pastoral. Il resta à Erin tant que dura l'épidémie. Il rentra à Amettes vers la Toussaint de l'an 1766.

IV

DÉSIRS ET PRÉPARATION

1766—1767.

Les trente mois d'épreuves qu'il venait de traverser n'avaient fait qu'affermir Benoît-Joseph dans son désir de quitter le monde. Son empressement à embrasser la vie cénobitique le porta à penser que le moment était arrivé de renouveler ses instances à ce sujet. La mort du curé d'Erin qui le laissait sans guide, lui faisait désirer encore plus impatiemment l'abri et le soutien du cloître : il sentait que son âme avait besoin de la solitude.

— « Dieu m'y appelle, disait-il ; j'aurais à craindre de me damner si je me chargeais du salut des autres. »

La mort de son parrain pouvait d'ailleurs paraître entraîner l'abandon d'un projet dont il avait été le principal promoteur, et notre Bienheureux se croyait fondé à penser qu'on ne songerait plus désormais à lui faire continuer les études sacerdotales.

Dès son arrivée à Amettes et avant qu'on n'eut pris une détermination sur son avenir, il rappela ses vœux et sollicita de nouveau le consentement de son père et de sa mère. Leur esprit n'y était point incliné. La nature répugne au sacrifice et ne manque pas d'habileté pour couvrir ses secrètes résistances des apparences du plus

saint devoir. Les vertus de Benoît, son dévoûment et toutes ses qualités le rendaient plus cher à ses parents; ils croyaient travailler pour Dieu lui-même, en conservant à son Église un ouvrier aussi précieux et aussi utile que leur fils. Il est bien vrai, d'ailleurs, que le nom de la Trappe les effrayait beaucoup, et qu'ils étaient persuadés que la délicatesse de Benoît ne pourrait supporter les austérités de ce régime de vie. Benoît répondait en vain qu'il fallait se fier à la divine Providence, qui vient toujours en aide à la bonne volonté. La tendresse de sa mère était surtout alarmée : elle revenait souvent sur ce sujet et attaquait par tous les côtés la détermination de son fils; elle lui faisait les objections que la nature a toujours suggérées aux parents qui disputent leurs enfants à la grâce ; elle ne pouvait concevoir les attraits de la solitude; elle s'épouvantait de la vie qu'on mène à la Trappe; elle insistait sur la délicatesse du tempérament de Benoît.

— « Les ermites d'autrefois, disait-elle, qui vivaient de l'herbe et des racines des champs, étaient d'une trempe plus forte que les hommes d'aujourd'hui, et il se faisait alors des miracles qui ne se font plus maintenant. »

Benoît répondait que la puissance de Dieu n'est pas diminuée et qu'il peut toujours faire des miracles pour ses serviteurs :

— « Tous les jours il en fait, ajoutait-il, qu'on ne voit pas, et avec le secours de Dieu on peut tout ce qu'on veut... »

C'était sa réponse aux objections.

Ses résolutions se lisaient dans sa conduite autant que

dans ses paroles. Il vivait dans la maison paternelle comme mort à tout ce qui était autour de lui, ne manifestant ni désir ni besoin, et se laissant manquer de tout plutôt que de disposer de la moindre chose ou même de la demander. Il s'appliquait à se conformer, autant que possible, au régime de vie qu'il ambitionnait. Il avait soin, il est vrai, quand il avait passé la nuit sur la dure, de froisser son lit au matin, mais la vigilance maternelle ne se laissait pas mettre en défaut. Une nuit, Benoît fut surpris étendu sur le carreau, la tête sur un morceau de bois noueux :

— « Ne vous fâchez pas, répondit-il aux réprimandes; puisque Dieu m'appelle à la vie austère de la Trappe, ne faut-il pas que je m'y habitue avant de l'entreprendre ? Je me prépare à suivre les voies de Dieu. »

Afin de s'y préparer davantage, il gardait habituellement le silence ; il n'en sortait que pour s'entretenir des choses utiles au salut. Sa charité et sa délicatesse le faisaient abonder en certaines recommandations, par exemple, lorsque sa mère avait quelques emplettes à faire; comme il avait sans doute remarqué qu'elle était ménagère, ainsi que doit l'être toute mère de famille chargée d'enfants, il lui représentait doucement qu'il ne fallait pas trop discuter des prix, afin que les marchands pussent trouver à gagner leur suffisance, sans être exposés à un trop grand péril de mentir.

Sa vie était réglée, d'ailleurs, et son séjour dans la maison paternelle n'avait apporté aucun changement à son régime : il était d'une exactitude scrupuleuse à ses prières, à ses méditations et à ses lectures; il prolongeait ses visites à l'église; et un vieillard, mort à l'âge

de quatre-vingt-trois ans, il y a plus de quarante ans, se rappelait encore l'impression qu'il avait éprouvée à assister, dans son jeune âge, à une communion de Benoît-Joseph, durant le court séjour que le Bienheureux fit à Amettes pendant ces dernières semaines de l'année 1766.

Son recueillement était si profond et si constant que le plus souvent il n'était pas en état de rendre compte d'aucune particularité des lieux où il se trouvait : il ne voyait et ne remarquait rien; et de l'avis de sa mère, on pouvait regarder sa vie comme une prière et une oraison continuelles.

Cependant les parents avaient pris leur résolution, et pour remplacer le curé d'Erin auprès de leur fils, ils avaient fixé leur choix sur l'aîné de ses oncles maternels. *Le nouveau saint Vincent*, qui avait autrefois appris les lettres à notre Bienheureux, était alors chargé d'une chapelle de titre vicarial à Conteville, entre Erin et Saint-Pol. L'abbé Jacques-Joseph Vincent n'avait pas oublié les grâces et les espérances de la petite enfance de son neveu; il avait été à même d'apprécier les fruits qui avaient commencé à se former au presbytère d'Erin, et il accepta volontiers le soin de cultiver une plante déjà si précieuse et qui annonçait devoir rendre gloire à Dieu.

A Conteville, la vie de Benoît fut ce qu'elle avait été à Érin; ses études même retrouvèrent un peu de séve : peut-être l'esprit de Benoît, fixé dans sa résolution, avait-il désormais plus de calme ? Ses progrès redevinrent sensibles et, au dire de son maître, il excellait dans la version des auteurs latins. Le maître découvrait

en même temps dans son élève d'autres excellences qui le ravissaient et qu'il était loin de combattre. *Le nouveau saint Vincent* avait en effet certaines conformités de goût et de vertu avec son neveu. La maison du vicaire de Conteville était une maison de mortification et de prière, plutôt encore qu'une maison d'études. L'oncle et le neveu rivalisaient de zèle, d'invention et de pauvreté. Leurs meubles avaient été distribués aux pauvres. La chambre du vicaire était sans plancher ni pavé, et pour suppléer aux siéges, le vicaire industrieux avait pratiqué un grand trou et il s'asseyait sur les rebords, ainsi que son élève. La nourriture était à l'avenant de ce dénûment.

D'après une anecdote que le curé d'Amettes a recueillie à Conteville en 1836, il semble que M. Vincent fut parfois sans serviteur et obligé de préparer ses aliments de ses mains. Les habitants les plus aisés de Conteville lui fournissaient le bois nécessaire. Mais quand la soupe était cuite, il arrivait à l'oncle de réfléchir, et, se retournant vers son hôte :

— « Mon neveu, disait-il, nous avons de la santé; un morceau de pain ne nous suffirait-il pas? Il y a des pauvres dans le village, des infirmes, des malades qui ont besoin d'une autre nourriture. »

Benoît ne faisait pas répéter : il emportait aussitôt dans les maisons indiquées, la viande, les légumes et le potage. M. Decroix, curé d'Amettes, a vu, en 1836, à Conteville, un vieillard qui reconnaissait avoir été dans son enfance l'objet de cette charité.

On comprend qu'en attendant la Trappe, Benoît se trouvait heureux, et qu'il regardait comme un lieu de

délices la maison du vicaire de Conteville. Il y unissait la prière à la mortification, et son attrait était toujours de courir vers le Saint-Sacrement. Il aimait toutes les cérémonies religieuses, et quand son oncle se rendait à quelque solennité dans les églises du voisinage, Benoît l'accompagnait, portant les croix, les chandeliers, les vases et les bouquets qui devaient relever la pompe des autels. Il ne trouvait alors à se plaindre ni du poids, ni de la fatigue. Autant qu'il le pouvait, il visitait les églises des environs pendant les exercices de l'Adoration perpétuelle. Il se perdait alors dans sa contemplation et ne pouvait s'arracher de l'église.

Un jour de carnaval, c'est le nouveau saint Vincent qui raconte lui-même le fait, Benoît était allé à Saint-Pol, où le Saint-Sacrement était exposé dans l'église des Carmes. Il était en compagnie d'une servante chargée de commissions et d'emplettes. En entrant en ville, il recommanda à cette fille de venir le reprendre, au moment du départ, à l'église du couvent. Il s'y rend aussitôt et se prosterne en adoration. Les heures s'écoulent sans qu'il s'en aperçoive; une personne pieuse qui le connaissait sans doute ou qui était touchée de la persévérance de sa prière, s'approche de lui vers trois heures, l'invitant à venir chez elle prendre un peu de nourriture. Benoît avait trop à faire pour consentir à perdre une minute des instants précieux qu'il pouvait passer en la présence sacramentelle de son Dieu. Sa compagne de voyage revient peu après et l'avertit qu'il est temps de songer au retour. Benoît la supplie d'attendre encore un peu.

— « On va prêcher ! » disait-il.

Il ne consentit à quitter l'église qu'après le sermon et la bénédiction. Ils rentrèrent assez tard à Conteville. Benoît n'avait rien mangé depuis la légère collation prise de grand matin avant le départ.

Il serait inutile d'insister sur les divers progrès que notre Bienheureux, soutenu par cette double ardeur pour la prière et la mortification, faisait dans toutes les vertus. On sait ce que les vertus divines et surnaturelles communiquent de grâces aux vertus secondaires et purement humaines auxquelles les hommes sont surtout sensibles. Aussi l'affabilité de notre Bienheureux, formée de la charité et de l'humilité, avait un degré de charme et de politesse où les mieux avisés des courtisans n'auraient su atteindre. Son esprit aussi, nourri de méditations et habitué à la contemplation, avait acquis une solidité dans le jugement et une force de raison auxquelles son oncle rend témoignage. Il disait que le Bienheureux avait *un esprit carré*.

Au carême de 1767, des missionnaires évangélisèrent les paroisses des environs de Conteville, et Benoît demanda à suivre les exercices qui furent donnés successivement dans chaque église. Les difficultés des chemins et la rigueur de la saison ne purent l'arrêter : il suivit toutes les phases des missions et ne perdit pas une parole des ouvriers évangéliques. Son admiration pour le P. l'Aveugle lui avait inspiré une estime particulière et une singulière confiance pour les missionnaires. Toutes les fois qu'il put se mettre en rapport avec eux, il leur ouvrit son cœur ; il commença cette pratique dès ce carême de 1767. Il voulait avoir sa part des grâces de la communion qui termina les exercices; mais la délica-

tesse de sa conscience et la défiance qu'il avait de lui-même, lui faisaient toujours craindre de n'être pas disposé ; et, bien qu'il eût commencé sa confession dès la première mission, il différa jusqu'à la dernière avant de s'approcher de la sainte table ; encore fallut-il pour l'y décider toute l'autorité du confesseur.

Benoît avait profité de ses rapports avec les missionnaires pour conférer de sa vocation. Sa résolution avait été approuvée. Son oncle, de son côté, persuadé que cette fleur ne devait pas rester en plein champ, mais demandait à être transplantée en jardin clos et abrité, jugea qu'une épreuve de quatre ans était suffisante, et que Benoît, dans sa vingtième année, était en âge de disposer de lui. Toutefois, à cause des répugnances que le nom et l'éloignement de la Trappe avaient éveillées chez ses parents, et pour leur témoigner plus de condescendance, l'abbé Vincent conseilla à son neveu de songer aux Chartreux, dont la vie était à peu près aussi austère, et qui avaient plusieurs maisons dans le voisinage. Benoît accéda volontiers à cette proposition, et son oncle lui eut bientôt ouvert le chemin du cloître vers lequel il aspirait depuis si longtemps.

Sur la fin d'avril 1767, Benoît, enfin muni du consentement de ses parents, se rendit à la chartreuse du Val-Sainte-Aldegonde, au diocèse de Saint-Omer. Il se croyait au comble de ses vœux; mais il devait passer par bien des déconcertements avant de trouver sa voie et son refuge. Benoît Joseph, arrivé au monastère, en admira l'ordre et le silence. Son âme en était réjouie et épanouie. On l'avait accueilli comme un hôte. Quand le but de son voyage fut connu, on lui déclara qu'il y avait un obstacle

insurmontable à l'exécution de son projet : l'état des affaires temporelles du monastère ne permettait pas d'y recevoir de postulants. Le religieux cependant qui l'accueillit, dom Cyrille Piefort, voyant sa modestie, l'engagea à ne pas renoncer à son dessein, mais à se présenter à la chartreuse de Notre-Dame des Prés de Neuville, au diocèse de Boulogne, lui conseillant de se former d'abord au plain-chant et d'étudier la dialectique.

Benoît se mit aussitôt avec ardeur à ces études, mais n'attendit pas d'y avoir acquis une grande perfection. Il frappait aux portes de la chartreuse de Neuville, dans les derniers jours du mois de mai. Un de ses oncles, chanoine de Notre-Dame de Wallincourt en Cambrésis, s'était chargé de l'y conduire et de le présenter. Aussi notre Bienheureux se croyait assuré du succès de sa démarche. Un nouveau mécompte cependant l'attendait. Il n'avait pas vingt ans accomplis, ses études n'étaient pas terminées ; le père Prieur, dom Michel Pater, trouva qu'il n'y avait aucune raison de se presser : et, insistant sur la nécessité de la connaissance du plain-chant et de l'étude de la dialectique, remit le postulant à une époque ultérieure.

Ce contretemps, qui attristait Benoît, ne laissa pas de relever l'espoir de ses parents. Leur consentement était donné, mais il leur eût été bien doux de le reprendre. Toutefois, ils se prêtèrent aux exigences de la vocation que voulait suivre leur fils, et concertèrent les moyens de lui faire acquérir les connaissances demandées. Ils ne voulaient pas le remettre entre les mains du vicaire de Conteville. Était-ce par réserve et pour ne pas accroître les charges qu'embrassait sa charité ? Peut-être aussi

croyait-on les exemples de ce saint prêtre plus propres à confirmer le Bienheureux dans sa vocation qu'à l'en détourner.

Ici, l'historien qui fait un retour sur le temps présent, ne peut s'empêcher d'admirer et d'envier les moyens d'instruction si libéralement mis à la portée de tous par l'ancienne constitution de la France; et l'histoire de saint Benoît-Joseph Labre témoigne que, dans le nord de notre patrie, du moins, les anciennes prescriptions des conciles qui demandaient qu'une école fût ouverte auprès de chaque église, étaient exécutées à la lettre. A Erin, comme à Conteville, notre Bienheureux n'était pas seul, en effet, à recevoir l'instruction, et ses oncles lui adjoignaient comme condisciples des jeunes gens de la paroisse ou des environs, dont ils cultivaient l'intelligence. On n'avait pas encore inventé une pénalité contre cet exercice de charité.

Après sa seconde démarche à la Chartreuse, ce fut à l'école du vicaire de Ligny-les-Aire que Benoît fut adressé. Cet ecclésiastique, Joseph-Adrien Dufour, qui fut ensuite curé d'Auchi-au-Bois, était uni à la famille du Bienheureux par les liens de la reconnaissance, et avait été un des élèves du bon curé d'Erin. Benoît resta environ quatre mois sous sa direction, et il faudrait répéter tout ce qui a dejà été dit de sa vie à Erin et à Conteville, si on voulait entrer dans quelques détails. En avançant en âge, il gardait sa simplicité et ses pratiques d'humilité, se soumettant au domestique du vicaire comme autrefois à ceux de son oncle à Erin; il était toujours disposé à rendre service et à s'effacer en toute circonstance, à quitter sa place à la table ou même

à aller coucher à l'écurie, lorsque quelque hôte survenait à l'improviste. Il écoutait avec une sérénité modeste et dans un humble silence les réprimandes, un jour même assez vives, — c'est le vicaire de Ligny qui en convient, — que lui attirait parfois son attrait pour les livres mystiques. D'habitude cependant le précepteur, édifié de tant de vertus, se contentait d'avertir son élève avec ménagement, et de le ramener avec douceur à ce qui devait être le principal objet de ses études.

Il édifiait tous ceux qui le connaissaient, et s'appliquait plus que jamais à pratiquer le renoncement et le détachement. Un jour de fête, le vicaire de Ligny-les-Aire l'engageait à se rendre à Amettes où il devait y avoir une réunion de famille : le Bienheureux refusait.

— « Mes proches ne sont plus là, disait-il, puisque je suis à la veille de me séparer d'eux pour toujours. Quant à mes père et mère, il me suffira de les voir dans une circonstance moins tumultueuse pour leur dire mon dernier adieu. »

Malgré l'attrait toujours ardent pour les livres de piété, il ne négligeait pas ses études : le plain-chant le charmait; ses progrès restaient médiocres en dialectique : son maître trouvait que la science du crucifix était celle qu'il pénétrait le mieux : il savait déjà en tirer pour sa conduite d'admirables et solides déductions. Mais malgré les fruits qu'il recueillait de ses communications intimes avec Dieu, il gardait sa naïve avidité des enseignements de l'Eglise : il avait l'oreille et le cœur ouverts à toutes les bonnes paroles, et, quoi-

que dans sa vingtième année, il suivait avec une exactitude et une attention scrupuleuses les catéchismes de la paroisse de Ligny. Le goût de la parole sainte est vraiment un prélude de sainteté.

Les exemples du Saint avaient leur éloquence. Il y ajoutait les insinuations de sa parole, et décida un de ses condisciples de l'école du vicaire de Ligny à se donner aussi à Dieu dans l'ordre de Saint-Bruno. Le 6 octobre 1767, Benoît, escorté de sa conquête, se présentait de nouveau à la Chartreuse de Notre-Dame des Prés de Neuville, et, jour de joie et de grâce, le couvent l'accueillit. Le Bienheureux entrait enfin dans ces délices de la cellule qu'il avait tant désirées.

V

TENTATIVES INFRUCTUEUSES

1767 — 1770.

La vie des saints, en nous faisant admirer les voies de Dieu, nous montre combien elles sont impénétrables. Quelle vocation paraissait plus assurée que celle de notre Bienheureux? On y reconnaît toutes les vertus de patience, de persévérance, de désir, d'humilité et de soumission, qui sont le plus souvent des gages de l'appel divin. Cependant à peine fut-il en cellule que l'allégresse qu'il avait espérée et ressentie s'évanouit : la lumière de son âme parut s'éteindre, et il entra dans des angoisses autrement redoutables et douloureuses que celles qu'il avait éprouvées au presbytère d'Erin. L'enfant avait grandi : parvenu à l'âge d'homme, il était appliqué désormais à des travaux plus lourds et plus pénibles que ceux de l'adolescence. Au milieu de la bourrasque de ténèbres que subissait son cœur, il eût désiré des pénitences plus dures que celles de la Chartreuse. Le désir d'être un grand pénitent, puisqu'il se voyait un grand pécheur, le dévorait. Ce désir, ou plutôt ce besoin, l'empêchait de goûter une manière de vie qu'il trouvait trop douce pour lui.

Ses aspirations se tournaient avec une nouvelle énergie vers la Trappe. Il lui semblait que son esprit se serait

détendu et rafraîchi, si des travaux manuels, accomplis en commun, s'étaient entremêlés aux exercices spirituels. Il était exact cependant à accomplir toutes les prescriptions de la règle, mais il n'y trouvait aucune paix ; le tumulte et les ténèbres se perpétuaient en son intérieur.

Les supérieurs, voyant ses souffrances, doutèrent de sa vocation; et, craignant l'épuisement que ce genre de tourments pouvait apporter à un esprit encore jeune, ils résolurent, malgré toutes les vertus qu'ils reconnaissaient dans ce postulant, de se séparer de lui. Benoît, jaloux de servir Dieu dans la solitude et le renoncement, ne quitta pas la Chartreuse sans regrets. Malgré la révolte de ses inclinations, il chérissait plus que toute faveur, la grâce de se lier à Dieu par les vœux de religion; et en quittant le monastère de Notre-Dame de Neuville, il ignorait si les portes d'un autre couvent s'ouvriraient jamais devant lui. Il était loin de renoncer à son dessein néanmoins. L'essai, où il venait d'échouer, n'avait fait qu'exalter son désir. Sa consolation en partant de la Chartreuse fut de songer à la Trappe et de s'affermir dans la résolution de renverser tous les obstacles opposés à ses vœux.

Ses parents l'accueillirent à Amettes avec la joie du bon pasteur qui retrouve la brebis perdue : ils s'imaginaient qu'une tentative infructueuse devait ramener leur fils au dessein qu'ils lui avaient suggéré de ne pas songer au cloître, et de tourner ses vues vers le ministère des âmes. On croit facilement ce qu'on désire. Aussi le coup fut cruel, quand, le lendemain de son arrivée, Benoît demanda à repartir immédiatement pour la Trappe.

Dans la douleur et le transpercement de leur âme, le père et la mère ne songèrent plus à le dégoûter par le spectacle des austérités où il aspirait. Ils savaient bien que la mortification était le grand attrait de cette âme embrasée du désir de souffrir ; mais, s'attaquant au cœur de leur fils, ils lui représentèrent l'état de la famille et le besoin qu'elle pouvait avoir de lui. Ils se rabattirent à lui demander la simple concession de différer son départ. On était au commencement de la mauvaise saison ; les angoisses par lesquelles Benoît-Joseph venait de passer avaient altéré sa santé ; la route qu'il voulait entreprendre était longue et difficile ; sa mère le suppliait : pourquoi à la douleur, qu'elle aurait de le perdre sitôt après l'avoir retrouvé avec tant de joie, apporter encore l'inquiétude légitime où allait la jeter un voyage si pénible dans la mauvaise saison et dans l'état d'épuisement où elle le voyait ? A toutes les objections et à toutes les instances Benoît restait calme ; il n'avait qu'une réponse :

— « Dieu le veut ! Il saura me donner la force nécessaire ! »

En vain voulut-on faire intervenir les parents, les amis, les personnes d'autorité : il reste inébranlable et imperturbable, assurant, dans le sentiment qui avait fait agir sainte Chantal, que, quand même il lui faudrait passer par dessus le corps de son père étendu au travers de la porte pour l'empêcher de partir pour la Trappe, il n'hésiterait pas, tant il est assuré de l'appel divin.

Il fallut céder, et, nouvelle grâce ! l'histoire rapporte que le consentement des parents fut donné avec générosité, dans le vrai sentiment d'Abraham immolant son

fils à la volonté de Dieu. Cependant les mérites de toutes ces vertus devaient être stériles aux yeux des hommes.

Benoît partit avec allégresse pour la Trappe. Il fit à pied, par des routes inconnues, durant la plus triste saison et avec des pluies continuelles, les soixante lieues qui le séparaient du monastère. Le mauvais état des chemins, les chétives ressources de ses parents, et aussi déjà sans doute l'amour du Saint pour la pauvreté le contraignirent à prendre cet humble mode de voyager. Sentait-il d'ailleurs la fatigue et les intempéries? Son âme abordait au lieu de repos et de délices auquel elle aspirait depuis six ans. Il courait, il volait. Il arrive enfin dans les derniers jours de novembre (1),... et la porte du couvent ne s'ouvre pas à sa demande. La règle exige que les postulants aient vingt-quatre ans, les austérités du régime de la maison étant trop grandes pour être imposées à un âge plus tendre. Si une exception était possible, serait-elle en faveur de notre Bienheureux, que les fatigues du voyage ont exténué et dont la constitution, on le sait, était d'assez médiocre apparence ? Benoît veut en vain insister, exposer les motifs qui l'amènent à la Trappe, assurer qu'il a quelque expérience de la mortification, s'appuyer de son espérance qu'au besoin la puissance de Dieu suppléera à ses forces, la règle du monastère est inflexible : il faut prendre patience, et attendre encore quatre ans !

Déconcerté et désolé, il reprend le chemin d'Amettes; il repasse par ces routes défoncées qui conduisent des

(1) Le 25 novembre 1767.

bois du Perche aux plaines de la Picardie; il rentre enfin à Amettes après un mois d'absence, exténué, les pieds en lambeaux, les habits déchirés, demi-nu et demi-mort, harassé, épuisé de jeûnes, de fatigue et surtout de tristesse. Avait-il, pendant cette longue route, vécu d'aumônes? Prit-il là un avant-goût de la vie de pèlerinage qu'il devait embrasser plus tard ? Il en acquit du moins une première expérience et si, durant les dernières années de sa vie, il trouva des délices et des grâces incomparables dans les privations et les fatigues de la vie errante, dès ce moment il avait pu en savourer les misères.

Encore une fois, sa présence ramena l'allégresse à Amettes. Heureux parents ! Dieu leur avait demandé leur fils, il le leur rendait comme Isaac à Abraham. On pouvait s'attendrir de le retrouver dans un si piteux état et s'alarmer; le cœur de la mère s'épanouissait néanmoins et se reprenait délicieusement à l'espérance. Pouvait-elle croire que son fils persévérerait dans ses projets ? En tout cas elle avait quatre ans devant elle, et la perspective de ce délai la reposait et la délectait. Elle se gardait du moindre reproche ; toutes les industries maternelles furent employées pour faire bon et joyeux accueil à l'enfant rendu à sa tendresse. On eût dit l'enfant prodigue.

Toutefois le désappointement de Benoît ne le faisait pas renoncer à son dessein. La tristesse que lui causait le long retard apporté désormais à l'accomplissement de ses vœux se mêlait dans son cœur à la crainte de s'être laissé décourager trop tôt. Puisque la Trappe lui était fermée, il aurait dû, pensait-il, aller jusqu'à Sept-Fonts, au diocèse d'Autun. C'était le chef-lieu de la Réforme de

Citeaux, institué par Eustache de Beaufort, à l'époque même où Rancé réédifiait la Trappe. Les observances étaient à peu près les mêmes dans les deux monastères. Benoît pensait cependant que l'admission eût été plus facile à Sept-Fonts. Il se reprochait de n'avoir pas, par une énergique persévérance, répondu à l'appel de Dieu, qu'il entendait toujours dans son cœur; il redoutait d'avoir de la sorte repoussé la grâce, témoigné de quelque inconstance et peut-être mal édifié le prochain. Il n'en fallait pas davantage pour troubler sa conscience. Il avait aussi une manière de remords de n'avoir pas manifesté assez d'insistance auprès du prieur de la Trappe. Peut-être l'eût-il fléchi s'il avait persisté davantage...

Cependant sa famille n'avait pas tardé à découvrir ses secrètes pensées. On mit tout en usage pour dissuader cet enfant, qu'un attrait si fort entraînait toujours loin du paisible foyer paternel. Benoît supporta cette épreuve avec une patience merveilleuse, et qui parut aux yeux de bons juges la marque la plus certaine que ses désirs étaient divinement inspirés. Ce n'était pas l'opinion de tous. Cette persévérance malgré la volonté de la famille, en dépit de tant d'obstacles, semblait à plusieurs un entêtement coupable, dont on ne pouvait se rendre compte et dont on cherchait la raison dans les plus mauvais instincts de la nature. La matière ne manquait pas à la critique : on ne se faisait pas faute de reprocher à notre Bienheureux d'être à la charge de sa famille, de s'affranchir du travail commun, d'outrer l'Évangile, de se livrer à des caprices et de n'écouter que son goût pour l'oisiveté.

Mais ni les critiques ni les séductions ne pouvaient

rien sur Benoît. Bientôt il annonça le dessein de faire une seconde tentative à la Trappe, ne pouvant croire que la rigueur de la règle pût l'emporter sur la violence de ses désirs. A cette proposition inattendue toute la désolation de la famille se renouvelle comme aux premiers jours. La mère surtout, qui portait alors son quinzième enfant, éclate en sanglots. Elle supplie son fils de l'épargner dans la situation où elle se trouve, assurant qu'elle ne pourrait supporter un nouveau départ, et lui demandant de l'ajourner au moins jusqu'à sa délivrance. Benoît, bien qu'avec quelque scrupule, consentit à ce délai. Toujours ardente à retenir ce fils « qui ne lui causa jamais d'autre peine que celle de vouloir quitter la maison paternelle pour vivre dans un monastère (1), » la mère s'empressa de mettre le temps à profit et réclama, pour détourner le projet qui la crucifiait, l'intervention des personnes influentes sur son fils.

Le vicaire d'Amettes, Jérôme Théret, tenait alors l'école de la paroisse. Il y recevait plusieurs des jeunes frères du Bienheureux ; il était l'ami de la famille, il partagea ses douleurs et entra dans ses desseins. Il se rapprocha de Benoît et chercha à gagner sa confiance. Rien n'était plus facile. Le vicaire d'Amettes était un bon prêtre, zélé, instruit. Benoît allait chez lui volontiers. Il y portait cet air aimable et serein qui, dit le vicaire, prévenait en sa faveur. Le Bienheureux écoutait plus volontiers qu'il ne parlait ; mais il ne refusait pas de s'entretenir avec les personnes pieuses, et même il n'hésitait pas à les reprendre lorsqu'elles étaient dans l'erreur : il redressa

(1) Paroles d'Anne Grandsir, mère du Bienheureux, au procès informatif de 1784.

ainsi, avec autant de modestie que de sûreté de mémoire, quelques citations inexactes d'Écriture-Sainte hasardées par son nouvel ami. Le vicaire était édifié de toutes les allures du Bienheureux : il admirait sa sobriété à table, sa modestie, sa réserve et en tout sa piété. Sa politesse était exquise : on sentait qu'elle naissait de la charité et qu'elle en était l'expression dans les petites choses. Benoît ne riait jamais aux éclats; mais il était toujours doux, candide, affable. Il saluait jusqu'aux petits enfants. Toutes ces bonnes grâces encourageaient le vicaire dans son désir; il semblait bon de les appliquer au bien des peuples. Il s'en ouvrit à Benoît et le trouva inébranlable dans ses répugnances pour le ministère sacerdotal comme dans ses affirmations de la volonté divine. Le vicaire ne se rendit pas tout d'abord ; il voulut discuter, convaincre, obtenir du moins que Benoît renonçât à toutes nouvelles démarches, jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge fixé par les coutumes de la Trappe. Le Bienheureux n'avait garde de promettre ni même d'acquiescer ; et dans son zèle le vicaire croyant bien faire, — c'est lui qui le dit avec douleur dans ses dépositions, — s'emporta à des paroles dures et à des reproches amers. Benoît ne s'impatienta même pas. Avec sa douceur et son affabilité, il avait réponse à tout. Rien ne put entamer ses espérances ; rien ne put obscurcir sa conviction. Les vivacités du charitable vicaire ne purent non plus effleurer la confiance et l'affection que Benoît portait à ce bon prêtre. Il lui confia même ses scrupules de n'avoir pas montré assez de résolution ni fait assez d'instances aux portes de la Trappe; il lui fit part de son désir d'entreprendre un second voyage et de faire un

nouvel essai. Toute l'influence du vicaire d'Amettes se borna à obtenir que le Bienheureux, avant de hasarder ce voyage, écrivît au Père Abbé. L'abbé Théret était à peu près sûr de la réponse. Malgré les qualités et les instances du postulant, elle fut en effet conforme à celle qu'il avait reçue aux portes du monastère : il fallait, avant de se présenter, se résigner à attendre d'avoir les forces suffisantes pour supporter les austérités de la règle.

Ce nouveau refus, en laissant respirer un peu la famille, calma aussi les inquiétudes de Benoît. Pour essayer de le rattacher aux siens, la mère voulut qu'il tînt sur les fonts du baptême le nouveau-né de la famille. Benoît objecta, il est vrai, que cette charge s'alliait peu avec son désir de solitude; mais ses scrupules cédèrent aux instances de son père.

Cependant, puisqu'il fallait attendre quatre ans avant de se présenter à la Trappe, on lui suggéra de reprendre ses études. Il n'y eût peut être pas songé de lui-même. Son attrait toujours plus ardent et plus irrésistible pour la contemplation ne lui laissait pas la liberté de penser à rien des choses de la terre. Il se reprochait sans doute son inaction, et c'était son chagrin le plus vif de se voir à la charge de la famille; mais quel n'eût pas été son embarras de trouver une occupation utile! En tous cas. il n'eût pas demandé à imposer de nouveaux sacrifices à ses parents. Il accéda cependant volontiers à leur proposition de reprendre ses études et tenta de s'appliquer de nouveau à la philosophie. Vers les fêtes de la Pentecôte 1768, il était rentré chez son oncle, le vicaire de Conteville. L'austérité, la charité et tout le régime de la

maison lui plaisaient toujours, mais son esprit, emporté vers les splendeurs divines, pouvait moins que jamais se plier aux abstractions de la science. Ses efforts furent inutiles,et le Bienheureux rentra bientôt à la maison paternelle.

Tant de tentatives n'étaient pas pour lui donner un grand lustre aux yeux de ses concitoyens. Ils devaient cependant voir encore un nouvel essai, qui leur parut sans doute le plus ridicule et dont l'insuccès était plus humiliant que tous les refus jusque-là essuyés par Benoît. Puisque aussi bien les études philosophiques n'étaient pas son fait, on lui proposa de prendre part aux travaux agricoles de la maison. Notre Bienheureux ne se refuse à rien. Mais la préoccupation de son esprit le rendait aussi incapable des travaux matériels que des spéculations philosophiques, et son obéissance exacte prêtait à rire. Un jour, son père lui commande d'aller remuer une récolte abattue, qui avait besoin de sécher avant d'être serrée. Benoît se met à la besogne. A peine a-t-il commencé que survient une pluie diluvienne. Le Bienheureux s'en aperçoit-il ? Il continue bravement sa tâche et ne quitte le champ que tout le fourrage ne soit scrupuleusement retourné . Son père, le voyant rentrer tout ruisselant de l'eau du ciel, le gronde, pour sa santé, qui pouvait être compromise, et pour le travail achevé si malencontreusement.

— « Vous me l'aviez commandé, » répondit Benoît.

Il n'avait déjà plus d'autre science que l'obéissance.

Par obéissance, il se mêlait alors à la famille un peu plus qu'il n'avait jamais fait; il se réunissait aux divers membres de la maison et s'occupait de l'instruction reli-

gieuse de ses jeunes frères; il visitait même parfois ses proches, avec simplicité et de bonne grâce, mais toujours avec une gravité et une réserve qui, dans tout son maintien, manifestaient son humilité et son esprit de religion. Rien de contraint d'ailleurs ni de guindé dans sa personne : il était, dit un des témoins, les délices de ceux qui le fréquentaient.

En faisant ces concessions à l'esprit d'obéissance plutôt encore qu'à l'esprit de famille, Benoît n'était cependant pas tout à fait tranquille. La voix qui lui parlait intérieurement était si forte qu'il craignait de ne pas lui répondre assez généreusement; il redoutait d'être infidèle en s'accommodant des délais que la force des choses imposait à ses désirs. Ses scrupules sur sa conduite aux portes du monastère de la Trappe n'étaient qu'endormis et se réveillaient parfois. Ses efforts avaient-ils été assez vigoureux et assez constants? Une âme plus généreuse n'aurait-elle pas renversé les obstacles?

Au milieu de ces perplexités quelquefois poignantes, Benoît gardait l'esprit de douceur et de petitesse. Il était fidèle à ses pratiques de jeunesse et communiait tous les mois. Il se confessait plus souvent. En demandant la lumière, il la cherchait. Il mettait le plus grand soin à discerner ses directeurs. Il les voulait de piété et d'expérience, et ne craignait aucune fatigue pour s'assurer le bénéfice de leurs lumières. Il faisait sans hésiter quatorze lieues pour se confesser. Il était toujours avide de prières et n'avait garde de manquer aux divers exercices de dévotion du voisinage : il voulait profiter de toutes les grâces que la prière fait descendre du ciel. Ayant appris qu'une mission se donnait aux environs de

Boulogne, il demanda d'en suivre les exercices. C'était durant l'été de 1769, et Benoît fit volontiers à pied les quinze lieues qui le séparaient du lieu de la mission.

Après ces exercices et, sans doute, en conformité des conseils qu'il avait reçus et des résolutions qu'il avait prises, il se rendit à la ville même. Il y fut reçu par un ami et un parent de la famille, le chanoine Michel-Joseph Flamand. Cet ecclésiastique, natif d'Amettes, avait douze ans de plus que le Bienheureux, et disait avoir assisté à son baptême. Il ne l'avait jamais perdu de vue, et, à diverses reprises, avait passé plusieurs mois avec lui à la cure d'Erin. Il encouragea Benoît à vaincre sa timidité, et le pressa de suivre le conseil qu'on lui avait donné de se présenter à l'évêque, de lui exposer l'état des choses et de tout remettre à sa décision. Le prélat accueillit avec la tendresse d'un pasteur ce pauvre jeune homme qui devait être un jour une des gloires de son diocèse, et qui venait puiser à la plénitude du sacerdoce le conseil, la lumière et la consolation dont il avait besoin. L'évêque prit son temps, tout son temps ; il interrogea, écouta, se fit donner de longs détails. Edifié enfin, et touché de la piété et des autres grandes et rares qualités de cette brebis d'élection, il reconnut l'appel de Dieu qui voulait enlever au monde et garder pour lui seul cette âme privilégiée. Mais il s'agissait de déterminer le monastère où elle devait s'abriter. Benoît, qui s'ouvrait avec confiance, exposa l'attrait puissant et victorieux qui l'entraînait vers la Trappe. Cependant l'évêque, persuadé que même dans les temps modernes la volonté divine se manifeste volontiers par le moyen de l'autorité paternelle, tant que celle-ci est

exercée chrétiennement, s'informa du désir des parents.

— « Mon fils, vos parents seront-ils satisfaits, si vous quittez le diocèse ? »

— « Non, » répondit Benoît, et il indiqua le choix qu'on avait précédemment fait pour lui de la Chartreuse de Neuville, où il s'était en vain présenté.

— « Ayez confiance, reprit le prélat, obéissez à vos parents et retournez chez les Chartreux. »

Benoît, persuadé d'avoir entendu un ordre divin, n'hésita pas : il s'enquit aussitôt des moyens d'assurer sa rentrée dans un monastère d'où il avait été congédié. Il commença par une retraite de quinze jours, qu'il fit au séminaire même de Boulogne. Il fit une confession générale, la troisième de sa vie; et son confesseur, le supérieur du séminaire (1), partageant l'avis de l'évêque, l'adressa immédiatement à la Chartreuse de Neuville. Cette recommandation et la déférence due aux conseils du prélat firent tomber les difficultés; l'entrée du monastère fut permise à Benoît. Il retourne donc à Amettes prendre congé de sa famille. Cette fois, c'est un éternel adieu qu'il fait. Quoi qu'il arrive, il est déterminé à ne plus revoir les siens ici-bas. Il veut se donner à Dieu entièrement, et au lieu marqué par la Providence. Il ne suit pas ses goûts; il préférerait un ordre plus austère; mais il obéit et ne veut avoir d'autre souci que de briser les liens qui l'attachent à la terre. La rupture est complète : « Ce n'est que dans la vallée de Josaphat qu'il reverra ses parents. » Ceux-ci cependant, dans leur douleur, s'estimaient heureux de l'en-

(1) M. Chonault, prêtre d'une grande expérience, dit M. l'abbé Desnoyers. (Tom. I, p. 93.)

gager dans un dessein qu'ils avaient approuvé depuis longtemps et qui, éloignant leur fils de leur maison, ne l'arrachait pas du moins à son pays; ils se réjouissaient même d'avoir rendu inutiles ses aspirations vers la Trappe ou vers Sept-Fonts, et de sentir enfin victorieuse leur résistance à des projets aussi lointains.

Le 12 août 1769, Benoît, dans sa vingt-deuxième année, quitte donc la maison paternelle, décidé à marcher dans la voie où Dieu l'appelle sans jeter désormais un regard en arrière. A peine est-il en cellule chez les Chartreux que les orages auxquels il avait été en butte environ deux ans auparavant, fondent sur lui avec une nouvelle violence. Les perplexités, les inquiétudes, les dégoûts, les angoisses qu'il avait déjà connus ne le découragent pas. Il reste doux, affable, complaisant, prévenant, plein de zèle. Il remplit toutes ses obligations avec exactitude ; il est prompt aux offices et y assiste de la manière la plus édifiante. On ne saurait lui reprocher une faute, une omission, le moindre manquement. Cependant son état intérieur est des plus douloureux ; les supérieurs s'en inquiètent et craignent qu'il ne devienne tout à fait préjudiciable à ce précieux postulant. Au bout de six semaines le Révérend Père Prieur, Frère Joseph-Henri Cappe, plus tard procureur de l'ordre de Saint-Bruno, ne le croyant pas destiné à la Chartreuse, le congédie en lui disant :

— « Mon fils, la Providence ne vous appelle pas à notre état ; suivez les inspirations divines. »

Les inspirations divines, que Benoît voulait suivre assurément, pouvaient-elles l'appeler autre part que dans un couvent ? Notre Bienheureux sentit aus-

sitôt ses désirs et son cœur s'élancer vers la Trappe. L'avait-il jamais perdue de vue?

En sortant de la Chartreuse, Benoît s'arrêta à Montreuil; de là il écrivit à ses parents pour leur renouveler ses adieux.

« Mon très-cher père et ma très-chère mère, je vous « apprends que les Chartreux ne m'ayant pas jugé propre « à leur état, j'en suis sorti le second jour d'octobre. Je « regarde cela comme un ordre de la divine Providence « qui m'appelle à un état plus parfait. Ils m'ont dit eux- « mêmes que c'était la main de Dieu qui me retirait de « chez eux. Je m'achemine donc vers la Trappe, ce « lieu que je désire tant et depuis si longtemps.

« Je vous demande pardon de toutes mes désobéis- « sances et de toutes les peines que je vous ai causées. « Je vous prie l'un et l'autre de me donner votre béné- « diction, afin que le Seigneur m'accompagne. Je « prierai le bon Dieu pour vous tous les jours de ma « vie. Surtout ne soyez pas inquiets à mon égard; « quand j'aurais voulu rester dans ce couvent, on ne « m'y aurait pas reçu; c'est pourquoi je me réjouis « beaucoup de ce que le Tout-Puissant me conduit.

« Ayez soin de l'instruction de mes frères et sœurs « et surtout de mon filleul. Moyennant la grâce de « Dieu, je ne vous coûterai plus jamais rien et ne vous « ferai plus aucune peine.

« Je me recommande à vos prières. Je me porte bien « et je n'ai pas donné d'argent au domestique (1). Je

(1) Le domestique du Couvent, qui avait accompagné Benoît de la Chartreuse à Montreuil, et qui s'était chargé de faire parvenir cette lettre à Amettes.

« ne suis sorti qu'après avoir fréquenté les sacrements.
« Servons toujours le bon Dieu et il ne nous aban-
« donnera pas. Ayez soin de votre salut. Lisez et pra-
« tiquez ce qu'enseigne le P. l'Aveugle ; c'est un livre
« qui enseigne le chemin du ciel, et sans faire ce
« qu'il dit, il n'y a pas de salut à espérer. Méditez les
« peines effroyables de l'enfer, que l'on y endure une
« éternité tout entière pour un seul péché mortel que
« l'on commet si aisément. Efforcez-vous d'être du petit
« nombre des élus.

« Je vous remercie de toutes les bontés que vous
« avez eues pour moi, et des services que vous m'avez
« rendus. Le bon Dieu vous en récompensera. Procurez
« à mes frères et sœurs la même éducation que vous
« m'avez donnée ; c'est le moyen de les rendre heureux
« dans le ciel : sans instruction on ne peut pas se sau-
« ver. Je vous assure que vous êtes déchargés de moi.
« Je vous ai beaucoup coûté, mais soyez assurés que,
« moyennant la grâce de Dieu, je profiterai de tout ce
« que vous avez fait pour moi. Ne vous affligez point
« de ce que je suis sorti de chez les Chartreux ; il ne
« vous est pas permis de résister à la volonté de Dieu,
« qui en a ainsi disposé pour mon plus grand bien et
« pour mon salut.

« Je vous prie de faire mes compliments à mes
« frères et sœurs. Accordez-moi vos bénédictions ; je
« ne vous ferai plus aucune peine. Le bon Dieu, que
« j'ai reçu avant de sortir, m'assistera et me conduira
« dans l'entreprise qu'il m'a lui-même inspirée.
« J'aurai toujours la crainte de Dieu devant les yeux
« et son amour dans mon cœur. J'espère fort d'être

« reçu à la Trappe. En tout cas, on m'assure que « l'ordre de Sept-Fonts n'étant pas si rude, on y reçoit « plus jeune : mais je serai reçu à la Trappe.

« A Montreuil, ce 2 octobre 1769. »

De Montreuil, Benoît s'achemina donc de nouveau vers le Perche. Il y trouva la règle inflexible. Peut-être un dessein particulier de la Providence donnai cette rigueur à une simple mesure de précaution et de sagesse. La persévérance du postulant, les gages qu'il donnait de la solidité de ses désirs, ses sollicitations et ses larmes ne purent lui ouvrir la porte du monastère. Le Bienheureux aussitôt prit la route de Sept-Fonts, au diocèse d'Autum. Il en était éloigné d'environ cent lieues. Il n'avait pas de ressources ; il comptait sur Dieu ; et pour le coup, il commença à vivre d'aumônes. Après quatre semaines de marche, il arriva à Sept-Fonts, près de Moulins, le 28 ou le 30 octobre 1769. Il fut admis. Contre son attente et conformément à son désir, il trouva là une vie encore plus austère que celle de la Trappe. Son âme s'y épanouit et, après tant d'années d'attente, respira enfin à l'aise. Dès le 2 novembre, notre Bienheureux était admis à postuler son admission comme novice de chœur. Quelques jours après, le 11 du même mois, il dépouilla les vêtements séculiers pour revêtir les habits de novice. Ce novice parut d'abord un religieux consommé. Il surpassait tous les autres en régularité. Son esprit de mortification toujours éveillé était fécond en industries qui étonnaient les anciens profès. L'aménité et la grâce de son caractère, son humilité et son

extrême modestie le faisaient chérir de tous. Les novices qui vivaient avec lui le regardaient avec envie, l'estimaient bienheureux, et l'eussent volontiers pris pour modèle. Sa prière et sa méditation n'étaient pour ainsi dire jamais interrompues. Son âme heureuse et calme croyait habiter le lieu de son repos. Elle s'épanouissait et se délectait à voir se dérouler ces belles journées de prières et de mortification sous le joug de l'obéissance

Ce n'était cependant là qu'une station à l'entrée du désert où il allait être entraîné, pratiquant, au sein des villes et au milieu des hommes, une pauvreté et une solitude plus grandes et plus absolues encore que celles des monastères. Dieu, ce semble, avait voulu le préparer à cette vie extraordinaire, en le mettant à diverses reprises sous la conduite des religieux les plus austères de son temps; mais il restait son directeur unique, et il voulut que les maîtres les plus accrédités de la vie pénitente reconnussent tour à tour que cette âme privilégiée était appelée à des voies particulières incompatibles avec la vie commune.

C'est par la tribulation, avons-nous déjà remarqué, qu'il conduit les siens.

Il y avait déjà quelques mois que Benoît était à Sept-Fonts, lorsqu'il se trouva de nouveau comme enseveli dans les ténèbres qu'il avait connues. Son expérience ne l'aidait pas à se retrouver au milieu de cette cruelle épreuve. Son humilité en fut cette fois l'instrument. Il croyait toujours avoir commis des négligences, et à la coulpe publique il s'accusait sans cesse de fautes qui n'existaient que dans son imagination. Il écoutait les

réprimandes, qu'on lui faisait, dans un esprit de pénitence et d'humilité admirable, mais qui n'empêchait pas les scrupules de tourmenter sa conscience. Il lui semblait qu'il n'avait pas le repentir de ses fautes, et il se reprochait durement l'aridité de son cœur, sans parvenir à son gré à un sentiment suffisant de contrition. Il fut en proie à une terreur si vive qu'il resta près de six semaines sans pouvoir communier, malgré l'ardent désir qu'il en avait, et malgré les recommandations du confesseur. Il fallut un ordre du maître des novices. Ces troubles intérieurs parurent quelquefois se calmer, et alors ses communions redevenaient fréquentes; mais l'orage reprenait bientôt toute son intensité, et Benoît, éperdu de frayeur, soupirait après le rafraîchissement sans avoir la force d'y recourir. L'obéissance seule et un commandement exprès pouvaient le faire avancer. L'orage ne cessait point, ou cessait à peine : les scrupules et les anxiétés redoublaient, et la crainte du sacrilége faisait mourir d'angoisse le pauvre novice. Sa santé s'altéra : vers la fin d'avril 1770, six mois après son entrée au monastère, il tomba malade; une fièvre ardente contraignit de le mettre à l'infirmerie. Sa complexion n'était-elle pas trop faible pour suivre la règle? Le P. Abbé n'était déjà pas sans inquiétude. Il redoutait que l'inexprimable sensibilité de conscience de ce fervent novice ne nuisît à la régularité de la maison. Il lui sembla que Dieu manifestait sa volonté et que Benoît ne devait pas rester plus longtemps au noviciat. On lui apprit qu'on allait le transporter de l'infirmerie du couvent à l'hôpital extérieur, établi pour les pauvres, en dehors des bâtiments de la clôture. Il pourrait y re-

cevoir une nourriture plus succulente que celle permise dans l'intérieur du monastère; on l'y soignerait jusqu'à l'entier rétablissement de ses forces.

En apprenant que le monastère de Sept-Fonts, sa dernière ressource, le rejetait au milieu du monde, Benoît, malade et en proie à la fièvre, joignit les mains et, élevant les yeux au ciel, se remit entre les mains de son maître :

— « *Fiat Dei volontas*, » dit-il.

Il ne manifesta d'ailleurs ni désappointement ni crainte; et plus que jamais se confia et se recommanda au cœur de Dieu.

VI

DERNIERS ADIEUX A LA FAMILLE

1770.

Entré le 13 mai 1770 à l'hospice de Sept-Fonts, Benoît y demeura jusqu'au 2 juillet suivant. Pendant ces six semaines, sa conduite fut un sujet d'édification pour tous ceux qui l'approchèrent. Le frère infirmier invitait les uns après les autres les religieux à visiter le malade :

— « Le jeune Labre est un saint, leur disait-il ; allons le visiter. »

Sa vie était une prière continuelle. Son oraison était entremêlée de lectures et de méditations ; sa patience et sa douceur semblaient inaltérables ; son silence était absolu. Le P. cellerier du monastère, chargé de la direction de l'hospice, admirait la paix de cette âme et trouvait qu'elle n'interrompait pas la conversation avec Dieu. Dans le désappointement où se trouvait notre Bienheureux, on lui eut pardonné quelques inquiétudes. En voyant sa placidité et sa confiance, chacun l'estimait appelé à quelque chose d'extraordinaire. Le frère infirmier, qui n'hésitait pas, avons-nous dit, à le proclamer un saint, ajoutait encore que ce saint ferait parler de lui. Benoît-Joseph employait doucement son temps et ses forces auprès des pauvres malades recueillis dans la maison, ne cessant les soins qu'il leur

prodiguait que pour vaquer à la lecture et à la méditation, comme il faisait autrefois à Erin, à Amettes et à Conteville.

En le congédiant, l'abbé de Sept-Fonts ne put que lui répéter ce que lui avait déjà dit le prieur de la Chartreuse de Neuville :

— « Mon fils, vous n'étiez pas destiné pour notre couvent ; Dieu vous appelle ailleurs. »

Malgré toute sa résignation, Benoît, en recevant les adieux et la dernière bénédiction de son supérieur, ne put retenir ses larmes. Son projet de se rendre à Rome était cependant arrêté déjà dans son esprit. Avait-il aussi quelque sentiment de la vie à laquelle il était réservé ? En avait-il goûté les délices dans ses voyages d'Amettes à la Trappe et de la Trappe à Sept-Fonts ? Du moins il avait l'âme en paix. Il communia avant de partir : il semblait assuré de faire la volonté de Dieu, et sans hésiter, en quittant le monastère, il s'éloigna des routes qui conduisaient vers son pays. L'abbé, persuadé qu'il retournait chez les siens, lui avait donné une lettre pour un de ses oncles, frère du vicaire de Conteville, qui, étant parvenu à connaître l'admission de Benoît à Sept-Fonts, avait quelque temps auparavant pris des informations sur lui au nom de la famille. L'abbé de Sept-Fonts croyait devoir rendre compte aux parents des motifs qui le contraignaient à exclure un novice dont il n'avait d'ailleurs qu'à faire l'éloge. La lettre ne fut jamais rendue à Amettes (1). Elle avait été remise tout ouverte à Benoît qui la porta longtemps sur lui, et qui,

(1) Les parents de Benoît surent son départ par une autre missive qu'il provoquèrent un peu plus tard. Dans cette seconde

en 1772, à Cossignano, put la montrer et la donner à lire au prêtre Don Michel-Ange Santucci (1).

En quittant Sept-Fonts, Benoît entra dans le genre de vie qu'il devait mener jusqu'à la mort. Le voilà seul sur les routes en conversation avec Dieu, courant vers les pèlerinages, sans s'inquiéter de son corps, couchant sur la dure, vivant uniquement d'aumônes. Sa santé, encore affaiblie par la maladie, ne put tout d'abord supporter ce régime. Avant d'arriver à Lorette, sa première station en allant vers Rome, il dut passer trois semaines encore dans un hôpital. Si le corps avait à souffrir, l'âme était en paix, elle se tenait assurée de faire la volonté de Dieu et elle était heureuse. A toutes les objections qui lui furent présentées, au blâme même qu'on lui adressa plus tard quelquefois sur sa manière de vie, Benoît répondit toujours sans hésiter :

— « Dieu le veut. »

Ses inquiétudes, ses scrupules, la timidité de sa conscience s'évanouissaient sur ce point : c'était la volonté de Dieu, assurait-il, qu'il marchât sur les traces de saint Alexis, qu'il abandonnât pour toujours sa patrie, ses parents, les aises et les commodités de la maison paternelle, pour mener la vie la plus pauvre, la plus pénible, la plus pénitente, non dans un désert ni dans un cloître,

lettre, l'Abbé insistait sur l'inexprimable délicatesse de conscience qui causait des tourments continuels à ce novice et le remplissait d'épouvante.

(1) L'abbé de Sept-Fonts, Dom Dorothée Jalluots, lui avait en outre fait délivrer un certificat que le Bienheureux garda toujours sur lui. Ce certificat, après avoir été conservé à Rome, a été, dans ces derniers temps, remis à Mgr de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, qui en a fait don à l'abbaye de Sept-Fonts.

mais au milieu du monde. On verra avec quelle indifférence il laissait tomber les représentations et les conseils, qui ne lui manquèrent pas, sur l'abjection et les inconvénients de son genre de vie, sur son inutilité et les moyens qu'il aurait eus d'employer honorablement ses talents et les divers dons de Dieu au salut des autres et à son propre avantage.

Dans ce renversement de toute sagesse et même de toute raison humaine qu'implique sa vie, Benoît ne s'en était pas fié d'ailleurs à sa seule inspiration. Son cœur avait beau être touché d'une manière sensible, le Bienheureux eut craint de céder à une fantaisie ou à une illusion, et il ne s'était pas déterminé sans le conseil d'un directeur habile, qui avait approuvé et encouragé son étrange manière de vie. L'histoire ne nous dit pas quel fut ce directeur qui le premier applaudit à l'entreprise du Bienheureux, mais elle en nomme plusieurs qui plus tard eurent occasion de reconnaître, d'admirer et d'autoriser les sublimes inspirations de Benoît. Ses premières ouvertures à ce sujet ont-elles eu lieu dans son pays? et avant de quitter sa famille, avait-il dans le cœur et dans l'esprit quelques linéaments de son dessein? Est-ce à l'hospice de Sept-Fonts qu'il en conçut et en embrassa les résolutions généreuses? Les historiens de Benoît les supposent postérieures à une lettre datée du Piémont, que nous allons reproduire et qui ne les énonce pas en effet. Quelque répugnance de la part de notre Bienheureux à instruire sa famille de la vie, qu'il avait définitivement embrassée,ne serait-elle pas cependant bien naturelle? et n'était-il pas légitime aussi de chercher à calmer

les inquiétudes des siens sur son compte, en leur faisant espérer qu'il entrerait dans quelque monastère d'Italie? Ce qu'il faut remarquer surtout, à mon avis, dans la lettre de Benoît, ce qui pourrait en avoir été le principal et peut-être l'unique objet, c'est la bénédiction que le Bienheureux demande avec instance à ses parents, « afin que Dieu, dit-il, bénisse mes desseins; » et il ajoute avec un ton d'assurance remarquable que c'est par l'ordre de la Providence divine qu'il a entrepris son voyage. Il faut croire qu'il avait déjà ses raisons pour parler d'une manière si affirmative.

Les deux mois écoulés depuis le départ de Septs-Fonts avaient été comme le noviciat et l'essai de cette vie errante du Bienheureux. Son parti désormais était pris, et avec la bénédiction de Dieu il devait être inébranlable. Le sens de la lettre ne saurait être douteux.

Nous la reproduisons en entier. Avec celle que nous avons déjà citée, c'est tout ce que le Bienheureux a signé. On nous permettra de reproduire exactement la teneur et jusqu'à l'orthographe de ce précieux document.

Mon tres cher pere et ma tres chere mere,

Vous avez appris que je suis sorti de l'abbaye de Sept fons; et vous etes sans doute en peine de savoir quelle route j'ai pris depuis, et quelle état de vie, j'ai envie d'embrasser; c'est pour m'acquîtter de mon devoir, et vous tirer d'inquietude, que je vous ecris cette presente. Je vous dirai donc que je suis sorti de Sept fons, le 2 juillet; j'avois encore la fievre quand j'en suis parti, et elle m'a quitté au quatrieme jour de marche; et j'ai pris le chemin de rome. Je suis bientot a pre-

sent a moitie chemin, je n'ai guere avancé, depuis que je suis sorti de Sept fons, parceque pendant le mois d'aoust il fait de grandes chaleurs, dans le piedmont ou je suis; et que j'ai été retenu pendant 3 semaines, dernierement dans un hospital, ou j'ai été assez bien, par une petite maladie que j'ai eu : au reste je me suis bien porté, depuis que je suis sorti de Sept fons. il y a en italie plusieurs monasteres ou la vie est fort régulière et fort austère; j'ai dessein d'entrer dans quelqu'uns, et jespere que dieu m'en fera la grace; j'en sais meme un de monastere, de l'ordre de la Trappe dont l'abbé a ecrit a un abbé de france, que sil alloit des francois dans son abbaye qu'il les recevroit parceque il lui manquest des sujèts; j'ai tiré de bons certificats de sept fons; ne vous inquietez pas a mon egard; je ne manquerai pas de vous envoyer de mes nouvelles; je voudrois bien en avoir des votres, et de mes frères et sœurs mais cela n'est pas possible a present parceque je ne suis pas arrete dans un lieu fixe; je ne manque pas de prier dieu pour vous tous les jours; je vous demande pardon de toutes les peines que je peux vous avoir causé; et vous prie de m'accorder vos bénédictions; afin que dieu bénisse mes desseins; c'est par l'ordre de sa providence que j'ai entrepris le voyage que je fais, ayez soin surtout de votre salut, et de léducation de mes frères et sœurs, veillez sur leur conduite; pensez aux flames éternelles de l'enfer, et au petit nombre des ëlus; je suis bien content d'avoir entrepris le voyage que je fais; je vous prie de faire mes compliments a ma grand mère, a mon grand père, a mes tantes, a mon frère Jacque, a tous mes frères et sœurs, et a mon oncle Choix (1) *; je vais entrer dans un pays ou il fait bon pour les voyageurs; il ma fallu affranchir la lettre pour sortir des*

(1) François?

états du roi de Sardaine, tant qu'elle fut arrivé en france. Je finis en vous demandant derechef vos bénédictions, et pardon des chagrins que je vous ai occasionné; fait en la ville de quiers en Piedmont ce 31 *aoust* 1770.

Votre tres affectionne fils,

BENOIT JOSEPH LABRE (1).

Le dessein d'entrer dans un couvent d'Italie n'est-il pas glissé bien légèrement? et n'est-il pas donné comme une consolation à ces parents qui ne doivent plus envoyer de leurs nouvelles à leur fils, que lorsqu'il sera dans un lieu fixe? Ce lieu fixe, Benoît savait bien qu'il ne l'aurait plus sur la terre. Son dessein en effet était déjà arrêté et scellé dans son cœur entre Dieu et lui. Le bon Dieu avait répondu aux prières de son ardent serviteur. Il avait calmé ses angoisses. Benoît s'était senti consolé, touché, illuminé d'une manière sensible. Il l'a dit au P. Temple (2), et quelles que soient les déductions des historiens, elles ne peuvent infirmer ce témoi-

(1) L'adresse porte : « *a monsieur monsieur hazembergue menuisier à aire en artois rue des tanneurs, pour remettre a Jean baptiste labre au village d'amette, a aire pour amette en france.* » Ce menuisier d'Aire devait être un frère ou un neveu de la grand'mère de notre Saint, Anne-Théodore Hazembergue, native de Saint-Omer, mariée en premières noces à Denis Grandsir du pays de Langues, et en secondes noces à Jacques-François Vincent du village d'Amettes. Anne-Barbe Grandsir, femme de Jean-Baptiste Labre et mère du Saint, était l'unique fruit de la première union d'Anne-Théodore Hazembergue.

(2) « Per conoscere adunque la volonta del Signore, e per sa-
« pere quale stato dovera egli abbraciare, moltiplico le sue fervo-
« rose orazioni, ed il signore Iddio volle consolare in qualche
« parte questo suo Servo... ed ebbe una sensibilissima ispirazione,

gnage. N'éclate-t-il pas d'ailleurs dans la lettre de Chieri. avec une assurance extraordinaire d'être dans la volonté divine, avec un sentiment surnaturel de joie et de force ? *Comprehensus fuerat a Christo Jesu ad cognoscendum illum.* Benoît n'était le jouet d'aucune illusion, il n'abondait pas facilement dans son sens, et il ne se fiait pas légèrement aux communications particulières. Il ne courait pas les sentiers détournés; il était dans la vraie voie des enfants de Dieu, dans le large et solide chemin de l'obéissance. Il avait consulté un directeur sage et éclairé (1); il en avait reçu le conseil d'embrasser ces austérités merveilleuses où il se sentait appelé, d'abandonner sa patrie, ses parents, toutes les joies et les biens de la maison paternelle, pour mener la vie d'un autre Alexis. C'est en France, après être sorti de Sept-Fonts, et probablement à Paray-le-Monial que

« che gli tocco il cuore fortemente, laquale l'indusse a guisa di « un altro S. Alessio, di abandonare la patria, i parenti, le com- « modità della Casa Paterna, transferirsi in Italia. « (B. 113.)

(1) « Un savio, e prudente Direttore Francese la aveva consi- « gliato ad abbracciare detta Vita, dopochè egli sorti da Sette « Fonti, e ... inoltre aveva fatta nota a suoi Genitori la presa « risoluzione. » (B. 113. P. Temple.) Le même P. Temple dit au Procès Apostolique : « ... che aveva sentita in se una sensibilis- « sima ispirazione, che gli aveva toccato il cuore, e dalla quale « venivagli suggerito di abbandonare la Patria, la Casa, i Parenti, « e tutte le commotida della vita per abbracciare il dispresso di « se medesimo, un distacco totalissimo da tutte le cose, la poverta, « e la penitenza; ma che non aveva in cio operato capricciosa- « mente; ma bensi ne aveva domandato l'opportuno consiglio, e « sapendo esservi un soggeto fornito di prudenza, e discrezione, « aveva fatte più migha per andare a conferire seco sù questo « proposito, ed avendone riportata l'approvazione allora fu, che « aveva intrapesa quella vita; essendosi per lettera licenziato da' « suoi Genitori, con domandar loro la Benedizione. » (G, 431, 432.)

Benoît avait reçu ce conseil et arrêté sa détermination.

Le P. Temple, dont nous parlerons plus tard en détail, est précis sur la plupart de ces points; il ajoute que le Bienheureux, après avoir pris sa résolution, en avait donné connaissance à ses parents (1). C'est bien là la portée et le sens de la lettre du 31 août 1770; et c'est pourquoi Benoît demandait avec tant d'instance la bénédiction, la dernière bénédiction paternelle.

Les séparations de la nature ont leurs déchirements, mais les joies divines font oublier toutes douleurs. La volonté divine est un pays *où il fait bon pour les voyageurs*. Heureux les privilégiés qui savent répondre à ses attraits! Benoît y était entré résolûment.

(1) Un autre confesseur du Bienheureux, le P. Marius Poggetti, curé de Saint-Venant de Fabriano, semble contredire le P. Temple et les déductions que nous nous croyons en droit de tirer de sa déposition. Il dit, en effet (G. 435), avoir compris qu'en quittant Sept Fonts et ne voulant pas retourner à la maison paternelle, le Bienheureux avait entrepris divers pèlerinages pour connaître la volonté de Dieu sur l'état qu'il devait embrasser, et que c'était ce motif qui le déterminait encore alors (1771) à entreprendre le voyage de Saint-Jacques en Galice. Mais dans une autre partie de sa déposition, ne rappelant plus ses impressions, mais citant les propres paroles du Saint, Pogetti avait déjà dit expressément (B. 147, G. 309), que Benoît-Joseph avait désiré servir Dieu dans un ordre austère, et que Dieu le lui avait permis quelque temps, mais que pendant une maladie Dieu lui avait fait connaître qu'il le voulait dans le chemin où il était entré : *volerlo per quella strada, nella quale si era incaminato*. Le Bienheureux ajoutait (1771) que cette connaissance lui avait été donnée dans ces derniers temps. Ainsi le P. Poggetti confirme le témoignage du P. Temple.

VII

PÈLERINAGES A LORETTE, A ASSISE, A ROME ET A FABRIANO

(1770 - 1771).

En sortant de Chiéri et en quittant le Piémont, Benoit se dirigea vers Lorette. Il allait lentement, à pied, visitant les sanctuaires qu'il pouvait rencontrer. Il était à Lorette dans les premiers jours de novembre. A cause du pèlerinage si fréquenté de la *Santa Casa*, dont il est inutile de rappeler ici l'histoire, il y a à Lorette, comme dans les grandes basiliques de Rome, des confesseurs des principales langues de l'Europe. La Pénitencerie du pèlerinage était confiée à la Compagnie de Jésus, et Benoît s'adressa au confesseur français (1). Celui-ci, jugeant ce pénitent d'une grande vertu et estimant son dénûment extrême, se proposa de l'assister.

L'hospice, sur les billets de la Pénitencerie, faisait chaque jour des distributions de vivres. Les pèlerins français participaient en outre à des secours pécuniaires, tirés d'une fondation du cardinal de Joyeuse (1603) dont les revenus étaient à la disposition du Pénitencier de la nation. Le P. Bodetty, pour faire profiter son pénitent

(1) P. André Bodetty. Le billet de confession qu'il donna au Bienheureux, le 6 novembre 1770, est cité dans le *Summarium* annexé aux *Animadversiones* du promoteur de la foi. A.

de cette double ressource, le conduisit au frère coadjuteur chargé du soin des aumônes :

— « Ce pauvre est une bonne âme, lui dit-il ; je vous le recommande : prenez soin de lui et aidez-le des deniers de l'œuvre pie française. »

Benoît, voyant ce dont il s'agissait, s'éloigna tout aussitôt. Le frère coadjuteur s'empressa de le rechercher et commença par lui offrir un lit dans un hospice disposé pour le logement des pèlerins. Benoît refusa en remerciant brièvement et avec douceur. Le frère lui offrit ensuite de l'argent, des vêtements, des chaussures :

— « D'autres sont plus besoigneux que moi, répondit le Pèlerin. »

Le confesseur, à qui fut rapportée cette réponse, s'en étonna beaucoup, d'autant que l'extérieur du Bienheureux témoignait déjà de son extrême pauvreté. Bien qu'encore au début de sa vie de pèlerinage et de mendicité, il paraissait tout consumé de misère, et il avait le visage exténué.

Le P. Bodetty recommanda au frère d'insister de nouveau pour faire accepter quelque soulagement à ce pauvre. Le frère, Laurent Cayla (1), accosta donc Benoît à diverses reprises, insista, représenta la rigueur de la saison où l'on entrait, qui rendait chaque jour les besoins plus cuisants et les ressources plus nécessaires; il ne put rien faire accepter. Le Bienheureux s'était imposé comme une loi de ne rien recevoir de ses confesseurs, ni de leur part. Il tendait la main

(1) Il avait soixante-huit ans lorsqu'il déposa vingt-quatre ans plus tard, en 1794, au procès apostolique de Lorette.

pour recevoir d'autres aumônes, jamais pour les solliciter. Parfois il les refusait lorsqu'elles lui paraissaient trop considérables, ou il les distribuait à d'au tres pauvres.

Benoît demeura à Lorette une dizaine de jours environ, restant à la *Santa Casa* du matin au soir, et trouvant les journées trop courtes pour les épanchements de son cœur. De Lorette il se rendit à Assise. Pouvait-il moins faire que placer la vie qu'il inaugurait sous la protection du tendre et ardent amant de la pauvreté ? L'histoire du saint Patriarche de l'Ombrie offrait d'ailleurs tant de leçons et d'exemples à Benoît, qu'on s'explique facilement la dévotion qui l'attira et le retint quelques jours au tombeau d'Assise.

Saint François n'a pas seulement réuni ses enfants dans l'intérieur des couvents : le séraphique Père a vu se développer et s'étendre sa famille au delà des clôtures où il tient et possède son troupeau privilégié. De toutes parts il distingue et marque certaines brebis et se les attache, tout en les laissant impliquées au milieu des entraves et des embarras de la vie ordinaire. La fécondité de son génie n'a pas été arrêtée par la mort, et sa charité continue à être compatissante aux besoins de tous. Au delà de sa merveilleuse institution du Tiers-Ordre, il a inspiré de nouvelles inventions pour atteindre un plus grand nombre d'âmes. Parmi ces créations de zèle et de charité, émanées de l'esprit et du cœur du séraphique Père, toujours vivants, toujours brûlants dans ses grands ordres, l'Archiconfrérie des Cordeliers, instituée par Sixte-Quint, fut celle à laquelle voulut s'unir notre Bienheureux. Deux jours après son arrivée

à Assise, le 20 novembre 1770, s'étant confessé et ayant communié, il reçut le saint Cordon des mains du P. Joseph-Marie Temple, qui devait avoir plus tard avec lui d'autres et plus intimes relations. Benoît garda toujours scrupuleusement toutes les observances de l'Archiconfrérie, et à la mort il en portait encore le cordon.

La saison des pluies, dans laquelle on se trouvait, et les difficultés des chemins n'arrêtèrent pas le Bienheureux. Il faisait son apprentissage de pèlerin ; et comme, selon la remarque d'un de ses confesseurs, il visait toujours haut, dès le début il avait essayé des plus dures privations. Il traversa à pied les montagnes qui séparent Rome d'Assise. Son costume conservait encore quelque apparence d'habit religieux ; et, sans être aussi délabré qu'il le fut par la suite, il était déjà des plus misérables et tout à fait insuffisant à défendre des intempéries de la saison. Ses chaussures trouées et à peine retenues à ses pieds laissaient l'eau et les pierres pénétrer de toutes parts. Une besace suspendue à son cou contenait tout son bien : quatre volumes de Bréviaire, qu'il resta toujours fidèle à réciter, un Nouveau Testament, et quelques autres livres de piété. Point de linge, point d'effets d'aucune sorte outre les haillons qu'il avait sur le corps.

Dans cet équipage, le Bienheureux quittait volontiers les grandes routes et prenait de préférence les sentiers détournés, où il était exposé à moins de rencontres et pouvait plus commodément converser avec Dieu. Il ne cherchait pas à se distraire par le spectacle des merveilles de la nature que le voyage pouvait présenter à ses yeux : son regard percevait des merveilles plus éclatantes, et il

était constamment appliqué à les contempler. Il ne faut pas s'étonner s'il fuyait la conversation des hommes et s'il évitait les lieux de dissipation où ils se rassemblent. Sa crainte d'y entendre une mauvaise parole eût bien suffi à l'écarter des hôtelleries, si sa pratique de la pauvreté et l'obligation qu'il s'était imposée de ne rien conserver des aumônes qu'on lui donnait, ne lui eussent fait une loi de cette réserve. Il couchait le plus souvent sur la terre au bord des haies, dans les enfoncements des murailles, dans des masures abandonnées, quelquefois dans les étables ou dans des chambres à four, sans élection, partout où le surprenait la nuit et l'adressait la Providence. Il ne faisait de choix que pour refuser, quand par hasard on lui proposait un logis à son gré trop délicat et trop confortable pour un pèlerin de son espèce.

Arrivé à Rome dans les commencements de décembre 1770, il usa cependant du privilége que lui conférait sa qualité de Français, et fut d'abord logé trois jours à l'hospice de Saint-Louis, destiné à héberger les pauvres pèlerins de notre nation. Ce fut de Saint-Louis-des-Français qu'il commença à s'orienter dans la ville éternelle et à nourrir sa piété de tous les aliments exquis de dévotion que contient la Reine des églises et la Mère des chrétiens.

Après ces trois jours fixés par le règlement de l'hospice, il quitta Saint-Louis et se trouva seul au milieu de la ville éternelle. Il y resta inconnu et mêlé à la foule des pauvres. Les cinq mois qu'il y passa, depuis l'Avent jusqu'après les fêtes de Pâques, échappent tout à fait à l'histoire. Un seul témoin des procès romains a cru pouvoir reporter

ses souvenirs à ces années 1770 et 1771 (1), et ces souvenirs sont hésitants et variables. A défaut de documents et à l'aide de ce que nous savons, on peut imaginer la vie de Benoît, n'ayant d'autre demeure que les églises, d'autre lit que les places publiques ou les monuments abandonnés. On le voit mendiant sa nourriture dans les rues, aux devantures des boutiques et à la porte des couvents. On devine sa pénurie, mais qui dira sa joie ? Il était tout à fait ignoré des hommes ; il puisait librement à ces sources délicieuses de dévotion, dont les eaux vives et rafraîchissantes découlent sans cesse de la pierre immuable de l'Église. Qui dira la paix et la sérénité du Bienheureux, l'allégresse de son âme et l'épanouissement de sa vie au milieu des fêtes de la Nativité, aux pompes et aux cérémonies de la Semaine-Sainte et de Pâques?

Après ces solennités, il quitta Rome une première fois vers le mois de mai. Il la quittait, fortifié par tous ces aliments de piété que la ville éternelle offre abondamment aux fidèles. Sa foi était plus énergique, son courage et sa placidité étaient encore plus assurés : une sorte d'auréole entourait le Bienheureux, et, au milieu de son abjection, illuminait toute sa personne. Il étonnait ceux qui fixaient leurs regards sur lui ; ils les étonnait et les attirait : on sentait en lui ces merveilles de l'amour de Dieu auxquelles les hommes sont toujours sensibles, même en les méconnaissant.

En s'éloignant de Rome, à la fin de mai (1771), le Bienheureux alla faire une seconde visite à Notre-Dame de Lorette. Ce retour à Lorette est célèbre, à cause de la

(1) Ch. Carezani, B. 57. G. 78.

station qu'en s'y rendant le Bienheureux fit à Fabriano, pour vénérer dans l'église de Saint-Blaise le corps de saint Romuald. La dévotion de Benoît eut besoin de plusieurs jours pour se satisfaire, et il prolongea sa visite aux reliques du fondateur des Camaldules. Il ne se borna pas à fréquenter Saint-Blaise et à honorer son précieux trésor. La petite ville de Fabriano contenait plus d'une église, et après avoir satisfait sa dévotion auprès de saint Romuald, le serviteur de Dieu ne manqua pas à les visiter. Une d'entre elles, n'ayant que le titre de chapelle, nouvellement restaurée, était dédiée à saint Jacques-le-Majeur et ornée d'une belle statue de son patron. Le Bienheureux ne se lassait pas de contempler cette statue Il était encore à Fabriano le 13 juin, jour de saint Antoine de Padoue, dont la fête se célébrait avec pompe. La dévotion à ce grand saint est très-vive dans toutes ces contrées de la Romagne, du duché d'Urbin et de la Marche d'Ancône, dont il a été le prédicateur.

Le recteur de la chapelle Saint-Jacques, Marius Poggetti, entrant donc, dès le matin de la fête même, dans son église, y remarqua un pauvre qui priait à genoux. Les haillons dont il était couvert n'avaient aucune apparence d'habit religieux, et il était difficile d'en définir la forme. C'était une sorte de vêtement de couleur cendrée recouvert d'une espèce de manteau fort court, et retenu autour des reins par une corde, à laquelle était attachée une sébille de bois. Un crucifix de cuivre pendait sur la poitrine, et un chapelet à gros grains était passé au cou du pèlerin. A côté de lui était déposée une besace assez plate. Ce ne fut pas ce costume ni cet équipage extraordinaires qui frappèrent le bon recteur, mais la ferveur

et la décence du personnage. Toute la matinée, durant les messes et les cérémonies, il resta immobile, les yeux tournés vers l'autel. Environ midi, quand l'église devint déserte, on le surprit les bras en croix et les regards invariablement attachés au tabernacle, ou arrêtés sur la belle statue de saint Jacques, que dès sa première entrée à l'église, le serviteur de Dieu avait considérée avec une attention particulière.

Le recteur et son sacristain, Vincent Brunetti, étaient émerveillés de la persévérance de ce pauvre à la prière; leur étonnement et leur édification redoublèrent, quand, le soir venu, au moment de fermer les portes, le pauvre demanda en grâce qu'on lui permît de passer la nuit dans l'église. Un sentiment de commisération porta le chapelain à refuser cette permission. Il ne lui vint à l'esprit d'ailleurs aucun soupçon de fourberie; mais, touché de cette dévotion et voulant la favoriser, il offrit au pieux pèlerin un logement à l'hospice destiné aux prêtres et aux voyageurs, lui faisant remarquer qu'il ne quitterait pour ainsi dire pas l'église ni même saint Jacques, l'hospice étant dans les dépendances de la chapelle et possédant la même image du saint apôtre. En outre, le charitable recteur, sachant que ce pauvre n'avait rien mangé de tout le jour, s'empressa de donner au sacristain quelque argent, afin de procurer un peu de nourriture à ce pèlerin et une petite lumière pour la nuit.

Le lendemain Benoît était à l'église dès l'aurore, priant à genoux et les mains jointes : il demanda bientôt à se confesser. La bonne impression, que le recteur avait prise de lui la veille, fut grandement confirmée par cette démarche, et surtout sans doute

par la connaissance que le bon prêtre eut dès lors de la conscience du Bienheureux. Aussi, malgré l'extrême sordidité de son pénitent, il n'hésita pas à lui permettre de servir la sainte messe. On sait que c'était là une des joies anciennes du Bienheureux.

Les assistants remarquèrent sa ferveur, et après le saint sacrifice plusieurs d'entre eux allèrent féliciter leur pasteur d'avoir eu un saint pour servant de messe. Le pasteur lui-même avait été édifié, surtout de la communion du pèlerin. Il l'avait déjà engagé à demeurer à l'hospice tant qu'il voudrait. Le bon prêtre eût désiré faire davantage et se charger de pourvoir aux autres besoins de son pénitent; mais celui-ci, qui la veille n'avait reçu qu'avec discrétion les aumônes que lui avait proposées le sacristain, refusa tout autre don. Malgré l'insistance du recteur et le déplaisir même qu'il en témoignait, le Bienheureux persévéra dans ce refus, remerciant honnêtement et doucement « parce que, disait-il, les pauvres doivent vivre des aumônes qu'ils peuvent se procurer jour par jour; ajoutant qu'il lui fallait d'ailleurs peu de chose pour soutenir sa misérable carcasse (1). »

La dévotion du Bienheureux l'engagea à rester quelques jours à Fabriano, et il y donna la preuve de son exactitude à ne rien entreprendre et à ne rien décider sans avoir pris l'avis d'un directeur. Au bout de quelques jours, en effet, il revint à la sacristie d'un air humble et modeste exprimer au curé le désir de faire

(1) « I poveri dovevano vivere di sole limosine, quali esso si sarebbe procurato, aggiungendo, che pocco bastava per il mantenimente del suo corpaccio. »

une confession générale. On prit jour, et au temps convenu « j'eus le bonheur, *la bella sorte*, disait le recteur dans sa déposition au procès informatif, d'entendre sa confession et d'apprendre toute la teneur de sa vie depuis le temps où il était sous la conduite d'un de ses oncles, en France.... Par mes interrogations et ses réponses je compris qu'il avait, en dépit des tentations et des embûches du démon, conservé intacte l'innocence baptismale.... Je restai singulièrement ému et édifié, ajoute le confesseur, et je n'eus pas de peine à m'unir à l'opinion qu'on s'était formée de lui et à l'estimer une sainte âme. »

Le motif de cette confession générale était le désir du Bienheureux de prendre conseil sur un projet de pèlerinage à Compostelle; et le directeur appréciant les lumières surnaturelles et les voies extraordinaires de ce pénitent, n'hésita pas à approuver ce dessein et à y reconnaître une inspiration de Dieu. Toute la vie du Bienheureux lui parut marquée du cachet particulier de la volonté divine. Touché et ravi des vertus de ce jeune homme, le bon prêtre ne songea pas un instant à lui faire quitter le genre d'existence pénible, humiliante et exposée à tant de dangers qu'il avait embrassée. Loin de là; élevé lui-même au-dessus des vues humaines, des considérations matérielles et des attendrissements de la nature, le prêtre, organe de Dieu même, ne put qu'exhorter cet admirable pénitent, auquel il portait le plus vif et le plus tendre intérêt, à persévérer dans son abjection et à continuer cette voie des pèlerinages et de la mendicité où il était entré si généreusement.

Le séjour de Benoît à Fabriano se prolongea encore quelque temps. Il passa environ quinze nuits à l'hospice; mais, disait le chapelain, quelles nuits! Dieu sait comme il les passait puisqu'il n'usait pas du lit! Tous les matins, le sacristain, en venant ouvrir les portes de l'hospice, trouvait le pauvre au bas de l'escalier, empressé et impatient de se rendre à l'église.

Cependant, comme le dit le recteur, l'opinion de la sainteté du Bienheureux s'était formée dans le pays. Fabriano n'était pas une grande ville, ni un lieu de grand concours; Benoît ne pouvait pas y passer à peu près inaperçu comme il avait fait à Rome et à Lorette.

Le 23 juin, il était, après midi, dans une des rues de la ville. Il faisait une pluie battante, et une femme l'engagea à entrer chez elle pour se mettre à l'abri. Le Bienheureux entre d'un air doux, serein et civil; il salue modestement et à sa mode :

— « Loué soit Jésus! »

Il s'assied, les yeux et la tête baissés, le chapelet autour du bras, le bâton à la main et le petit sac sur l'épaule. L'affabilité et la dévotion de sa mine encouragèrent-elles la confiance de celle qui lui avait offert asile? Les pauvres gens aiment à conter leurs chagrins. Benoit était chez la veuve d'un maçon, mort en tombant d'un toit. Elle était chargée de trois enfants et avait ainsi bien des sujets de peine. Elle les raconte, et le Bienheureux l'écoute, l'encourage et la console. L'onction de ce langage pénètre l'âme de la pauvre femme, et y réveille les plus vifs sentiments de foi. « Sa parole était si affable, dit-elle, en me montrant la confiance que je devais avoir en la divine miséricorde

et dans la Providence de Dieu, que je m'en trouvai toute consolée. » La mère alors de s'émouvoir sur ses enfants et de recommander au Pèlerin de prier pour eux, afin de leur obtenir la grâce d'être préservés du péché. Benoît s'engage avec joie. Il attire même les enfants; il leur parle gracieusement pour les exhorter à se garder du mensonge et de la désobéissance, à bien apprendre et à bien réciter leurs prières, et à bien faire attention de rester toujours les enfants bien-aimés de Jésus-Christ.

Au moment de quitter la mère, il la prie de lui faire la charité d'un peu de fil. Elle lui en présente un écheveau, craignant de ne pas lui en donner assez. Il en tire quelques aiguillées et lui rend le surplus, disant :

— « Ce serait trop, il vous coûte, et vous n'êtes pas riche! »

Il part enfin, après un entretien de près de deux heures, promettant sur de nouvelles instances de revenir le lendemain.

Or cette femme, nommé Vincenza Rocca, avait pour voisine une fille Virginia Fiordi, infirme depuis neuf ans, supportant, avec une patience et une résignation qui l'avaient mise en grand renom de vertu par la ville, les vives souffrances que lui causait un mal incurable. La veuve, tout inondée et rayonnant d'une pieuse joie, alla conter à cette pauvre infirme son long entretien avec un pauvre si bon et si beau (1).

— « Pourquoi ne m'avez-vous pas amené ce saint

(1) Virginia Fiordi : « Poverello tanto bello e buono. » B. 260. « Un poverello civile, bello e modesto », disait Romualde Fiordi, sœur de Virginie. G. 224.

homme? » dit la malade, insistant, et ses sœurs avec elle, pour que la veuve lui procurât cette consolation le lendemain?

Le lendemain en effet, jour de la fête de Saint Jean-Baptiste, Benoît rendit visite à la veuve, et, à cause de l'aumône spirituelle dont il s'agissait, ne refusa pas d'aller voir aussi l'infirme. Il était à peu près onze heures du matin. La veuve l'introduisit :

— « Loué soit Jésus-Christ, » dit-il en entrant et saluant.

— « Qu'il soit loué toujours, » répondirent la malade et ses sœurs.

A la première vue et au son de la voix du Bienheureux l'affligée s'était sentie émue et réconfortée. Elle fait asseoir le Bienheureux auprès de son lit, et, après l'avoir questionné sur son nom et son pays, elle entame le long récit de ses souffrances. Benoît écoute avec politesse; il interroge avec bonté; puis il engage cette affligée à la patience, à la résignation, à l'allégresse même en présence de la volonté divine. Il l'exhorte à penser souvent qu'elle est crucifiée avec Jésus-Christ. Il lui prédit qu'elle ne guérira pas, mais que de son lit elle passera en paradis. Ses paroles avaient une vertu si efficace et si douce que la malade assura n'avoir jamais été touchée de la sorte. Il lui semblait entendre Jésus-Christ lui-même, ou tout au moins quelque saint envoyé du ciel pour l'encourager.

— « Chaque mot, disait-elle, était une consolation du paradis (1). »

(1) « Ogni parola prounnziata da quel Povero, gli era di tanta consolazione, che sentiva in se un conforto di Paradizo. » (Virginia Fiordi. G. 225.)

Elle se sentait enflammée, et elle demandait au Bienheureux de lui apprendre à aimer Dieu qu'elle ne savait pas aimer. Ce n'était pas seulement la doctrine et l'onction des paroles qui étonnaient et charmaient l'infirme, Benoît lui révéla certains secrets de sa conscience qu'elle n'avait dévoilés à personne. Aussi comprit-elle que, sans une lumière surnaturelle, il n'aurait pu pénétrer dans son intérieur comme il faisait, ni lui révéler ce qu'il lui disait pour le bien de son âme.

Cependant midi avait sonné, et la malade conjura le mendiant de prendre son repas auprès d'elle et avec ses sœurs. Benoît accepta, contrairement à toutes ses habitudes et pour obéir sans doute à une impulsion intérieure extraordinaire. Il récita tout haut la bénédiction de la table, et en mangeant il éleva plusieurs fois son cœur à Dieu, remerciant sa bonté infinie qui a créé toutes choses pour l'avantage de l'homme (1). Le repas était modeste (2) : on était chez de pauvres filles. Benoît cependant touchait à peine à ce qu'on lui présentait.

— « Il me faut peu, disait-il en répondant aux instances de ses hôtesses ; le surplus ne serait bon qu'à augmenter la pâture des vers. »

Il continuait à s'entretenir des choses de Dieu : et il y avait tant de grâce et de force dans ses discours, que les deux sœurs de la malade et la bonne veuve, assises

(1) « Quando esso mangiava, alzava sempre la mente a Dio, benedíceva la sua bonta infinita, che aveva creato tante cose per benefizio dell' uomo. » (Virginia Fiordi. B. 262.)

(2) « Un poco di minestra, certa riccota, qualche pezzeto di carne, pochi frutti. » (G. 225.)

à la même table, oubliaient de manger et étaient émues jusqu'aux larmes. Bien que Benoît eût encore alors de la peine à s'exprimer en italien, elles ne perdaient aucune de ses paroles. Jamais elles n'avaient entendu parler de Dieu de la sorte.

Le repas était terminé et l'entretien continuait toujours. Le Bienheureux disait que pour aimer Dieu comme il convient, il faudrait avoir trois cœurs en un seul. Le premier, tout de feu pour Dieu, devrait nous faire penser continuellement à Dieu, parler habituellement de Dieu, agir constamment pour Dieu, et surtout porter avec patience, durant toute notre vie, les peines et les épreuves qu'il plaît à Dieu de nous envoyer. Le second cœur, tout de chair envers le prochain, devrait nous porter à l'aider dans ses besoins temporels par les aumônes, et plus encore dans ses besoins spirituels par l'instruction, le conseil, l'exemple et la prière. Ce second cœur devrait surtout être tendre pour les pécheurs, et demander sans cesse à Dieu de les éclairer et de les amener à la pénitence ; il devrait encore être plein de compassion pour les âmes du purgatoire. Mais il fallait que le troisième cœur fût de bronze pour nous-mêmes, qu'il abhorrât toute espèce de sensualité, qu'il résistât sans relâche à l'amour de soi, qu'il abjurât toute volonté propre, qu'il châtiât le corps par le jeûne et l'abstinence, qu'il domptât toutes les inclinations de la nature corrompue. « Plus vous haïrez et plus vous maltraiterez votre chair, disait le Bienheureux, et plus grande sera votre récompense dans l'autre vie ! »

On en vint à parler de la confession, et Benoît ra

conta qu'une nuit il avait vu en songe trois processions de pénitents ; la première se composait de personnages habillés de blanc : elle était peu nombreuse ; ceux de la seconde portaient des habits rouges, et leurs files étaient assez longues ; la troisième semblait innombrable, et la multitude qui s'y pressait portait des habits lugubres et noirs. « Je demandais, ajouta le Bienheureux, la signification de cette diversité de couleurs et de nombres. Il me fut répondu que la procession en habits blancs se composait de ceux qui, ayant la conscience purifiée de tout péché, montaient vers le ciel aussitôt après leur mort ; la seconde était formée des âmes qui se rendaient en purgatoire pour achever de satisfaire à la justice divine ; la troisième comprenaît les malheureux pécheurs qui courent vers l'abîme. Oh ! que d'âmes précipitées aux gouffres éternels par les confessions mauvaises ou sacriléges ! Elles tombent aussi pressées que les flocons de neige pendant l'hiver !... Pour une bonne confession, il faut nécessairement, ajoutait-il, un bon examen de conscience, une vraie douleur et un ferme propos. Combien de confessions mauvaises par le défaut de l'une de ces trois conditions ! »

Cependant quelques voisines, ayant su que le saint pèlerin était chez l'infirme, étaient venues se joindre à l'auditoire. Toutes étaient ravies. Des mères avaient amené leurs enfants. Benoît leur parla, les prémunissant contre la désobéissance et le mensonge :

— « Dites toujours la vérité, leur disait-il, si vous voulez ressembler à Jésus-Christ qui est la vérité même. »

L'air de bonté, de modestie et de joie dont rayonnait le visage du Bienheureux lui attirait ces enfants et les lui attachait. Une petite fille de dix ans, qui l'avait déjà remarqué à l'église, sachant qu'il était dans cette maison, accourut pour lui parler de sa vocation. Benoît l'entretint quelque temps en effet, et bien qu'il parlât assez haut et qu'on entendît distinctement qu'ils échangeaient des paroles, personne de la compagnie (1) ne comprit le sujet de leur entretien. La mère de l'enfant assurait qu'il avait prédit à sa fille qu'elle serait capucine, et éprouverait de grandes traverses : ce qui se réalisa par la suite.

Pour la malade, le serviteur de Dieu lui annonça une longue vie de souffrances, l'engageant à s'en réjouir.

— « Tant de saints ont désiré souffrir qui ne l'ont pas obtenu ! Jésus, ajoutait-il, vous aime beaucoup ; » et il lui répéta qu'elle passerait de son lit en Paradis.

L'infirme espéra que ces paroles étaient un avertissement céleste. Les souffrances d'ailleurs qui lui étaient annoncées en même temps ne lui firent pas défaut et durèrent plus de vingt ans. Pendant tout ce temps son espérance et son courage furent dans les paroles de Benoît.

Le Bienheureux était resté près de cinq heures dans cette maison. Au moment de partir, il remercia de l'hospitalité qu'il y avait reçue, et voulant témoigner sa

(1) « Niuno però potè capire quel che dicessero. » (Virginia Fiordi. G. 227.) « Quantunque i loro discorsi fossero fatti con voce alta, e nella stessa camera, dove noi eravamo, tuttavia ne io, ne mia Sorella, ne gli altri astanti potessimo capire alcuna cosa di ciò, che discorrevano. » (Virginia Fiordi. B. 261.)

reconnaissance, demanda une feuille de papier; il y écrivit une prière latine, qu'il laissa à ses hôtesses, les assurant que, si elles la récitaient avec foi, leur maison et les maisons voisines seraient préservées de la foudre, de l'incendie et des tremblements de terre (1).

En 1781, un tremblement de terre renversa plusieurs maisons à Fabriano. Celles de la malade, de la veuve, ainsi que celles qui y touchaient, furent épargnées, quoique situées dans le quartier le plus maltraité. Les habitants attribuèrent cette préservation à la prière du saint pauvre, qu'on avait à peine revu à Fabriano depuis neuf ans.

En quittant cette maison, où il s'était manifesté d'une façon si extraordinaire, Benoît se rendit à l'église cathédrale de Fabriano, dédiée à saint Venant, où Vincenzia Rocca le revit le soir et le laissa en prières. Mais le bruit de sa visite et de ses colloques avec l'infirme et

(1) Nous reproduisons le texte de cette Oraison :

« Jesus-Christus rex gloriæ venit in pace
Deus homo factus est.
Verbum caro factum est.
Christus de Mariâ Virgine natus est.
Christus per medium illorum ibat in pace,
Christus crucifixus est.
Christus mortuus est.
Christus sepultus est.
Christus resurrexit.
Christus ascendit in cœlum.
Christus vincit.
Christus regnat.
Christus imperat.
Christus ab omni fulgore nos defendat.
Jesus nobiscum est.
Pater, *Ave*, *Credo*, *Gloria*. »

ses voisines s'était répandu dans la ville : plusieurs songèrent à conférer avec le Bienheureux, et Benoît se trouva l'objet d'un empressement et le but d'hommages qui l'épouvantèrent. Le lendemain de la Saint-Jean, il se confessa de nouveau au bon chapelain, Marius Poggetti. En sortant de l'église dans l'après-midi, il se vit entouré d'une sorte de foule, d'où s'élevèrent quelques voix criant qu'il était un saint. Benoît résolut de partir tout aussitôt. Mais tout devait être remarquable dans son séjour à Fabriano. Ses dernières paroles parurent prophétiques. Il rentra à l'hospice le soir du 25, en effet, et chargea le sacristain de remercier le bon recteur, ajoutant que le bon Dieu se chargerait de sa dette envers l'hospice. Le lendemain, le sacristain ne revit plus le Bienheureux. Quelque temps après, une dame, à Lorette, légua une petite somme d'argent à la chapelle de Saint-Jacques de Fabriano pour son hospice. Cette personne était inconnue à Fabriano ; sa famille, allemande, ignorait l'existence de l'église Saint-Jacques. Ces circonstances firent souvenir de la parole du saint pauvre.

On assure bien que celui-ci repassa quelquefois par Fabriano en se rendant à Lorette ; on prétend même l'avoir vu priant devant la statue de saint Jacques et au tombeau de saint Romuald. En tous cas, il paraît certain qu'il ne parla plus jamais à personne dans cette ville, où l'on avait fait cas de lui, disait-il, *comme de quelque chose de bon.*

VIII

VIE ERRANTE

(1771—1778).

Benoît ne voulait pas seulement faire profession de pauvreté ; il avait aussi embrassé la vie de pèlerin. Son premier séjour à Rome, bien que prolongé de cinq mois, n'avait été pour ainsi dire, qu'une reconnaissance de lieux et non pas une élection de domicile. Aussi après avoir, en sortant de Fabriano, satisfait une seconde fois sa dévotion à Lorette, il mène pendant plusieurs années une vie errante. Pèlerin intrépide et infatigable, rien ne le retient ni ne l'arrête. Les mauvaises saisons et les difficultés du chemin ne peuvent être un obstacle pour celui qui ne regarde pas à son corps. Dans les villes, il loge parfois dans les hospices destinés aux pauvres; dans les campagnes, au lieu où il se trouve.

Rome et Lorette sont les deux points où il revient fidèlement chaque année. De là, il circule dans toute l'Italie, en Suisse, en Allemagne, en France, en Espagne. Il prie dans tous les sanctuaires illustres. On le voit au tombeau de saint Nicolas de Myre, à Bari, au mont Gargan et au mont Cassin, plusieurs fois à Einsieldeln, à Saint-Jacques de Compostelle, à Notre-Dame de Montserrat, à Saint-Claude et à Besançon, au Saint-Suaire, à Saint-Nicolas en Lorraine, à la Louvesc en Vivarais et à Saint-Bertrand de Comminges dans les Pyrénées,

tous lieux révérés par la piété des peuples. Partout il laisse une impression de vertu extraordinaire. On n'a pas toujours des relations exactes de son séjour, et on n'a pas partout gardé mémoire de ses actions; on conserve néanmoins le souvenir de sa visite, de sa dévotion, de sa pauvreté. Le chapitre de Barletta exprimait le plus vif désir de la béatification du pieux pèlerin, à cause de la connaissance qu'on avait de ses mérites, disait-il, dans toute la contrée.

On le voyait arriver harassé de fatigue, maigre, exténué; la tête couverte des débris d'un vieux chapeau, n'ayant autour du corps que des lambeaux de vêtements retenus par une corde, un crucifix sur la poitrine, le chapelet au cou ou au bras. Ses haillons contrastaient avec sa jeunesse, la délicatesse et la modestie de sa physionomie. Il traversait la ville sans arrêter ses regards sur les monuments qui pouvaient la décorer. Il allait droit au sanctuaire qui l'attirait; il s'y prosternait et s'y abîmait en prières. Son adoration était si profonde qu'on pensait en le voyant à la ferveur des séraphins devant le trône du Seigneur.

Il persévérait de longues heures, agenouillé, immobile, perdu, pour ainsi, dans la contemplation divine. On avait peine à l'en arracher lorsque l'heure était venue de fermer l'église, et il semblait alors, selon les termes mêmes d'une relation, tiré d'une mer de délices pour être refoulé dans le fleuve des douleurs de ce monde.

A Bari, où il se trouvait pendant l'automne (1771), après avoir, un jour, longtemps prié au tombeau de saint Nicolas, la pensée du soulagement que le grand évêque

de Myre accordait aux prisonniers le sollicita peut-être, lorsqu'on ferma l'église, de se rendre devant les prisons de la ville. Après avoir contemplé, à travers les barreaux de leurs cachots, les malheureux qui étaient renfermés, il s'agenouilla, pria quelques instants, les regards fixés sur son crucifix qu'il venait de déposer sur les bords de son chapeau placé à terre devant lui; puis, élevant la voix, il entonna les litanies de la Vierge de Lorette. On s'amassa devant ce dévot pèlerin, et de toutes parts les aumônes affluèrent autour de lui. Il les recueillit, les baisa pour remercier les donateurs, et les distribua ensuite aux prisonniers.

Sa charité et sa piété, qui avaient attiré l'attention du peuple religieux au sein duquel il se trouvait, ne le mettaient pas à l'abri des insultes des méchants. On raconte qu'il y avait à Bari, au temps où le Bienheureux se trouvait dans cette ville, un jeune débauché qui voulut tourner en ridicule le serviteur de Dieu, et qui, après l'avoir bafoué sans avoir pu l'émouvoir, un jour qu'il sortait de l'église, le frappa d'un caillou à la jambe. Le coup fut assez violent pour faire jaillir le sang. Benoît chancela et, sans regarder son agresseur, serra vivement son crucifix sur sa poitrine. Il se baissa ensuite, ramassa le caillou, le baisa, et, le déposant contre le mur le plus proche, continua doucement son chemin. Saint Paul nous enseigne que celui qui rend le bien pour le mal amasse des charbons ardents sur la tête de son ennemi. Celui qui avait frappé le Bienheureux fut bientôt en butte au mépris universel. Les enfants le poursuivaient de leurs huées, et un jour une pierre l'atteignit à la jambe. Il tomba et sa chute provoqua de nou-

velles insultes. Le coup avait fait une plaie ; elle s'envenima, la gangrène s'y mit : un jour on trouva ce malheureux mort dans une étable.

La Providence venait de bien d'autres manières au secours de celui qui se fiait uniquement en elle, et les traditions populaires ont conservé le souvenir de son intervention miraculeuse. Comme Benoît, après avoir traversé les Apennins pendant l'hiver, visité Naples, saint Janvier et le mont Cassin, retournait à Rome vers le mois de mars ou d'avril 1772, et passait par une bourgade, il se trouva épuisé de fatigue. Un cabaretier lui présenta un peu de vin que le Bienheureux accepta comme un don de charité. L'aubergiste cependant entendait être payé, et ne voyant point d'argent, commença bientôt à blasphémer. Le serviteur de Dieu acceptait pour lui volontiers la détresse, les injures et les outrages, mais le blasphème le transperçait de douleur. Il ne pouvait l'entendre sans frémir. Il leva les yeux au ciel, et le vin reparut aussitôt dans le verre.

On pourrait multiplier ces sortes de récits : ils ont parfois des fondements solides, puisqu'ils reposent sur le témoignage de toute une population ; ils présentent de l'intérêt, et on comprend que la vie errante de Benoît en ait fourni de nombreux prétextes. Toutefois, sans les rejeter entièrement, l'historien du serviteur de Dieu n'a pas besoin d'y recourir, et les faits authentiques, attestés aux divers procès, peuvent suffire à édifier le lecteur, et à faire connaître les vertus et le renom du Bienheureux (1).

(1) Tous les faits que nous venons de citer dans le commencement de ce chapitre sont empruntés à l'ouvrage de M. l'abbé

Après être resté peu de jours à Rome, il en partit au printemps de 1772, pour un troisième pèlerinage à Lorette. Il s'y rendit en suivant les bords de l'Adriatique, et passa dans une petite ville nommée Cossignano, où se trouvait une madone fort vénérée dans la contrée. Il y avait dans cette ville un jeune prêtre, don Michel-Ange Santucci, qui, revenant de dire sa messe, trouva appuyé contre sa porte le Bienheureux, comme il a été déjà dépeint, vêtu de haillons, la poitrine découverte, le chapelet suspendu au cou, récitant à demi-voix des prières, où le prêtre, en prêtant l'oreille, reconnut un *De profundis* prononcé à la française (1). Le ton dévot, la grande jeunesse, l'air de modestie, ce quelque chose de poli, de doux, de noble et de souriant qui composait la physionomie du Bienheureux frappèrent don Michel, et éveillèrent en lui une émotion extraordinaire, un respect et une vénération (2), dit-il, qui l'engagèrent à interroger ce pauvre sur son nom et sa famille. Le Bienheureux répondit en français. Santucci s'appliquait à l'étude de cette langue, et la pensée lui vint aussitôt que ce pauvre lui procurait l'occasion d'en acquérir

Desnoyers : *Le Vénérable Bénoit-Joseph Labre.* (2 vol. in-8°) L'auteur ne cite pas ses autorités : nous supposons qu'il a puisé dans des traditions locales sérieuses. On remarquera toutefois que certaines de ces anecdotes prêtent au Bienheureux des allures dont on ne trouve point d'exemple dans les faits racontés aux procès.

(1) « Con accento strettissimo Francese. » (B. 44.) Cet accent français avait beaucoup frappé l'abbé Santucci. Il y revient à plusieurs reprises dans ses dépositions : « L'accento francese in lui era strettissimo » (G. 71.)

(2) « Il solo aspetto esteriore, modesto, serio, e composto excitavano ad un certo rispetto, e venerazione. » (Don Michel. G. 397.)

quelque pratique. Il sentit et il témoigna, dit-il, un très-vif plaisir de cette rencontre, et engagea le Bienheureux à entrer dans la maison. Celui-ci résista d'abord aux instances de ce nouvel ami, et il apporta surtout une vive résistance, quand une fois entré au logis, le prêtre le pressa de s'asseoir. Benoît alléguait hautement sa malpropreté et la crainte de souiller le siége qu'on lui présentait (1). Le prêtre, passant pardessus les répugnances légitimes de la nature, après avoir, moitié en italien, moitié en français, exprimé son étonnement de voir en pareil état un jeune homme bien né, et dont la physionomie annonçait une certaine éducation, l'interrogea sur son histoire que Benoît raconta succinctement.

— « Et pourquoi, lui dit don Michel, apprenant sa sortie de Sept-Fonts, pourquoi n'êtes-vous pas retourné auprès de votre famille? On peut servir Dieu partout.

— « J'ai, répondit Benoît, consulté un confesseur qui m'a approuvé dans mon projet de mener une vie solitaire et errante (2). »

A mesure qu'il écoutait ses réponses toujours pieuses, succinctes et modestes, l'abbé Santucci sentait accroître son intérêt pour ce jeune homme extraordinaire. Il offrit de loger le Bienheureux dans sa maison; il mettait toujours en avant le prétexte d'apprendre de lui la langue française; car il fallait des motifs pour essayer de retenir ce mendiant. Benoît refusa nettement. Il ne voulait pas interrompre ses pèlerinages; il était pressé

(1) « Timore di lasciare nella sedia qualche insetto schiffoso. » (B. 56.)

(2) G. 670.

d'ailleurs, disait-il, de se rendre à Lorette pour se confesser au pénitencier français. Don Michel donna bien à entendre que s'il ne se fût agi que de l'intelligence de la langue française, il eût pu lui-même remplir ce ministère ; mais il insista surtout et il sollicita pour que le Bienheureux consentît à rester au moins quelques jours à Cossignano et à venir, matin et soir, chaque jour l'exercer à la prononciation française. Il prendrait ses repas chez son élève et continuerait à loger à l'hospice des pauvres pèlerins. Il avait droit d'y rester trois jours. Santucci se faisait fort d'obtenir que ce temps fût prolongé. Benoît consentit et commença ses leçons à l'instant même.

Le lendemain, le Bienheureux avait renoncé à tous cesprojets et voulait partir immédiatement pour Lorette. Il finit par avouer la cause de cette résolution subite : il avait été navré d'entendre les imprécations de deux pèlerins logés avec lui à l'hospice. La crainte de les entendre encore le faisait fuir. Le prêtre était déjà trop attaché à ce singulier pèlerin pour consentir à se séparer de lui si promptement. Il fit offre de nouveau de son crédit auprès du vicaire chargé de la direction de l'hospice, et promit la jouissance de la chambre réservée aux prêtres. Le Bienheureux céda encore une fois à ces pressantes instances. Son respect pour le sacerdoce et son esprit d'obéissance l'engageaient à s'accommoder au désir d'un prêtre. Santucci obtint, en effet, la faveur qu'il avait annoncée, et les leçons continuèrent régulièrement. Benoît-Joseph paraissait même y prendre plaisir. On lisait un sermonnaire, et l'abbé Santucci eut plus d'une occasion de juger de la vertu et des lumières de

son pauvre maître de langue. L'entretien inclinait volontiers en effet sur la matière du discours, et abondait en réflexions de piété beaucoup plus qu'en remarques de prononciation. Un jour qu'ils avaient lu un sermon sur l'impudicité, le Bienheureux se prit en gémissant à déplorer ce mal, qui, disait-il, régnait par toute la France. Les larmes lui jaillirent des yeux quand il s'écria:

— « On offense Dieu parce qu'on ne connaît pas sa bonté; celui qui la connaît ne doit pas pécher et ne péchera jamais. »

Benoît discourait assez volontiers sur toutes les matières de dévotion; il s'étendait avec plaisir sur les coutumes du monastère dont il avait porté l'habit, il en expliquait les usages à son élève; mais quand celui-ci venait à parler des affaires publiques ou des mœurs de France, quand il voulait questionner sur les particularités de la famille du Bienheureux, il remarqua que les réponses étaient extrêmement laconiques. Benoît d'ailleurs n'ouvrait jamais de lui-même la bouche sur ces points.

Cependant l'élève, appréciant de jour en jour le mérite de son professeur, s'attachait à lui davantage. Dès l'abord, l'abbé Santucci avait voulu engager le Bienheureux à donner à son corps quelques soins de propreté et à s'habiller plus convenablement; il n'avait pas compris les objections opposées à ses instances et même à ses reproches. Par docilité, Benoît accepta des hardes et il revêtit même une chemise; mais aucune sollicitation ne put lui faire quitter ses haillons, et il distribua aux autres pauvres les vêtements qu'on lui avait donnés et qui lui paraissaient superflus pour lui.

Le temps que Benoît ne passait pas avec son élève, s'écoulait tout entier à l'église Sainte-Marie. Il y entrait dès le matin et n'en sortait que pour aller chez don Michel; en quittant ce dernier, il retournait à l'église. On y avait remarqué son assiduité, son immobilité, ses yeux constamment fixés sur le tabernacle. Plusieurs fois, il servit la messe de l'abbé Santucci : celui-ci rougissait en pensant qu'un pauvre séculier avait plus de ferveur à servir la messe que lui, prêtre, à la célébrer. Un jour, entre autres, après la consécration, le regard du prêtre tomba sur le pauvre agenouillé du côté de l'épître, les mains jointes, la tête un peu inclinée, dans une attitude et une expression de si grande dévotion que Santucci en resta, dit-il, surpris, édifié et confus. Il ne pouvait non plus s'empêcher d'admirer la modestie et la réserve de ce pauvre. Quand ils traversaient ensemble quelque rue de la ville, Benoît évitait de marcher de front avec le prêtre; il se tenait humblement à quelque distance par derrière; et l'abbé, qui ne rougissait pas de se montrer en compagnie de ce personnage sale et déguenillé, avait beau l'inviter à se rapprocher et à se placer à son côté, le Bienheureux répondait par un léger serrement d'épaules, qui lui était assez familier, pour exprimer sa confusion et son indignité devant les honneurs qu'on lui proposait. A chaque leçon, il renouvelait humblement son refus de prendre un siége, alléguant sans scrupule sa crainte de le souiller et d'y laisser quelques-uns des dégoûtants insectes qui le couvraient. Il fallait un ordre du prêtre pour le faire asseoir.

Par l'ascendant du caractère sacerdotal, Santucci

avait encore obtenu, non sans peine, que le Bienheureux, comme il en avait été question tout d'abord, prît chaque jour un repas après la leçon du matin. Mais Benoît était si sobre qu'il ne touchait presque à rien de ce qu'on lui servait, dit l'abbé Santucci ; et la servante de la maison, ajoute-t-il, disait que ce pauvre apparemment « vivait de l'air, et qu'il ne mangeait rien. » Son aliment en effet n'était pas sur les tables des hommes. Il ne cessait de prier tout le temps du repas.

Cependant la famille et les amis de l'abbé Santucci s'alarmaient des familiarités qu'il avait avec un inconnu de si chétive et dégoûtante apparence, et lui suggéraient des conseils de prudence et de réserve. Loin d'y acquiescer, l'abbé, à mesure qu'il le connaissait davantage, sentait croître son affection pour son maître de langue, et il eût désiré le faire connaître à tous ceux qui étaient capables d'apprécier et de goûter les merveilles de Dieu. Il voulut l'introduire auprès d'une de ses parentes malade, pensant qu'elle trouverait dans cette visite de grandes consolations. Benoît refusa par modestie et aussi par humilité : il craignait de recevoir des témoignages d'estime. D'ailleurs il désirait s'éloigner, et il avait déjà plusieurs fois demandé son congé, comme s'il eût été dans la dépendance de son élève. Celui-ci, malgré toute l'affection qu'il sentait pour son maître et le charme qu'il trouvait dans sa compagnie, ne pouvait résister toujours : ce fut surtout au moment de le quitter qu'il comprit la force de l'affection qui l'attachait à ce pauvre pèlerin. La sagesse et la bonté, qu'il avait découvertes et que la grâce divine nourrissait dans le cœur de Benoît, avaient éveillé une vérita-

ble tendresse dans le cœur du prêtre (1). Il éprouvait un regret extraordinaire à se séparer de ce misérable vagabond qu'il connaissait depuis dix jours.

Le matin du départ, don Michel célébra la messe que lui servit le Bienheureux. Après l'action de grâces, le pèlerin se mit en marche et le prêtre l'accompagna hors la ville, assez loin, sur la route de Ripatransone qui est celle de Lorette. Santucci tira quelques *pauls* qu'il voulut remettre à son maître de langue. Le Pèlerin les prit d'abord, mais voyant la somme, il fut épouvanté et la rendit bien vite à son élève. Il ne voulut recevoir de lui que l'aumône, une modique aumône de quelques bajoques. Il se trouvait d'ailleurs bien en reste; et il remerciait avec une reconnaissance si vraie, il prit la main du prêtre pour la baiser, à la mode italienne, avec tant d'humilité, que don Michel sentit son cœur se serrer et se déchirer, comme s'il lui fût arrivé un malheur, dit-il. Il fondit en larmes, et, coupant court à des adieux qui devenaient trop pénibles, il regagna précipitamment la ville et son logis. Il se renferma pour pleurer à son aise. Sa tristesse et sa douleur durèrent plusieurs jours. Ses frères et ses amis s'en étonnaient et lui en firent même des reproches. Pour lui, il attendait des nouvelles du Pèlerin. Il l'avait tant prié de lui écrire qu'il espérait avoir obtenu un consentement. Mais le Bienheureux qui s'était arraché aux liens de la famille, n'aurait pas voulu se reprendre à ceux de l'amitié. L'abbé Santucci ne reçut aucun signe de vie; et comme l'affection hu-

(1) « Sul riflesso di conoscere, e ravvisare tanta saviezza e tanta bontà in un Giovanetto Secolare, straniero, e miserabile, sempre piu m'innamoravo del medesimo. » G. 613.

maine, la meilleure et la plus pure, est toujours exigeante, peut-être cet oubli du Pèlerin lui parut-il une ingratitude, et le souvenir lui en devint-il amer?

Ce ne fut qu'au bruit de la mort du Bienheureux que l'abbé Santucci, qui depuis plusieurs années demeurait à Rome où il ignorait la présence de son cher Pèlerin, eut l'explication de la conduite de Benoît. Il sentit alors se réveiller toute l'affection qu'il avait portée à ses vertus, et employa son zèle à travailler à la gloire de son incomparable ami.

La Providence, tout en laissant dans l'ombre une grande partie des actions du Bienheureux, et en se réservant à elle seule de connaître comme de récompenser toute l'étendue de ses mérites, ménageait ainsi divers témoins qui devaient révéler et attester devant les hommes quelques-unes des merveilles de la vie de ce bienheureux pauvre.

Après avoir, en sortant de Cossignano, visité pour la troisième fois Lorette et encore une fois prié au tombeau d'Assise, Benoît se serait dirigé vers le nord de l'Italie et aurait traversé la France, pour s'acheminer sans doute vers la Galice et visiter Saint-Jacques. Il se détourna de sa route, avant de se rendre en Espagne, et passa une partie de l'hiver (1772-1773) à Moulins en Bourbonnais.

Les procès authentiques dressés par l'ordre de l'évêque d'Autun exposent quelques incidents du séjour du Bienheureux, sans expliquer les raisons qui le déterminèrent à visiter cette ville et à y demeurer si longtemps. Les historiens pensent que le désir de revoir Sept-Fonts, qui n'est qu'à six lieues de Moulins, aurait

bien pu déterminer Benoît. Qu'importe? L'admirable pèlerin était à Moulins aux fêtes de l'Épiphanie (1773) (1). Il y logeait chez un pieux chrétien, qui lui avait offert asile dans sa maison ; le Bienheureux se contentait d'un peu de paille dans le grenier. La rigueur du climat ne lui aurait pas permis de passer les nuits en plein air comme en Italie. Peut-être aussi la police d'une ville de France se fût-elle déjà opposée à cet acte de vertu? Surtout il faut croire à l'intervention et à l'avis d'un confesseur. Nous dirons plus tard quelles réserves avaient d'ailleurs été apportées à l'approbation que Benoît avait reçue de passer les nuits en plein air.

Quoi qu'il en soit, les hôtes de Benoît à Moulins, le maçon François Moret et sa fille Élisabeth, s'étonnaient de la rigidité et de la régularité de sa vie. Dès la pointe du jour le Bienheureux descendait de son grenier et se rendait à la collégiale (2). Il en sortait vers midi; et quand il se trouvait trop engourdi par le froid, dont ne pouvait le défendre son vêtement toujours aussi léger.

(1) On n'est pas d'accord sur la date de ce séjour. Le curé de Saint-Pierre de Moulins, dans sa déposition, en 1785, au procès d'Autun, déclare formellement que c'est au mois de février, mars et avril 1774, qu'il a connu le Bienheurenx à Moulins. Or les registres de l'hospice Saint-Louis, à Rome, établissent que le Bienheureux y logeait les 7, 8 et 9 avril 1774. Il est certain d'ailleurs que le séjour à Moulins est antérieur au voyage d'Espagne dont les fatigues, comme nous le verrons, causèrent des plaies aux jambes de Benoit-Joseph et amenèrent de grands désordres dans sa santé.

(2) La collégiale, aujourd'hui cathédrale de Moulins, a été fondée au XIVe siècle par les ducs de Bourbon. Moulins n'a été érigé en évêché qu'en 1817. Cette ville, jusque-là, dépendait du diocèse d'Autun.

malgré les rigueurs de la saison et du climat, il entrait se réchauffer dans quelque boutique du voisinage. Ensuite il retournait bien vite à l'église et ne la quittait plus qu'à la fermeture des portes. Il songeait alors à son unique repas composé de pain et d'eau. Le dimanche seulement il se permettait deux réfections, et ajoutait à son pain quelques noix ou un peu de pois cuits à l'eau et au sel. De retour chez ses hôtes, il s'offrait volontiers à faire le soir une lecture, à laquelle plusieurs personnes du voisinage assistaient avec empressement, curieuses, disaient-elles, de voir un saint.

Partout on retrouve ce sentiment unanime des témoins de cette vie extraordinaire. Ainsi la compassion éveillée par l'extérieur sordide du Bienheureux n'était pas la seule cause des aumônes qu'il recevait. Elles excédaient ses chétifs besoins et il les distribuait scrupuleusement chaque jour. Ses hôtes lui ayant fait à ce sujet quelques observations, et l'engageant à mettre quelque chose en réserve.

— « Dieu, leur répondit-il, qui m'a nourri aujourd'hui, saura bien me nourrir encore demain. »

Retiré dans son grenier, Benoît passait une partie de la nuit à prier, à méditer et parfois même à se flageller cruellement. Sa discipline, en cordes, était garnie de petits clous. Il avait en outre une ceinture de fer.

Cependant notre pays de France, malgré la piété et la foi du peuple, n'avait pas les condescendances et les bonnes grâces de la foi italienne. La vie que menait Benoît était un sujet d'édification à Rome; elle devint une cause de scandale à Moulins. Le vicaire du chapitre s'inquiéta de la présence persistante de ce pauvre à l'église.

Un larcin avait été commis récemment : on se prit à soupçonner et à surveiller Benoît. Ses vertus parurent exagérées et on les accusa d'hypocrisie. Bref, comme la logique et l'excès ont toujours été dans le caractère français, on interdit à Benoît l'entrée de la collégiale. Il se soumit, et, pour ne pas éveiller de nouvelles susceptibilités, il demanda à l'un des curés de la ville (1) l'autorisation de fréquenter son église. Mais le vicaire du chapitre ne prétendait pas se borner à l'interdiction qu'il avait prononcée ; il poursuivit le Bienheureux de ses dénonciations, l'accusant de friponnerie et poussant les autorités à le bannir de la ville. On le taxait de folie ; on s'étonnait qu'il eût trouvé un hôte assez imprudent pour l'accueillir ; on engagea de toutes parts le brave Moret à chasser ce vagabond, près de qui, disait on, personne ne pouvait être en sûreté. Enfin on menaça même publiquement notre Bienheureux de la prison.

A tout ce bruit Benoît opposait son silence et sa résignation. Toutefois, il céda à la tempête, et, craignant de causer du désagrément à ses hôtes, quitta leur maison. On s'étonne qu'il n'ait pas en même temps quitté la ville. Quelque dessein de la Providence l'y retint sans doute pour y faire briller davantage sa vertu et la soumettre à de nouvelles avanies.

Tout le monde n'avait pas cependant embrassé les ressentiments du vicaire du Chapitre, et quelques âmes

(1) Antoine Buteaux-Dupoux, curé de Saint-Pierre de Moulins, en 1767, fut le second évêque constitutionnel de l'Allier, sacré à Paris en 1798 par le fameux Grégoire ; il rétracta son erreur et se réconcilia avec l'Eglise avant de mourir à Paris le 19 avril 1804. Il avait déposé en 1785, au procès informatif d'Autun.

charitables continuaient à admirer dans le serviteur de Dieu de grandes marques de sainteté. Le curé de Saint-Pierre, dont il fréquentait l'église, était touché de la vertu de ce pauvre et en particulier de sa dévotion pour l'Eucharistie. Benoît communiait assez fréquemment à la messe du matin : le prêtre-sacristain, ému peut-être de tout ce qui se débitait par la ville, commença à trouver que, pour un laïque si jeune et si sordide, il approchait bien souvent du festin eucharistique. Il se crut en droit de l'en exclure (1) et le chassa de la table de communion. Benoit, navré sans aucun doute de s'éloigner de son aliment et de sa force, supporta avec une admirable résignation cet affront qui se renouvela plusieurs jours de suite. Toutefois le curé apprit ce qui se passait et sut arrêter ce qu'on pourrait appeler un scandale.

Plusieurs des paroissiens de Saint-Pierre étaient édifiés de l'humilité, de la modestie et de l'assiduité à la prière du Bienheureux. Une tertiaire de Saint-François, nommée Rivelle, entre autres, ayant su qu'il était agrégé à la confrérie du séraphique Père, se croyait obligée à des devoirs particuliers de charité envers ce saint jeune homme, et lorsqu'il sortit de la maison Moret, elle s'empressa de lui chercher un autre asile. Elle s'adressa à un tailleur d'habits, nommé Fanjou (2), et lui demanda

(1) C'est l'abbé Buteaux-Dupoux, curé de Saint-Pierre de Moulins, qui dépose de ce fait.

(2) Les *Sommaires* des procès imprimés à Rome estropient quelque peu ce nom : la tradition locale le rectifie comme nous faisons. L'abbé Petitelot (*Le Bienheureux Labre dans le Bourbonnais*,) dit que la maison habitée par Fanjou est sise rue de la Flèche.

dans son grenier un peu de paille pour ce pauvre, qui était sans feu ni lieu. Benoît mena dans ce galetas la même vie que chez le maçon.

Le procès d'information relate deux événements extraordinaires qui eurent lieu durant ce séjour. Le Jeudi Saint, jour où Benoît n'avait besoin de rien, disait-il, il réunit douze pauvres auxquels il voulut distribuer toutes ses provisions. Elles consistaient en un peu de pain et une petite quantité de pois estimée deux sous par un témoin. Or les douze pauvres, après avoir mangé, emportèrent leurs écuelles pleines, et les témoins crurent à une multiplication merveilleuse. Quelques jours après, à une des fêtes de Pâques, l'hôte du Bienheureux, le tailleur d'habits Fanjou, eut un accès de violentes douleurs auxquelles il était sujet depuis plus de vingt ans, et qui, dans les dernières années, s'étaient aggravées et compliquées. Benoît le visita ; et, à la vue des souffrances du patient, qui se disait arrivé à sa fin, le Bienheureux, ému de compassion, se mit à prier ; puis, adressant quelques mots d'encouragement au malade, il lui dit :

— « Ce ne sera rien, ce ne sera rien ! »

Dans la journée les douleurs se calmèrent ; le lendemain le malade se trouva en bon état de santé. Il n'avait fait aucun remède, et il vécut encore dix ans sans se ressentir jamais de cette infirmité.

Cependant les clameurs n'avaient pas cessé de s'élever contre le Bienheureux : elles prirent même une certaine recrudescence. On blâmait les honnêtes gens qui le logeaient ; on leur représentait les risques auxquels ils s'exposaient à recueillir ainsi un lépreux, disait-on, un fripon ou un fou. Le propriétaire de la maison occu-

pée par le tailleur exprima même ses craintes de la voir incendiée. Surtout le lieutenant de police paraissait acharné. La famille Fanjou ne se laissait pas ébranler; mais Benoît, craignant de lui causer des désagréments, voulut partir. On lui trouva un logement chez un parent de ses hôtes. Il y resta peu de jours, et quitta Moulins pour se loger à Toulon, un bourg à peu de distance de la ville, qui dépendait du diocèse de Clermont. Son séjour n'y fut pas de longue durée, et il en partit... pour l'Espagne? selon le dessein que nous lui avons vu former à Fabriano.... pour l'Italie?... pour la Suisse?... Qui le saura dire? Les historiens ne peuvent parvenir à dresser l'exact itinéraire de cet infatigable pèlerin. Les témoignages ne concordent pas; les dates précises sont rares; parfois elles se contrarient. Peut-être serait-il oiseux de chercher à concilier ces divergences? Sans y prétendre, nous nous bornerons à signaler quelques notes chronologiques et quelques faits conservés par la tradition locale.

Au mois d'avril 1774, en s'en rapportant aux registres de Saint-Louis, après une absence de près de deux ans, le Pèlerin était de retour à Rome pour les Pâques. Il visita Lorette au mois de septembre; il était à Maîche, en Franche-Comté, au mois de décembre. Venait-il de Saint-Claude? ou de Besançon, où il avait vénéré le Saint-Suaire? — Y allait-il au contraire? De là il circule en Suisse et en Allemagne. Deux fois, dans la même année 1775, il fait, après avoir visité Lorette et Assise, le pèlerinage de Notre-Dame d'Einsiedeln; il y revient l'année suivante et se montre en Suisse et en Allemagne. Il visite notamment Mariastein et passe trois jours en-

tiers dans la chapelle souterraine du célèbre monastère. Il venait d'Alsace, du pèlerinage de Notre-Dame-des-Épis. Une demie-lieue environ avant d'arriver à Mariastein, il demanda l'aumône à la porte d'une maison du village de Metzerlé. Il s'adressait à de bons chrétiens qui, touchés de la misère et de l'honnêteté de ce mendiant, l'invitèrent à entrer chez eux, le firent souper à leur table et lui offrirent enfin à coucher.

Benoît accepta. Les trois jours qu'il demeura en prières à Mariastein, il revint chaque soir passer la nuit à Metzerlé. Sa charitable hôtesse lui fit faire et l'obligea à accepter une paire de souliers. Les habitants de Metzerlé et les pèlerins de Mariastein étaient grandement édifiés et proclamaient ce mendiant un saint. La peinture sur verre est une des industries de cette contrée. Avant le départ de l'admirable pèlerin ses hôtes firent appeler un homme du village expert à ce métier et il fit du Bienheureux un portrait qui fut conservé avec le plus grand soin dans la famille.

Vers 1860 (?) un des religieux de Mariastein appelé à Metzerlé pour administrer une vieille femme, engageait la moribonde à se recommander au saint pauvre à qui l'Eglise venait de décerner les honneurs de la béatification. La vieille demanda aussitôt si ce nouveau Bienheureux n'était pas ce mendiant-là même dont elle avait le portrait pendu à la muraille. Elle disait se rappeler fort bien avoir vu ce pauvre en 1776. Elle était toute petite, mais sa première impression ne s'était jamais effacée. Son père et sa mère avaient toujours pris soin de la maintenir. Ils réunissaient, en effet, leurs enfants autour du précieux et grossier portrait et les en-

tretenaient des vertus du saint mendiant qu'ils avaient eu le bonheur de recueillir.

En quittant Mariastein, Benoît avait pris le chemin de Soleure où il vénéra les reliques de la légion thébéenne et resta quelques jours. Il demanda l'aumône par la ville et s'adressa une fois au monastère de la Visitation. Une sœur portière, — morte vers 1840, — touchée du misérable état de ce pauvre, lui fit donner de la soupe.

Comme il mendiait, des gens de police l'arrêtèrent un jour, et le conduisirent en prison. Il y demeura vingt-quatre heures. Il était tellement exténué en en sortant, qu'on le recueillit à l'hôpital. Il y passa plusieurs jours; son souvenir s'y est conservé comme un souvenir d'édification.

De Soleure, il se serait dirigé sur Einsiedeln. En traversant le canton de Zurich, il s'arrêta chez les religieuses de Fahr; dans celui de Zug, on l'a vu à Menzingen, et la maison où il a couché dans ce bourg est devenue un orphelinat. Dans tous ces lieux sa mémoire était en grande vénération et on attribuait à son intercession divers faits merveilleux qui malheureusement pour la plupart n'ont pas été constatés juridiquement (1).

Ce pèlerinage de 1776 serait le dernier grand voyage du Bienheureux, et on estime que jusqu'à sa mort

(1) Tous ces détails sur les pèlerinages de Suisse en 1776, recueillis par un dévot du Bienheureux, nous ont été communiqués par un des curés du Jura bernois. Il est fâcheux qu'on n'ait pas recueilli les faits avec un même soin dans les divers lieux de France, où le souvenir de l'admirable pèlerin est aussi resté en grande vénération.

il n'a plus quitté Rome que pour visiter Lorette chaque année. On croit en avoir des preuves certaines et pouvoir suivre à peu près, durant ces dernières années, chacun de ses pas ; et cependant des autorités graves s'élèvent contre cette assertion, et des témoins recommandables affirment avoir vu le Bienheureux loin de Rome et bien au delà de Lorette jusqu'en 1782. On ne saurait déterminer exactement la date du pèlerinage d'Espagne, des visites à Montserrat, à Manrèze, à Burgos, à Saragosse qui paraissent certaines. Nous n'avons pas beaucoup plus de lumières sur les pèlerinages de France. Outre ceux que nous avons indiqués à Saint-Claude et au Saint-Suaire de Besançon, qui expliquent le passage du Bienheureux le long du Jura, où son souvenir est vivant, il aurait aussi, assure-t-on, visité le calvaire du Mont-Valérien, près de Paris ; il aurait paru à Saint-Nicolas, en Lorraine, à Saint-Hubert dans les Pays-Bas, et même à Notre-Dame de Liesse, où sa présence aurait été signalée par des circonstances merveilleuses ; la sainte Vierge se serait servi de lui pour déjouer et renverser un complot diabolique, qui n'allait à rien moins qu'à ruiner le sanctuaire et à détruire la statue miraculeuse.

Ce n'est pas l'impossibilité de la date (1770) où la tradition du pèlerinage de Liesse place ces événements (1) qui nous les ferait contredire. Pour la vie de notre Pèlerin, il faut être large et tolérant sur la chronologie.

(1) En 1770, le Bienheureux resta à Sept-Fonts jusqu'au 2 juillet ; il passa trois semaines à Paray-le-Monial ; au mois d'août il était en Piémont ; en novembre, à Lorette ; en décembre, à Rome

Mais après les procès d'information, quatre ans après la mort du Bienheureux, l'avocat J.-B. Alegiani, chargé de soutenir l'introduction de sa cause, énumérant les divers pèlerinages du serviteur de Dieu, et faisant allusion à la tradition de Liesse, publiée dès 1784, disait expressément que le Bienheureux avait fait divers pèlerinages en France, mais non pas en Picardie : *In Galliam, non tamen in Picardiam* (1). Or Alegiani partagea tous les travaux de P. Palma, postulateur de la cause, et aussi ceux de Marconi, le dernier confesseur et le premier historien du Bienheureux. Son autorité est grave. Elle est corroborée par son fils, Aloysius Alegiani, qui, dès le principe, initié à tous les détails de la vie et de la cause du Bienheureux, succéda à son père et fut l'avocat de l'héroïcité des vertus. Il répétait en 1828, devant la Sacrée Congrégation : *In Galliam, non tamen in Picardiam* (2).

Il ne faut pas s'étonner des circonstances merveilleuses dont la tradition populaire a entouré presque partout notre bienheureux Pèlerin. Sans doute il passait inconnu et même souvent méconnu au milieu des populations. Il ne fut pas seulement persécuté à Moulins; les souvenirs le montrent hué par la foule, maltraité par les enfants, quelquefois même arrêté comme malfaiteur et, ainsi que nous l'avons vu à Soleure, ramassé par la maréchaussée, par exemple, au sortir de

(1) B. p, 9.

(2) Pour contredire cette double assertion, il faudrait autre chose que le témoignage d'une personne pieuse, rencontrée chez un marchand de tableaux par l'auteur anonyme de la *Vie édifiante de Benoît-Joseph* (1784).

Besançon, sur la route de Salins. A Saint-Bertrand-de-Comminge, dans les Pyrénées, on aurait même fait peser sur lui une accusation d'assassinat. Son état de mendicité et son extrême pauvreté l'exposaient à ces avanies. Mais à travers l'abjection et la sordidité du serviteur de Dieu, ceux qui savaient voir reconnaissaient bien quelque chose de son mérite. Nous en avons cité déjà bien des témoignages; les traditions locales nous en fourniraient bien d'autres.

Comme il se rendait de Saint-Nicolas, près de Nancy, au Saint-Suaire de Besançon, de bonnes gens pleins de confiance en ses prières le supplièrent de demander la guérison de leur fils, et ils assuraient l'avoir obtenue. On racontait des merveilles de sa charité. L'enfant, dont on le pria de demander la guérison au Saint-Suaire de Besançon, était de Gray. Passant près de cette ville en hiver, le Bienheureux l'avait vu tomber dans la Saône. Malgré la rigueur de la saison (1), Benoît était entré dans la rivière, et, bien qu'il ne sût pas nager, était parvenu à retirer de l'eau ce malheureux. C'était des suites de cet accident que le jeune homme était grièvement malade lorsque ses parents supplièrent le Bienheureux, à qui ils devaient la vie de leur fils, de demander sa santé au Saint-Suaire de Besançon (2).

Il n'était pas besoin de ces manifestations extraordinaires pour attirer les regards sur le pauvre de Dieu. Il laissait derrière lui une impression singulière et profonde, qui se réveilla partout, lorsqu'à sa mort son

(1) Cette circonstance concorde avec le passeport donné au Bienheureux à Maiche, dans le mois de décembre 1774.

(2) Ces faits sont empruntés à la *Vie édifiante* (1784).

nom et sa réputation éclatèrent dans toute la chrétienté. Chacun alors se souvint de lui. Les récits se multiplièrent ; beaucoup se persuadèrent même avoir connu celui qui était mort avant leur naissance. Un vieillard, né en 1784, m'a souvent assuré qu'il avait vu le Bienheureux demandant et recevant l'aumône à la porte de la maison de son père, dans le Vivarais. On croira facilement que le bienheureux Pèlerin a parcouru cette contrée, qu'il a visité la Louvesc et s'est agenouillé au tombeau de Saint François-Régis. Mais, sans attacher plus d'importance qu'il ne convient à cet éveil des imaginations populaires, il faut néanmoins remarquer combien étaient vifs et touchants les récits sur le saint Pauvre pour que les enfants pussent se persuader avoir vu ce qu'on leur avait raconté.

La tradition locale d'ailleurs s'appuie aussi parfois sur des preuves. Qui doute que le Bienheureux, au moins en quittant Sept-Fonts ou en allant à Moulins, n'ait visité Notre-Dame de Fourvière? Son séjour dans un village des environs de Lyon y a laissé une singulière et immense bénédiction. A l'entrée de ce village, une maison modeste et riante s'ouvre sur un vaste plateau onduleux, que coupent et terminent les collines qui enserrent la ville de Lyon. Notre mendiant se serait présenté à plusieurs reprises dans cette maison, d'où l'on voit se dresser au bout de l'horizon le clocher de Fourvière. Benoît était accueilli avec charité dans cette famille obscure de Dardilly. On montre l'écurie où il a couché, le foyer rustique où il s'est assis le soir, dans une de ces grandes chambres qui, au village, servent tout à la fois de cuisine, de salle et de chambre à coucher. Au

fond de la pièce, en face même de la place entre l'âtre et la fenêtre occupée par le Bienheureux, se trouve l'alcôve où, quelques années après sa mort, naquit un autre grand et extraordinaire serviteur de Dieu, Jean-Baptiste Vianney, curé d'Ars. Dans son enfance, quand il était chargé du soin des troupeaux, le curé d'Ars a couché des années entières dans l'écurie où la charité de ses parents avait recueilli Jésus-Christ lui-même dans la personne de son pauvre volontaire, le bienheureux et admirable mendiant et pèlerin Benoît-Joseph Labre.

Tout à l'extrémité de la France, un soir, sortit d'une des églises de la petite et curieuse ville de Fréjus, un pauvre se soutenant à peine, répandant une odeur fétide, déguenillé, épuisé, les jambes entourées de linges. Il avisa dans le quartier avoisinant l'église St-François-de-Paule une boutique de barbier. Y fut-il invité? entra-t-il de lui-même? Il fut accueilli; on le fit asseoir, et le patron qui, selon l'usage d'alors, était chirurgien, se mit en devoir de visiter les plaies du mendiant. Il les lava, en nettoya la pourriture et les pansa avec une grande charité. Ne se contentant pas de ce service et cédant à une compassion chrétienne, sans se soucier des insectes qui pullulaient sur le Bienheureux, il lui proposa ensuite de lui faire la barbe. Le Bienheureux se prêta à ce ministère de sublime charité, il en témoigna ensuite sa reconnaissance, promettant de prier pour toute la famille et assurant que la bénédiction de Dieu affluerait sur ses entreprises.

Si l'on en croit la tradition, — on était alors en 1778, — le pieux chirurgien n'avait pas été seul à remarquer

et admirer le Pèlerin. Celui-ci en partant prit la route de Nice et se dirigea vers Cannes. Il avait à traverser les montagnes et les bois de L'Esterel, qui acquirent plus tard une si grande notoriété comme repaire de voleurs et qui déjà étaient assez propices aux mauvais coups. Le Bienheureux n'avait rien, il semblait n'avoir rien à craindre. Il fut cependant saisi et maltraité dans la montagne. La nouvelle en fut apportée à Fréjus par les postillons qui faisaient le service de la route d'Italie. L'émotion fut vive : un vieillard, mort à quatre-vingt-douze ans, en 1861, parlait de l'indignation qu'il avait éprouvée, et que beaucoup des gens de la ville partagèrent, en apprenant les mauvais traitement essuyés par le pauvre du bon Dieu.

Il n'avait donc pas passé inaperçu dans cette ville de foi ; il y a laissé des souvenirs qui ne sont pas effacés aujourd'hui. Les faits témoignent encore de sa puissance. La bénédiction de Dieu, en effet, s'est arrêtée sur la famille du chirurgien. Ses entreprises ont réussi comme le pauvre l'avait annoncé. Elle se trouva bientôt des plus considérables et des plus opulentes de la cité : elle en a occupé les charges les plus honorables et en a reçu les mandats les plus importants. Il est vrai qu'elle n'a pas oublié son protecteur. Le charitable chirurgien n'aurait pu le faire. Les traits du mendiant s'étaient gravés dans son esprit : il repassait avec l'émotion la plus douce les moindres gestes et toutes les paroles du Bienheureux. Il trouvait à ce souvenir une consolation énergique et fortifiante. C'était pour lui un encouragement sensible à la vertu ; il ressentait une confiance chaque jour plus grande dans les mérites et la puis-

sance de son pauvre hôte. Aussi quand, quelques mois après la mort de Benoît, un des membres les plus précieux de la famille vint à tomber malade et que les médecins eurent déclaré leur impuissance, l'excellent barbier n'hésita pas à recourir à son ami du ciel. Ce ne fut pas en vain. Un petit *ex-voto*, placé dans une des églises de Fréjus, rappelle à tous la mémoire de cette guérison, arrivée en 1785, et maintient parmi le peuple ardent de cette ville la dévotion au bienheureux mendiant.

Sans aucun doute on pourrait, dans d'autres contrées de la France, retrouver la trace de faits analogues, et il y aurait peut-être quelque profit à recueillir les traditions qui ont trait à notre Bienheureux et à ses voyages.

Il a paru à diverses reprises à Paray-le-Monial. Il y était en 1770 au sortir de Sept-Fons, et il a demeuré vingt jours à l'hospice (1) dont on sait que la fondation a été une des œuvres de la bienheureuse Marguerite-Marie. Ce séjour de vingt jours en 1770, dont la mémoire s'est maintenue à l'hôpital et à la Visitation de Paray, concorde si bien avec celui de trois semaines dont parle la lettre de Chiéri du 2 juillet 1770, que les religieuses de l'hospice de Paray ont toujours pensé que le Bienheureux y avait désigné leur établissement.

A peine y était-il admis que cet admirable pèlerin y était en grande vénération. Il ne fallait pas longtemps aux âmes droites pour reconnaître les mérites du

(1) L'hospice de Paray-le-Monial, dont on reconnaît encore les bâtiments livrés à des usages vulgaires, était alors situé tout près de la Bourbince.

serviteur de Dieu. Ce que nous avons rapporté de Fabriano et de Cossignano en témoigne. A Paray, il se révéla aussi promptement; et les traditions de l'hospice parlent de sa modestie, de sa piété, de sa charité. Il passait son temps à adorer le Saint-Sacrement et à édifier les malades par des lectures.

Le Bienheureux, après quelques jours de marche, — quatre, dit-il dans sa lettre de Chiéri, — et peut-être aussi après quelque pèlerinage au sortir de Sept-Fons, était alors travaillé d'une fièvre légère qui ne lui interdit sans doute pas absolument de sortir de l'hospice; et il put satisfaire sa dévotion au Sacré-Cœur. Les religieuses de la Visitation l'ont vu, en effet, et il a pris un repas dans leur parloir. Il n'avait pas demandé la charité à leur porte. Mais une tourière, sœur Marie-Constance Corbie, remarquant sa dévotion devant l'autel où Notre-Seigneur a révélé les merveilles du Sacré-Cœur à la bienheureuse Marguerite, fut touchée de pitié pour ce jeune homme, et le signala à la supérieure. Celle-ci était-elle déjà prévenue du vrai miracle de sainteté que possédait l'hôpital? Elle ordonna d'introduire l'admirable pèlerin au parloir et de lui donner à manger. On ne peut se tromper sur la date de ce repas. On a conservé le nom de la jeune novice qui, sur l'ordre de la supérieure, alla chercher à la cuisine et apporta au parloir la petite réfection destinée au Bienheureux; et cette novice a fait sa profession le 2 septembre 1770 (1).

(1) Elle se nommait Joseph-Angélique Jambon. L'acte de sa profession, extrait des archives du monastère de la Visitation, a été publié par M. l'abbé Cucherat (*Univers* du 30 août 1874).

Le séjour prolongé du Bienheureux à Paray en 1770 étant ainsi démontré, est-ce une témérité de supposer que c'est dans cette ville même qu'il a trouvé le prêtre français, sage et expérimenté, dont il a parlé maintes fois, qui a approuvé le dessein de sa vie, et en a béni les premières résolutions? Les religieuses de l'hospice et les sœurs de la Visitation n'ont jamais hésité; et rattachant le bienheureux Labre à la bienheureuse Marguerite-Marie, elles ont toujours estimé que c'était du tombeau de la sainte que l'admirable pèlerin était parti pour conquérir le ciel dans le plus complet et le plus absolu mépris de la terre qu'on puisse imaginer (1).

(1) M. l'abbé Cucherat, qui a publié, sur les pèlerinages du Bienheureux à Paray, deux courtes et lumineuses dissertations (*Univers* du 3 mai et du 30 août 1874), a recherché quel pouvait être le prêtre qui, en 1770, aurait entendu, à Paray, les révélations de cet héroïque et incomparable dessein. Il nomme le chapelain de l'hôpital, l'abbé des Garennes, « d'une bonne et « chrétienne famille de Paray, voué par choix à la vie pauvre et « cachée, exempt d'aspiration vers aucun bénéfice plus confor- « table... Qui visite journellement les salles des malades, dit-il? « L'aumônier ou le chapelain... c'est à lui qu'ils se confessent « habituellement... » L'induction serait juste, s'il ne fallait remarquer que le Bienheureux n'a pas rencontré par hasard ou par providence le confesseur sage et prudent qui a approuvé son dessein. Benoît-Joseph est allé chercher ce prêtre; il avait, de loin, entendu parler de cet homme de Dieu. Il a fait plusieurs *milles* pour lui parler: il le dit à Marius Pogetti.

M. Cucherat cite encore, parmi les prêtres habitant Paray en 1770, qui auraient pu avoir la confiance du Bienheureux, le curé de la paroisse, M. Chevalier, vénérable docteur de Sorbonne, le prieur des Bénédictins, don Grégoire de Châteauvert et le confesseur de la Visitation, M. Chabrier, ancien jésuite (les jésuites avaient été exclus du royaume de France irrévocablement en 1762 par le Parlement, supprimés en 1764 par un édit du Roi, bannis par un nouvel arrêt du Parlement en 1767: leur dissolution ne fut

On sait que le corps de la Bienheureuse reposait alors dans l'intérieur du monastére; la chapelle, érigée en 1686 au Sacré-Cœur, est enfermée dans la clôture. Construite au bout de l'enclos de la Visitation, cette chapelle touche à une voie publique; on la voit, au bas de la magnifique avenue dite de Romay où en 1873, sous des platanes séculaires, le culte du Sacré-Cœur a été célébré par les pèlerins de la France et du monde avec un enthousiasme et une dévotion incomparables. Dès le temps de la Bienheureuse, les dévots au Sacré-Cœur venaient-ils au bord du chemin s'agenouiller contre le mur auquel est adossé l'autel de la chapelle privilégiée? Personne ne doute que l'admirable pèlerin, dont nous suivons l'histoire, n'ait, plus d'une fois, prié à genoux au pied de ce mur, durant ses divers séjours à Paray-le-Monial. Il y reparut, en effet, à diverses reprises. Sa réputation était établie non-seulement à la Visitation et à l'hospice, mais encore par la ville. Partout, on l'accueillait avec joie. Il a logé, notamment, dans une maison de la place du marché. Vers la fin de 1777 ou en 1778, peut-être avant de se rendre à Fréjus, il était une dernière fois à Paray. La vénération qu'il excitait était si grande qu'une des sœurs de l'hô-

prononcée par le Pape Clément XIV qu'en 1773). M. Chabrier ne pourrait-il être véritablement le confesseur du Bienheureux, et ne peut-on croire qu'il avait donné l'éveil à la Visitation sur le mérite de ce pèlerin? Il y aurait au moins là une explication bien simple et bien juste du repas servi au parloir de la Visitation avant la fin d'août 1770. Car il faut bien le remarquer, le pèlerin, logé à l'hôpital, n'avait vraiment pas besoin de cette charité : et elle ne paraît pas avoir eu d'autre but que de ménager aux religieuses une occasion de voir ce mendiant.

pital, Marie-Louise de Labaille, recueillit précieusement des miettes de pain qu'elle trouva dans la besace du mendiant, et les autres sœurs eurent, avec elle, la dévotion de mettre ces miettes dans leur soupe « afin d'en nourrir leurs âmes bien plus que leurs corps, » dit M. l'abbé Cucherat (1).

A Lunel (2), peut-être la même année (1778), une sœur de Saint-Vincent de Paul, avait accueilli le Bienheureux dans son école et lui avait donné un crucifix : elle resta ensuite toute sa vie, pour ainsi dire, en relations spirituelles avec le serviteur de Dieu. Elle prétendait avoir été guérie par son intercession. Elle eut révélation de sa mort et l'annonça à ses compagnes, en leur disant : « Le pauvre de Jésus-Christ est mort. » Ce fut une grande joie pour elle de savoir que le serviteur de Dieu avait conservé le crucifix, orné au centre de la croix d'une couronne d'épines, qu'elle lui avait donné. Un lazariste, en effet, avait vu entre les mains du mendiant un crucifix de cette sorte; et il disait le tenir d'une fille de la charité qu'il n'oubliait pas dans ses prières. Ce sont ces prières sans doute qui établissaient les rapports sensibles auxquels croyait cette sainte fille.

En Italie, à Vérone, une religieuse clarisse lui donna un morceau de pain qu'il mangea; elle en offrit un second, qu'il refusa, en disant qu'il n'en avait pas besoin et que d'ailleurs le couvent n'était pas riche. La

(1) M. Cucherat donne les noms des servantes des pauvres qui accomplirent cet acte de piété et de vénération.

(2) Les faits qui terminent ce chapitre sont tous empruntés à M. l'abbé Desnoyers et nous renouvelons à leur sujet, nos observations précédentes, v. p. 97.

religieuse l'interrogea sur sa famille, son nom, son âge, ses projets. Selon la règle des Clarisses, derrière la grille et les voiles du parloir, la religieuse ne pouvait voir son interlocuteur : les réponses et les discours qu'il lui adressait la touchaient néanmoins; le son de voix de ce pauvre mendiant la pénétrait, l'attendrissait, éveillait en elle des sentiments extraordinaires de ferveur. Aussi dit-elle à ses compagnes qu'elle avait conversé avec un pèlerin qui certainement devait être un saint. Dans ce colloque,Benoît exprima son désir de quitter cette vallée de larmes pour ne pas être témoin des calamités qui affligeaient et surtout menaçaient l'Eglise de Dieu. On était en 1782 si l'on s'en rapporte à l'historien qui invoque le témoignage des religieuses de Vérone (1), et l'on pense reconnaître dans ces paroles de Benoît une annonce prophétique des catastrophes de la Révolution.

Dans le duché d'Urbin, à Urbania, une troupe d'enfants couvrait de ses huées le Bienheureux arrêté à la porte d'un couvent de Bénédictines, et la religieuse qui

(1) Les historiens assurent bien, comme nous l'avons dit, que depuis 1776 Benoît n'a plus quitté Rome que pour visiter Lorette. Il est certain qu'à la grille du parloir des Clarisses de Vérone, Benoît a déclaré qu'il faisait son dernier lointain pèlerinage. On suppose qu'il pouvait se rendre à Einsiedeln. Les archives de ce monastère ont été détruites pendant l'occupation française. Nous avons signalé trois pèlerinages du Bienheureux à Notre-Dame des Ermites, durant les années 1775 et 1776. Le Bienheureux en a-t-il fait un quatrième en 1782? Les biographes, en suivant les dernières années de la vie du Bienheureux, croient en démontrer l'impossibilité; cependant ils rapportent la déclaration des religieuses Clarisses ; et elle est explicite; elle fixe à 1782 la visite de Benoît à leur parloir.

lui donna l'aumône remarqua la patience et la tranquillité de ce pauvre. Elle admira aussi sa charité ; car elle le vit distribuer aux pauvres le pain qu'elle venait de lui donner et dont il ne garda qu'une petite portion.

Dans une bourgade du diocèse de Ravenne, à Saint-Blaise d'Argenta, où il resta quelques jours, passant les nuits à l'abri d'une haie, un enfant qui le trouva dans l'église prosterné la face contre terre, s'amusait à lui marcher méchamment sur les mains et sur les jambes, sans pouvoir le tirer de la méditation ni susciter de lui le moindre mouvement. Cet enfant, d'environ douze ans, s'appliqua aussi dans la rue à le poursuivre d'avanies, et le Bienheureux lui répondit toujours par un sourire. Devenu chanoine à Ravenne, l'enfant (1) s'humiliait d'avoir outragé ainsi le Serviteur de Dieu, dont les vertus, ajoute-t-il, faisaient l'admiration des gens sensés, qui le regardaient comme un saint.

Personne n'était plus persuadé de sa sainteté que ses confesseurs. Un vicaire d'une des paroisses de la ville, ayant entendu sa confession, disait que c'était une grande âme du bon Dieu. Ce renom suivait partout le Bienheureux. Dans un de ces hospices destinés au logement des pauvres, comme nous en avons déjà cité plusieurs dans cette histoire, et que les villes de ce temps encore si rapproché de nous et d'une foi si supérieure à celle de nos jours, s'estimaient heureuses de posséder et d'entretenir, à Turin, un des aumôniers de

(1) M. l'abbé Desnoyers le nomme Barthélemy Centofanti et reproduit sa déclaration *faite récemment*, dit-il (1857).

service, traversant la nuit le dortoir, vit un jeune homme étendu sur le pavé. C'était l'hiver et la saison était froide. Le prêtre avertit aussitôt un des servants de remettre ce pauvre dans le lit ou de le recouvrir; mais le Bienheureux, — car c'était lui, — remercie le prêtre et supplie qu'on lui laisse la liberté de rester où il est. Quand il logeait dans ces hospices, il avait coutume de demander la permission de ne pas quitter ses vêtements et de se coucher sur la paillasse, assurant qu'il ne pouvait dormir sur la laine.

Une femme lui donna un jour l'aumône qu'il venait solliciter à la porte d'un moulin. Il avait sur le dos une besace qui paraissait lourde et bien enflée : cette femme, supposant qu'elle pouvait être pleine de pain, voulut la toucher et, sentant des pierres, comprit que ce pauvre s'était imposé et accomplissait quelque pénitence.

Un autre jour, en Suisse, il avait reçu l'aumône à la porte du curé d'un village; la servante préposée à cette distribution le reconnut le lendemain de grand matin à l'église; vers midi, elle l'y retrouva à la même place et absorbé dans la prière. Elle avertit le curé, qui, édifié de la piété de ce pauvre, le fait inviter à venir dîner avec lui. La modestie et la réserve de Benoît l'engagèrent à refuser cet honneur; mais enhardi par cette bienveillance, il fit prier l'ecclésiastique de lui donner un vieux bréviaire. Fort surpris du refus et de la demande, le curé lui manda de venir tout de suite au presbytère. Benoît crut à un ordre et se rendit aussitôt. Le bon prêtre le força de s'asseoir à sa table, lui adressa mille questions, admirant sa modestie et sa

piété, et ne le laissa point partir sans lui avoir donné un bréviaire.

A Quargnento, près Alexandrie, il lui arriva dans l'église d'élever la voix en priant, de manière à attirer l'attention du prieur du Chapitre, qui à sa prononciation reconnut un Français. On sait que Benoît conserva toujours un accent très-sensible. Bientôt ce Français demanda à se confesser, et le prieur l'ayant introduit chez lui, put l'entretenir après avoir entendu sa confession. De la sorte il fut à même de connaître et d'admirer les grâces que Dieu avait faites à ce pauvre. Il en fut à ce point touché et édifié qu'il eût bien voulu garder quelque temps la compagnie de ce grand ami de Dieu. Il le pressa de passer au moins une nuit à Quargnento. Benoît refusa. Il partit, après avoir mangé un peu de riz. On le contraignit à prendre encore un morceau de pain et de fromage, qu'il donna au premier pauvre qu'il rencontra. Le Prieur, pour prolonger le bonheur qu'il goûtait à communiquer avec une âme de cette trempe, accompagna le pèlerin jusqu'au delà du village.

— « Il va à Rome, disait-il, pour se faire saint, mais il l'est déjà. »

Il assurait que le visage de ce pauvre lui apparaissait comme celui de Notre-Seigneur, tant il y voyait de rayonnements célestes et d'effusions de la grâce. Ces effusions dont la plénitude se manifestait au dehors remplissaient de joie le cœur de Benoît. Au milieu de son dénûment, il disait en racontant sa vie :

— « Le bon Dieu m'a trop bien traité jusqu'ici; car je n'ai eu à souffrir aucun mauvais traitement. »

L'impression que le Prieur garda de cette rencontre fut profonde et durable. La conviction qu'il avait de la sainteté de ce pauvre était si forte qu'il rédigea un mémoire de l'entretien qu'il avait eu avec lui. Il ignorait son nom. En mourant, il légua cette relation à sa sœur, pour que celle-ci la conservât dans l'intérêt de la gloire qu'aux yeux de ce prêtre devait indubitablement acquérir ce pauvre.

Le Bienheureux en quittant le bon Prieur lui avait, à ce qu'il paraît, donné un petit livret d'une *Association pour bien mourir*, et le prêtre avait écrit au titre : « *Donné par un dévot pèlerin français, qui avoit tout abandonne dans sa patrie, pour venir en Italie vivre en ermite et se mettre sous la protection de quelque père spirituel* (1). » Ce

(1) La rédaction de cette note et les circonstances de cette rencontre à Quargnento pourraient faire supposer que le Prieur des saints Pierre et Dalmace, qui se nommait N. Gamboa, fût le premier confesseur qui entendit Benoît, à son entrée en Italie, en 1770, et l'encouragea à embrasser sa vie extraordinaire. Mais d'après les déclarations du Bienheureux, comme nous l'avons déjà dit, ce premier confesseur était Français. En outre la note placée au titre du livret de Benoît par le Prieur N. Gamboa indique une date : *ce* 3 *août* 1773. Cette date, il est vrai, ainsi que la plupart de celles que l'on peut recueillir sur la vie de Benoît, contredit le travail des chronologistes. D'après ceux-ci, en effet, et contrairement à la déclaration du curé de Saint-Pierre de Moulins, Benoît eût été dans cette ville au mois d'avril 1773. Il l'aurait quittée pour entreprendre ses pèlerinages d'Espagne, se dirigeant d'abord vers le centre des Pyrénées, à Saint-Bertrand de Comminges ; de là il aurait gagné Barcelone, à l'extrémité orientale de la Péninsule, qu'il aurait traversée tout entière pour se rendre en Galice, faisant sur la route les pèlerinages de Manrèze, de Montserrat, de Notre-Dame du Pilier à Sarragosse, et du crucifix miraculeux de Burgos. Il revient de Saint-Jacques par Bilbao ; il rentre en Italie par la France et les rives de la Méditerrannée.

livret qui avait appartenu au Bienheureux, appliqué sur le cœur du curé de Quargnento, le guérit instantanément d'un anévrisme, et la sœur du Prieur étant tombée en convulsion fut guérie par le même moyen.

On peut s'étonner que tant de documents aient été recueillis sur la vie errante de notre Bienheureux. Nous ne chercherons pas davantage à le suivre dans ses diverses courses en France, en Allemagne et en Suisse. Les relations, avons nous dit, ne manquent pas; elles abondent même en faits merveilleux; mais peut-être vaut-il mieux s'en tenir aux faits constatés dans les procès, et ils doivent suffire à marquer la physionomie de cet admirable mendiant. Sans doute il est permis à l'historien de regretter entre autres choses la perte des archives d'Einsiedeln et des renseignements qu'on devait y avoir conservés sur les pèlerinages de Benoît-Joseph. Peut-être aurait-on trouvé là quelques précieuses lumières chronologiques ou quelques détails plus précieux encore des traits et des vertus de notre étonnant pèlerin. Mais les lacunes qu'on pourra signaler dans cette vie pauvre, cachée et éloignée de tout commerce avec les créatures, ne doivent pas empêcher d'admirer les soins de la Providence à ramasser et à réunir assez de témoignages pour que la physionomie particulière du Bienheureux et ses mérites singuliers qui

Comment, avec son mode de voyager, aurait-il pu être le 3 août 1773 dans le Milanais? et s'il eût été en Italie à cette époque, comment ne serait-il rentré à Rome qu'aux Pâques de 1774, le 3 avril, où il arriva en pitoyable état, par suite des fatigues de la route à travers l'Espagne et la France? Et d'un autre côté, comment le Prieur a-t-il pu se tromper de date?

ravissaient les anges, fussent suffisamment connus des hommes.

Avant de le suivre à Rome et à Lorette, où les témoignages sont abondants et authentiques, nous voulons relever un trait, qui a du prix surtout en nos jours de prétendue conciliation et de solidarité universelle. Dans ses pèlerinages, Benoît rencontra parfois sur son chemin, en Suisse ou en Allemagne, des pays hérétiques. Il avait une répugnance extrême à y pénétrer, et les détours les plus longs et les plus pénibles ne lui coûtaient pas pour les éviter. Quand cependant il était obligé de s'y engager, il s'y trouvait mal à l'aise; il hâtait le pas, les traversait rapidement, se gardant de s'y arrêter, d'y coucher, d'y recevoir quelque chose, ou de parler à qui que ce soit. Il avait cette horreur salutaire de l'hérésie et de l'hérétique que notre siècle ne comprend plus, que saint Louis recommandait si énergiquement et qui reste un témoignage véritable du dévoûment et de l'amour à la vérité.

IX

A ROME

1774—1776.

Nous avons déjà indiqué la première entrée de notre Bienheureux à Rome, le 3 décembre 1770, et constaté qu'aucun témoignage n'avait pu faire connaître ses impressions, ses sentiments et sa manière de vie, durant ce premier séjour, qui se prolongea environ cinq mois, jusqu'après les fêtes de Pâques 1771. En 1772, vers le printemps, Benoît était de nouveau dans la ville éternelle. Il en partit après Pâques, pour se rendre à Lorette, en passant par Cossignano, où il rencontra l'excellent Don Michel-Ange Santucci. Après cette troisième visite à Lorette, il voyagea, comme nous avons dit, en France, en Suisse, en Allemagne, en Espagne, et ne rentra à Rome qu'au mois d'avril 1774.

Les divers témoignages ne commencent à s'affirmer que vers cette époque, et les souvenirs des témoins aux procès romains ne remontent pas beaucoup au delà de l'année sainte, comme ils disent, c'est-à-dire de l'année du grand jubilé (1775). Un seul (1), au procès informatif, avait paru indiquer délibérement le commencement du pontificat de Clément XIV, et préciser 1770 ou 1771 : dix ans plus tard, au procès apostolique, il revient sur

(1) Ch. Carczani.

cette date et se défend de la donner aussi nettement. « C'était vers l'année 1770 ou quelqu'une des suivantes, dit-il, avant 1775 » (1).

Vers une de ces années donc, notre Bienheureux avait fait une élection de domicile parfaitement appropriée à sa profession de pauvreté et de mendicité. L'escalier extérieur d'une des maisons de la place de Monte-Cavallo formait une petite voûte sous laquelle se trouvait ménagée une sorte de trou. Benoît avait adopté ce gîte, plus convenable assurément à un animal qu'à un homme. Un prêtre, l'abbé Charles Carezani, passant de grand matin sur cette place, aperçut quelque chose dans cet enfoncement. Le jour commençait à peine, et l'ecclésiastique, au premier abord, crut voir remuer un gros chien. Aussi, quand il reconnut distinctement un homme, qui se courba en deux pour sortir de cette niche, il éprouva un sentiment douloureux de compassion, et ne put s'empêcher de supposer qu'il fallait être bien dégradé pour être réduit à un pareil gîte. Le costume du Bienheureux n'était pas pour contredire cette impression, et son extrême jeunesse ne pouvait que la rendre plus répugnante. Mais son attitude et sa physionomie la firent bientôt évanouir. Le prêtre, en effet, à ces premières lueurs de l'aube, se trouva à même de distinguer une physionomie calme, honnête, sereine, en même temps qu'un maintien réservé, poli, assez rare chez les pauvres. Tout cet ensemble témoignait évidemment d'une âme bien faite (2), et était surtout pour

(1) B. 57-156. G. 78.

(2) « Era égli lacero e cencioso negli abiti, ma a quei censi, e miserabili vesti sembrava non corrispondesse la fisanomia, la

frapper un homme habitué à scruter les mystères de Dieu. Aussi le premier et involontaire sentiment de dégoût se transforma presque aussitôt en admiration, quand le Bienheureux fit le signe de la croix, et, sans s'inquiéter de ce qui se passait autour de lui, se recueillit et entra dans l'acte de la prière.

— « Ah ! dit le prêtre, qui devait avoir par la suite des relations plus intimes avec Benoît (1), ce doit être un bon serviteur de Dieu, et, ajoute-t-il, j'en remerciai le Père tout-puissant. »

Ce n'était pas précisément la commodité ni même uniquement la pauvreté du domicile qui avait engagé le Bienheureux à choisir ce gîte nocturne. Dès son arrivée à Rome, Benoît avait été frappé et touché de la multitude des images de la Mère de Dieu qui de toutes parts décoraient la ville éternelle. Ce spectacle n'était pas nouveau pour lui, et la France à cette époque en offrait de nombreux exemples. Rome toutefois se distinguait par un luxe qui ravissait le Bienheureux et le mettait hors de lui. Il allait par les rues saluant avec respect et allégresse les images qui ornaient les maisons et les devantures des boutiques, il s'arrêtait parfois devant elles pour les contempler à son aise, leur souriait et leur témoignait ses sentiments par des gestes. Au palais du Quirinal, du côté de la grande cour d'honneur, au fronton du donjon de l'horloge, le pape Grégoire XIII a fait placer une grande figure en mosaïque qui s'aper-

quale esibiva una cert'aria de civiltà, e di modestia, cosa non cosi facile ad osservarsi ne'poveri. La sua idea era umile, e quieta, e pareva un indizio di un'animo ben fatto. » Ch. Carezani. G. 78.

(1) Il fut confesseur du Bienheureux.

çoit de la place de Monte-Cavallo. Là était le secret de l'élection de Benoît. Il avait tout d'abord manifesté une vénération particulière à cette image. Afin de la contempler à son aise, il entrait dans la cour du palais et restait souvent plus d'une demi-heure à la considérer avec une indicible dévotion; souvent il multipliait avec transport ses gestes de respect et d'amour. Les gardes suisses, chargés du service du palais, le prenaient pour un insensé, et le chassèrent plusieurs fois. Cependant des personnages plus éclairés trouvaient à s'édifier de ses allures. Un jeune ecclésiastique qui fut plus tard préfet du collége des Maronites, Don Aloysius Rossi, avait observé la pantomime et le recueillement de ce mendiant devant la Vierge du Quirinal, et il avait été en outre frappé de ne le voir jamais solliciter les aumônes. En admirant sa réserve et sa dévotion, il avait donc pris une bonne opinion de ce misérable, et il essaya plusieurs fois de lier conversation avec lui : à peine put-il en tirer quelques paroles ; et il conclut que cette dévotion n'était pas sans mélange d'une assez forte dose de singularité.

Il faut dire que, dans ces premières années du séjour à Rome de notre Bienheureux, sa jeunesse, bien que matée et comprimée par la pénitence, éclatait chez lui dans toute sa fleur; les grâces de la pureté et de l'innocence la relevaient merveilleusement, et sous les voiles de l'humilité et de la modestie, elles brillaient dans les regards et resplendissaient à travers les haillons dans toute la personne du Bienheureux. Il avait, lors de son premier séjour à Rome, environ vingt-deux ans ; un peu de barbe roussâtre commençait à peine à ombrager ses

joues et son menton (1); sa tête était forte; ses sourcils, épais; la carrure de ses épaules, l'heureuse proportion de ses membres et l'aisance de toute sa personne témoignaient dans sa taille moyenne d'une certaine vigueur native; ses mains étaient fines, sa carnation blanche et délicate (2) : tout l'ensemble de sa physionomie accusait l'élévation de pensées d'une âme bien faite, disait Carezani. A travers les incomparables guenilles dont il était couvert et non pas revêtu, cette distinction ou plutôt cette beauté de l'âme transpirait dans la gravité de la démarche et du maintien du Bienheureux. Il allait par les rues de Rome, comme par les chemins de l'Ombrie, les yeux baissés et la physionomie reposée. La modestie de ses allures était relevée de je ne sais quel reflet de majesté et de noblesse dont plus d'un témoin fut touché d'admiration.

Dès les premiers temps de son séjour à Rome avant l'année sainte (3), à Saint-Jean de Latran, comme il sortait du confessional du pénitencier français de cette basilique, les mains croisées sur la poitrine, selon son attitude accoutumée, une femme devina que ce n'était pas un pauvre comme ceux qu'elle était habituée à voir; elle s'imagina que celui-ci devrait être un personnage de grande naissance, appliqué à suivre Jésus-Christ et à l'imiter dans la pénitence. Cette femme, Maria Dominica Bravi, pénitente elle-même du Père Observantin Tison, Flamand de naissance, et alors pénitencier français de la Basilique, eut plus d'une fois

(1) Aloys. Rossi. G. 266. — Ch. Carezani. Ibid. 78.
(2) « Di carnagione bianca e gentille. » F. Stuter. G. 47.
(3) « Questo fu primo delle'anno santo. » G. 53.

occasion de revoir le Bienheureux. La dévotion avec laquelle il approchait de la sainte table lui inspirait une sorte de respect et de vénération pour ce jeune et singulier étranger (1). Ceux qui n'étaient pas frappés du premier regard et qui avaient occasion de former quelque commerce avec lui partageaient bientôt cet étonnement et cette admiration.

On sait, et il ne faut pas s'en étonner, que Rome est le pays du monde où l'on professe le plus merveilleux souci du salut des âmes. Il n'est pas une nécessité, pas une faiblesse, pas une tentation, pour ainsi dire, qui n'y soit prévenue, soulagée et combattue. Pour un chrétien, c'est le lieu de la terre où il fait bon vivre et mourir. Parmi les merveilleuses inventions de la charité et du zèle qui y abondent, il en est une, appelée l'œuvre évangélique, qui a pour but le soulagement spirituel et corporel des pauvres. On les réunissait à certains jours, au Colisée le plus souvent; on leur faisait réciter le chapelet et suivre le chemin de la croix ; on les interrogeait ensuite sur leur connaissance et leur pratique de la religion ; on faisait l'instruction et on terminait par la distribution d'une aumône. Rome ne s'est jamais effrayée de l'union de la charité spirituelle et corporelle. Quelquefois on conduit ces pauvres vénérer quelque église ou quelque monument célèbre de dévotion, comme la *Santa Scala*. Les membres de l'œuvre évangélique n'hésitent pas à acoster les

(1) « Lo rividdi altra volta nella medesima Basilica nell'atto che si communicava, e notai la singulare sua divozione, che più eccitarono in me una certa riverenza, e rispetto. » G. 53 et 54.

pauvres dans les rues et à les inviter à profiter des avantages qu'offrent ces réunions.

Un des jeunes ecclésiastiques appliqués à cette bonne œuvre était fils d'un officier de la garde suisse, dont le quartier était auprès du Quirinal, au Monte-Cavallo. Pour se rendre au Colisée, l'abbé F. Stuter avait à passer auprès de la retraite du Bienheureux. Il le remarqua couché sur de la paille ou du foin, dit-il, et ne manqua pas à lui proposer de se rendre à l'œuvre évangélique. Benoît, encore peu accoutumé au langage italien, eut peine à comprendre ; mais l'ecclésiastique s'expliqua, insista : bref, le Bienheureux se mit à le suivre. Chemin faisant, l'ecclésiastique s'appliquait à donner à sa nouvelle recrue quelques renseignements sur l'œuvre où il le conviait et le conduisait. Benoît répondait avec joie :

« — Belle Rome, ville sainte (1) ! »

Tout l'y édifiait, en effet, et le soin que l'on prenait de l'instruction des pauvres, et la multitude des images, et la dévotion du peuple. L'accent dont il parlait témoignait de sa piété assez énergiquement pour que l'abbé en fût frappé, ainsi que de la modestie et de la retenue de ce pauvre qui marchait les yeux baissés et les mains croisées sur la poitrine.

L'attention et le recueillement de Benoît, pendant l'exercice religieux, ne démentirent pas cette première impression. Cependant une petite chose choquait le jeune prêtre : le Bienheureux se tenait à l'écart des autres pauvres. Il obéissait quand on lui disait de se rapprocher d'eux, mais il était facile de voir que la règle com-

(1) Bella Roma, santa città G. 47.

mandée aux membres de l'œuvre de se tenir en groupe lui pesait un peu. Son introducteur l'interrogea à ce propos :

— « Je viens, répondit le Bienheureux, entendre la parole de Dieu, mais je ne veux pas de la bajoque. »

C'était la petite aumône que l'œuvre distribuait aux pauvres en échange du jeton remis à chacun d'eux au commencement de l'exercice. Or le Bienheureux s'était fait une règle de ne mêler aucun avantage matériel à l'accomplissement de ses devoirs de piété. Son scrupule ne fut pas compris : l'abbé Stuter y soupçonna quelque orgueil; il parla impérieusement et ordonna de rejoindre la troupe. Benoît obéit, mais il persista à ne pas prendre la petite pièce de monnaie. Le délabrement de son costume témoignait cependant qu'il n'eût pas dû dédaigner la plus chétive aumône, et l'abbé Stuter ne s'expliquait pas cette réserve.

L'assiduité du Bienheureux et son recueillement à entendre la parole sainte dissipèrent d'ailleurs assez vite les légères préventions éveillées par cette bizarrerie. Les réponses pertinentes et exactes de Benoît à toutes les questions qu'on pouvait lui adresser, témoignaient d'une connaissance étendue de tous les mystères de la religion. Son assistance ponctuelle aux exercices, son application à suivre et à écouter les explications qu'on y donnait des vérités fondamentales, n'en étaient que plus remarquables. Il observait strictement le silence ; sa bouche ne s'ouvrait que pour répondre aux interrogations. Il arrivait quelquefois que les pauvres faisaient des réponses qui provoquaient le rire de leurs compagnons et parfois même de leurs catéchistes; Benoît ne dérogeait pas à

son recueillement : il restait sérieux, calme, impassible. Quand on récitait les actes des vertus théologales, « son ton de voix, dit encore l'abbé Stuter, donnait à connaître qu'ils émanaient du fond de son âme, et que les affections de son cœur correspondaient aux paroles que prononçaient ses lèvres. Pendant les exhortations, il tenait les yeux baissés et les bras croisés : Je croyais voir un extatique, et on eût dit que son esprit était dans le ciel. »

En fréquentant les réunions de l'œuvre évangélique, Benoît faisait acte de piété en même temps que de sa profession de pauvre. Aussi n'avait-il garde d'y manquer. Il arrivait toujours des premiers ; et lorsqu'il devançait l'heure, il se retirait dans la petite chapelle de l'ermite gardien du Colisée, pour y prier en attendant. L'œuvre évangélique initia Benoît à la connaissance de plusieurs sanctuaires de Rome.

Est-ce avec les pauvres de cette réunion qu'il visita pour la première fois le *Saint-Escalier?* Quand le Bienheureux l'eut une fois connu, on imagine avec quelle dévotion il le montait à genoux, lentement, méditant à chaque degré les humiliations du Sauveur qui l'a foulé lorsqu'on le traînait au prétoire.

Puisque le serviteur de Dieu fréquentait assidûment le Colisée, les églises du Forum furent celles de la ville éternelle qu'il visita le plus souvent durant ses premiers séjours. Il y communiait et y assistait aux diverses *fonctions*. Comme il parlait peu, il n'acquit que par degré la connaissance des ressources de toutes sortes qui abondent à Rome pour élever et nourrir la piété des fidèles. Les œuvres qui s'exerçaient sur la place publique, furent

celles qui l'attirèrent d'abord. Outre l'œuvre évangélique, il suivait la mission urbaine.

Fondée en 1606 par un religieux de la Compagnie de Jésus, pour faire entendre la parole de Dieu sur les places publiques à ceux qui ne viennent pas l'entendre dans les églises, cette œuvre a établi dans Rome une mission perpétuelle. Les exercices durent un mois, et ont lieu pendant le cours d'une année entière dans douze églises désignées à l'avance. Ils ne sont pas interrompus les dimanches ni les jours de fête. Ils s'ouvrent par une instruction familière, pendant laquelle diverses confréries sortent en procession, et se répandent, la croix en tête, par les places et les carrefours du quartier. Chacune d'elles escorte un prêtre, chargé de faire en plein air une allocution vive et pressante, pour engager les passants et les curieux à se rendre à l'église de la mission écouter la parole de Dieu. Ces allocutions destinées à exciter le zèle de tous, s'appellent le *réveil*. Au retour de ces diverses processions, grossies de tout le peuple qu'elles ont pu rassembler, a lieu l'instruction suivie de la bénédiction du Saint-Sacrement. La mission se termine, au bout d'un mois, par une communion générale et le *Te Deum* ; et elle recommence le mois suivant dans un autre quartier de la ville. Benoît suivait habituellement ces exercices, admirant ces industries et redisant intérieurement et joyeusement :

— « Belle Rome ! Sainte Rome ! »

On connaît son avidité pour la parole sainte : ce fut en l'écoutant que le Bienheureux put se familiariser avec la langue italienne. Il fuyait scrupuleusement tout commerce avec les hommes ; et on doit ce qu'on sait de lui,

durant ses premiers séjours, à l'impression profonde que quelques témoins reçurent de la vue de ce pauvre, et au soin qu'ils mirent à l'observer. Un de ceux que nous avons déjà cités, l'abbé François Stuter, qui le recontrait assez souvent, puisqu'il demeurait au quartier de la garde suise, au Monte-Cavallo, admirait de plus en plus la modestie et l'humilité du serviteur de Dieu. Il apprenait à le connaître chaque jour davantage, le revoyant sans cesse, soit aux exercices de l'œuvre évangélique, soit le matin vers la niche même de la place de Monte-Cavallo, soit en le rencontrant dans la journée par les rues ou aux portes des églises. Il comprit l'excès de sa mortification, lorsqu'il le vit, vers l'heure de midi, faire son repas de quelques bribes de pain et de chétives épluchures ramassées sur le pavé ou au coin des bornes. Il apprécia son amour du silence, en le remarquant à la porte des Visitandines de la rue de l'Humilité, à l'écart comme aux exercices de l'œuvre évangélique, gardant son recueillement au milieu des autres pauvres qui attendaient la distribution quotidienne de la soupe. L'abbé remarqua même que le Bienheureux s'empressait si peu que le plus souvent il se présentait aux distributeurs quand leurs provisions étaient épuisées.

Ces diverses circonstances, et quelques autres encore que nous ne saurions rapporter, étaient pour accroître la bonne opinion que l'abbé Stuter avait de son pauvre, et pour développer l'intérêt que tout bienfaiteur porte à ceux qu'il a pu faire une fois participer à une de ses fonctions charitables. Aussi le bon abbé, chaque jour plus attentif à notre Bienheureux, crut devoir lui faire des observations sur son gîte nocturne au Monte-Cavallo. Des

conduites d'eau, qui l'avoisinaient, rendaient en effet cette niche humide et malsaine. L'abbé Stuter engagea Benoît à la quitter et à élire un autre domicile.

Quelques jours après — c'était vers 1775 — l'abbé Stuter eut occasion de reconnaître la docilité de Benoît-Joseph, et il ne le retrouvait plus au Monte-Cavallo.

Dans sa pratique de la sainte pauvreté, Benoît d'ailleurs eût peut-être craint que l'occupation constante d'un même gîte ne fût une prise de possession. Aussi, dans le temps même où il occupait cette niche auprès du Quirinal, le trouve-t-on aux portes des églises et dans les lieux recommandables par quelques souvenirs des saints et des martyrs. La satisfaction de sa piété entrait toujours pour quelque chose dans le choix du lieu, je n'ose dire de son repos, mais de son gîte nocturne. Il a passé bien des nuits dans le voisinage de Saint-Sébastien et sur les degrés de Sainte-Marie-Majeure. Il était surtout attiré vers le Colisée. Sous une des arcades les plus voisines de la petite chapelle, vers les troisième, quatrième et cinquième stations du Chemin de la Croix, il avait même réuni un peu de paille et de foin pour sa couche, ainsi que dans la niche de Monte-Cavallo. Mais, je le répète, ce domicile n'était pas fixe.

La plus grande partie de ses nuits se passait en prières. Les curieux, les passants, tous ceux qui avaient l'occasion ou la fantaisie de traverser ou de visiter pendant l'obscurité le gigantesque amphithéâtre Flavien, étaient parfois étonnés d'y trouver un pauvre agenouillé et prosterné.

— « Je fais la volonté de Dieu, » répondait-il quand la compassion engageait à l'interroger.

Aux portes des églises, — et il choisissait celles qui étaient écartées et solitaires, — quand il y passait la nuit, on le trouvait en prières, la face tournée vers le sanctuaire. A travers les murailles, il regardait son Bien-aimé. Parfois, des rôdeurs de nuit, l'apercevant dans cette posture, l'ont pris pour quelque agent de police et l'ont frappé et maltraité.

Il n'était pas fort difficile de deviner les motifs et l'inspiration de cette vie extraordinaire : mais le monde sait-il voir et comprendre ? Il entrait d'ailleurs dans les vues de la Providence de répondre en quelque sorte aux désirs du Bienheureux qui demandait à être ignoré. Il voulait rester inconnu ; il hantait de préférence les lieux fréquentés par les pauvres : il restait confondu dans leurs rangs. Néanmoins, à mesure qu'il se familiarisait avec la Ville Sainte, il élargissait le cercle des églises et des chapelles qu'il visitait ; il devenait assidu aux *fonctions* des divers sanctuaires, il apprenait à connaître les lieux privilégiés.

Peu à peu aussi on commençait à le remarquer, et le nombre des témoins de cette vie admirable, tout en restant petit, augmentait chaque jour. Le délabrement et la sordidité du Bienheureux auraient suffi à le distinguer des autres pauvres. Mais lorsque les regards étaient arrêtés sur lui, on était surpris de ne pas éprouver le sentiment de dégoût que la nature eût réclamé. A travers ces haillons inexprimables, du milieu de cette vermine qu'on voyait courir sur lui de toutes parts, rayonnait une sorte de majesté dont tous ne se rendaient pas compte, mais dont il était difficile de n'être pas frappé. La prière, le recueillement, la modes-

tie faisaient oublier les répulsions naturelles et éveillaient toutes sortes de sympathies en faveur de ce mendiant. Evidemment ce n'était pas un mendiant comme les autres. Aussi chacun lui donnait-il un nom. Diverses imaginations étaient mises en jeu, et plusieurs contes circulaient à son occasion. Les uns assuraient qu'il était un cavalier attaché par un vœu à une étroite pénitence ; les autres le prenaient pour un membre de la Compagnie de Jésus, privé de son habit par la suppression de l'ordre. A l'œuvre évangélique, on l'appelait le *Monsieur*, à cause de l'origine française que révélait son accent. Plus tard on le nomma le pauvre des Quarante-Heures ; car Benoît n'avait pas oublié les attraits de son enfance, et il suivait dans les églises de Rome, où ils ne cessent jamais, ces exercices de l'adoration eucharistique qui avaient réjoui et transporté sa jeunesse, au diocèse de Boulogne.

Mais de quelque nom qu'on le désignât, l'impression éveillée par sa présence était profonde et saisissante.

— « Voyez ce pauvre ! s'écriait une femme qui le remarquait au milieu des assistants à l'œuvre évangélique. Comme il est beau ! Comme il est bon ! Il semble proprement un Jésus (1). »

Ce n'était pas une impression particulière : nous avons déjà entendu pareille exclamation à Fabriano. Le saint commerce du Bienheureux mendiant avec son Dieu, l'union de cette âme avec son Sauveur illuminait ses traits et transpirait, avons-nous dit, à travers sa physionomie.

(1) Quanto e mai bello, quanto e mai buono quel poverello, pare proprio un Salvatore. » Candida Belcorpi, veuve de G. Bagoloni. G. 132.

Un peintre français, qui méditait un tableau de Notre-Seigneur, rencontrant Benoît dans une rue, trouva tout aussitôt qu'il pouvait servir de modèle pour une figure du Christ. Ce n'était pas assurément les lignes du visage qui devaient accuser cette ressemblance : le nez camus et fort, le front proéminent, le visage large du Bienheureux n'ont rien du type consacré et connu du Sauveur ; mais le rayonnement intérieur transforme les traits, et le peintre, frappé d'une ressemblance évidente, aborde le pauvre et sans façon lui demande de le peindre. L'artiste, à son grand étonnement, reçoit un refus net qui ne le décourage pas toutefois ; car reconnaissant à l'accent que son interlocuteur est français, il insiste et prie cette fois, expliquant qu'il s'agit d'un tableau de piété, qu'il demande un service et qu'il le demande à titre de compatriote. Benoît consent : n'était-ce pas un dessein particulier de la Providence ? Il alla donc dans l'atelier du peintre, se posa comme une statue, dit ce dernier, et ne voulut point d'argent. Quand l'ébauche fut achevée, le Bienheureux la considéra un instant :

— « Allons, dit-il, que ce soit pour la gloire de Dieu (1). »

Le peintre Bley n'avait pas été le seul à être touché

(1) Cette anecdote se lit dans la *Vie* italienne du Bienheureux publiée à Rome en 1860. M. l'abbé Desnoyers (t. I, p. 113), cite une lettre du peintre F. Bley, de 1783, sans dire d'où il la tire. On y voit que le portrait de Bley, gravé, après la mort du Bienheureux, par Dominique Cunego, est le seul ressemblant qu'on ait jamais fait. M. Desnoyers ajoute que l'esquisse de Bley fut acquise par Mme Louise de France, et ne dit pas ce qu'elle est devenue. Une gravure en a été faite en France par Voyssard, et M. Desnoyers la reproduit en tête de son livre. Cette gravure de

de cette ressemblance divine. Un jésuite espagnol, don Joseph Ibarra, fixé à Rome depuis la suppression de la Compagnie, prenait plaisir à faire l'aumône au Bienheureux, « qui, disait-il, avec ses mains croisées

Voyssard mentionne que la peinture est de 1777; la lettre du peintre indique la même date. Cependant *la Vie* publiée à Rome (1860), fixe à 1771 la peinture de Bley. Le Bienheureux avait vingt-trois ans. Cette date nous paraît la plus probable.

Malgré la lettre de F. Bley et l'histoire de sa peinture (que nous ne contestons pas), le portrait qui orne l'ouvrage de M. l'abbé Desnoyers satisfait médiocrement. Les nombreux portraits exécutés après la mort du Bienheureux reproduisent peut-être ses traits, mais manquent de vie et d'expression pour la plupart. La gravure placée en tête de la *Vie* italienne, publiée à Rome, est plus vivante. Le Bienheureux, le chapelet à la main, les regards élevés vers le ciel est irradié. Cette gravure reproduit un portrait exécuté par Gagliardi, d'après la maquette prise sur le visage du Bienheureux après sa mort.

Il est certain d'ailleurs, malgré les assertions de Bley, que sa toile ne fut pas la seule exécutée du vivant du Bienheureux. Rome était alors pleine depeintres, et l'usage des artistes a toujours été de demander aux pauvres de se prêter à leurs études. Pourquoi Benoît aurait-il refusé? Avait-on d'ailleurs besoin de son assentiment?

La postulation possède la copie fidèle d'une toile souvent reproduite par la gravure et la lithographie, qui a été exécutée à Rome, en 1778, par Cavallucci. Ce peintre, occupé à l'église Saint-Martin-des-Monts, y remarqua le Bienheureux et reproduisit ses traits. Son aventure et celle de Bley ont pu se reproduire. Il y avait trop de peintres à Rome, et la physionomie du Bienheureux était trop frappante pour qu'à son insu ou de son gré ses portraits n'aient pas été multipliés. Entre tous, il faudra toujours choisir. Quelques-uns ont un caractère particulier d'énergique vérité qui les sort de pair. Un entre autres, dû à quelque élève de l'école française, est une fort belle peinture qui semble bien prise *ad vivum*. Le Bienheureux a les bras croisés, il baisse les yeux vers la terre : on ne saurait mieux rendre l'expression de dédain pour les choses d'ici-bas. En même temps une puissance de vie éclate dans cette tête brossée énergiquement et tout à fait

sur la poitrine, dans l'attitude de la pensée la plus sérieuse, me représentait un *Ecce homo* (1). »

Il était difficile d'oublier le Bienheureux quand on l'avait une fois remarqué ; et la consolation, qu'elles éprouvaient à le voir, engageait les âmes pieuses à le rechercher. Dominica Bravi, qui l'avait rencontré dès les premiers jours de son arrivée à Rome, auprès du confessional du pénitencier français de Saint-Jean de Latran, le retrouvait dans divers églises, parfois au couvent de l'Ara-Cœli. Plusieurs fois elle le vit à la table de communion : toujours elle éprouvait en sa présence un grand sentiment de dévotion, et elle remerciait Dieu qui l'incitait, disait-elle, à visiter les sanctuaires que fréquentait ce pauvre. Elle le voyait souvent au Colisée, et toute l'édification que cette pieuse femme tirait de la vue du Bienheureux, ne l'empêchait pas de sentir la compassion que le dénûment de ce pauvre extraordinaire était bien fait pour inspirer.

« Je le voyais si exténué, dit cette bonne Dominica, que je pensais bien qu'il faisait de grandes pénitences et manquait du nécessaire. » Un matin, en songeant à cet admirable pauvre, il lui vint à la pensée de lui porter deux œufs frais : elle les fait cuire, les enveloppe d'un linge pour les maintenir chauds, y joint un mor-

saisissante. Il y a de la grandeur et de la force autant que du sentiment. Cette image paraît destinée à devenir populaire. Je ne crois pas qu'on puisse trouver rien de plus frappant ni de plus ressemblant. C'est d'après ce tableau que M. Cl. Lavergne a exécuté le dessin qui a été gravé pour cette édition.

(1) « E colle mani ripiegate sul petto, in atto di chi seriamente pensa, e mi figuravo di vedere un Uomo santo. » Joseph Ibarra. G. 152.

ceau de pain, du pain qu'elle avait fait elle-même, met le tout dans une sacoche et se rend au Colisée. Elle y trouve Benoît suivant le chemin de la croix. Il en était à la septième station. Elle se garde de l'interrompre, et se rendant à la chapelle, attend qu'il ait fini. Elle attendit longtemps, et eut le loisir d'admirer la dévotion et la modestie de son pauvre.

Quand il eut terminé, le Bienhenreux prit la rue de l'Arc qui mène à Saint-Jean. Dominica alors l'aborde, lui dit qu'elle a une grâce à lui demander et lui présente ses deux œufs, en le priant de les boire. Le Bienheureux refuse avec confusion. Mais Dominica était hardie, elle insiste ; elle était ingénieuse, elle lui dit que c'est jeudi, le jour où Jésus-Christ a mangé avec ses apôtres, et elle demande au nom de Dieu et en vue de l'obéissance :

— « Je ne puis, quant à moi, lui dit-elle, vous rien ordonner ; mais faites comme si Dieu vous le commandait. »

A ces mots de Dieu et d'obéissance, Benoît lève les yeux au ciel :

— « Le bon Dieu ! dit-il, le bon Dieu ! » et faisant fléchir sa répugnance, il prend un des deux œufs :

— « Ce sera assez, » dit-il.

Mais Dominica prétendait aller jusqu'au bout de sa victoire ; par ses paroles et ses prières elle fit tant et si bien que le Bienheureux, quoique avec répugnance (1), prit aussi le second. Ce fut ensuite le tour du pain.

— « Ah ! le beau pain, » dit Benoît, et remerciant Dieu :

(1) « Con suo rincrescimento. » Dominica Bravi. G. 56.

— « Bon Dieu ! » répéta-t-il encore, et il mit le pain dans sa besace.

Les saints sont admirables ! mais combien sont admirables aussi les amis des saints, qui les aiment et les servent ! Que cette Dominica était heureuse ! A plusieurs reprises, elle se procura ainsi la joie de faire prendre un œuf à ce pauvre. A cause de la répugnance qu'il avait manifestée, elle n'osait plus lui en présenter deux à la fois. Elle avait besoin d'industrie d'ailleurs : il lui fallait choisir les jours, où elle pouvait invoquer quelques prétextes analogues à celui qu'elle avait invoqué une première fois.

Elle lui porta ainsi des oranges ; il les mangeait avec l'écorce. Dominica voulait l'en empêcher, disant que cela lui ferait mal ; mais il répondit que son estomac s'accommodait de l'amertume.

Les conversations étaient brèves d'ailleurs. Un peu de curiosité se serait peut-être bien mêlée à la charité de Dominica ; surtout elle eût désiré entamer quelque discours de spiritualité avec notre Bienheureux ; mais le respect la retenait (1), et Benoît savait couper court aux questions. Un jour cependant la dévote fille lui demanda où il dormait ; sans parler, il se contenta de lui montrer une des niches du Colisée, derrière la station de la *Rencontre de Jésus avec sa mère*. Une autre fois, elle prit occasion de je ne sais quel propos, et se hasarda de dire au Bienheureux :

— « Quelle belle chose de connaître Dieu par la foi et de l'aimer par la charité ! »

(1) « Avevo io desiderio, di attaccar con lui discorso di qualche cosa spirituale, ma ero ritenuta per quella venerazione, e rispetto che esso eccitava in me. » G. 57.

Benoît tressaillit ; il poussa un soupir ; ses yeux s'illuminèrent, et comme une flamme de l'amour qui lui brûlait le cœur passa sur son visage. Dominica fut confondue, presque effrayée : — « Je crus qu'il allait entrer en extase, dit-elle ; j'étais confuse d'avoir prononcé cette parole (1). » Il resta quelques instants dans cette animation ; puis il se recueillit :

— « Bon Dieu ! répétait-il, Bon Dieu ! » et il inclinait la tête humblement et profondément.

Les relations ainsi s'établissaient ; et la sainte fille ne bornait pas sa charité à apporter à son pauvre, comme elle se croyait en droit de l'appeler, quelques soulagements corporels. Elle avait entrevu les ardeurs et les désirs de son âme ; elle eût voulu lui procurer quelques consolations spirituelles. Un soir du mois de décembre (1775?), au temps et dans les premiers jours de l'Avent, comme l'exposition du Saint-Sacrement avait lieu à Saint-Jean de Latran, Dominica rentrait chez elle, dans la rue qui va de cette église à Sainte-Marie Majeure, et elle ouvrait sa porte, quand elle aperçut le cher Benoît-Joseph qui se dirigeait du côté de Saint-Jean. Il vint à la pensée de la sainte et aimable fille que le Bienheureux eût bien voulu passer la nuit en adoration. Elle referme sa porte, revient sur ses pas, et accostant le Bienheureux lui dit sa pensée. Benoît, selon sa coutume, répond par un geste humble et quelque parole que Dominica interprète et comprend comme un désir et en même temps une confusion de jamais songer à obtenir une pareille faveur. Elle va

(1) E pensai... che volesse come andare in estasi, onde quasi mi pentii di aver usata quella expressione. G. 57.

alors à la Basilique, et, pendant que le pauvre s'agenouille dans la chapelle voisine de la Crèche, elle se met à chercher un des sonneurs : elle lui demande de faire entrer un pauvre pour la nuit dans une des tribunes de l'église. Le sonneur refuse tout d'abord; mais la brave Dominica insiste, et sollicite avec tant de force qu'elle obtient enfin un consentement. Elle retourne alors vers Benoît en toute hâte, et trouve en lui quelque résistance. Benoît voyait là une distinction qui le confondait et dont il n'osait pas vouloir. Mais Dominica savait déjà comment il lui fallait parler : au nom de Dieu et en esprit d'obéissance, le Bienheureux se leva et se rendit à la tribune qu'on lui indiquait; il y passa une nuit de délices.

Dominica le consultait sur ses propres affaires et recommandait à ses prières ceux qui l'intéressaient. Elle avait un neveu qui étudiait à Rome et dont le salut et la vocation lui donnaient quelques inquiétudes. Elle les confia à son pauvre, et le Bienheureux lui conseilla de réciter le *Credo* toutes les fois que le jeune homme sortirait de la maison. Dominica fut fidèle à cette pratique, que, dans nos temps surtout, on peut bien recommander à toutes les mères jalouses des âmes de leurs fils. Quand plus tard la bonne Dominica voyait son neveu prêtre, elle reportait au cher Bienheureux et à son conseil la préservation de l'étudiant et le succès de sa vocation.

En 1774, après la mort de Clément XIV, à ce moment d'angoisses où l'Église voyait les peuples et les rois ligués contre la vérité et acharnés à préparer les désastres révolutionnaires, comme les cardinaux allaient entrer en conclave, Dominica, accomplissant la dévo-

tion de la visite des quatre basiliques, rencontra le Bienheureux à la porte de Saint-Paul *extrà muros :*

— « Oh ! lui dit-elle, priez Dieu de donner un saint pontife à son Église qui en a tant besoin présentement ! »

Le Bienheureux ne répondit pas, mais son geste et son regard, en marquant qu'il comprenait la grandeur des besoins, furent si expressifs et si tristes que Dominica en resta frappée ; plus tard, quand elle vit les catastrophes de l'Église et des peuples chrétiens, elle ne pouvait s'empêcher de croire que le Bienheureux en avait eu quelque vue particulière (1).

Déjà, d'ailleurs, dans ces premiéres années de pèlerinages à travers la ville éternelle, on n'était pas sans attribuer à notre Bienheureux des lumières privilégiées.

Une femme, qui le contemplait dans sa prière, s'exclamait intérieurement et répétait en fixant les yeux sur lui :

— « Heureux mortel ! qui sait ce que tu vois (2) ? »

Dans la délicatesse de sa conscience et de sa charité, cette pieuse et sage chrétienne, Françoise Massimini, veuve Majo, craignait de révéler ses sentiments au Bienheureux ; le respect qu'elle lui portait était mêlé d'une sorte de terreur d'alarmer la modestie du saint pauvre et de ternir un vase de si grande élection. Elle le contemplait avec une sorte d'éblouissement, et souffrait, quand d'autres moins scrupuleuses exprimaient

(1) G. 54.

(2) Oh beato te, chi sà che cosa vedi. Franç. Massimini Veuve Majo. G. 533.

à haute voix leur admiration en présence du Bienheureux (1). On n'était pas toujours maître, il est vrai, d'en retenir le témoignage. Un jour, à un des exercices de l'œuvre évangélique, une femme, touchée du recueillement et de la piété de ce pauvre, voulait lui offrir quelques pièces d'habillement. Sans changer d'attitude, Benoît la remerciait en disant :

— « Je n'en ai pas besoin ; donnez-les à d'autres : Dieu vous en tiendra compte ! »

Ce qu'entendant, une des assistantes, le voyant sans bas, à peine couvert de sordides haillons et presque nu, s'écria aussitôt :

— « Regardez donc ce pauvre qui n'a besoin de rien ! Oh ! bienheureux ! Dieu lui suffit (2) ! »

L'étonnement de cette bonne chrétienne augmenta encore, lorsque, après les exercices, elle remarqua que cet homme, à qui Dieu suffisait véritablement, refusait la modique aumône qu'il était d'usage de distribuer aux pauvres assistant à l'œuvre évangélique, ou ne la recevait que pour la passer à d'autres. Quelques-uns de ces pauvres s'exclamaient et ne pouvaient retenir leur surprise.

— « Quelle merveille ! s'écriait une mendiante, à qui Benoît venait de faire la charité à la porte de Notre Dame des Monts ; quelle merveille ! voilà un pauvre qui donne aux autres pauvres ! »

Ces refus et cette charité n'étaient pas toujours interprêtés aussi chrétiennement et aussi judicieusement.

(1) G. 804.

(2) Oh guardate chi non ha bisogno ! beato lui che il Signore gli dà tanto di non aver bisogno di veruno. G 133.

Un jour, sur la place Saint-Marc, un passant remit au Bienheureux une petite pièce de monnaie et la lui vit transmettre à un autre pauvre : croyant que c'était mépris, et trouvant qu'un gueux de cette sorte n'était pas fait pour dédaigner la moindre monnaie, ce passant charitable leva aussitôt le bâton et en frappa le Bienheureux. L'aventure fut divilguée, et Dominica en entendit quelque bruit. Pour s'assurer de la vérité, la première fois qu'elle rencontra son pauvre :

— « La belle chose, lui dit-elle, d'être maltraité pour l'amour de Dieu! On reçoit l'aumône, et pour ne se l'être pas appropriée on gagne la bastonnade! »

Benoît sourit : toute sa physionomie s'éclaira du bonheur qu'il avait goûté dans cette humiliation et de l'action de grâces qu'il en rendait à Dieu.

Ceux qui auraient dû avoir l'intelligence de la conduite du Bienheureux s'en scandalisaient et s'en offensaient même parfois. Benoît prenait souvent part à la distribution de soupe, qui se faisait à midi, à la porte du couvent des PP. *Rochettins*, chargés de desservir la basilique Eudoxienne. Cette église, où se conservent les chaînes du Prince des apôtres, n'est pas éloignée du Colisée, et la dévotion de Benoît l'y conduisait assez fréquemment. Le facteur du couvent, tout en donnant la soupe, malmenait assez volontiers le Bienheureux, lui reprochant de ne pas répondre aux questions qu'on lui adressait, et étant surtout offensé de lui voir mépriser, disait-il, la soupe qu'on lui présentait pour la passer à un autre.

Un jour, ce brave homme, encore plus fâché que de coutume, était plus intempérant que jamais en ses

paroles, lorsqu'un ancien soldat de la garde suisse, appelé Nick, vint à passer devant le couvent. Nick connaissait Benoît pour l'avoir remarqué en prière dans divers sanctuaires, et surtout devant une image de la sainte Vierge, peinte sur une des murailles de ce quartier. Il l'avait plusieurs fois reconnu parmi les pauvres qui prenaient part à l'aumône des PP. Rochettins, et avai même, à diverses reprises, observé les impatiences du distributeur. Cette fois, le Suisse s'arrêta pour en connaître la cause. Le distributeur, dans son exaspération, ajoutait à tous ses griefs que ce pauvre orgueilleux avait toujours un livre entre les mains, qui devait être de sorcellerie, et que sa bouche ne s'ouvrait sans doute que pour blasphémer. Benoît, calme et modeste, comme s'il eût été question d'un autre, leva seulement les yeux au ciel avec une expression de douleur profonde, lorsqu'il s'entendit accuser de blasphème. Le bon Nick prit sa défense, reprocha au distributeur ses grossièretés, ses mauvais traitements, ses interprétations fâcheuses, le menaça même de le dénoncer au Père Abbé, s'il continuait à gourmander les pauvres de la sorte, au lieu de se borner à partager l'aumône du couvent.

Quelques instants après, Nick, retournant chez lui, trouva Benoît devant l'image de la Madone, dont nous venons de parler, voisine de Saint-Pierre-ès-Liens. Sachant quelques mots de notre langue, le bon Suisse demanda au Bienheureux s'il n'était pas Français. Benoît se contenta de répondre par un signe affirmatif, sans rompre un silence que Nick sut respecter et admirer. On était en hiver, et Nick, désormais attentif aux actions de ce pauvre, ne pouvait comprendre comment le Bienheu-

reux, à peine vêtu, restait de longues heures immobile perdu dans ses contemplations, sans paraître ressentir les atteintes du froid.

« Il faut, se disait le brave Suisse, une assistance particulière de Dieu pour rester aussi insensible à l'âpreté de la saison. »

La femme de Nick partageait son respect, et quand elle rencontrait le Bienheureux dans les églises, elle était parfois plus attentive à le considérer qu'à entendre la messe. Elle croyait démêler la résistance du bon pauvre aux ravissements qui auraient dû le transporter, pensait-elle, et reconnaître les précautions qu'il prenait pour ne pas laisser transpirer les illustrations dont devait être comblé son intérieur. Elle avait d'ailleurs la même discrétion que son mari, et ne cherchait pas à interrompre le silence du Bienheureux. Toutefois, se trouvant un jour dans une grande affliction, elle osa se recommander à ses prières; elle reçut de lui un signe affirmatif. Comme la cause de la peine cessa à quelque temps de là, elle attribuait cette grâce aux prières du Bienheureux.

Assurément Dominica Bravi ne s'était pas trompée, en croyant lire sur la physionomie du Bienheureux un sentiment d'action de grâces pour les mauvais traitements qu'on lui faisait subir. Plusieurs expérimentèrent que le dédain et le mépris étaient des moyens d'éveiller et d'attirer l'affection de Benoît.

Un ancien frère coadjuteur de la Compagnie de Jésus, Joseph Locaja, qui, depuis la suppression de la Compagnie, passait à peu près ses matinées à l'église de Notre-Dame des Monts, où il entendait plusieurs mes-

ses, visitait ensuite les divers sanctuaires que quelques *fonctions* recommandaient chaque jour à la piété des fidèles; partout il rencontrait Benoît, qui l'avait précédé et qui prolongeait ses prières et ses dévotions bien longtemps après lui. Un jour entre autres, à une exposition du Saint-Sacrement, Locaja s'était placé derrière le Bienheureux, et l'entendait répéter avec un accent extraordinaire : *Miserere mei! Miserere mei!* Le bon frère en était touché jusqu'aux larmes,et il resta plus d'une heure à ne pouvoir se rassasier d'écouter et de contempler le Bienheureux. Il avait le désir de se lier avec ce saint pauvre, et, en lui faisant l'aumône, en le rencontrant dans les rues et sur les places, il cherchait à converser avec lui et essayait de certaines avances. Mais Benoît, toujours laconique en ses réponses, s'alarma bientôt des déférences dont il se reconnut l'objet, et chercha à éviter Locaja. Celui-ci estimait assez la vertu du Bienheureux et avait assez d'intelligence chrétienne pour comprendre que l'humilité de cette âme fervente était blessée. Aussi pour regagner le terrain qu'il avait perdu et en reconquérir de nouveau, il se prit à affecter et à manifester quelque dédain pour le Bienheureux. Benoît se laissa prendre à ce glu si peu fait pour attirer les hommes, et bientôt Locaja put avoir avec lui quelques entretiens courts et rapides, mais auxquels le Bienheureux n'avait plus de répugnance.

On a vu dans les rues des bandes d'enfants l'injurier, le traiter d'escroc et de fou, lui jeter de la boue et des ordures, sans qu'il parût s'en apercevoir. Il lui arrivait alors de ralentir le pas ou même de s'arrêter pour savourer à son aise ces humiliations.

Si extraordinaire que fût la vie du Bienheureux, elle n'était pas sans exemple, en ces temps encore heureux où la foi déjà affaiblie était bien plus forte que de nos jours. Une femme d'une ancienne famille de Venise, après de cruelles aventures, affligée de grandes infirmités, consacrait sa vie à la visite des sanctuaires et s'était fixée à Rome. Elle y menait une vie assez analogue à celle de Benoît, et n'avait pas beaucoup d'autres ressources que celles de la charité. Aussi le Bienheureux ne voulait-il rien recevoir d'elle, lui disant avec sa réserve accoutumée que cela pourrait la mettre à la gêne. Un jour même il lui offrit l'aumône que la noble Vénitienne accepta, autant par esprit d'humilité que par désir d'avoir un souvenir du Bienheureux. Elle avait pour lui une vénération profonde, lui trouvant une *face de Paradis*, admirant ses longues assiduités à l'église et jugeant sa dévotion *inexplicable.*

Cette femme, nommé Marie Claire Donati, aperçoit un jour Benoît, sur la place Trajane, escorté d'une douzaine de mauvais sujets, qui formaient cercle autour du serviteur de Dieu, et se faisaient un jouet de lui : on le raillait avec toutes sortes de contorsions, on le frappait, on le tirait par la barbe et les cheveux ; on ne lui épargnait ni les soufflets ni les crachats. Le Bienheureux se laissait faire, semblable à la brebis que l'on tond, ou plutôt semblable à l'Agneau divin qui a choisi lui-même cette ressemblance ineffable. Ballotté de l'un à l'autre, le serviteur de Dieu vint à tomber. Ses persécuteurs alors avec des cris horribles se ruèrent sur lui, le foulèrent aux pieds, lui crachèrent sur les yeux et dans la bouche, sans se laisser toucher par le calme du

patient que ne pouvait émouvoir cette grêle d'injures et d'outrages et qui ne cherchait ni à se défendre ni même à se délivrer. A ce spectacle, le sang vénitien bouillonna dans les veines de Marie Claire; elle vit Jésus-Christ lui-même en proie à ses bourreaux, et les apostrophant avec énergie :

— « Féroces, leur cria-t-elle, voulez-vous le tuer, comme les Juifs ont fait Notre-Seigneur ? »

Quelques passants indignés se joignirent à elle, et les malfaiteurs se dispersèrent en répétant :

— « C'est un fou ; ne peut-on s'en amuser ? »

Pour notre Vénitienne, dix ans après, elle pleurait d'admiration au seul souvenir de cette scène.

Les sévices n'éteignaient pas la soif de mépris dont était dévoré le Bienheureux. Il le provoquait de toutes manières, par son dénûment, son abjection, la pauvreté et quelquefois l'extravagance de son costume. Il ne lui suffisait pas qu'il fût formé de haillons insuffisants à le garantir des intempéries, d'avoir des chaussures percées et les jambes nues; il lui arrivait parfois, quand on lui donnait des bas, de les porter suspendus à sa ceinture; de la sorte, ceux-mêmes qui avaient pris bonne opinion de lui étaient quelquefois scandalisés :

— « C'est un fou, » disaient-ils à leur tour.

Quelques-uns cependant pénétraient les intentions du Bienheureux, et ne lui laissaient pas tout le bénéfice qu'il eût voulu de ses ruses.

Sa condition, d'ailleurs, et sa manière de vie l'exposaient naturellement, si on peut parler de la sorte, à des humiliations dont tout autre se serait contenté. Une

religieuse se trouva un jour à la table de communion à côté de lui, lorsqu'une de ses compagnes l'avertit de prendre garde au voisinage de ce pauvre si malpropre ; Benoît entendit et se retira sans manifester aucune surprise ni aucun mécontentement.

En 1774, à son retour d'Espagne, la fatigue du voyage avait épuisé ses forces et lui avait occasionné aux jambes des plaies dont les ligatures rendaient son habillement encore plus étrange et plus dégoûtant que de coutume. Le Bienheureux commençait alors à visiter l'église de Notre-Dame des Monts ; il s'y plaçait du côté de l'évangile, près de la balustrade de l'autel. Il y avait derrière lui, à côté d'un confessionnal, un banc dont il profitait pour s'asseoir quand sa faiblesse l'y contraignait. Il était un jour sur ce banc, et une jeune fille, pour aller se confesser, devait passer devant lui. L'habillement sordide de ce pauvre causa à cette enfant une telle répugnance qu'elle n'osa jamais s'approcher, et elle quitta l'église sans avoir satisfait sa dévotion. Le confesseur ayant su ce qui s'était passé et retrouvant le Bienheureux sur ce même banc, le fit lever, lui disant que ce n'était pas la place des pauvres et de se tenir désormais vers la grande porte. Benoît s'y rendit aussitôt ; et les jours suivants il faisait pitié à ceux qui le connaissaient, car il n'avait plus de banc pour s'asseoir ; il n'avait d'autre appui que son bâton, et sa faiblesse ne rendait pas ses prières plus courtes. Son esprit d'obéissance l'empêchait de se replacer du côté de l'évangile : il ne se serait même peut-être jamais rapproché de l'autel, si on ne lui avait suggéré de se mettre du côté de l'épître.

Les mépris des hommes n'étaient pas son seul bénéfice; dans son amour de la pénitence, il recherchait aussi les injures des éléments : sa pratique de la pauvreté n'aurait pas été complète s'il n'eût été exposé à toutes les intempéries.

Locaja trouvait son régime effroyable, et redoutait qu'il ne dépassât les forces de la nature, même soutenue d'une grâce évidente et abondante. Il se prenait quelquefois à trembler que le saint pauvre, pour avoir excédé en tant de mortifications, ne finît par se dégoûter de sa manière de vie. Un jour, après une grande pluie, le bon Frère ne put se retenir d'apostropher le Bienheureux, qu'il rencontra tout baigné de la tête aux pieds :

— « Comment pouvez-vous résister à un régime aussi malsain? Ne seriez-vous pas mieux dans un couvent, et ne vous y serait-il pas plus facile de vous y sanctifier? »

— « Si le bon Dieu l'avait voulu, répondit Benoît, il aurait disposé les choses pour cela. »

Locaja ne pouvait comprendre toute la portée de ces paroles; il admira néanmoins ce soin et cette résolution de suivre uniquement la volonté de Dieu. Cette admiration ne l'empêchait pas de s'attendrir, quand il voyait le serviteur de Dieu, trempé d'eau de neige et de pluie, couvert de fange, les pieds dans l'humidité, glacé et tout violet de froid, persévérer en oraison des heures et des journées entières, et conserver malgré tout sa sérénité habituelle et sa naturelle hilarité.

— « Je l'ai vu plusieurs fois, disait l'abbé Reder, affronter, en plein hiver, la pluie qui tombait dans son col et coulait sur sa peau. Jamais il ne songeait à quit-

ter ses vêtements et il les laissait sécher sur son corps, sans abréger ses oraisons. »

Il sortait un soir d'hiver d'une église. La pluie était abondante et glaciale. Benoît n'en avait cure : il allait lentement à travers une sorte de déluge, lorsqu'un embarras le contraignit de s'arrêter à un angle de rue où précisément une gouttière versait des torrents d'eau. On l'invita à entrer dans une boutique pour se mettre à l'abri ; il remercia gracieusement d'un signe de tête, attendit sous cette avalanche que le passage fût libre et continua sa route, remerciant Dieu qui permet d'échanger les incommodités du temps pour les récompenses éternelles.

Il recherchait les intempéries des saisons et ne se contentait pas de les braver quand une sorte de nécessité s'y rencontrait. Il était difficile de lui faire accepter une pièce d'habillement, surtout peut-être quand la saison et l'état de l'atmosphère semblaient la rendre plus indispensable. Un jour de gelée, un cordonnier voulut lui donner une paire de souliers ; Benoît, qui n'avait aux pieds que des savates rompues de toutes parts et tenant à peine à l'aide de ficelles, remercia d'un sourire gracieux et passa outre : la gelée était pour lui un bénéfice. Une autre fois, Locaja, qui lui avait donné une paire de souliers, le rencontra, par le mauvais temps, les pieds dans l'eau et tout aussi mal garantis :

— « Pourquoi ne vous servez-vous pas des chaussures que je vous ai données ? » lui dit le bon Frère.

— Oh ! celles-ci sont bien suffisantes, » répondit Benoît.

Quand on l'avait obligé d'accepter un don, on ne

l'avait pas encore contraint de s'en servir. Par un temps rigoureux, une femme, qui le vit sans chapeau dans la rue et tout transi de froid, voulut lui donner un bonnet de laine. Le Bienheureux refusait, prétendant n'en avoir pas besoin; toutefois il céda à une importunité charitable, et peut-être pour laisser à son prochain le mérite d'une bonne œuvre. Mais le lendemain cette bienfaitrice le trouva de nouveau la tête nue; et, à quelques jours de là, elle reconnut le bonnet qu'elle avait donné au Bienheureux sur la tête d'un autre mendiant. La bonne chrétienne ne s'en scandalisa pas et admira au contraire la charité de ce pauvre. D'autres faisaient comme elle, et les bienfaits et les générosités du serviteur de Dieu ne lui attiraient pas uniquement des avanies.

On sait qu'il donnait volontiers les aumônes qu'il venait de recevoir : il les donnait aux autres pauvres ou les mettait dans les troncs des églises. Le sacristain de Notre-Dame des Monts le voyant y mettre plusieurs pièces de monnaie s'émerveillait :

— « Quelle religion! disait-il; ce pauvre vit d'aumônes, et il se prive pour contribuer aux frais du culte! »

Le Bienheureux recevait avec une sorte d'indifférence les aumônes qu'on lui faisait; dans les églises surtout, il les prenait sans avoir l'air de s'en apercevoir; mais dans les rues il remerciait sans parler, le plus souvent avec un regard, un sourire et une inclination de tête si gracieux, si aimable et si pieux que les donateurs trouvaient à s'y édifier. Un ancien jésuite entre autres, Nicolas Graciosi, avait remarqué le remercîment de ce pauvre, et en avait le cœur attendri et épanoui.

Cette ineffable sérénité, au milieu du plus complet dénûment, était toujours le charme et comme l'auréole du Bienheureux. Peu y résistaient d'entre ceux qui savaient réfléchir : et les impressions fâcheuses des préjugés et de la nature s'effaçaient, pour peu qu'on eût le temps ou l'occasion de considérer l'ami de Dieu. Au premier abord, quelquefois on le prenait pour un fou : en le revoyant, on supposait qu'il était scrupuleux ; un peu plus tard, on reconnaissait le chrétien véritable et éclairé ; bientôt enfin, on démêlait tous les signes de la sainteté et l'on était porté à la vénération. C'est du moins par ces diverses phases que passa une religieuse des *Maîtresses Pies*, dont nous avons déjà nommé la mère, Madeleine Majo, qui dirigeait une école dans le voisinage de Notre-Dame des Monts. Les premières fois qu'elle le remarqua dans cette église (1774), et alors qu'elle n'avait encore qu'une médiocre opinion du Bienheureux, elle le voyait agité, elle l'entendait redire et répéter diverses paroles de l'office, elle saisissait surtout des aspirations prononcées avec une ferveur extraordinaire :

— « Seigneur Jésus, ayez pitié de moi ! délivrez mon âme des peines de l'enfer ! »

Benoît était alors livré à d'assez rudes épreuves : l'accent avec lequel il se recommandait à Dieu et exprimait ses terreurs de l'enfer était si pénétrant, que la maîtresse pie, malgré le peu de considération qu'elle avait pour ce pauvre, en était frappée et touchée, et répétait elle-même, et comme involontairement, ces invocations.

L'année suivante, elle le trouva plus calme et admira

surtout sa dévotion la nuit de Noël. Avant de placer l'Enfant-Jésus devant le maître-autel, où, selon l'usage de Rome, il doit rester exposé tout le temps de Noël, un prêtre le donne à baiser aux assistants. Benoît l'arrêta l'espace d'un *Credo*, et ne pouvait détacher ses lèvres de l'image de Dieu né dans la pauvreté. Cette ardeur n'était pas sans doute suffisante pour donner à la religieuse, qui s'en aperçut, la haute opinion qu'elle eut plus tard du Bienheureux; toutefois, cette circonstance contribua à modifier les premiers sentiments de cette pieuse fille, et à attirer son attention plus fortement sur ce pauvre qu'elle voyait tous les jours.

Antoine Silvani, homme éclairé, employé à la Consulte, venait deux fois par semaine à Notre-Dame des Monts. Les premières fois qu'il y vit Benoît, il s'étonna de son dénûment et de son assiduité à la prière, et ne put s'empêcher de penser, selon les inspirations de la sagesse humaine, que ce jeune homme ferait bien mieux de travailler et de gagner sa vie, que de passer sa journée dans les églises et de rester dans une si excessive pauvreté. Cependant, à force de le voir, et sans qu'aucune autre circonstance que la persévérance du Bienheureux à la prière vînt le recommander à son attention, Silvani réforma peu à peu son premier jugement: il crut reconnaître dans ce pauvre quelques signes des communications célestes; il devina que c'était un contemplatif, tendant à une plus intime union avec Dieu. Silvani avait bien jugé, et du moment qu'il fut dans ce sentiment, il ressentait une douceur spirituelle, une dilatation intérieure et comme un épanouissement à considérer le Bienheureux. Sa joie à le rencontrer dans

les églises et dans les rues était mêlée de respect ; il était persuadé d'avoir un saint devant les yeux. Tous ceux qui pouvaient le fréquenter ou l'étudier arrivaient à cette conclusion. Locaja disait que ce n'était pas un homme, mais un ange, et qu'il n'y avait pas d'autre expression suffisante pour le qualifier.

Une femme mariée et mère de famille, qui assistait tous les jours à la messe à Notre-Dame des Monts, sans pouvoir s'astreindre à une heure régulière, avait remarqué ce pauvre, qu'elle trouvait toujours à l'église, où il restait en effet toute la matinée.

— « C'est un pauvre volontaire, pensait-elle ; il observe vraiment les conseils de Jésus-Christ. »

Elle avait remarqué qu'il ne demandait jamais l'aumône ; elle eût voulu la lui offrir, mais le respect la retenait, et elle craignait de le désobliger. Un jour elle se trouva à la table de communion auprès de lui :

— « Oh ! se disait-elle, je ne suis pas digne d'être à sa droite ! Puissé-je en paradis être à sa gauche ! »

L'abbé Rossi, qui avait remarqué le Bienheureux au Monte Cavallo, où il n'avait pas goûté toutes ses singularités, était devenu préfet du collége des Maronites, et avait eu occasion de revoir le Bienheureux et de bien connaître sa manière de vie. Il le rencontrait surtout aux prières des Quarante-Heures. Il le signala un jour à ses élèves dans l'église de Saint-Jean della Pigna, où le Saint-Sacrement était exposé :

— « Regardez bien prier ce pauvre, leur disait-il ; vous verrez comme prie un saint. »

Il ne se contentait pas de le signaler à ses élèves ; quand il le rencontrait dans la rue, il s'arrêtait pour le

mieux voir, et dans son enthousiasme il arrêtait même les passants, leur disant :

— « Voulez-vous voir un saint? Considérez ce pauvre. »

Tandis que la réputation de vertu et de sainteté du Bienheureux s'établissait ainsi chez tous ceux qui étaient à même de le connaître, le démon ne laissait pas de livrer des assauts à cette âme d'élite. Il n'y a pas de sainteté sans combats. Le Bienheureux, en mâtant tous les appétits de la nature, n'avait pas découragé les malices infernales, et il avait à se défendre de cet aiguillon de la chair et de ces soufflets que connaissait saint Paul. Au milieu de ses austérités, l'étincelle qui brûle toute chair s'allumait en lui, et il se voyait assiégé de suggestions contre l'angélique vertu. Qui dira l'angoisse d'une âme de cette sorte, lorsqu'elle voyait s'ouvrir tout à coup au dedans d'elle-même l'abîme infect, et qu'elle se sentait entourée des brouillards fétides qui s'en échappent? Qui représentera les cris, les prières, les prosternements; les frappements de poitrine du Bienheureux, se dressant contre le démon de l'impureté, repoussant ses imaginations et se retournant vers Dieu avec frayeur et amour ; gémissant et éperdu, protestant qu'il aimerait mieux mourir que de consentir aux imaginations évoquées de toutes parts contre lui ? Malgré la fermeté et les protestations de ce cœur tout à Dieu, le démon ne se décourageait pas : il revenait à la charge ; à tout instant il cherchait à surprendre le Bienheureux, s'efforçant tantôt de le jeter violemment au fond du précipice, et tantôt de l'attirer doucement vers les pentes à peine sensibles qui conduisent à l'abîme à travers les fleurs.

Le vigilant Serviteur de Dieu ne se laissait ni endormir ni renverser. Il était plein de tremblement et d'angoisse, toujours généreux, mais toujours inquiet sur sa faiblesse. Ses nuits surtout étaient cruelles. Sous l'escalier de la place Monte-Cavallo, sur les marches des églises, sous l'arcade du Colisée, exténué de jeûnes, de prières et de macérations, il sentait le démon se glisser auprès de lui et s'essayer à l'étreindre. Dans la lutte qui s'engageait alors, il se roulait quelquefois par terre, il se signait, il avait recours à la Sainte Vierge, il implorait Dieu, il se rappelait la passion du Sauveur et ne cessait pas de combattre l'effort de l'enfer. La merveille et la gloire est qu'au milieu de ces tempêtes, le démon, avec toutes ses forces et toutes ses ruses, ne put surprendre dans cette âme le moindre consentement à toutes les imaginations qu'il insinuait. Au dire de ceux qui le connurent très-bien, le Bienheureux est mort dans l'innocence baptismale.

Tout s'explique alors dans sa vie : pour garder un tel trésor, pourrait-il y avoir trop d'austérités, de mortifications, de prières et de pauvreté ? Une pareille richesse ne se conserve que dans le tremblement et la vigilance; et les attaques du démon ont pour résultat d'obliger les serviteurs de Dieu à marcher contre lui. C'était pour abattre l'esprit immonde que Benoît avait embrassé ce régime de vie si dur, si odieux à la nature, et qui était, pour ainsi dire, à l'avance, une réponse aux théories et aux progrès du XIXe siècle. Aux approches de cette Révolution où tant d'esprits voient une conquête et une gloire, et qui a été uniquement la réhabilitation de la matière; à l'aurore de ce règne du sensualisme que les géné-

rations, oublieuses du ciel, ont voulu établir sur la terre, et qui les écrase et les ravale si complétement de nos jours, qui discipline et façonne les langues, les obligeant à mettre en honneur les mots inconnus ou odieux à nos ancêtres de *confort* et de *jouissance*, la Providence n'a-t-elle pas donné une mission particulière à notre Bienheureux, qui a voulu transformer en tribulations de la chair tous les appétits de la nature, et qui, dans l'espérance d'écraser la tête du démon, s'est appliqué et a réussi, on peut bien le dire, à refuser toute satisfaction à ses sens?

L'austérité est la gardienne de la chasteté : Benoît le savait, et c'est à cette connaissance qu'il faut attribuer ces inventions extraordinaires de mortification qui ont fait de sa vie un sacrifice sans relâche. Il y avait les précautions éloignées, qui pénétraient tout le régime de sa vie, et les précautions ayant plus particulièrement et plus prochainement trait à protéger à tout prix la sainte vertu. Par amour de la sainte vertu, le Bienheureux ne quittait jamais ses vêtements; et lorsque dans ses dernières années, il avait enfin renoncé à la vie vagabonde, et accepté un asile pour la nuit à l'hospice Saint-Martin-des-Monts, bien qu'il y eût un lit, jamais il ne se dépouilla de ses habits. Par amour de la sainte vertu, il refusait de faire usage du vin, persévérait dans le jeûne toute l'année, et se nourrissait presque uniquement d'aliments rebutants ou insipides. S'il assistait aux distributions de soupe qui se faisaient aux portes des couvents, c'était, avons-nous dit, pour faire acte de pauvreté, et le plus souvent il se retirait sans avoir rien reçu. Son unique repas consistait alors

souvent en débris de toutes sortes et épluchures de légumes, qu'il ramassait dans les rues et sur les tas d'ordures, vers l'heure de midi. Il était maître de ses goûts et avait triomphé de toutes les répugnances.

Il était aussi maître de ses yeux, et rien n'a jamais surpassé la modestie de ses regards : un de ses confesseurs, le P. Temple, assurait que le Bienheureux devait avoir acquis aux paupières certains muscles qui l'eussent empêché de regarder un objet dangereux. Jamais il n'a considéré le visage d'une femme : à peine consentait-il à leur parler. Plusieurs, jalouses de lier conversation avec lui, ont vu leur curiosité et leurs tentatives déjouées par sa modestie : sans lever les yeux, il répondait brièvement et même le plus souvent par un signe. Elles étaient pour lui un objet de répulsion et de fuite. Une d'entre elles reconnaissait que, malgré toutes ses tentatives et bien qu'elle l'eût abordé plusieurs fois, elle n'avait jamais réussi à voir ses yeux, et elle n'en connaissait pas la couleur.

Il n'était pas moins vigilant à la garde de ses oreilles. Le moindre mot capable d'offenser la modestie était, disent les historiens, comme un éclat de tonnerre qui le faisait frissonner et frémir ; et la terreur qu'il avait d'entendre ces tristes propos l'engageait à éviter les hôtelleries et à fuir même les hospices où étaient logés les pauvres.

Malgré sa fermeté et sa vigilance, ces luttes avec l'esprit d'impureté ne laissaient pas d'inquiéter la conscience de Benoît : outre l'angoisse que les imaginations horribles qui lui étaient présentées pouvaient causer à une âme si scrupuleuse et si facilement alarmée, la

crainte d'offenser Dieu était un supplice pour ce cœur dévoué. Mais, dans le temps de ces cruelles suggestions, une autre inquiétude poignait le Bienheureux. Il se trouvait aride et désolé devant son maître : il eût voulu correspondre à toutes les grâces de Dieu, et se désolait de la sécheresse où il se trouvait et dont il s'accusait comme d'une faute. On sait le tourment de ces âmes privilégiées qui cherchent Dieu et qui croient ne pas le trouver. Benoît qui poursuivait son Bien-Aimé à travers tant de prières, de mortifications et de pénitence, se croyait et se trouvait insensible aux divins attraits, il les suivait sans joie et sans lumière sensibles. A peine de temps à autre goûtait-il quelque consolation intérieure, et savourait-il quelque caresse particutière de l'Esprit-Saint. Il rentrait bientôt dans ces sortes de ténèbres intérieures où s'épurent les âmes privilégiées ; et, le croirait-on, cet homme qui avait tout sacrifié, et tout sacrifié d'une façon absolue, inouïe et incompréhensible, ne pouvait parvenir à formuler ses actes d'adoration et d'amour ! C'était pour lui un continuel tourment, et sa conscience alarmée voyait dans cette impuissance une faute qu'il se reprochait douloureusement.

L'Espérance en même temps était attaquée dans son cœur : le démon lui suscitait dans l'esprit des pensées de défiance et de désespoir : lui découvrant son indignité, lui répétant que son nom n'était pas inscrit au livre de vie ; et le Bienheureux, pour combattre cette tentation incessante, ne manquait jamais d'ajouter à la formule de l'acte d'Espérance, qu'il répétait plusieurs fois le jour :

« Seigneur, daignez jusqu'à mon dernier soupir accroître et fortifier mon espérance. »

Si redoutable que fût cet état, c'était une épreuve et le Bienheureux en vit la fin. L'Esprit-Saint le combla de lumières et lui communiqua des clartés sensibles si évidentes, que le directeur du Bienheureux disait qu'il aurait pu se faire le disciple de son pénitent.

Ce directeur était un religieux des clercs mineurs réguliers de la congrégation de Saint-François Caracciolo, chargé du ministère pastoral dans l'église des Saints Vincent et Anastase *in Trevi*. Le. P. Thomas Gabrini était un homme de grand mérite, sage théologien et prêtre zélé. Un matin de l'hiver de 1772, lorsque Benoît, qui jusque-là s'était adressé aux pénitenciers français, commençait à parler l'italien, le P. Gabrini trouva à son confessionnal un pénitent ayant toute l'apparence d'un mendiant et semblant avoir vingt-cinq à vingt-six ans. Il se disait pélerin, et à son accent le prêtre reconnut un Français. Ce pèlerin était préoccupé de la crainte de n'être pas compris, et le confesseur eut besoin de le rassurer plusieurs fois à ce sujet; il s'annonçait comme un grand pécheur et demandait à être aidé pour faire une bonne confession. Le P. Gabrini, malgré les haillons, avait reconnu quelque noblesse d'allures, et il crut avoir affaire à un enfant prodigue résolu d'abandonner la voie d'iniquité et venu à Rome pour se faire absoudre de censures réservées. Toutefois il entendit autre chose que des péchés, et, persistant dans son préjugé, il interrompit le pénitent et lui reprocha de ne pas savoir se confesser. Il se mit à l'interroger, et les réponses qu'il obtint lui firent comprendre qu'il

avait devant lui une âme privilégiée, d'une pureté de conscience admirable, craignant et aimant Dieu, fuyant jusqu'à l'ombre même du mal, si bien qu'après avoir longuement entendu et interrogé ce pénitent, le confesseur ne trouvait pas matière suffisante à l'absolution.

Dès ce moment le confesseur ne l'oublia plus.

Il le revit de loin en loin d'abord, jusqu'en 1775. A ce moment, durant cette année du jubilé qui est une date dans la plupart des témoignages des procès, le confesseur le trouva parmi la foule des pénitents qui entouraient son confessional pour gagner l'indulgence plénière. Le P. Gabrini connaissait l'admirable pureté de cette âme, il avait entrevu les voies sublimes où elle était conduite, il en tenait mémoire et il estima que la démarche du Bienheureux témoignait d'une humilité propre à accroître son estime de la sainte vie de ce pèlerin.

Il continua à le voir de temps en temps les années suivantes, puis enfin, plusieurs années, tout à fait régulièrement. Aux confessions se joignaient de longues conférences de sorte que le P. Gabrini fut à même de pénétrer l'esprit de cet admirable pénitent. Dès l'abord, il avait voulu s'assurer de la solidité de la voie extraordinaire où il était entré. L'obéissance y servait de guide. Benoît n'avait rien entrepris, il ne faisait rien de sa propre volonté. Poussé par l'esprit de Dieu, il avait soumis toutes ses inspirations à l'avis d'un directeur éclairé. Tout son mode de vie avait été approuvé. Le P. Gabrini voulut éprouver cet esprit de soumission. Il savait combien ce pauvre était attaché à sa misérable et chère vie de pèlerin ; il lui recommanda un jour de

la quitter et de s'appliquer à quelque profession. « Je ne lui enjoignis pas par ordre, dit Gabrini. Je lui suggérais seulement par conseil, sachant très-bien qu'il répondrait à mes conseils en donnant ses raisons avec humilité et soumission. » Ainsi fit le pénitent, se bornant à donner à remarquer qu'il n'était propre à rien, qu'il n'avait fait l'apprentissage d'aucun état et qu'il ne savait à quoi s'appliquer. Le confesseur l'engagea à se mettre en service. Benoît ne refusa point, mais fit observer qu'il ne savait à qui s'adresser et qu'il trouverait difficilement quelqu'un pour s'accommoder de lui. Le confesseur lui indiqua certaines démarches, l'encourageant, entre autres, à se présenter à quelqu'un de ses *nationaux*, et lui recommandant surtout de ne pas manquer à revenir bientôt lui faire connaître le résultat de ses poursuites. Le Bienheureux, se bornant à dire qu'en vérité il ne se croyait pas capable d'autre chose que de laver les écuelles dans quelque cuisine, aquiesça néanmoins à tout et se mit en devoir d'obéir. Il revint bientôt en effet, plus tôt qu'il n'avait coutume, exposer les diverses tentatives qu'il avait faites et dont le résultat était qu'on s'était moqué de lui et qu'on lui avait dit qu'il était trop malpropre et trop faible pour que jamais personne le voulût employer. Le confesseur jugea l'épreuve suffisante.

L'estime qu'il avait de son pénitent, d'ailleurs, la connaissance des voies extraordinaires où cette âme était conduite engageaient le P. Gabrini à beaucoup de ménagements : il proposait des conseils et élevait des difficultés plutôt qu'il ne donnait des ordres. Benoît savait justifier toutes les habitudes de son régime de

vie. Il n'avait rien entrepris sans conseil, et les textes de l'Ecriture abondaient dans sa bouche pour condamner la chair, recommander la pénitence et exalter la pauvreté. Le Fils de l'homme a recommandé de ne pas songer au lendemain et de se fier au Père céleste, qui connaît mieux que nous-mêmes ce qui nous est nécessaire. Il a dit aussi qu'on ne peut être son disciple si on ne renonce à tout ce qui n'est pas lui. C'est pour cela que Benoît ne voulait réserver pour le lendemain aucune des aumônes qu'il recevait, et qu'il était exact à les distribuer toutes aux autres pauvres. Le confesseur aurait au moins désiré un peu plus de propreté; mais Benoît citait les textes de l'Ecriture et des maîtres spirituels qui exaltent toute affliction de la chair.

En écoutant ces doctrines, en voyant ce zèle à suivre le Fils de l'homme par les voies les plus ardues et les plus crucifiantes, en connaissant l'humilité sublime du Bienheureux et son désir d'obéissance, le P. Gabrini, confondu et rempli de terreur, n'insistait pas dans ses objections et laissait son pénitent suivre les inspirations rigoureuses de l'Esprit-Saint. Il ne fit de réserves expresses que sur l'habitude de passer les nuits en plein air ; et il ordonna au Bienheureux de quitter ce régime aussitôt que sa santé aurait à en souffrir. Le confesseur d'ailleurs, craignant de ne pas avoir les lumières nécessaires pour conduire une âme aussi sainte, lui recommandait de chercher un directeur plus capable et plus éclairé. Il l'engageait à en choisir qui n'eût pas la charge d'une paroisse. Il exigeait souvent qu'il prît d'autres avis que le sien. Longtemps en effet, Benoît avait pratiqué d'autres confesseurs, et quand il revenait à Ga-

brini, celui-ci se faisait rendre compte des décisions qu'il avait reçues et de toute sa conduite de l'entre temps. Lorsqu'enfin vers 1779 le P. Gabrini devint le confesseur habituel du Bienheureux, il s'appliquait toujours moins à décider de lui-même qu'à connaître et à confirmer les décisions des autres confesseurs. Benoît, tout en étant attaché aux austérités de sa vie et en les défendant même contre les conseils du P. Gabrini, restait docile et soumis. Il rapportait les réponses qu'il avait reçues. Il tenait avant tout à la déférence et à l'obéissance. Toutefois son respect et son humilité ne triomphèrent pas de la délicatesse de son directeur ; et celui-ci fut un jour tellement stupéfait et effrayé de la vertu de son pénitent, que n'osant pas l'écarter absolument de son confessionnal, il lui commanda au nom de l'obéissance de chercher un autre confesseur habituel, tout en s'offrant d'ailleurs à l'entendre de loin en loin.

Le P. Gabrini, en effet, ayant au nom de l'obéissance interrogé Benoît sur les persécutions auxquelles pouvait l'exposer son régime de vie, et ayant appris les avanies que lui faisaient parfois les enfants et les mauvais sujets, l'engageait à porter plainte contre les plus insolents et se proposait lui-même pour faire cesser ces mauvais traitements. Le Bienheureux ne se contenta pas de dissuader son confesseur, « parce que, disait-il, cela n'en valait pas la peine, » mais il lui exposa naïvement la joie intérieure qu'il éprouvait à être bafoué et insulté, la sublime et délirante avidité des humiliations dont il était dévoré, et tout le renversement de la nature où la folie de la croix avait mis son cœur.

« Je ne puis sans émotion rappeler cette surprise, dit le confesseur. Je confesse la vérité. A ce coup je perdis toute mon assurance, je m'intimidais extrêmement et je découvris la grandeur de cette âme dans un état si sublime que cette direction me parut tout à fait au-dessus de mes forces. »

Benoît obéit à cette injonction. C'était en carême 1782. Il revit le P. Gabrini quelque temps après pour lui annoncer qu'il avait en effet trouvé un directeur. Il se confessa une dernière fois à lui trois jours avant sa mort.

La réserve et la prudence avaient engagé le P. Gabrini à ne pas chercher à pénétrer dans la connaissance des merveilles singulières que la grâce opérait dans l'âme du Bienheureux. Il en avait entrevu assez pour être éclairé sur leur source, mais il trouvait plus sûr pour lui-même et sans préjudice d'ailleurs pour son pénitent de ne pas entrer dans le détail des communications particulières, des douceurs surnaturelles, des lumières et des enseignements dont le divin maître encourageait et consolait son serviteur. Les tribulations, en effet, ne duraient pas toujours . Le divin maître a des caresses particulières pour ses amis privivilégiés : la joie et la lumière pénétraient dans l'âme du Bienheureux ; elle en était enivrée.

Le confesseur persévéra dans sa volonté de ne rien connaître. Il imposait silence sur toutes les locutions internes. Il n'ignorait pas qu'un beau champ d'études mystiques était ouvert à ses yeux ; il eût voulu qu'un autre y pénétrât. Pour lui qui regrettait plus tard de ne l'avoir pas assez exploré, la modestie et la défiance de

lui-même l'avaient retenu. Il craignait de s'engager dans cette voie délicate au détriment de l'âme admirable et sublime dont la direction lui était con[illegible], et lui suscitait tant de sollicitudes en même temps que d'admiration. Benoît d'ailleurs ne cherchait pas à révéler ce qu'on eût pu lui imputer à honneur, mais de son côté, le P. Gabrini poussait si loin la réserve et le scrupule d'aller au delà de ce qui le regardait véritablement, qu'il ne pressa jamais le Bienheureux sur son histoire, sur son pays, sur sa famille. Il ignorait jusqu'à son nom : il lui fut révélé par la voix publique, lorsque, à la mort du serviteur de Dieu, ce nom, obscur et inconnu jusque-là, éclata tout à coup dans la ville de Rome, au milieu des hommages populaires, avec un retentissement que les empereurs et les conquérants n'ont pas toujours éveillé.

X

LE BIENHEUREUX, PÈLERIN DE NOTRE DAME DE LORETTE

1773—1779.

Le pèlerinage de Notre-Dame de Lorette avait le premier attiré Benoît, et la dévotion du Bienheureux le ramenait tous les ans en présence de la *Sainte-Case.* Il ne se rassasiait pas de contempler les murs témoins du plus ineffable mystère de l'amour de Dieu pour les hommes. Tant que les portes de la basilique étaient ouvertes, du matin jusqu'au soir, il persévérait dans la prière, soit devant l'autel où reposait le Saint-Sacrement, soit dans l'intérieur même de la Sainte-Case. Pour s'introduire dans ce dernier lieu de délices et de ravissements, le Bienheureux choisissait les instants où l'église était moins fréquentée, afin d'être plus libre dans les expansions de son amour. S'il était seul, il se laissait aller à ses transports, fondant en larmes, s'épanchant en soupirs de reconnaissance, baisant les murs bénis et sanctifiés qui ont abrité le *salut du monde.* Les messes qui se célébraient toute la matinée dans la basilique, les divers offices capitulaires n'étaient pas pour lasser sa dévotion. Les jours de fête et les dimanches. quand la basilique se remplit de peuple, Benoît se place volontiers derrière les piliers ou dans les recoins obscurs; quelquefois il reste sous le vestibule de l'église, comme

le plus indigne et le moindre de l'assemblée des fidèles; partout sa piété le fait aisément remarquer, mais lorsqu'on récite les litanies *lorétaines*, sa ferveur se manifeste dans le timbre de sa voix, qui acquiert une sonorité extraordinaire et s'anime d'un tel accent de componction et d'amour que les assistants en sont émus et pénétrés.

Durant ses premières visites, Benoît passa néanmoins à peu près inaperçu. Les pèlerins se succèdent, et ceux qui étaient édifiés de la piété de celui-ci ne se communiquaient pas leurs impressions. Cependant cette impression se renouvelait ou s'étendait chaque année : ce n'était plus seulement l'assiduité du Bienheureux à la prière, et sa présence persévérante à la Basilique qui étaient signalées. On commençait à connaître ses allures : on avait deviné qu'il voyageait seul afin de satisfaire à son attrait pour l'oraison ; d'autres pèlerins avaient remarqué que, quelle que fût sa fatigue, sa première visite en entrant dans un village était pour l'église ; on savait qu'il ne demandait jamais l'aumône et qu'il la faisait souvent ; on n'ignorait pas qu'il ne se retirait pas le soir dans les hospices destinés à loger les pauvres pèlerins ; on l'avait trouvé la nuit, prosterné devant une image miraculeuse de la Vierge, et dans une sorte d'extase, dont on n'avait pu le tirer en le heurtant. On l'appelait *le petit saint français*, et toute sa conduite était un grand sujet d'édification pour les divers pèlerins de Notre-Dame de Lorette.

En 1773, après la suppression de la Compagnie de Jésus, les religieux conventuels avaient été appelés à la Pénitencerie de Notre-Dame de Lorette, et le Péni-

tencier français se trouvait le P. Temple qui, à Assise, avait donné au Bienheureux le cordon du Petriarche Séraphique. La charge du Pénitencier l'obligeait à surveiller les pèlerins de sa nation. Le P. Temple était exact, minutieux même, volontiers mécontent de lui et assez porté à la sévérité. Il se plaignait souvent des pauvres visiteurs de Notre-Dame de Lorette, disant qu'ils étaient pour la plupart des manières de vagabonds, dépourvus du véritable esprit de pèlerinage et attirés pa t ut autre motif que la piété. On ne lui contestait pas ce jugement défavorable, mais on lui assurait qu'il y avait des pèlerins d'autre sorte ; on lui en dépeignait un, véritablement homme de Dieu, adonné à la prière et aux œuvres de miséricorde, fuyant les auberges ou quand il était contraint d'y entrer, sachant y garder la solitude pour vaquer à l'oraison. On décrivait le costume de ce bon pèlerin, qui était Français, du diocèse de Boulogne ; on parlait de sa ceinture de corde, de son chapelet et de sa croix pendus à son cou : aucun de ces détails ne frappa le P. Temple. Non-seulement sa pensée était loin de se reporter vers l'affilié à la confrérie du Saint-Cordon, qu'il avait reçu à Assise, mais sa curiosité et son intérêt n'étaient pas même éveillés.

Les récits ne se bornaient pas cependant à l'extérieur du personnage. Les uns se vantaient d'avoir surpris ses gémissements sur l'état des pécheurs, d'avoir entendu ses colloques enflammés avec Dieu ; quelques-uns, l'ayant rencontré et reconnu à quelques journées de Lorette, annonçaient son arrivée prochaine. A cause de sa charge et par exactitude de conscience, le P. Temple

s'appliquait cependant à s'enquérir de la conduite de ses compatriotes ; rien ne put attirer son attention sur le pèlerin français qui était l'objet de tant d'éloges. On le lui montra : le Religieux lui parla, l'interrogea et lui recommanda de venir se confesser (1) : il est fort à présumer que Benoît obéit à cette invitation ; mais le P. Temple ne fut frappé de rien, et il resta, en ces premières années, aussi indifférent à l'aspect du Bienheureux qu'à tous les récits qu'on lui en put faire.

Le Bienheureux n'avait pas été uniquement remarqué des pèlerins et des pauvres. Un des clercs de la sacristie de la Basilique, Gaspar Valeri, simple minoré, se sentait attiré par une secrète sympathie vers ce pauvre si sordide et si fervent qu'il voyait du matin au soir agenouillé dans la Basilique. Il examina toutes ses allures et constata que ce pèlerin était vraiment infatigable dans ses prières, et qu'il ne consentait même pas à les interrompre quand on fermait l'église. Après avoir été contraint d'en sortir, il se plaçait, en effet, près d'une porte, et appuyé contre le mur, un livre à la main, il paraissait continuer ses oraisons, lisant, méditant, levant les yeux au ciel ou les tenant inclinés vers la terre. L'abbé Valeri aborda un jour ce pauvre pour lui demander s'il recevait l'aumône :

« — Je la reçois, répondit doucement Benoît, quand on veut bien me la donner. »

L'abbé, tout en voulant y mettre de la réserve, lui posa diverses questions. Le Bienheureux, d'un air humble et poli, répondit laconiquement, se bornant parfois à ce simple mouvement des épaules qui lui était habi-

(1) Gasp. Valéri. G. 211. B. 63.

tuel pour épargner les paroles. Il dit son nom : Benoît, son pays : la France, et qu'il demeurait à Rome.

— « Dans quelle maison, » demanda l'abbé?

Le serviteur de Dieu se contenta de sourire ; et l'abbé n'osant insister, couvrit le silence de son interlocuteur en faisant remarquer qu'à Rome, on pouvait se bien conduire sans être remarqué. Benoît acquiesça à cette réflexion et ne laisssa pas de dire qu'il allait tantôt dans une église et tantôt dans une autre : même il avoua qu'il était assidu aux Quarante-Heures.

Ses réponses concises et le ton modeste dont il les faisait ne pouvaient qu'exciter l'intérêt du jeune ecclésiastique. Il se préoccupait de l'endroit où le Bienheureux passait la nuit à Lorette. Il fit la question, et Benoît indiqua le lieu même où il se trouvait.

L'abbé pouvait aisément vérifier le fait. En se rendant à l'église où l'appelait de grand matin son service de la sacristie, il trouva le pauvre à cette même place sur les degrés de la Basilique. Il faisait compassion, étendu sur ces marbres, et l'abbé ne pouvait comprendre comment il pouvait y résister à la fraîcheur des nuits. Il lui conseilla de se retirer sous les galeries ou de chercher quelque réduit dans la campagne.

— « Ne savez-vous pas, disait-il, que le froid de ce pavé et le courant d'air du clocher pourraient vous donner la mort? »

— « Dieu le veut, » répondait Benoît ! Il ajouta :

— « Un pauvre comme moi se repose où il se trouve et ne doit pas chercher un lit bien commode. J'aime d'ailleurs à être seul et à me tenir en paix. »

L'abbé Valeri était confondu de ce peu de souci de

soi-même. Il savait d'ailleurs que le pèlerin ne demandait jamais l'aumône, qu'il la refusait parfois et qu'il s'en inquiétait peu. L'abbé l'avait prévenu qu'à titre de Français, il pouvait avoir part pendant trois jours à la distribution des vivres, matin et soir, à la Pénitencerie; il suffisait de se présenter muni d'un billet de confession. Benoit avait laissé tomber ce renseignement. Pour en profiter, il eût fallu quitter l'église quand les portes en étaient encore ouvertes. L'abbé connaissait assez déjà le pèlerin pour s'expliquer sa préférence. L'esprit du jeune ecclésiastique restait néanmoins préoccupé du mystère qui entourait ce fervent personnage et parcourait les diverses suppositions que d'autres avaient déjà faites; était-ce un jésuite qui avait embrassé cette vie de pénitence depuis la suppression de la Compagnie? était-ce un jeune homme de bonne famille contraint de se dérober aux siens? en tout cas, n'était-ce pas un grand saint... ou un grand fou ?

L'abbé Valeri inclinait de plus en plus vers le premier sentiment. Il eût voulu s'éclairer des lumières du P. Temple; il avait essayé de mettre ce religieux en rapport avec le singulier pèlerin que sa naissance plaçait sous la juridiction du pénitencier. Mais le P. Temple n'avait pas été touché. Malgré le zèle et l'exactitude de ce religieux, ce qu'on nous dit de son caractère, non plus que le respect de l'âge et du sacerdoce, ne permettait pas au jeune ecclésiastique d'insister beaucoup. La confiance et la sympathie de ce dernier augmentaient cependant à mesure qu'il étudiait le pèlerin et qu'il le connaissait davantage. Les relations se nouaient entre eux. L'emploi de sacristain mettait à

chaque instant du jour l'abbé en présence du pauvre dans l'intérieur ou aux portes de la Basilique ; et tout en apportant de la réserve, Valeri ne laissait échapper aucune occasion d'adresser la parole au mendiant. Benoît, de son côté, se sentait peut-être d'autant mieux à l'aise que le jeune clerc, en lui offrant ses services, l'avait prévenu qu'il était chargé de famille et qu'il ne pouvait pas l'aider bien effectivement.

L'abbé eût voulu arracher ce pauvre à la vie horrible qu'il lui voyait mener :

— « J'écrirai à vos parents, lui disait-il, ils viendront vous chercher ou donneront ordre de vous recueillir. »

Benoît souriait et se gardait de donner le nom de sa famille, ni celui de son pays. Toutefois, le Bienheureux n'était pas tout à fait indocile à ces témoignages d'intérêt. Il avait consenti à se procurer un gîte plus confortable que les degrés de la Basilique : il l'avait d'abord trouvé sous les porches de la Pénitencerie. Plus tard, sans doute par obéissance aux recommandations du docteur Gabrini, il allait chercher un abri dans la campagne, dans les chambres à four et les étables des paysans. Il sortait alors le soir de Lorette par la porte Marine et gagnait les champs par le chemin qui mène au port de Ricanati. Plus d'une fois, il rencontra alors l'abbé Valeri. Quand celui-ci était en compagnie de quelque ecclésiastique, le Bienheureux saluait silencieusement, ôtant le chapeau avec respect et tout au plus nommant le jeune clerc de son prénom qu'il savait. Mais quand don Gaspar était seul, il s'accostait volontiers du pauvre et même cheminait quelques pas avec lui sur la route. En lui parlant et en l'interrogeant, il

apprenait à mieux le connaître et à l'estimer chaque jour davantage.

La piété de Benoît lui inspirait vis-à-vis de tous les ministres des autels une réserve pleine de politesse. Quand il accompagnait ainsi sur la route don Gaspar, il avait soin de prendre la gauche et de se tenir un peu en arrière. Il faisait cela simplement, modestement, avec aisance ; don Gaspar concluait que ce pauvre si humble et tout couvert de vermine était un homme bien appris. Benoît, d'ailleurs, savait au besoin maintenir ses actes et les défendre. L'ecclésiastique, jeune et cédant à une sympathie toujours plus vive pour le Bienheureux, lui dit une fois, quand ils avaient déjà fait ample connaissance, que ce soin de tenir la gauche était de cérémonie et qu'il pouvait bien, entre eux, se relâcher de ce souci d'étiquette. Benoît lui rappela qu'il était prêtre et qu'on devait toujours garder vis-à-vis de lui le respect dû à sa dignité.

Don Gaspar, en effet, avait été élevé au sacerdoce depuis qu'il fréquentait le Bienheureux. Vers le temps de son ordination, le jeune clerc n'avait pas été sans inquiétudes ; il redoutait certaines difficultés d'autant que son frère aîné avait eu grand'peine à les franchir. Il s'ouvrit à Benoît, lui exposa le sujet de ses craintes et se recommanda à ses prières. Benoît l'écouta doucement, discrètement, leva les yeux au ciel, comme il faisait presque toujours avant de répondre, et ramenant au bout d'un instant son regard sur son ami, lui dit d'un ton ferme :

— « Tout ira bien. »

L'ordination de l'abbé Valeri ne rencontra aucun

obstacle, et le lévite estimait assez le mendiant pour attribuer ce bon résultat à ses prières. Il en savait déjà beaucoup sur son ami, et tout ce qu'il voyait ou entrevoyait, ajoutait à son édification. Il l'examinait tout particulièrement à l'église, surtout aux heures où elle était moins fréquentée. Il le voyait alors s'abriter derrière les piliers, ou s'asseoir dans l'ombre à côté des confessionaux. Comme le Bienheureux avait le plus souvent passé toute la matinée à genoux, l'abbé imagina d'abord qu'il cherchait là quelque repos. Mais plusieurs fois, dans ces coins obscurs et retirés, il vit le visage pâle, épuisé et ordinairement incliné du pèlerin, s'animer, s'enflammer et se dresser d'une façon particulière; le regard semblait extatique : l'abbé entendit des soupirs, il lui sembla voir des élans, il lui parut même que le Bienheureux était élevé de terre et que son attitude était surnaturelle.

— « Ah ! se disait en se confondant et s'humiliant l'abbé Valeri, c'est vraiment une âme sainte et tout embrasée de l'amour de Dieu ! »

Il eût voulu l'examiner avec plus d'attention encore; mais le respect le retenait; il redoutait la confusion où fut entré son ami s'il eût deviné qu'on observait ses ravissements. L'abbé, en effet, avait cru saisir un jour quelque inquiétude dans le regard de Benoît, lorsque ramené sur la terre, il examinait si quelqu'un dans l'église n'avait pas remarqué ses transports.

Ces illustrations excitaient au moins chez le bon abbé les désirs de pénétrer davantage dans l'intimité du pèlerin, mais elles ajoutaient aussi au respect qui augmentait la réserve. D'ailleurs, il ne faut pas presser

la confiance, on ne peut la gagner qu'avec le temps. Don Gaspar faisait chaque jour quelque petit progrès en s'appliquant avec zèle et discrétion à rendre à l'humble mendiant tous les services en son pouvoir. Il avait ordonné aux gardes Corses, qui veillaient à l'entrée de la *sainte Case*, d'y laisser entrer ce pèlerin dégoûtant aussi souvent qu'il se présenterait. Benoît n'était pas homme à abuser de ce privilége. Il était pauvre ; il voulait l'être en tout ; et nous avons déjà vu son souci de ne pas donner, même à sa piété, les satisfactions qui n'auraient pas été conformes à ce dernier rang où il voulait se tenir. Toutefois il ne pouvait être insensible à cette liberté d'entrer dans la *sainte Case*. Il remercia l'abbé Valeri. Les remerciements du Bienheureux avaient une grâce particulière : tous ceux qui les ont provoqués en ont gardé souvenir ; ils signalent le rayon de joie paisible et de douceur pénétrante qui en faisait le prix.

L'abbé Valeri, à son tour, usait de la reconnaissance que le Bienheureux lui portait, et, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, acquérait quelque petit renseignement sur son mystérieux ami. Un jour dans la Basilique même, près de l'autel de l'Annonciation, dans les bancs à côté du chœur, le voyant lire les Heures, il lui demanda s'il comprenait l'office :

— « Un tant soit peu, » répondit Benoît.

Malgré la diffusion des lumières à cette époque, cette intelligence de la langue latine chez un pauvre aussi dénué pouvait être un sujet d'étonnement, et un clerc de la Basilique, quelques années plus tard, ne sut pas en retenir l'expression. Ce clerc, Angelo Verdelli, avait

remarqué le Bienheureux et avait conçu une vive estime de sa piété. Avant l'heure des Vêpres, il le vit agenouillé entre ces mêmes bancs où Benoît aimait à se placer, près de l'autel de l'Annonciation. Le Bienheureux priait un livre à la main, et Verdelli s'approchant reconnut un bréviaire ; il ne put retenir un mouvement de surprise :

— « Vous lisez l'office divin ? »

— « Oui, » répondit Benoît sèchement et d'un ton qui ôta à son interlocuteur le désir de l'interroger même de plusieurs jours.

Il avait cru démêler dans l'accent du Bienheureux, avec le mécontentement d'être troublé par une pareille exclamation dans l'église, certain déplaisir d'avoir été ainsi surpris (1).

L'abbé Valeri en savait assez pour manifester moins vivement son admiration. Il avait déjà supposé qu'il avait à faire à un pauvre volontaire ; et lui voyant le bréviaire entre les mains :

— « Vous avez été religieux ? » dit-il doucement au Bienheureux.

Ils étaient dans l'église, où Benoît ne se souciait pas d'abonder en discours ; il répondit par un signe de tête, et l'abbé n'insista pas. Mais dans la rue, le soir, il reprit ce sujet et Benoît convint qu'il avait été plusieurs mois, huit ou neuf environ, chez les Cisterciens, à la Trappe. L'abbé s'informa pourquoi il les avait quittés et pourquoi il avait embrassé la vie pauvre, abjecte et misérable qu'il menait :

(1) Con voce di dispiacere per la sorpresa. Angelo Verdelli. B. 375.

— « Dieu l'a voulu, répondit Benoît, il faut se conformer à sa volonté. »

L'abbé n'ignorait pas le prix qu'il faut faire de la volonté de Dieu, et il supposait bien que la pauvreté et les ignominies, où vivait son ami, étaient pour quelque chose dans les grâces dont il était enrichi et dans les diverses illustrations dont l'ecclésiastique avait entrevu le secret; toutefois cette vie contredisait tellement la nature dans ses pentes en apparence les plus légitimes qu'on ne pouvait se retenir de désirer en adoucir les rigueurs les plus extrêmes et les plus répugnantes. Malgré le respect et l'admiration qu'ils lui portaient, tous les amis de Benoît ont souffert de sa sévérité pour lui-même, ils ont tous été émus de compassion et ils auraient voulu soulager ce malheureux dans sa pauvreté et ses misères volontaires.

— « Au lieu de courir le monde, exposé à toutes les intempéries, pourquoi, lui demandait l'abbé Valeri, ne pas rester à Lorette? vous pourriez y servir les messes. »

— « Vêtu comme je suis? dit Benoît. »

— « Ce n'est pas une affaire, répliqua l'abbé, on vous procurerait aisément une soutane et un autre habit propre. »

— « Personne ne me connaît, » objecta Benoît.

— « Moi, je vous connais, » reprit aussitôt l'abbé insistant et pressant.

Benoît coupa court :

— « J'y penserai, » dit-il.

L'abbé Valeri garda-t-il espoir de le convaincre? Le lendemain, il aborda son ami pour lui demander s'il avait réfléchi.

— « Dieu ne me veut pas dans cette voie, » répondit simplement et fermement le Bienheureux.

L'abbé Valeri néanmoins n'arrêta pas là ses tentatives.

— « Pourquoi, demandait-il un autre jour, pourquoi n'entreriez-vous pas chez les Camaldules ? C'est un ordre qui me plaît beaucoup, » continuait-il, et, faisant l'éloge de ces religieux, il insistait sur leur vie solitaire, mêlée d'exercices de communauté.

Benoît ne répondait rien ; l'abbé poursuivit :

— « Si vous vouliez, ce serait bien facile. »

L'abbé Valeri devait en effet aller le lendemain à Sirolo (1), il pouvait pousser jusqu'au mont Conaro (2) où les Calmaldules avaient un ermitage. L'abbé Valeri se proposait même, disait-il, de s'enfermer plus tard dans cet ermitage, et il n'eût pas tardé à y rejoindre son ami. La chose était ainsi des plus simples et ne devait souffrir aucune difficulté. Benoît le laissait dire. Il leva les yeux au ciel :

— « J'y penserai, » dit-il.

Le lendemain, don Gaspar, comme il avait annoncé, était parti pour cette petite excursion, son absence dura quelques jours. Durant ce temps, Benoît s'informa de son ami, plusieurs fois, à la sacristie et non sans anxiété. Enfin, sitôt qu'il le vit :

— « Dieu ne me veut pas dans cette voie, » lui dit-il avec gravité.

Ces refus pouvaient contrister l'abbé Valeri, ils ne lui retirèrent rien du respect qu'il portait au Bienheureux.

(1) Bourg de la Marche d'Ancône entre cette ville et Lorette.
(2) La montagne d'Ancône

C'était lors de son cinquième pèlerinage à Lorette, en 1776, que le pèlerin avait reçu et refusé ces propositions. Dans ce temps même, le 11 février, le P. Temple, étant à son confessionnal, remarqua un pauvre qui à diverses reprises tourna les yeux vers lui. C'était environ l'heure de midi, et le religieux finissait d'entendre les confessions ; le pauvre s'approcha avec timidité comme pour lui parler ; et brusquement interpellé en langue française s'il voulait se confesser, répondit d'un air doux et humble que l'indiscrétion serait trop grande de demander à se confesser à une heure aussi tardive : aussi n'avait-il que deux mots à dire, et la réponse qu'il sollicitait pouvait lui être donnée immédiatement. Le religieux toujours brusque lui dit de parler, et le mendiant expliqua que, se trouvant par la miséricorde de Dieu et de sa très-sainte Mère dans ce sanctuaire, il se croyait sous l'obédience du pénitencier français, aussi voulait-il obtenir de lui la permission de suivre à Lorette son régime de vie ordinaire.

Le P. Temple, qui croyait avoir des raisons de se méfier des pèlerins, fut assez étonné de cette proposition; sans la prendre tout à fait en mauvaise part, il s'informa du régime dont on lui demandait l'approbation.

— « J'ai, répondit Benoît, coutume de me contenter de ce qui m'est offert spontanément par charité. »

— « Mais si l'on ne vous offre rien ? » objecta le Conventuel.

— « Il y a la porte des couvents, » répliqua le pèlerin.

— « Il n'y a pas partout des couvents pour faire des distributions de vivres. »

— « Non, répondit le Bienheureux, mais il y a les épluchures et les débris qu'on jette par les fenêtres; j'y trouve, en fruits, en légumes, en écorces de toutes sortes de quoi me sustenter. »

— « Cependant, dit avec quelque sévérité le Pénitencier, si vous ne trouvez pas de ces débris, voulez-vous tenter Dieu et le forcer de faire des miracles ? »

— « Non, riposta Benoît, mais dans la campagne, le long des haies et des chemins, il ne manque pas de racines et de plantes suffisantes à me nourrir. »

Le P. Temple était plus étonné qu'édifié de ce colloque : il craignait de l'artifice, tout au moins de l'illusion. Il s'informa si ce beau régime avait reçu l'approbation de quelque directeur spirituel.

— « Oui et non, répondit Benoît, selon les inspirations de Dieu. »

Le Père lui ordonna alors, en vertu de l'obéissance, d'accompagner un pèlerin qu'il lui désigna et de manger ce que celui-ci lui donnerait. Il lui recommanda en outre de revenir le trouver le jour même avec ses certificats et passeports et de se préparer à la confession. Benoît suivit aussitôt joyeusement l'homme qui lui était signalé, et le Pénitencier resta frappé et préoccupé de cet entretien. Malgré la méchante impression qu'il avait en général des pèlerins, il sentait en celui-ci quelque chose d'extraordinaire, et ne demêlait pas bien à quel sentiment il devait s'arrêter.

Quand Benoît, selon l'ordre qu'il avait reçu, apporta, l'après-midi, ses certificats au pénitencier, celui-ci était tout ému et fort occupé à se débattre contre deux pèlerins dont les papiers étaient en assez mauvais ordre et

qui paraissaient ne prétendre se confesser que pour obtenir quelques aumônes. Le P. Temple trouva les certificats de Benoît d'une autre nature. Il n'avait pas même coutume d'en voir de cette qualité, et ils étaient tout à fait propres à écarter les mauvais soupçons ; mais ayant demandé à Benoît d'où il venait et apprenant qu'il arrivait de Rome, le Pénitencier s'avisa de lui réclamer les attestations de confession et de communion qu'il devait avoir. Le pèlerin resta muet ; il baissa les yeux, inclina la tête, ses mains se croisèrent sur sa poitrine, et le pénitencier ayant renouvelé la même question sans obtenir de réponse, commença à traiter le Bienheureux assez rudement, lui reprochant de visiter les sanctuaires sans fréquenter les sacrements, le qualifiant d'hérétique et d'hypocrite. Benoît ne changea pas de contenance.

— « Êtes-vous sourd ou muet? s'écriait le Pénitencier; pourquoi ne répondez-vous pas? »

Le Bienheureux ne desserrait pas les lèvres. Le P. Temple ne savait comment interpréter ce silence : malgré ses préventions, il sentait dans la tenue humble et ferme tout à la fois de ce pauvre quelque chose d'extraordinaire. Il hésitait à arrêter son opinion ; selon ses propres paroles, ce devait être un grand diable ou un grand saint. Comme il consignait sur un registre les remarques qu'il avait à faire sur les pèlerins, il nota celui-ci comme *soupçonné d'un grand mépris de soi-même*.

Les vêpres et les complies étaient terminées, le Pénitencier renvoya tous les pèlerins au lendemain matin, leur recommandant de se préparer à la confession. Pour

lui, il se sentait troublé et tout le reste du jour il fut préoccupé du jeune pèlerin. Il roulait en lui-même la question qui s'était présentée à son esprit tout d'abord : un grand diable ou un grand saint? La souveraine modestie, la politesse du jeune homme, la joie et la sérénité de son visage, son impassibilité devant les reproches se rapportaient bien aux traits de la sainteté. Dans ses perplexités, le P. Temple eut recours à la prière. Il demanda à Dieu de l'éclairer. Il n'oublia pas de s'adresser à la Reine du lieu, afin d'obtenir, par son intercession, les lumières nécessaires pour asseoir son jugement.

Le lendemain, le Bienheureux était au confessionnal du Pénitencier près de l'autel des Saints-Apôtres. Le confesseur, selon son usage, s'enquit d'abord du temps où il s'était confessé : il y avait huit jours; c'était hors de Rome, dans un pays dont le religieux n'avait pas retenu le nom, mais qui, dit-il, est certainement en dehors de la grande route, et tout à fait écarté. Le Bienheureux y avait communié. Il avait aussi communié à Rome avant de partir. Sur la demande du prêtre, il déclara avoir coutume de se confesser à Saint-Jean de Latran, et que ses communions dépendaient de la volonté de ses directeurs.

Rassuré par ses réponses, le P. Temple ne manqua pas de le reprendre de son silence de la veille, et lui enjoignit, au nom de la sainte obéissance, d'en expliquer les raisons. Au mot d'obéissance, le pèlerin se trouble, pousse de profonds soupirs, les larmes montent à ses yeux ; il pâlit et frémit :

— « C'est à cause de la présence de ces autres Français, » dit-il enfin.

Cette réponse donne à réfléchir au Pénitencier et commence à l'éclairer. Comme c'était sa coutume, avant d'admettre les pénitents au sacrement, de s'assurer de leur instruction, il se mit à interroger celui-ci. Ses connaissances étendues des mystères et son intelligence profonde des maximes divines portèrent plus avant la lumière dans l'esprit du confesseur dont les hésitations commençaient à se dissiper peu à peu.

Après avoir ainsi constaté les dispositions du jeune pèlerin, et avant de lui ordonner d'accuser ses péchés, le P. Temple lui demanda de dire les actes. La façon, dont Benoît récita l'acte de foi, témoignait de ses sentiments de dévotion et de vénération. « Il amplifiait la formule, dit le P. Temple, il se disait résolu de vivre et de mourir pour sa foi, et tout prêt à verser son sang pour elle : à la façon dont il accentuait ses paroles, je connus clairement qu'il était pénétré de ce qu'il disait. » Arrivé enfin à l'effectif de la confession, le pèlerin commence le *Confiteor*. Il tremblait comme un criminel en présence de son juge : au *meâ culpâ*, la voix lui manqua presque tout à fait ; aussi le P. Temple fut-il vivement impressionné quand au lieu de péchés, il n'entendit plus de ce singulier pénitent que des gémissements sur son ingratitude envers Dieu et des expressions de sa douleur de ne pas correspondre aux grâces qu'il avait reçues, et qui eussent suffi, disait-il, à toucher l'âme la plus scélérate. En vain, le confesseur lui recommanda-t-il de ne pas parler aussi généralement, et de dire ses péchés, il ne put rien tirer que des paroles de confusion sur son ingratitude aux bontés divines.

Le P. Temple commençait à démêler quelque chose

de vraiment extraordinaire ; à peu près édifié déjà sur l'humilité du pénitent, il se mit à le gourmander et à le presser d'un ton assez rude, lui redisant ce que lui avait dit naguère, et peut-être un peu moins vivement, le P. Gabrini, qu'il ne savait pas se confesser; qu'il allait lui faire faire l'examen de sa conscience, lui ordonnant, au nom de l'obéissance, de répondre simplement *oui* ou *non* aux questions.

Là, se manifesta aux yeux du prêtre la merveille qui avait déjà ravi le P. Gabrini, la merveille de l'innocence et de l'intégrité de cette âme. L'interrogation, appropriée à l'âge et à la condition du jeune pauvre, porta avec ordre sur les commandements de Dieu et les préceptes de l'Église. Elle fut conduite par le P. Temple avec toute la prudence et la précision que lui permettait sa pratique assidue du confessionnal; et l'étonnement du confesseur fut profond à constater que ce grand pécheur était exempt non-seulement de tout péché grave et de tout manquement délibéré, mais aussi des moindres imperfections ordinaires aux personnes appliquées à la vie spirituelle.

« Mon admiration, ma stupeur, dit le P. Temple, augmentaient à mesure que je constatais la souveraine délicatesse de cette âme et cet incomparable assemblage des vertus les plus extraordinaires. Toutefois, je ne voulais pas encore asseoir mon jugement, et, pour aller plus avant, tout en mêlant les paroles d'encouragement aux réprimandes et aux rudesses, je lui demandais s'il avait jamais fait de confession générale : sur sa réponse affirmative, j'ajoutai que sans doute il l'avait faite un peu *à la grosse* et sans bien distinguer et préciser les choses

comme il convient à un bon catholique. Je lui dis donc que j'allais essayer de le faire pénétrer en arrière dans les replis de sa conscience afin de voir s'il avait bien marché dans la voie du Seigneur et dans l'exacte et parfaite observation de la loi divine.»

Ils entrèrent alors dans un examen minutieux et raisonné de toute la vie du pèlerin depuis sa plus tendre enfance. L'admiration et la stupeur du confesseur, pour reprendre scs termes, n'eurent plus de bornes :

— « Je louais, dit-il, et je bénissais Dieu ; et en entendant cette confession admirable, je ne pouvais retenir mes larmes. »

Une si grande merveille de la grâce dans un jeune homme d'un âge aussi tendre, isolé, loin de la famille et de la patrie, pauvre, mendiant, plein de misères, exposé à toutes les tentations, était bien pour confondre. Le confesseur ne trouvant pas matière à absolution dans cette revue de toute la vie, renvoya le pénitent avec la bénédiction, lui ordonnant de s'approcher de la sainte table le matin même, lui commandant aussi de revenir l'après-midi, et en tout cas de ne pas quitter Lorette sans sa permission.

Dans le ravissement que lui avaient causé les merveilles intérieures du Bienheureux, le P. Temple désirait y pénétrer davantage, et il voulut avoir avec son pénitent des conférences spirituelles sur la manière dont il se comportait dans la pratique des vertus chrétiennes. Les conférences eurent lieu le jour même et et les deux jours suivants, le matin et l'après-midi, soit au confessionnal soit à la chapelle de la Pénitencerie

où, pour avoir plus de liberté, le Pénitencier conduisit parfois le Bienheureux : elles se prolongeaient chaque fois plus d'une heure. Tout le temps qu'elles durèrent, le serviteur de Dieu fut au supplice : il pâlissait, les larmes coulaient de ses yeux ; il avait peur de se faire passer pour ce qu'il n'était pas, et ses angoisses redoublaient toutes les fois qu'il avait à faire une réponse qui pouvait être interprétée à son honneur. Le Pénitencier, il est vrai, connaissait le moyen de le faire parler : au nom de la sainte obéissance les aveux tombaient des lèvres de Benoît. Pour épargner sa modestie et diminuer son supplice, le P. Temple avait recours à toutes les industries : tantôt il proposait les questions d'une manière détournée, tantôt il les revêtait d'une apparence de sévérité et d'accusation.

La lumière se fit de toutes parts, et le Père Temple put asseoir son jugement : l'enthousiasme y éclate et les paroles abondent : elles sont insuffisantes à rendre ce que le sage religieux a vu et constaté. Il nomme son pénitent un ange terrestre et un homme du ciel ; il l'appelle tour à tour un saint Alexis et un saint Louis de Gonzague. « Son âme, dit-il, était un de ces jardins secrets où s'épanouissent les fleurs choisies des complaisances divines et où descendent toutes les bénédictions du Seigneur. » L'historien aura tout expliqué en remarquant que le bon Conventuel compare en tout et partout le pauvre Benoît à son Séraphique Père et Patriarche, au grand, très-grand saint François d'Assise, « à la seule réserve, dit-il expressément, des stigmates et de la fondation des ordres. » Les rapports entre le Séraphique Père et ce mendiant qui, lui aussi,

aimait la pauvreté plus que toutes les richesses du monde, les rapports sont si frappants et si clairs aux yeux du P. Temple, qu'après avoir, pour expliquer ce qu'il a vu, essayé des textes de la sainte Écriture, il revient constamment aux propres termes dont saint Bonaventure a dépeint, en traits ardents et vivants, son Séraphique Père. Le P. Temple le déclare. « Pour exprimer de quelle ferveur de charité j'ai vu brûler ce serviteur de Dieu, je ne puis trouver d'autres termes que ceux-là mêmes du séraphique docteur saint Bonaventure à propos de notre séraphique Père saint François : c'était un charbon embrasé tout absorbé dans la flamme du divin amour. Au seul nom du divin amour, il se dressait, s'animait et s'enflammait, et toutes les fibres de son cœur résonnaient comme les cordes de la lyre sous l'archet (1). » Et, détail que le P. Temple ne pouvait laisser tomber et qui le touchait merveilleusement, ces accords d'une âme parfaitement unie à son Dieu, ces flammes d'un cœur brûlant d'amour s'exhalaient et s'exprimaient dans les propres paroles que saint Bonaventure a mises dans la bouche de saint François. Comme le P. Temple discourait de la Passion de Notre-Seigneur et voulait connaître les sentiments de Benoît

(1) Quâ ferventi charitate reperi ardere tantus hic Dei servus, non aliis verbis mihi videtur posse aptissime enarrare, quam iis solis Serafici Doctoris sancti Bonaventuræ pro Serafico Patre nostro sancto Francisco, circà ferventissimam ejus charitatem, id est, « totus tamque quasi quidam carbo ignitus divini amoris flammâ mihi videbatur absorptus. » Subito enim ad auditum Amoris Domini occasione conferentiarum excitari, affici et inflammari quasi plectro vocis extinsecœ chorda cordis interior tangeretur. (B. 124. P. Temple.)

sur les plaies du Sauveur, le Bienheureux emporté par un transport subit, s'écria tout amoureusement du fond du cœur :

— « O plaies, capables de blesser des cœurs de pierre et d'enflammer *infailliblement* des âmes de glace (1) ! »

« Et de même, dit le P. Temple, que ce Séraphin en chair, notre saint Patriarche, disait *Deus meus et omnia*, je m'aperçus que ce si grand serviteur de Dieu éclatait avec une grande véhémence en paroles semblables ! » Il gardait constamment la présence de Dieu (2), et pour s'y entretenir et savourer sans cesse les consolations du Bien-Aimé il ne cessait de prier (3).

La prière était à ses yeux la grâce la plus désirable et sans laquelle on ne pouvait s'avancer au service de Dieu (4). Aussi, quoi qu'il fît, ne cessait-il de prier. La prière était son occupation, son passe-temps, sa récréation et ses délices. Il lui donnait son cœur, ses forces, son temps, toutes ses actions (5). Ce qui abrégeait son sommeil, c'était la douleur de ne plus sa-

(1) « O vulnera, corda saxea vulnerantia, et mentes congelatas *pro certo* inflammantia ! » *pro certo* n'est pas dans le texte du docteur Séraphique, remarque le P. Temple. (B. 121.)

(2) « Providebat Dominum in conspectu suo semper. » (Le P. Temple.)

(3) « Ne foret absque consolatione Dilecti, sine intermissione orando, spiritum Deo contendebat exhibere præsentem. » (Le P. Temple).

(4) « Orationis gratiam desiderandam super omnia firmiter asserebat, nullum credens sine ipsâ in Dei properari servitio. » (Le P. Temple.)

(5) « Ipse autem ambulans et sedens, intùs et foris, laborans et vacans, orationi adeo erat intentus, ut mihi visum fuerit non solum quidquid erat in eo cordis et corporis verum etiam operis et temporis dedicasse. » (Le P. Temple.)

vourer par la prière la présence et les amabilités de Dieu. Et quelles désolationss dans son cœur lorsque le Bien-Aimé se dérobait à ses désirs !

— « O mon Bien-Aimé, s'écriait-il, j'ai pensé à vous cette nuit où vous m'avez causé de vives peines et où vous avez fait couler mes larmes. Je m'imaginais que mon ingratitude vous avait forcé de prêter l'oreille à votre justice et de vous éloigner de moi. Je soupirais, je courais après vous et je ne rencontrais que ténèbres. Ne doutez pas, mon divin Sauveur, que je ne sois tout à vous, puisque vous voyez que le premier mouvement de mon cœur est de me persuader que vous m'aimez encore aujourd'hui, et que vous n'êtes pas aussi loin de moi que le mériteraient mes défauts et que je me le figurais par une vaine terreur. »

Malgré ces amoureuses désolations, et à travers ces douces plaintes, respirait et florissait l'Espérance. La confiance en Dieu était inexpugnable dans l'âme de Benoît.

— « Dieu est si bon, disait-il, que pour obtenir de lui le bien de notre âme et même toute espèce de bien terrestre, pourvu qu'il puisse servir à notre avantage spirituel, il suffit de le lui demander (1). »

Et comme le P. Temple, le pressant sur ce point de l'Espérance, lui posait le cas où un ange lui annoncerait que son nom avait été rayé ou n'était pas inscrit au livre de vie, le Bienheureux répondit, mêlant encore les paroles du Psalmite aux sentiments de saint Bonaventure :

— « Je garderai la confiance, espérant immuable-

(1) B. 119 (Le P. Temple.

ment que rien de ce qui est nécessaire à mon salut ne peut m'être refusé par Celui qui a tant fait et tant souffert pour mon salut : *Fiducialiter agam amplius et non timebo, neque confundar in æternum* (1). »

Aussi, grâce à cet esprit de fermeté et d'espérance, tout contribuait à nourrir la prière du Bienheureux : les inquiétudes où il était plongé, et toutes les créatures qui l'entouraient, l'aidaient à s'élever vers Dieu, et, comme dit le P. Temple, en empruntant encore les paroles de saint Bonaventure sur saint François, « il se faisait de tout un marchepied pour atteindre et pour saisir Celui-là seul qui est tout désirable (2). »

Dès sa jeunesse Benoît avait aimé et recherché la solitude, parce que le Saint-Esprit se communique plus familièrement à ceux qui s'éloignent du bruit des mondanités (3). Il avait entendu et compris la parole du prophète Osée : « Je le conduirai dans la solitude et je parlerai à son cœur », et tout enfant encore, il s'était appliqué, même au milieu des hommes, à se retirer dans son cœur comme dans un désert.

Malgré la prudence et l'habileté du P. Temple, le Bienheureux ne pouvait se prêter à ces révélations sans faire quelques protestations contre lui-même et contre les conséquences qu'on en pouvait tirer. Ainsi à propos de son amour de la solitude et des consolations qu'il savait y chercher depuis son enfance, il assurait que ce

(1) B. 122. (Le P. Temple.)

(2) « De omnibus sibi faciens scalam per quam conscenderet ad apprehendum eum qui est desiderabilis totus. » B. 119.

(3) « In oratione perceperat sancti Spiritus desideratam præsentiam tanto familiarius se offerre precantibus quanto plus invenit elongatos a strepitu mundanorum. »

n'était pas chez lui vertu, mais simple inclination naturelle. Il en disait autant de la charité envers le prochain et des services qu'il rendait aux autres : son abnégation et ses sacrifices à leur profit n'étaient que les fruits d'une compassion naturelle.

Cependant la conclusion de ces conférences, dont nous ne pouvons raconter ici tous les détails, fut pour le P. Temple que le Bienheureux, obéissant au pur amour de Dieu, exempt de toute attache et de toute recherche personnelle, même spirituelle, possédait à fond la science des saints que le monde ne peut donner. Le pauvre mendiant apparut au religieux comme une autre sainte Térèse tant, dit le P. Temple, les pensées qu'il exprimait offraient de ressemblance avec ce qu'on lit dans les œuvres ascétiques de la sainte (1). Le Seigneur lui avait lui-même donné ce haut enseignement et avait illuminé cette âme; mais pour savoir à quel point elle était ainsi divinement éclairée, il m'eût fallu plus de champ, dit le P. Temple. Le Pénitencier craignait d'ailleurs de trop froisser la modestie du Bienheureux. Il le voyait affligé, abattu, répondant au nom de l'obéissance, mais demandant grâce pour ainsi dire : il n'osa pas le presser comme il eût voulu. La plus grande merveille d'ailleurs à ses yeux, celle qu'il avait déjà constatée et qui éclata de toutes manières et d'abondant dans ces conférences, c'est que jamais le Bienheureux, malgré les tentations auxquelles il avait été livré, n'avait mésusé volontairement d'aucun de ses

(1) « Una altra santa Teresa, tanto erano consimili i suoi sentimenti a quelli, che leggonsi nelle Opere Ascetiche di detta santa. » (B. 142.)

sens. Le P. Temple atteste que cette âme, qu'il avait sondée et étudiée, avait été exactement fidèle en toutes choses à la grâce de la régénération et « c'est avec certitude, dit-il, que je déclare qu'elle avait conservé l'innocence baptismale. » *Dominus prævenit eum in benedictionibus dulcedinis.* Le Pénitencier ajoute que Benoît s'était rendu digne de cette prédilection de Dieu par sa très-parfaite correspondance à la grâce : *Gratia Dei in eo vacua non fuit.*

C'était là une autre merveille, et cette correspondance toujours active à la grâce accroissait sans cesse et d'une manière incomparable les trésors de lumières et de mérites de cette âme privilégiée. Elle avait dompté, elle avait vaincu la partie inférieure, dit le P. Temple. Elle courait allègrement dans les voies du Seigneur. Dépouillée d'elle-même, elle entrait paisiblement dans les éblouissements de l'amour divin. Le corps réduit en servitude n'était plus un obstacle à son union avec Dieu. Comment décrire cette resplendissante union ? Comment retracer les clartés étincelantes et profondes de ces mystères ? La mortification, la prière, le désir, l'amour, la douleur, la joie, toutes les puissances humaines se fondant sous ces rayons étincelants de la lumière éternelle et vivante !

Le P. Temple avoue à chaque instant son impuissance. Il a vu, il a constaté et il ne peut exprimer. Il sait même qu'il ne sait pas : car pour exprimer ces grands mystères, pour pénétrer ces lumières, pour en parler dissertement, il faudrait, dit-il, une âme aussi débarrassée d'elle-même, et aussi sensible aux inspirations et aux mouvements de l'Esprit-Saint que l'âme

même du serviteur de Dieu. Mais à travers cette impuissance du témoin de ces splendeurs, quelle joie et quel émerveillement! Quel spectacle en effet que celui qu'il lui était donné de voir. Hors de lui, en présence de ce « prodige de sainteté, de ce séraphin d'amour » et conservant dans son éperdument la rectitude et la force de sa raison et de sa déduction théologiques, le P. Temple se sentit convaincu que Dieu glorifierait un jour son serviteur. Il pensa qu'on aurait recours à son témoignage, et il voulut le préparer sur l'heure.

A la date du 12 février et des jours suivants, après chacune de ses conférences, il écrivit sur le registre des pèlerins ses impressions et ses jugements. Il les exprimait le plus souvent, avons-nous dit, par des textes choisis de l'Ecriture, des auteurs ascétiques, surtout de saint Bonaventure; quelquefois aussi il écrit simplement en latin ou en français. Ces notes sont le plus beau document de la vie du Bienheureux, et assurément un des plus rares et des plus authentiques témoignages historiques (1). Il semble que la Providence l'avait ménagé par un dessein particulier. Les relations du P. Temple avec le Bienheureux furent courtes, et après ces trois jours de conférences elles se rompirent brusquement. Le P. Temple paraît en avoir saisi l'im-

(1) Ce document a été reproduit par M. l'abbé Desnoyers dans les notes de son ouvrage : *Le vénérable Benoît-Joseph Labre.* L'éditeur a peut-être eu tort d'en intervertir l'ordre sous prétexte d'y mettre de la régularité. La plupart des annotations latines du P. Temple, surtout les textes de l'Ecriture et de saint Bonaventure, se retrouvent dans la déposition du P. Temple au procès informatif de 1784; ils ont servi de thème à cette déposition imprimée intégralement. B. 102, 144.

portance, car il prit tous les moyens d'en assurer la mémoire : Après avoir transcrit ses diverses annotations sur le registre des pèlerins, il avertit les pénitenciers ses successeurs qu'elles sont bien de sa main et de son caractère propre, et qu'ils pourront y avoir une pleine confiance *après la mort du si grand et si admirable saint français, Benoît-Joseph Labre* (1).

Dans le cours de ces conférences, il arriva que le P. Temple, discourant sur les dépravations du siècle, en vint à dire que le temps n'était pas sans doute éloigné où Dieu prendrait en main le fléau de sa justice. Le Bienheureux demeura quelques instants en suspens sur ces paroles, il soupira ensuite en disant :

— « Cela n'est que trop vrai ; il arrivera comme vous le dites. »

Le P. Temple, convaincu de la vertu de son pénitent, crut à une lumière prophétique que confirmèrent d'ailleurs les événements.

Ce qui importait aux yeux du Pénitencier, plus que la lumière prophétique, c'était l'esprit d'humilité qu'il reconnaissait dans l'âme du Bienheureux. Il admirait comment, au milieu de tant de grâces, elle pouvait persévérer dans un profond mépris d'elle-même et une ferme persuasion de son indignité.

Le combat de l'humilité et de l'amour, surtout à propos de la communion, était de ceux où le P. Temple

(1) Nous reproduisons les termes mêmes du P. Temple :
« Le pénitencier français actuel fait observer à ses successeurs, en cas d'infirmité mortelle, que les notes inscrites au registre des pèlerins, en février 1776, sont bien de son écriture et de son caractère propre, et ils peuvent y ajouter toute foi après la mort du si grand et si admirable saint français Benoît-Joseph Labre. »

déplorait le plus son insuffisance à expliquer ce qu'il avait vu. Il ne peut qualifier l'ardent désir du Bienheureux de s'approcher de la table eucharistique pour s'unir de cœur et de volonté à Jésus-Christ : les expressions tendres et passionnées du Bienheureux envers son Bien-aimé étonnaient et ravissaient le Pénitencier. C'était vraiment, dit-il, le cerf altéré du Psalmiste, il avait faim et soif de cette nourriture céleste ; il se fondait de désirs et d'ardeur devant son Dieu et son tout. Et en même temps, au milieu de ces ardeurs et de ces désirs, à travers cette faim et cette soif, le sentiment de son indignité le poignait, le désolait et surtout le retenait. « J'en ai eu, dit le confesseur, une belle preuve attendrissante et édifiante quand je lui commandai de communier une seconde fois. » Le Bienheureux s'était approché de la Sainte Table la veille ou l'avant-veille, comme nous avons dit, après la confession générale. Aussi ne manqua-t-il pas de rappeler au confesseur son indignité, son ingratitude et l'insuffisance de son amour dont, tandis qu'il parlait, le confesseur admirait les sentiments ardents et les expressions brûlantes. Le P. Temple l'encouragea doucement, lui citant l'exemple de sainte Gertrude qui suppléait à l'insuffisance de ses affections et de ses dispositions en offrant celles de la Sainte Vierge, des apôtres et des autres saints. Le Bienheureux connaissait cette pratique : elle lui avait déjà été indiquée, dit-il humblement, et il n'y manquait pas. Il quitta le prêtre et fit deux ou trois pas pour s'éloigner. Mais il revint ; il voulait encore exposer ses objections et ses craintes et faire connaître son indignité. Le confesseur l'interrompit :

— « Allez à la Table Sainte, sans vous occuper d'autre chose. »

Le pèlerin recommença à obéir : il part; le scrupule l'arrête encore, et, pour la troisième fois, il veut essayer de démontrer l'injure qu'il va faire à son Sauveur, en participant indignement à son sacrement. Le Pénitencier alors parle au nom de l'obéissance et fait taire définitivement avec ce seul mot les hésitations et les scrupules.

L'Humilité, qui est le parfum de toutes les vertus chrétiennes, en est aussi la racine précieuse. Parmi les réprimandes qu'il faisait au Bienheureux, le père Temple ne manqua pas de lui reprocher la vie vagabonde et oisive qu'il menait dans la force de l'âge, l'accusant de recevoir des aumônes au détriment des infirmes qui sont les vrais pauvres. Benoît alors, se souvenant de la proposition de l'abbé Valéri, demanda au Pénitencier s'il approuvait qu'il entrât chez les Camaldules du mont Conaro. Par un mouvement subit et involontaire le père Temple se dressa :

— « Non, mon fils, dit-il, non, Dieu ne vous appelle pas dans cette voie (1) ! »

Il prononça ces paroles sans réflexion dans une sorte d'emportement où il était si peu maître de lui qu'il ne douta pas d'avoir obéi à un mouvement supérieur et d'avoir été l'organe de la volonté de Dieu pour maintenir ce pauvre dans sa vocation extraordinaire.

L'humilité et l'obéissance se combattaient dans le cœur du Bienheureux pendant les interrogatoires que lui faisait subir le père Temple. Les réponses brèves, la

(1) B. 111.

confusion, les larmes attestaient le supplice de son âme, quand il avait à révéler quelque chose qui pouvait être interprété à son honneur. Il souffrit durant ces trois jours un véritable et héroïque martyre. Chaque question était comme un coup de poignard, et la douleur était si vive et si apparente que plus d'une fois, nous l'avons dit, le Pénitencier faiblit et n'osa pousser ses questions.

Une rencontre inattendue interrompit brusquement ces entretiens. Le 15 février, Benoît sortait du confesfessionnal du père Temple, lorsque des pèlerins le reconnaissant s'écrièrent en s'adressant au Pénitencier :

— « Quel grand saint vous avez confessé! c'est un nouvel Alexis! c'est un saint Louis de Gonzague ! » et ils se mirent à vanter l'humilité, la prière, la pénitence et les autres vertus du Bienheureux. La foudre qui eût éclaté à ses côtés l'eût moins effrayé. Contre son habitude de marcher lentement dans l'église, il s'enfuit en toute hâte. Il ne se contenta pas de quitter la place ; dans son épouvante, il quitta Lorette.

Comme il s'éloignait de la ville, il lui arriva une aventure qui confirma le père Temple dans toutes les conclusions qu'il avait tirées de leurs entretiens. Le Bienheureux, en sortant de Lorette, avait rencontré une bande de vagabonds qui blasphémaient en se jouant, et il s'arrêta pour les réprimander. Pour toute réponse, les malfaiteurs se mirent à l'injurier et à le frapper, mais des voyageurs prenant fait et cause pour Benoît le délivrèrent. Celui-ci cependant excusait ses persécuteurs, assurait qu'il méritait leurs traitements et de pires encore, et que si ses libérateurs l'avaient connu, ils n'au-

raient pas agi à son égard autrement que ceux qu'ils venaient de disperser. Cette douceur désarma et toucha les bandits ; deux d'entre eux, à quelques jours de là, se convertirent et se confessèrent à Lorette même.

Les années suivantes, quand Benoît était à la *Sainte-Case*, il se gardait même d'approcher du confessionnal du Pénitencier : il évitait le père Temple. Celui-ci ne laissa pas d'exercer une surveillance active sur le Bienheureux ; il interrogeait les pèlerins, il se faisait rendre compte de sa conduite. Il répétait souvent quand on lui parlait du Bienheureux :

— « C'est un saint et un grand saint ! »

Il cherchait les occasions de lui parler ; il eût voulu renouer quelques relations. Plusieurs fois, dans les rues, il l'appela pour lui faire l'aumône. Tout fut inutile. Benoît évitait et fuyait le Pénitencier.

Au contraire, les relations avec l'abbé Valeri prenaient à chaque voyage un plus grand degré d'intimité. Le Bienheureux, en arrivant à Lorette, ne manquait pas d'aller saluer le jeune prêtre qu'il regardait comme un bienfaiteur. Les compliments du Bienheureux étaient brefs ; il y apportait cet air composé et gracieux qui lui était particulier. L'abbé Valeri, de son côté, ne manquait pas de rendre au pèlerin tous les services qui étaient en son pouvoir : il le munissait de chapelets et de reliques au départ, il lui donnait des avis et quelquefois aussi des commissions. Un jour l'abbé même lui proposa de faire route de compagnie quand il retournerait à Rome. L'abbé Valeri venait, en effet, de recevoir une faveur qu'il attribuait à l'intercession de saint Philippe de Néri, et il voulait aller au tombeau du

saint faire une neuvaine d'actions de grâces. Benoît déclina doucement et fermement la proposition de son ami : il mettait, disait-il, beaucoup trop de temps au voyage.

— « Combien donc, demande Valeri ? un mois ?

— Je ne puis dire exactement, répond le Bienheureux, je ne suis pas toujours les chemins : je ne marche pas les jours de fête, il faut bien les sanctifier.

— Vous faites bien, réplique Valeri, et plût à Dieu que tous les chrétiens fissent de même ! Mais, ajoute-t-il, si je vais à Rome, comme je l'espère, avec la protection de Dieu, où vous trouverai-je, Benoît ? »

Benoît s'excusa encore ; il ne savait quel lieu indiquer : il était tantôt ici et tantôt là. L'abbé insista pour savoir au moins l'église qu'il fréquentait le plus volontiers, et le Bienheureux finit par en désigner une. L'abbé ne se rappelait plus laquelle : c'était une des églises des Monts, assurément celle de Notre-Dame. L'abbé cependant continuait de converser avec son ami :

— « Si je ne vais pas à Rome, lui disait-il, faites-moi la charité, quand vous y serez, d'entrer à l'église de l'Oratoire et d'y visiter pour moi saint Philippe de Néri toutes les fois que vous passerez de ce côté. »

Le Bienheureux le regarda quelques instants en ayant l'air de réfléchir, puis il dit en souriant qu'il ferait cette visite une fois, une seule fois. Il insista comme un homme qui s'engage sérieusement. L'abbé le remercia, fort content de cette promesse et se recommandant d'ailleurs à ses prières. Benoît partit, et l'année suivante, dès qu'il vit son ami, il lui annonça qu'il

avait fait la visite promise à saint Philippe de Néri.

Une année qu'il y avait affluence de pèlerins, Benoît s'était plaint de leur concours à la Basilique, qui était si grand qu'il ne pouvait s'y cacher et qu'il n'avait plus pour ainsi dire, la liberté de ses prières. L'abbé lui avait indiqué le temps de Pâques comme un de ceux où la presse des étrangers était moindre (1). Benoît profita de ce renseignement et, désormais, il n'arrivait à Lorette que vers la fin du Carême.

Il continuait à chercher asile pour la nuit dans la campagne ; et le lecteur a pu remarquer que les cultivateurs des environs de Lorette avaient, pour la plupart, l'habitude de recueillir les pauvres et les pèlerins par charité. Benoît allait donc tantôt ici et tantôt là, un peu à l'aventure, prendre gîte dans les étables et les chambres à four du voisinage. Sous un prétexte ou sous un autre, l'abbé Valeri, le soir, l'accompagnait souvent, parfois assez loin, dans la campagne ; parfois aussi il lui donnait des indications, ou le conduisait vers certaines maisons dont il croyait connaître la charité. Une fois, il crut bien faire de conduire son ami chez une de ses parentes qui tenait une ferme. Mais il se trouva que la chambre à four était fort petite, que l'étable aux bestiaux était déjà occupée, et la parente, en outre, ne parut pas fort empressée de loger ce pauvre dégoûtant et couvert de vermine : du moins, elle offrit à boire. Benoît refusa. Le vin, disait-il, n'était pas pour les pauvres. L'abbé connaissait ce principe, mais il savait aussi

(1) L'abbé Valeri est précis dans son indication. M. Desnoyers croit que le fait se rapporte à l'année 1778 : nous le reporterions volontiers à l'année 1776.

comment en triompher. Il parla au nom de la sainte obéissance, et Benoît but quelques gouttes de vin. Il alla ensuite prendre logis ailleurs sans paraître offensé du refus qu'il venait d'essuyer. Les pauvres doivent être accoutumés aux rebuts.

En 1779, Benoît était arrivé à Lorette plus tard que de coutume, ayant été retardé par la neige, le mauvais temps et les inondations: il était épuisé de fatigue, mouillé et couvert de boue, ses vêtements étaient plus déchirés que jamais. Le soir, il trouva toutes les fermes du voisinage occupées déjà par les pèlerins; pour avoir un gîte solitaire, il dut s'avancer jusque vers la mer. Voyant le lendemain l'abbé Valeri, il se plaignit non de la fatigue, mais de la perte de temps que lui causaient l'éloignement et la difficulté des chemins : il ne trouvait plus les journées assez longues pour vaquer à ses visites à la Basilique. L'abbé s'offrit à lui chercher un abri plus rapproché.

— « Ce serait une grande charité, dit Benoît, mais pourvu que j'y sois seul ! »

L'abbé, en effet, demanda à un des fermiers de la *Sainte-Case* un gîte pour un saint. Il voulut profiter de la circonstance pour donner des hardes au Bienheureux et en fit déposer quelques-unes au logis qu'il lui destinait; le soir venu, il s'offrit de le conduire. C'était toujours du côté de la mer. Chemin faisant, l'abbé montra à son compagnon l'endroit où la *Sainte-Case* s'était d'abord reposée lors de sa translation en Italie. Benoît considéra les lieux avec intérêt et s'y agenouilla. Après avoir prié, ils reprirent tous deux leur route. « Nous discourions toujours entre nous, dit l'abbé Valeri, de

choses pieuses et spirituelles : je lui demandais s'il était allé jamais visiter le très-saint crucifix de Sirolo. » C'est un crucifix miraculeux, vénéré dans l'église du bourg de ce nom au pied de la montagne d'Ancône. Benoît ne connaissait pas cette dévotion.

— « Vous y pourriez aller demain, » lui dit l'abbé, et il lui indiqua la route.

L'abbé Valeri, qui se rendait à Ancône, voulait le soir même coucher à la métairie, où il avait fait annoncer son ami. Il entra dans la maison, mais le Bienheureux n'usa point de cette familiarité ; comme un pauvre, il resta près de la porte, au bas du perron, attendant qu'on l'introduisît. L'abbé déclara au métayer et à toute sa famille qu'il amenait un saint homme, qu'il y avait longtemps qu'il souhaitait le leur recommander et qu'il serait reconnaissant et obligé personnellement de toutes les attentions qu'on aurait pour lui. Les gens de la métairie étaient fort contents, dit l'abbé Valeri, et ils promirent de prendre bien soin de l'hôte qu'on leur confiait. Le chef de famille sortit avec l'abbé pour conduire le Bienheureux au four, où il devait coucher et l'engagea à y déposer sa besace. L'étable à vaches n'était pas loin, l'abbé y fit entrer son ami et lui remit le paquet d'effets qu'il avait envoyé d'avance à son intention. Il y avait une chemise, des chaussettes, des caleçons et un haut de corps de drap à manches. L'abbé étala ces trésors devant Benoît, l'engageant à s'en revêtir tout de suite et à quitter ses haillons déchirés et remplis de vermine. Il le laissa seul dans l'étable. Benoît en sortit bientôt : il avait seulement revêtu les caleçons. L'abbé insista pour qu'il prît encore au moins quelque autre

pièce de vêtements. Il eût eu grand besoin du tout, mais ce n'était pas l'opinion de Benoît :

— « Vous les donnerez, dit-il, à d'autres qui en auront plus grand besoin que moi. »

La chambre à four où le Bienheureux fut installé n'était pas éloignée de la pièce où l'abbé Valeri devait reposer, et celui-ci distingua clairement pendant la nuit la voix de Benoît priant en français. Avant le jour, Valeri se remit en route. Benoît priait encore. L'abbé s'approcha de la porte, il appela le Bienheureux et lui recommanda de prier pour lui.

— « Bien volontiers, » répondit Benoît.

« Etait-il couché, agenouillé ou assis? je ne puis le savoir, dit l'abbé, la nuit durait encore. »

Ce bon jeune prêtre fit son voyage à Ancône, et il resta persuadé que Benoît avait en effet prié pour lui et prié efficacement, d'autant qu'au retour, l'abbé et ses compagnons de route se trouvèrent en quelque danger qu'on n'explique pas, et dont ils se tirèrent heureusement. L'abbé n'hésita pas à attribuer cette faveur aux prières de Benoît. Celui-ci dès l'aube du jour avait quitté la chambre à four et s'était acheminé vers l'église de Sirolo. Après y avoir satisfait sa dévotion, il avait repris le chemin de Lorette. Le soir il revint à la ferme et fut exact à y demander asile tout le temps de son séjour à Lorette.

L'année suivante, il y revint même pendant quelques jours.

Le Bienheureux avait beau fuir les hommes, il ne pouvait s'empêcher de former quelques relations, et ses pèlerinages de Lorette amenèrent entre autres une

rencontre des plus singulières. En 1778, comme il se rendait à Lorette vers le mois d'avril, traversant un village, il s'arrêta à la porte d'une hôtellerie, et les mains croisées sur la poitrine, s'appuya un instant contre le mur. Un vieillard, qui malgré son grand âge voyageait à pied, au moment d'entrer dans l'hôtellerie. s'arrêta devant lui ; et ému de pitié, touché surtout de l'air de grande modestie de ce jeune pauvre, lui demanda s'il n'était pas bien fatigué et s'il n'avait pas besoin de manger. Le Bienheureux répondit par un signe affirmatif, et le bon vieillard lui offrit de partager son modeste repas.

Ils entrèrent à l'hôtellerie ; le vieillard fit préparer une table pour deux personnes, servir une soupe et des viandes bouillies et rôties. Le jeune homme mangea un peu de soupe, prit quelque peu de viande bouillie, et fit de grandes difficultés pour accepter un petit morceau de rôti. Il refusa de goûter au vin. Tout en mangeant, on causa ; et le vieillard, qui parraissait étranger, s'informa du nom, du pays et de la condition de son convive, qui, en brèves paroles, répondit qu'il était Français, qu'il vivait en pèlerin et qu'il allait à Lorette. Le vieillard, plus expansif, lui dit qu'il était né en Perse. Benoît se récria en lui disant vivement :

— « Vous n'êtes donc pas chrétien ! »

Le Persan le rassura : il y avait plus de trente ans que, grâce à la miséricorde divine, il avait reconnu les impostures de Mahomet et embrassé la religion de Jésus-Christ. Il était né en 1690 à Ispahan ; il avait tenu une grande position en Perse ; il y avait été gouverneur de Téhéran et trésorier du schah. Les bouleversements

du royaume l'avaient forcé à quitter sa patrie, et diverses circonstances avaient dispersé les grands biens qu'il en avait emportés.

George Zitli n'en regrettait rien, content du trésor de vérité qu'il avait trouvé. Il s'était fixé à Rome, où à quatre-vingt-huit ans, plein de vigueur encore, ayant conservé toute la lucidité de son esprit, adonné aux pratiques de la plus tendre dévotion, il vivait des secours que lui donnaient la Propagande et les Pères Capucins.

Benoît félicita ce vieillard d'avoir été appelé à la lumière, et faisant un retour sur lui-même, ne put s'empêcher de dire avec une certaine énergie que pour lui il remerciait Dieu d'être né dans la vraie foi et d'avoir été élevé par des parents catholiques. Il s'ouvrit un peu sur sa propre histoire et convint qu'il avait quelque temps vécu dans un couvent :

— « Quoique sorti du monastère par la permission de Dieu, j'espère bien, dit-il, ne pas être vaincu par le diable, mais bien plutôt lui écraser la tête avec le secours de Marie. Aussi, j'ai une grande joie à visiter Lorette, et je remercie Dieu qui me permet d'y aller tous les ans. »

— « Vous allez à Lorette, dit Zitli ; j'en reviens ; récite pour moi dans la *Sainte Case* un *Ave Maria* ; en échange je réciterai pour vous un *Pater* à Saint-Pierre, afin de vous obtenir un heureux retour, après lequel nous nous reverrons. »

Ils se séparèrent sur ces promesses et cette espérance. Zitli, quoique édifié de ce qu'il avait vu de son compagnon, ne le connaissait pas. Mais le lendemain de cette rencontre, il commença d'entrevoir le degré

de vertu du jeune pèlerin. Comme le vieillard passait dans un hameau, il entendit une femme raconter que son petit enfant avait été guéri deux jours auparavant par un pauvre jeune homme maigre et défait, vêtu d'un habit de couleur cendrée en haillons, à qui elle avait donné l'hospitalité dans son étable. Ce jeune homme, voyant les inquiétudes de la mère et entendant les cris du petit enfant, avait étendu les mains sur la tête de ce dernier, en disant à la mère :

— « Rassurez-vous, il ne pleurera plus. »

L'enfant s'était endormi aussitôt, avait paisiblement reposé toute la nuit, et depuis ce moment n'avait plus souffert. Zitli entendant ce récit ne douta pas qu'il ne fût question de son convive de la veille, et il bénit Dieu qui lui avait ainsi procuré la rencontre d'un grand saint.

Il résolut toutefois de s'assurer de la vérité du fait, et la première fois qu'il aperçut le Bienheureux à Rome, environ trois mois après, il courut à lui sur la place de la Trinité des Monts, et, renouvelant connaissance, lui demanda d'abord où il logeait :

— « Je n'ai pas de domicile, » répondit Benoît.

Le vieillard s'informa ensuite de la route qu'il avait prise pour aller à Lorette, s'il n'avait pas passé par tel hameau, et lui parla de l'enfant malade et de sa mère. Benoît, évitant de répondre, se contenta de dire qu'il ne s'était pas arrêté longtemps pour arriver plus promptement à Lorette. Zitli sentait bondir son cœur, et il eût voulu saisir et baiser les mains du Bienheureux, instruments d'un miracle. Il essaya même comme à la mode italienne ; mais Benoît les retira vivement et s'esquiva

en entrant à l'église. Toutefois il ne prit pas ombrage du Persan, et, après trois ou quatre jours, il voulut l'aller voir à l'église des Capucins. Zitli demeurait sur la place de cette église, où il passait volontiers une partie de son temps. Il accueillit le Bienheureux avec politesse et voulait le conduire chez lui ; mais Benoît refusa, et après avoir, modestement et les yeux baissés, entretenu le bon Persan, il entra à l'église pour se mettre en prières. La liaison commencée sur la route de Lorette ne s'arrête pas là, et elle eut même un certain degré d'intimité. Malgré la différence d'âge, la conformité des goûts et des habitudes suffiraient à l'expliquer. Zitli, en effet, passait la plus grande partie de ses journées en prières dans les églises; il fréquentait surtout celle de l'Immaculée Conception que desservaient les Capucins. Il suivait aussi les exercices des Quarante-Heures, et il ne passait guère de semaines, tant que le Bienheureux était à Rome, sans le voir une ou deux fois.

XI

VIE SÉDENTAIRE A ROME. — LA COMPAGNIE DE SAINT-MARTIN

1777—1781.

Il y avait sept ans que le Bienheureux était sortit de l'abbaye de Sept-Fons, lorsqu'il renonça à la vie errante (1777). Il resta toutefois fidèle à accomplir chaque année le pèlerinage de la Sainte-Case de Lorette. Mais, quand par les chemins on s'informait de son domicile, il pouvait désormais répondre, comme à Zitli et à l'abbé Valeri, qu'il demeurait à Rome. Il ne quitta plus en effet la ville éternelle.

Les ressources qu'elle présentait à sa dévotion lui permettaient d'y satisfaire son attrait pour les pèlerinages. Il visitait tour à tour et assidûment les divers sanctuaires, et il serait difficile de le suivre partout. Il suffit de dire qu'il n'y a dans Rome aucun monument ni aucune relique insigne que Benoît n'ait été heureux de vénérer. Il était exact aux exercices de l'adoration perpétuelle, et ce fut en ce temps-là surtout qu'il commença à être désigné sous le nom du pauvre des Quarante-Heures. Il suivait avec le même zèle les cérémonies et les *fonctions* qui ont lieu constamment dans les diverses églises de la ville pontificale pour nourrir et entretenir la piété des fidèles, et leur donner chaque jour et à toute heure du jour la joie d'unir leurs vœux à une

prière publique et solennelle. Rome est la ville de la prière : notre Bienheureux néanmoins trouvait à peine à s'en rassasier. Partout il devançait l'heure des exercices, et il ne quittait les sanctuaires que lorsque les portes allaient se fermer et qu'on le forçait de sortir.

Tout en se mêlant à la prière publique, il persévérait dans ses méditations. Il est inutile de revenir sur son attrait pour les églises désertes et délaissées. C'est là qu'il pouvait donner libre cours à ses gémissements et à ses élans d'amour, qu'il tendait les bras vers la demeure eucharistique, baigné de larmes, suffoqué de désir, extasié et ravi. Mais, ni ces aspirations, ni même les communications divines ne le retiraient de la voie commune : il suivait toujours les exercices de l'œuvre évangélique, il assistait aux catéchismes et aux instructions les plus simples, à celles surtout spécialement destinées aux pauvres et aux ignorants. Son exactitude et son maintien l'avaient fait remarquer d'un des catéchistes de l'église de Notre-Dame des Monts, le P. Blaise Piccili, qui trouvait ce pauvre si attentif qu'on eût pu se porter garant qu'il saurait répéter toutes les instructions qu'il entendait.

Entre les divers sanctuaires de Rome, les habitudes du Bienheureux le ramenaient de préférence aux églises qui avoisinent le Colisée. C'est le quartier des pauvres, et c'était à peu près aussi celui du domicile nocturne de Benoît. Sa prédilection particulière était pour Notre-Dame des Monts, église bâtie au XVI[e] siècle, en témoignage de la dévotion excitée par divers miracles opérés devant une ancienne image de la Sainte Vierge.

Cette image longtemps abandonnée et oubliée, avait été autrefois peinte sur le mur du réfectoire d'un couvent de Clarisses. Le couvent ayant été transporté ailleurs, les bâtiments furent vendus et livrés à des usages profanes : le réfectoire devint un fenil. En 1579, sous le pape Grégoire XIII, il y avait déjà longtemps que les choses étaient dans cet état, lorsque, le 26 avril, un ouvrier remuant le foin, frappa le mur de son outil et entendit distinctement :

— « Prenez garde, ne me blessez pas ! »

Un peu après, comme l'ouvrier continuait sa besogne, la même voix reprit :

— « Épargnez du moins mon fils ! »

D'autres circonstances éveillèrent en même temps la piété des fidèles ; plusieurs guérisons miraculeuses eurent lieu : la dévotion populaire s'enflamma. Le Pape voulut vénérer cette ancienne madone qui manifestait tout à coup sa puissance, et, cédant au désir populaire, fit bâtir une église. L'ancien pan de muraille, où la Vierge est peinte, sert de rétable au maître-autel. On y voit encore la trace des deux coups de fourche que la mère et l'enfant ont reçus au XVIe siècle. L'église fut confiée aux *Ouvriers Pies*, religieux établis par le vénérable Charles Caraffa, dont le but doit être principalement d'évangéliser les pauvres. Cette destination, le voisinage du Colisée, la dévotion de la Sainte Vierge, tout se réunissait pour attirer Benoît vers ce sanctuaire. Il y venait volontiers au temps de ses pèlerinages, et bien que l'église s'ouvrît de très-grand matin, pour la plus grande commodité des gens du peuple appelés à la fréquenter, le Bienheureux Pèlerin devançait l'heure

de l'ouverture et on le trouvait souvent agenouillé en dehors des portes.

Malgré le grand concours des pauvres qui se réunissaient à Notre-Dame des Monts, Benoît avait été remarqué par quelques-uns des religieux et des fidèles qui fréquentaient leur église. Ainsi, dès 1774, le P. Blaise Picili, que nous venons de nommer, avait observé l'assistance et la dévotion de ce pauvre, et sentait dès lors pour lui une estime affectueuse. Il le voyait souvent, car son confessional était vis-à-vis la place que le Bienheureux occupait ordinairement, près la balustrade du maître-autel, du côté de l'Epître. Les pénitents du P. Piccili l'interrogeaient même quelquefois, lui demandant, les uns par curiosité, les autres par intérêt, où se confessait ce dévot personnage et quand il faisait la communion. Le religieux répondait par de charitables conjectures : sans doute ce pauvre se confessait dans quelque autre église, et sans doute aussi il ne voulait pas que ses dévotions fussent connues ! Le P. Blaise était assez fondé dans ces conjectures ; et quand son pauvre ne paraissait plus à Notre-Dame des Monts, le bon religieux supposait aussi heureusement quelques visites à d'autres sanctuaires.

Du reste, tout en conjecturant et en exprimant ses pensées, le P. Piccili restait sur la réserve ; il respectait la modestie et l'humilité dont il était témoin : il ne s'enquit jamais de l'histoire du pauvre de Notre-Dame des Monts, il n'apprit son nom qu'après la mort du Bienheureux. Le P. Blaise prédisait même qu'il y aurait quelque enthousiasme à cette mort :

— « Il fera du bruit après sa mort ! » disait-il quelquefois.

Mais ce fut surtout lorsque Benoît eût fixé son séjour à Rome qu'on apprit à le connaître et qu'on s'habitua à le voir à Notre-Dame des Monts. Tous les matins, on le trouvait aux portes de l'église, attendant agenouillé qu'elles fussent ouvertes. Il entendait les messes toute la matinée, et à moins qu'une bénédiction ou quelque autre cérémonie ne l'attirât dans une autre église, il ne sortait de Notre-Dame des Monts que vers l'heure de midi, quand on fermait les portes.

Tout le temps qu'il restait à l'église, il se tenait à genoux. Il avait gardé du monastère de Sept-Fons la coutume de réciter l'office divin. Après chaque psaume ou chaque leçon, il posait le livre sur la balustrade, pour se livrer aux pensées et aux affections que lui suggéraient les paroles liturgiques. Il en usait de même quand il lisait l'Imitation, *la Guide* de Grenade ou quelque autre livre ascétique dont il entremêlait la récitation du bréviaire. Pendant qu'il ouvrait ainsi son cœur aux caresses du Bien-Aimé, il se tenait les mains croisées sur la poitrine, les yeux à demi fermés, les paupières immobiles. Quelquefois un léger gémissement de douleur ou d'amour s'échappait de ses lèvres. Il ne levait les yeux que pour fixer ses regards sur le tabernacle ; il les ramenait ensuite sur son livre, qu'il reprenait de la main droite et qu'il tenait ouvert et appuyé sur son bras gauche. La matinée se passait ainsi dans ces alternatives de lectures et de prières, sans que le Bienheureux songeât à changer de posture.

Tous ceux qui le voyaient étaient frappés et édifiés de cette persévérance et de cette assiduité. Ceux qui l'avaient vu le matin et que quelques circonstances rame-

naient ensuite à l'église, étaient étonnés de le retrouver à la même place et dans la même position où ils l'avaient vu.

— « C'est un saint Alexis, c'est un saint Roch ! » répétait-on !

On n'avait jamais vu prier de cette sorte, et rien n'avait jamais donné une idée plus exacte de l'adoration des Anges. Les ministres de l'église, les sacristains et les autres officiers n'osaient interrompre ce recueillement : le respect qu'ils sentaient pour le Bienheureux les engageait à prendre des précautions pour ne pas faire du bruit, de peur de le troubler en circulant autour de lui. Toutes les fonctions de la vie humaine semblaient suspendues pendant sa prière : il n'y avait dans tout son corps d'autre mouvement que celui des yeux, tour à tour fixés sur son livre, sur le tabernacle, sur la Madone ou à demi voilés dans une contemplation ineffable.

Vers l'heure de midi, quand, selon un usage de Rome, on fermait les portes de l'église, le Bienheureux quittait son poste, et si ce n'était pas jour de jeûne, se rendait à quelque distribution de soupe, aux portes d'un des couvents du voisinage. On sait déjà qu'en s'y rendant, il faisait acte de pauvreté, et que le plus souvent il n'en retirait pour lui aucun avantage matériel. Tantôt, comme il se présentait le dernier, les provisions étaient épuisées lorsqu'il apportait son écuelle ; tantôt d'autres pauvres lui arrachaient la portion qu'il venait de recevoir ; d'autres fois il la cédait à des femmes, à des enfants, à tous ceux en qui il estimait plus de désirs ou plus de besoins qu'il n'en avait lui-même. Il ne fallait

pas d'ailleurs que les distributeurs eussent des égards pour lui, comme de lui réserver une portion, ou de l'appeler dans l'intérieur du monastère, afin de le mettre plus à l'aise. Cela semblait une distinction et le faisait fuir pour longtemps.

Quand les distributions étaient faites et qu'il n'y avait point eu de part, il aurait pu y suppléer à l'aide des aumônes qu'il avait reçues ; mais ces aumônes, on le sait, ne restaient pas longtemps entre ses mains : le plus souvent donc il pourvoyait à son repas, comme il avait dit au P. Temple, avec les débris plus ou moins gâtés et dégoûtants qu'il trouvait dans les rues. Quelquefois, rarement, il est vrai, quand sans doute le besoin se faisait trop sentir, ou plutôt quand il voulait s'humilier dans l'exercice public de la mendicité, il se présentait à la porte des boutiques. Il ne demandait pas de peur d'être importun, et quand une fois, sans lui rien donner, on lui avait dit, à la mode chrétienne et charitable de Rome, d'aller en paix, il n'insistait pas et s'éloignait en répétant les paroles du Psalmiste :

« C'est en vous, Seigneur, que j'espère, et je ne serai pas confondu ! »

Quand on lui donnait l'aumône, il fallait qu'elle fût petite et qu'il fût assuré que ceux qui la donnaient ne s'incommodaient point. Un jour, une pauvre femme, Laurence Fornari, le rencontre, exténué, et lui demande s'il n'a pas besoin de quelque chose.

— « J'accepterais, répondit-il, la charité d'un peu de pain. »

Cette femme achète deux petits pains nommés pagnottes et veut les lui donner,

— « Oh! dit-il, il ne m'en faut pas tant! »

Il en rompit un, et en prit un petit morceau.

N'avait-il pas raison de dire au P. Temple qu'il lui fallait peu de chose? La moindre croûte, les plus répugnantes épluchures lui suffisaient. Il ne faisait d'ailleurs qu'un repas. Les jours de jeûne, cet unique repas était rejeté au soir. Or, le Bienheureux multipliait les jeûnes; presque chaque semaine, les mercredi, vendredi et samedi étaient pour lui jours de pénitence. En tout cas, ce léger repas, presque toujours pris dans la rue, demandait peu de temps; et comme les églises de Rome sont fermées pour la plupart quelques heures au milieu du jour, le Bienheureux employait ces instants à visiter les images de Madone ou quelque lieu vénérable, comme le Colisée et le Saint-Escalier.

Pendant l'été, durant les moments de la grande chaleur, les rues de Rome sont désertes : le Bienheureux, sans se soucier de l'ombre ni des abris, restait exposé à toute l'ardeur des rayons du soleil, souvent la tête nue, quelquefois immobile contre un mur inondé de lumière. Il voulait que tout dans la nature servît à contrister son corps, le soleil aussi bien que la pluie, la chaleur comme le froid. Il allait ensuite aux portes des églises attendre qu'elles fussent ouvertes. Comme le matin, il s'agenouillait, la face tournée vers le sanctuaire. Il se rendait de préférence aux églises où les *fonctions* convoquaient les fidèles, à celles où avait lieu quelque dévotion particulière; et la fin de la journée, pour se passer dans d'autres lieux, était encore employée aux mêmes exercices que la matinée. Le temps nécessaire pour aller d'un sanctuaire à l'autre n'était

pas perdu pour la prière : le Bienheuroux marchait en continuant sa méditation, en récitant le *Miserere* ou quelque autre psaume : on peut dire qu'il remplissait à la lettre le précepte divin de toujours prier et ne jamais cesser. La nuit interrompait à peine sa prière : quelquefois, surtout dans les églises où avaient lieu les prières des Quarante-Heures, il obtenait la permission de passer la nuit devant le Saint-Sacrement. En tout cas, il prolongeait ses visites aussi longtemps que possible, et quand les sanctuaires étaient enfin fermés, il lui restait les portes des églises, le Colisée et tous les lieux solitaires qui, selon les circonstances, lui servaient tour à tour d'asile, et où il vaquait à l'oraison plutôt qu'au sommeil.

Un tel régime de vie paraissait au-dessus des forces de la nature. Benoît n'avait plus que l'ombre et l'apparence de la forme humaine; et il parlait encore de mâter la jeunesse, qui est mauvaise, disait-il! Sa maigreur, sa pâleur, l'état inculte de ses cheveux, de sa barbe, de ses vêtements et de toute sa personne dépassait ce qu'on peut imaginer. Le matin, on lui trouvait encore quelque chose de vivant et d'alerte; le soir il paraissait à peine pouvoir se traîner. On ne comprenait pas qu'il pût résistsr à ses mortifications et qu'il eût encore assez d'énergie pour entreprendre chaque année le pèlerinage de Lorette. La fatigue de ses voyages lui avait déjà occasionné d'ailleurs diverses incommodités, notamment des plaies aux jambes, plaies qu'il avait conservées quelque temps, surtout à son retour d'Espagne. Mais au mois de juin 1779, après son pèlerinage annuel de Lorette, le Bienheureux parut atteint d'une infir-

mité grave; ses jambes enflèrent et il ne pouvait marcher qu'avec la plus grande difficulté.

Parmi les pauvres qui avaient quelques rapports avec lui, il s'en trouvait un d'une grande piété et de beaucoup de simplicité, Théodose Grimaldi, que Benoît avait souvent remarqué aux exercices de l'œuvre évangélique. Théodose était déjà avancé en âge ; il demeurait à Rome, où, par ses exemples et certains petits ministères important à la discipline et au bon ordre, il rendait aux directeurs de l'œuvre évangélique de véritables services. Le Bienheureux, quand il était à Rome, avait souvent partagé les fonctions de Théodose et s'était même lié de quelque amitié avec lui. Les historiens donnent une haute idée de la vertu de ce dernier, et ils assurent que sa piété pouvait être comptée après celle de Benoît.

L'œuvre évangélique ne se contentait pas d'instruire les pauvres et de pourvoir à la petite aumône qui terminait les exercices où elle les conviait ; elle avait ouvert à Saint-Martin-aux-Monts, non loin de l'église de la Madone, un hospice où douze pauvres trouvaient asile pour la nuit. L'administration de cet hospice était alors confiée à un ecclésiastique, simple clerc minoré, l'abbé Paul Mancini, autrefois notaire de la Chambre apostolique, qui, depuis qu'il avait résigné ses fonctions, était uniquement appliqué aux bonnes œuvres.

Parmi les pauvres qu'il abritait, l'abbé Mancini avait distingué le bon Théodose : il lui avait confié, de même qu'à l'œuvre évangélique, une certaine surveillance dans l'intérieur de l'hospice, et lui avait conféré le titre de

gardien. Ce gardien ou custode, au mois de juin 1779, rencontra dans les rues Benoît, les jambes enflées et pouvant à peine se traîner. Touché de compassion, le bon Théodose s'offrit à soigner le Bienheureux, et lui adressant quelques représentations sur le triste état où il le voyait réduit, lui proposa un asile à Saint-Martin. Benoît, après s'être fait expliquer le régime de la maison, suivit le charitable Théodose chez l'abbé Mancini, qui ne manifesta aucune difficulté à l'admettre. Le repos, quelques remèdes et les bons soins de Théodose ne tardèrent pas à amener la guérison. Au bout d'un mois Benoît-Joseph pouvait reprendre ses courses. Toutefois, il crut le temps venu où il était obligé de modifier un peu sa manière de vivre. Le P. Gabrini lui avait en effet ordonné, nous le savons, de chercher un gîte aussitôt que le régime des nuits en plein air commencerait à incommoder sa santé.

En reprenant ses forces, le Bienheureux ne songea pas à quitter Saint-Martin. La bonne discipline de la maison lui avait plu. Aussi quand il fut à peu près rétabli et qu'il put sortir, en remerciant l'abbé Mancini des bons soins qu'on lui avait prodigués pendant sa maladie, il sollicita la faveur de coucher désormais toutes les nuits à l'hospice. L'abbé Mancini avait appris à connaître son hôte ; il tenait que c'était une gloire pour Saint-Martin de donner asile à un si dévot personnage ; aussi fit-il volontiers fléchir la règle en sa faveur ; car ce n'était pas la coutume, à ce qu'il paraît, de loger indéfiniment à Saint-Martin les mêmes pauvres ; même l'abbé, c'est lui qui en rend témoignage, jaloux de l'honneur de la maison et désireux d'y conserver un

pareil trésor, songea plus tard à prendre des mesures pour engager ses futurs successeurs dans le gouvernement de l'hospice à assurer un lit à Benoît jusqu'à sa mort. Les affirmations de Mancini au procès informatif sont précises; toutefois, il semble par la suite de l'histoire du Bienheureux, que les mêmes pauvres demeuraient assez longtemps à Saint-Martin, et plusieurs y paraissent, aussi bien que le Bienheureux, domiciliés pour leur vie. En tout cas, s'il y eut une exception en faveur de ce dernier, ce fut l'unique, et il ignora à peu près son privilége. Du moment qu'il fut au nombre des pensionnaires de l'hospice, il observa les règlements de la maison avec une rigidité consciencieuse. Il ne craignit pas d'abréger ses stations du soir aux églises, afin de rentrer aux heures prescrites. Dès la chute du jour, les portes s'ouvraient pour accueillir les hôtes, et elles étaient closes au bout d'un quart d'heure. Si le Bienheureux se voyait un peu en avance, il entrait, en attendant l'heure réglementaire, à l'église de Notre-Dame-des-Monts, où tous les soirs on récitait les litanies au coucher du soleil. Si cette prière était déjà achevée et que les portes de l'hospice ne fussent pas encore ouvertes, il attendait dans quelque encoignure à genoux et récitant le chapelet.

Dans l'intérieur de la maison, il ne se mêlait pas d'habitude aux conversations, qui parfois se prolongeaient, surtout pendant les soirées d'hiver. Il se retirait auprès de son lit, et continuait avec Dieu cet ineffable et doux entretien que la mort ne dut pas interrompre. Quelquefois cependant le Bienheureux prenait plaisir aux discours et même y intervenait quand ils abordaient

à quelque sujet de piété et d'édification. Il n'abondait pas en paroles; et ses réflexions, toujours brèves et sensées, produisaient une grande impression sur ses auditeurs. Ces auditeurs étaient assez grossiers et avaient part aux vices divers que la misère enfante ou entretient. Cependant, à l'époque où vivait le Bienheureux, les pauvres, surtout en Italie et à Rome, étaient accoutumés aux pratiques chrétiennes et y puisaient une culture d'esprit, une élévation de sentiments et de pensées qu'on ne retrouve pas aujourd'hui chez les pauvres de nos sociétés démocratiques et révolutionnaires. Au milieu des divers progrès conquis et obtenus en 1789 et depuis ce temps, l'âme du pauvre n'a-t-elle pas été oubliée et négligée? Elle avait déjà reçu certaines atteintes, et parmi les hôtes abrités à Saint-Martin, durant le séjour qu'y fit Benoît, il s'en trouva plus d'un qui voulut railler et tourner en ridicule le Bienheureux. La philosophie et la science essayèrent de ruiner son crédit au milieu de la petite compagnie. On traita sa piété d'exagération et d'hypocrisie; on l'accusa d'ignorance. Ces attaques et les injures qui les accompagnaient aboutirent à faire éclater davantage la vertu et la patience du Bienheureux. Il ne se plaignait pas, mais ses compagnons étaient indignés et s'en prenaient à la faiblesse du custode qui tolérait ces licences.

Ce custode était dans les premiers temps, avons-nous dit, le bon Théodose. C'était un pauvre comme les autres habitants de l'hospice, mais revêtu d'une certaine autorité: il était chargé de maintenir la discipline et de veiller à l'exécution des règlements de la maison. Il avait beaucoup de douceur, et, comme toute autorité débon-

naire, supportait des choses qui paraissaient énormes aux yeux de certains zélés toujours disposés à solliciter la foudre contre les pécheurs. Le bon custode néanmoins rendait compte à l'abbé Mancini de ce qui se passait dans l'intérieur de l'hospice, et était surtout jaloux de l'exécution des prescriptions formelles du règlement. Bien qu'il connût et estimât Benoît, il ne l'épargnait pas quand il croyait remarquer dans sa conduite quelque chose d'insolite. Ainsi le Bienheureux répétait souvent la nuit; « *Miserere mei, Deus, miserere mei!* » ou il s'écriait à demi-voix en français: « O bon Dieu! bon Dieu! » Théodose ne comprenait ni le latin ni le français, et il informa l'abbé Mancini de ce qui se passait, lui demandant si le Bienheureux faisait là quelque chose de contraire au bon ordre:

— « Il ne peut rien dire de mieux, répondit l'abbé; laissez-le faire. »

Théodose dans sa débonnaireté ne laissait pas seulement railler et attaquer le Bienheureux; malgré les pratiques religieuses en usage en ce temps et le degré de culture donné alors aux esprits les plus vulgaires, il arrivait parfois que les entretiens des pauvres hôtes de Saint-Martin inclinaient vers la médisance, quelquefois vers la grossièreté, d'autres fois encore il leur arrivait de froisser quelque vertu chrétienne ou d'attenter à l'honneur même de Dieu. J'ignore si l'on est aujourd'hui en droit de relever ces diverses inconvenances, et si les plus beaux salons de nos jours, même ceux où se rencontrent des chrétiens fervents et des femmes pieuses, peuvent se féliciter d'éviter tout à fait ces scandales. On y tombait ou du moins on en approchait de temps en

temps à Saint-Martin. Benoît, tout perdu qu'il paraissait dans sa conversation avec Dieu, veillait cependant, et la crainte qu'il avait de voir offenser son divin et bien-aimé Maître le rendait alerte à prévenir les mauvaises occa sions, à détourner ou à réprimer les fâcheux discours Il n'y mettait pas trop d'ambages.

— « Eh! criait-il un jour du fond de la chambre, lorsque la conversation générale frisait la médisance, eh! pensons à la passion de Jésus-Christ! »

Ces brusques interruptions n'étaient pas toujours prises patiemment, et malgré le respect qu'on portait au Bienheureux, on le rabrouait quelquefois. Il n'en avait cure et le cours de la conversation n'en était pas moins changé.

D'ailleurs il n'employait ces rudesses que dans les nécessités pressantes ; d'habitude il apportait les ménagements et la délicatesse de la plus tendre charité, il savait choisir le moment et l'heure de la reprimande. Un de ses compagnons se plaignait d'avoir été volé. Il se répandait depuis plusieurs jours, en invectives et en désirs de vengeance contre le voleur inconnu, lorsqu'on commença, à l'occasion de quelque fête, un triduum de prières en commun dans l'hospice. Le volé, honnête homme et chrétien sincère, bien qu'impatient à supporter les torts du prochain à son égard, s'empressa et se montra disposé à gagner l'indulgence. Bénoît, sans s'adresser à lui, fit remarquer que le bénéfice de l'indulgence n'était pas uniquement attaché à la récitation des prières ordonnées, et que le pardon des dommages et des injures qu'on pouvait avoir subis, était encore nécessaire. Le vindicatif comprit, et sans rien répondre

profita de cet avis et abjura son ressentiment... contre un inconnu.

Il me semble que ce trait, tout en marquant le zèle du Bienheureux, atteste aussi chez ses compagnons une certaine élévation d'intelligence chrétienne, à laquelle les progrès de 1789 n'ont rien ajouté assurément et qu'on rencontrerait peut-être difficilement aujourd'hui parmi les pauvres, et sans doute aussi parmi les riches. Ce trait d'ailleurs n'est pas unique, et les souvenirs du séjour du Bienheureux à l'hospice Saint-Martin abondent en détails témoignant du sens chrétien des pauvres habitants de cette maison.

Un d'entre eux, un soir, rentra en état d'ivresse, péché rare à Rome et dont chacun par conséquent se scandalisait bien autrement qu'on n'eût fait et surtout qu'on ne ferait aujourd'hui en France. En présence de l'ivrogne hors d'état de se servir et qu'on dût mettre au lit, les expressions de scandale furent-elles trop vives ? Quelqu'un de la compagnie du moins les rétorqua et déclara qu'il valait mieux être en état d'ivresse qu'en état de maladie.

— « Êtes-vous fou ? s'écria Benoît : ne savez-vous pas que l'ivresse est un péché et non pas la maladie ? »

Chacun dans la pauvre compagnie sentit la valeur de l'argument, si fort au-dessus aujourd'hui de l'intelligence de la majorité la plus éclairée des Français. Mais la manière de parler de Bénoît devint un nouveau sujet de critique ; un des assistants, esprit tolérant sans aucun doute et un peu libéral, trouva qu'un homme si dévot avait tort de traiter de fous ses compagnons. Les textes de l'Écriture ne manquaient pas à cette thèse.

Toutefois celui qui avait été reprimandé et qui n'avait pas répliqué y coupa court, reconnaissant l'admonestation du Bienheureux fondée et parfaitemement juste, et le propos qui l'avait provoqué inconsidéré et tout à fait répréhensible. Cette humilité et cette sagesse du pauvre homme, dont on regrette de ne pas savoir le nom, sont bien aussi dignes d'admiration que la verdeur de zèle et de charité du Bienheureux.

Un des plus instruits et des plus fervents de la société, Antonin Bartolotti, s'avisa un jour de dire qu'un léger mensonge était chose permise, quand il s'agissait de s'excuser. Benoît le reprit, lui représentant que le mensonge le plus léger ne pouvait jamais être permis, quand le salut de l'univers serait en question, parce que l'offense de Dieu était le mal unique, en comparaison de quoi la perte de l'univers était peu de chose. Le Bienheureux ne se contenta pas d'exposer cette doctrine : il veilla à ce qu'elle fût pratiquée. A quelques jours de là, en effet, des personnes qui avaient l'habitude de réclamer d'Antonin quelques services vinrent le demander un soir. Il ne voulut pas répondre et pria un de ses compagnons de dire qu'il n'était pas à l'hospice. Benoît l'entend et, ouvrant la fenêtre, crie qu'Antonin est rentré, mais qu'il ne peut se déranger en ce moment. Puis se retournant vers son compagnon, le Bienheureux lui dit en souriant :

— « Oubliez-vous qu'il n'est pas permis de mentir et qu'on doit dire la vérité en toute occasion? »

L'habitude en était prise, chacun profitait des admonestations du Bienheureux. Elles étaient rares et elles avaient toujours pour objet l'honneur de Dieu et le bien

des âmes. C'était l'ascendant de la vertu du Bienheureux qui donnait autorité à ses paroles; mais je ne puis m'empêcher de croire que les âmes avaient alors une préparation et une ouverture qui feraient à peu près défaut aujourd'hui. Le custode lui-même n'était pas à l'abri des charitables avis de notre Bienheureux. Un jour ce débonnaire Théodose se permit en paroles quelque légèreté, ce qui donna à rire aux auditeurs. Benoît se trouvait là, et prenant aussitôt un air sévère :

— « Que signifie cette manière de parler? dit-il, n'avez-vous pas de honte ? »

Théodose baissa la tête et accepta la réprimande; il sentait qu'il l'avait méritée.

Le Bienheureux ne tenait pas seulement à redresser la conduite de ses compagnons, il tenait, on l'a déjà vu, à ce que la sainte doctrine fût respectée dans leurs conversations et leur conduite; mais peut-être bien était-il parfois un peu sévère. On tenait cercle à Saint-Martin et on s'entretenait un soir de la condition et des mérites des pauvres. Quelqu'un émit la pensée qu'à cause des privations dans leur nourriture et leurs divers besoins, auxquelles ils étaient contraints, les pauvres étaient assurément dispensés des jeûnes, des abstinences et des autres pénitences ordonnées aux fidèles.

— « Ah ! dit Benoît, les pauvres ont autant que d'autres besoin de dompter et de mortifier la chair ! »

Benoît avait raison. Sans aucun doute, la nécessité de la mortification ne comporte pas d'exception. Toutefois celui que reprenait le Bienheureux, n'avait point tort assurément de penser que la Providence prenait vis-à-vis des pauvres l'initiative pour ainsi

dire et leur imposait, sans leur demander autre chose que leur consentement, la pratique même de la loi dont elle a donné le précepte à tous les hommes.

Un soir, le Bienheureux sortait de l'hospice, commandé pour aller chercher l'huile de l'éclairage ; un de ses plus vieux compagnons lui présenta une petite pièce de monnaie en le priant de lui rapporter un morceau de pain :

— « Et le jeûne ? » dit le Bienheureux.

On était en Carême. Pour obtenir le léger service qu'il demandait, le pauvre bonhomme dut assurer qu'il n'avait presque rien mangé de la journée.

Les catastrophes révolutionnaires approchaient, les attentats se multipliaient contre l'Église, et la petite société de Saint-Martin ne restait pas muette sur ce sujet. On ne blâmait pas, mais on ne comprenait pas la condescendance du Souverain Pontife : on se demandait comment le vicaire de Celui qui n'éteint pas la mèche qui fume encore, ne s'armait pas de ses foudres et n'excommuniait pas tous les artisans de ruses et de violences qui cherchaient à l'enlacer dans leurs trames diaboliques et philosophiques. Benoît alors remarquait que, pour n'être pas dénoncée et déclarée, l'excommunication n'en était pas moins encourue pour tout attentat dirigé contre l'Église. D'autres fois, en présence des calamités du temps, en parlant des tremblements de terre qui désolaient les Calabres et la Sicile, on se félicitait d'être à Rome, et on se flattait que les habitants de la ville sainte seraient préservés de tous fléaux.

— « En continuant d'offenser Dieu, comment se flatter de leur échapper ? reprit le Bienheureux. Les

menaces ne nous changent point : on ne cesse pas de pécher. »

Était-ce là une parole prophétique?

Cette rigueur dans la discipline chrétienne, cette impatience et cette douleur de l'offense de Dieu n'empêchaient pas le Bienheureux d'être compatissant pour les faiblesses d'autrui. L'intimité du commerce avec Dieu n'a jamais été un obstacle à la charité envers le prochain. Benoît était tout entier au service de ses compagnons. Il se multipliait surtout lorsqu'ils étaient incommodés. S'il avait du linge, des souliers, des vêtements ; si, des diverses aumônes qu'il avait reçues dans la journée, il avait conservé quelque petite pièce de monnaie, quelque morceau de pain, tout était à la disposition de ses compagnons. Cette générosité n'étonne pas le lecteur, elle surprenait toujours les pauvres de Saint-Martin. Les hommes ont tant de peine à pénétrer et à goûter les pensées surnaturelles, et, même au milieu des pratiques de la pauvreté, ils comprennent si peu le détachement des biens de la terre !

On voyait clairement d'ailleurs que le Bienheureux avait autant besoin des objets dont il voulait se dépouiller que ceux à qui il les offrait. Les nouveau-venus surtout s'effrayaient de cette générosité, et quand il s'agissait de quelque pièce importante de l'habillement, d'un objet de prix, d'une paire de souliers, par exemple, ils ne pouvaient supposer que la compassion allât jusqu'à les donner. Quelquefois la délicatesse de leur conscience s'alarmait autant de la pensée d'un prêt que de celle d'une vente. Ils craignaient de ne pouvoir disposer du prix raisonnable d'un tel objet, ils redoutaient

de l'endommager et d'abuser du mouvement de générosité et d'attendrissement d'un compagnon de misère. On voit bien qu'il est ici question des pauvres d'un âge éloigné, privés des beaux droits et des nobles conquêtes de 1789, et seulement éclairés de la lumière de l'Évangile. Si singuliers qu'ils puissent paraître aujourd'hui, ces sortes de débats eurent lieu plusieurs fois à Saint-Martin, à propos de souliers ou de chemises, et la stupéfaction était profonde lorsque le Bienheureux, s'apercevant des scrupules, les levait en assurant qu'il ne prêtait pas, qu'il donnait purement et simplement.

Il donnait même largement, et ses dons dépassaient parfois les besoins de ceux qui souffraient : il abandonnait une chemise entière à un de ses compagnons qui avait besoin d'un morceau de linge. On n'avait pas encore inventé l'économie charitable. Toutefois cette générosité de notre Bienheureux s'alliait avec le respect le plus scrupuleux du droit et des intérêts d'autrui. Dès son enfance, on le sait, il avait poussé jusqu'à l'excès, pourrait-on dire, la réserve en présence des biens du prochain; et celui qui n'osait pas disposer d'une fraise dans le jardin de son oncle, reculait à la pensée de susciter le moindre dommage à un étranger. Benoît s'effrayait même quand ce dommage, sans atteindre les biens du voisin, pouvait seulement contribuer à exciter sa mauvaise humeur et le pousser à offenser Dieu. Un jour l'administrateur de l'hospice avait ordonné de descendre et de brûler dans la cour la vieille paille des lits. Le Bienheureux s'aperçut que les voisins incommodés par la fumée murmuraient et se fâchaient : c'en fut assez à

ses yeux pour se soustraire même à l'obéissance, et il refusa d'attiser le feu.

L'intermédiaire des ordres de l'administrateur à la petite communauté des pauvres de Saint-Martin était naturellement le custode. Or le débonnaire Théodose mourut en 1781. L'abbé Mancini fit choix pour lui succéder de Léopold Clavelli. Homme droit et assez sévère même, Léopold savait maintenir la discipline mieux que son prédécesseur et faisait sentir son autorité davantage. Peut-être eût-il empêché les railleries auxquelles le Bienheureux avait été en butte, mais il n'avait pas pour lui la bienveillance et l'amitié dont faisait profession le bon Théodose. Il semble même que, dans les premiers temps, Léopold avait quelques préventions et cédait à une sorte d'irritation irréfléchie contre le Bienheureux. La taciturnité habituelle de ce pauvre déplaisait au nouveau custode; malgré sa vertu et la rectitude de son esprit, il craignait que Benoît ne prît une position exceptionnelle et comme privilégiée dans la maison.

Les autorités en général sont d'autant plus jalouses qu'elles sont plus bornées. Celle de Léopold ne trouvait à s'exercer que sur les onze pauvres pensionnaires de Saint-Martin, et il prenait ombrage de l'auréole qui, pour ainsi dire, entourait l'un d'entre eux. C'était une tentation sans aucun doute. Le pauvre Léopold y cédait tout humainement, et mettait chaque jour à l'épreuve la patience du Bienheureux. La patience du Bienheureux ne succomba pas. Benoît obéissait comme un enfant aux ordres multipliés de son supérieur, avec cette placidité et cette bonne grâce qui étaient le grand charme de sa vertu. Léopold, avons-nous dit, avait cette droiture

d'esprit que donne la pratique de la religion : la tentation avait pu le surprendre, elle ne put l'aveugler : il reconnut bientôt la vertu du Bienheureux et l'admira. Appelé à surveiller les pauvres de la maison, et remplissant son devoir en conscience, il était mieux que personne à même de porter un jugement. Or, le jugement qu'il porta, est que la seule présence du Bienheureux était une excitation à la prière et à l'amour de Dieu, un reproche sensible de la froideur que l'on apporte ordinairement à son service. Le judicieux Léopold reconnaissait humblement la distance qui, devant Dieu, seul juge de la vraie grandeur, le séparait de cet inférieur, et il avouait qu'il se serait contenté et estimé heureux d'apporter à l'église le recueillement et la dévotion que Benoît gardait dans la rue. Le custode admirait tous les jours la manière dont le Bienheureux s'unissait à la prière commune.

Dans ces heureuses et vraiment bienfaisantes maisons que la charité avait préparées pour les pauvres, la prière se faisait en commun, et c'était un des priviléges du custode de la réciter tandis que les autres répondaient. A Saint-Martin, la prière se terminait par ces paroles dites d'abord par le custode et répétées ensuite par les assistants :

« Loué soit et remercié à jamais le Très-Saint et Très-Divin Sacrement ! »

Le custode avait remarqué qu'au moment où il prononçait ces paroles, Benoît levait les yeux au ciel, croisait les bras sur la poitrine, puis, laissant retomber sa tête, l'appuyait sur une crédence à sa portée en s'abstenant de répondre. Exact, comme nous avons dit, et sévère

même à exiger l'exécution du règlement, le custode, malgré l'estime qu'il portait désormais au Bienheureux, crut devoir le réprimander ; et celui-ci, qui ne chercha pas à se justifier, ne changea rien à sa manière d'agir. Le custode, parfaitement édifié désormais sur la docilité et la dévotion de ce pensionnaire, l'examina de plus près et reconnut qu'au moment où il entendait prononcer le nom du Très-Saint-Sacrement, le Serviteur de Dieu n'était plus maître de ses sens : tout son cœur se fondait d'amour, et sa voix ne pouvait s'unir à celle des assistants.

Les effets de l'amour sont divers : tandis que le nom seul du Saint-Sacrement coupait ainsi la parole au Bienheureux, comme on l'a remarqué en plus d'une autre circonstance, à Lorette, à Notre-Dame des Monts, à Saint-Sauveur, les invocations à la sainte Vierge élevaient le timbre de sa voix et lui communiquaient, durant les litanies, un accent particulier que connaissaient bien tous les pauvres hôtes de Saint-Martin.

Les prières en usage dans la maison, duraient environ une demi-heure et comprenaient la récitation du chapelet. Pendant le chapelet, les pauvres avaient la permission de rester assis. Benoît se tenait à genoux, immobile, et répondait avec dévotion. On l'invitait en vain à s'asseoir. Léopold le lui commanda quelquefois ; par obéissance, le Bienheureux se relevait ; mais au bout de quelques instants il reprenait la posture humiliée et pénitente qui lui semblait seule convenable à un pécheur comme lui.

Après la prière, le Bienheureux se retirait auprès de son lit, continuant ses oraisons. Il ne se couchait que longtemps après que toutes les lumières étaient éteintes.

Son repos était court; et ses compagnons étaient persuadés qu'il le prenait tout vêtu et plutôt appuyé que couché sur son lit. Si matin qu'on se levât, on était sûr d'être devancé par le Bienheureux, qui déjà, depuis longtemps sans doute, avait repris avec Dieu l'entretien où on l'avait laissé la veille. Rien, que l'intérêt et l'édification du prochain, ne pouvait le retirer, comme nous l'avons dit, de cette application unique.

Jamais on ne lui entendit faire la moindre plainte ou réclamer contre les incommodités les plus impatientantes et les plus faciles à lever. Son lit était dans une petite chambre, à côté de l'escalier qui servait de passage aux hôtes de la grande salle. Or, il arriva que ceux-ci se plaignirent de l'infection que répandait un d'entre eux. L'administration fit sortir ce pauvre punais de la grande salle et le plaça dans la petite chambre où couchait le Bienheureux. Celui-ci ne se plaignit pas et ne s'informa pas même des motifs qui lui avaient fait donner un pareil voisin. Il supporta en esprit de charité cette incommodité, comme il en supportait d'autres en esprit de mortification. On le voyait quelquefois les soirs d'hiver rentrer baigné de sueur et de pluie, et jamais on ne le vit rien faire pour se soulager. Jamais, durant la mauvaise saison, on ne le vit s'approcher du chauffe-mains, seul moyen en usage à Rome de se défendre du froid. Quand quelque compagnon le lui offrait, si transi qu'il parût, il refusait toujours. Il le prenait cependant lorsque le gardien, ému de compassion, ordonnait. Il le gardait alors peu de temps, et, sans même en avoir remué les cendres, il le passait bientôt à un voisin, disant que chacun devait avoir son tour

On comprend que cette manière de vie si charitable, si pieuse et si mortifiée, ait fait tomber toutes les préventions qu'un esprit judicieux et un chrétien sincère avait pu convevoir; Léopold, revenu de tout préjugé, professa bientôt à l'endroit du Bienheureux l'estime la plus profonde et la plus vive admiration. Le gardien la témoignait par l'attention et la déférence qu'il manifestait pour les moindres paroles du Bienheureux.

XII

LE COEUR DU MENDIANT.

En faisant à Saint-Martin élection de domicile pour la nuit, le Bienheureux n'avait pas entendu changer ses habitudes de la journée. Il avait été bien inspiré : le régime de la maison s'alliait parfaitement avec le genre de vie auquel il voulait rester fidèle. Tous les matins, l'hospice ouvrait ses portes à ses pensionnaires, libres de vaquer, tout le jour, à leurs occupations et à leurs industries. On connaît celles du Bienheureux. Comme, depuis plusieurs années, il ne quittait Rome qu'à peine l'espace de quelques semaines, le temps de son pèlerinage annuel à Lorette, il était chaque jour plus connu et il éveillait de plus en plus autour de lui la curiosité, l'intérêt et l'admiration. L'histoire de sa vie, dépouillée d'incidents, devient à peu près uniquement le récit des surprises et de l'admiration qu'il inspire, des manéges de quelques-uns de ses admirateurs pour lier commerce avec lui, pour le contraindre à recevoir leurs aumônes, pour provoquer ses prières et quelquefois aussi pour pénétrer le mystère de sa condition et de sa naissance.

Benoît évitait par-dessus tout les questions qui avaient trait à lui-même. Il fuyait avec un soin particulier ses compatriotes. Il n'avait pas toujours eu cette précau-

tion. En 1774, à son retour de Saint-Jacques de Compostelle, à l'hospice Saint-Louis des Français, il avait rencontré un de ses camarades d'enfance de l'école de Nédon. Cet homme, venu en pèlerinage au tombeau des Saints-Apôtres, avait demandé au Bienheureux une lettre pour consoler et rassurer ses parents, qui depuis si longtemps n'avaient pas entendu parler de leur fils.

— « Faites mes compliments, avait répondu Benoit; dites que je suis content : il n'est pas besoin d'écrire ; et s'il était nécessaire, je me servirais de la poste. »

Ce furent les seules nouvelles qui, depuis la lettre de Chiéri, parvinrent de lui à Amettes.

Le Bienheureux avait dit un adieu véritable à toutes les choses de ce monde, et son nom même était inconnu de ceux qui le voyaient le plus souvent. Il ne dissimulait pas sa qualité de Français, et, quand il y était contraint, il indiquait son prénom de Benoît. Ses confesseurs n'en savaient pas davantage. L'éloignement de son pays, le silence qu'il gardait, la délicatesse et la grâce de sa physionomie, l'urbanité et la justesse de ses moindres paroles, cet air de noblesse, de sérénité et de joie qui transpirait à travers ses haillons et qui était moins le résultat de la politesse de son éducation que le fruit de l'intimité de son commerce avec Dieu : tout, quand une fois on l'avait remarqué, contribuait à frapper l'imagination populaire et à provoquer les diverses légendes dont il était l'objet et qui avaient cours surtout dans le quartier de Notre-Dame des Monts.

Quelques circonstances de temps en temps piquaient davantage la curiosité. L'office divin, que, depuis sa

sortie de Sept-Fons, le Bienheureux était exact à réciter tous les jours, éveillait volontiers l'attention. Avant son entrée à Saint-Martin, il portait partout avec lui son bréviaire et ses autres livres de piété dans un sac qu'il déposait à ses côtés dans les églises. Depuis qu'il demeurait à l'hospice, il y laissait son paquet et n'emportait que les livres dont il voulait user dans la journée. Il les portait dans une poche de peau noire suspendue à la corde qui lui servait de ceinture.

Ce bréviaire trahit plusieurs fois son maître et n'était pas un des moindres sujets de questions et de commentaires parmi ceux des amis du Bienheureux qui avaient une fois constaté de quel livre il usait. Un jour, à l'église des Saints Apôtres, que le pèlerin fréquentait déjà depuis plusieurs années et où il avait formé quelque liaison avec un des sacristains, Pierre Giansanini, dont nous aurons occasion de reparler, il oublia ce bréviaire sur la balustrade d'une des chapelles et alla le réclamer le lendemain à la sacristie, auprès de son ami qu'il trouva fort étonné :

— « Vous comprenez donc le latin ? » lui dit-il.

— « Un tant soit peu, » répondit Benoît embarrassé.

D'autres indices d'une éducation supérieure échappèrent encore en mainte occasion à la modestie du Bienheureux, et n'était pas pour arrêter l'intérêt qu'on lui portait.

Ce qui frappait surtout, ce qui touchait et édifiait tous ceux qui l'avaient une fois remarqué, c'était l'égalité et l'énergie de sa vertu, qu'on ne trouvait jamais en défaut, de sa prière qu'on voyait sans cesse en haleine. La fréquentation des divers sanctuaires qui, durant les

premières années de son séjour à Rome, avait permis au Bienheureux de rester plus longtemps inconnu, concourait désormais à lui susciter partout des admirateurs, et à faire connaître en tous les quartiers de la ville éternelle cette manière de vie que le P. Gabrini appelait incomparable.

A diverses reprises, dans les rues de Rome, le Bienheureux fut frappé par la malveillance ou par l'étourderie des passants, sans que son calme en ait été altéré. Un jour même une pierre l'atteignit à la jambe et fit jaillir le sang, mais le Bienheureux n'arrêta pas sa marche, il ne se retourna même pas. On sait comment il savourait les injures et s'y épanouissait, ralentissant le pas quand il les rencontrait, afin de n'en laisser échapper aucune. Elles étaient véritablement pour lui un rafraîchissement et un bien-être : il s'y complaisait comme à une expression de la justice et de la vérité. Selon la remarque de deux de ses confesseurs, il ne lui arriva jamais dans sa vie d'avoir la pensée qu'il pût être quelque chose de bon. Non seulement il était à ses yeux un monstre d'ingratitude et de péché devant Dieu, mais, immergé dans son néant, il se regardait comme indigne même de la société des hommes. Ce sentiment de son indignité entrait pour quelque chose dans son désir de la solitude et sa fuite de tout commerce humain. Ce qui contribuait à l'attirer aux portes des couvents, où il recevait rarement sa portion, c'était, outre une profession de l'état de mendicité, le goût qu'il trouvait aux railleries et aux huées, que ne lui épargnaient pas quelques-uns des autres pauvres, le traitant de niais et s'appliquant à faire rire l'assistance à ses dépens. Il

trouvait vraiment là son profit et son bénéfice. Il voulait être abject et vil aux yeux de tous : il s'appliquait à se faire passer pour un pécheur et un hypocrite, un oisif, un ignorant ou un fou. Il était heureux des divers bruits injurieux qu'on pouvait débiter sur son compte et sur les causes qui l'avaient réduit à cette vie misérable. On ne rendra jamais l'expression de sincérité avec laquelle il répondit à plusieurs de ses interrogateurs :

— « Je suis un vagabond ! »

La pauvreté et la sordidité de ses vêtements étaient pour en convaincre. Il ne se contentait pas en effet de les laisser tomber de vétusté, de refuser ce qui eût pu le mettre à l'abri des intempéries des saisons, il voulait qu'ils fussent en désordre et déchirés. Contraint un jour de prendre et de porter un vieux chapeau qu'un prêtre, l'abbé Joseph Melis, lui donnait, il ne tarda pas d'y faire des déchirures, craignant d'avoir trop bon air. L'horreur que sa saleté excitait parfois, la répugnance qu'on manifestait à l'approcher dans les rues et au sortir des églises, était pour lui une délectation : il s'en réjouissait comme d'un triomphe de la vérité. Il serait impossible d'imaginer qu'on pût avoir de soi-même une opinion plus basse que celle qu'il avait. Un de ses confesseurs dit que son humilité était une mer profonde dont il était impossible de mesurer le fond.

L'homme véritablement humble est radicalement changé de la nature déchue : il ne faut pas s'étonner de tous les renversements où la montre l'histoire de Benoît Labre. La grande merveille est surtout cette humilité profonde, sincère, débordant sans cesse d'un cœur

humain et immergeant tous ses sentiments, tous ses désirs, toutes ses volontés. Ce qu'on raconte de la paix où fut le Bienheureux dans les dernières années de sa vie, après les luttes contre l'esprit impur dont nous avons parlé, ne doit plus surprendre : la concupiscence est un orgueil. Les dons extraordinaires, la grâce et l'auréole qui entourent le Bienheureux, sont expliqués aussi. Plus rien ne le gêne, ni ne lui répugne ; il est véritablement humble, et humble sans mesure. Il s'élève au-dessus des goûts et des dégoûts les plus énergiques. A l'heure précisément où les distributions de soupe se faisaient aux portes des couvents et des palais, on l'a vu dans les rues et dans les cours, ramasser sur du fumier des aliments gâtés ou des restes de potage aigri pour en faire son repas. Avait-il ces jours-là à réprimer et à punir quelque réveil des appétits de la nature? Car, après tout, il n'était maître de ses goûts que par une lutte continuelle.

Un après-midi, il sortait à jeun de Notre-Dame des Monts; il passe devant une boutique de friture d'où s'exhalait une fine odeur, assez appétissante. Le Bienheureux s'arrête et demande à acheter quelques tranches de ce mets. La marchande qui le connaissait et qui, comme beaucoup de gens du quartier, avait pour lui un grand respect, répond qu'elle ne lui en vendra pas, mais qu'elle sera joyeuse de lui en donner par charité. Benoît la remercie aussitôt et s'éloigne à grands pas, et on le voit se frapper la bouche comme pour se punir de cette convoitise de gourmandise et de sensualité. Un prêtre, qui avait remarqué tout ce jeu, était édifié de cette vigilance contre soi-même, et ne pouvait en parler sans pleurer d'admiration.

Il n'eût pas fallu songer à la manifester, et les moindres témoignages de respect ou de considération faisaient entrer le Bienheureux dans des angoisses extrêmes. Il y trouvait quelque chose d'horrible et de contraire à la justice et à la vérité, qui eût suffi à l'offenser. Une femme, Laurence Vandroli, un jour, en pleine rue, poussa vers lui son fils à qui elle ordonnait de baiser la main de ce pauvre :

— « A moi! la main! me baiser la main! » s'écria Benoit stupéfié, terrifié et dérobant aussitôt ses mains.

En présence d'une douleur et d'une angoisse aussi vives, cette femme n'insista pas et voulut changer de discours. Mais le Bienheureux s'enfuit éperdu et désolé.

Quelle ne fut pas sa douleur, lorsqu'un jour un prêtre, un vieillard, l'abbé Fraja, qui l'avait attiré chez lui, se prosterna à ses pieds pour les baiser! Le Bienheureux éclata en sanglots. Ce fut en vain que le prêtre essaya de calmer cette douleur en assurant que son hommage s'adressait à Jésus-Christ qui a voulu se personnifier dans les pauvres : le serviteur de Dieu garda toujours à l'ecclésiastique une sorte de ressentiment. En vain l'abbé, à diverses reprises, essaya-t-il désormais de l'attirer chez lui, Benoît resta plein de défiance, et la rondeur du bon prêtre eut peine à le désarmer complétement. Le transport de vénération où s'était laissé emporter l'abbé Fraja, dont nous aurons à reparler, avait été provoqué par les sentiments de reconnaissance envers Dieu manifestés par le Bienheureux, au sujet d'un haut-de-chausses que l'abbé venait de lui donner.

Au fond de cette reconnaissance éclatait la persuasion

de son indignité. Benoît admirait comment Dieu pouvait venir en aide à un être aussi misérable et répondre à son désir. Rarement on le vit faire une démarche pour s'attirer une aumône. Il l'attendait et la recevait de Dieu seul. A l'entrée des églises, les grands personnages entrant ou sortant faisaient souvent des distributions, et les pauvres les entouraient volontiers. Benoît n'aurait pas eu à se déranger, à peine aurait-il eu besoin de se retourner pour prendre sa part de ces générosités. Il restait étranger à ce qui se passait autour de lui, les yeux fixés sur le tabernacle et absorbé dans la prière. Quelquefois ces distributions d'aumônes se faisaient sous le péristyle des églises, au moment même où Benoit sortait. Il n'avait pas à interrompre sa prière ni à sortir de son recueillement, il n'avait qu'à tendre la main ou même à l'ouvrir : il ne le faisait pas; il saluait et passait. Il ne demandait qu'à la Providence, et elle ne lui faisait pas défaut : elle mettait dans ses mains des aumônes plus abondantes que n'en réclamaient ses pratiques de pauvreté et d'abnégation.

Le P. Blaise Piccilli, devenu recteur de Notre-Dame des Monts, avait défendu aux pauvres qui fréquentaient cette église, de mendier dans le lieu saint; sa surveillance, malgré l'estime qu'il lui portait, s'étendait jusqu'au Bienheureux. Non-seulement Benoît ne demandait jamais, mais, à cause de son respect pour le lieu saint, il ne parlait même pas pour remercier ceux qui lui donnaient; le plus souvent encore, absorbé dans sa prière, il ne voyait pas les aumônes qu'on déposait dans son chapeau ou sur la balustrade auprès de lui.

Le recteur de Notre-Dame des Monts, après l'avoir observé quelque temps, sentit s'augmenter son estime pour lui.

— « C'est vraiment le pauvre évangélique, » disait-il. — Benoît (1780) avait repris sa place près de la balustrade du côté de l'Evangile. Il ne sortait de son indifférence pour les aumônes que lorsqu'on lui donnait quelque pièce d'argent. La répugnance qu'il éprouvait alors le réveillait même de sa méditation, et il refusait énergiquement. On a parlé de ses scrupules à accepter les aumônes qui lui paraissaient trop fortes ou trop fréquentes pour la condition des personnes qui les lui offraient. Dans son entier abandon à la Providence, il refusait les secours réguliers. Bien des fois des âmes pieuses, des chrétiens charitables, des personnages haut placés voulurent lui assurer des aumônes fixes et habituelles; Benoît répondait à leurs offres avec reconnaissance, mais laconiquement et péremptoirement. Sa règle était de ne pas recevoir plus d'un bajoque à la fois, et bien des fois encore il refusait parce qu'il n'avait pas besoin, disait-il.

En lui donnant l'aumône, on se recommandait volontiers à ses prières. — « J'y suis bien obligé, » répondait-il, car il n'oubliait pas ses bienfaiteurs et sa reconnaissance pour eux dépassait assurément la valeur de leurs bienfaits. Toutefois il ne voulait pas contracter d'obligation stricte, ce qu'on appelle dans l'école, obligation de justice. Quelquefois, dans ses voyages, on lui demandait des prières à quelque sanctuaire de Rome; ainsi l'abbé Valeri lui avait recommandé de visiter Saint-Philippe de Neri. Benoît en pro-

mettant avait précisé et circonscrit ses engagements :

— « Jirai une fois, » avait-il dit.

Quelquefois ceux qui lui offraient l'aumône lui demandaient une part dans toutes ses prières :

— « C'est trop, » répondait le Bienheureux

Et avant de rien prendre :

— « Je le ferai quand je pourrai, » disait-il.

Tout engagement était sérieux, et sa conscience n'admettait pas ces promesses vagues de prières qu'on échange souvent et dont on garde à peine mémoire. Toute prière était une chose grave et importante à ses yeux, toute promesse était un engagement auquel il s'estimait tenu à la lettre. Aux fêtes de Noël de 1780, l'abbé Mancini demanda aux plus pieux des hôtes de Saint-Martin de visiter pendant plusieurs jours la crèche et d'y faire une heure de prières. Benoît montra à cette occasion une répugnance qui surprit le bon ecclésiastique qui ne put le faire céder qu'en demandant au nom de la charité. Mais lorsque l'abbé Mancini montra les prières qu'il se proposait de faire réciter, le Bienheureux trouva qu'une heure n'était pas suffisante, parce que, disait-il, il ne fallait pas *estropier* la prière.

Un prêtre, l'abbé Joseph Mélis, que nous avons déjà nommé, avait remarqué cette répugnance à contracter des engagements de prière et, pour la vaincre, avait recours à une sainte ruse. Il commençait lui-même à faire mémoire du Bienheureux pendant la messe ; et sans rien lui demander, il lui disait ensuite qu'il avait eu soin de demander à Dieu de le rendre saint et bon. Benoît alors ne pouvait retenir ses transports ; ses yeux

et ses bras s'élevaient vers le ciel; il s'unissait aux prières faites pour lui, et sa reconnaissance s'épanchait en ardentes demandes pour son bienfaiteur. Le Bienheureux ne pouvait être indifférent à une telle aumône.

L'humilité était au fond de tout cela : elle était le principe de toute action et de tout sentiment du Bienheureux. Elle éclatait surtout à l'approche des sacrements : son désir de s'unir à Dieu était combattu par la conscience de son indignité; le père Temple a connu et expliqué ce mystère. La crainte de manger sacrilégement le pain eucharistique avait été une des plus dures épreuves de la vie du Bienheureux dans les couvents. Plus tard, dans ses moments d'aridité et de désolation surtout, il pouvait appréhender de n'être pas disposé suffisamment, mais il obéissait avec confiance à l'ordre de ses confesseurs.

Dans cette soumission et dans le plus vif sentiment de son indignité, quel soin ne mettait-il pas à préparer son cœur ! Toute sa vie était une préparation eucharistique. Les prières continuelles, les désirs et les aspirations ne faisaient qu'augmenter et développer en lui l'humilité. « La prière et la méditation, disait le P. Temple, étaient les sources toujours fécondes, toujours débordantes de son humilité ! » C'est de là que ressortait et se fortifiait le double sentiment de sa propre bassesse et de la grandeur de Dieu. Cette créature si vile à ses propres yeux, si comblée de faveurs et de dons particuliers, capable uniquement cependant de toute espèce de mal, comme le Bienheureux en voyait la preuve dans la moindre imperfection; cette pauvre créature, avant

de s'approcher du saint tribunal de la Pénitence, se préparait dès la veille, redoublait de prières et scrutait avec la plus minutieuse attention ses actions et les mobiles de ses actions. Les examens quotidiens, auxquels l Bienheureux s'appliquait, ne le dispensaient pas à son gré de cette étude minutieuse, préparatoire à un si grand sacrement.

La délicatesse de sa conscience et le souci de sa purification intérieure l'engagèrent à faire, depuis son départ de la maison paternelle, dix ou douze confessions générales. Nous aurons occasion de revenir sur les prosternements et les douleurs du Bienheureux à l'intérieur du saint tribunal, et de rappeler la manière basse et humiliée dont il y parlait de lui-même. Les confesseurs ont témoigné de leur émotion à écouter ces confessions délicieuses à entendre, et toutes pleines de merveilles. Les attouchements de la miséricorde et les joies de la réconciliation ne faisaient pas oublier au Bienheureux les actes de repentir : il les avait multipliés pendant l'examen de conscience, il les redoublait au sortir du saint tribunal. Il y consacrait habituellement la fin de la journée, et commençait de la sorte la préparation de la communion du lendemain.

Dans les dernières années de sa vie, son confesseur, l'abbé Marconi, qui ne le connaissait pas encore à fond et qui le savait Français, craignit que cette pratique ne fût inspirée des doctrines d'abstention du sacrement des autels, alors répandues dans notre pays. Pour s'en assurer et aussi pour éprouver l'obéissance de son pénitent, il lui recommanda de ne pas remettre la com-

munion au lendemain. L'humble Benoît se fit une règle de cette recommandation et fut exact à l'observer désormais. Il s'y était soumis d'ailleurs toutes les fois qu'elle lui avait été faite. Selon les ordres qu'il avait reçus et malgré l'opinion qu'il avait de lui-même, il communiait aussi plusieurs fois entre ses confessions, mais tantôt dans une église et tantôt dans une autre, quelquefois attiré à certains sanctuaires par un sentiment particulier de piété ou par les fêtes qu'on y célébrait, quelquefois aussi inspiré seulement par le désir de dissimuler le nombre de ses communions et dans la crainte qu'on ne le prît pour quelque chose de bon.

Qui pourra exprimer les sentiments et les transports du Bienheureux au moment de s'unir sacramentellement à son Dieu! Si la seule vue du tabernacle, où s'enferme et repose la victime eucharistique, mettait cette âme hors d'elle-même, l'absorbait et la détachait de la terre, qu'était pour elle l'attente et l'émotion du moment où Dieu venait se reposer sur ces lèvres avides et descendait dans ce cœur uniquement affamé du pain du ciel? Les sentiments de son indignité se mêlaient et se confondaient dans les ardeurs séraphiques de son désir. Le père Temple a décrit cette avidité : « *Quantâ promptitudine pueruli papillas capiunt, et quanto impetu labia uberibus infigunt, cum tantâ hic servus quoque Dei alacritate ad Eucharisticam mensam accedebat.* » Je n'ose traduire; il ne faut pas retirer à cette image l'autorité de la parole du grave confesseur. Le Bienheureux apportait une telle ardeur à la table sainte, des désirs si marqués, des aspirations si tendres, qu'on eût cru, dit

un autre témoin, qu'il allait s'élancer pour recevoir plus tôt le pain eucharistique. Son visage était inondé de larmes : dans son maintien et toute sa physionomie, quelque chose éclatait et rayonnait qui touchait, ravissait et consolait. On n'avait jamais rien vu de semblable.

Les âmes pieuses, témoins de telles merveilles, demandaient à Dieu quelque peu de cette ferveur; les prêtres qui déposaient la sainte hostie sur ces lèvres plus altérées que celles du cerf étaient émus, touchés, portés à la dévotion. Un d'entre eux, un jour, voyant à la table sainte ce pauvre sale et deguenillé, craignait que ce ne fût manquer au respect dû à Dieu que de l'approcher avec un tel costume; mais à peine eut-il jeté les yeux sur le visage du communiant qu'il se crut en présence d'un séraphin et ne pensa qu'à admirer cette ferveur.

Quand l'hostie s'était reposée sur ces lèvres brûlantes et qu'elle était descendue dans ce cœur enflammé, elle y ranimait de nouvelles ardeurs : les propos, les désirs, les protestations d'unique amour, les sentiments d'indignité, de mépris de soi-même et de détachement de la terre bouillonnaient avec une nouvelle énergie. Le P. Temple a résumé les colloques de cette âme enivrée, possédant son Dieu, s'exaltant à son contact et frémissant à la pensée de l'offenser. *Domine Jesu, mortificem me ut vivam in te ; quæcunque evenient accipiam a te ; persequar me, sequar te semper ; optem sequi te ; fugiam me, confugiam ad te ; dignus sim defendi a te ; timeam mihi, timeam te ; simque de Electis a te ; diffidam mihi, fidam in te ; obedire velim propter te ; in nullo afficiar nisi in te ;*

aspice in me ut diligam te; voca me ut videam te et in æternum potiar te.

Ces transports et ces vœux n'étaient pas stériles : ils augmentaient, ils développaient chaque jour dans cette âme les sentiments d'humilité et les désirs d'amour. Inondé de faveurs, comblé des plus précieuses caresses du Sauveur, Benoît, détaché de la terre, comme nous avons tâché de le faire voir, et uniquement appliqué aux commerces célestes, ne se bornait pas à s'approcher de son créateur. Toute la cour céleste avait part à ses hommages et il y sollicitait sans cesse des protecteurs et des intercesseurs. Il allait d'abord à ceux que l'Eglise signale d'une façon particulière à la dévotion des fidèles : ainsi tout droit à Marie, comme à la source de toute joie et de toute grâce : et ses pèlerinages à Lorette et dans tous les lieux, où elle est particulièrement honorée, disent assez quelle était sa confiance et sa piété envers la Reine du ciel. Il l'honorait comme sa mère, dit le P. Temple, et il la priait avec une confiance toute filiale. Avec la connaissance particulière et infuse qu'il avait des mystères de la Passion, il honorait spécialement la mère de douleurs. L'*addolorata* était l'objet de ses plus tendres dévotions. A côté de Marie, il ne pouvait oublier le compagnon de sa vie terrestre, le grand saint Joseph, que l'Italie honore d'un culte particulier, le protecteur et le gardien de la Mère et de l'Enfant, celui qui a eu sur eux, aux yeux des hommes, une autorité qui n'a pu être diminuée au milieu des rayonnements de l'éternelle patrie.

C'était pour le Bienheureux une joie sans cesse renaissante de songer qu'il était né dans le sein de l'Eglise

catholique : ce n'était pas non plus le moindre épanouissement de son cœur d'avoir reçu au baptême saint Joseph pour patron. Un nouveau rejaillissement de joie et de confiance sortait encore de son âme à la pensée de S. Benoît. Il unissait dans son culte et son amour, le chef de la maison de Nazareth avec le chef de la pauvreté religieuse. Il voulait marcher sur leurs traces dans le dépouillement, l'humilité et la solitude, ignoré et méconnu des hommes.

Dans ses voyages, il s'était choisi S. Jacques pour compagnon de route, sans rien préjudicier d'ailleurs à la délectation que lui apportait la compagnie de son ange gardien. Au sein de toute la troupe angélique, il honorait particulièrement les trois grands archanges dont les livres saints nous ont enseigné les noms. Nous avons parlé de ses pèlerinages dans les divers lieux célèbres par la dévotion à saint Michel.

Son respect pour saint Benoît s'étendait aux disciples de ce grand patriache, à tous les patrons de la vie pénitente et solitaire, à saint Romuald, à saint Antoine de Padoue, à toute la cohorte des pauvres volontaires. Faut-il s'étonner qu'entre tous ceux-là, il distinguât amoureusement le séraphique et merveilleux enfant d'Assise, l'ardent et sublime époux de la sainte pauvreté ? Oh ! que notre Benoît-Joseph à son tour courait volontiers à ces noces mystiques, et qu'il embrassait avec enthousiasme cette compagne rebutée des hommes, mais si bien parée des attributs divins !

En se recommandant à tous ces patrons, en implorant leur assistance et leur intercession, pouvait-il oublier la pierre fondamentale, le rocher inébranlable, la source

d'où découlent toute foi et toute lumière? Ce qui le charmait à Rome, ce qui l'attirait, ce qui le retenait dans la Ville-Éternelle, avons-nous dit, c'était, avec le tombeau des Saints Apôtres Pierre et Paul, les reliques insignes qu'il honorait avec une ferveur inexprimable et les sanctuaires illustres où il passait ses journées. Entre toutes les reliques, la relique vivante du chef des Apôtres, et entre tous les sanctuaires, le sanctuaire toujours retentissant de la vraie foi attiraient surtout ses hommages. Le Bienheureux ne prononçait ou n'entendait jamais le nom du Souverain-Pontife sans incliner la tête. Il appelait le Pape le Vice-Dieu sur la terre. Rien ne saurait exprimer sa tendresse, son respect et sa dévotion pour cette personne sacrée.

Il embrassait dans ce respect toute la hierarchie sacerdotale. Il se levait avec empressement et se découvrait devant les prêtres, et il fallait un ordre formel pour le faire asseoir en leur présence. Quand quelques-uns lui ont ordonné de les accompagner par les rues, il se tenait respectueusement et modestement en arrière, à distance. C'est la coutume en Italie (une pieuse et sainte coutume !) de baiser les mains consacrées à tenir et à immoler la victime eucharistique : le Bienheureux remplissait ce devoir avec une piété et une vénération particulières.

Ces sentiments de révérence prenaient leur source dans l'amour du Sacrement des autels, dans la foi radieuse et splendide du Bienheureux. Là aussi, naissait et se nourrissait l'horreur de Benoît pour l'hérésie. Il était crucifié, peut-on dire, par les moindres irrévérences envers Dieu, dont il était témoin. Mais quand ces irrévé-

rences se passaient dans les églises, il pouvait à peine contenir son indignation.

— « Se peut-il qu'on manque de respect à Dieu dans sa propre maison ! » disait-il avec une douleur extrême.

Cette douleur s'aggravait et s'exaltait quand le Bienheureux se voyait en présence des outrages gratuits, volontaires, opiniâtres, que l'hérésie prodigue à la bonté divine. Benoît-Joseph ne pouvait supporter ce spectacle ; et son horreur en était si vive que nous l'avons vu, dans ses pèlerinages, se détourner de longues journées plutôt que de traverser des pays hérétiques. C'était une peste à ses yeux, et aucune fatigue ne lui coûtait pour éviter les contrées infestées. Les sentiers les plus rudes et les plus solitaires, à travers les montagnes et les précipices, étaient préférables à ses yeux aux routes les plus douces et les plus faciles à travers ces régions ingrates à la vérité. A aucun prix il ne voulait se reposer et habiter parmi les tabernacles de ces pécheurs. Quand il fallait enfin les traverser et que tout détour était impossible, il les traversait sans s'arrêter, ému, oppressé, désolé, avec la rapidité de l'oiseau et comme s'il eût à redouter les influences d'un air empesté.

Cette douleur poignante et cuisante ne s'évanouissait pas à la sortie des pays hérétiques. Le Bienheureux en emportait l'aiguillon dans son cœur, et en sentait la piqûre et le venin jusque dans le centre de la vérité, jusqu'au milieu de ses plus suaves effusions devant l'ineffable Sacrement des autels. Son âme se brisait à la pensée des offenses adressées à Dieu chaque jour, par l'hérésie et l'incrédulité, par le luxe et les scandales, l'impénitence et le mépris de plus en plus manifeste et

répandu des lois de l'Eglise. Elle entrait en épouvante à la vue de la colère de Dieu, et s'élançant au-devant des coups de la justice divine, elle s'offrait en expiation de tant d'outrages et d'iniquités. Là, se retrempait et se renouvelait l'ardeur de mortification et de pénitence de notre Bienheureux. Il embrassait les croix et les douleurs : sa charité pour le prochain s'unissait et se fondait dans sa charité pour Dieu. Rien n'était alors capable de le rebuter ; il cherchait et demandait des souffrances, il s'offrait aux tourments, il enviait le martyre ; il voulait s'unir aux supplices du Christ et mourir avec lui pour provoquer les hommes à l'amour de Dieu (1).

Le vif sentiment de la passion du Sauveur était habituel chez le Bienheureux. Elle était l'objet presque constant de ses méditations ; elle était le but et la force de ses prières ; et ses contemplations s'y rattachaient toujours. C'est par la contemplation de la Passion, disent ses confesseurs, qu'il entrait dans le secret des plus grands mystères de Dieu et que son regard pénétrait dans les splendeurs de la Très-Sainte Trinité. Enfant humble et docile de l'Église, il suivait d'ailleurs toutes les pensées qu'elle propose à la dévotion des fidèles. Il n'avait garde d'isoler sa prière des mérites et des intentions de cette Épouse de Jésus-Christ. Il parcourait dévotement ainsi, dans le cours de l'année, tout le cycle de

(1) Infidelium et peccatorum perditionem amarè deflebat, se ad quælibet pro illorum salute tormenta paratum offerre consuevit... Desiderabat, per martyrii flammam, hostiam Domino se offerre viventem, ut et vicem Christo pro nobis morienti rependeret et ad divinum amorem cæteros provocaret. (Le P. Temple.)

mémoires et de fêtes qu'elle célèbre. Mais à toutes ces fêtes, par un côté ou par un autre, par un sentiment de reconnaissance ou d'amour, il rattachait toujours la Passion. Il ne passait pas un jour sans visiter les plaies sacrées du Sauveur, sans s'y retirer et s'y abriter. Il voyait et il adorait dans la crèche le corps enfantin du divin *Bambino* étendu sur la croix, ensanglanté, couronné d'épines, percé des clous et de la lance.

La Sainte Vierge aussi, d'après les révélations de sainte Brigitte, ne pouvait regarder ni presser le divin enfant sans éprouver dans son cœur le transpercement du glaive. La prophétie de Siméon vibrait toujours dans son âme maternelle : les sourires et les grâces du petit Jésus lui rappelaient la contradiction à laquelle il devait être en butte, et les ruines qu'au milieu de ces joies il apportait dans Israël.

L'esprit et le cœur de notre Bienheureux s'attachaient principalement aux circonstances les plus douloureuses de la Passion : c'était durant les abjections et l'abandon des dernières heures que Benoît s'approchait du divin Sauveur. Il s'unissait et participait aux souffrances du Rédempteur. Son cœur se serrait et se brisait ; ses angoisses étaient extrêmes et sa stupeur profonde à voir dans cet avilissement, en proie aux opprobres et aux ignominies, la grandeur et la majesté divines, et la source même de la vie, livrée à la mort. Il pleurait sur son Bien-Aimé, et il pleurait amèrement, avec le transpercement de douleur d'une mère sur son fils massacré à ses yeux. Sa compassion était si profonde et si vive qu'il n'eût pas souffert davantage, assurait le P. Temple, s'il eût été lui-même attaché à la croix.

Le Bienheureux s'appliquait à nourrir ces sentiments de compassion et à entretenir sans cesse cette vue claire et vivante, pour ainsi dire, de l'agonie du Sauveur. De là, son assiduité aux exercices du chemin de la Croix. C'était dans l'intérieur du Colisée, on l'a déjà dit, qu'il aimait à remplir ce pieux devoir : les stations douloureuses avaient pour lui un nouvel attrait, plus sensible et plus vif au milieu de cette arène arrosée du sang de tant de martyrs. Là ou ailleurs, il ne commençait pas ce saint exercice sans s'y préparer avec soin par une longue méditation. Puis il suivait les stations avec un tel accablement de douleur, et d'une douleur si évidemment surnaturelle, qu'il en paraissait tout transfiguré. Un religieux, l'ayant remarqué un jour dans l'église des Observantins du Capitole, assurait que ce pauvre ressemblait à Jésus-Christ portant sa croix.

Partout où il rencontrait l'image du crucifié, le long des routes, au milieu du Colisée, dans l'intérieur des confessionnaux des églises, dans les rues, il l'embrassait et lui prodiguait ses hommages. Les grandes reliques de la Passion, qui se conservent à Rome, le transportaient. Il était assidu à monter sur ses genoux l'escalier du Prétoire ; il pleurait en y suivant les traces du Sauveur appelé à comparaître devant le tribunal du monde, que représentent si exactement, dans la divine économie du mystère douloureux, le dédain, l'indifférence et la lâcheté de Pilate. A Sainte-Praxède, c'était la colonne de la flagellation qui attirait les hommages du serviteur de Dieu ; à l'église Sainte-Croix de Jérusalem, il adorait le bois sacré de la vraie Croix ; et dans la basilique de Saint-Pierre, il allait se prosterner devant cette lance de saint

Longin qui pénétra et ouvrit le cœur du divin maître, ce cœur qui a tant aimé les hommes et qui les arrose toujours de l'abondance de son sang et les sauve par la fécondité de sa blessure !

Notre Bienheureux pénétrait tous ces mystères avec une force et une puissance extraordinaires. Aussitôt que son cœur s'appliquait à ces grands sujets qui ne quittaient guère d'ailleurs sa pensée, il entrait en contemplation ; une clarté supérieure l'illuminait ; il était introduit dans la cellule des délices, que chante le Cantique des cantiques, où l'Époux se plaît à admettre les âmes ses épouses les plus chères. Il pénétrait amoureusement la vérité, il l'admirait délicieusement ; son regard nageait et s'étendait ; il atteignait les profondeurs divines, les sondait d'une vue calme, distincte, surnaturelle. C'était, selon l'expression de saint Anselme, la foi cherchant l'intelligence et l'atteignant, non par la vigueur et la pointe de l'esprit, mais uniquement par la puissance et le vol de l'amour, puissance irrésistible, vol impétueux, soutenu et chaque jour planant davantage.

Il serait superflu d'entrer ici dans le détail des lumières et des dons que l'âme humaine humiliée et généreuse peut recevoir dans la contemplation. Les écrivains mystiques ont expliqué cette grâce que la vertu de Dieu accorde à quelques âmes privilégiées. Elles n'ont pas besoin de raisonnement ni de discours : leurs yeux s'ouvrent et les perfections divines leur sont dévoilées. Elles contemplent sans éblouissement, dans une admiration et une joie non pareilles. Ce n'est pas encore la claire vue ni le bonheur du Paradis ; c'est un jour de

beaucoup plus lumineux et radieux que celui de la terre; c'est un épanouissement d'intelligence et d'amour incompréhensible. L'âme dépouillée d'elle-même, débarrassée des entraves du péché, couronnée des complaisances divines, envisage les mystères sans trouble et directement, avec une simplicité et une puissance extraordinaires, dans un sentiment de paix et de délices ineffables. Elle a retrouvé sa pente, et elle court vers la vérité et vers la patrie, avec une force que les docteurs nous enseignent, et que nos cœurs de pécheurs attachés à la terre et rongés par les passions ne peuvent concevoir.

Ces délices et ces joies expliquent la constance du Bienheureux dans la prière. Cette constance en effet était au-dessus des forces de la nature. Pauvre nature humaine, créée uniquement pour Dieu et tellement déchue de son origine que la contemplation céleste lui est une peine et même une terreur! Adam après son péché fuit la vue et craint de rencontrer le visage de Dieu. Glorieuse nature humaine tellement régénérée par les souffrances du Christ et unie à sa divinité, que dès ici-bas et encore liée dans une chair mortelle et corrompue, elle peut être attirée à des régions ouvertes seulement aux anges! O profondeur des abîmes! ô immensité de la miséricorde! O couronne et triomphe de la créature! Quelque chose de cette gloire se manifestait sur la face de notre Bienheureux.

— « Heureux mortel, disait une pieuse femme en le voyant perdu dans sa contemplation et le regard noyé de clartés surnaturelles, heureux mortel, qui sait ce que tu vois! »

Dans ce qu'il voyait, le Bienheureux puisait chaque jour une nouvelle aversion pour tout ce qui n'était pas Dieu, de nouvelles ardeurs de pénitence et de nouveaux sentiments d'humilité. Comblé de ces grandes faveurs intellectuelles, initié à l'économie des mystères divins, il se reprochait de ne pas correspondre à tant de grâces et de ne pas servir Dieu comme il le devait. Il s'animait à de nouvelles rigueurs contre lui-même, et voulait participer à cette joie dont parle saint Paul de suppléer dans sa chair à la Passion du Christ. De là, ses industries et son zèle à mortifier son corps de toutes manières et à lui refuser le moindre délassement. La Passion se perpétue dans les âges : les scandales du monde et l'indifférence des chrétiens répondent aux vociférations des Juifs, et aux derniers abandons du Sauveur. Cette vue était une nouvelle affliction, une douleur sans cesse renaissante, un aliment continuel aux gémissements et aux pénitences de notre Bienheureux.

Cette douleur, puisée et mêlée aux lumières surnaturelles, s'accusait dans toute sa personne. Plus il avançait en âge et en perfection, plus la ressemblance extérieure accusait le divin modèle qu'il s'était proposé. Homme de prière, homme de pénitence et homme de douleur, il apparaissait comme une vivante image du Christ à son agonie. Les témoignages abondent sur ce point : à ceux du peintre français et du Religieux Observantin, il faut ajouter celui du P. Temple.

« Quand je considérais attentivement, dit-il, ce grand « serviteur de Dieu, si pauvre, si exténué et tout à la « fois si joyeux, mais d'une joie toute céleste ; après « avoir été prévenu et informé de son esprit au moyen

« de nos conférences, il me parut reconnaître en lui, « proportion gardée, le portrait le plus parfait du Cru- « cifié provenant d'avoir eu constamment dans l'esprit « ce divin exemplaire, dont le Père a daigné nous in- « culquer l'imitation : *Inspice et fac secundum exemplar* « *quod tibi monstratum est.* »

Ce sentiment de joie, que le P. Temple signale, contrarie sans doute la raison, et on ne sait comment le concilier avec cette impression de douleur et d'agonie, avec cette ressemblance du Crucifié, avec cette application continue et sans relâche à rechercher partout la mortification. Cette joie cependant est un trait du Bienheureux qui ne peut être omis. Tous ceux qui ont connu Benoît l'ont attesté. Au sein des plus vifs sentiments de douleur, à travers les plus cruelles angoisses, il apparaissait en lui une sérénité, une douceur, une sorte de délectation et d'épanouissement qui était proprement un reflet surnaturel et divin. La gaieté du Bienheureux dominait et rayonnait à travers les amertumes. Il était rempli de consolations et surabondait de joie au milieu des souffrances. Cette joie intérieure et toute céleste n'ôtait rien à la ressemblance extraordinaire dont nous parlons. En voyant Benoît faire le chemin de la Croix, on ne pouvait en croire ses yeux : on était en présence de Jésus lui-même suivant la voie douloureuse. La pâleur et l'expression du visage, toute la contenance du Bienheureux rappelaient le Sauveur. Il n'était pas même nécessaire de voir Benoît remplir ce pieux exercice. La pensée des chrétiens qui le rencontraient dans les rues se reportait aussitôt sur le Sauveur sortant du Prétoire. L'idéal que le Bienheureux s'était

appliqué à réaliser dans son âme, le type qu'il avait si longtemps médité et sur lequel il avait voulu régler tous ses sentiments, s'était imprimé sur sa physonomie et se reproduisait dans son port et dans toutes ses allures. La différence des traits avait disparu et le Bienheureux était devenu une véritable et vivante image du Christ.

XIII

LES BONS HOTES DE LORETTE.

1780—1782.

En se retirant à Saint-Martin à raison de son titre de pauvre, Benoît-Joseph n'avait pas renoncé à l'autre partie de sa vocation. Il ne lui suffisait pas de fréquenter les églises de Rome et d'y être le pauvre des Quarante-Heures, il voulait être pèlerin. Il ne pouvait plus songer aux courses éloignées d'Espagne, d'Allemagne ou de France; sa dévotion à la sainte Vierge ne lui laissa pas négliger Lorette. L'état de santé où il était réduit, le délabrement de ses vêtements, les excessives rigueurs de son jeûne lui rendaient le voyage pénible et en faisaient une véritable mortification. Benoît n'y voulut jamais renoncer; mais comme il avait aliéné sa liberté en entrant à Saint-Martin, il se soumettait à demander la permission à l'abbé Mancini avant d'entreprendre le pèlerinage annuel de la Santa-Casa. Au retour de Lorette, il allait encore saluer le directeur de l'hospice et réclamer l'autorisation de passer de nouveau les nuits à sa maison.

Aux environs de la mi-carême 1780, Benoît se présenta donc au directeur de l'hospice pour obtenir licence de faire le voyage de Lorette. Mancini n'avait

garde de refuser; de son côté, il demanda un service au pèlerin et le pria de porter une lettre à l'abbesse d'un monastère de Sainte-Claire, près de Ricanati. L'abbesse, sœur Éléonore Mazza, était une religieuse de sainte vie, fort considérée de l'abbé Mancini et de tous ceux qui la connaissaient. Elle entretenait pour les affaires de son monastère une correspondance assez active avec le directeur de l'hospice évangélique qui semble avoir toujours été empressé à rendre service au prochain. Le monastère, que gouvernait la sœur Éléonore, était à Monte-Lupone, petite ville au nord-est et à trois milles environ de Macerata, vers la mer et tout à fait en dehors des routes. Cet éloignement des voies de communication n'était pas un obstacle pour un piéton, et Benoît, on le sait, suivait de préférence les chemins écartés. Le détour eût d'ailleurs été plus long qu'il n'eût pas refusé un service à son charitable directeur. Il prit la lettre. Mancini, après y avoir traité les affaires dont il avait à entretenir l'abesse, ajoutait :

— « Je vous adresse un saint pauvre qui passe sa vie en prières. »

Selon la déposition de la religieuse, ce saint pauvre lui avait été déjà annoncé. Dans l'admiration que lui causait son pensionnaire, le bon Mancini en avait entretenu les religieuses de Monte-Lupone et s'était flatté de leur faire connaître, un jour, ce dévot personnage.

Le jeudi saint, au matin, la sacristine du couvent remarqua dans l'église un mendiant à genoux, immobile qui assista à toutes les fonctions des offices avec tant de dévotion, de modestie et d'honnêteté qu'il lui

parut un ange. Elle arrêta quelques-unes de ses Sœurs dans l'avant chœur pour leur faire remarquer ce pauvre qui, lorsqu'on porta le Saint-Sacrement à l'autel du Sépulcre, suivit la procession les yeux baissés, en priant avec une ferveur extraordinaire. Après les vêpres qui se chantent au retour de la procession, le pauvre heurta à la porte du monastère et remit à une converse, qui le fit entrer au parloir, la lettre de l'abbé Mancini. L'abbesse ne l'eut pas plutôt ouverte qu'elle s'écria que le saint était arrivé; elle recommanda à la sœur converse de préparer un peu de nourriture et, dans un grand transport, dit-elle, elle courut au parloir, non sans faire avertir ses Sœurs de la présence du Saint et leur recommander de se rendre elles-mêmes au parloir.

En entrant, à l'aspect de Benoît, debout au fond de la pièce, tout deguenillé, l'abbesse crut voir un saint Alexis, ou plutôt, dit-elle, un vrai portrait de Jésus-Christ. La conversation entre eux roula sur les malheurs des temps et les dangers de l'Eglise. Benoît déplorait le relâchement des mœurs sacerdotales et l'oubli de la pénitence; il entrevoyait de grands châtiments, des prodiges terribles et enfin des miracles de conversion : tout cela, disait-il, ne saurait tarder. Ces espérances et ces craintes trouvaient de l'écho dans l'âme de l'abbesse qui avait elle-même provoqué entre personnes pieuses une union de prières et de bonnes œuvres pour détourner la colère de Dieu dont tant d'âmes dévotes distinguaient déjà le grondement au milieu des folies du monde. L'abbesse proposa au Bienheureux d'entrer dans cette ligue, il ne s'y refusa point.

Cependant les religieuses arrivaient les unes après les autres, plusieurs étaient saisies en reconnaissant le pauvre qu'elles avaient vu prier à la chapelle. Le délabrement de ses habits et l'épuisement de son visage les touchaient de compassion.

— « Pauvre malheureux ! s'écria la sacristine.

— « Il n'y a de malheureux, répliqua Benoît, que ceux qui sont en enfer et qui pour toute l'éternité ont perdu Dieu. »

En prononçant le dernier mot, il inclina la tête. La sœur converse avait apporté un peu de nourriture : du pain cuit, une pagnotte, un carafon de vin. Les religieuses se pressaient dans le parloir ; quand elles devenaient trop nombreuses, plusieurs quittaient la place, mais elles ne tardaient pas à revenir, et à diverses reprises, ne pouvant se rassassier de voir le Saint. Plusieurs se recommandaient à ses prières, quelques-unes lui faisaient des questions. La sœur converse, en lui présentant à manger, lui demanda comment allait l'abbé Mancini.

— « Il aime Dieu, » répondit Benoît.

Une autre, entrant pendant que Benoît mangeait, lui parla aussi de l'abbé Mancini.

— « Que fait-il, dit-elle?

— « Il aime Dieu, répondit Benoît.

— « Oh! je le sais, répliqua la religieuse, mais encore que fait-il ?

— « Il aime Dieu, redit une troisième fois le Bienheureux. »

Il mangea un peu, très-peu. Les religieuses qui voyaient son épuisement le pressèrent en vain. La Pro-

vidence, disait-il, lui avait donné le nécessaire; il n'avait plus besoin de rien. On voulait l'engager à se pourvoir de quelques provisions, et on lui parla du lendemain.

— « Demain, dit-il, est le vendredi saint; on ne prend qu'un peu de pain et un peu d'eau; les religieuses le le savent, et elles s'en contentent. »

Il accepta néanmoins une pagnotte des mains et sur les instances de la sœur converse.

Les bonnes religieuses de Sainte-Claire avaient beau sortir du parloir, les unes après les autres, dans la crainte d'être trop nombreuses, elles ne tardaient pas à revenir, avons-nous dit, et Benoît, qui s'aperçut de leur empressement, prit congé au plus vite et se retira plein de confusion, craignant qu'on ne lui eût témoigné quelque estime.

Il dut arriver le même jour à Lorette; il y reprit sa vie accoutumée, et après avoir salué son ami, l'abbé Valeri, regagna sans doute, le soir, son logis à la ferme où il avait été introduit l'année précédente.

Quelques jours après Pâques, une brave femme qui tenait par la ville un petit commerce d'objets de dévotion et une sorte d'hôtellerie à l'usage des pèlerins, remarqua dans la Basilique un pauvre qui priait à genoux. La prière, nous le savons, était la parure de Benoît. Tous ceux qui ont un instant arrêté leurs regards sur lui, quand il était agenouillé devant le Tabernacle, ont été confondus et émerveillés. Sous ses haillons et au milieu de la vermine, il leur apparaissait couvert de gloire. Il n'en alla pas autrement pour la pauvre hôtelière dont nous parlons. Ce pauvre, dit-elle,

me fit une grande compassion, et elle s'en exprima, rentrée chez elle, avec une telle véhémence que son mari quitta le magasin pour aller voir ce pauvre qui priait d'une façon extraordinaire. Gaudence Sori, le mari de Barbe, ne trouva plus Benoît dans la Basilique : il le rencontra sous les *Loges*. Le Bienheureux était appuyé sur son bâton, il tenait les yeux fixés sur la terre et les élevait parfois vers le ciel. Nous savons qu'il continuait ainsi sa prière en dehors de la Basilique ; il la continuait avec tant de ferveur, de modestie, d'honnêteté, et il paraissait en même temps si misérable que Gaudence se sentit gagné par les larmes. Il n'osa toutefois interpeller ce pieux pèlerin, car son admiration se mêlait de respect. L'émotion du mari n'était pas pour calmer celle de la femme. Barbe Sori revit plusieurs fois le pauvre, et elle cherchait à le voir. Elle le trouvait toujours en oraison et si dévot qu'il lui semblait en extase. Combien elle eût désiré lui parler et entrer en relations avec lui ! Un jour elle vit l'abbé Valeri lui adresser la parole ; elle attendit qu'ils fussent séparés, et abordant aussitôt l'ecclésiastique :

— « Vous connaissez ce pauvre, lui dit-elle brusquement ?

— Oui répondit Valeri, il y a déjà quelque temps que je le connais : c'est une bonne âme ; il est extrêmement misérable. »

Il ajouta que sa vie était des plus dures, qu'il se retirait la nuit dans les chambres à four de la campagne et que lui, Valeri, s'était employé à lui procurer un lieu de repos. Barbe aussitôt s'ecria qu'elle le logerait bien volontiers et qu'elle en parlerait à son mari.

Or, Benoît avait récemment exprimé à son ami la contrariété que lui faisait éprouver l'éloignement de son domicile de nuit dans la campagne. Il avait en effet près de deux milles de chemin à faire soir et matin ; et le Bienheureux était toujours en si mauvais harnais que sa démarche ne pouvait être rapide. Ils s'affaiblissait d'ailleurs, l'épuissement de ses forces était sensible ; sa dévotion néanmoins était chaque jour plus ardente, les journées étaient trop courtes et ne semblaient plus suffire à ses prières. Benoît eût voulu donner à la Basilique tout le temps qu'il employait à gagner son gîte ; tant qu'il était à Lorette, il ne pouvait se rassasier de contempler et de vénérer la *Sainte Case*. Il avait donc exprimé à son ami le désir de trouver un logis plus rapproché. L'abbé Valeri aussitôt avait offert un lit dans sa maison. Mais don Gaspar avait sa mère, il avait ses sœurs, Benoît trouva que c'était trop de femmes. Sans doute, à raison de ce refus, Valeri ne crut pas pouvoir s'arrêter à la proposition de Barbe Sori.

— « Il aime trop sa liberté, répondit-il. »

Ils causèrent néanmoins assez ponr que l'abbé dit à l'humble logeuse qu'au cas où elle le recueillerait, il se chargerait de payer le logement du pauvre. La généreuse Barbe rejeta bien loin cette proposition. Si elle faisait la charité, elle voulait la faire complète, toutefois elle soumettait son désir à la volonté de son mari et ne comptait pas s'engager sans son consentement. Sous cette réserve, en offrant la chambre, elle offrit aussi des vêtements. Il lui semblait urgent de nettoyer et de soulager ce pauvre dévoré d'insectes.

— « Il faut, disait-elle, le conduire au bord du Moron,

le faire changer et jeter toute sa défroque à la rivière ! »

Il n'y avait pas autre chose à en faire en effet. Valeri, bien qu'il eût essuyé déjà des refus à ce sujet, se chargea volontiers de remettre au pauvre les vêtements dont Barbe pourrait disposer. Gaudence approuva les promesses de sa femme, et l'espérance de loger le Bienheureux le remplit de joie. On fit à la hâte un paquet de hardes, on y mit un habillement complet : chemises, chaussettes et gilet de flanelle; chausses et redingote noires. Ces trésors furent portés chez l'abbé Valeri. Benoît n'en accepta qu'une partie, la moindre, le gilet. Il ne voulut pas abandonner son vieux vêtement tout déchiré. Ce vêtement lui était cher, disait-il, il avait touché les murs de la *Sainte-Case*! Peut-être aussi les habits de rebut du pauvre Gaudence lui paraissaient-ils trop beaux?

Ce qu'elle avait appris n'avait fait qu'irriter la curiosité de Barbe : elle eût voulu en savoir davantage sur ce pauvre, son nom, son pays. Reçoit-il l'aumône? La demande-t-il ? Elle interrogeait les gens de sa maison. Elle avait à son service ou plutôt elle employait à son petit commerce une veuve nommée Marie Diamante. Diamante connaissait le bon pauvre. Elle l'avait remarqué depuis longtemps : elle pouvait donner quelques renseignements. Elle connaissait son nom sans pouvoir dire qui le lui avait appris. Elle savait qu'il était toujours en prières et qu'après l'heure des messes, lorsqu'il n'y avait plus beaucoup de monde dans la Basilique, il entrait dans la *Sainte-Case* et y restait en oraison dans un coin sans s'occuper d'autre chose.

— « Rien, disait-elle, ne peut distraire ni amuser son attention. »

Elle lui avait parfois fait l'aumône à l'église, de petites aumônes conformes à sa modeste condition. Benoît, sans interrompre ses prières, avait pris ses piécettes ou ses petits morceaux de pain. Un jour même, il lui avait dit de ne pas les lui apporter à l'église, parce que les employés de la Basilique, s'ils l'eussent vu y recevoir des aumônes, l'en auraient chassé.

En donnant ces détails et tout en prisant le pauvre, Diamante se riait un peu de la soudaineté de l'enthousiasme de Barbe ; ce qui n'empêcha pas Benoît d'être devenu le grand sujet de conversation de la maison Sori. Tout ce que Barbe apprenait et découvrait chaque jour ne faisait qu'augmenter son désir de loger le saint pauvre. Elle en avait encore parlé à l'abbé Valeri. Elle s'impatientait de ne point recevoir de réponse. Enfin, un des premiers jours du mois de mai, elle pria Diamante, puisqu'elle avait quelques rapports avec ce pauvre, d'aller le trouver pour lui dire que la dame, qui lui avait envoyé des habits par l'abbé don Gaspar, désirait bien lui donner le logement la nuit. Diamante, qui partageait un peu les empressements qu'elle semblait railler, courut droit à l'église : elle y trouva Benoît à genoux dans le chœur. Diamante était une fervente chrétienne, elle salua le pauvre d'un salut familier à celui-ci et qui était en usage parmi les âmes pieuses et simples de ce temps,

— « Loué soit Jésus-Christ, dit-elle ! »

Benoît se tourna un peu de son côté : la bonne veuve fit exactement de point en point sa petite commission, disant que le logis était pauvre et que le serviteur de Dieu y serait libre. Benoît la regarda , leva les

yeux au ciel, un instant, en silence et enfin répondit :

— « Oui ! j'irai recevoir cette charité ! »

Cette parole rapportée au ménage Sori met toute la maison en émoi. On se hâte d'accommoder le logis. On choisit la pièce la plus pauvre de la maison, une chambre basse au-dessous de la boutique : on y dresse un petit lit composé d'une paillasse et d'un matelas de grossière étoupe. Les préparatifs étaient chétifs, la joie était grande. Jamais roi au monde n'a été attendu avec plus d'impatience. C'était bien plus qu'un roi, c'était Dieu lui-même que les époux Sori aspiraient à recevoir, et il leur tardait de le voir dans leur maison. La journée leur semblait ne devoir jamais finir. Ils envoyèrent de nouveau Diamante attendre Benoît au sortir de l'église afin de l'amener directement.

Le Bienheureux, dans cet après-midi, avait-il parlé à l'abbé Valeri de l'offre de Diamante ? Ou l'abbé l'avait-il précédemment entretenu de la proposition et du désir de Barbe ? Toujours est-il que l'abbé Valeri avait rendu bon témoignage à Benoît de l'honnêteté et de la piété de ses hôtes. Il les aborda le soir. Conduit par Diamante, il entra dans la petite boutique, le chapeau bas, le sac sur le dos, le bâton à la main ; il salua humblement et modestement.

— « Loué soit Jésus-Christ ! » dit-il, et s'adressant à Barbe : « Vous voulez donc bien me faire la charité de me loger la nuit ? »

« — Oui, répondit Barbe, venez que je vous fasse voir la chambre que je vous ai préparée. »

Elle l'introduisit dans la petite pièce assez obscure où elle avait dressé le lit. Il demanda si on n'avait pas un

autre réduit plus petit : car il ne faut pas, disait-il, traiter les pauvres avec trop de délicatesse, il suffit de leur donner un abri. Il se récria sur le lit :

— « A quoi bon, demandait-il? Pourvu qu'un pauvre s'étende à terre, il a tout ce qu'il faut. »

On lui fit remarquer que le lit était un lit de pauvre, et qu'après tout, il était libre de ne pas en user. La pièce était la plus chétive de la maison; au-dessous il n'y avait que la cave. Gaudence l'aida à se débarrasser de son sac, et on le conduisit à la cuisine. Barbe y avait préparé un petit souper et la table était dressée. Elle voulut en faire approcher son hôte, le Bienheureux marqua une plus grande surprise.

— « N'est-ce pas assez de me loger, voulez-vous donc encore me nourrir? »

La charité était excessive. Il y avait même dans les apprêts du repas une recherche qui paraissait à Benoît incompatible avec la pauvreté. Barbe, en effet, avait ordonné les choses avec quelque soin. Elle avait étendu une nappe blanche, préparé le vin et l'eau et tout disposé avec complaisance. Une pagnotte entière attendait le convive! Ce n'était pas le repas d'un mendiant. L'ingénieuse Barbe chercha à répondre aux scrupules de son hôte. Une autre fois, elle aurait des croûtes : la nappe était pour recueillir les miettes et ne rien laisser perdre. Elle insistait, elle ordonnait; Gaudence se joignait à elle, et, malgré ses répugnances, Benoît s'assit et prit part à ce repas qui lui semblait un festin. Il mangea fort peu, d'un seul mets, ne toucha pas à la pagnotte, d'où Barbe conclut qu'il avait mangé quelques croûtes tirées de sa poche.

On le conduisit ensuite à sa chambre ; il s'informa si la porte avait une serrure, et il pria Gaudence de l'enfermer. Gaudence s'y refusait. Benoît insista :

— « Je suis un pauvre, un étranger, vous ne me connaissez pas, il convient que je sois enfermé. »

On fit ce qu'il voulait. Le lendemain, de grand matin, Gaudence, allant ouvrir la chambre, le trouva à genoux et priant. En quittant la maison, il se rendit tout droit à la Basilique. La servante, nommée Catherine, avait remarqué combien il était couvert de vermine, et elle témoigna de la répugnance lorsqu'on lui dit d'aller faire le lit du pauvre. Barbe alors se chargea elle-même de ce soin. Elle remarqua que le lit était seulement affaissé et elle comprit que le Bienheureux n'y était pas entré et qu'il n'avait pas quitté ses vêtements. Elle redressa le lit et put constater qu'il ne portait aucune trace des insectes qu'on voyait par troupes courir sur Benoît.

Le soir, Benoît revint au logis. Barbe avait diminué quelque chose de la splendeur de ses préparatifs : un chiffon de linge servait de nappe : le pain était rompu, même elle avait mêlé à la soupe quelques morceaux de viande et de légumes. Elle avait compris que Benoît voulait vivre en pauvre et se nourrir de restes. Il mangeait fort peu : c'était l'étonnement des deux épou que ce seul petit repas, pris à la nuit, pût suffire à le soutenir. Encore fallait-il veiller à ce que ce repas ne fût pas trop chétif ! Benoît était bien porté à le croire trop abondant. La qualité des mets lui donnait aussi des scrupules. Barbe avait beau mélanger la soupe, souventes fois il la trouvait trop bonne pour un pauvre ; il s'en plaignait doucement, et avec quelque inquié-

tude. Dans l'affection et l'admiration qu'elle portait à son pauvre, et que le commerce habituel ne faisait que développer, Barbe, heureusement, nous l'avons déjà remarqué, était ingénieuse et sa charité ne manquait pas de réponse. Elle avait même à son service un texte de l'Écriture, et elle rappelait au Bienheureux que le Maître avait recommandé à ses apôtres de manger tout ce qu'on leur présenterait. Mais tout en se sentant si bien armée et en sachant user à propos de cette bonne arme, la charitable femme savait se garder de faire abus. Elle avait bien compris qu'il ne fallait pas mettre en risque l'autorité que le Bienheureux en entrant dans la maison avait voulu lui reconnaître. Il ne faisait rien sans en avoir reçu permission. Il restait debout jusqu'à ce qu'on lui donnât l'ordre de s'asseoir : quand il rentrait à la nuit, il ne s'enhardissait pas jusqu'à ouvrir la porte et se présenter de lui-même. Il attendait dans la rue qu'on l'appelât ou qu'on lui fît signe d'entrer. En entrant, il saluait :

— « Loué soit Jésus-Christ! »

Et il gagnait directement sa chambre, ou bien, les yeux baissés, immobile, le chapeau sous le bras, il priait en silence. S'il y avait des chalands dans la boutique, il augmentait encore de réserve, car il eût redouté sur toutes choses qu'on négligeât de les servir pour s'occuper de lui.

Le matin, une fois hors de sa chambre, où Gaudence, au bout de trois jours, avait renoncé à l'enfermer, quand il trouvait encore close la devanture de la boutique sur la rue, il attendait que quelqu'un survînt et se serait gardé de l'ouvrir.

— « Pourquoi n'ouvrez-vous pas pour sortir, disait Gaudence?

— « Je ne suis pas pressé, » répondait-il.

En vain, lui avait-on dit, qu'il était maître d'entrer et de sortir à son gré. Il eût craint de faire acte d'autorité et de liberté, et il voulait rester dans la dépendance qui convient aux pauvres. Comme il obéissait à Barbe pour les repas, il voulait obéir à Gaudence pour les sorties de la maison, afin de pratiquer exactement et en toutes choses cette vertu de pauvreté qu'il avait embrassée. Rien de plus modeste que sa tenue dans l'intérieur de la maison; il ne parlait que s'il était interrogé, il répondait les yeux baissés et en peu de paroles. Ses paroles étaient toujours justes et précises, et il montrait en tout tant d'humilité et de discrétion que sa présence était pour ses hôtes un sujet de joie et d'édification.

— « Ce n'est qu'un pauvre, disait Gaudence, mais qu'il nous a apporté de joie et d'édification! »

Le mari et la femme aimaient à l'entretenir : c'était une fête pour eux d'assister au petit repas du soir que Benoît faisait dans leur cuisine. Les enfants semblaient partager ce sentiment, et en rentrant de l'école, ils demandaient à voir le serviteur de Dieu.

— « Quelle curiosité! disait celui-ci, ils demandent à voir un loup; je suis un loup! »

Mais quand les enfants entraient, il les saluait d'un aimable sourire, leur disant :

— « Loué soit Jésus-Christ! »

De ces enfants, le plus jeune n'avait pas deux ans et l'aînée, une petite fille, avait six ans à peine quand Benoît entra la première fois dans la maison de leur

père. Cette petite fille, Marianne Sori, devint plus tard religieuse. La bénédiction de Dieu répondait à toutes les charités faites à son serviteur, la bénédiction spirituelle et la bénédiction temporelle : nous l'avons vu à Dardilly et à Fréjus. Il n'en alla pas autrement à Lorette. Les époux Sori n'étaient point riches, leur commerce était même assez précaire. Un soir, Gaudence exposait à son hôte ses inquiétudes. Il devait près de cinq cents écus, les rentrées ne se faisaient pas, la vente allait mal. Benoît écoutait ces confidences sans rien dire ; de temps à autre il levait les yeux au ciel comme pour invoquer Dieu. Le pauvre marchand fut revenu volontiers sur ce chapitre, car au milieu de ses perplexités, il éprouvait quelque douceur à se lamenter. Mais Barbe craignit qu'il ne fatiguât leur hôte, et elle recommanda de cesser ces discours. Ils n'avaient pas été perdus. Benoît en prit occasion de questionner sur l'état du négoce. Les acheteurs étaient-ils nombreux ? Les étrangers venaient-ils? Gagnait-on quelque chose ? « De fait, s'accordent à dire les époux Sori, durant les trois années qu'il nous fut donné de loger Benoît-Joseph, notre commerce prit une extension sensible; les étrangers abondèrent, les marchandises étaient enlevées, nous avons payé nos dettes et nos affaires sont dans l'état le plus prospère. Nous pouvons dire véritablement que la Providence de Dieu est entrée dans notre maison en même temps que ce pauvre. »

Ils n'avaient pas besoin de cette faveur pour aimer leur hôte et admirer ses mérites. Plus ils le connaissaient et plus ils étaient pénétrés de vénération, plus aussi leur compassion devenait affectueuse. Combien ils au-

raient voulu adoucir son régime de vie et lui épargner quelques-unes de ces souffrances qu'il recherchait ! Le respect que Benoît leur inspirait les retenait, il est vrai, et ils eussent, plus que toute chose au monde, craint de l'importuner; ils étaient soutenus, d'ailleurs, par des influences amies. Diamante disait au Bienheureux que « le patron de la Case » tenait à ce qu'il mangeât ce qu'on lui servait; mais Diamante elle-même pouvait être imprudente ; elle partageait l'admiration et l'affection de ses patrons pour le Bienheureux: on craignit que son zèle ne fût inopportum, on lui recommanda de le modérer. On se confiait plus volontiers à l'abbé Valeri. Il venait quelquefois le soir; il obtenait que Benoît prît tantôt une chose et tantôt une autre que les textes de Barbe ne l'aurait pas toujours décidé à accepter. On se familiarisait, d'ailleurs, les uns avec les autres, et tout ce petit monde, discrètement et avec simplicité, s'empressait affectueusement autour de Benoît. Un soir, don Gaspar dit que le serviteur de Dieu serait satisfait d'avoir un gros chapelet. Barbe aussitôt en choisit un dans son magasin, bien monté en laiton, avec un crucifix de cuivre sur une croix de bois : elle demanda au Bienheureux s'il était à son goût. Elle y adapta une médaille, et Benoît la remerciant, comme il savait faire, en peu de paroles précises et effectives, passa aussitôt le chapelet à son cou. « Il le porta toujours de ce moment, dit Barbe ; je le lui ai toujours vu les années suivantes. »

Cette première année, 1780, le serviteur de Dieu resta vingt-deux jours chez les époux Sori. Il quitta Lorette le lendemain de la fête de la Sainte-Trinité, 22 mai.

Avant de le laisser partir, Gaudence lui avait fait accepter un chapeau. Barbe était parvenue à lui faire prendre une paire de souliers : elle voulut y joindre quelques pièces de monnaie: deux pauls.

— « Que voulez-vous que j'en fasse, dit Benoît?

— Vous vous en servirez pour les besoins de la route, vous prendrez un peu de vin dans quelque hôtellerie.

— Les pauvres, répondit Benoît, ne boivent pas de vin ! »

Il ajouta qu'il en avait bu dans leur maison par obéissance et que l'eau des fossés pouvait lui suffire : d'ailleurs dans les hôtelleries on entendait trop jurer et prendre le nom de Dieu en vain pour qu'il se hasardât d'y entrer. Il remercia ses hôtes, mit son paquet sur le dos et se rendit à l'église. Midi était sonné quand il repassa devant la boutique des Sori. Il salua de nouveau ses hôtes qui voulurent le faire entrer encore une fois et lui faire manger quelque chose. Il remercia. Sur les instances de Barbe, il accepta toutefois un morceau de pain. On lui dit, on lui répéta qu'on l'attendait l'année suivante. Le bon Gaudence ne pouvait se décider à le laisser partir. Il voulut le conduire. « Nous avions joui de sa compagnie pendant vingt-deux jours, disait-il plus tard, pouvions-nous être insensibles à son départ? J'éprouvais, ajoutait-il, un déchirement de cœur et un attendrissement que je ne pouvais vaincre. » Il alla jusqu'à Montréal. Il fallait cependant se séparer. Gaudence, lui rappelant une dernière fois qu'il l'attendait l'année suivante, lui demanda de lui écrire.

— « A quoi bon écrire, dit Benoît, ça ne conviendrait pas : nous nous reverrons s'il plaît à Dieu. »

Il renouvela ses remerciements et enfin ils se tournèrent le dos. Gaudence revint tout triste, et rentré au logis, il ne pouvait, dit sa femme, se retenir de pleurer.

Les époux s'occupèrent de recueillir et de serrer tout ce qui dans leur ménage avait servi à Benoît : la petite table où il avait mangé à la cuisine, la tasse où il avait bu et les autres objets à son usage. Ils eussent surtout mis du prix aux souliers et au chapeau qu'ils lui avaient fait quitter, mais la servante les avait jetés aux ordures : « ce qui, dit Barbe, me causa un très-grand déplaisir ; » car elle ne doutait pas qu'un jour ces objets ne devinssent des reliques.

Cependant Benoît en retournant à Rome, ne s'arrêtait pas au monastère de Sainte-Claire, à Monte-Lupone. Il ne rentrait à l'hôpital Saint-Martin que le 18 juin. En saluant Mancini, il lui annonçait avoir remis sa lettre à l'abbesse de Monte Lupone. Mais il ne pouvait lui rendre réponse.

— « Ces religieuses, dit-il, se sont moquées de moi : elles se sont recommandées à mes prières comme si j'étais quelque chose de bon, et j'ai cru bien faire de ne pas retourner chez elles. »

Il reprit à Rome la vie que nous connaissons. A Lorette, on ne l'oubliait pas, et, quand vint le carême 1781, on l'attendait. Pâques se passa cependant, et on ne voyait pas arriver le serviteur de Dieu. Gaudence parcourait la Basilique et ses alentours. Il savait que la coutume du Bienheureux était de venir à la fin du Carême ! L'abbé Valeri le lui eût attesté au besoin, et tous s'inquiétèrent.

Benoît cependant était parti de Rome vers la Mi-Ca-

rême. Comme il prenait congé de l'abbé Mancini, celui-ci lui offrit pour compagnon un bon vieux qui couchait à l'hospice et qui devait se rendre à Fano, son pays ; il eût fait route jusqu'à Lorette avec Benoît et eût pu lui servir d'aide en cas de besoin. L'abbé Mancini n'était peut-être pas sans inquiétude de voir son pensionnaire partir seul pour ce long voyage, dans une saison encore assez dure. Les forces de Benoît semblaient diminuer tous les jours, et on pouvait redouter que l'épuisement ne fût bientôt au dernier point. Benoît refusa doucement et énergiquement le compagnon qu'on lui proposait. Il entra dans les raisons de son refus. Il aimait à être seul : il faisait ses prières le long du chemin, la moindre compagnie l'eût embarrassé dans son commerce avec Dieu. Il ne disait pas cela tout clairement ; il s'exprimait avec réserve et modestement et n'eût pas voulu qu'on le prît pour quelque chose de bon. Mancini démêla l'exacte vérité à travers les paroles. Le Bienheureux partit donc et resta assez longtemps par les chemins. Sans doute il s'arrêta à quelque sanctuaire sans y avoir été remarqué. Il passa vers Monte Lupone et se trouva, un soir d'avril, attardé sur cette route. La pluie était abondante, et Benoît était transpercé lorsqu'il passa auprès d'une maison isolée dans la campagne : un paysan, Félix-Antoine Palotto, qui se tenait dans l'intérieur, vit ce pauvre tout ruisselant de pluie passer sur le chemin, puis revenir sur ses pas pour chercher abri au pied de l'escalier, où il resta debout appuyé sur son bâton. Joseph-Antoine Palotto, le fils aîné de la maison, qui se trouvait sous l'escalier, interrogea ce pauvre et lui demanda s'il voulait l'aumône ; il n'en reçut d'abord

aucune réponse. Il s'informa ensuite s'il voulait un asile pour la nuit, le pauvre en inclinant la tête accepta et demanda la chambre à four; le maître de la maison, le père des deux frères que nous venons de nommer, n'avait pas coutume d'y recevoir les pauvres; il offrit l'étable où Joseph-Antoine conduisit le mendiant. Félix sortit pour le regarder de plus près. Il le vit tel que que nous le connaissons, en haillons, avec une casaque de couleur cendrée, attachée aux reins par une corde rompue et raccommodée en cent endroits, d'où pendait un petit sac de peau noire contenant quelques livres; un chapelet passé au cou, le visage jaune, décharné et consumé, la barbe longue, la chevelure en désordre: de cet ensemble tout propre à inspirer la frayeur et le dégoût rayonnait une physionomie civile, polie, discrète qui inspirait, disent les temoins, respect et dévotion. Les deux frères causèrent un instant avec ce pauvre. Ils apprirent qu'il était Français, qu'il demeurait à Rome où un bienfaiteur lui faisait la charité de le loger, qu'il allait à Lorette et venait de Morro-Valle. De leur côté ils lui dirent qu'ils cultivaient les terres du monastère de Sainte-Claire de Monte-Lupone, et le pauvre ajouta qu'il avait rencontré dans la journée le facteur du couvent et lui avait parlé. Tout en s'entretenant, les deux frères hospitaliers avaient préparé de la paille pour le lit de leur hôte; bientôt ils lui apportèrent à manger: une soupe avec des herbes et des légumes, du vin mélangé d'eau. Le pauvre accepta leur charité et mangea un peu.

Les deux frères, qui ne voyaient pas sans doute beaucoup de voyageurs et qui éprouvaient pour celui-ci une

respectueuse sympathie, auraient bien voulu causer un peu, mais ils comprirent qu'il aimait et voulait pratiquer le silence; ils le laissèrent discrètement, non sans lui avoir donné une couverture pour la nuit. Lorsqu'elle fut tout à fait close, l'un d'eux vint fermer à clef l'étable. Il vit le pauvre à genoux, les bras en croix, la face tournée vers le mur et faisant oraison. Joseph-Antoine le considéra quelque temps et referma la porte sans l'avoir vu bouger. Il raconta ce détail à son frère et tous deux furent convaincus qu'ils logeaient un saint. Ces deux frères, dont il est inutile de faire remarquer l'intelligence et la charité, étaient deux simples paysans; bien persuadés qu'ils avaient rendu service à un saint, ils voulurent essayer de tirer pour eux quelque avantage de cette rencontre. Ils ne visèrent pas à un avantage spirituel : laboureurs, comme beaucoup d'autres, ils tenaient à la terre et visaient aux biens de la terre. Ils ne doutaient pas qu'un saint comme celui qu'ils avaient sous la main, si pauvre et si fervent, n'eût le don de prédiction; et ils supposèrent qu'il pourrait bien leur indiquer le bon numéro de la loterie. Ils essayèrent dès le matin en ouvrant l'étable de le consulter à ce sujet. Ils lui demandèrent, puisqu'il demeurait à Rome, s'il avait jamais assisté au tirage de la loterie Benoît resta muet quelque temps comme s'il n'eût pas compris, puis, d'une voix forte, il s'écria avec animation :

— « Quel tirage! quelle loterie! est-ce que cela regarde les pauvres! »

Cette vive réplique remplit de confusion les deux frères : ils ne s'enhardirent pas à faire de nouvelles

questions, et il faut dire à leur honneur que cette déconfiture de leur cupidité ne les empêcha pas d'exercer auprès du mendiant leurs charitables prévenances. Ils lui offrirent à manger avant de le laisser sortir de la maison : Benoît refusa. Ils insistèrent et, en lui rappelant le *patiment* du jour précédent, lui firent prendre un morceau de pain. Benoît partit, ils ne le revirent plus ; mais, le soir même, ils racontèrent les faits à l'abbesse de Monte-Lupone qui reconnut bien le saint pauvre de l'abbé Mancini; et le facteur du couvent confirma à cette religieuse le passage du serviteur de Dieu qui, malgré le mauvais temps et les instances du facteur, avait refusé d'entrer au monastère.

Benoît n'arriva à Lorette qu'à la fin d'avril, un des jours de la semaine de Quasimodo. Gaudence le rencontra le sac sur l'épaule dans la rue de la Pêcherie, vers midi, comme il entrait dans la ville. Il le salua joyeusement et voulut tout de suite l'entraîner à sa maison.

— « D'abord à la Madone, dit Benoît ; j'irai ensuite recevoir la charité chez vous. »

Il alla à la Basilique, et Gaudence courut prévenir Barbe qui se hâta de préparer la chambre et tira de leur cachette la table, la vaisselle et les divers objets dont s'était déjà servi son hôte. Elle attendit tout le jour. A la nuit, Gaudence sortit pour le quérir à l'issue de l'église. Il l'emmena enfin.

— « Loué soit Jésus-Christ, » dit-il en entrant avec sa modestie accoutumée.

Il ajouta :

— « Vous voulez donc me faire encore la charité cette année, je vais vous incommoder.

— « Non, non, dit Barbe, vous nous faites plaisir : allez dans votre chambre et agissez sans cérémonie. »

Il inclina la tête et alla déposer son paquet. Elle l'appela bientôt pour le faire souper. Il obéit et, selon sa coutume, resta quelques instants debout et priant, puis il s'assit et mangea.

La générosité de Barbe dépassait toujours, au sentiment de Benoît, les besoins d'un mendiant.

— « C'est trop, disait-il, je suis un pauvre, vous l'oubliez.

— « Je le sais très-bien, disait Barbe, vous êtes un pauvre, et vous ne devez pas m'empêcher de faire la charité. »

Ces sortes de petits débats avaient lieu presque tous les jours ; et s'ils imposaient à Barbe une réserve que sa charité n'eût pas toujours observée, ils obligeaient bien aussi le serviteur de Dieu par obéissance et par condescendance à sortir un peu de l'excessive sévérité de son régime. Comme nous l'avons dit, l'abbé Valeri intervenait à ces contestations, et son crédit fit prendre au Bienheureux tantôt un œuf, tantôt un autre mets que son austérité trouvait trop délicat ou superflu. Quand don Gaspar entrait dans la cuisine où Benoît était assis, celui-ci se levait aussitôt, et il fallait un ordre pour l'obliger à s'asseoir et un autre pour le contraindre à continuer son repas. Toutefois, son obéissance même au sacerdoce avait des limites, et quand il avait cédé à ce que la bienséance et le respect exigeaient et qu'il pensait avoir pris le nécessaire, il avait une manière de refuser qui arrêtait les instances.

Les charitables débats qui avaient lieu dans la maison Sori n'avaient pas la nourriture pour unique prétexte. Il y avait aussi les vêtements du pauvre. La charitable Barbe eût voulu subvenir à tout, et l'abbé Valeri avait ordonné au serviteur de Dieu de lui obéir en ce point comme pour la table. Benoît obéissait, mais sous la réserve du nécessaire. Un soir, Barbe lui avait préparé une chemise : elle lui dit qu'il la trouverait sur son lit et qu'elle ferait laver celle qu'il avait sur lui.

— « Cela ne servira de rien, dit Benoît, dont toutes les parties de l'habillement étaient aussi sales les unes que les autres.

— Cela servira beaucoup, répondit Barbe; si vous tombez malade par les chemins et si vous entrez dans quelque hôpital, il est toujours bon d'avoir une chemise propre. »

Benoît baissa la tête, obéit, et quand la charitable femme eut fait laver la chemise et une autre pièce d'habillement, il remercia avec beaucoup d'humilité.

Un autre jour, il s'agissait d'un mouchoir de poche; celui de Benoît était une horrible guenille. Barbe lui en offrit un neuf.

— « A quoi bon, disait toujours le Bienheureux ? »

Elle insista et pria si bien qu'il reçut encore cette charité. La charité comprend tout. Barbe ne ressentait pas seulement les souffrances que s'infligeait son pauvre et qu'elle eût désiré soulager, elle souffrait de voir qu'il était un objet de dégoût pour tous ceux qui jetaient les yeux sur lui. Elle souhaitait le tirer de cette abjection. La charité lui avait créé pour le serviteur de Dieu des entrailles de mère. Puisqu'elle ne pouvait

triompher des résistances de Benoît et lui faire quitter les haillons qu'elle eût voulu remplacer par des vêtements chauds et commodes, elle imagina de cacher au moins un peu ce que ces guenilles avaient de plus répugnant. De l'assentiment de Gaudence, elle proposa à Benoît de lui faire un sarreau de grosse toile, de couleur foncée et modeste, disait-elle, qui l'aurait couvert tout entier; de la sorte le Bienheureux eût éveillé moins de dégoût, et il aurait été un peu mieux garanti des intempéries. La bonne Barbe en fut pour l'imagination de sa charité que Benoît refusa tout à fait. Je relève ces petits détails, ils ne font pas seulement connaître le serviteur de Dieu, ils font connaître ses amis; leur respect et leur tendresse envers lui sont, pour ainsi dire, le rayonnement ou la réflexion de ses vertus.

Parmi les amis du Bienheureux à Lorette, il en est un que nous avons déjà nommé : le clerc Angelo Verdelli qui fut si confus d'avoir témoigné son étonnement de voir le pauvre lire l'office en latin et qui resta quelque temps sans oser lui parler. Il avait appris le nom du Bienheureux de dames romaines en pèlerinage à Lorette qui s'étaient écriées, un jour, dans la Basilique, en passant devant le Bienheureux.

— « Ah! vous êtes ici, Benoît! Priez pour nous. »

Verdelli s'était mis en relation avec l'abbé Valeri à l'occasion du serviteur de Dieu. Il savait qu'il était logé par les époux Sori ; il avait même contribué, disait-il, à procurer cet asile au Bienheureux. Il le voyait tous les jours dans la Basilique, il connaissait son assiduité et sa ferveur à la prière et avait pénétré ses pratiques d'humilité et son application à se cacher et à rester

inconnu ; il avait aussi distingué la sonorité de sa voix, qui s'accentuait et s'élevait au-dessus de toutes les autres et remplissait la Basilique en répondant le soir aux litanies de la sainte Vierge : mais ce qui confondait surtout Verdelli, c'était l'impassibilité du Bienheureux au milieu des innombrables insectes dont il était couvert. « Jamais, dit-il, je ne lui ai vu faire un geste qui marquât l'ennui ou la douleur qu'un pareil tourment devait lui faire éprouver. » Le sentiment de Verdelli était surtout du respect et de la vénération. Il admirait le Bienheureux, il le prévenait et cherchait à lui être agréable : jamais il ne lia conversation avec lui. Il essaya souvent, mais discrètement, et n'en tira guère jamais que des *Oui* ou des *Non* avec des inclinations de tête. Il faut remarquer que c'était surtout à la Basilique que Verdelli pouvait accoster le Bienheureux, et que sa maladresse à propos de l'office divin contribuait à le rendre plus timide et plus réservé qu'un autre ; il n'en cherchait pas moins à gagner les bonnes grâces du serviteur de Dieu. Il lui faisait part des diverses reliques qui se distribuent à Lorette, de la cire, de la poussière de la *Santa Casa* et des fils des voiles de la Madone. Il lui remettait ces petits paquets à la Basilique, et Benoît, sans interrompre ses prières, le remerciait d'un regard ou d'une inclination de tête. Un jour, dans la Sainte-Case, une sœur de Verdelli se trouva à genoux à côté du Bienheureux ; en le voyant si sale et si déguenillé, cette femme eut un vif sentiment de dégoût ; en même temps elle eut peur d'être envahie par la vermine qu'elle voyait grouiller sur les vêtements de ce pauvre. Ce dégoût et cette crainte que rien ne manifesta au de-

hors furent rapides et remplacés aussitôt par l'étonnement et la confusion quand Benoît, ayant tourné les yeux sur sa voisine, se leva et alla se placer à quelque distance. La sœur de Verdelli resta persuadée que le Bienheureux avait connu son intérieur et pénétré sa pensée. Verdelli n'était pas pour la dissuader de ce sentiment. Pour lui, il était persuadé des dons prophétiques du Bienheureux. Il avait désiré un instant être admis dans un ordre religieux. Les choses étaient à peu près convenues et il comptait entrer chez les frères observantins. Il fit part de son projet à Benoît en lui recommandant de prier pour lui.

— « Vous, frère, s'écria brusquement Benoît! Servez la Madone! »

Mais s'interrompant, il ajouta :

— « Oui, je prierai; » et il coupa brusquement l'entretien.

Verdelli s'inquiéta de cette réponse. Néanmoins ses projets prirent de la consistance et bientôt il put annoncer au serviteur de Dieu que c'était chose faite. Le Bienheureux le regarda fixement quelques minutes, comme il faisait souvent, puis fit un signe négatif.

— « Comment non? s'écria Verdelli, mais tout est décidé! »

Benoît se prit à sourire.

Les choses décidées ne se réalisèrent point; des obstacles surgirent, et l'année suivante, 1781, la première fois que Verdelli aperçut le Bienheureux dans la Basilique, c'était un matin; Benoît se rendait à l'autel du Saint-Sacrement : contre son habitude de tenir les yeux

fixés sur la terre, il regarda Verdelli d'un air souriant et, sans s'arrêter, lui dit :

— « Vous n'êtes donc pas frère ! »

Benoît ne resta que quinze jours à Lorette cette année 1781. Les renseignements que nous avons recueillis font assez connaître sa vie. Les tentatives de Barbe et de Gaudence Sori pour lui faire changer quelque pièce de vêtement se continuaient avec plus ou moins de succès ; les braves gens avaient fini par lui dire, quand ils essuyaient ses refus, qu'ils déposeraient dans sa chambre ce qu'ils lui offraient et qu'il en ferait ce que le bon Dieu voudrait. Il accepta de la sorte quelques effets : il en laissa d'autres. Il témoignait toujours sa reconnaissance et quand, le matin, il quittait la maison pour aller à l'église, Gaudence et sa femme lui recommandaient de prier pour eux, il répondait en inclinant la tête :

— « J'y suis bien obligé. »

Il s'informait toujours avec la plus vif intérêt de la prospérité de leurs affaires, et, comme il les voyait contents, il remerciait Dieu sans parler et en levant les yeux au ciel. Il avait toujours grand scrupule de déranger ses hôtes quand ils étaient à vendre. Un soir que la boutique était pleine, la nuit était tout à fait venue, Barbe demanda si Benoît était rentré et Gaudence jeta un regard dans la rue. Il vit le pauvre les mains croisées sur sa poitrine, immobile, comme en prières. Depuis combien de temps était-il là sans s'être fait voir ? Gaudence sortit précipitamment et l'appela :

— « Pourquoi n'êtes-vous pas entré, lui dit-il ?

— Je ne suis pas pressé, dit Benoît, répondez aux chalands. »

Le même souci le tenait dans la maison, et, quand il voyait Barbe à sa cuisine tandis qu'il y avait du monde dans la boutique, il s'informait de ce qu'elle faisait, craignant qu'elle ne quittât la vente pour le servir. Nous avons dit qu'à leur commerce les époux Sori joignaient une hôtellerie pour les pèlerins, et c'était souventes fois le souper de ces passagers qui retenait Barbe à la cuisine. Les affaires des époux Sori ne prospéraient pas d'ailleurs sans fatigue. Un soir que le concours était moins grand et que Barbe avait un peu plus de loisir, elle fit quelques plaintes sur sa vie, sur la servitude où la tenaient les occupations de sa maison et les exigences du négoce. Le serviteur de Dieu la laissa parler, puis il lui dit :

— « Notre consolation n'est pas de ce monde. Ce monde est une vallée de larmes ; et c'est bien là aussi, ajouta-t-il, notre consolation. »

La veille de son départ qu'il venait d'annoncer en faisant tous ses remerciements, Barbe le pria de la recommander particulièrement à Dieu ; elle était enceinte de cinq mois, ses couches précédentes avaient toujours été laborieuses : elle demandait, sous le bon plaisir de Dieu, une plus facile délivrance. Pour toute réponse, le Bienheureux inclina la tête, mais Barbe ne douta pas du concours de ses prières et, comme l'enfantement fut heureux, elle et son mari reconnurent la puissance des intercessions de leur hôte. Cette veille du départ, la bonne Barbe lui recommanda de revenir tout droit chez elle sans qu'on eût besoin de le chercher.

— « Vous voyez, lui disait-elle, que nous vous faisons avec plaisir la charité, vous traitant sans cérémonie et comme un pauvre. »

Le lendemain de grand matin, Barbe entendit le Bienheureux, avant de se rendre à l'église, renouveler ses remerciements à Gaudence et le charger de remercier aussi la patronne : vers midi, au sortir de l'église, il repassa devant la maison pour saluer de nouveau en partant. Gaudence lui renouvela les recommandations de venir tout droit l'année suivante, et, regardant le bâton du serviteur de Dieu, lui en offrit un plus fort qu'un pauvre avait laissé. Le Bienheureux l'accepta : il accepta encore un morceeau de pain. Il partit « nous laissant, dit Barbe, dans un grand déplaisir, car nous le tenions pour un saint homme, et il est incroyable combien nos affaires prospéraient quand il était à la maison : il était sensible que la Providence de Dieu pleuvait sur nous. »

L'année suivante (1782), Benoît arriva à Lorette plus exténué que jamais. Il avait été surpris en route, dans les montagnes, par les neiges. Il était épuisé de fatigue et de froid. Barbe l'attendait depuis plusieurs jours et s'inquiétait d'autant plus de ne pas le voir que Pâques approchait. Le Bienheureux, en descendant des Apennins, s'était arrêté à Tolentino. Il y avait déjà passé plusieurs fois et y avait distribué des reliques. Une femme entre autres, Catherine, femme de Xavier Gentili, à qui il avait, plusieurs années auparavant, remis de la manne du tombeau de saint Nicolas, le reconnut et lui en demanda. Benoît, qui depuis longtemps n'était pas retourné à Bari, se trouva au dépourvu. Toutefois, pour répondre autant que possible à cette pieuse demande, il offrit une médaille. Après l'avoir examinée, cette femme la lui rendit, lui disant de la donner à un autre.

— « Qui sait si je repasserai par ici ! répliqua le Bienheureux en souriant. Mais puisque vous ne voulez pas de médaille, vous prendrez bien un crucifix ! »

Il lui en offrit un qu'elle refusa encore, en le priant de ne pas se fâcher et ajoutant qu'elle se tenait pour son obligée comme si elle avait accepté ses dons. Le serviteur de Dieu lui dit :

— « Si je meurs à Rome, au cas où vous en apprendrez la nouvelle, vous vous souviendrez. Je m'appelle Joseph Labre. »

Il le lui répéta une seconde fois et partit. Cela se passait dans les premiers jours de la semaine sainte.

Le jeudi saint, dans l'après-midi, il entrait chez les époux Sori.

— « Loué soit Jésus-Christ ! dit-il en saluant. »

Et il ajouta :

— « Je suis venu tout droit comme vous me l'avez recommandé l'an passé, mais peut-être est-ce trop de témérité ?

— « Entrez, entrez, dit Barbe toute joyeuse, je vous attendais depuis plusieurs jours. Ne faites pas de cérémonie. Votre chambre est prête. Allez à la cuisine manger quelque chose : vous avez grand besoin de vous restaurer un peu. » Il remercia et demanda seulement la permission de déposer son sac. Il voulait se rendre à la Basilique, il reviendrait le soir prendre la charité qu'on voulait bien lui faire. Le soir, en effet, après Ténèbres, assez tard, il rentra au logis. Il trouva Barbe occupée à la cuisine. Il craignait que les préparatifs de son souper ne l'eussent empêchée d'assister à l'office, et il lui demanda si elle était allée à Ténèbres :

— « Oui, oui, répondit Barbe, j'en suis revenue pour faire ma besogne. »

Elle lui demanda combien il avait mis de jours pour venir de Rome :

— « Vingt-deux, » dit il.

Il ajouta que le voyage avait été rude, qu'il avait été saisi par le froid et la neige dans les montagnes et qu'il s'en était tiré avec peine. Barbe lui dit de s'approcher du feu et lui proposa d'en porter dans sa chambre. Il refusa : par obéissance, il tendit les mains vers le foyer quelques minutes, tout en disant que dans la maison il ne faisait pas froid. Le souper était prêt ; Barbe lui dit de s'asseoir. Il obéit après avoir un instant prié debout. Le voyant tout à fait exténué, Barbe avait cherché à préparer un souper aussi substantiel que le permettaient les lois de l'Église en ces jours de pénitence et elle présenta à son pauvre pensionnaire un plat de caviar. Benoît trouva ce mets beaucoup trop recherché pour un mendiant. Barbe, au nom de l'obéissance, obtint qu'il en mangeât quelque peu. Pendant qu'il soupait, Gaudence lui apprit qu'il était allé à Rome, ajoutant qu'il l'y avait en vain cherché :

— « C'est que vous n'êtes pas allé à Sainte-Marie-Majeure, dit Benoît, vous m'y auriez nécessairement trouvé. »

A son tour, le serviteur de Dieu l'interrogea sur le séjour à Lorette du pape Pie VI, lors de son voyage à Vienne.

— « Avez-vous vu le pape ? demanda-t-il à Barbe et avez-vous eu beaucoup d'étrangers ? »

On sait l'intérêt qu'il portait aux affaires de ses hôtes.

Barbe le satisfit sur ces deux points, et entrant dans le détail, lui dit le nombre de sequins qu'ils avaient gagnés, au passage du pape, à loger des cavaliers de Fermo. Comme il finissait de souper, Gaudence le prévint que le lendemain, vendredi saint, comme le sermon était de très-bonne heure, à la Basilique, il fermerait la porte de la maison en y allant : il priait Benoît d'attendre pour sortir qu'il fût revenu de l'église. Le serviteur de Dieu paraissait si fatigué qu'un peu de repos lui semblait nécessaire. Néanmoins, Benoît voulait entendre le sermon, et peut-être à cause de l'extrême fatigue où il se trouvait, craignait-il d'oublier l'heure du lever?

— « *Signor Padrone*, dit-il, appelez-moi au contraire de bonne heure, et j'aurai le plaisir d'entendre la prédication. »

Barbe voulut y mettre une condition : elle lui ordonna de se déshabiller ce soir et de reposer dans le lit, au lieu de se jeter dessus tout vêtu, comme il avait fait les années précédentes. Ce changement de régime eût été bien justifié. Benoît l'accepta-t-il en effet? Barbe le crut, et il lui parut, à l'état du lit, que le serviteur de Dieu en avait usé autrement qu'à son ancienne habitude. En tout cas, il n'y dormit pas la grasse matinée : il était sur pied avant Gaudence. Aussitôt hors de la maison, il se rendit à la Basilique.

La veille, il avait sans doute salué son ami don Gaspar Valeri et avait revu Angelo Verdelli. Il passa, selon son habitude, la journée en prières, à la Sainte-Case ou dans la chapelle Saint-Ignace où il se plaisait parce qu'elle était une des plus retirées et qu'il s'y pouvait

mieux cacher; il n'oublia pas non plus cette chapelle de l'Annonciation où nous avons déjà vu que l'attirait sa dévotion. La Basilique était pleine, les solennités du jour attiraient les étrangers : elle est la seule église de Lorette, les confessionnaux étaient assiégés, et il y avait partout une grande presse. Benoît suivit, au milieu de tout ce mouvement, les sublimes offices de ce grand jour.

Dans la soirée, durant l'office des Ténèbres, il était auprès d'un confessionnal fort entouré où se tenait un des pénitenciers de la Basilique, des frères Mineurs conventuels, le P. Joseph-Marie Almerici. Ce religieux avait entendu parler à diverses personnes, à l'abbé Valeri notamment, d'un pèlerin français tout à fait édifiant. L'abbé Valeri le lui avait dépeint, mais le P. Almerici ne l'avait jamais vu ou du moins ne l'avait jamais remarqué. Ce père était aussi en relations avec Barbe Sori et sa vieille employée, Diamante Poultroni, et je laisse à deviner si ces deux charitables âmes avaient entretenu ce religieux de Benoît-Joseph. Pendant qu'il était à son confessionnal, le P. Almerici remarqua, agenouillé à quelque distance, un mendiant vêtu d'une capote cendrée, déchirée aux manches et portant son chapelet autour du cou. Le confesseur le regardait avec complaisance, il était touché de la piété de ce jeune homme; il trouvait que les renseignements de Valeri, de Barbe, de Diamante et des autres sur le mendiant français qu'ils admiraient, se rapportaient assez à ce dévot pèlerin qui se tenait devant lui les yeux baissés et les mains croisées sur la poitrine, et qui prolongeait ses prières, en attendant peut-être, pour parler au Pénitencier, que fût

écoulé le grand concours de monde qui entourait son confessionnal.

Le P. Almerici le considéra ainsi quelque temps ; sollicité tout à la fois par la pieuse curiosité de savoir si c'était vraiment le personnage dont on lui avait parlé et par une sorte de dévotion intérieure qui le poussait vers ce pèlerin, il lui fit signe. Le pauvre aussitôt de se lever et de s'approcher. Le Père était sorti du confessionnal, il demanda au serviteur de Dieu s'il ne voulait pas se confesser.

— « Oh si bien, répondit-il.

— « Allez à la grille, dit le religieux. »

Le pauvre remarqua qu'il y avait bien du monde et qu'il pouvait attendre. Son objection était pleine d'humilité, et le prêtre devina qu'il craignait surtout de causer de l'ennui aux fidèles qui attendaient. Lui recommandant de ne point se faire de tels scrupules, il fit écarter les pénitents d'un des côtés du confessionnal et dit au serviteur de Dieu d'y entrer. Il lui fit d'abord quelques questions pour s'assurer de l'identité du personnage. Dès les premiers mots, il avait reconnu au langage que son pénitent était français ; il comprit en outre que c'était un esprit élevé et tout imprégné des lumières divines. Il lui ordonna de dire ses fautes.

— « Quelle ne fut pas mon admiration ! dit le P. Almerici. Je ne pus rien tirer de ce pénitent que des expressions générales sur sa souveraine ingratitude au regard des bienfaits de Dieu, sur la froideur de son amour et sur son inapplication aux devoirs du chrétien. Ce n'était pas le faste de l'hypocrisie, ni les sentiments incohérents que rencontrent parfois les âmes qui se

croient spirituelles. Les paroles du Bienheureux exagérant sa propre indignité et s'accusant d'être couvert de péchés étaient accompagnées de profonds soupirs. Il tremblait de tous ses membres, il donnait toutes les preuves de l'entier assentiment de son cœur et de son âme à son langage. »

En avançant davantage, le confesseur eut de plus touchantes raisons encore d'admirer :

« Je ne pouvais, dit-il, trouver matière suffisante à appliquer l'absolution. Je lui demandai s'il la désirait et lui ordonnai de faire une accusation générale des fautes qu'il avait pu commettre durant sa vie. »

Il lui ordonna ensuite de communier le lendemain, samedi saint, et de faire encore la communion le saint jour de Pâques. En recevant cet ordre, le pénitent redoubla vivement les témoignages de son indignité à recevoir le corps de Notre-Seigneur.

« Je l'écoutais, dit encore le confesseur, et sans lui rien dire qui pût lui faire supposer la favorable opinion que j'avais de lui, je lui renouvelai l'ordre de communier, insistant sur la convenance qu'il y avait à le faire pour accomplir le devoir pascal. »

Mais en donnant cet ordre, le P. Almerici remarqua fort bien que ce pénitent ne s'inquiétait pas de réclamer un billet de confession. Les pauvres, d'habitude, n'y manquaient point à Lorette, car ce billet, nous le savons, leur donnait la facilité de prendre part aux distributions de la Pénitencerie. Le confesseur demanda au pénitent s'il ne voulait pas ce billet.

— « A quoi bon? » répondit Benoît, qui se retira du confessionnal confus et absorbé.

C'était le soir, avons-nous dit; quand il fut rentré à son logis, Gaudence et Barbe remarquèrent bien que leur ami était tout pensif, *tutto pensieroso*, disent-ils tous les deux. Il était dans la cuisine depuis quelques instants absorbé, et comme extatique, sans s'approcher de la table. Elle était servie. Barbe y avait mis une soupe et quatre petits poissons.

— « Approchez-vous, Benoît, dit-elle, et mangez. »

Il répondit tristement.

— « Ce n'est pas le soir de manger : Notre-Seigneur Jésus-Christ a beaucoup souffert en ce jour, et il n'a pas mangé.

— « Cela est vrai, reprit Barbe qui avait réponse à tout, vous avez raison : il faut manger néanmoins, autrement nous serions incapables de prier. »

Cette nécessité ne put justifier aux yeux du mendiant les préparatifs du festin étalés devant lui.

— « Si vous voulez me faire la charité ce soir, dit-il, donnez-moi un peu d'herbe avec un morceau de pain et un verre d'eau.

— « Je ne veux pas vous contrarier ni vous commander aujourd'hui, dit Barbe. »

Elle lui donna ce qu'il demandait. Il mangea fort peu ; et pendant qu'il mangeait, il restait soucieux et comme mélancolique : il semble que ses hôtes ne retrouvaient pas en lui ce soir l'aisance joyeuse, l'ouverture avenante d'humeur qu'ils lui connaissaient. Barbe mit l'entretien sur les mystères du jour.

— « Combien Jésus, dit-elle, a souffert aujourd'hui et je ne peux rien supporter ! aussi comment me sauverai-je ? j'ai grand peur ! »

Benoît semblait réfléchir, il reprit avec un accent singulier:

— « Vous! vous avez peur! et moi comment ne craindrais-je pas? puis-je savoir si je me sauverai? »

Le lendemain matin le P. Almerici trouva son pénitent debout auprès de son confessionnal. Le Père lui demanda s'il avait quelque chose à lui dire.

— « Oui, » répondit avec confusion le Bienheureux, que le Père fit entrer au confessionnal.

Il n'y était pas conduit par le sentiment de nouvelles fautes dont il eut besoin de purifier sa conscience avant d'approcher de la Table eucharistique; il revenait exagérer ses défauts, ses ingratitudes et son indignité. Le confesseur, voyant combien était profonde l'humilité de cette âme, ne craignit pas d'entrer dans un examen plus approfondi de son intérieur, d'en vérifier la conduite et les inspirations. Malgré ce qu'il connaissait déjà, il se méfiait encore de l'hypocrisie ou de l'illusion, et il entama une brève et sérieuse conférence spirituelle. Les réponses du Bienheureux étaient nettes et concises : ce qu'il avait à révéler, ce que le confesseur exigeait au nom de l'obéissance, était exprimé de manière à ne pas donner de lui une idée trop avantageuse. Le P. Almerici reconnut que le serviteur de Dieu employait peu d'instants à la prière vocale, presque tout son temps était donné à la méditation: « Je compris, dit le confesseur, que Dieu l'élevait à une très-haute contemplation. Les mystères de la passion étaient ceux qu'il se proposait le plus volontiers et, plus particulièrement surtout, le couronnement d'épines. Quand il appliquait son esprit à ce mystère, sans le vouloir et

sans s'en apercevoir, il était transporté à considérer, à contempler le mystère de la Sainte-Trinité.

— « Et que savez-vous, homme ignorant, d'un si sublime mystère, lui dit le confesseur affectant un ton et un air de mépris ?

— « Je ne sais rien, répondit avec humilité le pénitent, je ne sais rien, mais je suis emporté.

— « S'il en est ainsi, reprit le Père, expliquez les pensées et les sentiments excités en vous par cette contemplation. »

« Alors, ajoute le confesseur, il s'expliqua avec une justesse de termes et une propriété d'expressions que je serais heureux, avec l'aide de Dieu, de pouvoir me rappeler et reproduire. J'étais confus et ravi de ce langage où je reconnaissais les sentiments et les paroles de sainte Térèse. Je jouissais moi-même d'avoir rencontré une âme choisie de Dieu pour être élevée par la contemplation à la connaissance des plus sublimes mystères. Je reconnaissais d'ailleurs son humilité et je me gardais de lui laisser entrevoir l'estime que je faisais de lui. Je ne cessais cependant de soutenir l'entretien, je l'obligeais à obéir, à repondre et à me découvrir de plus en plus son intérieur. Je fus bien convaincu que ce pauvre déguenillé et crasseux était un des privilégiés qui possèdent la science des saints. »

Le besoin de se donner aux autres pénitents et leur presse en ces jours de fête obligeaient cependant le P. Almerici à faire court ; il demanda au pénitent, entre autres choses, s'il avait déjà visité la *Santa Casa* et il sut qu'il avait coutume d'y venir tous les ans et qu'il y était déjà venu dix ou onze fois.

— « Et viendrez-vous encore l'année prochaine?

— « Non, dit le Bienheureux.

— « Pourquoi?

— « Je dois aller dans ma patrie. »

Le confesseur lui demanda encore où il demeurait.

— « A Rome, dit le Bienheureux, ajoutant que de Lorette il se rendrait à Rome.

— « Mais ne repasserez-vous pas par Lorette en allant dans votre patrie, dit le confesseur qui croyait qu'il voulait parler de la France?

— « Non, mon Père, je dois aller dans ma patrie. »

Il le répéta jusqu'à trois fois.

Avant de le laisser partir, le confesseur lui renouvela l'ordre de faire la sainte communion, et il le vit au sortir du confessionnal se diriger vers l'autel du Saint-Sacrement. Le frère aîné de don Gaspar, Louis Valeri, avait la charge de communier les pèlerins. Il avait donc maintes fois communié celui-ci, qu'il connaissait pour le voir en prières dans la Basilique. En lui donnant la sainte hostie, ce samedi saint 1782, l'abbé Louis Valeri remarqua combien ce pauvre était exténué et *réduit*, pour employer son expression. Il songea que sa véritable place eût été à l'hôpital, et qu'il n'y aurait pas lieu de s'étonner si on apprenait bientôt sa mort.

Le lecteur doit assez connaître les époux Sori pour ne s'étonner d'aucune bonne pratique de leur part. Ces braves gens en avaient une qui sans doute ne leur était point particulière et qui fait honneur aux populations parmi lesquelles ils vivaient. Les jours de fête, Barbe et Gaudence faisaient un festin, et ils invitaient quelques pauvres à le partager. Cette année 1782, ils avaient

Benoît-Joseph sous la main et ils se fussent estimés heureux de le faire asseoir à leur table de fête. Ils lui firent leur invitation le samedi saint, au soir, quand il fut revenu de la Basilique, pendant qu'il soupait. Ils lui demandaient de quitter l'église le lendemain à midi pour venir partager avec eux le festin pascal. Benoît remercia cordialement, avec les manières les plus polies du monde, mais énergiquement, les priant de le dispenser de répondre à leur invitation : il réclamait le privilége de conserver sa liberté, assurant qu'il serait heureux de trouver le soir ce que ses bienfaiteurs auraient voulu lui faire manger le matin à leur table. Gaudence ne se résigna pas trop facilement à cette proposition et il mettait beaucoup de chaleur à ses instances. Barbe, toujours respectueuse de la liberté de son hôte, céda la première, et, admirant la constance du Bienheureux à conserver son régime de ne manger que le soir, elle dit à son mari de ne pas le tourmenter davantage, mais elle prit acte de la promesse du Bienheureux d'accepter à la nuit sa part du repas de la fête.

Ce saint jour de Pâques, dans la matinée, le P. Almerici vit encore près de son confessionnal son pénitent de la veille, les yeux baissés, tout modeste, tout humble et semblant craindre d'approcher. Le prêtre l'appela; il lui dit à voix basse, et comme en tremblant, qu'il avait communié la veille: le prêtre lui demanda s'il avait quelque chose à lui dire, et, sur sa réponse affirmative, le fit entrer au confessionnal. Là, il recommença à accuser son ingratitude et son indignité, s'estimant l'homme le plus vil et le plus abject de la terre, que ses abominables iniquités rendaient indigne de vivre et de

s'approcher si souvent de la sainte Table. Les soupirs et les tremblements accompagnaient ses paroles. Le confesseur l'interrogea sur ses moyens d'existence, sur les aumônes qu'il recevait et l'emploi qu'il en faisait, et remit le discours sur la vie spirituelle. Il vit plus clairement que jamais que cette vie était une contemplation continuelle. Ce pauvre marchait toujours dans la présence de Dieu, bien qu'avec l'expression de la plus vive humilité il se plaignît de ne pas aimer l'aimable Dieu, en raison de tant de grâces, et se confondît parce que l'infinie miséricorde lui conservait la vie et lui prodiguait tant de bienfaits malgré ses ingratitudes. Ramené ensuite à la Sainte Trinité, le Bienheureux exposa avec une grande ferveur et cette justesse d'expressions que le prêtre avait déjà admirée, les secrets les plus sublimes de ce mystère; il parlait comme d'abondance de cœur et avec une aisance qui témoignait qu'il n'avait rien appris par l'étude et que ses connaissances étaient les fruits merveilleux de ses contemplations. Il s'interrompait pour dire qu'il était un ignorant, qu'il ne savait rien et qu'il tremblait d'énoncer de telles propositions, et le confesseur crut démêler qu'il s'efforçait de tronquer le discours et de ne pas révéler à plein l'état de son âme. Pour le mieux découvrir et ne pas trop alarmer sa modestie, le confesseur l'interrogea sur la concupiscence et la colère. Il lui semblait que, dans la condition basse et méprisée où vivait ce pénitent, au milieu de ses pèlerinages, il pouvait lui arriver d'être outragé et insulté. Le Bienheureux répondit qu'il portait tout en paix et qu'il méritait trop de châtiments pour avoir jamais occasion de se fâcher et de se mettre en colère.

Pour la concupiscence, il en connaissait les assauts et n'ignorait pas les illusions diaboliques; il y résistait avec l'aide du Seigneur, affligeant son corps pour réduire la chair à l'obéissance de l'esprit, la mâtant par les jeûnes, les prières, les austérités, les longs voyages, et, au moment de la tentation, ayant recours à la prière, à la méditation des maximes éternelles et surtout à la considération de la Passion de Notre-Seigneur. Avec ces armes et ces secours, bien qu'il redoutât les tentations et qu'il connût leur puissance, il n'avait pas souvenir d'y avoir cédé et consenti et d'avoir souillé une seule fois en son corps ou en son âme la splendide vertu de chasteté. Il ne s'en disait pas moins un vase d'iniquité et de misères : dans le souci de sa fragilité comme dans le sentiment de ses ingratitudes, il avait fait de sa vie une véritable crucifixion, affligeant son corps de toutes les manières et lui refusant les plus licites et les plus honnêtes satisfactions. Le confesseur voyant ainsi à plein les voies de perfection de cette âme, en reconnut l'admirable innocence. Il se contenta de donner la bénédiction au serviteur de Dieu et lui renouvela l'ordre de communier. Il le vit se diriger vers l'autel du Saint Sacrement et ne lui parla plus. Il revit quelquefois dans les jours suivants Benoît dans la Basilique, il était même attentif à l'y chercher et à épier ses allures. « C'était une consolation, dit le P. Almerici, de voir prier ce serviteur de Dieu immobile comme une statue. » Volontiers le Père l'eût encore entretenu. Il n'osa pas l'appeler : il ne craignait pas seulement d'interrompre la ferveur de ses oraisons : une sorte de respect le retenait. Il redoutait de troubler cette âme qui, par les interrogations

qu'il lui avait fait subir, aurait pu soupçonner qu'il avait conçu d'elle bonne opinion et qui aurait compris au moins que le Père était désireux de connaître et de pénétrer son intérieur.

Le soir de ce saint jour de Pâques, Benoît rentra au logis à l'heure accoutumée; Barbe lui avait en effet conservé sa part du festin et, en voyant la table plus richement et plus copieusement servie, Benoît prolongea quelque peu la prière avant le repas : il la disait toujours debout, tête nue. Pendant qu'il soupait petitement, malgré les mets de fête dont il consentit à goûter en y ajoutant même quelque peu de vin, Benoît se prit à gémir douloureusement sur le tumulte et la dissipation qui avaient régné dans la Basilique. Barbe remarqua qu'il n'y avait pas lieu de s'en étonner : il n'y avait qu'une église dans la ville, nécessairement le concours devait y être grand; en outre, les étrangers et les gens de la campagne abondaient.

— « Parmi ce peuple, il y a beaucoup d'ignorants, disait-elle.

— « Je ne parle pas seulement des ignorants, reprit Benoît, les autres n'ont pas plus de dévotion. »

Il ajouta :

— « Si vous le permettez, je resterai ces jours de fête un peu plus longtemps à la maison; j'irai plus tard à l'église. »

Ses hôtes lui répondirent d'agir à sa guise et qu'il était bien libre. De fait, les jours suivants, il ne sortit que vers l'heure de Tierce.

Il avait, cette année, à peine vu son ami Gaspar; les fêtes et les occupations multipliées qu'elles entraînaient

pour lui avaient en effet empêché l'abbé Valeri de passer chez Gaudence. Benoît en fit la remarque et Barbe eut occasion de prévenir l'abbé. Il vint une de ces fêtes de Pâques : en le voyant entrer, Benoît qui soupait se leva et se tint debout, le chapeau à la main. En vain le prêtre lui dit de se remettre, assurant qu'il ne viendrait plus s'il gardait vis-à-vis de lui de telles suggestions ; Benoît ne consentit à s'asseoir que sur l'ordre précis de Barbe.

Ce soir-là, l'abbé Valeri, prenant les époux Sori à part, leur demanda s'ils savaient que Benoît eût communié. L'abbé était pris de scrupule et s'inquiétait à ce sujet. Barbe voulut le rassurer ; elle ne pouvait mettre la chose en doute. Assurément le serviteur de Dieu avait son confesseur à Rome, il suivait sa direction, et, au retour, il rendait compte de ce qu'il avait fait. Cette explication, que l'excellente Barbe avait trouvée, ne satisfit pas l'abbé Valeri. Il n'avait jamais vu le serviteur de Dieu communier ; il ne connaissait personne qui lui eût attesté l'avoir vu à la Sainte-Table ; toute l'affection qu'il portait au serviteur de Dieu augmentait son zèle et le pressait. Il revint un autre soir, le lendemain sans doute, trouva Benoît à son souper et, après quelques paroles, il lui demanda s'il avait fait ses pâques, s'il s'était confessé et avait communié les années précédentes. Benoît répondit qu'avant de partir il avait rempli ces devoirs à Rome. L'abbé ajouta que les supérieurs veillaient sur les pèlerins qui ne remplissaient pas le devoir pascal et les faisaient incarcérer. Benoît ne dit mot, et l'abbé que le doute poignait et qui tenait à avoir une réponse précise lui proposa de dire la messe dans la Sainte-Case et de l'y communier.

— « Confessez-vous, demanda le Bienheureux ?

— « Non, dit l'abbé, mais je puis vous indiquer un bon confesseur et je vous communierai.

— « Comment voulez-vous, répondit Benoît, qu'un pauvre pécheur déguenillé comme moi puisse *s'accoster* dans ce saint lieu et y communier ? »

Il ajouta que communier à la *Sainte-Case* ou communier à la *Source* (il entendait l'autel du Saint-Sacrement), c'était bien la même chose.

Ces réponses n'étaient pas pour satisfaire l'abbé Valeri ; Barbe elle-même en fut affectée. Aussi le lendemain, quand le Bienheureux fut parti, elle entra dans la chambre de son hôte. Le sac de Benoît y était déposé, elle y fouilla et y trouva un portefeuille qu'elle porta à Gaudence. Il contenait divers papiers français et latins ; ils n'y purent rien comprendre. Il aurait fallu consulter un Français. En ce moment, tout à point, passait dans la rue l'abbé Cayla. Il était français, Barbe le tenait pour un homme sage et discret : le lecteur le connaît aussi. Il avait été frère coadjuteur de la compagnie de Jésus : et c'était à lui précisément que le P. Bodetty, en 1770, avait recommandé un pauvre pèlerin français qui venait de se confesser et qui, malgré les plus plus vives instances, refusa le moindre secours de la Pénitencerie, Cayla, qui n'avait jamais quitté Lorette et qui n'avait aussi jamais perdu de vue le Bienheureux, eût pu lui rendre témoignage au besoin : mais on ne lui demanda pas son témoignage ; on l'appela et on le pria de lire ces papiers. Il y reconnut du premier coup d'œil l'attestation du P. Bodetty : il lut l'attestation de l'abbé de la Trappe portant que Benoît s'approchait des sacrements. Il y

avait encore d'autres papiers, l'acte de baptême du Bienheureux entre autres, mais ceux qui regardaient le sacrement eucharistique frappèrent surtout Barbe, la touchèrent et la consolèrent.

« Vraiment, dit-elle, j'étais inquiète, les discours de don Gaspar m'avaient fait entrer en soupçon d'autant que Benoît était français; je redoutais qu'il ne fût de ceux qui, sans être vrais catholiques, vivent dans l'apparence de bons catholiques et de bons chrétiens ; aussi, me trouvais-je si soulagée et si joyeuse de voir que je pouvais toujours honorer et estimer Benoît et le tenir pour un saint homme, que je ne prêtais plus aucune attention aux autres papiers dont le seigneur Cayla fit lecture. »

Elle s'empressa de les remettre dans le portefeuille et courut prévenir l'abbé Valeri de l'inanité de leurs inquiétudes. De son côté, celui-ci sut bientôt par son frère que le mendiant français avait reçu la sainte communion le samedi saint.

Ces petits incidents, dont on trouve les détails dans les deux procès informatifs et apostoliques de Lorette, s'étaient passés assez rapidement : on était au mercredi soir après Pâques lorsque Benoît annonça à ses hôtes qu'il les quitterait le lendemain. L'abbé Valeri qui était présent se récria avec eux : il n'y avait pas huit jours que Benoît était arrivé; qui le pressait de partir?

— « C'est assez de huit jours, dit-il, j'ai besoin de m'en aller ; il convient que je parte. »

Il argua d'une commission à Montecchio que lui avait donnée Mancini. L'abbé Valeri lui demanda s'il reviendrait l'année suivante. Il réfléchit un peu.

— « Ce sera difficile ! »

Il ajouta :

— « Si vous ne me revoyez pas, nous nous reverrons au moins en Paradis. »

Il fit la même réponse à Barbe. Comme elle lui recommandait de ne pas manquer à venir chez elle en arrivant à Lorette l'année suivante, il se prit à sourire :

— « Si je ne reviens pas, nous nous reverrons en Paradis. »

Il répéta les mêmes paroles le lendemain matin à Gaudence qui lui faisait de nouvelles instances. Ce brave Gaudence, toujours appliqué à faire plaisir à son hôte, lui demanda s'il avait besoin de quelque chose. Benoît lui répondit avec simplicité qu'il serait bien content d'avoir un crucifix : celui qu'il portait à son cou était brisé. Gaudence choisit dans son magasin un Christ de cuivre sur bois noir, y mit un cordon et le lui pendit au cou.

A la Basilique où il passa la matinée, Angelo Verdelli salua le Bienheureux et lui demanda s'il le reverrait l'année suivante :

— « Je ne sais, » répondit-il.

Vers midi, comme les années précédentes, il quitta la Basilique. L'abbé Valeri l'attendait chez les époux Sori pour lui dire adieu et se proposait même de l'accompagner jusqu'à Montréal.

— « Il serait beau, dit Benoît, et que diraient les gens de voir en plein jour un prêtre voyager avec un mendiant aussi misérable que moi ? »

L'abbé lui recommanda de prier pour lui.

— « Je le ferai, » dit-il.

Il remercia encore une fois ses hôtes. Barbe lui fit prendre un morceau de pain. Enfin il salua de son salut accoutumé :

— « Loué soit Jésus-Christ ! » et partit... pour ne plus revenir à Lorette, comme il parut qu'il le leur avait prédit à tous sans qu'ils l'eussent remarqué.

En effet, les années précédentes, et Gaudence en fit l'observation au procès, il répondait :

— « Nous nous reverrons s'il plaît à Dieu ! »

Cette année 1782, il avait redit à tous ceux qui lui demandaient s'il ne reviendrait pas :

« Si vous ne me revoyez pas, nous nous reverrons en Paradis ! »

XIV

LES AMIS DU MENDIANT A ROME.

Jamais Benoît n'était resté à Lorette aussi peu que ces deux dernières années : quinze jours en 1781, huit jours en 1782. Le petit cercle qui, à l'ombre de la *Santa Casa*, s'était formé autour du Bienheureux, ce petit cercle d'affection, de prévenances, de respect que nous avons cherché à décrire et qui avait comme enserré le pèlerin et l'avait contraint parfois à restreindre un peu, bien peu, nous l'avons vu, ses mortifications, aurait-il déterminé Benoît à abréger son séjour ?

Il n'avait pas à rencontrer à Rome ces contraintes de l'admiration. Il restait vraiment perdu dans la foule au milieu de la ville éternelle. Le nombre de ses amis pouvait s'accroître : il leur était difficile de former une ligue. Hormis les douze pauvres habitants de Saint-Martin, les amis de notre admirable mendiant étaient isolés les uns des autres et se connaissaient à peine. A Notre-Dame-des-Monts où le Bienheureux passait toutes ses matinées, des prêtres habitués qui le voyaient tous les jours et qui ne pouvaient s'empêcher de l'estimer et de l'admirer, ne lui ont jamais parlé et n'ont pas su son nom. Plusieurs ne se sont pas même enquis de lui. Un grand nombre des fidèles n'a pas eu plus de curiosité.

C'est une chose vulgaire qu'un pauvre dans une église et peu propre à saisir l'attention. Celui-ci pouvait, il est vrai, la commander. Rien que sa persévérance eût suffi. Tous les jours, on le voyait à la même place. Il y restait la matinée entière, tant que les messes se célébraient, à genoux, immobile, les yeux tournés vers le tabernacle ou attachés sur ses livres.

Nous n'avons que faire de rappeler l'extérieur du serviteur de Dieu. Après les répugnances de la première impression, tout en lui aurait dû frapper et intéresser les esprits, et les esprits nourris et formés par les pratiques de l'église, réfléchissent volontiers. Bien peu, cependant, à moins d'une circonstance extrordinaire, se portèrent à pénétrer l'édification qu'ils emportaient.

Un jour, un prêtre, François Brizi, disant la messe devant l'image miraculeuse de la Sainte Vierge, entendit, au moment où il se tournait vers le peuple, un soupir qui attira son regard du côté de l'évangile. Il y vit un pauvre agenouillé devant la balustrade de l'autel, la tête haute, le visage enflammé, avec une expression de dévotion et dans une attitude tout à fait extraordinaire. Cette vue émut et troubla le prêtre : il eut besoin de quelque temps pour se remettre, se recueillir et continuer le saint sacrifice ; même pendant la célébration, la pensée de l'extatique resta présente à son esprit. Habitué de l'église Notre-Dame-des-Monts, où il célébrait le saint sacrifice tous les jours au maître-autel, l'abbé Brizi connaissait déjà ce pauvre. Avant de monter à l'autel, ce bon prêtre avait en effet coutume d'assister à une messe pour se préparer au saint sacrifice. Quelquefois la préparation se prolongeait un peu, à

cause du nombre de prêtres qui tenaient à célébrer devant l'image miraculeuse. Pendant cette attente, comme pendant l'action de grâces qui suivait le saint sacrifice, l'abbé Brizi se plaçait ordinairement dans la chapelle de Notre-Dame-de-Pitié, la première après le maître-autel, du côté de l'épître ; il avait ainsi Benoît en face de lui. Il connaissait donc bien la piété et l'exactitude de ce pauvre et il avait de lui la meilleure opinion du monde sans toutefois y avoir autrement arrêté son esprit. Mais, le jour où il avait été témoin du ravissement du Bienheureux, l'abbé Brizi, tout en faisant son action de grâces à la place qu'il affectionnait, s'attacha à considérer davantage l'heureux mendiant et à étudier sa manière de prier. Benoît était à genoux : la balustrade qui fermait le chœur le cachait tout entier, ne laissant voir de lui que son visage. Selon sa coutume que nous connaissons bien, il baissait tour à tour les yeux sur son livre et les relevait ensuite vers l'autel. Mais ce n'était pas seulement la tête qui se soulevait, le corps tout entier se dressait et prenait l'attitude extraordinaire qui avait frappé Brizi pendant la messe Il s'élevait de manière à découvrir et à faire sortir la poitrine entière au dessus de la balustrade. Les yeux du Bienheureux étaient tournés et fixés sur le tabernacle ou sur l'image de la Madone. Il se tenait ainsi dans cette position impossible, quelquefois l'espace d'un *Miserere*, rougissant et pâlissant tour à tour, le gosier gonflé d'une façon extraordinaire (1). Ses mains s'attachaient avec force aux colonnettes de la balustrade,

(1) Barbara Cerchietti. G. 160.

comme si le Bienheureux se fût appliqué à se retenir et à lutter contre la puissance qui l'élevait. Il venait ensuite à s'abaisser et se repliait à sa lecture, la reprenant fort attentivement, mais sans remuer les lèvres, remarque Brizi. Il remarque aussi qu'avant de se replier à sa lecture, le Bienheureux jetait un regard furtif autour de lui comme pour s'assurer s'il avait été observé. D'autres que l'abbé Brizi ont remarqué ces ferventes élévations du Bienheureux. L'abbé Brizi n'oublia plus le mendiant de Notre-Dame-des-Monts; il n'entrait pas dans l'église sans le chercher des yeux; quand il le rencontrait partout ailleurs, il le considérait avec attention ; il aimait sa modestie, sa réserve, son recueillement même dans les rues où l'on ne pouvait le voir, dit-il, sans l'admirer.

Cet air de sainteté qui éclatait dans toute la personne du serviteur de Dieu avait sufli pour frapper un autre prêtre, l'abbé Raymond Rubini, qui tous les jours célébrait aussi les saints mystères à Notre-Dame-des-Monts, devant l'image miraculeuse. Bien des fois après sa messe, il passa plus d'une demi-heure à contempler le Bienheureux dont la vue, dit-il, excitait à prier.

Un bénéficier de Saint-Jean-de-Latran, Thomas Giorgi, depuis 1779 pourvu d'une chapellenie à Notre-Dame-des-Monts, était obligé d'y célébrer un certain nombre de messes chaque année. Les premiers temps, il ne fit pas grande attention au mendiant qui se tenait toujours près de la balustrade du maître-autel du côté de l'évangile. L'église Notre-Dame-des-Monts était fréquentée par beaucoup de pauvres. Néanmoins la constance de celui-ci finit par frapper le chapelain. Il le voyait à genoux en entrant : après avoir célébré et

entendu ensuite une messe en action de grâces, quand Giorgi quittait l'église, il laissait encore le pauvre à genoux à la même place, immobile, le regard sur ses livres déchirés ou attaché au tabernacle. Le costume de ce mendiant était plus délabré et plus sale qu'aucun autre. Tout était rebutant en sa personne, sa barbe et ses cheveux incultes, la chemise déchirée et ouverte sur la poitrine, l'écuelle de bois pendue à la corde qui lui servait de ceinture, les jambes et les pieds presque nus, à peine garantis par des savates en lambeaux ; la jeunesse ne pouvait qu'accroître la répugnance et le dégoût de tels haillons, et cependant sur ces haillons éclatait quelque chose comme un rayonnement. La politesse, la modestie, la sérénité de ce mendiant l'entouraient vraiment d'une auréole. Le chapelain de Notre-Dame-des-Monts n'échappa pas au charme. Il remarqua que ce mendiant dont les prières étaient si longues qu'il ne pouvait rechercher les aumônes nécessaires à sa subsistance, dédaignait même de les recevoir quand elles se présentaient à lui. En sortant de l'église, Giorgi distribuait en effet volontiers quelques charités aux pauvres toujours nombreux aux portes. Plusieurs fois, Benoît vint à sortir pendant cette distribution. Il eût pu s'arrêter : il passait son chemin, s'inclinant poliment devant le prêtre et levant le chapeau, « son méchant chapeau qui ne lui tenait pas sur la tête, dit Giorgi, et dont les déchirures pendaient de tous côtés. » Cette conduite confondait le chapelain. Etait-ce un vrai pauvre ? était-il possible qu'un mendiant aussi besogneux en apparence eût un tel dédain des aumônes? Giorgi ne mettait pas en doute la piété de ce dévot personnage : il se

demandait s'il n'était pas quelque détaché du monde portant le harnais de la pauvreté sans en avoir les besoins. Il ne l'estima vraiment pauvre que quand il le reconnut au nombre des pensionnaires de Saint-Martin, au Colisée et à Saint-Jean-de-Latran.

L'abbé Giorgi avait moins que tout autre, d'ailleurs, le droit de suspecter la piété du Bienheureux : il l'avait vu prier : son admiration et son édification étaient telles qu'en montant à l'autel et en se tournant vers le peuple, pendant la messe, il ne pouvait s'empêcher de jeter un regard sur la balustrade du côté de l'évangile : en outre il avait eu le bonheur de communier souvent le Bienheureux. Quoiqu'il ne célébrât pas plus de quarante messes par an à Notre-Dame-des-Monts, l'abbé Giorgi atteste, à plusieurs reprises, y avoir donné la communion au serviteur de Dieu, au moins quatre fois chaque année. Aucun des prêtres attachés à Notre-Dame-des-Monts ne se souvient d'avoir eu ce bonheur. Cette église était assez fréquentée par des prêtres étrangers, avons-nous dit. Le Bienheureux avait-il le soin de choisir leurs messes pour s'approcher de la Sainte-Table ? Peut-on le supposer d'après la déclaration du chapelain Giorgi ? La place que le serviteur de Dieu occupait près de la balustrade de l'autel lui donnait la facilité de communier sans être remarqué. Beaucoup de regards cependant s'attachaient sur lui. Nous avons déjà parlé des deux vieux prêtres habitués de l'église, Mélis et Fraja, qui tenaient le pauvre en la plus grande estime. L'abbé Mélis disait sa messe tous les jours à Notre-Dame-des-Monts. Il la chantait les samedis et les jours de fête : il avait encore d'autres fonctions qui le

retenaient presque toute la matinée à l'église; il y avait à chaque instant le pauvre sous les yeux. Il le connaissait depuis longtemps. Dès les premières années du séjour du Bienheureux à Rome, il l'avait remarqué quand le serviteur de Dieu se plaçait encore du côté de l'épître. Mélis avait alors estimé que le serviteur de Dieu choisissait cette place parce qu'elle était retirée, obscure et qu'on pouvait plus aisément s'y cacher. Ce pauvre avait intéressé le bon prêtre; le voyant si déchiré et si mal en point en ses habillements, Mélis avait pensé qu'il devait avoir un grand besoin d'aumônes, et il la lui avait faite quelquefois sans chercher à interrompre ses prières, en posant à côté de lui une petite pièce de monnaie sur la balustrade. Benoît sans rien dire avait remercié du regard et en inclinant la tête. Il ne fallait pas d'ailleurs que l'aumône fût trop fréquente. A le voir tous les jours, à lui rendre ainsi de légers services, Mélis s'était attaché au mendiant : sa réserve, sa dévotion, sa bonté et sa pauvreté touchaient le vieux prêtre jusqu'aux larmes. Evidemment pour lui, il y avait, sous ces haillons dégoûtants, une âme ornée de mérites et agréable à Dieu. Aussi se sentait-il plein de respect : « Je ne me serais pas hasardé, disait-il, à lui parler dans l'église. » Aux portes seulement, il cherchait à nouer quelque colloque ; il apprit ainsi le nom du serviteur de Dieu.

Il lui faisait alors ses offres de service et lui proposait quelques pièces d'habillement. Benoît en reçut quelques-unes de la charité de ce vieux prêtre : un chapeau, des souliers, des caleçons. Pour agréer au serviteur de Dieu, rien de cela ne devait être en bon état. Le prêtre avait pénétré certaines délicatesses de cette âme : il

expliquait à ceux qui s'en scandalisaient pourquoi ce mendiant refusait les aumônes; les siennes étaient toujours discrètes, et quand Benoît les trouvait encore trop larges, Mélis n'insistait pas. Il respectait, il admirait le propos du Bienheureux de vouloir être pauvre, et jamais en lui faisant la charité, il ne lui a demandé de prier Dieu pour lui; il s'en rapportait à la reconnaissance du serviteur de Dieu et avait deviné qu'il redoutait de contracter des obligations. Nous avons expliqué néanmoins la pieuse industrie de ce bon prêtre pour obtenir assurément une part dans les prières du mendiant.

L'admiration de l'abbé Mélis pour Benoît le portait même à respecter son silence dans les rues. C'était pour lui une fortune de le rencontrer. Il admirait sa démarche lente et grave, son maintien modeste et recueilli. Il le considérait passant, les bras croisés sur la poitrine, les yeux baissés, sans rien regarder, sans rien voir autour de lui. Assurément le Bienheureux s'entretenait avec Dieu au milieu de la rue aussi posément et intimement que dans l'église. Comment Mélis eût-il voulu interrompre cet entretien? tout au plus se permettait-il de saluer respectueusement ce mendiant privilégié et caressé de son Dieu :

— « Loué soit Jésus-Christ, » disait le prêtre, et Benoît, levant le chapeau et sans tourner le regard, répondait en passant : — « Qu'il soit toujours loué! »

Il fallait bien lui parler cependant quelquefois dans les grandes occasions. Mélis saisissait le moment favorable, il s'approchait du mendiant à l'église et le prévenait qu'il l'attendait à la porte quand il aurait terminé ses prières. Benoît répondait à peine par un signe de

tête et ne tardait pas à rejoindre à la porte le bon vieux prêtre. Quelquefois c'était une commission dont celui-ci s'était chargé : on connaissait son amitié pour le mendiant et on avait recours à son influence. Deux prêtres entre autres, deux frères espagnols, anciens jésuites, pleins d'estime pour Benoît, lui voulaient donner asile. Ils se proposaient de le prendre pour compagnon plutôt que pour serviteur et lui offraient le vivre, le logis et l'habillement s'il consentait à prendre dans leur société la part de petits travaux intérieurs qui, dans la compagnie de Jésus, incombent aux frères coadjuteurs, lui assurant d'ailleurs toute la liberté de ses dévotions. Mélis, en consentant à transmettre cette proposition, ne dissimula point qu'il n'en augurait pas le succès. Il s'appliqua cependant à ne pas le compromettre : ayant appelé Benoît hors de l'église, il lui fit la proposition des deux frères Vincent et Alphonse Sanita : et sans laisser au Bienheureux le temps de refuser de prime abord, il lui recommanda de prendre le temps de réfléchir et de consulter à ce sujet son Père spirituel. C'était la coutume de Benoît. Il inclina simplement la tête. Huit ou dix jours après, il n'avait pas encore rendu réponse. Les frères espagnols insistèrent auprès de Mélis qui appela de nouveau Benoît à la porte de Notre-Dame-des-Monts. Celui-ci avait pris conseil, en effet, et il refusait :

— « Cela, dit-il, me gênerait pour mes prières et la visite des églises. »

Benoît avait déjà fait la même réponse à une proposition analogue. Il ne voulait aucune attache afin de vaquer uniquement à la prière et de recevoir tout

chaque jour de la divine Providence. S'il eût été d'humeur à prendre un autre logement que celui des pauvres à Saint-Martin, le bon Mélis l'eût recueilli volontiers chez lui avec une tendresse paternelle et sans lui imposer en retour aucune obligation.

Une des joies de ce bon prêtre fut qu'un jour Benoît accepta d'aller dîner chez lui. Mélis attendit l'heure de recevoir ce mendiant avec autant d'agitation que s'il se fût agi d'un grand prélat. Il craignait que le Bienheureux ne répondît pas à l'invitation et manquât à sa promesse : il redoutait qu'il ne pût trouver le logis : il lui avait cependant donné toutes les indications nécessaires. Dans ces perplexités, vers l'heure de midi, l'abbé Mélis se mit à la fenêtre pour guetter son hôte. Il l'aperçut, en effet, qui, fidèle à sa parole, se dirigeait vers la maison, mais, perdu dans sa contemplation, Benoît ne distingua pas la porte et la dépassa. Mélis aussitôt de le hêler, et le serviteur de Dieu de revenir sur ses pas. Je n'ai pas à décrire l'accueil. Mélis, bien qu'il ne le dise pas explicitement, avait fait préparer un festin, un festin modeste et sans luxe. Il était heureux de faire asseoir à sa table ce mendiant sale, dégoûtant, tout couvert de vermine. Il prit place auprès de lui, il le servit et l'obligea à manger. Il semble que Benoît souriait des instances empressées du bon prêtre. Il y reconnaissait une véritable charité, il s'y prêta par obéissance et mangea un peu de tout : « bien peu, » dit Mélis. Quand le prêtre pressait un peu trop, le mendiant répondait avec douceur qu'il n'était pas habitué à manger si bien.

Ce bon prêtre, si plein d'estime et de tendresse pour Benoît, eut cependant plus tard quelques craintes au

sujet de la communion. Il était chargé de donner la communion aux fidèles de Notre-Dame des Monts ; il voyait tous les jours le pauvre à l'église, et jamais il ne l'avait vu prendre part au festin eucharistique : il crut devoir en parler à l'abbé Mancini, et il fit même quelques démarches pour s'éclairer sur ce point. Nous en parlerons plus tard.

L'abbé Fraja n'aurait pas eu de telles inquiétudes. Pour lui, s'il ne voyait pas le pauvre communier à Notre-Dame des Monts, il en concluait que Benoît devait communier ailleurs. L'admiration de cet autre vieux prêtre pour le serviteur de Dieu y allait un peu rondement. Il s'était jeté aux pieds de ce pauvre pour les baiser. C'était à Jésus-Christ, disait-il, qu'il avait rendu cet hommage dont Benoît lui avait bien gardé quelque peu rancune. Néanmoins la rancune céda devant la simplicité du bon prêtre; et le serviteur de Dieu reçut souvent de lui l'aumône, et même la lui demanda. C'était au sujet d'un chapeau que leurs relations personnelles s'étaient nouées.

— « Vous avez un bien mauvais chapeau, lui avait dit tout simplement Fraja, il ne vous défend pas de la pluie, je veux vous en donner un autre, venez le chercher à la maison. »

Le discours se tenait à l'église de Notre-Dame des Monts, où Benoît était agenouillé devant l'autel.

— « Je ne connais pas la maison, répondit-il sans se retourner.

— Eh bien ! reprit le prêtre, je finis mes prières et je vous conduis. »

Le bon vieillard s'agenouilla auprès du pauvre. Quand il eut fait sa prière, il dit au mendiant :

— « Venez! »

Celui-ci se leva aussitôt et suivit. Il pouvait en coûter à Benoît d'interrompre ses oraisons, mais c'était sa coutume d'obéir à un prêtre. Il accompagna celui-ci, marchant derrière,à quelques pas de distance. Il n'entra pas au logis et attendit dans la cour. Ce fut après lui avoir remis son chapeau, que l'abbé Fraja, ayant interrogé le serviteur de Dieu sur son pays et lui ayant demandé par quelles circonstances il était à Rome, en eut cette réponse que nous avons déjà rapportée :

— « *Je suis un vagabond.* »

« Je n'en crus rien, disait Fraja, mais j'admirai cette humilité. » Il en eût pleuré.

Plusieurs fois, il donna encore au serviteur de Dieu diverses pièces de vêtements, et dans les remerciements que Benoît lui adressait et qu'il reportait avec émotion et reconnaissance vers la divine Providence, le bon prêtre reconnaissait une admiration naïve et profonde de la bonté de Dieu qui prenait soin de pourvoir aux besoins d'une créature que Benoît tenait absolument pour abjecte. Ce mépris de soi-même était le trait de sa vertu qui avait surtout frappé Fraja. Il le démêlait clairement dans toutes les actions du Bienheureux. Quand on lui donnait des vêtements, il avait bien soin d'examiner leur état d'usure et de vétusté. Pour peu qu'ils valussent quelque chose ou qu'ils eussent la moindre apparence, il les refusait et trouvait qu'ils pouvaient servir à un autre. Tout, à son gré, était trop bon ou avait trop bon air pour lui; il voulait souffrir.

L'hiver de 1782-1783 fut très-froid à Rome. Fraja, rencontrant le Bienheureux dans la rue de l'Agneau, la

poitrine ouverte, à peine vêtu de sa vieille capote gris-cendré, fut ému de pitié et lui offrit un gilet.

— « Je n'en ai pas besoin, » répondit Benoît avec sa sérénité habituelle.

Un autre jour, c'était la redingote gris-cendré que Fraja eût voulu remplacer par une vieille robe de chambre de *Bargonzone* :

— « De quelle couleur est-elle, demanda Benoît ?

— « Noire.

— « On me prendrait bien pour un prêtre ! »

Et il refusa encore.

Fraja qui, tout en respectant le serviteur de Dieu et en admirant la longueur de ses prières et son immobilité à l'église, n'avait pas hésité à l'aborder dans l'église, ne craignait pas de l'apostropher dans les rues.

— « Où allez-vous ? » lui demandait-il un jour, le rencontrant vers midi, après la bénédiction, à la porte de l'église des SS. Cosme et Damien.

— « A l'*Ara Cœli*, répondit Benoît, chercher un peu de nourriture !

— « Si vous n'en trouvez pas, reprit le prêtre, je vous ferai dîner.

— « Ah ! riposta le mendiant, la Providence ne manque jamais. »

Cette parole confondit encore Fraja : il resta un instant à considérer ce pauvre qui passait son chemin, demi-nu, exténué, se soutenant à peine et qui trouvait que la Providence ne lui manquait jamais. Une autre fois, après Pâques (1781), il y avait longtemps que Fraja n'avait rencontré *son* pauvre.

— « Eh ! où avez-vous été tous ces temps-ci, lui dit-il ?

— « A Lorette, répondit Benoît tout souriant et radieux, à Lorette visiter la Madone! »

Fraja était un ancien jésuite. Rome alors comprenait un certain nombre de ces religieux, y vivant séculièrement et entretenant entre eux des relations assez intimes. Plusieurs demeuraient dans le quartier des Monts, et fréquentaient l'église Notre-Dame. Tous avaient remarqué le pauvre et en faisaient une singulière estime. L'un d'entre eux, l'avocat Nicolas Graziosi, que nous avons déjà nommé et que touchait particulièrement le salut gracieux du Bienheureux, n'osa jamais lui parler. Il s'estimait heureux de pouvoir lui faire la charité, et il avait grand peur de voir refuser ses petites aumônes : il en saisissait avec empressement toutes les occasions, et se tenait pour bien persuadé que le serviteur de Dieu remplissait son devoir de pauvre et recommandait à Dieu tous ceux qui lui faisaient la charité. Aussi Graziosi se tenait-il pour l'obligé de ce mendiant.

On pourrait encore citer un certain nombre d'amis de Benoît-Joseph qui le voyaient habituellement à Notre-Dame des Monts. Les uns l'avaient remarqué ailleurs. Nous avons nommé plusieurs des Maîtresses Pies. Ces filles, vouées à l'éducation des pauvres, avaient leur maison principale aux Monts et fréquentaient l'église de la Madone. Le dimanche et les jours de fête, elles y assistaient aux offices. Celles d'entre elles, dont les écoles étaient dans le voisinage, y entendaient en outre volontiers la messe tous les jours. Elles étaient d'ailleurs toutes sous la direction des *Ouvriers Pies* et se retrouvaient encore à Notre-Dame le samedi pour s'y confesser. Elles étaient fort nombreuses et suivaient au

confessional le rang d'ancienneté. Les jeunes restaient ainsi quelquefois à l'église toute la matinée du samedi; quelques-unes aussi y passaient par piété la plus grande partie des jours où elles ne faisaient pas la classe : elles avaient ainsi le temps d'observer le bon pauvre et de l'étudier. Elles se communiquaient l'une à l'autre leurs réflexions à ce sujet. En fait, elles ne savaient rien de lui, pas même son nom, mais elles s'édifiaient de sa pauvreté, de sa modestie, de sa persévérance à la prière. Les Ouvriers Pies eux-mêmes entretenaient et excitaient cette bonne opinion et la propageaient jusque parmi les laïques. Le confessional du P. Blaise Piccilli était comme un foyer d'où rayonnait dans un petit cercle le renom du serviteur de Dieu. Le P. Piccilli, enthousiasmé et doué d'imagination, signalait le Bienheureux à ses pénitents et le leur indiquait comme modèle. Beaucoup n'avaient pas eu besoin d'être prévenus et plusieurs, habitués de l'église, avaient déjà remarqué ce pauvre.

Dès avant l'année sainte (1775), Dulcissime Gardellini prenait plaisir à le voir, elle le cherchait des yeux en entrant dans l'église; elle aimait à s'y placer de manière à l'avoir devant elle, et éprouvait un véritable déplaisir quand il était absent. Elle attendait son retour avec impatience. Sa vue l'excitait, disait-elle, à prier, et aiguillonnait sa ferveur. C'était un modèle, et elle trouvait ses exemples plus efficaces que les prédications. Cette Dulcissime avait une sœur, Angélique, qui partageait ses sentiments, et, principalement touchée de pitié, s'intéressait d'une façon particulière aux actes de pauvreté et aux souffrances du mendiant. Elle y compatissait et s'apitoyait de le voir sans chapeau et sans

souliers, en butte au chaud, au froid, à la pluie, à la neige, à toutes les intempéries des saisons. L'été, en plein midi, elle le faisait remarquer à sa sœur, immobile et semblant dormir, inondé de soleil sur les degrés du palais Braciano, place des Douze-Apôtres. L'hiver, elle le contemplait à l'église, la poitrine ouverte, les jambes et les pieds nus, ruisselant de pluie et de neige, transi de froid, à genoux et perdu dans ses prières.

« Jamais de tiédeur, dit-elle, jamais le moindre ralentissement dans sa ferveur ! » Une égalité dans toutes ses actions qui ne s'est jamais dementie durant des années, et des années !

Ces sœurs Gardellini, en admirant la ferveur et la pauvreté du serviteur de Dieu, étaient aussi frappées de sa modestie. Le Bienheureux, avons-nous dit, avait les mains fines et délicates ; un sculpteur les avait remarquées et avait demandé à les prendre pour modèle. Le Bienheureux averti de la sorte s'appliquait à les dissimuler, soit dans ses manches, soit en croisant les bras sur la poitrine. Les Gardellini avaient remarqué cette attitude. Ces pieuses sœurs, occupées aux bonnes œuvres et surtout au soin des catéchismes, avaient eu ainsi l'occasion de constater l'avidité du serviteur de Dieu pour la parole sainte. Elles le voyaient assister aux instructions à la Madone ou dans les autres églises du quartier, avec une attention extrême. Elles ne lui parlèrent jamais d'ailleurs, elles ignoraient son nom et ne savaient rien de lui ; mais, comme les autres ferventes dévotes du quartier, elles l'estimaient de bonne famille et de condition civile, et le tenaient pour un pauvre volontaire. La politesse du serviteur de Dieu, sa bonne

tenue constante, ses lectures autorisaient cette pensée.

Les demoiselles Gardellini avaient pour voisines les dames Poeti qui fréquentaient elles-mêmes Notre-Dame des Monts, et étaient au courant de toutes les allures du « nouveau saint Alexis. » C'était le nom dont ces pieuses femmes usaient entre elles pour désigner le serviteur de Dieu. Ce nom était assez répandu dans le quartier, le P. Piccilli avait pu contribuer à l'y propager. Les dames Poeti, la mère et la fille, plus heureuses que les sœurs Gardellini, avaient certaines privautés avec le mendiant ; elles lui parlaient quelquefois dans les rues et au seuil des églises ; elles l'attirèrent même un jour chez elles : elles finirent par savoir son nom. C'était aux derniers temps de la vie du Bienheureux, sur la fin de l'année 1782. Elles lui parlaient au sortir de l'église Saint-Agathe, lorsque l'abbé Melis les accosta pour interpeller le serviteur de Dieu de son nom de Benoît.

Les dames Poeti avaient remarqué ce pauvre dès le temps où il avait commencé à fréquenter Notre-Dame des Monts. Marie Poeti l'avait vu communier un jour ; la ferveur de ce mendiant l'avait singulièrement édifiée ; de ce moment, elle ne le perdit plus de vue. Elle le signala à sa mère, celle-ci le connaissait déjà ; c'était en 1775. Ces deux pieuses femmes s'étaient attachées à étudier l'admirable pauvre. Elles le voyaient tous les jours, et, comme tant d'autres, elles éprouvaient une vive consolation à le comtempler. Marie Poeti a déposé aux deux procès. Elle a décrit la prière du Bienheureux. Elle en avait pénétré les merveilles. Elle s'exprime à ce sujet avec une lucidité et une précision remarquables. C'était une personne d'un jugement droit et

ferme, d'un esprit sérieux, juste et net. Nous verrons plus tard pour quelle raison la Providence avait placé cette sage et judicieuse fille en présence du Bienheureux, et quel témoignage elle en voulait tirer.

En attendant de donner son témoignage, Marie Poeti donnait l'aumône au serviteur de Dieu. Après l'avoir vu le matin, à la Madone des Monts, elle le retrouvait l'après-midi dans d'autres églises, aux exercices de la mission urbaine, aux prières des Quarante-Heures, partout où il y avait quelque exercice de piété. Marie Poeti et sa mère passaient leur vie dans les églises. Ces bonnes chrétiennes avaient coutume tous les samedis de faire dîner chez elles un pauvre. La pauvre bonne femme, à qui elles faisaient cette charité, étant venue à mourir, la dame Poeti se dit aussitôt qu'elle donnerait cette survivance à « saint Alexis ». Marie n'estima pas que « saint Alexis » dût accepter cette charité. La mère nonobstant fit son invitation. Elle sortait de Saint-Pudentienne, un jour d'exposition du Saint-Sacrement. Benoît sortait aussi. Elle lui fit la proposition pour le samedi suivant. Benoît ne refusa pas, et objecta seulement qu'il ne savait où était la maison de ces dames. On s'offrit de la lui montrer; il consentit à suivre les dames Poeti jusque chez elles. On lui fit alors, en le congédiant, quelque petite aumône, et il promit de revenir le samedi suivant.

Le samedi, l'heure de midi était sonnée que le mendiant n'avait pas paru. Marie était sur le point de conclure qu'il ne viendrait certainement pas, lorsque la mère, qui était à la fenêtre, s'écria :

— « Voici saint Alexis! »

Le Bienheureux entendit-il cette exclamation? Il entra. On lui donna à dîner. Il mangea un peu de soupe. On lui avait servi quelque autre chose, et Marie ne put définir s'il l'avait mangé ou mis en réserve. Elle sait qu'au sortir de chez elles, le serviteur de Dieu donna à un pauvre une pagnotte où il manquait un petit morceau : elle soupçonna que cette pagnotte était celle qu'elle avait donnée au Bienheureux pour son repas qu'on lui avait laissé prendre en liberté après le lui avoir servi. Comme il prenait congé, on lui recommanda de revenir tous les samedis, mais le Bienheureux était au moment de partir pour Lorette. On était en Carême (1782). Il fit, à propos de ce voyage à la Sainte-Case, une réflexion que Marie ne put saisir. L'accent du Bienheureux était toujours défectueux. Elle comprit au moins qu'il se dit *obligé* de prier à Lorette pour ses bienfaitrices, qui ne le laissèrent pas partir sans lui donner quelque aumône, six ou sept bajoques qu'il prit à grand'peine.

Ce fut la seule fois qu'il vint dans la maison Poeti. En vain la mère lui renouvela ses instances. Le Bienheureux souriait et ne refusait pas. Il semblait même promettre :

— « J'irai, j'irai, » disait-il ; mais il ne fixait point de jour et ne vint jamais.

Avait-il entendu l'exclamation de la dame Poeti à son arrivée? Craignait-il qu'on ne le tînt pour quelque chose de bon ? Ou se refusait-il tout simplement à recevoir une aumône régulière? Tous ces motifs pouvaient être vrais : l'intention du moins était claire. Marie Poeti ne ne s'y trompa point, et elle avertit sa mère de l'inutilité de ses instances.

Malgré les rapports qu'avaient entre elles les dames Poeti et les demoiselles Gardellini, on peut dire que les admirations et les attentions que le serviteur de Dieu provoquait à Notre-Dame des Monts étaient isolées les unes des autres. Le Bienheureux avait en outre dans le quartier, quelques amis de vieille date. L'ancien soldat de la garde Suisse, Nick, tenait une boutique de cordonnier à côté de l'église qu'il fréquentait exactement ainsi que sa femme. Claire Donati habitait assez près une maison de tertiaires de saint François. La dévotion de cette pieuse femme la portait à visiter presque tous les jours le Saint-Escalier; en y allant, elle entrait volontiers à Notre-Dame des Monts; elle y entrait encore au retour; elle parlait quelquefois au Bienheureux et se recommandait à ses prières. D'autres amis du Bienheureux, que nous avons déjà nommés, le retrouvaient à Notre-Dame des Monts. Néanmoins, en dépit de l'empressement du P. Piccilli, ces divers dévoûments n'arrivèrent jamais à former autour du serviteur de Dieu un cercle analogue à celui qui s'était noué à Lorette. La chose était encore plus impossible dans les autres églises que fréquentait le Bienheureux.

Ils les avait choisies selon l'inspiration particulière de sa piété, et c'était surtout le Saint-Sacrement que cherchaient ses adorations. En dehors des Quarante-Heures dont le cycle embrasse la ville entière, il suivait un cycle hebdomadaire de bénédictions dans le quartier des Monts: le lundi et le jeudi, à l'église des Saints-Apôtres; le mardi matin, aux Saints Cosme et Damien, et le soir, à Notre-Dame des Boulangers; le mercredi après-midi, au très-saint Nom de Marie; le jeudi et le

samedi, à Notre-Dame des Monts; le vendredi, à Sainte-Agathe; le soir du même jour, au Jésus, ensuite, aux Saints Cyr et Juliette à *Torre di Conti*; le dimanche, à midi, à sa paroisse même, aux Saints Vincent et Martin, ensuite à Sainte-Marie *in Campo Carleo* et à Sainte-Marie à la Minerve, où se récitait le rosaire. Avec les prières des Quarante-Heures et ses dévotions à divers sanctuaires, comme Sainte-Marie Majeure, Sainte-Praxède et plus tard Saint-Ignace, le Bienheureux avait de quoi passer ses journées. Il y avait des églises qu'il visitait à certaines heures à cause de leur solitude. Il faisait volontiers le chemin de la croix à l'*Ara Cœli*, et on sait quelle vénération il portait aux monuments de la Passion.

A l'église des Saints-Apôtres, un des clercs de la sacristie, Pierre Giansanini, que nous avons déja nommé, était devenu un des bienfaiteurs du serviteur de Dieu. Il lui avait donné la redingote de couleur cendrée qu'il porta les dernières années de sa vie. Giansanini devança ainsi Mélis qui avait mis de côté un vêtement à cette intention. Le Bienheureux était à ce moment réduit à un état de guenilles et de saleté inénarrable et qui, dit Giansanini, faisait horreur. Giansanini voyait ce pauvre à genoux tous les lundis et jeudis, aux Saints-Apôtres devant les autels de saint Antoine de Padoue et de saint François, où le Saint-Sacrement était exposé dans la matinée et où se donnait la bénédiction, vers midi. Le sacristain avait vu ce pauvre, il avait même remarqué sa piété et sa misère sans y avoir fait une réflexion bien longue; il estimait cependant Benoît un pauvre meilleur que beaucoup d'autres, mais ne s'en occupait

pas autrement. Un mardi soir, Giansanini entra dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette des Boulangers au moment où allait se donner la bénédiction. Il se dirigea vers le maître-autel et s'agenouilla sur une des marches de la balustrade : il se mit ainsi à côté d'un pauvre qui, comme pour lui faire place et honneur, se leva, se recula de quelques pas et s'agenouilla par terre. C'était le serviteur de Dieu. Giansanini le reconnut, lui dit de se remettre où il était, qu'il y avait place pour deux. Benoît ne dit mot et ne bougea. Giansanini alors laissa la balustrade à son tour et s'agenonilla par terre, confus d'avoir fait quitter la place à ce pauvre et espérant qu'il la reprendrait. Benoît n'eut garde, mais Giansanini admira plus qu'il n'avait encore fait la dévotion extraordinaire de ce mendiant, sa manière fervente et humiliée de recevoir la bénédiction. Le sacristain comme tant d'autres se sentit confus, ravi et édifié. Voyant l'état de misère de ce dévot pauvre, il songea à lui rendre quelque service. Il attendit que la bénédiction fût terminée et, sortant de l'église, il chercha à lier conversation. Faisant semblant de ne l'avoir pas encore remarqué, il lui demanda s'il ne connaissait pas l'église des Saints-Apôtres et sur sa réponse affirmative, il le pria d'y venir le lendemain matin, qu'il avait à lui parler.

Le lendemain, Benoît était à l'église et le clerc le conduisit à la porterie du couvent. L'église des Saints-Apôtres était desservie par les cordeliers frères mineurs conventuels de Saint-François. A la porterie, Giansanini, après avoir demandé son nom au Bienheureux, lui offrit une chemise, lui disant que la sienne était trop sale. Benoît hésitait à recevoir cette charité ; le sa-

cristain insistait, assurant qu'on pouvait servir Dieu tout en prenant soin de la propreté de sa personne. Bientôt au lieu d'une, il offrit deux chemises, expliquant qu'il était nécessaire d'avoir facilité de changer de linge. Benoît refusait toujours et, à toutes les instances, se bornait à répondre que cela ne pouvait servir de rien. Il finit par avouer qu'il était rempli de vermine. Giansanini comprit qu'il ne servirait de rien, en effet, de lui procurer des chemises et résolut de renouveler tous ses vêtements. Il songea qu'en vieux habits hors d'usage et encore décents, il devait avoir tout ce qui était nécessaire; il ne dit rien de cette pensée et n'insistant pas davantage, gardant la chemise qu'il avait apportée, il dit au serviteur de Dieu de revenir le lendemain matin, qu'il aurait encore à lui parler.

De retour chez lui, Giansanini put réunir en effet un habillement complet, et, ayant le lendemain retrouvé Benoît à l'église, lui fit signe de se rendre à la porterie où il alla le rejoindre. En le voyant arriver son paquet à la main, Benoît fit mine de se retirer et commençait à tourner les talons. Giansanini le retint et, lui disant qu'il avait grande compassion à sa misère, lui offrit de quoi s'habiller. Les effets étaient vieux, usés, disait-il, mais propres, et pouvaient aider le serviteur de Dieu à se débarrasser des insectes qui le dévoraient : il fallait d'abord se laver et se faire couper la barbe. Pendant que Giansanini expliquait ainsi ce qu'il y avait à faire, le Bienheureux ne paraissait pas trop décidé à accepter cette charité. Le sacristain avait beau insister et prier même, le serviteur de Dieu ne se pressait pas d'acquiescer, sans toutefois donner ses raisons. Il laissait le sa-

cristain affirmer de rechef que la propreté de la personne et des vêtements n'empêche pas le service de Dieu. Enfin, Benoît finit par dire qu'il ne voulait pas recevoir cette aumône à la porterie des Conventuels, qu'elle était beaucoup trop abondante, qu'il y avait sur la place d'autres pauvres qui pourraient se plaindre et que c'était leur enlever leur part d'aumône de la donner tout entière à un seul.

Giansanini était décidé à entrer dans toutes les pensées du Bienheureux : il n'insista pas pour lui faire prendre son cadeau à la porterie des Frères Conventuels ; il lui dit d'attendre que l'église fût fermée et qu'il le retrouverait après l'heure de midi sur la place. A l'heure dite, il y rencontra Benoît et le pria de le suivre. Le bon clerc avait mis dans sa tête de profiter de l'occasion pour faire dîner le Bienheureux avec lui. Benoît l'accompagna, entra dans la maison, mais s'arrêta au seuil du logis. Giansanini eut beau le prier d'entrer et de lui faire le plaisir de dîner, Benoît ne voulut pas avancer d'un pas, soutenant qu'il n'était pas convenable que le clerc lui donnât à dîner. Il accepta une pagnotte, il prit aussi le paquet de vêtements ; il paraît qu'il en avait grand besoin ; il remercia en quelques paroles et se retira. Distribua-t-il les richesses que Giansanini avait mises à sa disposition ? Il en appliqua toujours quelques-unes à son usage, entre autres la redingote cendrée en forme de brandebourg, dit Giansanini, que le Bienheureux porta les derniers temps de sa vie. Mais en s'habillant pour la décence, le Bienheureux ne fit rien pour son soulagement. Il ne se lava point, il garda les insectes qui le dévoraient. Ils pullulaient sur lui ;

et, si cela inspirait du dégoût à plusieurs, c'était pour d'autres un sujet d'édification. A voir l'immobilité du Bienheureux dans ses prières, on eût dit une statue ; et Mélis était touché jusqu'aux larmes en songeant au cilice vivant qui enveloppait le Bienheureux de la tête aux pieds sans lui laisser un instant de répit : en réfléchissant à ce supplice que pas un mouvement ne trahit jamais, d'autres témoins étaient frappés de stupeur.

L'année 1781, où Benoît ne quitta Rome qu'à la mi-carême, il suivait les prédications aux Saints-Apôtres. Giansanini observait son attention à la parole sainte, et il remarqua en même temps que le serviteur de Dieu contre sa coutume se tenait assis sur un des bancs près de la porte de l'église. Le sacristain en conclut que le Bienheureux, dont les forces paraissaient diminuer tous les jours, devait être épuisé. Aussi le voyant un jour sur la place même de l'église, il l'appela et lui demanda des nouvelles de sa santé. Benoît, qui la trouvait bonne, ajouta qu'il partait pour Lorette. Le sacristain l'en félicita, le pria de le recommander à la Madone, et lui demanda s'il avait besoin de quelque chose.

— « Si vous pouviez me faire la charité de chausses, répliqua le Bienheuréux, je vous en serais reconnaissant. »

Giansanini s'y engagea volontiers, et le lendemain lui en présenta deux ou trois paires, prétendant les lui donner toutes. Benoît choisit les plus mauvaises et refusa les autres. Giansanini voulait donner encore cinq bajoques :

— « Vous vous en servirez, lui disait-il, dans le voyage. »

— « Vous êtes pauvre vous-même, » répondait Benoît en refusant.

Giansanini se mit à rire de ce scrupule; bien qu'en effet, il vécût de son travail, une si modique somme n'était pas pour l'incommoder. Il répliqua donc que les pauvres pouvaient bien faire la charité aux autres pauvres, et il insista de telle force que Benoît finit par prendre cette petite aumône, remercia en s'inclinant et partit.

Giansanini devenu un des bienfaiteurs du serviteur de Dieu, resta un de ses amis. Il le voyait non-seulement aux Saints-Apôtres ou aux Quarante-Heures, il le rencontrait par les rues assez souvent, vers le milieu du jour, aux alentours du collége Romain. Partout où il le voyait, il lui parlait. Mais les discours étaient brefs. « Benoît, dit Giansanini, était ménager de ses paroles, » et il ne prononçait que celles qui étaient absolument nécessaires.

L'église des Douze-Apôtres offrait cette particularité précieuse pour Benoît qu'elle se fermait au milieu du jour plus tard que les autres églises de Rome, et que la célébration des messes s'y prolongeait aussi au delà de l'heure de midi. Benoît, après avoir passé la matinée à Notre-Dame des Monts, se rendait aux Saints-Apôtres entendre les dernières messes et continuer ses méditations. Il s'agenouillait entre l'autel de Saint-Antoine et celui du Saint-Crucifix, et quand était venue l'heure de fermer l'église, avant de la quitter, il allait adorer et baiser une image du Sauveur attachée à un confessionnal, dans la chapelle de Saint-Bonaventure. Or, tous les jours à partir du mois d'août 1780, un brave

chrétien, Antoine Pannelli, se rendait de son côté aux Saints-Apôtres pour entendre les dernières messes. Il ne resta pas longtemps sans remarquer le Bienheureux et tout son pieux manége de pières, de contemplations et de baisers. Ce qui intéressa surtout Pannelli, c'est qu'après avoir vu ainsi ce pauvre aux Douze-Apôtres dans le milieu du jour, il le retrouvait le soir aux Quarante-Heures. Panelli, on le voit, était lui-même un dévot personnage. Il faisait chaque jour fort exactement la visite du Saint-Sacrement, aux Quarante-Heures, dans les églises les plus éloignées de son quartier aussi bien que dans les plus prochaines. Partout, il retrouvait Benoît. Quelquefois Pannelli a devancé et a vu arriver le pauvre; le plus souvent, en entrant, il voyait Benoît agenouillé à sa place accoutumée. C'était dans toutes les églises près de la balustrade du maître-autel qu'il aimait à se placer. Là, il n'était point distrait par la foule des fidèles circulant dans l'église. C'était ordinairement vers les vingt et une heures que Pannelli se rendait à l'adoration. Il n'a jamais parlé au Bienheureux, il ne savait pas son nom; mais il connaissait bien son mode de prier *Jésus Sacramenté*, comme il dit. « Il fixait l'hostie sainte et restait immobile dans une telle émotion et une telle joie intérieure qu'on voyait transpirer sur ses lèvres un sourire d'une douceur plus angélique qu'humaine. »

A sa sortie des Douze-Apôtres, jusqu'à la vingtième ou vingt et unième heure où Pannelli le retrouvait à l'adoration des Quarante-Heures, Benoît visitait d'autres sanctuaires selon l'inspiration de sa dévotion. C'est à ce moment de la journée qu'il faisait à l'*Ara Cœli* le

chemin de la croix. Dans les derniers temps de sa vie, il fréquentait en outre Saint-Ignace aux mêmes heures; nous verrons pourquoi. Tous les jours, il passait quelque temps dans l'après-midi à Sainte-Marie *Sopra-Minerva.* Là, dans les dernières années de sa vie, un prêtre séculier, Jacques Alessi, eut occasion de le voir souvent. Au premier abord, il fut frappé de ce qu'il y avait d'extraordinaire dans ce pauvre; et sans toutefois pouvoir le définir, il se sentit attiré à l'observer. Il voyait Benoît à Notre-Dame sur la Minerve aux heures où l'église était presque déserte, il le retrouvait aux Quarante-Heures, il le rencontrait dans les rues. L'attitude recueillie, composée, fervente de ce pauvre eu bientôt dissipé tous les soupçons que le prêtre aurait pu concevoir. Il comprit que c'était un pauvre volontaire, attiré vers Dieu, séparé et dédaigneux des choses terrestres et perdu dans les contemplations célestes. Alessi s'appliqua tout particulièrement à étudier la prière de ce pauvre; et le profond respect, dont il se pénétra pour cette âme privilégiée, l'empêcha de lui jamais adresser la parole. « Malgré toute l'affection que je lui portais, je ne lui ai même jamais fait l'aumône, disait-il; je voyais qu'il ne la demandait pas, mais qu'il recevait celles qui lui étaient offertes spontanément. J'aurais voulu lui en présenter, je n'ai jamais trouvé le moment opportun. A l'église je n'aurais pas voulu interrompre ses prières, et hors des églises, il échappait si promptement à ma vue, qu'à la honte de mon désir, je ne l'ai jamais abordé. »

Il faut dire que le Bienheureux continuait ses contemplations dans les rues comme dans l'église et que

le bon prêtre Alessi, de son côté, était particulièrement attiré à examiner cette prière qu'il s'était donné la mission d'étudier.

Un autre prêtre, jeune bénéficier de la basilique Vaticane, Nicolas Pinchetti, depuis évêque d'Amélia, demeurait près de l'église de la Minerve. Il s'y rendait tous les jours après dîner et y faisait quelques instants oraison à la chapelle du Rosaire. L'église était alors le plus souvent déserte ; aussi le prêtre ne tarda pas à remarquer un pauvre, qu'il y trouvait en entrant et qu'il y laissait en sortant, agenouillé devant l'autel de la Sainte-Vierge ou devant celui du Saint-Sacrement. La façon de prier de ce pauvre et sa persistance frappèrent l'ecclésiastique qui l'examina avec soin craignant d'avoir devant lui un hypocrite. Tous les doutes s'évanouirent bientôt; la solitude de l'église n'y pouvait guère prêter d'ailleurs, et en outre Pinchetti retrouvait fidèlement aux Quarante-Heures ce fervent habitué de la Minerve. Il le rencontrait aussi dans les rues, il l'y voyait marcher seul, grave, recueilli, immergé, dit-il, dans la contemplation. La ferveur et l'assiduité de la prière de ce mendiant édifiaient le bon jeune prêtre et lui apportaient une véritable consolation. En entrant à Sainte-Marie, il cherchait des yeux le pauvre, il était attristé quand par hasard il ne l'y rencontrait pas. Bien des fois, il a prolongé son oraison pour contempler plus longtemps le serviteur de Dieu. Il ne comprenait pas comment ce pauvre, exténué, misérable, et dans les derniers mois de sa vie absolument cadavérique pouvait rester à genoux si longtemps. Pinchetti, il est vrai, entrevoyait bien ce qui pouvait suppléer aux forces. Par-

fois quand l'église était tout à fait déserte, quand il était lui-même caché aux regards du pauvre, il entendit des soupirs suffoqués, arrachés violemment par l'amour; il démêla des paroles frémissantes qui s'échappaient des lèvres de ce mendiant; il le vit, les bras étendus en croix, allonger, allonger démesurément le cou comme pour aspirer son Dieu de plus près. Les larmes alors coulaient sur le visage du Bienheureux, et Pinchetti, de son côté, avait peine à retenir les siennes : larmes d'admiration, d'envie et de confusion. Il se reprochait de ne pas prier, lui prêtre, avec autant de ferveur que ce pauvre mendiant. Il se le donnait pour modèle, et cette prière du pauvre était un foyer où il aimait à réchauffer sa ferveur. Il eût bien voulu parler au serviteur de Dieu; le respect le retenait.

Un jour cependant, l'abbé Pinchetti était inquiet et travaillé d'une affaire importante dont il désirait ardemment l'heureuse issue. Elle touchait à la gloire de Dieu, et l'abbé ne voulant négliger aucun des moyens en son pouvoir, songea à y intéresser le bon pauvre de la Minerve. Il se décida à lui parler et à lui donner en même temps une aumône. Ce n'était pas sans perplexité qu'il s'était arrêté à cette résolution et au moment de l'accomplir, la pensée de troubler le pauvre dans ses oraisons lui donna de vifs scrupules. « Une force secrète, dit-il, me contraignit à me lever et à lui parler. Je le touchai légèrement à l'épaule : il fut surpris, il était comme hors de ses sens, et il me parut que je le tirai d'une profonde contemplation. » L'abbé lui expliqua brièvement son affaire, la recommanda à ses prières et en même temps lui tendit une pièce de monnaie. Le

serviteur de Dieu parut écouter avec modestie ce qu'on lui disait ; ensuite, sans parler, il leva les yeux vers le prêtre et fixa sur lui un regard si pénétrant et si persistant que Pinchetti se sentit troublé. Il restait devant le pauvre, la main étendue, offrant sa bajoque sans dire : Prenez ! ne sachant que faire, se demandant si le serviteur de Dieu ne voyait pas les imperfections de son âme et s'il n'était pas devant un juge. Enfin un sourire parut sur les lèvres du pauvre, il tendit et ouvrit la main, reçut l'aumône, et, secouant la tête, acquiesça à ce qu'on lui demandait.

L'affaire réussit : Pinchetti attribua le succès aux prières du Bienheureux. Plus tard, le pieux évêque a cru trouver une explication du regard pénétrant que Benoît avait fixé sur lui.

Les monuments de la passion de Notre-Seigneur, vénérés à Rome, étaient tous l'objet de la dévotion du Bienheureux, et il visitait volontiers, entre autres, l'église de Sainte-Praxède, où se conserve la colonne de la flagellation.

Un pieux laïque, Constantin Cremaschi, employé d'une maison de banque, avait coutume d'aller, tous les dimanches, à Sainte-Marie-Majeure pour s'y confesser ; il se rendait ensuite à Sainte-Praxède, où il aimait à faire la sainte communion à la chapelle même de la colonne de Notre-Seigneur. Un dimanche matin, en 1780, il remarqua dans l'angle de la chapelle un pauvre qui priait avec une modestie et une dévotion singulières. Du premier coup d'œil, Cremaschi comprit qu'il avait sous les yeux une âme d'une trempe particulière. Il regarda longtemps, avec édification, ce pauvre dont il ne

pouvait, pour ainsi dire, détacher son regard. En quittant l'église où il laissa le Bienheureux plongé dans ses prières, Cremaschi ne quitta pas la pensée de ce qu'il avait vu. Son esprit resta préoccupé; ce n'était pas de curiosité, c'était d'admiration. Cremaschi désirait revoir ce pauvre de Sainte-Praxède, et c'était pour lui une joie d'espérer le retrouver le dimanche suivant. Il en alla ainsi en effet. L'admiration et la consolation débordaient de l'âme de ce bon chrétien. Il avait cru, au premier coup d'œil, avoir devant lui un vrai serviteur de Dieu; il était persuadé, désormais, d'avoir rencontré un grand saint. Il ne lui avait cependant pas parlé. Il ignorait son nom, sa vie et les motifs de sa pénitence. Il l'avait vu prier : cela suffisait. Cremaschi ne raisonnait peut-être pas beaucoup son impression. C'était une âme simple, droite, pleine de foi. Il avait entrevu le secret de l'entretien de ce mendiant avec Dieu, et on s'explique son émotion. Elle était des plus vives et des plus ardentes. Il considérait et il admirait ce pauvre; il était exact à le rechercher tous les dimanches à Sainte-Praxède et à l'étudier dans sa prière. On ne peut douter du résultat de cet examen. Cremaschi fut de plus en plus touché et convaincu des communications divines dont était comblé ce mendiant : il le tenait dès lors pour le plus heureux et le plus grand personnage de la terre. Avait-il tort? Il eût voulu l'aborder et lui parler, le respect le retint longtemps. Il avait deviné que le Bienheureux cherchait à se cacher et voulait être méprisé. En lui faisant l'aumône, Cremaschi eût redouté d'avoir l'air de lui manifester quelque estime. Une force cependant le poussait vers ce pauvre, et il guettait pour ainsi dire

l'occasion de lui faire la charité. Or, un jour, après de longues heures passées à l'église de Sainte-Praxède, comme Benoît se levait pour sortir, Cremaschi le devança et lui offrit une petite pièce de monnaie. Benoît la reçut tout machinalement, pour ainsi dire, et Cremaschi comprit que l'esprit de ce pauvre était absorbé dans la prière. Il le regarda au visage, de plus près qu'il n'avait osé le faire à l'église; il lui sembla voir saint François d'Assise dans sa pauvreté et sa ferveur. Plus que jamais, Cremaschi désirait parler au Bienheureux. Comme tous les gens ardents dans leurs désirs, il dépassait en esprit les premiers obstacles, et il rêvait de conduire et de recevoir dans sa maison ce grand et particulier ami de Dieu. Cette pensée transportait Cremaschi. Il prit la résolution de commencer au moins par parler au mendiant; il arrêta bien son projet; il le nourrit et se berça de l'espérance qu'il arriverait à le réaliser le dimanche suivant. Son espérance fut trompée. Le dimanche suivant, Benoît ne se trouva point à Sainte-Praxède; en vain Cremaschi le chercha par l'église. Le Bienheureux n'y parut pas. Plusieurs semaines se passèrent. On était au mois d'août ou de septembre, on ne peut attribuer l'absence de Benoît à son voyage de Lorette; quelque autre dévotion peut-être l'avait, au grand ennui de son admirateur, détourné de son pèlerinage à la colonne de la flagellation que Cremaschi avait eu le tort d'estimer tout à fait régulier. Le pauvre homme resta fort en peine quelques semaines. Où le Bienheureux pouvait-il se cacher? et comment le retrouver? Un soir, il le reconnaît à l'église du Saint-Nom-de-Marie. Avec quelle allégresse il ranime ses résolutions, récon-

forte son courage, s'arme de patience et attend longtemps que Benoît ait terminé ses prières. Enfin, vers les vingt-quatre heures, le serviteur de Dieu sort de l'église. Cremaschi le suit, le rejoint, l'accoste non sans quelque timidité. De la meilleure grâce qu'il put, sans l'arrêter d'ailleurs, il lui demande son nom. Le Bienheureux, tout en continuant de marcher, répond brièvement :

— « Benoît. »

Il n'ajoute rien. Cremaschi ne se décourage pas et lui demande son pays. Benoît répond encore un seul mot et Cremaschi crut entendre *Flandre.* Il s'étonna qu'il ne fût pas français, comme l'accent l'eût indiqué. Le Bienheureux trouva superflu de relever cette méprise. Les deux interlocuteurs avaient pris la rue Taroli qui mène à l'église Sainte-Marie *in Campo Carleo*, et Cremaschi, sans se décourager, continuait ses questions, auxquelles le Bienheureux ne répondait pas ou répondait par monosyllabe. Cremaschi en vint à lui demander où était son logis.

— « A l'hospice du Signor abbé Mancini, » répondit Benoît.

Cela ne donnait aucune lumière à Cremaschi qui ignorait le nom de l'abbé et l'existence de l'hospice. Poursuivant son enquête, il demanda où était cet hospice.

— « Aux Monts, » répondit le Bienheureux.

Cremaschi ne pouvait s'empêcher de sentir qu'il était importun. Il n'en était peut-être pas fort étonné. Comment le Bienheureux n'eût-il pas souffert d'être tiré de son colloque avec Dieu ? Cremaschi se hâta d'en venir à ses fins, et il invita le mendiant à lui faire le plaisir de

venir jusqu'à sa maison, où il lui offrait de lui donner une chemise. Benoît ne répondit point. Mais Cremaschi insista, pressa, et, tout en marchant auprès du pauvre, donna son nom et son prénom, indiqua son adresse au bout du Corso, près du couvent du Mont-Saint, en face des religieux français desservant l'église Notre-Dame-des Miracles. A cette insistance, Benoît tourna les yeux vers son interlocuteur, dit quelques paroles que l'accent français empêcha Cremaschi de bien comprendre. Il crut reconnaître le mot *minestra*, et supposa que Benoît lui disait qu'il connaissait bien les lieux et qu'il allait chez les religieux français à la distribution de la soupe. Cremaschi cependant ne se contente pas d'être compris. Il voulait une réponse à son invitation : il la sollicita véritablement, renouvelant et éclaircissant les indications de son logis, et offrant enfin sa carte au Bienheureux qui la prit en disant simplement :

— « Bien. »

Content de cette réponse qu'il interprétait comme une promesse, l'autre prit congé et laissa le Bienheureux en liberté de suivre son chemin et de reprendre son amoureux colloque. Avant de quitter cependant et en saluant ce mendiant pouilleux, Cremaschi lui offrit une prise de tabac que le Bienheureux refusa avec politesse.

« Je ne saurais exprimer, dit Cremaschi, la joie et le triomphe qu'avait répandus en moi la promesse du Bienheureux. » Au lieu d'aller à ses affaires, il rebroussa chemin et courut au logis commander à ses sœurs de se pourvoir immédiatement de toile, et de toile qui ne fût pas des plus communes, afin de préparer bien vite une chemise. Dans son empressement, il re-

doutait que le pauvre ne se présentât avant que la chemise promise ne fût prête; il en ressentait déjà de l'ennui et de la honte. Toutefois il dut attendre : les mois se passèrent et Cremaschi ne voyait pas venir Benoît. Il ne le retrouvait toujours plus à Sainte-Praxède et n'osait sans doute pas le relancer jusqu'à Saint-Martin Dans les premiers jours de janvier 1781, un peu après l'Épiphanie, comme Cremaschi était à table, on vint lui dire qu'un pauvre le demandait. Cremaschi, ne doûtant pas que ce ne fût Benoît, se lève aussitôt, court à la porte et y trouve en effet sur le seuil le Bienheureux humble et modeste. Il l'invite à entrer, il le force à s'asseoir tout en multipliant les témoignages d'affection et de respect. Ce respect était sincère, et Cremaschi ne se familiarisa jamais à désigner ce pauvre de son simple nom de Benoît. Quand il parlait de lui, il l'appelait toujours : *il signore Benedetto*. « Ce pauvre, dit-il encore, était si élevé à mes yeux qu'il n'est pas de personne de qualité et de dignité au monde pour qui j'aurais eu plus de considération. »

La mère et les sœurs de cet excellent homme étaient accourues, et elles entouraient et interrogeaient le Bienheureux. Celui-ci, serein et naturel, répondait humblement, poliment, avec une aisance un peu mêlée de confusion. Cremaschi savait que les questions lui étaient importunes. La politesse de maître du logis l'obligeait à épargner cet ennui à son hôte. Il lui présenta la chemise qu'il lui avait fait préparer, ajoutant qu'il n'entendait pas le retenir ni abuser de sa condescendance. Benoît remercia de bonne grâce, et Cremaschi descendit l'escalier pour le reconduire jusqu'à la-porte de la rue.

Il regretta bien de n'avoir pas profité de cette visite pour couper quelques lambeaux des vêtements de cet ami de Dieu Il en eut la pensée, et il se reprochait de ne l'avoir pas exécutée, « par respect humain, » disait-il. Les gens de sa maison ne partagèrent pas son enthousiasme pour le *signore Benedetto*. Sa mère, entre autres, n'était pas convaincue d'avoir reçu un saint, et elle cherchait à mettre son fils en garde contre les entraînements de son admiration. Mais plus Cremaschi voyait le Bienheureux qu'il rencontrait de nouveau à Sainte-Praxède, qu'il voyait à Sainte-Marie-Majeure, aux Quarante-Heures et dans les rues, plus il se prenait pour lui de vénération et de tendresse. Dans les derniers temps surtout, le visage du Bienheureux, épuisé et cadavérique, resplendissait néanmoins de tranquillité, de sérénité et de joie. On y pouvait reconnaître comme un rayonnement du Paradis. Cremaschi eût bien voulu avoir de nouveau l'honneur de recevoir dans sa maison ce privilégié du bon Dieu. Il lui donnait l'aumône quand il le rencontrait. Benoît remerciait en inclinant la tête et sans rien dire. Un soir, au sortir encore de l'église du Très-Saint-Nom de Marie, Cremaschi aborde le Bienheureux.

— « Vous connaissez ma demeure, lui dit-il, voudriez-vous y venir une fois par mois, pour y recevoir une petite aumône? »

Le Bienheureux répondit tout en continuant son chemin ; mais Cremaschi, qui n'avait pas compris, le suivait en renouvelant ses instances, lui disant de ne pas se déranger, mais de venir, qu'il l'attendait. Il n'en tira aucune réponse précise. De fait, Benoît ne se présenta pas à la maison du Corso. Cremaschi en con-

clut que le Bienheureux s'était aperçu de l'estime qu'il professait pour lui, et qu'il voulait tout recevoir, jour par jour, de la Providence, sans s'assurer de ressources fixes.

Cremaschi raisonnait juste, au moins sur ce dernier point. Benoît ne voulait pas recevoir d'aumône régulière ; nous en avons donné des preuves, nous en pouvons donner encore.

Le cardinal Jules-Marie della Somaglia, n'étant encore que secrétaire de la Congrégation des Rites, demeurait auprès de l'église Sainte-Marie *in Monterone* et avait coutume de faire tous les jours, dans cette église, une heure d'oraison. L'exposition des Quarante-Heures, qui y avait lieu dans les derniers jours du mois d'août, y concourait avec la fête de saint Raymond Nonnat. Le prélat faisait son oraison le jour de cette fête, l'année 1781 ou 1782. Il était dans une tribune fermée. Un de ses serviteurs, Nicolas Poggi, qui l'accompagnait, se tenait dans la tribune voisine. Monseigneur della Somaglia appela Nicolas Poggi et lui dit de regarder attentivement dans l'église. Le serviteur ne vit rien :

— « Regardez, dit le prélat, du côté de la chapelle Saint-Raymond, et voyez le pauvre agenouillé devant l'autel ! »

Nicolas regarda attentivement : il constata bien une modestie et une dévotion singulières ; toutefois le personnage lui était inconnu, il n'osait asseoir un jugement. Il ne savait d'ailleurs pourquoi son patron réclamait son attention, et il se demandait s'il n'était pas en présence de quelque hypocrite curieux de s'attirer des aumônes en simulant la ferveur. Le prélat était loin de

cette pensée. La vue du pauvre et sa prière l'avaient édifié, et il eût voulu savoir si son serviteur le connaissait. Nicolas n'avait jamais vu ce mendiant. Monseigneur della Somaglia le chargea de prendre des informations avec soin et, en attendant, de remettre à ce pauvre une aumône et de lui recommander, s'il avait besoin de quelque chose, de le déclarer, le prélat se sentant disposé à lui venir en aide.

Nicolas, après avoir accompagné son maître à son logis, se rendit aussitôt à la porte de l'église où se tenaient un grand nombre de mendiants habitués à fréquenter les abords des églises les jours de fête. Il s'informa quel était le pauvre qui se tenait en adoration devant la chapelle Saint-Raymond. Il entra encore dans l'église, et montra à l'un d'eux celui dont il parlait. Il reçut diverses réponses.

— « C'est un Français, disait l'un.

— « Un bon chrétien, disait un autre.

— « Ah! ah! disait un troisième, celui-là pèse gros! »

Personne ne put dire son nom, mais on savait qu'il était accoutumé à suivre les Quarante-Heures, et qu'il passait d'habitude ses matinées à Notre-Dame des Monts. Comme Poggi insistait pour savoir où il demeurait, quelqu'un commença par dire qu'il dormait sous une des arches du Colisée, mais il fut interrompu et repris par un autre qui affirma que ce pauvre avait un lit à l'hospice Saint-Martin-aux-Monts.

Renseigné de la sorte, Poggi attendit pour le surplus de sa commission. Il attendit longtemps : Benoît sortit enfin gardant le maintien modeste et recueilli que Poggi avait admiré dans l'église, la tête inclinée, les

yeux baissés et ne regardant rien autour de lui. Poggi le suivit et voulut lui parler, mais Benoît absorbé ne semblait pas entendre. Poggi le toucha légèrement à l'épaule, le mendiant se retourna.

— « Êtes-vous Romain, lui demanda Poggi ?

— Non, répondit le Bienheureux en poursuivant son chemin.

— C'est, dit Poggi, que j'ai une petite aumône à vous faire ?

— A moi, répondit Benoît sans s'arrêter et en baissant la tête.

— Oui, à vous, » répliqua Poggi.

Benoît avait les bras croisés sur la poitrine, et Poggi lui chercha les mains afin d'y mettre une pièce de monnaie : le pauvre la prit sans la regarder, et baissant de nouveau la tête continua son chemin sans même envisager le donateur. Poggi, marchant à côté de lui, ajouta que s'il avait besoin de quelque chose il n'avait qu'à parler parce qu'un bienfaiteur était tout disposé à pourvoir à ses besoins. Benoît remerçia brièvement, disant qu'il n'avait besoin de rien ; et Poggi, désespérant de tirer de lui d'autres paroles, le laissa s'éloigner. Le prélat della Somaglia, informé de ce qui s'était passé, garda toute son estime à ce bienheureux pauvre ; aussi lorsqu'au mois d'avril 1783, il apprit qu'un mendiant était mort à Notre-Dame des Monts en grand renom de sainteté, il n'hésita pas à penser que c'était son pauvre de Sainte-Marie *in Monterone*. Il envoya le même Poggi s'enquérir des faits, et bien renseigné à ce sujet, s'en alla en compagnie du cardinal Ghellini vénérer avec le peuple la dépouille de ce mendiant.

XV

LES CONFESSEURS.

L'intime de l'âme des Saints est plein de merveilles, et la Providence n'a pas voulu céler toutes les illustrations du Bienheureux mendiant. Nous avons remarqué le soin avec lequel elle a disposé sur sa route divers confesseurs qui, après sa mort, sont devenus les témoins de son héroïsme. Beaucoup cependant de ceux qui entendirent Benoît au tribunal de la Pénitence, qui dirigèrent et approuvèrent les épouvantables austérités de sa vie, sont restés muets ou inconnus. Je ne parle pas seulement des confesseurs qui l'entendirent durant ses pèlerinages, en France, en Espagne, à Einsiedeln. N'est-il pas certain que, pendant ces onze pèlerinages à Lorette, où il a célébré cinq ou six fois la solennité pascale, il a dû s'adresser à d'autres prêtres qu'aux PP. Bodetty, Temple et Almerici dont nous avons parlé ? A Rome, nous avons nommé les Pères André Tison et Thomas Gabrini. A combien d'autres cependant n'a-t-il pas ouvert sa conscience ? La voix publique en désignait quelques-uns. Ils n'avaient pas gardé mémoire de l'admirable pénitent qu'on avait vu autour de leurs confessionnaux. Le vicaire du P. Gabrini, comme lui des clers réguliers mineurs, le P. Trivellini qui confessait

dans cette église des SS. Vincent et Anastase, où le Bienheureux se rendait tous les mercredis pour l'exposition et la bénédiction du Très-Saint-Sacrement, et où pendant plusieurs années, il s'est confessé régulièrement les vendredis et quelquefois le dimanche, le P. Trivellini reconnaissait, au procès apostolique, qu'il était fort possible qu'il eût, comme en témoignait le P. Gabrini et comme l'assurait la voix publique, plusieurs fois entendu la confession du Bienheureux ; il n'en avait gardé aucun souvenir. Il n'avait même jamais remarqué dans l'église le serviteur de Dieu.

Si Gabrini désigne Trivellini et quelques autres prêtres dont nous parlerons tout à l'heure, il certifie que bien d'autres, dont il ne savait pas les noms, ont confessé le pèlerin. Le P. Thomas Gabrini entendit en effet le Bienheureux pendant onze années consécutives. Malgré l'épouvante que lui inspirait la voie ardue et sublime où son pénitent était entraîné, la direction sage, réservée et discrète de ce religieux convenait au Bienheureux. Il revenait toujours plus fréquemment auprès de ce confessionnal dont le confesseur, sans vouloir le renvoyer absolument, l'engageait et même le suppliait de se détourner. Le Bienheureux n'avait d'abord apparu qu'à de longs intervalles : c'était le temps de ses pèlerinages, et sa fidélité à l'obéissance l'engageait à beaucoup de réserve. Le P. Gabrini lui avait, dès les premiers temps, recommandé de chercher un directeur éclairé qui n'eût pas charge d'âmes et ne fût pas attaché au ministère paroissial. Le Bienheureux ne trouvait sans doute pas ce directeur éclairé ; et après avoir cherché et s'être adressé à d'autres prêtres, il revenait toujours

vers le P. Gabrini. Celui-ci, avons-nous dit, ne s'inquiétait pas seulement du vertige que lui faisait éprouver la voie sublime où était engagé son pénitent, il redoutait les illusions et les excès. Il ne voulait rien retrancher à la couronne où aspirait Benoît : tout au plus, eût-il voulu l'assurer en ne la laissant pas porter aussi haut. Benoît tenait cependant à son genre de vie. Il ne refusait pas d'en changer, si le commandement lui en était fait au nom de l'obéissance. Pour lui, il estimait ce régime nécessaire, et il n'y voyait rien d'excessif pour répondre à l'appel divin. Le confesseur se rassurait un peu en s'appuyant sur les décisions antérieures que le pénitent avait déjà reçues ou sur celles qu'il lui enjoignait de recueillir, et dont il ne manquait pas de lui faire rendre compte.

Dès le temps où Benoît n'apparaissait qu'à de longs intervalles au confessionnal du curé des SS. Vincent et Anastase, le P. Gabrini était convaincu que son pénitent s'approchait toutes les semaines des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. « Quand il venait après une assez longue absence, mon premier soin, dit-il, était de l'interroger sur le temps où il avait fait ses dévotions : c'était toujours un temps assez bref qui ne dépassait pas la semaine ; le plus souvent il disait les avoir faites le dernier vendredi. » C'était en effet le jour de la communion hebdomadaire du Bienheureux.

Pendant ces confessions où le pénitent se reprochait avec tant d'emphase d'être un grand pécheur et de ne pas aimer Dieu, le confesseur, qui voyait dans ses paroles mêmes bouillonner pour ainsi dire la ferveur de l'amour, ne pouvait pas toujours contenir son admi-

ration ; souvent, tandis que le pénitent à genoux et plein de confusion s'accusait et cherchait des fautes où il n'y en avait pas, le juge ravi et jaloux, du haut de son tribunal, se répétait en lui-même en contemplant cet accusé éploré et tremblant comme un criminel :

— « Bienheureux, toi ! bienheureux ! »

Le plus souvent, les confessions se terminaient sans que le prêtre trouvât matière à absolution, et il envoyait le pénitent à la Sainte-Table avec la seule bénédiction. Tout en se reconnaissant indigne et ingrat aux dons de Dieu, le Bienheureux mêlait à son humilité profonde et à l'amertume de sa douleur une confiance et une espérance qui, dit le confesseur, unies à une soumission et une résignation absolues à la volonté divine, formaient le fond solide où se reposait cette âme toujours tranquille et sereine au milieu des effrayantes austérités de sa vie. Le P. Gabrini insiste sur cette sérénité du Bienheureux. D'autres ont déjà relevé ce trait. Les afflictions, dont il matait sa chair, et les désolations que traversait son esprit, ne lui enlevaient pas cette auréole de joie intime et modeste « jointe, dit le P. Gabrini, à ce sérieux particulier aux âmes unies à Dieu. »

L'union avec Dieu, c'était non plus le travail et l'effort, c'était la pente de notre Bienheureux. L'admiration que les laïques et les prêtres qui ne connaissaient de lui que l'extérieur, professaient pour son mode de prier, était partagée par son confesseur qui admirait l'intrépidité de cœur de ce pénitent et sa joie constante dans sa parfaite résignation. « J'ai eu tant de fois occasion

de le voir, dit-il en avouant qu'il ne se rassasiait pas de le regarder, et j'éprouvais toujours une émotion profonde à le contempler devant le Saint-Sacrement exposé. Il semblait hors de sens : son immobilité l'eût fait prendre pour une statue. Les prêtres qui fréquentaient l'église des SS. Vincent et Anastase me signalaient ce pauvre dont les regards ne pouvaient se détacher de la Sainte-Eucharistie. Les sacrées fonctions achevées, après la bénédiction, quand il se levait de sa place et s'acheminait vers la porte, il ne perdait rien de son recueillement ; on voyait qu'il continuait son entretien avec Dieu. »

Le P. Gabrini l'avait souvent rencontré dans les rues ; quelquefois, il avait essayé de lui faire l'aumône. Benoît avait fui : on connaît sa règle vis-à-vis de ses confesseurs. Le plus souvent, le Père avait respecté le recueillement où il le voyait, marchant seul et comme perdu dans sa contemplation. Quand il venait, le vendredi, pour se confesser, il restait éloigné du confessionnal, attendant modestement avant de s'y présenter que tous se soient confessés. Il se savait un objet de dégoût et une cause d'incommodité pour le prochain ; aussi demeurait-il volontiers à l'écart. Dieu le visitait dans cet isolement, où il se tenait avec une si véritable humilité : et alors, perdu dans ses méditations, il ne s'apercevait pas toujours que les pénitents étaient partis, que le confesseur était seul et l'attendait; il fallait le secouer de sa contemplation et le rappeler à son dessein.

Vraiment humble et vraiment persuadé de son indignité, il se fondait en reconnaissance devant les bien-

faits de Dieu qui l'avait fait naître dans la foi catholique, qui lui démontrait les mystères de la vérité, qui lui promettait le salut; il se confondait aussi devant la dignité du prochain et se tenait pour uniquement propre aux mépris de tous. Jamais il n'a pris la liberté de faire appeler le confesseur. Il avait remarqué les habitudes du P. Gabrini : il savait qu'il était au confessionnal le vendredi et le dimanche : il se présentait ces jours-là. Ce qu'on lui disait, de chercher un confesseur éclairé, ne lui donnait aucune vaine gloire, et, comblé des dons de Dieu, il s'estimait indigne de déranger qui que ce soit.

Il n'avait qu'une impatience, celle de se rapprocher de Dieu et de fréquenter ses sanctuaires. Le P. Gabrini remarqua que, quand il se rendait à Lorette, le désir d'arriver lui faisait presser la marche et abréger les repos au delà de la puissance de ses forces. Un jour le Bienheureux était auprès du confessionnal depuis assez longtemps; le P. Gabrini, appelé par quelque occupation de son ministère, pria son pénitent de l'attendre. On sait combien sont multipliés les devoirs d'un curé. Une fois hors du confessionnal, le Père, emporté par divers soucis et sollicité par plusieurs personnes, oublia entièrement le pauvre. La pensée lui en revint au bout de plusieurs heures. Il courut à l'église. Benoît n'avait pas bougé.

— « Vous êtes encore ici, s'écria le curé tout prêt à s'excuser.

— Je fais ce que votre Révérence m'a commandé, répondit doucement Benoît. »

On connaît ses scrupules d'obéissance vis-à-vis des

prêtres. Le P. Gabrini était confus. Il admira la patience du pénitent, il voulut l'imiter et il l'entendit cette fois aussi longuement qu'il le désira.

Aussi ce jour-là le colloque alla loin, dit le P. Gabrini.

Nous savons que le confesseur ne laissait pas toujours le pénitent s'étendre sur certaines matières. *Je lui donnais sur la voix*, dit-il, quand il abordait ces sujets où Gabrini ne voulait pas trop s'avancer. Cette résolution du confesseur et cette réserve donnaient peut-être aux yeux de Benoît du prix à sa direction. Le Bienheureux avait toujours la crainte d'être pris pour quelque chose de bon. Confus des dons de Dieu, il s'appliquait à ne pas laisser deviner combien il en était inondé. C'était de propos délibéré qu'il voulait rester aux yeux de tous un pauvre, un misérable, un mendiant et un rebut. Il savait bien qu'on évitait son approche et que dans les églises, les fidèles s'avertissaient les uns les autres de ne point prendre la place qu'il venait de quitter. « En fait, dit Gabrini, il avait réussi et, dans ses dernières années surtout, il était à tous un objet d'horreur et de dégoût. Sa vue seule donnait la nausée. » On peut rassembler les témoignages d'admiration : les témoins qu'on peut nommer et compter sont peu nombreux en comparaison de la foule au milieu de laquelle le Bienheureux en haillons et couvert de vermine passait comme un opprobre, tout glorifié dans son intérieur et tout rempli des caresses divines. Ces dernières années furent celles de la joie et de la paix de son âme. Il en avait fini, nous l'avons dit, avec les tentations de la chair. Un regard sur son crucifix suffisait à en arrrêter

l'aiguillon, et on comprend l'attachement, si on ose parler ainsi, qu'il portait à toute cette vermine grouillant sur lui. Il la ramassait avec soin et la faisait entrer dans ses manches. Il aimait ce cilice vivant qui matait la chair et l'empêchait d'être récalcitrante : il n'eût point voulu le quitter.

Heureux d'être un opprobre à tous, il redoutait de faire connaître même à ses directeurs les grâces qu'il recevait. Il ne voulait rien cacher de ce qui pouvait servir à le conduire. Néanmoins il craignait de donner bonne opinion de lui-même ; il voilait, il diminuait les faveurs dont il était l'objet. Mais malgré sa vigilance et sa prudence, que le P. Gabrini qualifie de *déliée*, on sait que le Bienheureux y fut pris. Le P. Gabrini le voyait, chaque année, avancer en perfection, il connaissait sa pureté et son innocence qu'il appelle virginale, il avait entrevu les dons divins et pouvait deviner leur étendue ; néanmoins, il fut épouvanté et perdit tout courage quand il vit à plein et à nu l'état de cet âme et l'énergie avec laquelle elle embrassait les outrages qui étaient vraiment pour elle un bien, un bien sensible, une joie, un délice surabondant.

L'obéissance, que Benoît voulait garder vis-à-vis de son directeur et le soin qu'il avait de ne rien faire sans son autorisation, n'empêchait pas le Bienheureux de témoigner de la fermeté dans ses desseins ; et après avoir cité les textes de l'Ecriture qui autorisaient le genre de vie crucifiant qu'il avait embrassé, il priait le P. Gabrini de lui laisser au moins la liberté de persévérer jusqu'à ce qu'il se sentît inspiré de Dieu de chan-

ger de régime. « Je n'avais rien à redire à cette instance, dit Gabrini. »

Benoît savait aussi concilier le respect et les égards qu'il portait au prochain avec les devoirs de la correction charitable lorsqu'il s'y croyait obligé. Un jour, à Saint-André du Monte-Cavallo, il était occupé à sa prière lorsqu'un honnête homme s'approche de lui, le sollicitant de recevoir une aumône et voulant lui adresser la parole. Benoît repoussa l'aumône, refusa d'écouter et se remit à la prière. L'honnête homme, qui attachait du prix à la communication qu'il voulait faire, attendit patiemment et longuement ; il suivit le Bienheureux quand il quitta l'église, l'aborda, lui offrant son aumône et lui demandant d'entendre une messe à son intention. Benoît, sans prendre l'aumône, lui représenta que l'église était la maison de Dieu ; que ce n'était pas un endroit de conversation, mais un lieu de prière ; quant à entendre la messe aux intentions qu'on lui exposait, la matinée était avancée ; il promit pour le lendemain.

Ce zèle embrassait sans témérité jusqu'aux personnes ecclésiastiques ; nous avons vu le Bienheureux, dans l'intimité, ne pas craindre de contester et de réfuter leurs assertions qui lui semblaient douteuses. Le P. Gabrini assure qu'il redressa un jour un ecclésiastique dont les propositions n'allaient pas à favoriser la charité envers le prochain, lui représentant que le devoir de charité était si impérieux qu'il y fallait tout sacrifier. Le confesseur approuva cet acte de zèle. Le serviteur de Dieu rendait compte de ses moindres actions à son directeur, il lui soumettait les inspira-

tions de son cœur et lui exposait tous les mouvements de son âme. Cette ouverture de cœur permettait au P. Gabrini de pénétrer, malgré sa discrétion et sa réserve, les moindres replis de cette âme d'élite. Il ignorait le nom de son pénitent; il lui avait recommandé de cesser de passer les nuits en plein air aussitôt que ce régime affecterait sa santé : il savait qu'il prenait désormais son repos dans un hospice destiné à loger les pauvres; il n'a jamais demandé, il n'a jamais connu le lieu de ce domicile. L'emploi que le Bienheureux faisait des textes de l'Ecriture ne lui avait pas laissé ignorer la culture intellectuelle de ce pénitent. Il ne s'en était pas enquis d'ailleurs : encore moins se gardait-il, nous le savons, de vouloir pénétrer dans le délicat des faveurs divines dont cette âme était comblée. En tout cas, il ne pouvait se tromper sur la nature de ces communications. «Le Bienheureux, dit-il, s'exprimait des mystères de la foi, avec une clarté qui témoignait qu'ils se présentaient à lui comme des objets sensibles, et il expliquait de telle sorte et avec une telle puissance la manière dont il les concevait que je comprenais bien que ce ne pouvait être qu'illustration divine. » En parlant de la foi, Benoît ne gardait pas la placidité qui lui était habituelle : « Il s'échauffait, dit le confesseur, et semblait bien dans son centre. »

Il n'en avait pas toujours été ainsi : nous avons parlé des temps d'aridité où, durant ses longues oraisons, il se plaignait, dit le P. Gabrini, d'être comme stupide devant la majesté divine, incapable de produire un acte d'admiration de la grandeur de Dieu, ou un acte d'espérance dans sa miséricorde. Il supportait cette déso-

lation intérieure, dit encore le P. Gabrini, en se résignant à la volonté divine et sans se répandre dans les folies extérieures. Intrépidement fidèle à son propos, il persévérait dans ses oraisons sans consolations mais sans distractions.

Cette fidélité à la présence de Dieu, cette joie constante au milieu des peines spirituelles plus dures que toutes les mortifications de la chair, toutes les illustrations enfin surprenaient peut-être moins le confesseur que l'humilité même de ce pénitent qui, après avoir tout sacrifié et tout immolé à Dieu, se tenait comme vide devant lui, et poussait le mépris et l'oubli de soi-même au-delà de l'imaginable.

A cette vive admiration le P. Gabrini joignait une tendre affection pour son pénitent. Mais la Providence, qui semblait entrer dans les vues mêmes du Bienheureux pour lui faire, selon les désirs de son cœur, pratiquer un détachement absolu, ne lui permettait pas de goûter paisiblement la direction sage, réservée et affectueuse de l'excellent religieux ; et, tout en s'attachant chaque jour davantage au P. Gabrini, Benoît, chaque semaine, pour ainsi dire, s'entendait rappeler l'obligation de s'éloigner de ce directeur. Les essais, avons-nous déjà dit, furent nombreux.

En 1780, la veille de la Présentation de la Très-Sainte-Vierge, dans l'église de Notre-Dame *in Monticellis*, desservie par les Pères de la Doctrine Chrétienne, le curé, le Père Philippe Perfetti, était selon son habitude de grand matin à son confessionnal. Les prières des Quarante-Heures avaient lieu en ce moment à l'église : l'autel était brillamment illuminé, et le Saint-Sacrement

était exposé. Le curé avait déjà entendu plusieurs de ses pénitents lorsqu'il s'en présenta un dernier qui commença sa confession. Le prêtre reconnut dans ce pénitent une netteté de mœurs et une pureté de conscience qui le surprirent, et il mit quelque insistance aux interrogations que les confesseurs ont l'habitude d'adresser aux pénitents qu'ils ne connaissent pas. La surprise du bon religieux se changea bientôt en stupeur devant les réponses simples, concises, exactes qu'il reçut. La curiosité le piqua, il chercha à regarder le visage du pénitent. A la clarté des lumières de l'autel, il distingua un homme encore jeune, vêtu de haillons de couleur cendrée, le visage pâle et défait, la barbe rousse et en désordre ; l'accent dénotait un ultramontain et même un français ; la contenance était simple, polie et tout à fait dévote. Tout en considérant le mérite extraordinaire de la vie de ce jeune homme, le curé Perfetti se prit à l'interroger pour sonder l'état de sa conscience : « Je perçus, dit-il, le très-beau fond de son âme, je cherchai à l'exciter à l'amour de Dieu et à la piété envers Notre-Dame, mais je trouvai le cœur de ce pauvre tout brûlant de l'amour de Dieu et de la dévotion à la Très-Sainte-Vierge. J'entrevis à son langage la dilatation de son cœur et la perfection de la charité qu'il y nourrissait. Je l'exhortai à avancer encore dans le service de Dieu et à persévérer dans son héroïque genre de vie. Après l'avoir longuement encore examiné à la grille du confessionnal, je lui donnai l'absolution et le congédiai. Je ne le revis plus, ajoute le P. Perfetti, sinon deux ans plus tard. »

C'était encore au mois de novembre et pendant les

prières des Quarante-Heures. Il pouvait être trois heures et demie, il y avait peu de monde dans l'église de Notre-Dame *in Monticellis*. Le curé faisait son adoration. Il vit un pauvre agenouillé sur les degrés de la chapelle de la Sainte-Vierge, et y priant avec une dévotion et une modestie extraordinaires. Le P. Perfetti ne reconnut pas son pénitent ; il l'avait cependant entrevu le matin même du fond de son confessionnal : il l'observa l'après-midi avec plus d'attention. Il le vit, après avoir longuement prié devant l'autel de la Sainte-Vierge, se lever et venir se placer en adoration devant le Saint-Sacrement exposé au maître-autel. Le bon curé admira que tant de piété et de modestie pût se rencontrer dans un pauvre si déguenillé; mais il ne se souvint pas de l'avoir vu précédemment. Quelques mois après, au carnaval de 1783, le P. Perfetti entrait à Saint-Marie-Majeure, le Saint-Sacrement y était exposé à l'autel de la Sainte-Vierge. Le curé se plaça à la balustrale même de l'autel : à côté de lui, il y avait un pauvre en prières. Le curé pensa que la dévotion de ce bon fidèle serait de courte durée. Il se trompait ; et, remarquant combien ce pauvre prolongeait son adoration, il se prit à l'examiner attentivement. Jamais le P. Perfetti n'avait vu prier de la sorte, et l'édification qu'il trouvait à contempler ce pauvre le détournait lui-même de son office. Il mit plus de deux heures à le réciter. Le pauvre priait, de son côté, sans s'inquiéter de ce qui était autour de lui, sans rien voir même. Il avait deux livres : « l'un me parut un *diurnal*, dit Perfetti ; j'eus beau y jeter mes regards, je ne pus nettement découvrir ce qu'était l'autre. » Le pauvre lisait quelque chose dans un de ses livres, il le

fermait et entrait dans une contemplation profonde : il se remettait ensuite à lire quelque peu et rentrait de nouveau dans ses contemplations. Ce manége, que nos lecteurs connaissent bien et qui confondait le bon P. Perfetti, se prolongea jusqu'à la bénédiction du Saint-Sacrement, mais avec une telle gravité, une telle piété et une si complète abstraction en Dieu que le P. Perfetti en était éperdu. En sortant de l'église, il ne pouvait parler que de ce qu'il avait vu : pendant plusieurs jours il entretint ses pénitents de l'admirable et surprenante prière de ce pauvre. Mais, par une singulière permission de la Providence, qui a dû se répéter bien souvent au sujet de notre Bienheureux, le P. Perfetti ne sut pas réunir ses diverses impressions et les rassembler sur un même personnage. Ce ne fut qu'après la mort du serviteur de Dieu que la lumière se fit dans son esprit et qu'il connut clairement dans son souvenir que le pauvre adorateur de Sainte-Marie-Majeure était son pénitent, celui dont il avait admiré la dévotion dans sa paroisse de Notre-Dame *in Monticellis* au jour des Quarante-Heures, celui que toute la ville de Rome proclamait saint et dont les images se répandaient à profusion. Les paroissiens de Notre-Dame *in Monticellis* assuraient que leur curé avait plus d'une fois confessé le Bienheureux; que plus d'une fois aussi, le serviteur de Dieu avait reçu la sainte communion de ses mains. Le Père n'en avait gardé aucune mémoire, tout au plus avait-il comme une idée vague d'avoir encore une autre fois entendu la confession du Bienheureux. Après la vive et profonde impression que le confesseur avait ressentie une première fois, comment expliquer

un pareil doute dont il témoignait au procès informatif?

Comment expliquer surtout les hésitations et les incertitudes de mémoire de l'abbé Carezani. Celui-ci connaissait le Bienheureux depuis de longues annnées. Il est un des premiers témoins qui l'aient remarqué à Rome dès l'année 1770 ou 1771. A partir de 1775, il ne l'avait jamais perdu de vue. « Je le rencontrais, dit-il, à Saint-Marie-Majeure, à Sainte-Praxède, dans tous les quartiers des Monts, à la porte de notre maison. » Les missionnaires Imperiali, dont Carezani était supérieur, avaient leur établissement près de Sainte-Marie-Majeure. Le supérieur se rendait souvent à des couvents de religieuses dont il était confesseur extraordinaire. Soir et matin, il passait à la porte de l'hospice Saint-Martin. Il y voyait souvent Benoît sortir le matin et rentrer le soir. Il ne le voyait jamais sans édification et consolation, dit-il. Il l'avait rencontré à genoux aux portes des églises quand elles étaient fermées. Il l'avait vu en longue contemplation, les yeux fixés sur la croix de l'obélisque de la porte septentrionale de Saint-Marie-Majeure. Il n'ignorait pas son assiduité aux Quarante-Heures, et il était au courant de toutes les allures du serviteur de Dieu. Il était même édifié de son manège aux portes des couvents lors de la distribution de la soupe.

Carezani avait son confessionnal à Sainte-Praxède ; il y était tous les jours. Il voyait le Bienheureux dans cette église plusieurs fois par semaine. Il admirait sa dévotion et sa persévérance à la prière. Il l'avait maintes fois considéré devant la chapelle de la Sainte-Vierge et surtout devant le Saint-Sacrement. Il avait remarqué la dévotion particulière de ce pauvre pour le Très Saint-Cru-

cifix conservé dans cette église. Que de fois ne l'avait-il pas vu à Sainte-Marie-Majeure, à Sainte-Pudentienne ou à la *Scala-Santa !* Il ne savait pas son nom, mais il savait qu'il était Français. Il connaissait l'abbé Mancini, et celui-ci, qui venait souvent chez les missionnaires Imperiali chercher des défroques pour ses pauvres, avait plusieurs fois entretenu Carezani de ce pauvre qui pesait gros en vertus, disait-il, et qu'il estimait assez pour prédire de grands miracles à sa mort afin de réchauffer la charité des riches envers les pauvres. Carezani n'était pas éloigné de ce sentiment. Il connaissait la prière du pauvre dans les églises, ses alternatives de lecture et de contemplation, son immobilité des heures et des heures, dit-il, devant le Saint-Sacrement. Il s'édifiait de son recueillement dans les rues, il devinait son perpétuel entretien avec Dieu, il avait pénétré enfin le mystère de sa vie misérable et rebutante, il admirait sa réserve à recevoir l'aumône et sa manière de la demander. Il avait étudié ses haillons ignobles et ridicules, propres à faire rire et à provoquer le dégoût. Il avait vu Benoît moqué, hué, outragé, frappé dans les rues, garder sa sérénité et passer son chemin paisiblement. Il était surtout étonné de la paix constante de ce pauvre, de l'égalité de son âme, de son air modeste et joyeux : il avait compris que cette joie et cette égalité avaient leur source dans les profondeurs de l'intimité divine. Il avait même plusieurs fois communié le Bienheureux à l'église Sainte-Praxède, et la ferveur toute merveilleuse de ce communiant lui avait fait bien vite oublier la pénible impression causée au premier abord par le délabrement et l'indignité de ses vêtements.

Carezani connaissait ainsi le Bienheureux et l'appréciait autant que personne. Or, en 1782, lorsqu'au retour de Lorette, le P. Gabrini signifia à son pénitent, au nom de l'obéissance, de chercher un autre directeur, Benoît songea au prêtre dont il avait vu souvent le confessionnal entouré de pauvres gens, à Sainte-Praxède. On sait combien le Bienheureux avait toujours aimé les exercices et les ouvriers des missions; les souvenirs de sa jeunesse devaient donc le pousser vers les missionnaires, et le P. Gabrini lui avait recommandé de choisir un confesseur en dehors des prêtres chargés du ministère pastoral. Tout se réunissait ainsi pour l'engager à s'adresser à l'abbé Carezani. Un matin, au mois de mai ou dans les premiers jours de juin 1782, Carezani vit approcher de son confessionnal ce pauvre qu'il voyait depuis des années à Sainte-Praxède. Les pénitentes étaient nombreuses; il y avait aussi quelques hommes. Benoît se mit du côté de ces derniers et il se confessa. L'édification du confesseur fut grande. « Je le tenais déjà pour un homme de sainte vie, dit-il, hors du commun et tout à fait exemplaire; je trouvai un ange revêtu d'un corps. Après m'être convaincu que dans toute sa vie, au milieu des périls où l'exposaient sa jeunesse, sa condition et ses pratiques de pèlerinage et de mendicité, il n'avait pas commis un seul péché mortel, mon étonnement redoubla quand je voulus l'interroger sur les péchés véniels qu'il eût pu commettre délibérément. » Les réponses furent précises; elles étaient restées gravées dans le cœur encore plus que dans l'esprit du confesseur.

« — Par la grâce de Dieu, non, non, » répondait avec force le pénitent à toutes les questions.

« Je fus convaincu, ajoute Carezani, qu'il avait conservé l'innocence baptismale. » Après une pareille confession, si propre à exalter l'admiration que le prêtre avait déjà de ce pauvre, comment expliquer que Carezani n'ait jamais pu définir s'il avait entendu ce pauvre quelqu'autre fois en confession? « C'est possible, dit-il, j'en ai même comme une idée vague ; toutefois je n'ai le clair et précis souvenir que d'une seule fois. »

On voit d'ailleurs que les choses se passèrent au confessionnal de l'abbé Carezani comme à ceux des PP. Temple, Almerici, Gabrini et Perfetti. Le confesseur ne trouvait pas matière à l'absolution. Il admirait la foi très-grande et très-vive de cette âme. « Je compris bien, dit-il, qu'il était pénétré de la redoutable majesté de Dieu et qu'il avait une particulière connaissance de ses divins attributs. Il était, dit-il encore, tellement pénétré de la grandeur, de la majesté et de la bonté de Dieu, et la vue de ses divins attributs était tellement imprimée dans son cœur qu'il se confondait dans les plus humbles expressions de son indignité et de son néant. » Il se tenait pour un homme pécheur, un misérable et un ingrat. C'est à ce sentiment d'humilité, à cette horreur du péché, à ce ferme propos d'éviter tout ce qui pourrait écarter les faveurs divines que le confesseur crut pouvoir appliquer l'absolution sacramentelle. Il voulut aussi exhorter son pénitent à quelque pratique de piété envers Dieu. Il lui proposait de visiter chaque matin les plaies du Sauveur, et d'invoquer chaque jour les saints noms de Jésus et de Marie : Benoît avait ces pratiques familières. Sa manière fervente de répondre touchait le confesseur. Il avait sous les yeux un cœur vraiment

embrasé de l'amour divin. Il demanda à son pénitent de redoubler de zêle, de ferveur et d'exactitude à ses pratiques. Le pénitent acquiesçait et promettait. Le confesseur lui recommanda encore la charité envers le prochain. L'abbé Carezani savait bien combien Benoît exerçait cette vertu en distribuant les aumônes qu'il recevait, en s'effaçant, s'oubliant et se tenant partout pour le dernier, surtout en édifiant par ses exemples chacun de ceux qui le voyaient. Il lui recommandait encore la charité spirituelle : il fallait prier pour la conversion de tous les pécheurs, pour le salut de toutes les âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ. Benoît répondit par un profond soupir ; il connaissait cette obligation des chrétiens, il cherchait à l'accomplir, il s'appliquerait davantage désormais et avec plus de ferveur.

Ces réponses humbles, ces promesses soumises édifiaient et consolaient Carezani. Il voyait clairement que ce pénitent ne marchait pas seulement dans la bonne voie, il y courait et y était déjà avancé. Après l'avoir ainsi entendu et encouragé et lui avoir donné l'absolution, Carezani lui recommanda de communier.

— « Je voudrais me préparer encore quelques jours, » dit le Bienheureux.

« Ce désir d'une préparation particulière à la communion, après la confession, naissait, dit le confesseur, du bas sentiment qu'il avait de lui-même et de l'inestimable prix qu'il mettait à l'Eucharistie : mais je lui recommandai de communier cette même matinée, et il répondit :

— « Ainsi ce matin je vais me disposer encore un peu et puis je communierai. »

Avant de quitter le confessionnal, le Bienheureux demanda à l'abbé Carezani s'il l'autorisait à revenir le trouver. L'abbé Carezani avait un grand nombre de pénitents ; la plupart, gens ignorants, avaient besoin d'être instruits de leurs devoirs. Celui-ci était avancé dans les voies spirituelles et solidement affermi dans les chemins de la vertu. Le prêtre pensa qu'il ferait bien de ne pas se détourner des pauvres gens qui avaient recours à lui ; toutefois, il n'éloigna pas absolument le Bienheureux, et, tout en lui conseillant de s'adresser à un autre confesseur, il lui recommanda, s'il voulait revenir à son confessionnal, d'avoir soin de se nettoyer et de se débarrasser des insectes qui le couvraient. Carezani les avait vus, de grosseur formidable, courir par troupe sur les habits et dans la barbe du serviteur de Dieu, ainsi qu'à travers les grains du chapelet passé à son col. Il n'avait pas d'autres endroits que l'église pour entendre les confessions, et il craignait que ceux qui fréquentaient son confessionnal en pussent être incommodés et dégoûtés. Benoît reçut cet avis sans se troubler ni s'étonner.

— « Cela ne me sera pas facile, » répondit-il.

Le prêtre reprit en lui disant de faire pour le mieux et comme il voudrait, ajoutant que s'il ne pouvait, en effet, se débarrasser de cette vermine et ne trouvait pas de confesseur à sa guise, il pouvait venir sans scrupule, en quelque état qu'il fût.

— « Vous me trouverez toujours prêt à vous entendre, ajouta t-il. »

Benoît ne profita pas de ce dernier avis. Il respecta la première réserve. Il ne voulait incommoder personne.

Toutefois Carezani assure qu'il revit souvent le Bienheureux aux abords de son confessionnal. Il ne se présentait pas à la grille, il regardait le prêtre : attendait-il un signe ? Carezani n'a pas conscience de l'avoir jamais fait, et nous avons dit qu'il avait cependant comme une vague idée de l'avoir encore entendu en confession. Ses souvenirs ne lui permettaient pas de l'affirmer.

Le scrupule que Carezani avait pour ses pénitents, et la crainte que la fréquentation du Bienheurenx ne leur répugnât au point de les écarter de son confessionnal, pourraient paraître exagérés à ceux qui ne se représentent pas l'état dégoûtant et horrible à la nature du serviteur de Dieu. L'abbé Marconi qui eut la charité de l'accueillir et qui devint son confesseur habituel les derniers mois de sa vie, se crut obligé de prendre des précautions, et il assignait à Benoît, pour le confesser, des jours particuliers où il ne recevait pas d'autres pénitents.

L'abbé Marconi était alors professeur de théologie au collége romain. Ce collége qui appartenait, on le sait, aux RR. PP. Jésuites, avait été fermé à la suppression de leur compagnie, en 1773. L'enseignement y avait ensuite été réorganisé en 1775 par les soins du cardinal-vicaire qui en avait chargé plusieurs docteurs dont quelques-uns vivaient en forme de communauté dans le collége, s'appliquant, en dehors de leur cours, à la prédication et aux œuvres de zèle. Ils desservaient l'église de Saint-Ignace attenant au collége romain et y avaient leurs confessionnaux. L'un de ces professeurs entre autres, le docteur Natalis del Pino, était appliqué aux

missions urbaines. Benoît suivait toujours volontiers ces exercices; on l'avait vu plusieurs fois à Saint-Ignace debout, au bas de la chaire qu'occupait le docteur Natalis. Notre Bienheureux, en quête d'un confesseur et toujours attiré par les missionnaires, était, d'ailleurs, depuis quelque temps, un familier de l'église Saint-Ignace.

Cette grande et belle église, où se vénère le tombeau de saint Louis de Gonzague, était, depuis la suppression de la compagnie de Jésus, assez peu fréquentée; le soir surtout, elle était à peu près déserte. Cette circonstance n'était pas pour éloigner Benoît. Il pouvait prier à son aise et se livrer à ses colloques avec Jésus *Sacramenté*. Il n'allait pas tous les jours à Saint-Ignace, mais il y allait souvent, et le gardien l'eut bientôt distingué. Quand celui-ci ouvrait les portes vers la vingt-et-unième heure, car l'église restait fermée une partie du jour, il trouvait le serviteur de Dieu attendant, appuyé contre le mur en face du portail. Benoît prenait en entrant de l'eau bénite, se signait et allait tout droit s'agenouiller près de la balustrade du maître-autel du côté de l'épître. Il restait là un grand temps : souvent, pas toujours, il passait ensuite à l'autel du Crucifix. A l'une ou l'autre place, il prolongeait d'habitude sa prière jusqu'à l'*Ave Maria* du soir, heure où l'on fermait les portes de l'église.

Le gardien de Saint-Ignace, Vincent Schiandi, s'était mis promptement au courant de tout le manège de ce pauvre. Les premières fois, il l'avait surveillé attentivement. La plus grande vigilance était recommandée à Schiandi, elle était nécessaire à cause même de la soli-

tude de l'église. Les haillons du Bienheureux n'étaient pas d'ailleurs pour inspirer, au premier coup d'œil, une très-grande confiance. Mais Vincent Schiandi fut bien vite édifié. Il ne fallait pas considérer longtemps le Bienheureux pour l'apprécier. Vincent reconnut d'abord en lui une bonne âme : puis en le voyant tous les jours, il l'estima davantage et bientôt ne marchanda plus son admiration. Il ne connaissait pas ce mendiant, il ne lui avait jamais parlé, il ne savait rien de lui, ni son nom, ni sa patrie, ni son histoire : il avait pénétré l'essentiel de sa vie et n'hésitait pas à s'en déclarer :

— « C'est un saint, disait-il, un grand homme de prières ! »

Il ne s'étonnait plus de le voir si déguenillé, si misérable et il en donnait la raison.

— « Il passe sa vie dans les églises, disait-il, et ne prend pas le temps de recueillir les aumônes qui lui seraient nécessaires. »

Vincent profitait quelquefois de la liberté, qu'il avait au milieu du jour, pour visiter le Saint-Sacrement aux Quarante-Heures, surtout quand l'adoration avait lieu dans les églises du voisinage. Là, il rencontrait parfois le Bienheureux, il le retrouvait ensuite aux portes de Saint-Ignace quand il venait les ouvrir à l'heure accoutumée. Aussi s'expliquait-il l'attention du Bienheureux à consulter le tableau imprimé des expositions du Saint-Sacrement,affiché aux portes de Saint-Ignace.

Vincent Schiandi, qui admirait avec raison le grand homme de prières, était en outre fort édifié de son obéissance. Le gardien avait une fois recommandé au Bienheureux de ne pas prolonger ses dévotions au déjà

du signal donné pour la fermeture de l'église et de sortir aussitôt qu'il entendrait choquer les clefs les unes contre les autres. C'est là, dans tous les pays du monde, le signal que les sacristains et les gardiens des églises ont coutume de donner aux fidèles. Si Vincent Schiandi fit cette recommandation, il faut croire que le Bienheureux l'avait provoquée : et ceux qui connaissent un peu Benoît Labre peuvent deviner son attrait et son désir à prolonger sa prière au milieu de cette grande église sombre et déserte où Jésus allait demeurer tout à fait abandonné et où, dans ces dernières heures du jour, à côté de la lampe du sanctuaire, avait veillé uniquement la prière du pauvre. Néanmoins, une fois l'avis reçu, le Bienheureux l'observa avec une ponctualité qui touchait le bon Schiandi, à plus d'un titre peut-être. Au moins ce brave homme avait le cœur assez élevé et l'intelligence chrétienne assez droite pour être surtout édifié du titre supérieur. Il respectait ces prières où le Bienheureux apportait, disait-il, l'immobilité d'une statue, la modestie et la ferveur d'un ange. Dans le désert de cette vaste église, Benoît, en effet, se laissait entraîner aux ineffables colloques. Il se livrait à son Dieu et s'immergeait dans la contemplation. Schiandi voyait alors son corps se dresser lentement ; la tête se renversait en arrière, le Bienheureux ne touchait plus au sol ; il était du moins hors de tout équilibre, et on eût cru qu'il allait tomber. « C'était une grande merveille de le voir, » dit Schiandi, qui s'était épouvanté les premières fois de ce spectacle, qui s'y était ensuite habitué et qui en était toujours édifié. Un jour un étranger qui se trouvait à l'église fut effrayé en voyant le Bienheureux dressé et

emporté de la sorte; il courut vers Schiandi occupé à arranger les rideaux des fenêtres et lui dit d'aller au secours d'un pauvre homme qui allait tomber. Schiandi jeta les yeux vers l'autel et, se prenant à sourire, répondit sans se déranger.

— « C'est un saint, il est en extase. »

Le bon gardien parlait délibérément, mais pas à la légère. Ce n'était pas sans avoir observé les attitudes de Benoît qu'il en portait jugement. « Bien des fois, dit-il, je l'ai considéré et jamais sans une sorte d'attendrissement. On ne pouvait le regarder au visage sans comprendre qu'il était hors de sens et tout à fait ravi. » Comment un chrétien n'aurait-il pas respecté ces emportements de la créature vers son Dieu? Schiandi n'avait garde de faire du bruit, et tout en rangeant ou accommodant les lampes, il circulait doucement autour du Bienheureux et portait la réserve jusqu'à craindre de l'approcher. Quand le bon gardien avait à ouvrir la balustrade du maître-autel, il avait soin de choisir le côté le plus éloigné de la place où le Bienheureux priait. D'ailleurs Schiandi n'avait jamais parlé au serviteur de Dieu que pour lui recommander l'exacte obéissance au signal des clefs. Une autre fois, il avait offert au Bienheureux en aumône deux moitiés de pagnotte, en s'excusant de les donner fort dures. Le mendiant n'était pas difficile.

— « Il n'importe, » avait-il répondu en remerciant avec son exquise politesse.

Il n'y avait pas eu d'autres rapports entre eux. Le Bienheureux cependant visitait aussi parfois Saint-Ignace dans la matinée. Après son dernier retour de

Lorette, il y venait même assez souvent. Il y avait alors plus de monde dans l'église, et Schiandi avait plus à faire : il ne pouvait s'arrêter à considérer attentivement toutes les allures du Bienheureux. Il le voyait circuler dans l'église, tourner autour de certaines chapelles et entendre la messe. Un matin, le Bienheureux accosta le gardien pour s'informer des prêtres qui avaient leur confessionnal dans la chapelle du Crucifix. Schiandi comprit qu'il était question du docteur del Pino. Il désigna son confessionnal et entra avec charité dans certains détails : il prévint le mendiant qu'il attendrait inutilement ce matin: ce n'était pas le jour de confession du docteur. Schiandi les indiqua. Le Bienheureux écouta avec attention, remercia en inclinant la tête sans parler et ils se séparèrent. On était au printemps de 1782. Vers le mois de mai, Schiandi ne savait pas si le Bienheureux avait profité de ses indications : il l'avait vu aux jours indiqués tourner autour de la chapelle du Crucifix. Il ne savait pas s'il était confessé.

Le fait est qu'un jour, le docteur del Pino avait vu près de son confessionnal un pauvre extrêmement sale et déguenillé qu'il ne connaissait point et qui priait avec ferveur. Quand le docteur eut entendu tous ses pénitents, le pauvre s'approcha et entra au confessionnal. Le prêtre lui adressa les questions que les confesseurs font d'ordinaire aux personnes qu'ils ne connaissent pas ; les réponses qu'il obtint l'édifièrent beaucoup et lui firent estimer ce mendiant une bonne et sainte âme. Il ne s'arrêta pas beaucoup à son sujet d'ailleurs, ne se croyant appelé qu'à réconcilier par circonstance ce dévot personnage. Le docteur, cependant, le revit

encore une fois ou deux; et peut-être l'eût-il eu pour pénitent habituel si son confessionnal eût été moins fréquenté. Par ce motif, ou par un autre, Benoît fixa alors son choix sur l'abbé Marconi, un professeur de théologie, dont le confessionnal était dans la chapelle de Saint-Joseph. Dans les premiers jours de juin de cette année 1782, l'abbé Marconi, après avoir célébré la sainte messe, terminait son action de grâces devant l'autel du Crucifix : il allait sortir de l'église lorsqu'un pauvre et sale mendiant l'aborda avec respect et humilité, lui demandant de le prendre sous sa direction et témoignant le désir de faire une confession générale. Ce pauvre, dans sa modestie, montrait une certaine assurance et le prêtre, tout en l'examinant, répondait de vagues paroles et se tenait sur la réserve. Le mendiant insista, assurant qu'il ne venait pas tromper. Son accent éveilla la charité sacerdotale. Bien qu'il eût évidemment devant lui une manière de vagabond, l'abbé se souvint qu'il fallait accueillir tout le monde et qu'un prêtre n'avait pas droit de repousser un pauvre. Il entretint quelques instants ce misérable étranger qu'il avait au premier abord pris pour un Polonais, se trouva satisfait de ses réponses et ne le renvoya pas sans lui avoir marqué un jour pour le revoir au confessionnal.

Benoît ne manqua pas au jour fixé : il entreprit une confession générale, commençant dès les jours de son enfance, rendant compte de toute sa vie, déterminant avec soin chaque époque et entrant avec lucidité dans toutes sortes de détails. Le prêtre n'avait jamais rien entendu de pareil : à la première vue de la pureté et de

l'élévation de cette âme, il avait estimé la confession générale superflue et eût au moins voulu l'abréger. Benoît insista. Le prêtre le laissa faire. Cette confession dura plusieurs semaines et malgré le soin de Benoît à s'accuser et son adresse à éviter ce qui pouvait lui être honorable, le confesseur fut pleinement édifié.

— « Si vous saviez, disait-il plus tard à ses collègues du collége Romain et de Saint-Ignace, si vous saviez quelle belle âme ! » D'ailleurs, il ignorait le nom de son pénitent et ne connaissait pas la situation de sa famille : il savait qu'il n'avait rien entrepris de sa propre volonté et que son régime de vie n'était pas uniquement de son élection ; qu'il avait été véritablement commandé, ordonné et réglé par la volonté divine. Benoît, qui vivait dans la pauvreté et l'humilité, vivait aussi dans l'obéissance. La piété aime à s'engager. Les premières aspirations du Bienheureux avaient été pour le cloître, et s'il avait ensuite essayé de garder au milieu du monde et de porter à un degré même inconnu de la vie religieuse, les pratiques de détachement, de pauvreté et d'abnégation, il s'était encore lié à des vœux plus rigoureux et plus ardus que les vœux monastiques. L'abbé Marconi pensa même qu'il y avait excès, et que le saint homme devait être relevé de plusieurs des observances que sa piété lui avait fait embrasser et qu'il accomplissait avec une rigueur extrême. Le confesseur se munit à la Sacrée Pénitencerie de tous les pouvoirs nécessaires : il trouva le pénitent docile. Après avoir exposé ses raisons, il baissait la tête et se conformait à la volonté de son directeur. Le confesseur s'étonnait plus tard de n'avoir pas profité de cette obéissance pour adoucir

davantage quelques-unes des pratiques auxquelles s'était condamné son pénitent.

« Il m'eût été facile, disait Marconi, de le débarrasser de ce cilice de nouvelle forme, plus redoutable que tous les instruments de pénitence, dont le revêtait cette innombrable vermine que je voyais par troupes courir sur lui : la pensée ne m'en est pas même venue. »

L'abbé Marconi estimait qu'il y avait là une particulière permission de la Providence. Cette divine Providence, nous l'avons déjà vu, entrait, en effet, dans les desseins du Bienheureux et lui permettait d'affliger son corps de toutes manières. Le confesseur, d'ailleurs, en écoutant cette merveilleuse confession générale, était pénétré des sentiments de son pénitent; et il voulait aussi lui-même suivre uniquement la volonté divine. Avant donc d'approuver l'ensemble et de décider des détails de cette vie extravagante et sublime, dont la trame lui était révélée, l'abbé Marconi consulta scrupuleusement le Seigneur. « J'ai prié Dieu de m'éclairer, disait-il, et je me suis déterminé avec franchise à approuver ce régime de vie et à en autoriser la poursuite. »

« Rien de plus sage après tout, disait-il plus tard, rien de plus sage que la conduite de ce pauvre mendiant ! »

Il admirait la perspicacité du serviteur de Dieu à démêler et à choisir les plus énergiques moyens de salut, sa fermeté et son courage à les embrasser et à y persévérer. « Il était inébranlable, dit-il encore, au choc des tentations et il pratiquait la vertu selon les exemples qu'on lit dans la vie des saints. Il était bien de ceux dont il est écrit : *Ibunt de virtute in virtutem.* »

Marconi entre dans les détails de ses vertus qui s'enchaînaient et se multipliaient les unes par les autres, pour ainsi dire. « Jamais, dit-il, personne n'avait été plus libre que Benoît, moins dépendant, plus affranchi de toute suggestion, et jamais personne n'a été plus obéissant. » Il voulait dépendre en tout, et il allait demander la liberté de disposer des pauvres deniers qu'il avait reçus en aumône. Son directeur, pour l'éprouver, lui défendait d'en disposer. Contrairement à la règle antérieure de sa vie et peut-être malgré un vœu de se suffire au jour le jour et de ne rien mettre de côté pour le lendemain, Benoît avait ainsi réuni jusqu'à soixante bajoques. Il demanda, alors, à son confesseur la permission de conserver cette petite somme et de l'augmenter encore : son but était d'acheter un bréviaire. Il avait perdu une partie du sien et désirait avoir les offices des saints nouveaux. Marconi comprit seulement par cette circonstance que son pauvre pénitent lisait la langue latine. La longue et complète confession générale, non plus que les confessions qui avaient suivi, ne lui avaient pas fait connaître ce détail.

Benoît tenait à se donner pour ignorant. Plusieurs fois, en l'entendant parler des vertus et des mystères avec une précision et une exactitude extraordinaires, le confesseur lui avait demandé s'il n'avait pas étudié la théologie sous quelque maître; le Bienheureux répondait avec rondeur qu'il était un ignorant. D'autres fois quand il révélait les clartés dont le bon Dieu le qualifiait, il est arrivé au directeur de lui en demander son sentiment :

— « Qu'en pensez-vous, » disait-il ?

Benoît haussait les épaules :

— « Moi ! sais-je quelque chose ? »

Il consentait à exposer les lumières dont il était gratifié. C'était au confesseur à en déterminer l'ordre et la nature et à lui indiquer la conduite à tenir. Il voulait vivre dans la dépendance, et il se soumettait avec une docilité d'enfant au moindre conseil de son directeur. Pour le régime de sa vie, nous le savons, il le défendait et voulait y persévérer. Il donnait ses raisons simplement, mais avec feu; et il se soumettait ensuite aux adoucissements que le confesseur trouvait nécessaires. Cette soumission complète, absolue, imposait une plus grande réserve au directeur. Ce n'était pas à la légère et sans y avoir bien réfléchi qu'il allégeait le fardeau. Il ne faut pas enlever aux âmes leur couronne, et il n'est pas étonnant que l'abbé Marconi ait eu recours à de longues et ferventes prières avant de donner ses décisions. Il obligea le Bienheureux à reparaître aux distributions de soupe. Il y avait renoncé à cause des mauvais propos qu'il était exposé à y entendre, pour garder plus paisiblement son recueillement et peut-être aussi pour avancer toujours dans sa voie des retranchements et de la mortification. Sur l'ordre de son confesseur, il remit à sa ceinture la sébille de bois à laquelle il semblait avoir renoncé et se montra de nouveau aux portes des couvents et des palais. On le vit, dans ces derniers mois, assez souvent à la porte du palais de l'ambassade française alors occupée par le cardinal de Bernis. En recherchant de nouveau cette aumône, le Bienheureux y apportait ses anciennes allures : il se tenait à l'écart et se présentait le dernier ; sa

sébille ébréchée largement, fendue de toutes parts perdait le bouillon qu'on y versait et ne pouvait contenir qu'une petite porton de pain ou de pâte.

Le profit matériel était donc chétif, mais le sacrifice spirituel était grand. Cette obéissance était de celles qui coûtaient au Bienheureux. Sa crainte d'entendre offenser Dieu était chez lui plus vive que jamais. Il faut mesurer son horreur du péché à l'étendue de son amour. « Il haïssait le péché, dit Marconi, et avait toujours le cœur tourné vers Dieu. » Il prononçait le mot *hérétique* avec une énergique accentuation que sa mauvaise prononciation italienne n'eût pas suffi à rendre remarquable. « Plusieurs fois, dit Marconi, il s'est plaint douloureusement des paroles grossières et injurieuses à Dieu qu'il avait entendues aux distributions de la soupe où les pauvres contestaient et parfois disputaient entre eux. »

Au temps où Marconi le connut, c'était là en effet la grande douleur et l'unique trouble du Bienheureux. Sa confession générale au mois de juin 1782 avait eu pour résultat d'affermir la tranquillité de son âme. « Je ne lui ai jamais vu aucun trouble, dit Marconi : il était exempt de tentations, la paix intérieure dont il jouissait était une grâce particulière : c'était le fruit et la récompense de sa fidélité et de son énergie dans les épouvantables mortifications qu'il avait embrassées et pratiquées toute sa vie. » Le bon Dieu n'est pas ingrat, il rend dès ici-bas le centuple : ce centuple était dans le cœur de ce mendiant. Déguenillé, rongé de vermine, faisant horreur à voir, il était l'ami des anges et le familier de Dieu. Marconi ne se lassait pas de contempler et d'ad-

mirer en lui les faveurs divines. Le Bienheureux était toujours ingénieux dans ses répliques. Il savait esquiver une question, y répondre de bonne grâce, sans nier ni affirmer quand elle ne portait pas un commandement précis et ne touchait pas aux intérêts de la conscience. Aussi le directeur ne savait pas toujours distinguer les lumières acquises des lumières infuses : mais il voyait toujours cette conscience claire et nette où il ne trouvait pas matière à absolution.

De son côté, le pénitent avait rencontré la direction qu'il lui fallait. Il en rendit lui-même témoignage au P. Gabrini. C'était sur les ordres réitérés de ce dernier que le Bienheureux avait cherché ce confesseur. Néanmoins le P. Gabrini eut un vif déplaisir de voir ses ordres si bien exécutés. Il lui en coûtait de ne plus avoir de rapports avec une si belle âme. Il n'avait pu la pratiquer si longtemps sans s'y attacher et l'aimer. Il crut même. à travers l'humilité du pénitent, sentir transpercer comme un reproche de ne lui avoir pas continué l'assistance qu'il avait trouvée auprès d'un autre. De son côté, le P. Gabrini se demandait s'il n'avait pas lieu de joindre à ses regrets quelques remords. Avait-il eu assez de patience ? Etait-ce bien le souci de l'intérêt spirituel du pénitent qui avait engagé le confesseur à l'écarter ? N'avait-il pas cédé à une appréhension pusillanime ? Et sa réserve ne se mêlait-elle pas d'une sorte de défiance de Dieu qui donne les lumières aux confesseurs?

Le P. Gabrini offrit du moins son ministère au Bienheureux quand il en aurait besoin à l'extraordinaire, lui promettant d'être toujours disposé à l'entendre, et le Bienheureux usa de la permission. A diverses repri-

ses, il revint au confessionnal du curé des Saints Anastase et Vincent, soit pour se réconcilier, soit pour demander, avec une bénédiction, la permission de communier. Il y était quelques jours avant de mourir, et il y renouvela l'expression du bien qu'il ressentait de la direction d'un confesseur étranger aux soucis paroissiaux.

Au temps où il était le directeur du Bienheureux, le P. Gabrini avait eu à résoudre une grave question relative à l'accomplissement du devoir pascal. Le Bienheureux n'était pas habitué à se fier à son propre jugement; et, se trouvant à Rome au temps pascal, il avait demandé dans quelle église il devait faire la sainte communion. Il n'était pas encore logé à l'hospice évangélique; il passait la nuit, nous le savons, aux portes des églises, au Colisée ou dans la niche de l'escalier du Monte-Cavallo. Rien de cela ne constituait un domicile fixe. Aussi le P. Gabrini n'hésita pas à répondre qu'un pauvre mendiant, vagabond comme lui, pouvait faire la communion pascale où il voulait. Le confesseur ajouta par manière de conseil que ce serait peut-être bien d'accomplir ce devoir dans une des églises patriarcales. Il n'y voyait pas d'ailleurs d'obligation et ne donnait pas un ordre. Benoît était docile aux conseils. Dès ce moment, il adopta pour faire ses pâques l'église de Saint-Jean-de-Latran, la première église de Rome et du monde, la métropole du patriarcat d'Occident et de toute la chrétienté. Deux ou trois fois encore, le Bienheureux posa la même question au P. Gabrini qui donna la même réponse.

Plus tard, quand le Bienheureux choisit les dernières

semaines du Carême pour faire son pèlerinage annuel à Lorette, il s'enquit encore du P. Gabriani s'il pouvait satisfaire à l'obligation pascale à la Sainte Case. Le P. Gabrini n'y pouvait trouver aucun inconvénient. Un scrupule seulement lui traversa l'esprit : le Carême touchait à sa fin, comment le Bienheureux pourrait-il être à Lorette pour les fêtes de Pâques ? Le serviteur de Dieu expliqua qu'il prenait peu de temps pour se reposer et qu'il marchait, pour ainsi dire, d'une seule *traite* et sans prendre haleine jusqu'à la Basilique, l'objet de ses désirs. Le confesseur lui recommanda d'en prendre à son aise et de ne pas forcer la marche d'une façon immodérée. Les choses pour la Pâque restèrent réglées comme précédemment.

Toutefois, dans le petit monde pieux de Notre-Dame des Monts, quelques âmes s'inquiétaient de ne pas voir un si saint personnage s'approcher au moins quelquefois de la Sainte-Table. Nous avons parlé du souci que le Bienheureux avait de dissimuler ses communions. La Providence répondait sans doute à son désir. Bien peu, de ceux qui le connaissaient, pénétrèrent son secret. Dominica Bravi en avait percé le mystère et dès les premiers jours, elle avait compris l'artifice du Bienheureux et deviné qu'il communiait tantôt dans une église et tantôt dans une autre. Elle l'avait vu recevoir la Sainte-Eucharistie à Saint-Jean-de-Latran et à l'Ara-Cœli. A Notre-Dame des Monts, Marie Poeti avait aussi vu le Bienheureux communier, une seule fois, vers 1774 ou 1775. C'était même à l'occasion de cette communion que la dévotion et la piété du pauvre avaient surtout frappé cette intelligente fille. Elle en savait donc

assez pour se défendre de tout scandale : elle supposait que le Bienheureux faisait la communion à Notre-Dame des Monts de grand matin, avant qu'elle ne fût elle-même arrivée, ou dans toute autre église. La supposition était aisée, tous cependant ne la firent pas. Une des maîtresses pies qui avait le plus en admiration le bon pauvre, qui admirait tout particulièrement son humilité, cette preuve réservée et irréfutable de la sainteté, Barbe Fracassi, ne pouvait s'empêcher d'être non-seulement peinée, mais inquiète de ne pas voir un si saint homme participer à la Sainte-Eucharistie. Pour la tirer de ses perplexités à ce sujet, il lui fallut le témoignage de quelques-unes de ses compagnes qui avaient eu le bonheur de voir le saint pauvre recevoir la Sainte Hostie.

De tous ceux que pouvait préoccuper la conduite du mendiant, aucun ne fut inquiet et tourmenté comme l'abbé Mélis. Sa situation était particulière. Il passait la plus grande partie de la matinée à Notre-Dame des Monts : il était chargé, les jours de fête, de distribuer la communion aux fidèles, il avait quelques raisons de s'étonner de ne l'avoir jamais donnée au Bienheureux. On sait combien Mélis l'admirait et l'aimait. Une fois le scrupule suscité dans le cerveau du bon prêtre, il eut le cœur percé. Plus il avait d'estime pour Benoît, plus il se serait trouvé désolé de l'égarement d'une si grande âme. Il savait que Benoît était Français : cette qualité était propre à faire appréhender de fausses doctrines et peut-être un éloignement systématique de la sainte communion. Cette pensée faisait horreur au bon prêtre, et elle enflammait son zèle. Aussi ne se borna-t-il pas à

prier pour son pauvre; il résolut d'éclaircir ses doutes, il tenait surtout à tirer cette âme du péril où elle pouvait être. Il avertit l'abbé Mancini. C'était l'année 1782 Mancini, de son côté, se trouvait avoir fait des réflexions à peu près analogues. L'estime qu'il portait au Bienheureux et la confiance qu'il avait en lui n'arrêtaient pas sa vigilance. C'était son devoir de veiller au salut des pauvres à qui il donnait asile. Il se demandait si le voyage annuel à Lorette, au moment des fêtes de Pâques, ne cachait pas quelque artifice? Le démon est rusé et habile. Ne peut-il abuser une âme même généreuse? L'infirmité humaine d'ailleurs est excessive. Dans ses relations avec les pauvres, Mancini avait eu maintes fois occasion de s'apercevoir des illusions dont les esprits peuvent être le jouet. Les interprétations bizarres de la loi divine ne sont pas les folies les moins fréquentes. Un des pensionnaires de l'hospice évangélique avait embrassé une théorie sur le commandement: *non occides*. Il en étendait la prescription à tous les animaux et se serait cru criminel de manger de leur chair. Il n'avait jamais été possible de le tirer de cette erreur. Benoît était-il aussi le jouet d'une illusion plus dangereuse et autrement perverse? Il était Français; les Français n'avaient pas en ce temps le renom d'une piété bien éclairée ni bien tendre envers le Saint-Sacrement. De fait, personne ne pouvait rendre témoignage de l'avoir vu communier. En vain l'abbé Mancini interrogea ses pauvres hôtes. Voulant pousser cette affaire à bout, mû d'ailleurs, comme Mélis, par sa charité et le désir de délivrer une âme du danger qu'elle pouvait courir, il pensa que le plus sûr et le plus court était de faire intervenir

le propre pasteur. Notre-Dame des Monts n'était pas une église paroissiale; le titre de la paroisse dont dépendait l'hospice évangélique, était à l'église des SS. Silvestre et Martin-aux-Monts, toute voisine de l'hospice qui portait le nom d'un de ses patrons. Cette paroisse était desservie par les Pères Carmes; et le religieux titulaire le P. Louis Carlini, malade depuis quelque temps, avait résigné sa charge pastorale entre les mains du P. Antoine Moschini. Il y avait déjà six ans que celui-ci habitait le couvent de Saint-Martin. C'était l'usage des Pères Carmes de se rendre le dimanche après dîner dans leur église où était exposé le Saint-Sacrement et où se donnait la bénédiction, après quelques prières et notamment les litanies auxquelles répondait le peuple. Or, dès le premier dimanche que le P. Moschini se trouva à Saint-Martin, ce devait être en 1776, le jeune religieux distingua une voix plus haute et plus ardente que les autres et qui, selon son expression, lui donna de l'admiration.

Il remarqua que cette voix, dont l'accent le pénétrait, venait d'un des coins de la balustrade du maître-autel, et portant le regard de ce côté, il y vit un mendiant tout déguenillé. La modestie de ce pauvre le toucha autant que sa piété. Après l'office, le P. Moschini s'adressa au curé pour s'enquérir de ce jeune homme si fervent.

— « Sans doute, répondit le P. Carlini, c'est quelque bonne âme. »

Moschini n'en tira pas davantage : il n'insista pas. Il chercha néanmoins, d'un autre côté, à se renseigner du nom et du domicile de ce mendiant : il n'en put rien

savoir. Mais il continua à le voir à peu près tous les dimanches, à l'entendre répondre aux litanies et à le trouver au pied de la chaire de l'église toutes les fois qu'on y enseignait l'Écriture Sainte. Il put ainsi se convaincre que la ferveur de ce pauvre ne s'attiédissait pas.

Bien que l'hospice évangélique fût toute proche de la paroisse, l'abbé Mancini n'était pas connu personnellement du vice-curé. Celui-ci, qui le vit dans l'église, le prit d'abord pour un étranger visitant les peintures ; mais quand Mancini l'eut abordé et eut dit son nom, le P. Moschini l'accueillit de son mieux. Le directeur de l'hospice Saint-Martin était connu à Rome, et son zèle pour les pauvres était justement apprécié. Mancini expliqua que, depuis longtemps, il logeait à son hospice un Français du nom de Benoît Labre qui passait sa vie à prier dans les églises et à adorer le Saint-Sacrement. Dès les premières indications, Moschini pensa qu'il devait être question du mendiant qu'il remarquait depuis si longtemps aux litanies et à la bénédiction du dimanche. Mancini lui confia ses craintes sur la communion pascale de son pauvre. Ces craintes ne pouvaient avoir d'autre fondement que l'erreur d'une âme adonnée d'ailleurs aux pratiques les plus saintes et les plus parfaites. Mancini témoignait une vive douleur à la pensée qu'une telle âme pût être le jouet d'une illusion diabolique. Le P. Moschini promit de seconder le zèle du directeur de l'hospice évangélique et d'user de son autorité pastorale pour obliger ce pauvre à se confesser et surtout à communier, tout au moins à manifester ses sentiments à l'égard de ce sacrement. On était vers la

fin de juillet ou au commencement d'août 1782. Quelques jours après cet entretien, le P. Moschini se dirigea, sur le soir, vers l'hospice évangélique. Les pauvres hôtes de Saint-Martin étaient déjà réunis devant la porte, attendant qu'elle fût ouverte. Le religieux leur demanda Benoit Labre : et ils lui indiquèrent l'endroit où se tenait le serviteur de Dieu, près la petite colonne du portail d'un palais voisin. Le Bienheureux était dévotement à genoux, les bras croisés et le rosaire à la main. Le curé, au premier coup d'œil, reconnut l'habitué de son église.

— « Vous êtes Benoît Labre, » lui dit-il, et sur la réponse affirmative, il demanda tout aussitôt s'il avait fait ses Pâques. Benoît, surpris de cette question inattendue, restait sans parole :

— « Peut-être, ajouta le P. Moschini, les avez-vous faites à Lorette ?

— Oui, répondit vivement le Bienheureux.

— Je ne doute pas de ce que vous dites, répartit le curé, mais je voudrais avoir la satisfaction de voir votre billet de communion. »

Benoît reconnut qu'il n'en avait point ; il n'en avait point pris, ou il l'avait égaré.

— « Comme votre curé, dit le P. Moschini, et bien que je sois persuadé de la vérité de ce que vous me dites, je suis obligé de vous recommander de venir communier à la paroisse. Je ne prétends pas vous obliger à le faire immédiatement, prenez votre temps, mais ne manquez pas. »

Le P. Moschini tenait à dissiper tous les scrupules de l'abbé Mancini. Benoît, cependant, ne répondait pas, il

restait immobile. Le curé insista, en lui demandant s'il avait compris :

— « Bien, bien, » répondit le serviteur de Dieu.

Sept ou huit jours après, le P. Moschini rencontre le Bienheureux dans la rue, l'aborde et lui rappelle qu'il doit venir communier et qu'il l'attend.

— « Bien, bien, » répondit encore doucement et humblement Benoît.

Il ne refusait pas de satisfaire le curé, et il avait, à cet effet, consulté son confesseur, se bornant à demander, au sujet de la communion pascale, s'il la pouvait faire à l'église de Saint-Jean-de-Latran. La question ne faisait aucun doute aux yeux de Marconi qui, d'ailleurs, ignorait, dit-il, le style de Rome. Benoît agit selon l'avis du confesseur, et huit jours environ après la seconde recommandation du P. Moschini, celui-ci le vit venir à Saint-Martin. Le serviteur de Dieu ne dit rien ; il présenta au sous-curé le billet qu'on lui avait donné à Saint-Jean-de-Latran. Le P. Moschini reçut le papier, le regarda à peine et dit avec force, et non sans mécontentement, que cela ne suffisait pas et qu'il ne l'entendait point de la sorte, qu'il fallait venir communier à la paroisse ; il ajouta d'avoir bien soin de l'avertir, parce qu'il voulait lui-même communier son paroissien ou, du moins, le voir communier.

Le P. Moschini était ému ; il avait cru sentir de la résistance et de la ruse ; et les inquiétudes dont l'avait entretenu l'abbé Mancini lui parurent, en ce moment, prendre quelque consistance : il se demandait si le billet qu'on lui présentait n'avait pas été dérobé; et si ce mendiant ne mettait pas de l'entêtement à ne pas parti-

ciper à la sainte communion. Benoît ne répondait rien, et le sous-curé s'animant davantage, lui demanda s'il avait compris.

— « Bien, bien, » répondit encore doucement et humblement le Bienheureux.

Il alla retrouver son confesseur, qui lui recommanda d'obéir en tous points au pasteur. Aussi, à quelques jours de là, Benoît rencontrant le P. Moschini dans la rue, l'aborde, et lui demande s'il le satisferait en allant communinier à Saint-Martin pour la fête de la Nativité de la Sainte-Vierge qui était proche. Le P. Moschini ne pouvait refuser, 'et Benoît devançant la solennité, se présenta à la sacristie quelques jours avant le 8 septembre, déclarant qu'il venait communier. Le sous-curé lui demanda s'il s'était confessé, et sur la réponse affirmative de Benoît, comme le P. Moschini était obligé de vaquer à quelques devoirs, il recommanda aux prêtres de la sacristie de surveiller ce pauvre et d'être attentifs à le voir communier. Benoît, en effet, communia. Le P. Moschini rendit grâces à Dieu et avisa promptement de ce résultat Mancini, qui remercia Dieu à son tour. Mélis n'y manqua pas non plus. Ils étaient heureux de voir leurs inquiétudes dissipées et de pouvoir à leur aise estimer le serviteur de Dieu et se réjouir de tout le fruit qu'il amassait pour l'éternité. Le P. Moschini, interrogé à cette occasion s'il avait confessé le mendiant, répondait :

— « Je ne suis pas digne de confesser de ces âmes-là. »

Il avait senti que dans celle-ci, il n'y avait pas eu de résistance formelle.

Cependant, depuis qu'il se confessait à Marconi, le

Bienheureux se montrait plus souvent le matin à l'église Saint-Ignace : le bon Schiandi, tout en vaquant à ses occupations, avait observé quelques-unes des allures de cet homme de prières et d'obéissance. Il le voyait entendre la messe et quelquefois communier; il le voyait se confesser, et il savait qu'il demeurait un assez grand temps au confessional. Il suivait les diverses démarches du mendiant. Il avait remarqué qu'il ne s'approchait pas du confessionnal lorsqu'il était entouré de pénitents. Même lorsque le Bienheureux était arrivé le premier, il cédait le pas à ceux qui survenaient. Il se tenait volontiers à l'écart devant saint Joseph, à genoux, dans un angle de la chapelle, ou bien debout, appuyé contre une colonne. Parfois, l'abbé Marconi lui faisait signe d'avancer. Le Bienheureux répondait par un signe de refus tant qu'il y avait là d'autres personnes, ou il fallait une seconde injonction pour le décider à répondre à l'invitation. Quand les divers pénitents avaient fini, l'abbé mettait la tête hors du confessionnal et appelait le Bienheureux, qui venait alors sans répugnance. Schiandi ne se bornait pas à démêler tout ce manége. Il l'interprétait : à son avis, le Bienheureux différait de se rendre au confessionnal par charité et par humilité tout à la fois sans doute, pour ne pas incommoder ni rebuter les autres pénitents, et pour prendre le temps du confesseur sans scrupules et en user à son aise. Le bon gardien tirait cette conclusion de la remarque qu'il avait cru faire, que les confessions du Bienheureux étaient plus longues lorsqu'il n'y avait personne autour du confessionnal.

Marconi de son côté avait pris d'ailleurs des précau-

tions pour ménager le dégoût de ses autres pénitents; il pouvait ainsi donner à cette âme d'élite toute l'attention que demandait la voie particulière où elle était conduite. Benoît en tout cas ne comptait point les heures d'attente. Outre son esprit d'humilité qui le portait à se mettre partout le dernier, avait-il autre chose à faire qu'à prier? Il l'avait dit au P. Gabrini, il le répéta avec simplicité à Marconi qui compatissait à la longue attente qu'il lui avait imposée en le laissant toute une matinée à l'église,

— « N'en prenez point peine, disait le Bienheureux, je n'ai point d'affaire. »

Prier, en effet, était sa seule occupation, et Schiandi le savait bien. L'abbé Marconi était à son confessionnal les mardis, vendredis et les jours de fête. Schiandi ne dit pas qu'il voyait le Bienheureux le matin, à Saint-Ignace, tous ces jours-là, mais il l'y voyait souvent. Il le voyait communier volontiers le vendredi : il le voyait fréquemment les jours de fête vers la chapelle Saint-Joseph. Dans les derniers temps surtout, Marconi au lieu d'entendre le Bienheureux au confessionnal, le menait quelquefois au collége dans une des salles de la porterie.

L'abbé Marconi avait apporté quelques adoucissements bien légers au régime de vie du Bienheureux : il avait levé quelques-unes des rigoureuses observations auxquelles le serviteur de Dieu avait voulu s'astreindre. Le confesseur, avons-nous dit, s'étonnait de n'être pas entré plus énergiquement dans cette voie. Il y voyait une permission de la Providence. La Providence ne se bornait pas à accepter les diverses mortifications qui

étaient du choix du Bienheureux : elle lui en imposait dont il eût souhaité se décharger. Les longues stations qu'il faisait sur les dalles des églises lui avaient fait venir aux genoux des excroissances de la grosseur d'un œuf. Il y avait là l'occasion d'un supplice qui donnait un nouveau prix à l'immobilité du Bienheureux et à sa persévérance dans la prière. Depuis combien de temps supportait-il cette incommodité? A son dernier retour de Lorette, elle semblait devenue intolérable, et le serviteur de Dieu chercha du soulagement. Il s'adressa à l'abbé Mancini pour avoir quelques remède. Il disait avoir déjà eu pareille infirmité en France et en avoir été guéri par la vertu d'une herbe qu'un médecin lui avait indiquée. Il ne savait pas le nom de cette herbe; Mancini ne le connaissait pas non plus. Après avoir examiné les tumeurs, Mancini reconnut son inexpérience et n'osa entreprendre un traitement, mais il adressa le Bienheureux à un chirurgien de ses amis. Celui-ci se porta fort de réduire ces excroissances, mais il demandait du repos et exigeait que le malade gardât le lit. Ne pas aller aux églises! demeurer des jours, et peut-être des semaines sans saluer ni entretenir Jésus sacramenté : c'était trop, beaucoup trop pour Benoît. Il préféra souffrir de son incommodité. Il n'avoua pas ses raisons de refuser un traitement. Il donna pour prétexte qu'il vivait d'aumônes, et que le repos ne lui était pas possible. Mancini comprit sa répugnance : il ne la combattit pas. Les saints ont une autorité qui impose le respect de leurs désirs. Le bon abbé se borna à insinuer quelques conseils. Il y mit des ménagements, et, entrant dans ce prétexte du Bienheureux, lui dit, comme par manière

d'exhortation, que, puisque le bon Dieu ne permettait pas qu'il fût soulagé de cette incommodité, il fallait la porter en paix et en patience. Il ajouta que sans doute cette infirmité provenait des longues stations faites à genoux dans les églises, qu'ainsi il serait bon de prier quelquefois debout ou même assis. Benoît répugnait à la pensée de s'asseoir en présence du Saint-Sacrement, il fallait qu'il souffrît des incommodités extrêmes, car il remercia Mancini du bon conseil; et de fait, ajoute l'abbé, depuis ce temps, je l'ai encore vu bien des fois de longues heures à genoux à Sainte-Marie des Monts; toutefois, je l'y ai vu aussi debout assez souvent. Schiandi, de son côté, témoigne qu'à Saint-Ignace le Bienheureux se tenait parfois debout appuyé contre une colonne auprès du confessionnal de l'abbé Marconi.

Schiandi n'avait pas été seul parmi les habitués et les officiers de l'église Saint-Ignace à remarquer le Bienheureux. L'extérieur était tellement rebutant que les premières rencontres ne donnaient pas bonne opinion de ce mendiant. On suspectait sa dévotion, et quelques-uns évitaient d'approcher ce pauvre, craignant qu'il ne leur demandât l'aumône. Le sous-sacristain, l'abbé Morelli, garda pendant longtemps cette mauvaise impression. Il voyait ce pauvre, qu'il avait remarqué dans l'église, se présenter à la sacristie et demander l'abbé Marconi ; il supposait qu'un si misérable mendiant ne pouvait guère avoir d'autre affaire que de rechercher des secours; et il avoue qu'il ne faisait même pas toujours attention à la réponse qu'il lui donnait. Si l'abbé Marconi était absent, le pauvre s'en allait aussitôt. Si l'abbé occupé à l'église ou au collége devait bientôt venir, le pauvre

attendait dans un petit corridor qui sert de passage à la sacristie, et il s'y plaçait d'habitude au-dessous de la fenêtre. Quand Marconi arrivait, non sans avoir été parfois attendu longtemps, il entretenait ce pauvre ou l'emmenait parfois à la porterie. Le sous-sacristain ne cherchait pas à savoir ce qu'ils avaient à traiter; mais s'il eut été obligé de donner son avis, il ne se fût sans doute pas arrêté à l'idée de la confession. Il vit cependant ce mendiant, un jour que Marconi n'y était pas, demander au prêtre sacristain Don Stefano Carmeli de vouloir bien le confesser. Don Stefano l'emmena dans une des chambres de la sacristie ; ils y restèrent peu de temps, et comme le pauvre traversait de nouveau la sacristie en s'en allant, Don Augustin Morelli eut le temps, et l'occasion de le voir de plus près et de le regarder plus attentivement qu'il n'avait encore fait. Il éprouva un extrême dégoût où quelque compassion se mêlait cependant à l'horreur. Les clercs de la sacristie lui dirent que ce mendiant, aux jambes nues et crottées, à la poitrine ouverte, sordide et déguenillé, était un Français et un pénitent du docteur Marconi. L'abbé Morelli s'étonna. Les Français, disait-il, ne sont pas habillés si misérablement. Cependant Don Augustin reconnut plus tard que ce déguenillé était un bon chrétien. Il le remarqua, en effet, plusieurs fois en prières devant l'autel de l'Annonciation : il le trouva bien dévot et bien modeste, mais n'y arrêta pas autrement sa pensée.

Un jour de fête, l'abbé Morelli avait dit la messe à cet autel même de l'Annonciation : il distribuait la Sainte-Eucharistie et, après avoir communié un premier rang,

Il retournait sur ses pas du côté de l'épître pour satisfaire à la dévotion des autres fidèles qui se présentaient, lorsqu'il resta confondu dans un sentiment d'admiration, de stupeur et d'attendrissement que les paroles, dit-il, ne saurait exprimer. Il avait devant lui ce pauvre à genoux et disposé à communier, aussi répugnant dans tout son extérieur que de coutume, et paraissant en avoir conscience, puisqu'il semblait avoir hâte de recevoir les saintes espèces pour se retirer et n'être pas à charge à ceux qui l'entouraient et qui aspiraient aussi à leur part du festin eucharistique. Mais, à travers cette charité pour le prochain que le prêtre croyait démêler au milieu d'une modestie et d'une simplicité sans affectation, rayonnait une dévotion et une ferveur tout à fait ravissantes. L'abbé Morelli se trouva comme éperdu ; en présentant la sainte particule, après avoir prononcé les paroles : *Corpus Domini nostri Jesu Christi*, il s'arrêta quelques instants, se sentant entraîné par un rapide mouvement de piété et de consolation dont il n'était plus le maître. Il eut besoin d'effort pour rentrer en lui-même, pour dominer cette commotion violente, achever les paroles liturgiques et continuer à distribuer la Sainte-Eucharistie au peuple. La pensée de ce communiant ne le quitta pas d'ailleurs : il acheva la messe dans une suave émotion de paix et de joie, qui serait allée jusqu'aux larmes et que renouvelait sans cesse l'image toujours présente à son esprit de ce pauvre à genoux et attendant la Sainte Hostie. A la sacristie, il ne put se retenir d'interroger le clerc qui lui avait servi la messe. Celui-ci avait bien remarqué la communion du pauvre, il le connaissait d'ailleurs et savait que

c'était un pénitent du docteur Marconi. D'autres encore connaissaient ce pauvre, car plusieurs prêtres habitués de l'église Saint-Ignace complimentèrent Morelli d'avoir donné la sainte communion à un saint.

C'était à cette fraction du pain que plusieurs connurent le serviteur de Dieu. Un Français, des comtes de Belfort, qui disait la messe à Saint-Ignace, ordinairement à l'autel du Saint-Crucifix, remarqua un jour en se retournant vers le peuple au premier *Dominus vobiscum*, un pauvre agenouillé auprès de la balustrade, les mains jointes, les yeux baissés, d'une tenue fort modeste. Chaque fois que le prêtre se tournait vers le peuple, il constatait le recueillement de ce pauvre, et il eut tout le temps de l'observer lorsqu'il distribua la sainte communion. Il lui trouvait, comme d'autres, une certaine ressemblance avec le Sauveur, et il fut surtout frappé de sa dévotion à recevoir la Sainte-Eucharistie. Aussi s'informa-t-il à la sacristie de ce dévot personnage ? Il apprit que c'était un de ses compatriotes et un saint homme. Il n'en pouvait douter ; et depuis ce temps, il s'arrêtait à le remarquer quand il l'apercevait à l'église. L'inaltérable modestie du mendiant, sa dévotion ardente, son exquise politesse sous ses haillons déguenillés et sordides ne pouvaient que confirmer la première impression de l'abbé de Belfort. Il eut en outre la consolation de le communier une seconde fois, et il demeura ravi de l'admirable et dévote manière dont ce pauvre recevait la sainte hostie.

Un autre prêtre habitué de l'église Saint-Ignace eut le même bonheur plusieurs fois. L'abbé Celleri était de ceux qui, comme l'abbé Morelli, avaient à première vue

éprouvé une assez vive répugnance. Même après avoir remarqué la fervente dévotion de ce pauvre, l'abbé Celleri ne voulut pas s'y fier, et à part soi faisait des réserves. Elles allaient jusqu'à l'engager à éviter d'approcher ce pauvre dans l'église. Cependant, à la longue, le voyant toujours devant l'autel du Saint-Sacrement ou celui de la Madone ou quelque autre des nombreux autels de l'église, il ne put rester insensible à la piété profonde et persévérante de ce sordide personnage : il le prit en quelque estime. Il réfléchit aussi à sa pauvreté et à son insouciance des choses de ce monde et conclut qu'il ne devait aspirer absolument qu'aux biens célestes. Cela lui parut une chose tout à fait rare et surprenante, il constata avec étonnement que la seule vue de ce pauvre l'excitait à la dévotion et à la compassion. Il estima que c'était une âme tout à fait unie à Dieu et il se trouvait heureux de lui donner la Sainte Eucharistie ; ce qui lui arriva plusieurs fois.

Parmi les professeurs du collége, il y en avait un, des frères mineurs conventuels de Saint-François, chargé du cours de théologie dogmatique. Le P. Arbusti faisait sa leçon sur les vingt-deux heures ; et avant de monter dans sa chaire, volontiers il passait quelques instants à l'église Saint-Ignace : après y avoir fait sa visite à la Sainte-Eucharistie, il récitait son office et méditait devant le Saint-Sacrement la leçon qu'il allait donner. Le P. Arbusti entrait sans doute à l'église par quelque porte particulière alors qu'elle était encore fermée au public. Il se plaçait non loin de la sacristie, entre deux colonnes, d'où il voyait tout à la fois le maître-autel et l'autel de la Sainte-Vierge. Or, dans les années 1782 et

1783, il vit bien souvent, plus de cent fois, dit-il, entrer dans l'église un pauvre qui venait s'agenouiller au coin de la balustrade du maître-autel. Ce pauvre était si mal en harnais que le religieux eut d'abord quelques doutes sur sa ferveur. Il se demandait s'il n'y avait pas dans ses prières plus de désirs d'une large aumône que de véritable dévotion. Bien d'autres avaient eu cette pensée : elle ne persévéra pas chez le professeur de théologie plus longtemps que chez le sacristain ou le gardien de l'église. La constance de ce mendiant suffisait à décourager les mauvaises interprétations. En outre, le P. Arbusti ne fut pas long à remarquer que l'église était déserte au moment où le pauvre y venait faire ses devoirs, les rares fidèles qui visitaient dans l'après-midi le Saint-Sacrement venant un peu plus tard. C'était cette solitude que Benoît recherchait, et vers la vingt et unième heure elle était absolue. Le P. Arbusti, retiré entre ses deux colonnes, restait invisible au serviteur de Dieu, qui, se croyant seul et loin de tout regard, se laissait aller aux impétuosités de son amour. Son cœur débordait en oraisons jaculatoires. Les paroles affectueuses et ardentes montaient à ses lèvres. Le tableau qui sert de rétable au maître-autel de l'église, derrière la statue de saint Ignace, représentait Notre Seigneur portant sa croix. Cette croix transportait et attirait le serviteur de Dieu. Il la regardait, il la convoitait, il étendait vers elle ses bras.

— « Ah ! s'écriait-il, c'est à moi cette croix, elle est due à mes péchés ; il ne convient pas que le juste se courbe pour la recevoir. Seigneur ! elle fait mal sur vos épaules. »

Il disait encore d'autres paroles analogues. « Je ne pouvais tout entendre, dit le P. Arbusti, sa voix était entrecoupée, son attitude répondait à ses discours. Je le voyais se dresser près de la balustrade. Il semblait vouloir la franchir pour atteindre la croix du Sauveur et en charger ses épaules. Ces transports de charité et d'amour de ce pauvre étaient vraiment extraordinaires. J'avais grand soin de me cacher, car j'aurais eu scrupule de les interrompre. Le spectacle était trop attachant. Bien des fois l'heure de la leçon était sonnée, et je prolongeais de quelques minutes ma station à l'église pour me donner la consolation de contempler encore quelques instants une si belle chose! Je ne puis dire, ajoute le P. Arbusti, l'avoir vu soulevé en l'air : la position de son corps était incompréhensible et tout à fait extraordinaire. Cela me paraissait bien le signe d'un feu et d'un mouvement surnaturels. » Après ces transports, ce pauvre était comme pâmé et épuisé de forces ; il pouvait à peine se soutenir, et il avait besoin de quelque temps pour se remettre. Le P. Arbusti se rappelait saint Philippe de Néri, dans ses excès d'amour, se laissant tomber à terre et paraissant réduit à la dernière extrémité.

XVI

GRATISDATA.

Il serait peut-être difficile de soutenir que la prière de Benoît, dans les dernières années de sa vie, avait acquis de nouveaux degrés de ferveur. Elle était d'un plus libre et plus rapide élan. Le Bienheureux, nous le savons, avait alors pour ainsi dire le plein domaine de lui-même ; par une grâce spéciale, ce domaine ne lui était plus contesté. Dans sa paix et sa tranquillité, débarrassé des inquiétudes de l'esprit et des tentations de la chair, il allait à Dieu avec une vivacité et une raideur qui ne rencontraient véritablement plus d'obstacles. On remarquait que ses contemplations ne s'aidaient presque plus de la lecture. Elles se succédaient sans interruption. Le Bienheureux, dans les églises, avait toujours volontiers un livre devant lui, mais à peine y arrêtait-il les yeux. Ce livre était peut-être uniquement pour garder une contenance et empêcher ceux qui l'entouraient de trop remarquer ses ravissements. Devant Jésus sacramenté, à peine le regard du Bienheureux se portait-il sur la Sainte Hostie que l'esprit était emporté. « On voyait bien, dit un témoin, que le Seigneur l'attirait continuellement, l'enlevait et le ravissait par ses communications : cela se comprenait à ses yeux,

à son visage, à toute sa tenue pendant qu'il adorait Jésus-Christ. »

C'est l'abbé Alessi qui parle ainsi, un prêtre expérimenté, sagace, pieux, que nous avons déjà nommé et qui s'était donné pour mission d'étudier la prière du Bienheureux. Il y trouvait une consolation extrême. « Quelle grâce! disait-il, et quel spectacle! Ce pauvre, d'aspect vil et abject, opprobre à tout le monde, était arrivé à un si haut degré de perfection, il était attiré à Dieu par une faveur si particulière qu'il se fondait dans les ardeurs de son amour. Son cœur était une fournaise embrasée. Il avait beau vouloir en renfermer les flammes, quelque chose s'en échappait au dehors. »

Le Bienheureux cherchait en vain les églises vides et les lieux obscurs. Il ne pouvait échapper aux regards. Les ignorants comme les habiles étaient surpris de sa manière de prier. Les gens d'un des palais avoisinant la Minerve avaient remarqué et s'étaient signalé l'un à l'autre ce pauvre qui entrait dans l'église aux heures où elle était à peu près déserte. Plusieurs avaient entendu la messe auprès de lui et faisaient grand cas de sa piété, de ses vertus et de ses lumières. L'un d'eux, comme le laboureur des religieuses de Monte-Lupone, poussa l'estime et la naïveté jusqu'à le prier de lui indiquer les bons numéros de la loterie. Énergiquement rabroué et tout confus de sa sotte demande, il n'en était pas moins plein de respect pour ce serviteur de Dieu. Un de ses camarades plus avisé, quand il voyait Benoît entrer dans cette église de Sainte-Marie sous la Minerve, s'y glissait furtivement afin de contempler un admirable spectacle. Le Bienheureux choisissait toujours sa place

avec soin, la plus retirée et la plus obscure. Le cocher Michelini le savait aussi bien que le P. Arbusti ou l'abbé Alessi. A la Minerve, le serviteur de Dieu se plaçait derrière un confessionnal, habituellement celui qui était vers l'autel de l'Annonciation : c'est là que Michelini l'a vu et que le prêtre Alessi l'a étudié bien des fois. « Dans ses extases, on eût cru, dit Michelini, qu'il allait s'enlever par les airs. » Il le dépeint comme d'autres ont déjà fait, dressant d'abord la tête, se levant, se renversant, hors d'équilibre. « Je ne pouvais m'expliquer ses mouvements, mais ils me semblaient un effet de la ferveur avec laquelle on voyait prier ce pauvre. »

Alessi rapporte à peu près les mêmes impressions, dans les mêmes termes. « Je n'ose affirmer, dit-il discrètement, qu'il y eût vraiment une élévation physique et réelle ; mais toute l'attitude du corps était si extraordinaire que sans une permission divine, il eût dû tomber à tous moments. » L'appréhension, nous le savons, a été fréquente, et la longue durée de ces attitudes confondait les spectateurs. Au dire des témoins, à la Madone-des-Monts, le Bienheureux aurait été trois heures consécutives hors de tout équilibre. Habituellement ces sortes d'extases avec élévation plus ou moins sensible du corps pouvaient durer jusqu'à une demi-heure. Dans les églises désertes, où le Bienheureux se livrait plus volontiers aux transports de son âme, les mouvements étaient encore plus désordonnés. Il se contenait toujours quand il pouvait supposer qu'il était en présence de témoins. « Je ne saurais décrire avec exactitude, dit encore Alessi, sa manière d'agir et je comprends que les mots soient insuffisants à la dépeindre ; il eût fallu voir et beaucoup réfléchir pour

percevoir quelque peu le degré de perfection où le Bienheureux était arrivé. » Le docte abbé explique qu'à son avis la prière du Bienheureux consistait surtout à contempler la présence divine, or c'était à l'aide de l'oraison que le Bienheureux s'élevait à la contemplation; il y arrêtait et y fixait toutes les forces de son âme; comme son intelligence était purifiée et purgée des choses humaines, entièrement détachée des désirs et des joies de ce monde, elle s'absorbait rapidement en Dieu et recevait de lui les lumières qu'il plaisait à sa puissance de communiquer à son serviteur. En recevant ces communications sublimes, l'âme vraiment humble dont nous voudrions écrire l'histoire gardait encore quelque puissance d'elle-même : « cela, dit Alessi, était une grâce spéciale obtenue par l'humilité de Benoît; il résistait à la violence des transports divins qui eussent dû l'élever dans les airs comme en avaient le sentiment tous ceux qui le voyaient. »

L'abbé Alessi, en expliquant ces opérations distinctes de la charité et de l'humilité chez le Bienheureux, définissait sa foi, « une foi illuminative. » Il se rencontrait ainsi, par la simple étude de ce qu'il voyait, avec les conclusions des confesseurs du Bienheureux. Marconi, qui avait aussi vu, reconnu et constaté ces élévations contenues qui emportaient le Bienheureux, ces attitudes désordonnées et indescriptibles de son corps hors d'équilibre, Marconi a constaté les illuminations intérieures de cette âme éclairée par ces grâces infuses que Gabrini se reprochait de n'avoir pas étudiées et remarquées autant qu'il aurait pu. Le P. Temple et les autres confesseurs sont tous d'accord sur les clartés sur-

naturelles que recevait Benoît et la perception des mystères les plus redoutables où pénétrait sa contemplation. Il ne faut pas s'étonner de l'apostrophe à la croix qu'entendit le P. Arbusti à Saint-Ignace. Les mystères de la passion étaient ceux où se fixait plus constamment la contemplation du Bienheureux, et où son regard avait, d'après le P. Almerici, par une illumination surnaturelle, pénétré plus avant. C'était aussi par la voie de la contemplation que le serviteur de Dieu était introduit dans les arcanes divins; il en rapportait ces vues précises, nettes et vivantes qui émervellaient ses directeurs.

Ces transports, ces sortes d'élévation, ces élans de l'amour du Bienheureux étaient, malgré toute sa volonté, si fréquents qu'il serait bien long d'en dresser ici une liste exacte, ni de rappeler les témoignages de ceux qui en ont été spectateurs à Notre-Dame des Monts, aux Saints-Apôtres, à la Minerve, à Sainte-Marie-Majeure, aux Saints-Côme et Damien, à Saint-Ignace et dans tous les sanctuaires fréquentés par le Bienheureux. Le P. Temple les avait déjà constatés à Lorette, et nous avons consigné le témoignage de l'abbé Valeri. Tous ceux qui avaient quelque peu arrêté leurs regards sur le Bienheureux étaient édifiés. Son mode de prier, la persévérance de sa prière, la ferveur de ses oraisons devant le Saint-Sacrement, le crucifix et les images de la Sainte-Vierge, la fixité de ses contemplations terminées volontiers par un soupir ou une exclamation plus ou moins étouffée : nous avons tout dit; nous avons parlé des mouvements désordonnés et des postures inexplicables du corps où la plupart des fidèles devinaient les emportements de sa ferveur. Faut-il encore citer quelques faits?

Sainte-Marie *in via lata* était presque toujours déserte l'après-midi, même pendant le chant de l'office du soir. La chapelle du Saint-Sacrement, dans cette église, est retirée et comme cachée. Un des chantres y avait plusieurs fois remarqué le Bienheureux, et s'était surtout édifié de ses regards fixés sur le tabernacle ou sur l'image de la Très-Sainte-Vierge quand elle était découverte. Un jour d'été avant vêpres, ce chantre était dans le chœur occupé à préparer les livres d'office. Il était seul avec un des bénéficiers. L'église, comme de coutume, était absolument déserte lorsqu'un long soupir, comme un gémissement, se fit entendre à l'improviste. Le bénéficier interrogea le chantre qui, après être resté un moment à réfléchir, répondit que sans doute c'était la prière d'un jeune homme, qui devait être vers la chapelle du Très-Saint-Sacrement. Ils s'approchèrent tous les deux, et ils virent le Bienheureux les bras en croix, la tête dressée vers le saint ciboire, tout le corps renversé en arrière, laissant son cœur éclater, avec une sorte de véhémence, en soupirs et en sanglots étouffés. « Nous ne pouvions voir son visage, dit le chantre Biagetti, je ne sais s'il était enflammé, mais quoique le Bienheureux fût à genoux devant la balustrade, il nous paraissait élevé de terre, et nous ne pouvions douter de son ravissement. Nous étions touchés et édifiés; nous le contemplions en silence lorsque la cloche du chœur, en appelant les prêtres à l'office, tira le serviteur de Dieu de son extase. » Le bénéficier Don Mathieu Tiatori, ému et pénétré, disait au chantre que la prière de ce pauvre pouvait donner à réfléchir, et qu'il y avait là de quoi confondre et édifier les ecclésiastiques.

Une femme que nous avons déjà nommée, Lucia Gaini Zecchini, qui, depuis les premières années où il avait paru au Colisée à l'Œuvre évangélique, connaissait le Bienheureux et se targuait de sa connaissance de la langue française pour lui adresser quelquefois la parole, le trouva, durant ce dernier carême de 1783, agenouillé près de la balustrade, à Notre-Dame de Lorette des Boulangers, vers la colonne Trajane. Elle avait examiné cent fois le Bienheureux dans sa prière, cent fois elle avait été témoin de ses mouvements et de ses attitudes extraordinaires. Elle connaissait son mode de contemplation, elle avait entendu les soupirs et les gémissements qui s'échappaient parfois de son cœur, elle se tenait édifiée, et la longue accoutumance à voir le pauvre ne lui avait rien ôté du respect que sa mère lui avait inspiré et qu'elle professait pour cet élu de Dieu. Elle le voyait, comme toutes les âmes pieuses que nous avons déjà nommées, aux prières des Quarante-Heures, dans les églises désertes, aux divers exercices des Confréries et en particulier assez régulièrement à celui de la Bonne-Mort, qui avait lieu tous les vendredis au Jésus.

Lucia Zecchini était de celles qui avaient une assez haute estime du Bienheureux pour triompher entièrement du dégoût qu'aurait pu éveiller sa personne, et elle aimait à se placer près de lui dans les églises, estimant que son voisinage l'édifiait et l'aidait à prier. Elle l'enviait, dit-elle ; et comme plusieurs des admirateurs de Benoît, elle allait jusqu'à se recommander intérieurement à lui, afin d'obtenir quelque chose de sa ferveur. La vivacité de ce désir la pénétrait parfois même jus-

qu'aux larmes. Lucia Zecchini, entrant donc dans l'église de Notre-Dame de Lorette, un mardi dans l'après-midi, lorsque le Saint-Sacrement était déjà exposé, vit le pauvre agenouillé devant la balustrade du maître-autel; elle alla se mettre près de lui. Benoît, selon sa coutume, avait les mains croisées sur la poitrine, les yeux fixés sur le Saint-Sacrement : il ne voyait rien, il n'entendait rien, il était à sa contemplation. La pieuse femme, à genoux près de lui, s'unissait de son mieux à cette oraison privilégiée, lorsqu'elle entendit des soupirs, et comme un gémissement contenu, inarticulé, plein de ferveur. Presque aussitôt elle vit tout le corps du Bienheureux tressaillir dans un mouvement si violent et si rapide que, malgré son expérience, elle crut le Bienheureux saisi d'un mal subit. Elle leva vivement les yeux vers son visage : il était pâle et semblait privé de vie : les yeux étaient fixés sur la sainte Eucharistie, le corps courbé, renversé, n'était pas appuyé sur la balustrade; les mains ne la touchaient pas, les genoux étaient élevés au-dessus de la marche, tout le poids du corps semblait reposer sur l'os de la jambe qui touchait encore le bord du degré où le Bienheureux était d'abord agenouillé. « S'il n'eût été absorbé en Dieu, ajoute Lucia Zecchini, il eût dû ressentir une douleur intolérable, et si le Dieu qui l'absorbait ne l'eût soutenu lui-même, il n'eût pu rester une seconde dans cette posture impossible. » Il y resta plus d'un quart d'heure, tout aliéné de sens et en extase. D'autres l'ont vu dans des situations analogues. Nous avons nommé l'abbé Brizi, à la Madone des Monts : combien encore dans cette même église l'ont remarqué dépassant de toute la poi-

trine, sans être debout, la table de communion assez élevée néanmoins pour que la tête seule d'un homme agenouillé puisse la dominer; encore faut-il ajouter que la structure des gradins de cette balustrade et leur élévation rendaient physiquement l'attitude encore plus inexplicable dans cette église que partout ailleurs.

Le bon Dieu témoignait qu'il attirait à lui ce pauvre si assidu à contempler sa divine présence et si rempli de la crainte de sa terrible majesté. Se bornait-il à l'attirer? La complaisance divine qui éclairait et illuminait intérieurement ce mendiant se complut quelquefois à marquer aux yeux des hommes l'éclat et le rayonnement de la lumière dont elle l'inondait.

Un matin d'hiver, le P. Blaise Piccilli disait la messe avant le jour au maître-autel de Notre-Dame des Monts, selon son habitude. Il y avait peu de monde dans l'église, et les assistants pouvaient à peine s'y discerner les uns les autres. Marie Poeti, que nous connaissons bien, reconnut le pauvre. Il arriva pendant le saint sacrifice et prit sa place accoutumée à genoux près de la balustrade. Marie Poeti ne fit pas grande attention à lui : elle était habituée à le voir, toutefois, à la petite lueur répandue dans l'église, elle distingua qu'il avait la tête droite, et elle ne douta pas qu'il n'entrât en contemplation. Elle entendait la messe et ne se préoccupait pas autrement de ce qui se passait dans l'église. Tout à coup le Bienheureux lui paraît entouré et tout brillant de lumière. L'église restait obscure, les assistants étaient dans l'ombre, et le visage de Benoît resplendissait d'une clarté extraordinaire, infiniment plus vive, plus claire, plus blanche que celle d'un grand nombre de flambeaux.

Les cierges du saint sacrifice étaient seuls allumés dans l'église ; si c'eût été un samedi, ce que nous ne savons pas, les deux qui brûlaient ce jour-là devant la Madone auraient en vain ajouté leur éclat. La lumière de ces quatre cierges ne pouvaient projeter sur le visage de ce pauvre la splendeur étincelante que voyait Marie Poeti. Elle était confondue et se sentait hors d'elle-même : elle admirait sans se rendre compte de ses propres impressions. Toutes ses facultés étaient absorbées au spectacle de cette lumière étincelante. Dans le rayonnement de cette lumière, elle voyait Benoît dépasser la balustrade de toute la poitrine : « Il devait être élevé au moins d'un palme, dit-elle, au-dessus du degré sur lequel il s'était agenouillé. » Ce ne fut que plus tard que Marie Poeti put réfléchir à cette position et à ce détail. Sur l'instant, elle était ravie, et elle avait tout oublié. Enfin, au bout d'une demi-heure environ, elle revint à elle, se cherchant pour ainsi dire, se demandant si elle dormait ou si elle veillait, s'interrogeant sur cette lumière qui rayonnait toujours à ses yeux. En cherchant ainsi à se reconnaître, elle ferma les paupières une minute ; quand elle les rouvrit, la lumière avait disparu. Benoît était humblement et dévotement courbé dans le demi-jour répandu par l'église. Marie Poeti le retrouvait dans sa position naturelle. Elle examina avec soin d'où aurait pu venir cette lumière qui l'avait ainsi ravie ; il n'y avait rien ; mais elle sentait, dans son cœur, une consolation, une joie, un épanouissement dont elle ne pouvait non plus se rendre compte et dont l'impression se renouvelait toutes les fois qu'elle pensait à cette incomparable lumière.

Au mois de février 1783, l'abbé Antoine Daffini, secré-

taire du cardinal Achinto, entrait sous le portique de l'église des Saints-Apôtres. Il pleuvait, l'abbé avait un parapluie à la main. Benoît était près la grande porte de l'église. En arrivant, l'abbé le voit enveloppé, de la tête aux pieds, d'une lumière resplendissante. L'abbé Daffini s'arrête tout surpris et il reste environ l'espace d'un *Ave Maria* à contempler ce qu'il prit d'abord pour un phénomène : c'est son expression. Il en cherchait la cause. Comme il tenait à la main son parapluie ouvert, il supposa quelque jeu du reflet de la lumière à travers l'ombrelle : il la ferma. Le curieux phénomène persistait toujours. La lumière scintillait autour du pauvre ; elle était plus intense et plus vive autour de la tête.

Trois semaines environ après, un autre ecclésiastique, l'abbé Ludgi Pompéi, se rendant à sa campagne, passait devant Sainte-Marie-Majeure. On était aux derniers jours du Carnaval, et le Saint-Sacrement était exposé à la chapelle Borghèse. L'abbé Pompéi entra dans la Basilique pour y faire son adoration. Il vit Benoît devant le Saint-Sacrement. Le Bienheureux, la tête droite, était dans l'attitude de la contemplation. Tout à coup, son visage lance des rayons, s'illumine rapidement et brille d'un éclat tel, qu'il semblait brûler. Des étincelles de feu ruisselaient de la tête du pauvre et descendaient sur le pavé de l'église. L'abbé les suivait instinctivement du regard pour voir où elles allaient se reposer et s'éteindre. Cette irradiation dura assez de temps pour que le prêtre fût bien assuré de la réalité du prodige, et pût se rendre compte de la distinction à faire entre la lumière solaire ou artificielle et cette merveilleuse splendeur. Elle s'éteignit brusquement. La face du pauvre, qui s'épa-

nouissait au milieu de ces rayons enflammés, reparut alors dans son état ordinaire de pâleur et d'épuisement. L'abbé Pompéi rendit grâces à Dieu d'avoir été favorisé de ce spectacle; il en conserva un vif souvenir : son impression était profonde. Le soir, en revenant de la campagne, il rentra dans la Basilique, il y retrouva à la même place le serviteur de Dieu qui n'avait pu s'éloigner de Jésus sacramenté (1).

Une des maîtresses pies, Barbe Fracassi, voyait le Bienheureux depuis bien des années, à peu près tous les matins, à la messe, à la Madone des Monts, à moins qu'elle ne fût appelée par le soin des écoles dans d'autres quartiers de la ville; encore lorsqu'elles étaient chargées d'écoles au loin, les maîtresses pies, dont la maison principale était aux Monts, nous le savons, entendaient la messe à la Madone les samedis, les dimanches et les jours de fête. Barbe connaissait ainsi fort bien le pauvre et toutes ses allures; elle s'intéressait à lui, et même elle avait eu quelques inquiétudes à son sujet, et s'était tourmentée de ne pas le voir communier. Elle avait été heureuse qu'une de ses compagnes, Madeleine Cecchini, eût dissipé ses doutes sur ce point, et lui eût affirmé avoir vu fréquemment le Bienheureux à la table eucharistique. Puisque Barbe voyait souvent le pauvre, elle l'admirait, et, comme plusieurs de ses compagnes, elle avait été maintes fois témoin des extases où l'emportait la contemplation. Les maîtresses pies en étaient venues

(1) Il est fait mention dans les témoignages imprimés des procès canoniques des deux prodiges dont furent témoins les abbés Pompéi et Daffini; mais les détails manquent. Nous avons emprunté ceux que nous reproduisons au livre de M. l'abbé Desnoyers qui dit citer les paroles des témoins.

à considérer ce spectacle avec admiration, mais sans étonnement. Elles constataient que les extases devenaient toujours plus longues, plus fréquentes, plus aisées pour ainsi dire. Barbe avait remarqué que le visage du Bienheureux s'y animait et s'y enflammait d'une façon extraordinaire. Dans ces derniers temps où le serviteur de Dieu était tout à fait épuisé de jeûnes, sa pâleur était devenue cadavérique, c'est le terme dont se servent la plupart des témoins. Or, tout à fait aux derniers jours de cette vie merveilleuse, une des dernières semaines de ce carême de 1783 dont le Bienheureux fit la Pâques en Paradis, et dont le commencement avait été marqué par l'irradiation à la chapelle Borghèse, Barbe, un matin, était à la Madone des Monts, assez près du Bienheureux qu'elle pouvait regarder en face. Elle le voyait, les mains jointes sur la poitrine qui n'atteignait pas le haut de la balustrade près de laquelle il s'agenouillait presque toujours. Son livre était ouvert devant lui ; le Bienheureux avait les yeux fermés. Tout à coup, Barbe voit une lumière rayonner au visage du pauvre et l'entourer comme d'une auréole resplendissante. On l'eût dit enflammé. A cet aspect, la maîtresse pie s'épouvante. La bonne fille ne songe nullement à une clarté surnaturelle : il lui semble que le pauvre prend feu, elle se tourne vers une de ses compagnes pour lui dire brusquement :

— « Mais ce pauvre brûle ! »

En parlant, elle se retourne avec promptitude vers le Bienheureux : elle vit que la flamme s'éteignait; elle tombait, et en tombant, jetait comme un dernier éclat sur le visage du serviteur de Dieu. Celui-ci, en ce mo-

ment, porta les yeux vers la maîtresse pie, il prit son livre, le changea de place, et resta dans sa sérénité habituelle. Barbe était confondue. Elle chercha vainement d'où pouvait venir cette lumière, elle n'aperçut rien dans l'église qui ait pu la produire. Toutefois, elle ne tira aucune conclusion de ce spectacle; elle n'interrogea même pas ses compagnes et ne leur communiqua rien de ce qu'elle avait vu. Elle n'y pensa plus. Ce ne fut qu'après la mort du Bienheureux que le souvenir de cette circonstance lui revint vivement à l'esprit, et elle n'hésita pas à croire surnaturelle cette lumière sans cause physique dont elle avait vu resplendir le visage du serviteur de Dieu. Elle crut aussi que son absence de mémoire dont elle ne se rendait pas compte dans une si notable circonstance, pouvait avoir quelque chose de providentiel. Dieu, à qui le Bienheureux résistait pour ne pas laisser manifester les illustrations de son âme, Dieu n'entre-t-il pas dans les vues de ses privilégiés? Tout en préparant les témoins de la gloire de son serviteur, il ménageait et caressait son humilité.

La lumière, dont le Bienheureux était pénétré, n'éclatait pas seulement en rayons sensibles autour de son visage; nous avons dit que beaucoup lui croyaient le don de pénétrer les cœurs. Son regard avait parfois éclairé les âmes. Quelques-unes lui étaient reconnaissantes des clartés dont, sans leur parler, il avait illuminé leur intérieur. Benoît avait naturellement une perspicacité singulière qu'avait encore affinée la délicatesse de sa vertu, et il était alerte, sans besoin de secours surnaturel, à reconnaître et à éviter ceux qui le voulaient pénétrer.

Le sacristain de Saint-Ambroise, l'abbé Perotti, qui avait autrefois, vers 1774, vu le Bienheureux au Colisée, le remarqua de nouveau, sans le reconnaître au mois de juin 1781, à la messe chantée pendant les prières des Quarante-Heures, à Saint-Ambroise. La piété de Benoît, à la grand'messe, avait un caractère particulier. Il portait à toutes les cérémonies une attention scrupuleuse qui frappait singulièrement, à la Madone des Monts; des témoins accoutumés à le voir journellement. Il suivait, les moindres mouvements du célébrant, et à l'Évangile il inclinait la tête en même temps que le diacre avec une dévotion qui ne surprenait pas, mais qui ravissait ceux qui le connaissaient le plus familièrement. Aussi le sacristain de Saint-Ambroise, l'abbé Perotti, fut-il extrêmement étonné de la manière dont ce pauvre déguenillé, qu'il ne reconnaissait pas, entendait la messe. La messe achevée, le pauvre resta à sa place, près de la balustrade de l'autel. Sa dévotion se prolongeait. A la fin elle parut au sacristain aussi inquiétante qu'édifiante. La journée s'écoula, en effet, sans que le fervent adorateur songeât à quitter son poste. Le sacristain crut de son devoir d'exercer une surveillance particulière. Aussi vers les trois heures de nuit, le moment étant venu pour lui de faire son heure d'adoration, afin d'avoir l'esprit en repos, l'abbé Perotti appela un des clercs de la sacristie et, lui désignant le pauvre, qui depuis le matin n'avait pas quitté la balustrade de l'autel il lui recommanda une exacte surveillance. L'adoration terminée, l'abbé Perotti ne trouva plus le mendiant : il était parti vers les trois heures et demie. Il était ainsi resté environ treize heures en adoration. Une

pareille dévotion était pour édifier et même pour surprendre le sacristain. Aussi reconnut-il aisément ce fervent adorateur, quelques mois après, aux Saints-Apôtres, à la bénédiction du lundi. Néanmoins, ce ne fut que plus tard, à l'église collégiale de Saint-Anastasie, où il se trouva auprès de lui à l'exercice des Quarante-Heures, que l'abbé Perotti se rappela clairement le pauvre qu'il avait autrefois vu au Colisée. Ce souvenir piqua sa curiosité d'autant que le pauvre tenait ouvert un livre, où l'abbé Perotti put reconnaître un livre français. Décidé à aborder ce dévot étranger, le prêtre prolongea sa station. Benoît ne faisait mine de bouger. L'abbé Perotti sortit de l'église et attendit sur la place en dehors. Vers les vingt-quatre heures, le pauvre quitta Jésus sacramenté, et l'abbé l'aborda pour lui faire l'aumône. Il lui donna un *gros*. Benoît voyant la pièce d'argent la rendit en remerciant : c'était beaucoup trop; une bajoque, si on voulait la lui donner pour l'amour de Dieu, suffisait bien pour lui : les quatre autres pouvaient être données à d'autres pauvres. Le Bienheureux indiquait ordinairement ainsi l'emploi à faire des aumônes qu'il refusait. Le prêtre fort édifié, ne manqua pas, dit-il, d'obéir à cette indication, et, en donnant une bajoque au pauvre, se recommanda à ses prières. Benoît remercia et s'éloigna. La curiosité de l'abbé Perotti s'était accrue au moins autant que son édification. Aussi, quelque temps après, retrouvant ce pauvre à Saint-Eusèbe, encore aux Quarante-Heures, il se mit tout près de lui pour le mieux observer. Benoît comprit son intention, se leva, traversa toute l'église et alla se placer de l'autre côté. L'abbé Perotti put admi-

rer la délicatesse de son humilité et la pénétration de son esprit, et, tout en se promettant plus de réserve à l'avenir, n'eut pas lieu de croire à une communication supérieure. On trouve dans l'histoire du Bienheureux d'autres exemples de cette pénétration subtile et aiguisée. Mais il y a aussi des faits d'un caractère différent.

Jacqueline Bombled était une des plus sincères admiratrices du Bienheureux : elle le connaissait depuis longues années. Cette fille, née d'un père français et picard, habitait le quartier des Monts tout près de Notre-Dame de Bon Conseil. Les pauvres de l'abbé Mancini s'y réunissaient volontiers ; et malgré tout ce que nous avons pu dire, à juste titre, de leur politesse et de leurs bons sentiments, leur réunion n'était pas toujours paisible ; leur présence dans l'église se révélait par des murmures, quelquefois des conversations et même parfois des disputes. La tenue du Bienheureux, sa réserve, sa piété, sa distinction le mettaient hors de pair. Jaqueline l'eut bientôt remarqué non pas au milieu, mais à part des autres pauvres. Elle le revit d'ailleurs plusieurs fois, dans l'après-midi aux divers exercices qui avaient lieu dans la même église. La dévotion et l'extrême pauvreté du mendiant avaient touché cette pieuse fille. Elle s'intéressa bien davantage quand elle découvrit, à l'accent dont il répondait aux prières, que ce pauvre devait être français. Elle le voyait dans diverses églises du quartier, notamment à la paroisse Saint-Sauveur, à cette neuvaine préparatoire de la fête de Noël que le Bienheureux suivait toujours avec dévotion. Mais ce fut surtout lorsque Jacqueline Bombled se mit à fréquenter Notre-Dame des Monts que le pauvre lui

devint tout à fait familier. Comme tant d'autres fidèles assidus à cette église, elle l'aimait véritablement et brûlait du désir de lui parler. Le respect la retenait, et nous connaissons la réserve que le recueillement du Bienheureux inspirait à ceux qui auraient le plus vivement désiré l'aborder. Jacqueline connaissait d'ailleurs toutes ses allures: elle avait été cent et cent fois témoin de ses contemplations à Notre-Dame des Monts; elle était édifiée sur ses pratiques de vertu, sur sa pauvreté et sur tout son mode de vie; il lui paraissait que la moindre parole qu'elle eût entendue de ce pauvre devait être pour elle une source de consolation. Un jour, elle vit le Bienheureux dans une des rues du quartier. Il était auprès d'une boutique. Jacqueline l'approche en lui tendant une pièce de monnaie. Le Bienheureux reste immobile ; elle le regarde au visage, il semblait en extase. Elle le touche légèrement au bras, il ouvre la main et elle y dépose sa bajoque, en lui disant de prier Dieu pour elle. Elle attendait une réponse et comptait de cette réponse prendre prétexte pour dire quelque chose encore et provoquer une parole d'édification. Benoît inclina la tête et sans desserrer les dents rentra dans son attitude contemplative . Jacqueline , décontenancée, passa son chemin. Ce qui excitait le désir de cette bonne personne, ce n'était pas seulement une vaine curiosité, ni même une pure avidité de consolation religieuse, elle était reconnaissante au Bienheureux et avait avec lui comme un lien spirituel.

Un jour, après avoir entendu la messe et fait ses diverses dévotions à Notre-Dame des Monts, elle se disposait à quitter l'église; Benoît était devant elle à sa

place ordinaire, perdu dans ses prières, son livre ouvert devant lui et les yeux au ciel, lorsque, sortant de sa contemplation et se tournant vers Jacqueline, il attache sur elle un regard sérieux et scrutateur. Jamais, pour ainsi dire, Jacqueline Bombled n'avait vu Benoît regarder personne à l'église ; néanmoins l'étrangeté de l'action ne la frappa pas. Mais le regard du Bienheureux la troubla et la pénétra, et pour ainsi dire la cloua à la place qu'elle était sur le point de quitter. Elle se demandait si le serviteur de Dieu avait quelque chose à reprendre en elle. Après l'avoir ainsi regardée, le Bienheureux retourne à sa contemplation ; puis il la quitte de nouveau et son regard sévère et persistant s'arrête de nouveau sur Jacqueline. Celle-ci était éperdue, il lui paraissait que le Bienheureux avait quelque chose à lui reprocher et qu'il la contraignait à rentrer dans sa conscience et à réfléchir sur son intérieur. Comme une lumière subite alors éclaira son âme; elle y distingua un défaut auquel elle n'avait point encore fait attention ; les larmes la gagnèrent quand elle songea que Benoît était sans doute inspiré de Dieu pour l'avertir. Elle ne put surmonter de longtemps son trouble ; et son émotion frappa sa servante quand elle fut rentrée chez elle. Elle resta ainsi agitée et perplexe plusieurs jours jusqu'à ce qu'elle se fût ouverte à son confessseur. Elle ne pouvait mieux faire : elle travailla énergiquement désormais à profiter de la lumière que Benoît lui avait inspirée, elle réagit contre le défaut qu'à l'aide de cette lumière elle avait reconnu dans son cœur; elle retrouva la paix et la tranquillité ; mais elle gardait à Benoît une reconnaissance ardente et profonde, et c'était

une épreuve pour elle de ne pouvoir s'en ouvrir au Bienheureux.

Tous ne tiraient pas de pareilles consolations de ces sortes de rencontres. Plusieurs trouvaient les regards de Benoît sévères et en étaient émus sans jouir des lumières dont Jacqueline Bombled avait été éclairée. Les regards du serviteur de Dieu n'avaient pas toujours d'ailleurs le même caractère. Tourné vers l'éternité, ils s'arrêtaient peu sur le prochain. Cependant Barbe Fracassi, que nous connaissons bien, toujours préoccupée du serviteur de Dieu, et touchée de compassion en examinant le délabrement de ses vêtements, avait un jour formé le charitable projet de lui donner une chemise. Elle pouvait disposer d'une de celles de son frère et ne voulait pas s'attribuer le mérite de cette aumône. *C'était l'Octobre*, comme elle dit, et plusieurs des maîtresses pies chargées des écoles dans les campagnes étaient à Rome, à la maison de la Madone des Monts. Barbe s'adressa à la maîtresse d'école de Castel-Gandolfo, lui désigna le pauvre et lui expliqua comment il fallait faire. Elle voulait respecter les délicatesses du Bienheureux, et elle n'aurait pas osé agir avec la rondeur de l'ancien jésuite Fraja, qui avait apporté au serviteur de Dieu un chapeau en pleine église. La messagère que Barbe avait choisie, Angèle Trotti, devait appeler le mendiant en dehors de l'église, dans le couloir où nous avons vu que Mélis l'avait attiré plusieurs fois. Angèle accomplit fort bien et de point en point sa commission. Elle remit au pauvre la chemise et se garda de lui désigner la personne qui la lui faisait donner. Benoît reçut cette charité en souhaitant que le bon Dieu en

tînt compte au bienfaiteur. Il retourna aussitôt à sa place, près du maître-autel, et, regardant Barbe, lui fit un signe de tête comme pour la remercier. Barbe, surprise, crut d'abord à quelque indiscrétion de la messagère; mais sur les assurances que lui donna sa compagne, elle dut supposer qu'une lumière particulière avait désigné au Bienheureux la main d'où lui venait cette aumône. Cette petite circonstance n'était pas pour ôter à Barbe Fracassi la haute opinion qu'elle avait des communications divines dont à son avis devait être privilégié ce mendiant.

Marie Romolini, femme du doreur Antoine Cervotti, se vit pénétrée d'une façon plus directe et plus précise. Cette femme connaissait le Bienheureux de longue date. Dès l'année 1776, elle l'avait remarqué à Saint-Marie Libératrice, où elle entendait souvent la messe. Les pauvres de l'œuvre évangélique se réunissaient parfois dans cette église, pour de là se rendre processionnellement au Colisée faire l'exercice du chemin de la Croix. Marie Romolini les y avait suivis souvent, et elle avait distingué facilement au milieu du tumulte de ces pauvres gens la discrétion et la piété du Bienheureux. Cette femme, qui demeurait sur la place de Venise, avait un jardin dans la campagne, du côté des SS. Jean et Paul, Elle y allait de grand matin, pendant l'été, et traversait le Colisée. Elle retrouva là son pauvre de Sainte-Marie Libératrice, dans une niche, derrière une des stations où, comme nous le savons, il avait quelque temps élu une sorte de domicile sur un peu de paille. Marie Romolini ne pouvait plus désormais oublier le Bienheureux; et encore qu'elle le perdît de vue quelquefois de longs

intervalles, elle le reconnaissait toutes les fois qu'elle l'apercevait de ses fenêtres ou le rencontrait dans les rues. Comme tant d'autres, elle le voyait encore aux Quarante-Heures et avait appris à connaître sa dévotion pour Jésus sacramenté. Elle le voyait à Saint-Marcel, en outre, à la chapelle de l'*Addolorata*, particulièrement le vendredi, où avaient lieu des exercices en l'honneur de la Compassion de la Très-Sainte Vierge. Le même jour, elle retrouvait son pauvre à l'exercice de la bonne mort, au Jésus. Il n'en fallait pas tant pour être pleinement édifié; aussi cette femme estimait-elle justement l'intérieur de ce mendiant une ardente fournaise d'amour; et elle ne pouvait voir le Bienheureux en contemplation sans être touchée elle-même jusqu'aux larmes. Dans l'hiver de 1783 elle remarqua l'état de faiblesse où était tombé le serviteur de Dieu; elle le connaissait assez pour supposer qu'il pouvait bien se laisser manquer de la nourriture nécessaire. Elle l'aborda un jour et lui recommanda de passer chez elle recevoir quelque aumône. Benoît n'y manqua pas. Il se plaçait à la porte, et la pieuse femme descendait lui remettre un morceau de pain. Ce petit commerce de mendicité et de charité se renouvela quatre ou cinq fois. Marie Romolini, en bonne chrétienne, avait l'habitude de l'aumône, et elle nourrissait des dessertes de sa modeste table un pauvre vieux qui venait quotidiennement les recueillir. En voyant la misère et l'incurie de Benoît, et en songeant que le pauvre vieux avait l'industrie de se rendre encore utile dans certaines maisons où on lui donnait à peu près sa nourriture, elle songea qu'elle ferait bien de réunir toutes ses ressources, pour subve-

nir, autant qu'elle pourrait aux besoins du serviteur de Dieu qui lui paraissait plus dénué que personne. Elle recommanda donc à Benoît de venir désormais tous les jours, et qu'elle aurait toujours quelque chose à lui donner. Le serviteur de Dieu répondit par un geste négatif, et sa charitable bienfaitrice s'informa de la raison de ce refus.

— « C'est, répondit-il, que vous voulez priver un autre pauvre de cette aumône. »

Marie Romolini, qui n'avait parlé de son projet à personne, fut confondue. Ne pouvant nier d'ailleurs et ne sachant que répliquer, elle dit au serviteur de Dieu qu'il n'avait pas à s'inquiéter de cela, et qu'elle était maîtresse de faire l'aumône à qui elle voulait. Benoît ne contesta pas : il salua et ne revint plus, laissant cette femme tout aussi surprise du détachement de ce pauvre que des lumières particulières dont il était gratifié.

Lucia Zecchini, qui avait eu maintes fois occasion de s'apitoyer sur la sordidité et l'insuffisance des vêtements du serviteur de Dieu, avait le dessein de l'habiller. Elle avait nourri ce projet avec complaisance et s'en faisait une joie. Rencontrant le Bienheureux à la porte du Jésus, à l'exercice de la bonne mort, elle l'appela dans l'intention de lui recommander de passer chez elle. Le Bienheureux ne la laissa pas parler, mais la prévenant, se mit à la remercier, l'assurant qu'il n'avait aucun besoin d'habits et qu'un bienfaiteur venait de l'en fournir presque entièrement. Il entr'ouvrit même sa redingote gris-cendré, et fit voir qu'il était en effet tout nouvellement équipé. La bonne Lucia devait être satisfaite de reconnaître que ce pauvre, dont le délabrement lui

avait fait si souvent compassion, était vêtu un peu mieux que d'habitude; toutefois, elle se faisait une telle fête de pourvoir aux besoins de ce pauvre, qu'elle fut dépitée d'avoir été prévenue, et dépitée jusqu'à en pleurer. Le mendiant lui recommanda de donner à un autre l'aumône qu'elle lui avait destinée.

Ce qui ajoutait à la surprise de Lucie, c'est qu'elle accostait le mendiant pour la première fois, et elle ne se rendait pas compte comment il pouvait la connaître et encore moins connaître ses intentions. Elle supposa une clarté surnaturelle. Pouvait-elle supposer autre chose ? Ce qu'elle vit et connut plus tard des contemplations du Bienheureux n'était pas pour la détourner de cette pensée. Si bien vêtu que se trouvât Benoît, son désintéressement semblait peut-être aussi extraordinaire que sa pénétration. Le mari de cette Lucie, Jean Rinaldi, en resta confondu. Il en parlait un jour à son beau-frère, Antoine Zecchini, mais celui-ci avait mauvaise opinion du pauvre. Il le connaissait pour l'avoir trouvé un jour à sa porte et en avait gardé méchante impression, d'autant que la femme de cet Antoine, qui relevait alors d'une longue maladie dont les frais avaient mis quelque gêne dans le ménage, avait voulu faire une aumône à ce mendiant. Le mari ne s'estimait pas alors dans une position à avoir beaucoup de générosités. Il le dit à sa femme qui persista de son côté en soutenant qu'une petite aumône ne peut jamais porter préjudice à une maison. Le mendiant entendit tout le débat, immobile, la tête basse, les mains cachées dans ses manches, et ne se retira pas sans emporter l'aumône de la convalescente.

Antoine en savait mauvais gré à ce pauvre : il trouvait dans le délabrement de son costume comme une forfanterie et un calcul, quelque chose du procédé d'un vaurien pour apitoyer les gens et surprendre leurs charités. Cependant les éloges que Lucie et son mari faisaient de ce mendiant engagèrent Antoine à le surveiller avec attention. Il surprit le Bienheureux distribuant les aumônes qu'il venait de revevoir. Cela confondait les mauvaises préventions ; et Antoine Zecchini commença à partager les sentiments de Jean et de Lucia et même à faire parfois l'aumône à ce mendiant. Cependant la femme de cet Antoine était morte. Un jour du carême de 1783, à l'issue de l'église Saint-Fançois de Paule, où avaient lieu les Quarante-Heures, Zecchini rencontre le pauvre et lui donne une bajoque, en lui recommandant de dire un *Pater* et un *Ave*, pour la charitable défunte. Benoît relève vivement la tête et répond rondement :

— « Elle n'en a pas besoin ! »

Cette brusque affirmation surprit Zecchini : il s'émut et se troubla. Réfléchissant plus tard à la parole et à la vertu du Bienheureux, il lui était doux de penser à une illumination surnaturelle ; et il se croyait fondé à voir dans cette réponse une assurance du salut de sa femme.

Zecchini n'était pas seul à supposer que le Bienheureux pouvait avoir quelques communications de l'état des âmes après leur mort. Il arrivait parfois au serviteur de Dieu de consulter ses confesseurs sur les obligations que lui imposaient les aumônes qu'il avait reçues : ces scrupules, à leurs avis, venaient de la connaissance qu'il paraissait avoir de l'état des âmes pour lesquelles on lui recommandait de prier.

L'abbé Marconi, en particulier, avait d'autres indices de ce don du Bienheureux de voir au delà de ce monde, de prédire les choses futures, de pénétrer les cœurs et les sentiments du prochain. « Ce privilége, disait-il, avait servi à la conversion de plusieurs pécheurs » : il en avait aussi des preuves personnelles.

Il avait composé pour la préparation à la confession et à la communion un petit livre des maximes et des exemples de saint Louis de Gonzague. Il avait songé à donner un exemplaire de cet ouvrage au Bienheureux. C'était un témoignage d'intérêt qu'il croyait pouvoir offrir à son pénitent. Toutefois, il réfléchit que le Bienheureux n'avait pas besoin de direction ni d'encouragement pour se préparer aux sacrements, et que d'ailleurs sa conscience était si délicate qu'on pouvait craindre d'éveiller chez lui des inquiétudes et des scrupules. L'abbé renonça à son projet. Il n'avait eu l'occasion d'en parler à personne. Quel fut son étonnement, quand au confessionnal, Benoît se prit à l'entretenir du don qu'il avait pensé à lui faire et du changement de ses résolutions. « Je sentis, dit Marconi, la chaleur me monter au visage, en m'entendant révéler une intention qui n'était connue que de Dieu et de moi. J'interrompis vivement le pénitent et, pour ne lui rien faire connaître, je lui dis de faire ce qu'il était venu faire et de se confesser. »

Un autre jour, Marconi pouvait disposer de quelque aumône et en voyant l'extrême misère du serviteur de Dieu, dont il connaissait si bien les vertus, il songea à lui en faire part.

C'était bien la coutume du prêtre de ne jamais rien

donner à ses pénitents. Il eût craint de les voir venir au confessionnal pour rechercher des aumônes plutôt que pour demander l'absolution. Ce danger n'était pas à redouter avec Benoît ; toutefois Marconi, réprimant une sensibilité purement humaine, résolut de ne point faire d'exception à sa règle et d'y rester fidèle même envers Benoît. Or celui-ci, venant se confesser, se mit un jour à parler au confesseur du projet, qu'il avait formé et ensuite abandonné, de lui venir en aide. Cette fois Marconi, tout surpris encore de voir découvertes ses pensées intimes, fut plus maître de lui : interrompant le pénitent et coupant le discours, il lui dit :

— « Mon fils, je suis au confessionnal pour faire l'aumône spirituelle et non la temporelle. »

Benoît se confondit, reconnaissant que lui aussi venait au confessionnal pour ses besoins spirituels.

Ces petites circonstances, bien que fort nettes, paraîtront peut-être chétives pour manifester les lumières prophétiques du serviteur de Dieu. Peut-être avaient-elles pour objet de préparer l'esprit du confesseur ? A quelque temps de là, en effet, Marconi vit venir son pénitent dans un état de trouble extraordinaire. « Jamais, dit l'abbé, je ne l'ai trouvé dans une agitation aussi violente. Il avait vu, disait-il tout éperdu, il avait vu ses propres obsèques, et une grande foule de peuple rendait des honneurs à son misérable corps. » Il s'arrêtait à ces paroles, suffoqué, dans un sentiment de désolation et d'horreur indicible. Sur les instances du confesseur, il ajouta, avec des soupirs, que le Saint-Sacremement était enlevé et que les honneurs préparés pour la sainte Eucharistie étaient rendus à son corps. Il parlait en outre

avec une douleur extrême d'outrages commis contre Dieu au milieu de l'immense foule. Pendant qu'il parlait avec une vivacité, une abondance et une clarté tout à fait extraordinaires, les faits dont il entretenait le confesseur se manifestaient aux yeux de ce dernier dans une sorte d'apparition. L'abbé Marconi voyait une église où tout semblait disposé pour l'exposition du Saint-Sacrement : les cierges étaient allumés, cependant il n'y avait point d'ostensoir. Il y avait une grande quantité de peuple, « tout le monde, » disait le serviteur de Dieu avec épouvante. Ce peuple se pressait du côté de l'épître et portait son attention sur tout autre chose que le Saint-Sacrement. Cette manière de vision abstraite, idéale, ne produisit aucune lumière à l'intelligence de l'abbé Marconi. Il avait, aux premières paroles du Bienheureux, supposé que le bon Dieu voulait illustrer par des signes sensibles la mort d'un homme de si grande vertu : cette pensée était juste et raisonnable, le confesseur n'avait aucune répugnance à y acquiescer. Mais la seconde partie de la révélation déconcerta son interprétation. La substitution du corps au Saint-Sacrement surtout était incompréhensible. Marconi se persuada qu'il y avait là une tentation du démon contre l'humilité du serviteur de Dieu. Il le consola, lui dit que de telles fantaisies suggérées à la faiblesse de son esprit ne devaient pas le troubler, qu'il n'y avait aucune faute de sa part, que d'ailleurs ces imaginations étaient de tout point vaines, que dans le Saint-Sacrement s'adore le vrai fils de Dieu incarné, tandis que lui, le pauvre mendiant, n'était qu'une misérable créature. Benoit acquiesçait à ces paroles. Tout ce qui pouvait l'humi-

lier était bien venu de lui. Il baissait la tête, se confondait et s'apaisait.

Marconi resta frappé de cette communication, bien qu'il ne pût en découvrir le sens. Il en entretint plusieurs des docteurs du collége Romain, tout particulièrement le docteur Natalis del Pino qui connaissait le serviteur de Dieu. Plus tard, les deux docteurs eurent séparément et presque subitement, au même moment, la pleine intelligence des faits qui avaient été annoncés et qui s'accomplirent à la lettre, comme on verra dans un des chapitres suivants.

Le serviteur de Dieu fit encore d'autres prédictions. Il parlait de grands désastres en France, et Rome, à son avis, nous l'avons vu, ne devait pas être épargnée si elle ne se convertissait pas. Quand son pénitent l'entretenait de pareilles choses, Marconi n'insistait pas et ne s'y arrêtait pas. Comme avait fait Gabrini, dans la crainte d'alarmer cette âme, il glissait et se bornait à affirmer que ces sortes de suggestions étaient étrangères à la volonté et qu'elles ne pouvaient être des fautes. Peut-être n'était-il pas fort éloigné de croire qu'il y avait là de véritables tentations : en tous cas, il ne s'en éclaircit point ; et lorsque, plus tard, il vit les désastres de l'Église et les triomphes de la révolution en France, il crut à l'accomplissement des événements annoncés par Benoît Labre. Il s'imaginait que le feu, dont l'entretenait le serviteur de Dieu et que celui-ci voyait courir d'un lieu dans un autre à travers les divers endroits qu'il avait visités en France, était le feu de la fureur populaire, et que la prophétie était entièrement réalisée dès 1794 et 1796, quand Marconi déposait au procès aposto-

lique. Ne se trompait-il pas? Le feu et les incendies dont les noms revenaient sur les lèvres de Marconi, quand il rapportait ce qu'il savait des visions du serviteur de Dieu, n'avaient-ils pas une signification précise et naturelle qui, après avoir atteint Paris, pourrait encore menacer d'autres villes de France?

Si nous n'avons aucun détail des pèlerinages de Benoît Labre à Paris, à Montmartre, à Sainte-Geneviève et à la Sainte-Couronne, est-il impossible que le serviteur de Dieu, en se rendant du diocèse de Séez à celui d'Autun, de la Trappe à Sept-Fons, ait traversé la capitale, que devait un siècle plus tard ravager le pétrole? La tradition certifie que le serviteur de Dieu s'est arrêté à Lyon. De Dardilly, il a certainement contemplé le clocher de Fourvière. Lyon, si longtemps préservé par Marie, est-il destiné à voir à son tour s'attacher à ses monuments et à ses murailles le nouvel engin de destruction que la fureur de la Commune a emprunté aux exploits des envahisseurs de la France?

Nous nous bornerons à reproduire sur ce point le témoignage intégral de Marconi: « Souvent il m'a dit qu'il voyait le feu parcourir d'un lieu à un autre les ivers endroits *où il avait logé* durant ses voyages en France. Il m'en parlait comme d'une manière de tentation. Je me souviens bien d'avoir songé à lui demander les noms de ces diverses localités, mais je me ravisais, craignant que ce ne fût inutile et surtout pour ne pas entretenir ce qu'il me donnait comme une sorte de tentation et ne pas y donner trop de poids. Je m'abstins, me contentant de lui dire de n'y point penser, et que dans toutes ces suggestions, fantaisies ou tentations, il n'y avait

aucune faute de sa part. Alors, certainement je ne comprenais pas : aujourd'hui, après tout ce qui s'est passé dans le royaume de France, j'ai pensé que ce n'étaient pas là tentations, ni suggestions, mais bien illustrations divines ; et ces incendies qu'il disait voir brûler en divers endroits de la France prophétisaient l'avenir de ce royaume. »

L'humble Benoît était ainsi favorisé de lumières prophétiques ; par une particulière permission de la Providence, elles avaient trait plus spécialement aux honneurs qui devaient lui être rendus après sa mort : ce sujet revenait avec insistance sous ses yeux. Les personnages qui devaient être plus tard mêlés aux procès et au succès de sa cause lui étaient tour à tour désignés et pour ainsi dire proposés. L'évêque d'Amelia, l'abbé Pinchetti si vivement ému du regard scrutateur que le Bienheureux avait attaché sur lui à la Minerve, en chercha longtemps la signification. Il crut la reconnaître lorsqu'il se trouva un des collecteurs chargés de solliciter et de réunir les aumônes des fidèles jaloux de pourvoir aux frais de la cause du Bienheureux mendiant. L'évêque ne pouvait s'empêcher de croire qu'à la Minerve le Bienheureux l'avait examiné et agréé.

Le P. Palma, un des ouvriers pies, avait dans l'église de la Madone des Monts son confessionnal du côté de l'orgue. Quelques jours avant sa mort, le Bienheureux avait passé la matinée à l'église comme à l'ordinaire, et il se dirigeait vers la porte lorsque, passant devant le confessionnal du P. Palma, il s'arrêta tout à coup, considéra quelque temps le religieux qui confessait en ce moment, puis se prit à sourire et de la tête à faire de

petits saluts en signes d'assentiment. Ces gestes, tout à fait en dehors des habitudes recueillies du Bienheureux dans les églises, étonnèrent beaucoup les témoins : plusieurs crurent en trouver l'explication lorsque le P. Palma devint le postulateur de la cause du Bienheureux : ils pensèrent que le serviteur de Dieu avait connu ce choix par une lumière divine et l'avait agréé.

Dans le même temps, le Bienheureux selon sa coutume quittait un jour l'église vers midi. Quant il sortait de sa place, près du maître-autel, il traversait d'ordinaire l'église, recueilli, absorbé, récitant souvent quelque psaume et gagnait la porte sans regarder ni à droite ni à gauche. Cette fois, au grand étonnement des spectateurs qui connaissaient ses allures, il s'arrêta tout à coup au milieu de la nef, et debout, se tournant du côté de l'épître, se prit à fixer les yeux sur un point du sol. Il demeura ainsi quelque temps, reprit sa marche, puis, s'arrêtant encore, ramena de nouveau son regard vers le même point. Marie Poeti était présente. Etonnée, elle suivit la direction du regard du Bienheureux, sans reconnaître ce qui pouvait ainsi l'occuper. La merveille néanmoins était grande de voir le serviteur de Dieu debout au milieu de l'église, regardant autre chose que le tabernacle ou l'image de la Madone. Il reprit sa marche, et deux fois encore, il s'arrêta pour se retourner et ramener ses yeux vers le sol de l'église du côté de l'épître. Marie Poeti, qui avait remarqué ce manége, crut en trouver l'explication plus tard lorsqu'elle vit ouvrir le sol et creuser la fosse où reposa le corps du Bienheureux du côté de l'épître, à l'endroit même que Benoît avait regardé à diverses reprises avec tant d'in-

sistance. Elle resta persuadée qu'il avait connu le lieu de sa sépulture.

Ces lumières privilégiées n'étaient pas l'unique témoignage de la complaisance divine envers son serviteur, et la puissance de Benoît, nous en avons déjà cité des exemples, s'est parfois exercée en faveur du prochain. Un des enfants de chœur de l'église de Notre-Dame des Monts était atteint de scrofule, et sa mère lui dit de se recommander au pauvre de la Madone. L'enfant suivit cet avis avec simplicité : il pria Benoît, en lui montrant son mal, de le recommander à Dieu. Benoît, ému de compassion, l'engagea à prendre de l'huile de la lampe brûlant devant l'image miraculeuse et à en faire trois jours de suite une onction sur la plaie en récitant trois *Ave Maria.* L'enfant fit ainsi. Dès la seconde onction, il se trouva guéri. Graziosi, un ancien jésuite dont nous avons parlé, que le Bienheureux avait aussi dans ses derniers jours regardé avec insistance et d'une manière insolite, Nicolas Graziosi, qui dépensa un grand zèle et beaucoup de lumières au service de la cause du Bienheureux, avait voulu voir cet enfant et avait constaté à sa gorge les cicatrices de son ancien mal.

Les pauvres hôtes de Saint-Martin avaient été témoins d'une autre guérison. La femme d'un palefrenier du voisinage vint un jour à l'hospice recommander au Bienheureux de prier pour son mari. Ce pauvre homme souffrait d'une fistule que les chirurgiens déclaraient incurable. Le serviteur de Dieu promit à cette femme de prier à ses intentions. Le lendemain, le malade était guéri. Zittli, qui avait vu sur la route de Lorette un enfant dont on attribuait la guérison au Bienheureux,

Zittli avait été témoin d'autres faits analogues à Rome. On ajoute qu'il avait lui-même en quelques circonstances éprouvé le bienfait des prières de son ami. On parle encore d'autres guérisons. Barbe Fracassi en dépose même. Toutefois ces diverses guérisons ne paraissent pas avoir été bien notoires, et les pièces imprimées du procès ne s'y arrêtent pas.

Une merveille plus remarquée est celle de la réduplication du Bienheureux. Pourquoi Dieu lui accorda-t-il ce privilége? Pourquoi ménagea-t-il tant de fois la stricte exécution du règlement du petit hospice Saint-Martin tout en condescendant à l'ardeur de son serviteur et à son désir d'honorer Jésus sacramenté? Le fait est certain. Il est avéré que le Bienheureux, une fois admis à Saint-Martin, n'enfreignit jamais le règlement. Tous les soirs, vers la vingt-quatrième heure, il était à l'hospice. Quand les pauvres étaient entrés, les portes étaient closes. Le custode prenait les clefs qu'il ne confia jamais à personne. Aucun des habitants de l'hospice ne pouvait sortir que le lendemain matin après la prière faite en commun. Ils ont tous vu le serviteur de Dieu faire le soir la prière au milieu d'eux, ils l'ont ensuite vu souvent prolonger ses prières au pied de son lit. Il n'y a pas eu d'exception ; et cependant des témoins en foule attestent avoir vu le Bienheureux maintes fois, la nuit, aux prières des Quarante-Heures. Nous avons nommé le sacristain de Saint-Ambroise, le prêtre Perotti, qui l'a surveillé jusqu'à la troisième heure de nuit et qui atteste que le Bienheureux n'a quitté l'église de Saint-Ambroise que vers la quatrième heure. Antoine Pannelli, ce dévot fidèle des Quarante-Heures, a vu plusieurs fois le

Bienheureux passer la nuit en adoration à la Trinité des Pèlerins. Les prières des Quarante-Heures, par un privilége spécial, avaient lieu à la Trinité des Pèlerins tous les mois. Tous les mois, le Saint-Sacrement restait exposé durant les nuits du premier dimanche au lundi et mardi suivants. Dans les derniers mois de la vie du Bienheureux notamment, Pannelli l'a remarqué à cette église plusieurs fois durant ces nuits.

Le serviteur de Dieu, tant qu'il n'avait pas logé à l'hospice, avait toujours été dévot aux cérémonies de la nuit de Noël. Une fois admis parmi les hôtes de Saint-Martin, put-il satisfaire sa dévotion ? Le règlement de l'hospice ne fléchissait pas; ses portes, le 24 décembre comme les autres jours, étaient fermées à la vingt-quatrième heure du jour, après l'entrée des hôtes. La nuit de Noël 1782, les maîtresses pies remarquèrent le Bienheureux à Notre-Dame des Monts ; il assista à toutes les fonctions de la nuit, à sa place habituelle près du maître-autel. Elles le remarquèrent baisant avec ferveur le saint *Bambino*. Dieu n'avait pas refusé de renverser les lois de la nature pour procurer cette satisfaction à la piété de son serviteur. On ignore combien Dieu est bon, et quelle complaisance il déploie à remplir les désirs de ceux qui veulent le servir et l'aimer.

Parmi les amis du serviteur de Dieu, il en était un que nous n'avons pas encore nommé, et dont nous aurons à parler longuement au moment de la mort de Benoît. Le boucher François Zaccarelli avait deux fils dont le plus jeune, Pierre-Paul, âgé d'environ vingt-quatre ans, n'avait jamais fait grande attention au Bienheureux. Il savait son nom ; il n'ignorait pas que son

père faisait grand cas de ce pauvre. Un jour, Pierre-Paul entre pour prier à Notre-Dame des Monts. C'était dans le voisinage de cette église que son père tenait son étal. Le jeune homme remarque en prières le pauvre que son père connaissait. La prière de Pierre-Paul ne fut peut-être pas très-longue, et Benoît priait encore quand le garçon sortit de l'église. Il la quittait pour se rendre à une autre, et il s'achemina vers Saint-Nicolas de Tolentino, où avaient lieu ce jour-là les prières des Quarante-Heures. Pierre-Paul marchait résolûment dans l'agilité de ses vingt-quatre ans. Il fut bientôt à Saint-Nicolas. En entrant dans l'église, quel est son étonnement ! Benoît, qu'il avait laissé à la Madone des Monts, était en adoration devant le Saint-Sacrement. Pierre-Paul Zaccarelli ne pouvait en croire ses yeux. Par quel chemin, avec quelle agilité, ce pauvre avait-il pu venir ? L'adoration de Pierre-Paul devant le Saint-Sacrement fut ce qu'elle put. Il voulait parler à Benoît. Il l'attendit dans l'église d'abord, en dehors ensuite. Enfin Benoît sortit. Zaccarelli l'aborde et se met à marcher près de lui, le questionnant. Benoît allait sans regarder et sans répondre. Nous connaissons ses allures. Pierre-Paul ne se décourage point : il invoque le nom de son père :

— « Depuis combien de temps avez-vous vu mon père ? » dit-il.

Benoît lève les yeux, reconnaît le fils de Zaccarelli et répond d'un seul mot :

— « *Hier* ou *ce matin*, » je ne sais lequel, et n'en dit pas davantage,

Il laisse sans réponse les autres questions de Zacca-

relli qui s'attache à ses pas et tourne avec lui quand il prend la rue qui mène aux Thermes de Dioclétien. Avant d'arriver à la place des Thermes, Zaccarelli voit venir à eux une troupe de bœufs. Ce troupeau appartenait à un ami du jeune boucher, et il prévient son compagnon de route qu'il faut se garer parce qu'il y a là des bêtes dangereuses. En parlant ainsi, Pierre-Paul donne l'exemple et se place le long d'un mur. Benoît ne paraît pas entendre et continue sa route par le milieu de la rue. Pierre-Paul voit les animaux respecter le mendiant et se ranger pour lui faire place. Ce n'était peut-être pas pour étonner beaucoup le jeune homme. Ce n'était pas non plus pour le détourner de son dessein. Aussi, le troupeau passé, il a bientôt rattrapé le Bienheureux qui semblait se diriger vers Sainte-Marie Majeure. Benoît, en dépit de toutes les questions, gardait le silence. A peine s'il faisait quelque mouvement de la tête en réponse aux diverses interrogations de son interlocuteur. Entre autres choses, celui-ci lui disait :

— « Je vous ai vu tout à l'heure, et je vous ai laissé dans l'église de la Madone des Monts. Vous allez lentement, moi je marche vite, et pourtant je vous ai retrouvé à Saint-Nicolas de Tolentino : comment avez-vous fait ? »

Benoît marchait toujours et Zaccarelli ne le lâchait pas. Il comprenait bien que sa compagnie et surtout son entretien ne plaisaient guère au Bienheureux ; il ne pouvait cependant se décider à le quitter ; il eût voulu un éclaircissement. Ils entrèrent ensemble à Sainte-Marie Majeure. Zaccarelli n'y demeura pas encore bien longtemps. Il ne s'éloigna pas toutefois : il attendit sur

la place que Benoît sortît. *L'Ave Maria* allait sonner quand le serviteur de Dieu quitta l'église. Il prit la rue qui conduit au monastère de Sainte-Lucie *in Selce.* C'était le chemin de l'hospice. Zaccarelli le quitta enfin à un détour de rue, sans avoir eu aucune explication sur la rapidité de son transport de Notre-Dame des Monts à Saint-Nicolas. Avant de laisser aller ce pauvre, envers qui il avait conscience d'avoir été importun, il voulut lui faire une aumône. Il lui offrit une bajoque et demie que Benoît voulait refuser. Pierre-Paul dut insister. Au nom de l'obéissance, le saint prit cette menue monnaie. En la lui remettant, le jeune homme se recommanda à ses prières.

XVIII

DIES NATALIS

Le boucher François Zaccarelli, que nous avons nommé dans le chapitre précédent, demeurait dans le voisinage de Notre-Dame des Monts en face du quartier des soldats corses. C'était, comme tous les personnages dont nous avons parlé dans cette histoire, un homme religieux ; et sa maison offrait le spectacle fréquent alors et bien rare aujourd'hui, du ménage d'un artisan où la piété était respectée et pratiquée. François Zaccarelli et ses fils, tout en faisant le métier dont ils vivaient, entendaient la messe tous les jours, non pas à leur paroisse, la petite église Saint-Sauveur, dite le *Salvatorello*, mais à Notre-Dame des Monts. Le père faisait le samedi ses dévotions : ce jour-là, il passait une bonne partie de la matinée à l'église. Dès les premières années où le Bienheureux avait paru à Notre-Dame des Monts, Zaccarelli avait donc pu le remarquer et n'y avait pas manqué. La tenue de ce pauvre, la régularité et la ferveur de sa prière le faisaient aisément prendre en estime. Zaccarelli, sa femme et ses enfants en étaient venus peu à peu à professer pour lui le plus grand respect. Le lecteur a pu remarquer d'ailleurs comment, dans le petit monde dévot de l'église Notre-Dame des

Monts, s'étaient propagées la réputation et la vénération du Bienheureux. Nous avons dit que le P. Blaise Piccilli, des Ouvriers Pies, qui avait été recteur de l'église, s'y était employé assez activement. Ce religieux était le confesseur de plusieurs membres de la famille Zaccarelli et, à diverses reprises, il leur avait signalé l'exemple de ce mendiant. Il en parlait volontiers à ses pénitents et propageait ainsi des uns aux autres les témoignages qu'il recueillait de chacun. C'est lui, ce semble, qui apprit aux Zaccarelli à désigner le Bienheureux de ce nom de saint Alexis qu'employaient les dames Poeti et qui était devenu à peu près usuel parmi les dévots de la Madone des Monts.

François Zaccarelli, homme de sens et généreux, n'avait pas besoin d'ailleurs d'être beaucoup excité à s'édifier de ce pauvre. Il était à même de le connaître et d'étudier ses allures. Il le voyait le matin à la messe et le soir aux litanies de la sainte Vierge, à Notre-Dame des Monts. Il le retrouvait dans les autres églises du quartier, aux expositions et bénédictions hebdomadaires, et aussi dans les quartiers éloignés, aux Quarante-Heures. Il appréciait la ferveur de cette pratique continue de la prière : il admirait les extases du Bienheureux et éprouvait une certaine consolation à les contempler. Lui et les siens se laissaient si volontiers aller à cette douceur que, les jours où la messe est d'obligation, ils se demandaient parfois, après y avoir assisté, s'ils l'avaient entendue, tant, durant le saint sacrifice, leur esprit avait été sollicité à considérer les pratiques de leur saint Alexis. Anne Zaccarelli avoue du moins qu'elle s'est quelquefois crue obligée à assis-

ter à une seconde messe pour satisfaire au précepte. Le plus jeune des fils de Zaccarelli, Pierre-Paul, ne partageait pas entièrement, dans les premières années, l'admiration des siens; nous avons dit par quels faits singuliers il avait été appelé à mettre ses sentiments à l'unisson de ceux de sa famille.

Comme la plupart des amis et admirateurs de Benoît, les Zaccarelli avaient été longtemps tenus en réserve. Le pieux boucher voyait, tous les jours et souvent plusieurs fois par jour, Benoît passer devant sa maison de la rue des Serpents. Le recueillement du Bienheureux dans les rues imposait presque autant que sa prière dans les églises; et Zaccarelli n'osait l'aborder. Il s'entretenait souvent avec sa femme et ses enfants de ce pauvre. Ils eussent bien voulu se recommander à ses prières. Cela leur paraissait une entreprise hardie et presque téméraire. A peine, à la longue, tentèrent-ils d'offrir leurs aumônes; ils savaient bien cependant qu'ils avaient affaire à un mendiant. Ils ignoraient son nom, ils ne savaient pas qu'il fût Français. Le père, le premier, se risqua et fut tout heureux et tout aise de faire accepter une petite charité. Il se familiarisa peu à peu jusqu'à oser en offrir à l'église. Il prenait son temps, se plaçait à genoux auprès du Bienheureux et, le touchant légèrement à l'épaule, lui présentait une petite pièce que Benoît prenait sans rien dire et quelquefois même sans tourner la tête.

Tout ce qui se disait dans le quartier des Monts sur le mendiant se redisait dans la maison Zaccarelli : on le tenait pour un personnage de famille et de bonne condition, un cavalier voué par pénitence aux pratiques

de pauvreté ; parfois on inclinait à croire que c'était un jésuite privé de son habit par la suppression de la Compagnie. On ne parlait pas seulement entre soi, on parlait avec les amis et les voisins. Un jour, le boucher causait sur sa porte avec un compère. Benoît venait au devant d'eux, à sa mode, les mains croisées sur la poitrine, le regard baissé, ne voyant et n'entendant rien, l'esprit perdu dans les contemplations.

— « Tenez, dit Zaccarelli à son interlocuteur, voulez-vous voir un saint? regardez ce pauvre qui vient à nous. »

Le compère acquiesça à cette parole et, après avoir considéré le pauvre, estima qu'en effet il avait bien l'air d'un saint. Le Bienheureux cependant s'approchait d'eux lentement ; les vit-il ? les salua-t-il de son salut ordinaire : Loué soit Jésus-Christ ! L'ami de Zaccarelli lui demanda son nom et son pays. Le mendiant répondit laconiquement, un seul mot à chaque question, et passa son chemin. Zaccarelli reporta le double renseignement à la maison, où il ne fut pas perdu.

Anne Zaccarelli ajoutait à l'admiration de son père ce que nous oserons appeler de la dévotion pour le pauvre. Elle n'osait lui parler et désirait avoir part à ses prières. Son désir pouvait-il être connu du mendiant, sans qu'elle le lui eût exprimé ? Elle l'espérait et y comptait même. Surtout dans ses perplexités de jeune fille, elle était persuadée qu'elle devait obtenir des lumières et des secours par l'intercession de ce pauvre. S'agissait-il de mariage ou d'autre chose? un jour qu'elle était plus inquiète, elle aperçut de sa chambre Benoît dans la rue. Elle savait son nom, elle l'appela, lui fit signe de l'attendre et descendit rapidement pour

lui remettre une aumône; elle désirait demander des prières; elle n'eut pas le courage; la parole expira sur ses lèvres. Benoît reçut la demi-bajoque et s'en alla sans même ouvrir la bouche pour remercier. Anne le remarqua fort bien, ce ne fut pas sans en avoir quelque dépit. Ce dépit d'ailleurs n'altéra pas sa vénération ni sa confiance dans le mendiant.

A quelque temps de là, Fortuné, l'aîné des fils du boucher, tomba malade. Fortuné, tout en logeant chez ses parents, tenait un étal de boucher un peu plus loin, à la *Suburra*. C'était sur le chemin de Saint-Martin à Notre-Dame des Monts. Soir et matin, le jeune boucher voyait passer le Bienheureux. Il lui avait parlé quelquefois et lui avait même demandé de le recommander à la sainte Vierge. Fortuné avait eu maintes fois occasion d'admirer les extases du Bienheureux à Notre-Dame des Monts, à l'Ara-Cœli, aux SS. Cosme et Damien, aux SS. Apôtres et dans d'autres églises; car ces artisans, on ne saurait trop le répéter, étaient dévots et faisaient entrer les pratiques de piété dans les habitudes de leur vie. Se voyant malade et assez gravement, le brave Fortuné exprima vivement le désir de voir Benoît. On était en 1782, au mois de février, et le jour même (27 février) où le Pape quitta Rome pour son voyage de Vienne. Anne Zaccarelli vit le mendiant dans la rue: elle l'appela, et descendant aussitôt, lui parla cette fois et le pria de monter voir son frère qui était bien malade. Benoît ne refusa pas cette œuvre de charité. Fortuné était travaillé d'une mauvaise fièvre; sa mère elle-même avait de dures infirmités. Ils se recommandèrent l'un et l'autre aux prières du Bienheureux, et le chargèrent de

demander à Dieu leur guérison. Le pauvre, les bras croisés sur la poitrine, les yeux modestement baissés, se tenait à quelque distance du lit où était Fortuné ; il répondit simplement et encouragea la mère et le fils à la patience. On échangea de brèves paroles. Fortuné, entre autres choses, demanda au pauvre s'il avait vu le Pape à son départ le matin.

— « Que sert de le voir? dit le mendiant; il faut prier Dieu pour lui. »

Cette petite visite remplit de joie la famille et la dédommagea de ses déconfitures ; car, voir le Bienheureux, lui faire l'aumône et se recommander à ses prières ne suffisaient pas à ces pieux amis du mendiant. Depuis longtemps, ils avaient le désir de l'attirer chez eux. Fortuné, surtout, tourmentait sa mère pour qu'elle conviât le pauvre à dîner. Le père estimait inutile d'y songer et prédisait que Benoît refuserait. Néanmoins, la mère s'était hasardée ; elle crut même avoir réussi. Elle avait accosté le mendiant et lui avait fait sa proposition. Benoît avait répondu qu'il ne savait où était leur maison. La femme Zaccarelli l'avait indiquée, et, comme Benoît ne répondit pas, elle avait pris ce silence pour une acceptation et était rentrée joyeuse. A quelque temps de là, voyant le Bienheureux en prières à l'autel de Notre-Dame de Piété, elle l'aborde après la messe, et, pour ne pas le déranger, lui dit rapidement qu'elle lui enverra un de ses fils le chercher. Benoît se retourne pour demander ce qu'elle désire. L'autre de rappeler son invitation et la promesse de venir dîner.

— « Dîner! reprit sérieusement Benoît, dîner! je dîne dans la rue! » et il se remit à la prière.

Ce brusque refus n'avait pas paru décisif dans la maison Zaccarelli; du moins, il n'avait pas apaisé les désirs. On voulut se persuader que le tort avait été de faire présenter l'invitation par une femme. François Zaccarelli en était-il aussi persuadé que les autres, ou céda-t-il aux sollicitations des siens? Toujours est-il qu'il attendit l'occasion en se promettant de la saisir. Il rencontre le Bienheureux au milieu du jour, l'aborde et lui demande s'il est fatigué et vient de loin.

— « Du Transtévère, dit Benoît.

— « De l'église de la Madone? » répliqua Zaccarelli, à qui le Bienheureux répondit par un signe d'assentiment.

Prenant thème alors de la longueur de la course et compatissant à la fatigue, Zaccarelli se met à insister sur le besoin du repos, et propose d'entrer dans sa maison, qui était là, afin d'y partager son dîner. Benoît refusa, répétant ce qu'il avait déjà dit, qu'il mangeait dans les rues; et il quitta le charitable boucher.

Les relations néanmoins étaient établies, et le mendiant connaissait toute la famille. Il était toujours en garde contre l'estime qu'on pouvait faire de lui, et, tout en refusant les avances qu'il tenait pour excessives, il accueillait celles qui ne lui paraissaient pas incompatibles avec sa profession de mendiant. Un soir, aux litanies de Notre-Dame des Monts, le boucher avait remarqué le pauvre et avait résolu de lui donner une aumône. A la sortie de l'église, je ne sais par quelle circonstance, Zaccarelli ne retrouve plus le mendiant. Il le cherche des yeux, l'attend et, ne le voyant pas, il se dispose à rentrer chez lui lorsque, tout à coup, il

aperçoit devant lui Benoît qui quittait déjà la rue des Serpents. Zaccarelli se dirige vers lui, pressant le pas; il l'appelle et lui offre sa petite aumône. Benoît, au lieu de la prendre en se retournant, lui dit :

— « Vous courez après moi, vous m'appelez et c'est pour me faire l'aumône ? »

A la sévérité de son accent, Zaccarelli supposa qu'il craignait quelque preuve particulière d'estime.

— « Eh oui, répondit-il rondement, je vous fais l'aumône et je tiens à vous la faire, parce que vous êtes un pauvre. »

Cette réponse adoucit le mendiant : sa physionomie changea d'expression, il remercia en s'inclinant et reprit sa route. Sans doute, il se tenait pour édifié des sentiments de Zaccarelli à son égard.

Quelques jours après avoir visité Fortuné, Benoît s'arrêta devant l'étal du boucher, et, lui annonçant son prochain départ pour Lorette, lui demanda la charité d'une paire de souliers. Il avait déjà, quelques jours auparavant, fait la même demande au jésuite Ibarra, mais il avait trouvé trop bons les souliers qu'on lui avait présentés. Zaccarelli, de son côté, trouvait trop mauvais ceux qu'il pouvait avoir : il en eut acheté volontiers de neufs, et cette acquisition même lui semblait commandée par les nécessités du voyage, mais il connaissait trop bien Benoît pour hasarder cette proposition. Aussi, après en avoir conféré en famille, il offrit au mendiant de le conduire à la friperie et de lui choisir parmi les vieux souliers quelque chaussure commode et encore solide. Benoît n'acquiesça nullement à cette combinaison, et il eût quitté tout aussitôt le boucher, si celui-

ci ne l'eût arrêté, en lui disant qu'il mettait d'ailleurs à son service ce qu'il avait chez lui de vieux souliers. Il alla les chercher. Ils étaient rompus et tout usés. Benoît les trouva fort bons et tout à fait suffisants. Il céda néanmoins aux instances de l'artisan qui désirait les faire un peu raccommoder. A quelques jours de là, Zaccarelli, en effet, appelant Benoît, le conduisit à son logis. L'honnête boucher était heureux d'y faire entrer ce pauvre. Il tenait à gloire que sa maison fût honorée de la visite de ce mendiant. Benoît se laissa introduire; toujours réservé, il ne voulut point pénétrer dans l'intérieur du logis : il se tint auprès de la porte d'entrée et y reçut la charité qu'il avait demandée. Après l'avoir ainsi chaussé, Zaccarelli voulut encore le coiffer. Benoît avait un chapeau de paille brisé et qui ne pouvait le défendre de la pluie. Toujours à raison du voyage, le boucher offrit un vieux chapeau de feutre, qui, au moins n'était pas percé de toutes parts. Benoît trouvait ce chapeau beaucoup trop beau et trop cossu pour lui. Il céda cependant aux instances de son bienfaiteur qui parlait au nom de l'obéissance, et, posant le feutre sur sa tête, se prit à sourire :

— « N'ai-je pas l'air d'un mylord ? »

Zaccarelli, le voyant de belle humeur, essaya d'ajouter à ses générosités ; et après lui avoir recommandé de prier la Sainte Vierge à Lorette pour lui et les siens, il présenta trois pauls en lui demandant de faire dire une messe à la *Santa-Casa*. Le serviteur de Dieu lui expliqua qu'il prierait volontiers la Sainte Vierge, mais qu'il ne voulait point se charger d'argent pour faire dire une messe : cela n'était point nécessaire. Le Saint Sacrifice

pouvait être célébré aux intentions du donateur à Rome aussi bien qu'à Lorette. Zaccarelli entra dans ce sentiment, mais il insista pour faire accepter deux pauls à cause des besoins du voyage. Le Bienheureux n'avait garde. Il retira vivement et cacha ses mains devant l'argent qu'on lui présentait ; il faisait mine de partir. Zaccarelli le retint et comprenant que cette aumône était excessive, il se rabattit à offrir un paul. Le serviteur de Dieu résistait toujours, et le boucher le priait :

— « Benoît, disait-il, faites-moi le plaisir de prendre ce paul par obéissance, et si vous ne voulez pas vous en servir, vous en ferez ce qu'il vous plaira. »

Au mot d'obéissance, Benoît tendit la main. Toute la famille était heureuse de le voir accepter cette petite offrande. Cela n'était pas toujours facile : quelque temps auparavant, la femme Zaccarelli lui avait offert des chausses que le Bienheureux avait refusées après les avoir examinées, les trouvant trop bonnes pour lui. Comme enfin il quittait la maison chargé des souliers, du chapeau et de la monnaie de son bienfaiteur, la femme Zaccarelli faisant allusion à la Sainte-Case lui dit :

— « Vous êtes bien heureux d'aller visiter ce sanctuaire.

— « Bien heureux, repliqua Benoît, celui qui fait la volonté de Dieu ! »

Cependant, comme nous l'avons remarqué déjà plusieurs fois, les forces du serviteur de Dieu semblaient diminuer. Dès le mois de juin 1782, à l'église Saint-Théodore au Campo-Vaccino, où se célébrait la fête du Sacré-Cœur, il avait eu une faiblesse. Il était tombé à

terre, on s'était empressé pour le relever et le conduire hors de l'église ; mais il s'y était refusé, et pour continuer ses prières était allé s'agenouiller à la balustrade du maître-autel. La plupart des assistants avaient pris cet accident pour une preuve de faiblesse et une suite des jeûnes et des mortifications du Bienheureux : d'autres plus avisés soupçonnèrent qu'il y avait eu une pâmoison d'amour, un excès d'élan vers le Sacré-Cœur auquel les forces humaines n'avaient pu suffire : ils remarquèrent que le Bienheureux n'avait eu besoin ni de l'air extérieur, ni d'aucun réconfort, et qu'il s'était tout aussitôt remis à sa prière.

Parmi les témoins de cette pâmoison à Saint-Théodore, se trouvait précisément le curé de Saint-Sauveur, la petite église paroissiale située auprès de Notre-Dame des Monts. Benoît entrait peu dans cette église : au moins le curé ne l'y voyait que dans une occasion déterminée, aux approches de la fête de Noël. Une princesse Borghèse-Pamphili avait fondé dans cette paroisse une neuvaine préparatoire à cette solennité. Le Bienheureux en suivait exactement les exercices tous les ans. Or, le curé de Saint-Sauveur, Rovira-Bonnet, était Français. Récitant un soir de la neuvaine, les prières avant la prédication, il avait, parmi les voix du peuple qui répondait, distingué la voix fervente d'un pauvre tout déguenillé, dont l'accent lui parut dénoter un Français. Après l'exercice, le curé fit avertir ce pauvre et l'interrogea. Benoît entra avec lui dans plus de détails qu'i n'avait coutume. Il parla de son pays, de sa province. et nomma même son oncle, le curé d'Érin : il édifia beaucoup le curé de Saint-Sauveur qui se mit à son

service pour tous ses besoins, le pria de ne pas manquer l'occasion d'avoir recours à lui, et voulut lui faire la charité. Benoît refusa d'abord l'aumône et il ne la prit qu'à grand'peine ; il remercia ensuite respectueusement et affectueusement le bon prêtre. Depuis ce temps, quand le curé de Saint-Sauveur rencontrait Benoît dans les rues avoisinant sa paroisse, ce qui arrivait souvent, ou qu'il l'apercevait aux Quarante-Heures ou aux exercices de piété, il voulait toujours lui faire l'aumône ; Benoît avait toujours de la peine à l'accepter. « Visiblement, dit le curé, il évitait de me parler : mais il me saluait gracieusement et avec un sourire. »

La neuvaine préparatoire à la fête de Noël était assez régulièrement suivie par les Maîtresses Pies et la plupart des autres habitués de Notre - Dame des Monts qui s'y édifiaient de la présence du Bienheureux. L'exactitude de ce dernier aux exercices de cette neuvaine ne l'empêchait pas de fréquenter les autres églises ; la veille de Noël 1782 notamment, il était aux SS. Apôtres, où un prêtre, don Jean-Baptiste Lazari, et deux clercs, Jacques Daniel et Pierre Giansanini que nous connaissons, voulurent tour à tour lui donner l'aumône en lui recommandant de se faire faire la barbe. Le Bienheureux refusa leurs charités dont il ne voulait pas remplir la condition. Le pieux empressement à procurer, en ces jours solennels, un air de fête aux plus humbles pauvres nous semble bon à noter. Le prêtre don Jean-Baptiste exhorta même le Bienheureux et insista à ce propos, lui citant les exemples des saints pénitents qui, dans ces grandes fêtes, avaient voulu donner des signes extérieurs d'allégresse. Un des clercs allait jusqu'à vou-

loir accompagner chez son barbier ce mendiant tout pouilleux. C'était bien une belle charité. Le bon Dieu toutefois ne réprouva pas la rigidité du Bienheureux mendiant à refuser ces touchants témoignages de piété; cette nuit même, il lui accorda une grâce de réduplication pour procurer à son serviteur, sans manquer aux règlements de l'hospice Saint-Martin, la joie l'assister à toute la splendide liturgie de la nuit de Noël.

Nous avons déjà remarqué que l'hiver de 1782-1783 avait été dur et précoce à Rome; cette rigueur ajoutait cruellement aux mortifications de notre Bienheureux. Ses amis étaient navrés de le voir les jambes nues, la poitrine ouverte, les pieds dans l'eau et dans la neige, sans défense contre les frimas extraordinaires de la saison. On le voyait entrer dans les églises tout trempé de pluie, grelottant de froid. Mélis était parvenu à le faire chausser; et le serviteur de Dieu avait accepté de ce bon prêtre ce qu'il avait naguère refusé de Zaccarelli. Le trouvant à l'église un jour de neige avec des savates imprégnées d'eau, le bon Mélis l'avait d'autorité conduit chez un cordonnier, au plus près, à côté de Notre-Dame *del Pascolo*. Cette église est toute voisine de celle des Monts. Mélis demandait des chaussures neuves, mais il ne put vaincre la résistance dn Bienheureux et dut se contenter de le faire chausser *de vieux*. Le cordonnier qui, comme tous les gens du quartier des Monts, connaissait bien le mendiant, se garda de jeter les savates en débris qu'il laissa : après la mort du Bienheureux, l'artisan partagea ces reliques avec l'abbé Mélis.

L'abbé Fraja, nous le savons déjà, n'avait pas aussi bien réussi que Mélis et n'avait pu décider Benoît à accepter un vêtement plus chaud et plus confortable. Un prêtre espagnol que nous n'avons pas encore nommé, bien qu'il fût des amis du serviteur de Dieu, l'abbé Joseph Vides, essaya aussi de le vêtir durant cette rigoureuse saison.

Vides, chapelain de l'église Saint-Jacques et Saint-Ildefonse des Espagnols, était pour le Bienheureux de ceux qu'on pouvait nommer les amis des Quarante-Heures. Il y avait de longues années qu'il connaissait le serviteur de Dieu dont il ignorait le nom. Ce bon chapelain avait l'habitude d'aller tous les jours passer une demi-heure devant le Saint-Sacrement exposé. Il ne connaissait de notre Benoît que son assiduité et sa ferveur auprès de Jésus sacramenté; mais il avait pris goût à le voir, et, quand il ne trouvait pas le pauvre à son poste, quelque chose lui manquait. Aussi, durant les pèlerinages de Lorette, l'abbé Vides s'inquiétait et s'informait si son ami n'était point malade : il ne savait d'ailleurs absolument rien de lui. Une consolation de ce bon prêtre aux Quarante-Heures était de s'agenouiller auprès de ce mendiant. Il s'y trouvait excité à une plus grande dévotion, et il se confondait plus aisément devant la majesté de Dieu; il prenait texte de la bonté de ce pauvre, le seul, dit-il, qu'il eût connu à qui l'on pût appliquer la parole de Jésus-Christ : Bienheureux les pauvres!

L'abbé Vides cherchait à faire quelques aumônes à cet excellent pauvre. Il avait soin, en les lui donnant, de lui dire d'en prendre ce qu'il voudrait pour ses besoins

et de disposer du reste, à son gré, pour les autres pauvres. L'abbé eût bien voulu en outre se recommander aux prières du mendiant : il n'osa jamais, persuadé d'ailleurs qu'un si fervent chrétien devait s'acquitter de ce devoir envers ceux qui lui faisaient l'aumône. Toutefois, il ne craignait pas de lui dire une parole d'édification, et il lui recommanda un jour de chercher premièrement en tout le royaume de Dieu; le Bienheureux, touché de cet avis, remercia le chapelain avec effusion, le félicitant, à son tour, de parler en vrai prêtre. Ce fut en cette circonstance que l'abbé Vides connut, à l'accent, que son ami des Quarante-Heures devait être Français. Or, au mois de novembre 1782, l'abbé Vides trouva ce Français à l'église même de Saint-Martin des Monts, aux Quarante-Heures; il fut ému de la plus vive compassion à voir les vêtements du mendiant délabrés, déchirés de toutes parts, et absolument insuffisants à le défendre du froid qui, nous le répétons, cette année était excessif. Il appela le serviteur de Dieu au sortir de l'église, lui dit qu'il était inspiré de lui faire une aumône de quelques vêtements, et lui demanda de l'accompagner sur-le-champ. Benoît accepta. Le chemin était long de Saint-Martin à Saint-Jacques. Vides s'aperçut que son compagnon restait un peu en arrière : en vain le prêtre l'appelait, l'attendait et le pressait : le serviteur de Dieu ne consentait pas à marcher à côté de lui. Le lecteur connaît les motifs de cette réserve. L'abbé Vides les respecta, remarquant d'ailleurs que le Bienheureux ne laissait pas perdre le temps de la route et ne quittait pas le bon Dieu pour un homme. Arrivé à Saint-Jacques le chapelain respecta encore la réserve du bon

pauvre qui ne consentit jamais à monter aux appartements et attendit modestement dans la cour. Vides lui apporta quelques hardes. La pièce principale était un surtout de drap d'Espagne noir, fort usé, mais encore propre, sans déchirures et de bonne apparence. Benoît examina le tout avec soin, considéra et retourna chaque pièce et, prenant des caleçons, remit le surtout de drap et le reste au prêtre en lui disant que cela était encore bon et pouvait se vendre. L'abbé se récria. Il n'avait pas coutume de vendre ses habits, Dieu les lui avait donnés, et il devait les lui rendre en les distribuant aux pauvres. Le pauvre tout en baissant la tête et remerciant Dieu et son ministre, acquiesça, mais laissa pour d'autres plus besogneux que lui la principale et la meilleure part de ces hardes.

L'état des vêtements du Bienheureux était d'ailleurs tel que Mancini avait cru lui devoir faire des observations. On sait que ce bon abbé était jaloux jusqu'au scrupule de laisser à ses pensionnaires toute leur liberté de bien faire ; mais il trouvait Benoît en si piteux harnais qu'il lui expliqua, un jour, qu'il était licite de demander des habits. L'abbé développa à ce propos une manière de théorie sur la mendicité dans l'intérêt même des bienfaiteurs qui, disait-il, souvent ne font pas l'aumône parce qu'on ne leur fait pas la charité de la leur demander. Benoît, sans contester cette manière de charité que les mendiants peuvent, et selon l'abbé Mancini, doivent aux riches, ne se laissa pas convaincre à ses discours. Tout ce qu'il avait sur le corps, disait-il, lui avait été donné par charité, sans qu'il l'eût demandé. Il ajouta :

— « Quand Dieu voudra, on me donnera des vêtements. »

Il est bien vrai, nous l'avons vu, que Dieu lui en fit présenter maintes fois que le Bienheureux refusa, tout en exprimant sa reconnaisssance. Ainsi, sans rien ôter au mérite des donateurs, il faisait son choix parmi les dons de Dieu et les voulait conformes à son esprit d'humilité et de pénitence.

Pendant que Benoît, au grand détriment de sa santé, bravait les rigueurs d'un hiver extraordinaire, l'année 1782 s'achevait. C'était la coutume à Saint-Martin que Mancini, le jour de Saint Silvestre, se joignît à ses pauvres hôtes pour réciter le *Te Deum*, en reconnaissance des bienfaits qu'ils avaient tous reçus de la Providence pendant l'année. Mancini attendait cette occasion pour prendre Benoit à part et lui faire une commission de la part des Clarisses de Montecchio, près de Macerata, à qui le Saint avait porté une lettre à son dernier voyage de Lorette. Ces religieuses, prévenues à l'avance, s'étaient abstenues de manifester aucun empressement auprès du mendiant; mais, depuis sa visite, elles insistaient auprès de Mancini pour qu'il avertît son hôte qu'elles avaient fait deux communions à son intention, et qu'elles lui en demandaient deux autres en échange. Mancini se tenait pour obligé en conscience à remplir ce message qui lui coûtait, parce qu'il savait par expérience combien le moindre témoignage d'estime déplaisait à Benoît. Celui-ci, en effet, surpris désagréablement, répondit d'abord que ses communions ne pouvaient servir à personne. L'abbé le reprit avec douceur, lui disant que les communions qui peuvent servir aux âmes du purgatoire

peuvent aussi servir aux vivants; et le Bienheureux, troublé et confondu, répliqua, non sans quelque dépit peut-être, qu'il ne voulait plus s'embarrasser ni s'intriguer avec les religieuses. Mancini, satisfait d'avoir fait une commission qui lui coûtait, n'insista pas davantage; il écrivit aux Clarisses comment les choses s'étaient passées, leur donnant à espérer, sans être en droit de l'affirmer, que le Bienheureux, froissé dans le bas sentiment qu'il avait de lui-même, ferait néanmoins ce qu'elles lui demandaient.

Le lendemain, fête de la Circoncision, 1er janvier 1783, l'abbé Marconi prêchait à Saint-Louis des Français. Benoît assistait au sermon. Le prédicateur recommandait aux fidèles de consacrer une année entière de leur vie à la sainte Vierge; il les engageait à choisir celle-là même où ils entraient et qui devait être la dernière pour un certain nombre d'entre eux. Benoît qui, tant de fois déjà, à Lorette et à Rome, avait annoncé sa mort prochaine, ne dut pas hésiter à embrasser cette pratique. Pouvait-il redoubler de ferveur? pouvait-il redoubler d'austérités? Ses forces paraissaient épuisées; sa maigreur, sa pâleur, sa faiblesse étaient arrivées au dernier point : il semblait un cadavre. Ses amis étaient frappés des ravages accusés sur toute sa physionomie.

— « Le pauvre Benoît s'en va bien mal, » disait-on dans le quartier des Monts.

Une toux continuelle le privait de sommeil et l'épuisait. Le matin, au sortir de l'hospice, il semblait désormais tout aussi exténué que le soir en y entrant. Les hôtes de Saint-Martin lui donnaient en vain des conseils et lui représentaient la nécessité de prendre un peu de

repos et d'aller à l'hôpital; s'il y avait trop de répugnance, Clavelli s'offrait de lui obtenir l'autorisation de rester à Saint-Martin et se portait fort de lui donner tous ses soins et de subvenir à toutes ses nécessités. Le Bienheureux ne voulut rien changer à son régime, et le carême ajouta encore à ses austérités. Il partait le matin, faisait sa station à Notre-Dame des Monts et n'y abrégeait pas les prières; l'après-midi, il accomplissait ses divers cycles de piété dans les églises désertes, aux monuments de la Passion, aux Quarante-Heures. On le rencontrait par des chemins isolés, aux extrémités de Rome, vers le Saint-Escalier, à Saint-Sixte ou à Sainte-Croix de Jérusalem. Ce n'était plus le froid, au mois de mars et dans les premiers jours d'avril, ce n'était plus le froid qui était à redouter à Rome. Le soleil dardait ses rayons sur les places et dans les chemins déserts; Benoît, toujours attentif à tourner contre lui-même toutes les puissances de la nature, s'arrêtait ou marchait sous ces rayons brûlants, évitant avec soin le côté de l'ombre. On ne comprenait pas comment il pouvait encore se traîner dans les rues, on ne comprenait pas non plus comment il pouvait se tenir agenouillé ou debout dans les églises. Le jésuite espagnol Ibarra le voyait à Saint-Eusèbe, un jour d'adoration, à genoux, le livre à la main, la tête appuyée contre le mur, si pâle et si faible que le bon prêtre ne put s'empêcher d'en conclure que le bon pauvre ne tarderait pas à mourir.

Durant ces derniers mois, plus d'un témoin, cependant, après avoir remarqué dans un sanctuaire l'épuisement des forces du Bienheureux, s'étonnait, comme Pierre-Paul Zaccarelli, en entrant dans une autre église,

d'y retrouver en adoration ce pauvre qu'il venait de laisser en prières devant le tabernacle, quelquefois dans un quartier assez éloigné.

Au milieu de ses souffrances et malgré cet épuisement qu'il ne pouvait plus dissimuler, le Bienheureux gardait le visage paisible, radieux, joyeux, que chacun lui connaissait. Il était content de sa vie, content de sa misère, content du partage qui lui était échu ici-bas. Son cœur était en paix, les caresses du divin Maître ne lui manquaient pas.

Le 2 février 1783, fête de la Purification, le serviteur de Dieu entendait la messe à l'église des S. S. Cosme et Damien. C'était une des églises qu'il fréquentait habituellement : elle était desservie par les frères du Tiers-Ordre de Saint-François, et le Bienheureux y assistait volontiers, le mardi, à l'exposition et à la bénédiction du Saint-Sacrement, à l'autel de saint Antoine. Il était connu, d'ailleurs, dans cette église, dès le temps où don Joseph s'occupait de l'œuvre évangélique. Ce bon prêtre, après le *Chemin de la Croix* au Colisée, avait coutume de conduire ses pauvres à un des oratoires attenant à cette antique église des S. S. Cosme et Damien. Un religieux, Marien Bertarelli, avait, dès ce temps, remarqué le serviteur de Dieu que don Joseph, d'ailleurs, distinguait volontiers. Tout jeune prêtre alors, chargé souvent de dire la messe les mardis devant le Saint-Sacrement, le P. Marien Bertarelli avait eu maintes fois l'occasion d'admirer la dévotion et la ferveur de ce pauvre qu'il ne perdit jamais complétement de vue. Il le rencontrait dans les églises et par les rues, il admirait son recueillement et sa ferveur, il admirait surtout

la douceur, la paix et la joie qui resplendissaient sur le visage de ce mendiant. Il ignorait d'ailleurs son nom et ne savait rien de lui. Or, le 2 février, fête de la Purification, le P. Marien Bertarelli célébrait la messe au maître-autel de l'église des S. S. Cosme et Damien. Il avait bu le précieux sang, lorsque le clerc le prévint qu'il y avait des fidèles à communier. La première personne qui se présenta à lui était le pauvre que le prêtre croyait si bien connaître. « Je ne pourrai jamais décrire, dit le P. Bertarelli, l'émotion que je ressentis en lui présentant la sainte particule ; tout le respect que j'avais pu concevoir de lui n'était rien quand je vis sa dévotion et sa ferveur. En déposant sur ses lèvres l'hostie consacrée, je vis deux larmes suspendues à ses paupières, le visage avait une expression extraordinaire et sublime. La sainteté de l'action et la brièveté du temps ne me permirent pas de le contempler à mon aise, j'étais d'ailleurs attendri et confondu, et après avoir communié les autres fidèles, en remontant à l'autel, je ne pus me retenir de retourner les yeux vers ce pauvre. Il arriva que mes regards croisèrent les siens : il me parut que le serviteur de Dieu me rappelait à la sainteté de l'action que j'avais à accomplir et me reprochait de vouloir satisfaire ma curiosité. J'en fus mortifié intérieurement et me retournai avec vivacité pour ne pas troubler non plus ce saint personnage. Après la messe, je revins dans la nef, je voulais retrouver ce mendiant, lui parler, lui faire l'aumône : je ne le retrouvai plus. Ce fut la dernière fois que je le vis. »

Le cœur du Bienheureux renfermait d'ailleurs d'autres merveilles plus grandes encore que celles de sa cons-

tance et de sa ferveur au milieu de cette excessive faiblesse. Rien n'égale les merveilles de l'amour, et l'amour de Dieu pour sa créature a des délicatesses infinies. La toux qui fatiguait si cruellement le serviteur de Dieu cessait durant ses contemplations, elle cessait aussi à l'hospice tout le temps de la prière commune. Ces dernières semaines de misère terrestre étaient celles où les faveurs abondaient. Nous avons parlé des irradiations et des prédictions, nous sommes loin d'avoir tout dit. Dans les derniers jour de mars, aux Saints-Apôtres, un des religieux conventuels, du haut d'une tribune supérieure, regardait prier Benoît, épuisé de forces et à bout de vie, pour ainsi dire, lorsque tout à coup le Bienheureux, qui était à genoux devant le Saint-Sacrement exposé à l'autel dc S. François, se dresse, se jette en arrière avec une telle énergie que les fidèles agenouillés autour de lui se reculèrent pensant qu'il allait tomber à la renverse. Le Bienheureux était, eomme nous avons plusieurs fois tenté de le décrire, hors de tout équilibre, et sa tête semblait pendre derrière ses épaules. Il se remit cependant, se recomposa ; mais à trois ou quatre reprises, en quelques instants, il fut ainsi ravi et emporté dans ces mouvements, que la faiblesse et l'épuisement de son corps rendaient encore plus singuliers. Le religieux qui assistait à ce spectacle, un des assistants généraux de l'Ordre, comprit la merveille de ces impétueux mouvements de l'amour ; il connaissait depuis longtemps ce pauvre, et resta confondu d'admiration.

Dans la même église, à la même occasion et à la même chapelle, sans doute, le jeudi suivant, un autre

religieux, de son confessionnal, admirait le pauvre plongé dans sa contemplation ; arrive une dame escortée de laquais, et un d'entre eux ordonne au Bienheureux de faire place. Avec une humilité et une promptitude d'obéissance extraordinaires, le serviteur de Dieu se lève et se vient ranger tout près du confessionnal où se tenait le religieux comme en observation. Celui-ci put ainsi, de près et à son aise, examiner le pauvre. Il fut émerveillé de sa dévotion, de sa piété, de son recueillement. Il le voyait immobile, les yeux à demi-fermés, branlant la tête par saccades répétées de temps en temps. Le religieux craignait d'abord que ce fût un signe de faiblesse, il avait peur de voir cet homme tomber, il lui semblait qu'il fallait appeler à son secours, mais il hésitait, se demandant aussi s'il n'était pas témoin d'une extase. L'épuisement apparent du pauvre et sa ferveur pouvaient expliquer ces brusques mouvements aussi bien d'une façon que d'une autre. La bénédiction du Saint-Sacrement se donna. Le pauvre, sortant de son immobilité, courba son corps de manière à toucher du front le pavé de l'église, puis il rentra dans son immobilité, et de nouveau il parut dans un ravissement étranger à tout ce qui l'entourait. « Je ne dis pas, dit le P. Giacometti, qu'il était élevé de terre, mais il y avait en lui quelque chose d'extraordinaire qui me ravissait. »

Le jeudi de la semaine suivante, à la même fonction, le Bienheureux était encore en oraison lorsque la même dame s'approcha de l'autel avec sa suite. Cette fois, on n'eut pas besoin d'avertir le serviteur de Dieu ; de lui-même il céda la place, se leva et se rangea encore au-

près du confessionnal du P. Giacometti qui put encore admirer et étudier le recueillement du Bienheureux. Sa pâleur et sa maigreur excessives témoignaient de l'état déplorable de sa santé, et la ferveur qu'il montrait dans cet épuisement de ses forces toucha singulièrement le père conventuel. « Je ne puis exprimer, dit-il, les sentiments de compassion, de dévotion, d'amour et de componction qu'excitait en moi ce pauvre, épuisé de forces, réduit à la dernière faiblesse et rempli cependant de tant de ferveur pour le Saint-Sacrement. Il semblait perdu dans son extase et hors de sens. Cependant il était attentif à toutes les fonctions qui s'accomplissaient autour de l'objet de son amour. »

L'humilité avec laquelle il avait cédé sa place à celle qui avait voulu la prendre n'avait pas moins frappé le P. Giacometti. Benoît, en effet, exact, malgré l'épuisement de ses forces, à ses pèlerinages aux divers sanctuaires de Rome et ardent à tous ses exercices de dévotion, restait aussi fidèle à ses pratiques de mendicité. Il fut mendiant jusqu'aux derniers jours de sa vie : il ne demandait pas l'aumône, il la refusait même ou la dédaignait, nous le savons ; et cependant il l'attendait et allait la provoquer. Il ne lui suffisait pas en effet de faire acte de mendicité en se présentant aux portes des palais et des couvents pour y prendre une part, quelquefois plus apparente que réelle, aux distributions de soupe destinées aux pauvres. Il allait plus avant : dans ces dernières semaines de sa vie, notamment, pouvant à peine se soutenir, il s'arrêtait aux portes des boutiques et y attendait quelquefois assez longtemps, priant en silence, les mains croisées sur sa poitrine, immobile jus-

qu'à ce qu'on lui eût donné une demi-bajoque ou qu'on l'eût refusé en lui disant honnêtement et à la mode chrétienne :

« — Allez-en paix. »

Il se retirait alors tout aussitôt, modestement, récitant les paroles du psaume : *In te Domine speravi, non confundar in æternum.* Quand on lui avait remis une petite pièce de monnaie, le plus souvent il la donnait à un autre pauvre. On sait à combien peu de chose il avait su réduire ses besoins et, assurément, il ne mendiait de la sorte que par amour de l'humiliation. Il est remarquable, en effet, qu'il se présenta assez fréquemment devant une boutique où jamais il ne reçut rien.

On voudrait pouvoir, pendant ces dernières semaines, suivre pas à pas toutes les démarches du Bienheureux. Il y avait eu, dans ses confessions à Marconi, quelque interruption provoquée un peu, peut-être, par l'épuisement des forces du serviteur de Dieu, mais surtout par les travaux du confesseur. Le Bienheureux s'adressa alors à divers prêtres à Saint-Ignace ou dans d'autres églises. A Saint-Ignace, où il faisait ordinairement la sainte communion le vendredi, il la reçut en ce temps-là des mains des abbés Morelli et Celleri que nous avons eu occasion de nommer à plusieurs reprises. Il ne cessait pas, en effet, de fréquenter cette église. Il y était notamment, le 2 février, à la fête de la Purification pour l'ouverture de la mission urbaine.

C'était le docteur del Pino qui devait prêcher; il se trouva empêché, Marconi le suppléa. Le Bienheureux se tint pendant le sermon au pied de la chaire. Malgré ce que nous avons dit de l'épuisement de ses forces, il avait

encore quelque vaillance, en comparaison de l'état où Marconi le trouva, près de deux mois plus tard, la veille de l'Annonciation. Ce dernier jour il était vraiment à bout de forces, dit le confesseur : *estenuato e rifinito de forze;* il s'appuyait sur un bâton, c'était un cadavre ambulant. Il voulait se confesser : le prêtre lui dit d'aller au confessionnal, qu'il l'entendrait le premier. Il y avait grand concours de pénitents; Marconi, en arrivant à la chapelle Saint-Joseph, vit son pauvre qui, au lieu de se placer dans le confessionnal, s'était agenouillé devant l'autel du côté de l'Évangile. Le prêtre entendit les confessions. Benoît ne bougea. Il se leva enfin quand tous les pénitents furent entendus, mais déjà le prêtre quittait le confessionnal. L'abbé le réprimanda de ne s'être pas présenté le premier. Benoît répondit de ne pas prendre peine pour lui qui n'avait que faire, qu'il pouvait bien attendre ou revenir au jour qui lui serait indiqué. On convint d'un jour : cette fois encore Marconi ne put l'entendre. Il partait pour l'hôpital du Saint-Esprit, il y donnait une retraite aux frères. La confession fut remise au vendredi de la Compassion. Dans ces communications rapides avec son pénitent, Marconi n'était pas sans s'informer de l'état de son âme, de s'assurer de la pureté de sa conscience, et de l'encourager à s'approcher de la sainte Table.

Il note qu'il trouvait le Bienheureux dans une grande paix et une tranquillité d'esprit merveilleuse. En le voyant si défait, si épuisé, le confesseur ne put se dissimuler que la mort était prochaine. « Il s'en va mourir, se disait-il, martyr de la pénitence et de la charité. » Le prêtre s'étonna plus tard et admira comme une volonté

providentielle, de n'avoir pas, dans ces circonstances surtout, songé à lui recommander d'adoucir son régime et de prendre quelques soins de son corps. La pensée de la mort prochaine du Bienheureux avait cependant tellement frappé l'esprit de Marconi, qu'en considérant les haillons du pauvre, il songea que ces guenilles seraient bientôt des reliques et que les fidèles les rechercheraient avec dévotion. Le dimanche de la Passion, le Bienheureux avait communié à l'église Saint-André du Quirinal.

Le vendredi, fête de la Compassion, il se trouvait à Saint-Ignace à la chapelle Saint-Joseph, attendant Marconi. Celui-ci arrive, mais les devoirs de la retraite au Saint-Esprit ne lui permettent pas d'entendre une confession. Un carosse vient le chercher, et il propose à son pénitent d'attendre son retour. Ce n'était pas une affaire pour Benoît : il reste en présence et en compagnie de son Dieu. Marconi revint en effet, comme il avait promis; il était fort pressé : au lieu de s'arrêter et d'entrer dans son confessionnal, il emmène le pénitent dans une des chambres de la porterie. Là, il l'interroge rapidement, se fait rendre compte de son état, entend sa confession et ne trouve pas matière à lui donner l'absolution. Il constate de nouveau et à plein la souveraine tranquillité de cette âme, « bien au-dessus, dit le confesseur, de ce qu'il connaissait déjà et qui l'avait, cependant, ravi tant de fois. » Cette âme n'était troublée d'aucune tentation, et le prêtre se sentait admirablement consolé à en considérer l'ineffable paix. Le pénitent néanmoins, agenouillé, se fondait en larmes. L'accoudoir où il se tenait en était inondé et trempé. « Il

m'a dit sur ma personne, dit Marconi en 1784, des paroles que je crois inspirées de Dieu, » et il ajoutait en 1795 : « Je ne pus pas bien alors saisir le sens des choses qu'il m'avait dites en ce moment et qu'il m'avait signalées, mais l'événement me les a montrées en pleine lumière. » Le Bienheureux, au milieu de ses larmes, disait à son confesseur qu'il le voyait, lui et le Saint-Sacrement, tout couverts d'immondices. Marconi, en ce qui le concernait, ne laissait pas d'être inquiet de cette parole, il se demandait avec anxiété si son âme n'avait pas quelque tache qui lui restait inconnue. Ce qui le consolait, c'est que le Bienheureux l'associait toujours au Saint-Sacrement. Quand il vit les désastres de la France, le docteur crut comprendre que la prédiction ne s'adressait pas à sa personne, mais à son caractère et que Benoît avait vu à l'avance les outrages prodigués en pays chrétien au sacerdoce et à l'Eucharistie. Le Bienheureux, en décrivant les calamités et les combustions vengeresses que ces souillures devaient susciter de toutes parts, ajoutait que la pénitence seule pourrait désarmer la colère de Dieu. Marconi croyait avoir vu se réaliser la prophétie de son pénitent. L'expérience démontre qu'elle annonçait à notre génération des catastrophes que Marconi ne pouvait prévoir et qui devaient s'étendre bien au delà de la France. Le cycle en est-il désormais parcouru? Les miracles que Benoît annonçait ont-ils amené cette conversion du monde que le Bienheureux prédisait encore et qui doit faire triompher la miséricorde? Quel fou pourrait dire aujourd'hui que la société humaine s'est mise en frais de pénitence pour désarmer la colère de Dieu!

Avant de le quitter, Marconi convint du jour où il reverrait son pénitent. Ce ne pouvait être pendant la semaine sainte où l'on allait entrer. Les exercices de la retraite au Saint-Esprit devaient occuper le prêtre jusqu'au mercredi saint. Le jeudi et les jours suivants, il serait accablé par ses pénitents. Il engagea celui-ci à revenir le jour qu'il voudrait, après Pâques. Benoît consentit volontiers. Savait-il qu'il allait faire cette fête de Pâque en paradis?

Un des jours de cette semaine de la Passion, il avait rencontré aux Capucins son vieil et bon ami Zittli. Celui-ci au sortir de l'église avait abordé le pauvre, lui demandant de ses nouvelles. Benoît, baissant la tête, avait répondu.

— « Priez Dieu pour moi ! »

Zittli avait répliqué :

— « Et vous ! priez pour moi ! »

A cette riposte, le Bienheureux, faisant sans doute allusion à cette grâce particulière dont il félicitait toujours Zittli d'avoir pu connaître la vraie foi, reprit doucement :

— « Vous êtes heureux ! priez pour moi. Peut-être nous ne nous reverrons plus. »

Était-ce une prophétie ?

Les lumières surnaturelles n'étaient pas nécessaires pour montrer au Bienheureux qu'il inclinait à sa fin. Tous le voyaient clairement. Une des tertiaires de saint François, qui le trouva le soir de la fête de la Compassion aux Quarante-Heures, à Saint-François de Paule, n'hésitait pas sur ce point.

— « Votre pauvre Benoît s'en va en paradis, » dit-elle

à sa compagne, Marie-Claire Donati que nous connaissons bien.

Le Bienheureux passa-t-il cette nuit même en adoration à Saint-François de Paule? Fraja au moins le retrouva dans cette église le lendemain de grand matin, et une merveille de plus ne pourrait étonner le lecteur. Le dimanche des Rameaux dans l'après-midi, Dominica Bravi, rencontrant le Bienheureux à Sainte-Croix de Jérusalem, fut attristée du mauvais état où elle le trouvait.

— « Vous êtes bien mal, Benoît, lui dit-elle, vous vous en allez ? »

Le serviteur de Dieu, haussant un peu la tête et croisant les mains, répondit :

— « A la volonté de Dieu, à la volonté de Dieu ! »

Ces charitables avis lui étaient d'ailleurs inutiles pour reconnaître la diminution de ses forces ; il l'expérimentait tous les jours. Cette semaine de la Passion, il s'était évanoui dans la rue et était tombé près des Quatre-Fontaines, devant le palais du cardinal Albano. On s'empressa de le relever et de le porter sous le portail du palais. On comprit à le voir que cet évanouissement venait d'inanition ; entre autres choses, on lui présenta un peu de vin qu'il refusa d'abord et dont il ne prit quelques gouttes qu'après plusieurs instances. Il était contraint néanmoins de faire certaines concessions à la nature épuisée. A quelques jours de là, dans la même semaine, il entrait dans une boutique demandant un cordial pour réparer ses forces et pouvoir rentrer chez lui. C'était aux approches de la nuit, loin de Saint-Martin; il voulait jusqu'au bout obéir au règlement de

l'hospice, et il sentait que sa faiblesse s'opposait à ce qu'il tenait comme un devoir. Le serviteur de Dieu était ce soir-là dans un tel état qu'un témoin engagea le marchand à se hâter s'il ne voulait pas voir expirer ce pauvre dans sa boutique.

Le vendredi de la Compassion, Marconi avait recommandé au Bienheureux de faire la communion le jour même s'il le pouvait :

— « Dans cette église, si vous voulez , » avait repris Benoît.

En fait, ce vendredi 11 avril, avant midi, il y reçut la communion avec plusieurs fidèles.

Le dimanche des Rameaux, le matin, il était à l'église des SS. Vincent et Anastase. Le P. Gabrini était au confessionnal, fort occupé avec ses pénitents, lorsque le serviteur de Dieu se présenta tellement exténué et changé que de prime abord Gabrini, son père, ne le reconnut pas. Il fallut quelques instants et un certain échange de paroles. Le pénitent désirait l'autorisation de communier. Le P. Gabrini, comme d'habitude, ne trouva pas matière à absolution ; il le bénit, lui donnant volontiers toute licence, mais lui recommandant expressément de faire chacune de ses communions comme si elle devait être la dernière de sa vie. Apres avoir une dernière fois admiré la générosité de cette âme, le P. Gabrini, touché de compassion pour l'excessive faiblesse de son pénitent, l'engagea à ne pas s'éloigner et à faire ce jour-là la communion dans l'église même des SS. Vincent et Anastase. Le Bienheureux préférait rester fidèle à sa dévotion, et il se sentait, disait-il, assez de forces pour aller jusqu'à une des basiliques patriarcales.

Toutefois, au lieu d'aller selon son usage à Saint-Jean de Latran qui est fort éloigné, il gagna Sainte-Marie-Majeure. Nous n'avons pas de détails sur cette communion. En sortant de la Basilique, le Bienheureux se rendit à la grand'messe, à Sainte-Praxède, où le Saint-Sacrement était exposé. C'était l'ouverture des Quarante-Heures. Le serviteur de Dieu était auprès du maître-autel contre une colonne. La sainte Eucharistie était portée en procession. Comme elle approchait, Benoît s'agenouilla et s'inclina; mais quand son Dieu passa près de lui, il ne put se retenir d'élever les bras et de pousser un soupir si fervent et si profond que les prêtres entourant le Saint-Sacrement s'en émurent : une femme, qui était à quelque distance, se retourna vivement en disant à ses voisins:

— « Quel soupir a poussé ce pauvre ! »

Parmi les voisins de cette femme se trouvait une pieuse cabaretière du voisinage qui, sans connaître le nom du serviteur de Dieu, avait une grande estime de sa piété et de sa vertu. Elle lui faisait volontiers l'aumône et lui avait un jour par mégarde donné pour menue monnaie une piastre ou demi-piastre que le Bienheureux lui avait bien vite rendue. Cette circonstance était cause que cette femme s'était attachée à regarder plus attentivement ce pauvre qu'elle était accoutumée de rencontrer à Sainte-Praxède, à la colonne de la flagellation ou devant le très-saint Crucifix. Regarder le Bienheureux avec attention et ne pas l'admirer était difficile. Térèse Massarotti, femme du cabaretier Jean Fabri, avait pour le serviteur de Dieu une telle vénération qu'entrant derrière lui dans l'église,

un jour qu'il avait plu, elle s'appliquait avec dévotion à mettre les pieds sur les traces de ce mendiant, trouvant de la gloire, c'est son expression, à marcher sur ses pas, « parce que, disait-elle, je le tenais pour un grand serviteur de Dieu. »

Ce dimanche des Rameaux (1783), Térèse, après avoir entendu la grand'messe à côté du pauvre, était rentrée chez elle, lorsqu'elle aperçut dans l'arrière-boutique son mari faisant asseoir Benoît à une petite table et le servant. Le cabaretier Jean Fabri était lui-même un admirateur du pauvre des Quarante-Heures. La dévotion des Quarante-Heures était dans les habitudes des artisans romains de cette époque ; et la pratique des Sacrements rendait ces hommes, appliqués à des travaux manuels, experts à juger et à priser les vertus du serviteur de Dieu. Jean Fabri s'estima heureux et fut tout fier de voir ce dévot mendiant entrer dans sa maison. Benoît demandait pour deux bajoques de *broccoli*. Le pieux cabaretier, pour lui faire honneur et le mettre à son aise, le fit entrer dans la salle, où il n'y avait que quelques vignerons ; après l'avoir fait asseoir et avoir placé devant lui une petite table pour qu'il pût manger seul, Fabri courut préparer le plat qui lui était démandé et qu'il accommoda de son mieux avec l'intention de sustenter autant que possible ce pauvre mendiant. Le charitable cabaretier ajouta un peu de vin et une *pagnotte* qui ne lui avait pas été demandée ; il plaça le tout devant le serviteur de Dieu, non sans une certaine complaisance. Comme il avait à quitter la maison, il recommanda à sa femme, en lui montrant le mendiant, de ne rien lui faire payer, parce que, disait-il, il voulait

faire la charité à ce pauvre. Peu après son départ, Benoît se présentait à Térèse le plat vide dans une main, la *pagnotte* entière de l'autre. Sans doute, il s'était contenté des croûtes qu'il pouvait avoir dans son sac ; il demandait à payer. Térèse lui dit que le patron avait recommandé de ne rien recevoir.

« — Dieu vous le rende ! » dit alors Benoît.

Il voulait restituer la *pagnotte:* Térèse exigea qu'il la gardât. Il demanda un verre d'eau qui lui fut donné avec empressement, et Térèse le pria de réciter un *Ave Maria*. Il salua et partit. Térèse le suivit du regard, elle le vit prendre la direction de Sainte-Praxède : elle en conclut qu'il retournait à son poste auprès du Saint-Sacrement. Il avait à peine quitté l'*Osterie* que les gens de la campagne, qui avaient mangé dans la même salle, s'approchèrent de la cabaretière :

« — Quel saint, disaient-ils, avez-vous servi près de nous ! Quel bon serviteur de Dieu ! » Ils rapportèrent que le Bienheureux n'avait pas bu le vin qu'on lui avait servi, qu'il n'avait même pas mangé, qu'il s'était borné à sucer les broccolis. Ces braves gens étaient assez chrétiens et ils avaient assez de lumières pour apprécier cette réserve. La tenue et la modestie du serviteur de Dieu les avaient remplis d'édification et d'enthousiasme.

L'exténuation de ses forces avait sans doute contraint Benoît à prendre ce léger repas qui lui avait été offert de si grand cœur et avec tant de charité. Cette chétive nourriture d'ailleurs était trop succulente pour le délabrement de son estomac et les désordres de sa santé s'en aggravèrent.

Le lendemain matin, lundi saint, le Bienheureux était à Notre-Dame des Monts à sa place accoutumée à genoux ou debout, d'abord ; mais la faiblesse l'emporta sur sa volonté, il dut s'asseoir et bientôt quitter l'église. Mélis, qui venait de dire la messe, ne trouvant plus le Bienheureux à sa place et ne le voyant pas dans l'église, remarqua qu'il avait laissé sur la balustrade son livre, son chapelet et quelques menues monnaies, bajoque, demi-bajoque et quattrins reçus sans doute dans la matinée. Le bon prêtre releva ces divers petits objets et, se mettant en quête du pauvre, sortit de l'église. Il aperçut Benoît appuyé près d'une boutique en face de l'église. Il lui présenta son petit butin ramassé devant l'autel, lui disant qu'il courait risque de ne pas le retrouver. Benoît répondit qu'il allait retourner à l'église. Il était tout défaillant et dans un état si déplorable que Mélis lui dit qu'il devrait aller à l'hôpital et s'offrit à l'y accompagner. Benoît lui répondit de ne point s'embarrasser de la sorte. Il ne voulait pas aller à l'hôpital, et il le dit avec tant de fermeté que Mélis n'insista pas Cette répugnance du Bienheureux pour l'hôpital venait de son amour pour le Saint-Sacrement. Il ne pouvait se résigner à passer ses journées sans visiter Jésus dans son tabernacle, et il lutta jusqu'à la fin pour rester fidèle à son amour.

Il rentra à Notre-Dame des Monts; plusieurs heures après, vers onze heures, il était à Saint-Ignace. L'abbé Louis Balducci se rendant à l'autel de Saint-Louis, pour y célébrer la messe, vit près de la balustrade un pauvre agenouillé, un livre à la main, dont la modestie et la ferveur le remplirent d'admiration. Le coup d'œil avait

été rapide et l'impression vive; en descendant de l'autel, après y avoir déposé le calice, avant de commencer les prières au pied de l'autel, l'abbé Balducci ramena ses regards sur ce pauvre, et se sentit pénétré de l'air de sainteté qui resplendissait sur son visage. Chaque fois que le prêtre se retournait vers le peuple, il portait son attention sur le pauvre de la balustrade et, chaque fois, il se persuadait davantage qu'un saint assistait à sa messe. Cette pensée édifiait le prêtre : elle lui servait comme d'aiguillon pour se recueillir et s'exciter à la ferveur en célébrant le saint sacrifice. Il se disait que ce bon pauvre, au lieu de quêter et de mendier comme les autres, employait son temps à entendre la messe; et, ramenant ses pensées sur lui-même, il se demandait si un si fervent adorateur n'avait pas le don de scruter les âmes et s'il ne voyait pas jusqu'au fond de son cœur. Sous le regard pénétrant de ce saint, il se recommandait à Dieu, demandant les lumières et la grâce. Au milieu de ces prières, à travers des mouvements de reconnaissance, d'adoration, de crainte et de joie, l'abbé Balducci procédait au saint sacrifice avec une consolation de piété et un sentiment de recueillement qu'il confessait plus tard n'avoir plus jamais retrouvés en lui. A l'offertoire, le clerc lui présenta une hostie à consacrer : tout aussitôt le prêtre se persuada qu'elle allait servir à ce pauvre; au moment de la communion, il redoublait de ferveur et de confusion, demandant à Dieu d'être digne de remettre l'hostie consacrée au saint qui allait la lui demander. Il ne faisait aucun doute de cette sainteté, il en trouvait au dedans de lui une affirmation énergique et qui le remplissait de joie et d'humilité. Ce pauvre

était vraiment, disait-il, un ami privilégié de Dieu. Le prêtre ne se trompait pas, au moins en se persuadant qu'il allait avoir à donner la communion au serviteur de Dieu. Il ressentit une consolation extraordinaire à déposer l'hostie sainte sur ses lèvres altérées et suppliantes, et cette fraction du pain fut loin d'affaiblir la haute idée qu'il s'était formée de ce mendiant. L'abbé Balducci ne décrit pas, comme le P. Bertarelli, le visage de ce communiant, dont la singulière dévotion confirma, dit-il, l'opinion avantageuse qu'il en avait formée. L'impression que l'abbé Balducci avait reçue se prolongea durant les prières après la communion : en descendant de l'autel, il voulait encore envisager le pauvre ; il comptait le faire à loisir, mais la clochette de la sacristie avait annoncé une autre messe, et déjà Benoît avait quitté la chapelle Saint-Louis pour se porter à la balustrade de l'autel où la messe allait de nouveau être célébrée.

Benoît passa-t-il quelque temps, l'après-midi de ce lundi saint, à la Minerve, où Pinchetti dit l'avoir vu tous les jours? alla-t-il à Saint-Praxède où nous savons qu'avaient lieu les Quarante-Heures ? l'abbé Rossi et ses clercs du collége des Maronites le rencontrèrent du moins dans cette direction, sur la place du Monte-Cavallo, et ils éprouvèrent une très-grande compassion de l'état où il était. Il pouvait à peine se soutenir : on ne comprenait pas comment il parvenait à marcher. Le soir, Giansanini le vit aux Saints-Apôtres : il l'y considéra même assez longtemps et le trouva si absorbé en ses prières et tellement ravi en Dieu qu'il n'osa l'interrompre et qu'il remit à un autre jour de lui parler d'une aumône de vêtements qu'il voulait lui faire. Cependant Mélis

avait, ce lundi saint, rencontré Mancini et s'était cru obligé de lui parler du triste état où était Benoît. Mancini ne l'ignorait pas, et sa vigilance était déjà éveillée. Il n'avait pas voulu intervenir, car il tenait à respecter la liberté de ses pensionnaires. Il savait d'ailleurs que Benoît était entièrement remis entre les mains de Dieu et que la santé ne lui importait guère. Toutefois il se faisait rendre compte par le custode de l'état déclinant de ses forces : c'était à son instigation que Clavelli avait proposé au Bienheureux d'être soigné à Saint-Martin et le charitable directeur eût fait volontiers fléchir la règle si son pensionnaire eût consenti à se laisser faire. Toutes les instances avaient été vaines; « le Bienheureux, dit Clavelli, faisait bien connaître que le corps n'était rien pour lui. » Il supposait avoir concédé suffisamment à la nature en renonçant au voyage de Lorette dont il ne parla pas en effet et dont il ne parut pas se préoccuper cette année. Il voulait souffrir par amour pour son Ami, et son état de faiblesse était à ses yeux un bénéfice, mais un bénéfice insuffisant. Pour ressembler davantage à Jésus-Christ, ces dernières semaines, il avait imaginé, s'il ne l'avait déjà fait les carêmes précédents, de boire du vinaigre.

— « Jésus l'a bu avant de mourir par amour pour nous, » répondit-il à ceux qui voulaient empêcher cette mortification et qui lui prédisaient de nouveaux désastres dans sa santé.

Mancini ignorait cette pratique : il savait ce que le Bienheureux avait répondu à Léopold qui, à bout d'instances, lui avait prédit qu'il mourrait dans la rue.

— « Eh! que m'importe! »

Entre hommes de foi, ce qui importe surtout, c'est le soin de l'âme; et Mancini, malgré sa confiance, avait recommandé au custode la plus grande vigilance pour recourir en temps utile aux Sacrements. Toutefois, Mancini promit à Mélis d'intervenir directement; il annonça en effet à Léopold qu'il parlerait sérieusement au Bienheureux le vendredi saint. Ce jour-là, le directeur avait coutume d'accompagner ses pauvres dans la visite des sept églises, et il comptait au retour rappeler lui-même à son pensionnaire les soins qu'il devait prendre de sa santé.

Le mardi saint, tous ceux qui virent le Bienheureux furent sans doute de l'avis de Zaccarelli qui estimait que l'Esprit-Saint pouvait seul lui donner des forces : il semblait véritablement un cadavre. Fit-il ce jour-là ses courses accoutumées ? On le trouva étendu par terre près de l'église Notre-Dame *del Pascolo* : ceux qui le virent là, crurent qu'il allait y rendre l'âme. Dans la matinée, il était à Sainte-Praxède, c'était le dernier jour des Quarante-Heures. Mélis l'y vit, perdu dans ses contemplations, debout près de la chapelle de la colonne de la flagellation.

L'après-midi, vers la vingt et unième heure, Zaccarelli le trouva contre la porte de l'église de la Madone des Monts. Le boucher l'accosta, lui demanda de ses nouvelles et n'obtint pas de réponse : l'extérieur répondait suffisamment. Le boucher lui offrit quelque cordial, lui proposant de l'emmener chez lui et le pressant d'accepter.

« — Cela ne me causera aucun embarras, disait-il, et me fera grand plaisir. »

Benoît ne répondit pas : il se tenait appuyé contre la porte, la tête inclinée, les yeux fixés à terre. L'artisan redoublait ses instances ; il argumentait :

— « Le bon Dieu, disait-il, veut que nous prenions soin de notre corps. »

Benoît le laissa parler quelque temps et tout à coup levant la tête, d'une voix forte et pleine :

— « Je veux, dit-il, entrer à l'église,et je trouve qu'on est bien long à l'ouvrir aujourd'hui ! »

Zaccarelli, voyant l'inutilité de ses instances, le quitta, lui disant qu'à cause des préparatifs des fêtes, l'église serait peut-être ouverte plus tard que de coutume. Le soir, il y avait bénédiction à Notre-Dame de Lorette des Boulangers, le Bienheureux y était : en sortant de l'église, il rencontra l'ancien jésuite Nicolas Graziosi. Ils n'avaient jamais échangé aucune parole. Graziosi, plein d'admiration pour le Bienheureux, goûtait surtout son salut gracieux quand on lui faisait l'aumône. Cette fois, le Bienheureux se mit à regarder fixement Graziosi. Graziosi regretta de ne pas lui avoir fait la charité : il n'en eut pas la pensée sur le moment. Le Bienheureux ne demandait pas d'ailleurs ; il ne remua pas les lèvres, il ne fit aucun geste, il regardait. Cette persistance, tout à fait insolite de la part du serviteur de Dieu dont on connaît la réserve et la modestie, frappa et étonna beaucoup Graziosi. Il s'en préoccupa même, et, plus tard, quand il fut employé au procès du serviteur de Dieu et qu'il sut ce qui était arrivé au P. Palma et surtout à l'évêque d'Amélia, il supposa que le Bienheureux avait eu la prévision du soin qu'il devait prendre de sa cause.

En rentrant à Saint-Martin le soir de ce mardi saint,

Benoît demanda au custode la permission d'aller tout de suite vers son lit: c'était la première fois qu'il semblait désirer quelque ménagement. Mais le custode fut bien étonné lorsqu'il vit que Benoît, au lieu de profiter de l'autorisation pour se coucher, s'était contenté de s'asseoir sur le lit, la tête appuyée contre le mur, attendant ainsi l'heure de la prière commune. Pâle, maigre, les yeux enfoncés, il semblait un moribond. Selon sa coutume, il attendit pour se coucher que les lumières fussent éteintes, et il était vêtu le matin quand le *Loue soit Jésus-Christ!* annonça le réveil.

Ce matin, Léopold renouvela avec chaleur toutes ses instances pour l'engager à se remettre au lit, à rester au logis au moins. Il pouvait à peine se tenir debout, dit Clavelli, on l'eût dit prêt à rendre l'âme. Aussi Clavelli le fit-il accompagner jusqu'à Notre-Dame des Monts, tandis que, de son côté, il allait avertir l'abbé Mancini. A l'église, pour la dernière fois, le Bienheureux se jeta à genoux aux pieds de Jésus *sacramenté* et de sa bien-aimée Mère. Fit-il la communion une dernière fois? il entendit plusieurs messes. Ceux qui le virent ne comprenaient pas comment il pouvait se tenir debout ou agenouillé. Ce n'était plus un homme, dit Zaccarelli, c'était un squelette. Il n'avait qu'un souffle, et il suivit avec tant de ferveur et d'émotion le récit de la Passion, que quelques-uns des assistants s'attendaient à le voir succomber. A la parole *expiravit*, quelques-uns s'étonnèrent même comme d'un prodige qu'il eût pu résister à la secousse qu'il ressentit. Benoît assista ainsi à plusieurs messes à sa place accoutumée. Ce mercredi matin, il s'était assis à diverses reprises épuisé et se sen-

tant défaillir. Vers les neuf heures, n'en pouvant plus, il voulait, comme il avait fait les jours précédents, sortir de l'église pour respirer un peu. Sa démarche chancelante et son visage cadavérique frappèrent les assistants :

— « Ah! le malheureux, est-il malade ! » s'écria une femme dont Benoît entendit l'exclamation.

A peine hors de l'église, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur les degrés du perron. On s'assembla autour de lui, chacun lui faisait des offres de service. Il était connu dans le quartier, et son état d'ailleurs eût suffi à inspirer de la compassion. Les uns voulaient le conduire à leur maison, et les autres s'inquiétaient de lui demander s'il n'avait pas besoin de nourriture. On lui offrait du vin, du bouillon, des œufs mollets. On parlait de le porter à l'hôpital. D'une voie affaiblie, Benoît remerciait chacun, refusait les offres et disait qu'il voulait rester où il était. Il ne voulait pas s'éloigner de l'église, il comptait toujours y rentrer. Il demanda un peu d'eau, une soif brûlante le dévorait. « S'il eût osé, dit son historien italien de 1860, il eût demandé du vinaigre pour imiter son amour crucifié. » Avant de boire, il éleva d'une main tremblante vers le ciel, offrant au moins cette eau au Seigneur, en mémoire du vinaigre et du fiel qu'avant de mourir il a voulu boire pour nous.

Cependant l'abbé Mancini, que Léopold avait prévenu, se rendait à la Madone des Monts. Il arrivait sur la place lorsque Benoît le vit et l'appela. Le Bienheureux lui exprima son regret de savoir qu'il voulait prendre la peine de passer à l'hospice pour lui parler. Il assurait d'ailleurs qu'il n'avait besoin de rien.

— « Vous êtes fort mal au contraire, » lui dit Mancini qui l'engagea à retourner à l'hospice, à se mettre au lit et à se laisser soigner.

En ce moment, l'abbé Mélis, qui entrait à l'église ou en sortait, s'écria en voyant Benoît :

— « Le voilà cet entêté qui prétend ne pas aller à l'hôpital et qui veut mourir dans la rue ! N'est-ce pas tenter Dieu ? »

Benoît, sans répondre, pria le vieux prêtre de le laisser s'entretenir avec Mancini. Celui-ci, voyant qu'il ne voulait pas retourner à l'hospice, l'engagea à venir chez lui se reposer et à prendre quelque chose. Benoît refusa cette charité, disant que, quelques jours auparavant, il avait pris dans une ostérie une portion de *broccoli* qui lui avait fait mal. Il demanda cependant s'il pouvait, en ce jour saint, se permettre d'entrer dans quelque auberge pour y prendre une soupe s'il se sentait tout à fait dans l'impossibilité d'attendre l'heure de la distribution aux portes des couvents. L'abbé Mancini, après avoir rassuré sa conscience sur ce scrupule, s'informa du nom de son confesseur.

— « Allez le trouver, ajouta Mancini, vous ferez ce qu'il vous dira. »

Benoît objecta qu'il ne pouvait se rendre à Saint-Ignace, et Mancini lui proposa de s'y rendre lui-même prévenir le docteur Marconi.

— « Je ne veux pas l'incommoder, riposta Benoît, il a trop à faire cette semaine. »

Il répondit aux instances de Mancini qu'il ne retournerait plus à l'hospice si on tourmentait son confesseur à son sujet, ajoutant qu'il irait le voir aussitôt après la

fête de Pâques, si Dieu lui en donnait la force. L'abbé Mancini, tout rempli de compassion pour le misérable état de son pensionnaire, n'imaginait pas cependant qu'il fût à la dernière extrémité; et, s'il parlait du confesseur, c'était surtout pour employer son autorité et faire accepter au Bienheureux les soins dont il avait évidemment besoin. La fermeté et la précision des réponses de Benoît firent supposer au charitable et pieux hospitalier qu'il y avait quelque ordre du confesseur, il promit bien de ne pas le déranger. De son côté, Benoît promit à son retour, le soir, à Saint-Martin de ne pas manquer à demander les soulagements nécessaires.

Comme Mancini quittait le Bienheureux, Zaccarelli arrivait sur la place. Le boucher revenait de sa paroisse, Saint-Sauveur, *il Salvatorello*, où il avait fait ses Pâques. Le matin, il s'était confessé à Notre-Dame des Monts, où il était resté environ deux heures et où il avait remarqué la face cadavérique de Benoît et sa persistance à la prière. Voyant un groupe devant la grande porte de Notre-Dame des Monts, Zaccarelli s'en approche. On y parlait d'un pauvre malade qui refusait tout secours et qui ne voulait pas se laisser porter à l'hôpital. Zaccarelli pénètre dans le groupe, et, reconnaissant Benoît étendu sur les degrés, la tête dans les mains, pâle, les yeux fermés, il crut voir un mort.

— « Benoît, lui dit-il, vous êtes mal, il faut vous soigner, voulez-vous venir chez moi? »

Le serviteur de Dieu reconnut sa voix, le regarda d'un œil éteint, parut se recueillir et, le regardant de nouveau:

— « Chez vous, dit-il?

— « Oui, chez moi, reprit Zaccarelli

— « Dans votre maison ! je veux bien, » dit le pauvre. d'une voix si faible déja qu'on pouvait à peine l'entendre.

Cette réponse consola et attendrit le charitable boucher qui s'empressa tout aussitôt d'aider le malade à se soulever ; il essaya même, en le soutenant sous le bras, de lui faire faire quelques pas avec le concours d'un des assistants (1) ; mais Benoît était à bout de forces. A peine purent-ils dépasser le portail de l'église, il fallut l'asseoir sur un escalier. Zaccarelli, apercevant alors son fils Pierre-Paul, l'appela. Pierre-Paul et un autre jeune homme, fils d'un droguiste de la place de Venise, prirent alors le pauvre sous les bras, et ils essayèrent de le conduire. Sa faiblesse était si grande qu'il leur fit signe encore une fois de s'arrêter un instant. Après quelques pas encore, d'une voix si faible qu'on la pouvait à peine saisir, il exprima un scrupule de modestie, il lui semblait que ses chausses glissaient. Pierre-Paul et son père lui dirent de ne pas s'inquiéter et se proposaient de les arranger, il ne voulut pas qu'on le touchât ; mais, debout, et toujours soutenu sous les bras, il accommoda lui-même son vêtement. Arrivé devant la maison, ses jambes refusaient tout concours, il devint impossible de lui faire monter les escaliers. Pierre-Paul le prit dans ses bras et fut tout surpris de le trouver si léger : c'était à peine le poids d'un enfant. Zaccarelli était monté le premier annoncer à sa femme et à sa fille

(1) C'était un *regrattier* nommé Bernard

l'arrivée du malade et ordonner de lui préparer un lit. La mère, alitée, occupait la première pièce; Anne disposa en toute hâte le lit de la seconde. Désolée du triste état de ce bon pauvre, elle était cependant, comme sa mère et son père, consolée et heureuse de le recevoir à la maison. Pierre-Paul déposa son léger fardeau sur un siége dans la première chambre, et la femme Zaccarelli, bien qu'elle fût prévenue, ne put se retenir de s'écrier:

— « Mon pauvre Benoît, comme vous voilà malade! »

Benoît tourna les yeux vers elle, et ne répondit pas. On le porta dans la seconde pièce; on voulait le mettre au lit, il fit quelque résistance, trouvant qu'il était bien sur une chaise ou demandant qu'on l'étendît par terre. Il ne pouvait guère contester cependant, et à la condition de n'être pas déshabillé il se laissa au nom de l'obéissance placer sur le lit. On pensait toujours que son mal était une simple faiblesse. Zaccarelli fit préparer un cordial: un jaune d'œuf mêlé à du bouillon. En même temps, il envoya chercher le P. Piccilli; on trouva ce religieux comme il sortait du confessionnal; il ignorait quel était ce Benoît dont on lui parlait; mais quand on lui eut dit que c'était le pauvre habitué de l'église, il courut chez le boucher, bien que l'heure du dîner fût sonnée, et sans même ôter son habit de chœur. En voyant le prêtre, Zaccarelli fit sortir tout le monde de la chambre. Le malade parlait avec peine et semblait entendre difficilement. Le P. Piccilli lui demanda s'il n'avait besoin de rien.

— « Rien, rien, » redit le malade.

Le religieux tâta le pouls et le trouva d'une faiblesse

extrême, et, se penchant de nouveau vers le malade, il lui demanda quand il avait communié.

— « Peu, peu, » répondit Benoît, dont on put à peine saisir les paroles, et qui ne parla plus.

— « C'est un homme qui va mourir, » dit le P. Piccilli aux hôtes; et, pensant aux sacrements, il ajouta qu'il fallait essayer de le soutenir et de le restaurer.

On s'empressa de nouveau autour du lit; la toux, qui avait été presque continuelle les premiers instants, paraissait avoir cédé. Le malade, les lèvres et les dents serrées, faisait entendre un petit gémissement; il agitait parfois les bras et les replaçait en croix sur sa poitrine. On lui avait déjà baigné les tempes d'eau de mélisse, on voulut lui en faire respirer. Zaccarelli approcha de ses narines un coton imbibé. En voyant confusément ce flocon blanc, le serviteur de Dieu ouvrit la bouche comme pour communier. On lui dit de respirer, il ne parut pas comprendre et resta désormais privé de sens.

— « Il n'y a pas de temps à perdre, dit le P. Piccilli, faites-lui donner l'Extrême-Onction. »

Zaccarelli y avait pensé, il était allé prévenir le curé de Saint-Sauveur. Celui-ci, qui était malade, ne pouvait manquer de prendre le plus vif intérêt au pauvre Français; il regretta de ne pouvoir se rendre auprès de lui, mais il connaissait les lumières et l'expérience de son vicaire, il l'envoya au plus vite, lui recommandant de confesser ce moribond, et, s'il y avait lieu, de signer un billet d'hôpital. En tous cas, le curé voulait qu'on lui rendît compte de tout, afin d'aviser lui-même. Le vicaire, l'abbé Giordani, trouva le malade tout à fait privé de sentiment; il lui parla sans en obtenir de réponse et

jugea prudent de lui donner l'Extrême-Onction. Les saintes huiles lui furent administrés sans que Benoît parût en avoir connaissance. Les médecins et chirurgiens que Zaccarelli avait appelés ne trouvèrent pas qu'il y eût rien à faire; ils se bornèrent à quelques prescriptions dont ils n'attendaient aucun résultat et que Zaccarelli s'empressa cependant de faire exécuter. En s'appliquant à ces soins corporels, le bon chrétien n'oubliait pas les secours spirituels. Ici, on ne peut s'empêcher d'admirerla vigilance romaine et l'admirable souci qu'on y a des mourants. C'était un pauvre mendiant recueilli par charité qui agonisait: il avait perdu tout sentiment; on lui avait administré les saintes huiles, et le curé, consulté, quand le vicaire était venu les chercher, avait été d'avis qu'il n'y avait pas autre chose à faire qu'à les administrer le plus promptement possible. Toutefois, quand le vicaire rentra au presbytère, le curé s'étonna et lui demanda s'il avait laissé le malade seul. C'est une grande charité de veiller les agonisants; et l'usage, à Rome, est que, durant cette dernière lutte, un prêtre demeure auprès du lit du moribond, afin de pouvoir toujours offrir son ministère et mettre à profit les derniers instants de lucidité que peut, à l'approche de la mort, recouvrer parfois une intelligence déja accablée par la maladie. Toutes les âmes ont leur prix devant Dieu: un pauvre mendiant ne devait pas rester plus qu'un autre privé de cette charitable et dernière assistance spirituelle.

L'abbé Giordani, en expliquant au zélé curé que le malade était dans le même état, ajouta que les Pères déchaussés de la Pénitence étaient auprès de lui. « Je

connaissais ces bons Pères, dit le curé, leur diligence, leur exactitude, leur expérience en ces occasions, et je ne doutais pas que, si le malade retrouvait quelque lucidité, je ne fusse aussitôt averti. » Cette assurance n'empêcha pas le vigilant pasteur de recommander au vicaire, non-seulement de ne pas s'éloigner afin d'être prêt au premier appel à porter le bon Dieu à l'agonisant, mais de retourner de temps en temps à la maison Zaccarelli et de s'assurer par lui-même si le malade ne pouvait pas recevoir le saint viatique.

Les Pères déchaussés de la Pénitence de Jésus de Nazareth, qui demeuraient à Sainte-Agathe des Tisserands, vers la *Torre dé Conti*, avaient été, en effet, prévenus. Zaccarelli, qui n'oubliait rien dans son zèle, leur avait envoyé son fils Pierre-Paul. Le supérieur, le P. Antoine Tapiez, apprenant par un de ses religieux qui se trouvait instruit des incidents de la matinée à Notre-Dame des Monts, qu'il s'agissait d'un bon sujet, se rendit lui-même à l'appel du boucher. Il arriva comme on achevait de donner l'Extrême-Onction au malade. Il le reconnut pour l'avoir vu maintes fois par les rues du voisinage de la *Suburra*, et, ayant demandé son nom, il essaya de l'appeler, de lui parler, de lui présenter le crucifix. Benoît restait privé de sentiment. Immobile, les yeux fermés, les dents serrées, les mains croisées sur la poitrine, il faisait entendre un petit gémissement qui allait toujours s'affaiblissant ; il écartait aussi parfois un peu les bras qu'il recroisait ensuite sur sa poitrine ; de temps en temps, il ouvrait les yeux : on lui présenta le crucifix, et le P. Tapiez ne sut distinguer si son regard reconnaissait ce Jésus crucifié que

son cœur aimait tant et qu'il avait pris pour modèle. Une fois installés auprès du moribond, les Pères de la Pénitence ne le quittèrent plus. Ils se succédèrent d'heure en heure, veillant sur leur agonisant, priant pour lui et assistant à tous les soins que Zaccarelli, ses fils et ses filles prenaient du moribond, selon les prescriptions des médecins et des chirurgiens. Outre les deux Pères de la Pénitence, quelques prêtres et quelques voisins s'introduisirent dans la maison. Les uns avaient demandé la permission à Fortuné ou à Pierre-Paul, courant de divers côtés pour exécuter les recommandations de leur père; d'autres étaient entrés uniquement poussés par une pieuse curiosité. Le pauvre des Quarante-Heures était connu: ceux que sa prière avait édifiés s'édifiaient encore de le voir à son agonie, privé de sens, il est vrai, mais dans l'attitude et peut-être dans l'acte intérieur et insensible de la prière. C'était au moins l'image de la paix. Aucune contorsion durant cette agonie, et, au respect qu'elle inspirait aux assistants, se mêlait je ne sais quelle consolation. Les Zaccarelli ne regrettaient ni leurs peines, ni leur embarras: ils étaient heureux d'âvoir recueilli cet agonisant. Les étrangers unissaient avec admiration leurs prières à celles des bons religieux et s'entretenaient à voix basse des vertus du moribond.

Vers le coucher du soleil, le petit gémissement avait cessé. Rien ne troublait la tranquillité de l'agonisant qui semblait dormir. La maison d'ailleurs était pleine. Comme Fortuné venait d'essuyer la bouche du malade, le religieux, le P. Ange Adami, remarquant son affaiblissement, proposa aux assistants de réciter les litanies

de la sainte Vierge. Tous s'agenouillèrent. Fortuné se plaça au pied du lit. Le religieux commença les prières. A l'invocation *sancta Maria*, Fortuné remarqua que le visage du malade prenait une blancheur extraordinaire, et, quand l'assistance eut répondu *ora pro nobis*, le P. Ange, qui regardait le malade, ne continua pas la prière. Zaccarelli se leva ; le religieux lui dit :

— « Il a passé. »

Il était une heure de la nuit, toutes les cloches de la ville entraient en branle. Elles sonnaient le *Salve Regina* ordonné par le pape Pie VI : elles sonnaient aussi, dans la pensée de tous les assistants, la paisible et heureuse entrée d'un nouveau saint en paradis. Le P. Ange approcha un cierge de la bouche du défunt pour s'assurer de la mort. Il ferma les yeux du Bienheureux, et, de nouveau agenouillé, récita les prières d'usage avec les assistants plus disposés à louer les grandeurs de Dieu qu'à implorer ses miséricordes.

Cependant, à Lorette, on attendait Benoît. Gaudence et sa femme s'entretenaient souvent de leur ami et de son arrivée prochaine. On avait déjà passé presque tout le carême en comptant d'abord les semaines ; désormais on comptait les jours. Chaque soir on espérait que le lendemain ne se passerait pas sans qu'on ait revu Benoît. Gaudence n'entrait pas dans la Basilique sans y regarder de toutes parts. Diamante ne rentrait pas de l'église sans qu'on lui demandât si elle n'avait pas aperçu le Bienheureux. Le mercredi saint, le mari et la femme causaient ensemble de leurs espérances et de leurs désirs et le nom de Benoît revenait sur leurs lèvres. Leur fils, âgé de cinq ans, le petit Joseph, éleva sa voix innocente pour dire :

— « Benoît ne viendra pas, Benoît va mourir ! »

Ce propos du petit enfant frappa surtout la mère, et elle se prit à craindre que le Bienheureux ne fût malade et arrêté quelque part en route dans un hôpital.

— « Oh ! dit l'enfant, Benoît n'a pas de mal, mais il ne viendra plus. Il se meurt ! »

On ne pouvait ajouter foi à cette parole enfantine. Aussi le jeudi saint, Barbe déclara-t-elle qu'il n'était plus question de jours : c'était l'affaire de quelques heures ; et, sans délai, il fallait préparer la chambre de Benoît.

— « Mais, dit l'enfant, ne vous ai-je pas dit que Benoît ne viendra pas ? Il est mort, il est allé en paradis ! »

La mère, inquiète de cette persistance, interroge l'enfant.

— « Qui te fait parler ainsi ? »

— « Personne, répondit-il, c'est mon cœur qui me le dit. »

Les jours suivants, quand on parlait encore de Benoît, l'enfant interrompait ses jeux pour redire :

— « Benoît est mort, Benoît est en paradis ! »

La semaine sainte s'écoula : la semaine de Pâques s'avançait même, les époux Sori n'avaient pas de nouvelles du Bienheureux. La veille du dimanche de Quasimodo, un soldat corse appela Gaudence dans la rue pour lui montrer une lettre de Rome où était racontée la mort du serviteur de Dieu. Au retour de la classe, la mère voulant éprouver l'enfant lui dit :

— « Peppo, Benoît est arrivé ! »

Peppo répondit aussitôt et sans hésiter :

— « Je vous ai dit qu'il est mort. Il est en paradis ! »

XVIII

ALLELUIA

Quand le Bienheureux eut ainsi doucement expiré, les Pères Nazaréens de la Pénitence, au son de toutes les cloches de Rome, récitèrent les prières d'usage. Ils partirent ensuite, laissant à la pieuse assistance le soin de rendre au précieux cadavre les derniers devoirs de la charité. Zaccarelli s'en acquitta à l'aide de quelqu'une des personnes présentes. On dépouilla le Bienheureux de ses haillons sordides. On le revêtit de linge blanc. Le boucher avait envoyé Pierre-Paul chercher un sac de la confrérie de Notre-Dame des Neiges qui s'estima heureuse de s'associer un tel mendiant. On l'enveloppa dans ce sac, et on le déposa sur la table du lit. Les vêtements pleins de vermine furent mis de côté et renfermés. Il en manquait déjà diverses pièces, dont s'était sans doute emparé quelqu'un des dévots de la compagnie. On serra aussi avec soin les livres et jusqu'aux croûtes de pain et aux écorces de limon et d'orange trouvées dans la sacoche du saint pauvre. Puis Zaccarelli congédia tout le monde. Il garda un garçon de sa boutique pour veiller son pauvre hôte défunt de concert avec sa fille Anne. Anne s'étonnait de ne sentir ni répugnance ni horreur pour ce mort. Elle n'avait même

pas à prendre sur elle pour rester auprès de lui. Elle s'y trouvait heureuse et consolée. Elle n'était pas seule de ce sentiment. Tous s'éloignaient à regret de cette chambre mortuaire. On y éprouvait un sentiment d'édification et d'allégresse. Fortuné se réjouissait de cette mort si paisible et si douce sans aucune des luttes de la nature révoltée : pas de sueur, pas de râle, pas de suffocation, disait-il ; un affaiblissement graduel de la respiration, une éclatante blancheur et un ineffable repos du visage.

Pendant que les heureux témoins de cette mort félicitaient les Zaccarelli de leur bonheur d'avoir recueilli un saint dans leur maison, les pauvres hôtes de Saint-Martin s'inquiétaient et n'osaient s'étonner de ne pas voir rentrer Benoît. Clavelli l'avait appelé et cherché avant de fermer les portes. Antonin et Valentin se désolaient. Ils ne pouvaient hésiter sur la cause de cette absence; leur compagnon n'avait pas eu la force de regagner l'asile charitable. Ils connurent la vérité le lendemain. Mancini l'apprit le soir même : deux heures après la mort du Bienheureux, comme il rentrait dans son logis, à Saint-Pantaléon, il sut que Benoît avait quitté la terre.

La nouvelle avait déjà gagné le quartier et était passée au-delà. Le Bienheureux avait à peine fermé les yeux, on lui rendait encore les derniers devoirs que déjà on venait demander à voir le saint. Le grand jeudi, avant l'aube, on frappait à la porte du boucher. Les Zaccarelli n'avaient aucune raison de se refuser à ce pieux désir; ils ne se doutaient pas de l'immense concours qui allait se presser chez eux. « Ni moi, ni les

miens, dit Zaccarelli, n'avions fait aucune démarche, et on ne pouvait supposer que la connaissance de cette mort se répandrait aussi promptement. » Les visiteurs s'agenouillaient dans la chambre mortuaire, ils récitaient quelque prière, touchaient le cadavre et s'étonnaient de sa flexibilité. Ils baisaient les mains, ils baisaient les pieds. Rien de froid, rien de raide. On était en présence d'un homme endormi. Les premiers visiteurs étaient naturellement du voisinage. Dès le soir même du mercredi, la servante de l'abbé Fraja était informée de tout.

— « Votre pauvre est mort, » avait-elle dit à son maître.

Marie Poeti, dont la coutume était de se rendre de grand matin à la messe, entendit le lendemain jeudi répéter dans la rue :

— « Le Saint est mort! »

Le mot de pèlerin frappa même son oreille, elle n'arrêta pas sa pensée sur Benoît : elle l'avait vu le mercredi matin. Elle comprit lorsqu'elle entendit nommer saint Alexis; elle se dit alors qu'on avait bien raison de l'appeler Saint, et malgré l'affection qu'elle portait au Bienheureux, elle ne put jamais parvenir à faire une prière pour le repos de cette âme qui n'avait pas besoin de suffrages, pensait-elle.

L'abbé Rubini, au rebours, comprit au premier mot. Une marchande de fruits, comme il sortait de chez lui pour aller dire la messe, lui annonça la mort du Saint. Il courut aussitôt chez le boucher, et fut des premiers à visiter le défunt; cette visite ne satisfit pas sa piété, il retourna plusieurs fois le jour s'agenouiller dans cette

chambre mortuaire. Autant en fit l'abbé Mélis, qui, informé à la sacristie de Notre-Dame des Monts, se rendit aussitôt à la rue des Serpents. Il trouva la chambre déjà pleine. Le bon Mélis s'agenouilla, pria, s'attendrit et ne put retenir ses larmes auprès de son ancien convive. Il lui baisa les pieds et les mains et mêla sa voix au concert des assistants, tous persuadés d'avoir un saint sous les yeux. Dans la matinée, le bon vieux prêtre revint plusieurs fois : il amenait des visiteurs à ce cadavre, où ne paraissait rien du caractère sinistre et terrible de la mort. « C'était, dit Mélis, un paisible sommeil. »

Le P. Blaise Piccilli n'était pas des moins ardents à entretenir l'émotion. Une de ses pénitentes, la veuve Majo, était venue se confesser ; il l'entretint de Benoît et l'envoya visiter le défunt. C'était encore de grand matin, les visiteurs avaient été cependant assez nombreux déjà pour que la femme Zaccarelli craignît de voir la maison envahie : elle avait fait fermer la porte et ordonné de ne plus laisser entrer indistinctement. La veuve Majo qui connaissait les Zaccarelli, pénétra toutefois sans difficulté. Il y avait peu de monde dans l'appartement, elle put prolonger sa visite et contempler le mort à son aise. Elle constata la flexibilité du corps, la mollesse des chairs qui cédaient et se relevaient au toucher. Elle se nourrit surtout et s'émerveilla de la délicieuse émotion qu'on ressentait auprès de ce cadavre.

Pendant qu'elle prolongeait sa visite, on frappait et on sonnait à la porte de la rue ; en dépit de leur résolution, les femmes Zaccarelli étaient contraintes de céder aux instances. La maison se remplissait et l'escalier

s'encombrait lorsque la veuve Majo quitta cette chambre qui semblait désormais à tous un sanctuaire. Les gens des quartiers éloignés arrivaient. Dans les rues, on ne parlait que du saint. La veuve Majo s'en alla chez les maîtresses pies, elle en ramena quelques-unes; elles eurent de la peine à pénétrer, mais elles ne se rebutèrent pas. Les maîtresses pies à diverses reprises revinrent par troupes dans la journée. Celles qui avaient vu voulaient revoir encore. Nous avons déjà remarqué que les membres de cette congrégation assez répandue dans Rome se réunissaient volontiers certains jours à leur maison de Notre-Dame des Monts. Durant la Semaine-Sainte, elles y étaient venues des écoles du Transtevere et des autres quartiers lointains. La plupart d'entre elles, nous le savons, connaissaient le Bienheureux. Quelqu'une voulait réciter le *Requiem* dans la chambre mortuaire et ne trouvait que le *Gloria Patri* sur ses lèvres. L'édification publique se propageait. Silvani avait remarqué les excroissances aux genoux, et il s'extasiait de la souffrance qu'avait dû ressentir le saint durant ses heures d'adoration, appuyé de tout le poids de son corps sur ces tumeurs molles et charnues. Chaque détail ajoutait à l'admiration. Ceux qui croyaient le mieux connaître le pauvre des Quarante-Heures étaient surpris de ce qu'ils voyaient et de ce qu'ils apprenaient. Tous étaient comme les maîtresses pies, comme les abbés Mélis et Rubini, après avoir vu, ils voulaient revoir: ils revenaient; et, comme Anne Zaccarelli, ils se sentaient consolés et attirés auprès de ce cadavre. La presse augmentait toujours dans la maison, dans l'escalier, dans la rue. La femme et la fille de Zaccarelli se voyaient débordées

et envahies ; elles ne savaient auquel entendre, et elles disaient qu'elles avaient perdu la tête.

Zaccarelli était hors du logis ; dès le matin, il était sorti pour aviser aux funérailles de son hôte. Généreux comme nous le connaissons, pieux et charitable, il voulait faire à ses frais des funérailles décentes à son bon pauvre. Dès le mercredi soir, tout en rendant les premiers soins au corps, il avait songé qu'il fallait ensevelir dans l'église même de Notre-Dame des Monts ce dévot de la Très-Sainte Vierge. De grand matin, il alla entretenir de ce projet le P. Piccilli et le P. Palma, recteur de l'église ; tous deux applaudirent à ce dessein qui ne laissait pas de présenter certaines difficultés. Notre-Dame des Monts, on le sait, n'était pas une église paroissiale. Zaccarelli et les ouvriers pies crurent qu'il fallait s'adresser au curé de Saint-Sauveur, puisque le pauvre était mort chez un de ses paroissiens. Le curé, Rovira-Bonnet, connaissait trop bien Benoît pour ne pas apprécier la rareté du trésor que la Providence semblait adresser à son église. Aussi n'était-il pas disposé à s'en dessaisir ; et il se croyait d'autant mieux assuré de le conserver que, dès le matin, le P. Carlini, curé de Saint-Martin, avait fait prier le curé Rovira-Bonnet de pourvoir par charité à l'enterrement de ce pauvre hôte de l'hospice Saint-Martin. Zaccarelli ignorait ces détails. Rebuté par le curé de Saint-Sauveur, il voyait néanmoins son dessein approuvé de tous ceux à qui il en parlait et qui avaient connu Benoît. Le sentiment populaire semblait se prononcer avec force pour réunir ce saint pauvre à cette Madone des Monts qu'il avait tant priée. Zaccarelli rentrait chez lui décidé à ne pas

abandonner la partie, et résolu à adresser une requête au cardinal vicaire.

En voyant sa maison encombrée et tout ravi de l'heureux retentissement de la mort de son hôte, le bon boucher envoya d'abord quérir les soldats corses pour contenir la foule, empêcher l'encombrement, faire entrer et sortir avec ordre, et tour à tour, tous ces dévots du pauvre.

Parmi eux se trouvait l'abbé Mancini, que ne connaissaient pas les Zaccarelli, dont ils ne soupçonnaient pas les rapports avec Benoît. Mancini venait rendre hommage à son pauvre. Instruit du dessein d'ensevelir Benoît à Notre-Dame des Monts, il y acquiesça vivement, et prévint le boucher, qui jusque-là avait ignoré que Benoît logeât à l'hospice évangélique, que les droits paroissiaux appartenaient au curé des SS. Sylvestre et Martin, et que c'était à lui qu'il fallait demander les autorisations nécessaires. Zaccarelli aussitôt reprenant courage, au lieu d'adresser sa requête au cardinal vicaire, se rendit au couvent de Saint-Martin. Je ne veux pas entrer dans le détail de ses démarches. Elles eurent, malgré diverses oppositions, un plein succès. La persévérance du bon Zaccarelli et aussi le bon droit. pour ainsi dire, et la convenance de son dessein triomphèrent de la répugnance du curé de Saint-Sauveur et de la concession que le P. Carlini avait déjà faite de ses droits paroissiaux : il fut convenu avec l'assentiment populaire que Benoît serait porté, exposé et enseveli à la Madone des Monts.

Le concours dans la maison du boucher n'avait fait que s'accroître dans l'après-midi et, lorsque, vers les deux ou trois heures, la confrérie de la Madone des

Neiges se présenta pour enlever le corps, la foule était immense : il fallut le concours des soldats corses pour faire pénétrer les confrères dans la maison, et même pour leur permettre de prendre le cadavre dans la chambre mortuaire pleine de dévots occupés à admirer et à célébrer le serviteur de Dieu. Parmi ces confrères de Notre-Dame des Neiges, s'en trouvaient qui connaissaient Benoît. L'un entre autres, Antoine Grellini, était un ami des Quarante-Heures. Il se douta, quand il fut convoqué pour accompagner un bon pauvre, que ce pouvait être le dévot à la Sainte-Eucharistie qu'il avait souvent rencontré dans les églises, et il brigua l'honneur d'être un des quatre porteurs de la civière. Les confrères assemblés dans leur oratoire s'étaient d'abord rendus à la paroisse de Saint-Sauveur pour quérir le clergé. Le curé Rovira-Bonnet était hors d'état de sortir : le sous-curé Giordani, qui avait donné les saintes huiles au moribond, prit l'étole. Le sous-curé de Saint-Martin l'accompagnait ainsi que quelques autres prêtres et plusieurs religieux carmes. Le corps placé sur la civière avait les bras croisés sur la poitrine et le visage découvert. Quand il apparut dans la rue, un grand cri s'éleva de toute la foule :

— « Le Saint ! voici le Saint ! »

Le trajet était court de la maison de la rue des Serpents à l'église de la Madone. Il se fit lentement :

— « Qu'il est beau ! criait la foule, c'est un saint ! »

Des enfants accompagnaient le cortége, redisant de leurs voix éclatantes le cri qui, depuis la veille au soir, remplissait la ville entière, et y retentissait de toutes parts :

— « Le Saint est mort ! le Saint est mort !

Cependant des amis de Benoît et des voisins de Notre-Dame ignoraient encore l'événement. La femme Nick qui avait vu le serviteur de Dieu, le Mardi-Saint, tout défaillant, appuyé contre un mur en face de sa maison et avait alors engagé son mari à descendre l'inviter à entrer, la femme Nick, entendant du bruit dans la rue, regarde à la fenêtre, voit le cortége et reconnaît le bon pauvre de Notre-Dame. Instruite plus tard de tout ce qui s'était passé, elle regrettait de n'avoir pu, deux jours auparavant, accomplir la charité qu'elle avait désiré lui faire. Nick était bien descendu dans la rue, comme le voulait sa femme, mais il n'y avait plus trouvé Benoît.

— « S'il était entré chez nous, disait la femme Nick, il serait peut-être mort dans notre maison ! »

On comprenait déjà, et on comprenait bien l'honneur que Benoît avait fait à Zaccarelli.

Une autre des admiratrices de Benoît, la femme Tarani, l'avait vu, le mercredi matin, à Notre-Dame des Monts et n'avait rien su des événements de la journée. Elle avait passé le Jeudi-Saint dans la même ignorance. Elle avait cependant fait ce jour les visites au Saint-Sépulcre, mais elle les avait faites en silence, accompagnée de ses filles. Elle était au milieu d'elles et avec son mari, sur les deux ou trois heures, au dernier étage de la maison qu'elle habitait, lorsque le mari appela les petites pour leur faire voir un mort. La femme, qui avait pour habitude de ne pas laisser les enfants se mettre aux fenêtres, lui dit avec surprise :

— « Il faut donc que se soit un saint ! » Se mettant

elle-même à la fenêtre, elle vit un concours de peuple et de clergé plus grand que d'ordinaire en pareille circonstance, et elle entendit un grand bruit de voix et de cris. Elle distingua les mots :

« Le Saint! le Saint! »

Et bien que l'élévation de son logement ne pût lui permettre de reconnaître le personnage qu'elle voyait sur la civière, elle soupçonna que ce devait être le pauvre de Notre-Dame des Monts. Elle en fut d'ailleurs bientôt assurée.

De son côté, le curé Rovira-Bonnet, qui avait eu tant de peine à renoncer au trésor qu'il avait un instant cru posséder, entendant le cortége passer devant son presbytère, tout proche de Notre-Dame, se leva du lit où il était couché, se traîna vers la fenêtre et, se penchant, put une dernière fois et avec une indicible consolation, contempler son bienheureux compatriote, « et, dit il, je ne manquai pas de lui donner une bénédiction. »

Lorsque le cortége entra à l'église, on y chantait l'office des Ténèbres. Le Saint-Sépulcre était disposé. On devait, le soir, prêcher la Passion. Aussi la civière ne fut-elle pas déposée dans la nef, et on se dirigea vers la sacristie où eurent lieu les prières de l'absoute. Afin d'éviter l'encombrement, les portes de la sacristie avaient été fermées après l'entrée du clergé et des confrères de Notre-Dame des Neiges; à peine si quelques autres personnes avaient pu pénétrer. On porta ensuite le corps dans une chapelle contiguë où il dut passer la nuit. Les fossoyeurs étant venus, ce soir même, prendre les ordres du P. Palma, recteur de l'église, celui-ci

les renvoya en leur disant qu'il voulait conférer avec ses supérieurs. Mais, le lendemain, quand les fossoyeurs revinrent de nouveau, le P. Palma dut leur répondre qu'il n'était plus le maître de fixer le moment de l'enterrement, et qu'il fallait laisser le peuple satisfaire sa dévotion envers ce mort.

Dès le matin, en effet, les portes de l'église avaient été assiégées, et, à peine étaient-elles ouvertes, que l'on demandait à pénétrer dans la sacristie et à voir le Saint. Au cri : Le Saint est mort ! le Saint est mort ! répété par des voix d'enfants dans tous les quartiers, la ville entière s'ébranlait et se dirigeait vers Notre-Dame des Monts. En vain, recommandait-on le silence dans la chapelle de la sacristie, où était, pendant ces derniers jours de la grande semaine, déposé le Saint-Sacrement; la piété au saint mendiant et l'admiration ne pouvaient se contenir. On le louait et on l'honorait, comme on avait fait la veille dans la maison de Zaccarelli. Comme la foule augmentait toujours, le père recteur, aussitôt que les fonctions du jour furent accomplies, fit porter le mort dans la nef afin de donner plus de facilité à la dévotion populaire. On crut qu'il suffisait d'entourer la bière de quelques bancs, et que l'église était assez grande pour éviter le désordre. L'église se trouva trop petite. Les Frères des Ouvriers Pies étaient impuissants à protéger le cadavre et à en faire éloigner ceux qui étaient une fois parvenus auprès du catafalque, pour laisser avancer les autres. On dut recourir à la force armée. On plaça des soldats aux portes de l'église et autour du corps. Ils avaient mission de faire circuler la foule ; mais il fallut plus d'une fois employer la menace et la force. Le

tumulte semblait à son comble : on montait sur les bancs, sur les confessionnaux, sur les autels pour voir le Bienheureux. On couvrait le corps de fleurs et on se les partageait. On entourait les mains de rubans qu'on s'arrachait ensuite. Il ne put être question ni ce jour, ni le suivant, de fermer l'église à midi, selon la coutume de Rome. Le soir venu, on ne pouvait même renvoyer la foule. Il fallut d'abord enlever l'objet de sa dévotion. Et quand le corps fut porté dans une chambre, derrière le chœur, on eut beaucoup de peine, avec le concours des soldats, à en fermer les portes.

Dans cette foule qui se pressait autour du mendiant et le proclamait Bienheureux, se trouvaient bien des amis du pauvre. Beaucoup qui ignoraient son nom, l'avaient reconnu sans hésitation au cri populaire qu'on entendait retentir de tous côtés en ces jours.

— « Un saint est mort, avait dit le prélat della Somaglia ; ce doit être le pauvre de Sainte-Marie *in Monterone*. »

L'abbé Pinchetti n'hésita pas davantage, et il accourut à Notre-Dame des Monts. Jaqueline Bombled fit de même. Dans son enthousiasme, elle put à travers la foule pénétrer jusqu'auprès du mort, baiser sa main, se répandre en prières de reconnaissance pour le bien qu'il lui avait fait durant sa vie, mais, ajoute-t-elle, « je ne songeais pas à rien faire pour le suffrage de son âme. »

Marie Romolini, la femme du doreur Antoine Cervotti, avait, dans la journée du Mardi-Saint, vu deux fois Benoît au Jésus et sur la place de Venise, où elle demeurait. Elle avait été touchée et était restée préoc-

cupée de son état d'épuisement; aussi, ayant appris le mercredi soir l'évanouissement de son pauvre, le matin, à Notre-Dame des Monts, elle était venue dans le quartier prendre des renseignements et s'informer charitablement du lieu où il demeurait. Elle avait appris la mort du Bienheureux, et, trouvant sa charité désormais superflue, ne s'était pas inquiétée davantage et était rétournée à ses occupations. Mais, le vendredi dans la matinée, elle fut informée de toute l'émotion populaire, et elle sut que son pauvre devait être exposé à la Madone des Monts. Elle parvint à pénétrer à la sacristie, et, après avoir reconnu, admiré et honoré le mendiant qu'elle avait voulu nourrir, elle se releva si édifiée et si consolée qu'elle voulut le revoir encore; et le dimanche, malgré un concours, une presse et un encombrement qui désespérèrent le courage de bien des hommes, cette femme, dans l'audace et le transport de son désir, parvint encore à pénétrer dans l'église, et si elle ne put cette fois approcher du corps, elle put du moins l'apercevoir et le bénir de loin en pleurant, au milieu des acclamations populaires.

Marconi, dans la matinée de ce vendredi, avait été prévenu par un billet de Mancini. Il apprit ainsi le nom de son pénitent en même temps que sa mort. En recevant cette nouvelle, Marconi pensa tout d'abord à la grande impression de ce mendiant se trouvant tout à coup devant le tribunal de Dieu, chargé de tant de mérites qu'il ne se connaissait pas. L'abbé Marconi se rendit au plus tôt à la Madone des Monts; et dans ces derniers jours, il ne quitta plus guère le défunt qu'il put vénérer à son aise.

Le P. Gabrini n'eut pas le même bonheur. Il ne fut informé que par la rumeur publique. Dans la journée du vendredi, il entendit, comme tant d'autres, ce cri : « Le saint est mort ! » dont retentissaient toutes les parties de Rome. Il prit quelques renseignements et n'eut pas de peine à soupçonner que ce saint devait être son pénitent. Il ne put s'en assurer, et les occupations paroissiales l'empêchèrent, ce jour, de se rendre aux Monts et de poursuivre ses investigations. Le samedi, selon l'usage chrétien, il bénissait les maisons de sa paroisse : au palais Rospigliosi, la princesse Donna Éléonore l'entretint du pauvre exposé à Notre-Dame des Monts et éclaircit tous ses doutes.

Cette pieuse princesse était une pénitente de Gabrini. Elle se flattait aussi d'être une des amies du saint mendiant : une amie privilégiée même, car elle se vantait d'avoir avec lui un commerce particulier de prières. Elle avait vu ce pauvre dans les églises, aux Quarante-Heures, peut-être au confessionnal du P. Gabrini et dans les rues ; elle aimait à lui faire l'aumône. Un jour, à l'église Notre-Dame des Monts, en lui donnant la charité, elle lui avait dit :

— « Priez Dieu pour moi. »

Le saint l'avait regardée, ce qu'il faisait rarement ; avec un sourire et cette dignité humble et souveraine qui éclatait souvent en lui, il avait répondu, comme il fit d'ailleurs quelquefois à d'autres pieux personnages :

— « L'un pour l'autre ! »

La princesse avait été transportée ; elle n'avait pas attendu la mort du Bienheureux pour apprécier cette faveur ; Gabrini était profondément touché de cette

union de prières formée entre cette princesse des plus hautes familles de Rome et le sordide mendiant.

Cette princesse avait déjà, chez Zaccarelli et à la Madone des Monts, plusieurs fois visité le mendiant qui lui avait promis naguère d'intercéder pour elle; elle engagea le P. Gabrini à ne pas perdre l'occasion de revoir un saint. Malgré son désir, Gabrini ne put se rendre à la Madone avant le dimanche matin. L'église et ses abords étaient alors tellement encombrés que le Père renonça à pénétrer. « J'eus le regret, dit-il, de ne pas voir le cadavre de ce pauvre que j'avais si bien connu. »

Comment raconter en détail les transports de la piété romaine pendant les quatre jours que le corps du Bienheureux resta ainsi exposé à la vénération publique? Comme le remarquent les témoins, dans la foule qui lui rendait hommage se confondaient des prêtres, des religieux, des nobles, des dames de haut parage. La princesse Éléonore Rospigliosi n'avait pas été seule à s'associer aux hommages populaires. La marquise Vitelleschi, la duchesse de Poli, d'autres encore, avaient voulu vénérer le saint pauvre. L'émotion de la rue était partagée et soutenue par les palais. Les cardinaux, les généraux d'ordre, les prélats de divers degrés n'y demeuraient pas étrangers : tous concouraient pour leur part à l'ovation du mendiant français. Le mouvement qui emporta ainsi et agita la ville entière d'une manière incroyable et qu'on ne saurait exprimer ni imaginer, était évidemment suscité par une puissance surhumaine. Comment ne pas y reconnaître et y proclamer le doigt de Dieu? Tout, d'ailleurs, concourait à exalter

l'enthousiasme populaire. Ce mendiant, au sein de la mort, semblait en braver les atteintes. Du mercredi au dimanche soir, le corps resta flexible et fut préservé de la rigidité et du froid cadavériques. Aucune trace de corruption. Les membres étaient moites : une sueur abondante perlait de temps en temps au visage, et ceux qui l'essuyaient et en imprégnaient des linges s'estimaient heureux. Des signes plus illustres manifestaient d'ailleurs la puissance de ce pauvre. Des grâces nombreuses se répandaient dans l'assistance. N'était-ce pas une grâce déjà que cette joie, cette consolation, ce charme que tous éprouvaient à contempler un cadavre ?

Le Samedi-Saint, pour ne pas le soustraire à la dévotion populaire au milieu des belles et grandes fonctions de la liturgie, le Père recteur l'avait fait placer dans un couloir contigu à l'église, où l'on pouvait, avec l'aide des soldats, espérer mettre quelque ordre en faisant entrer la foule par une porte, et en l'obligeant à sortir par l'autre. Ce jour-là, Angélique Gardellini avait décidé de vénérer le corps de son saint Alexis. Nous avons nommé cette Angélique. Sa résolution, à vrai dire, était intéressée : elle voulait demander au pauvre de Notre-Dame des Monts, dont elle s'était édifiée durant de longues années, le rétablissement d'une santé tout à fait ruinée. Depuis longtemps, Angélique ne paraissait vivre que par une grâce toute particulière de la Providence. Une chute effroyable avait amené dans la constitution de cette fille des désordres à quoi on n'avait jamais pu remédier. Les médecins avaient maintes fois reconnu et constaté leur impuissance. Angélique avait des crises violentes de suffocations et de convulsions, dont on ne

parvenait à la tirer qu'à force de saignées. Elle ne pouvait supporter presque aucun aliment, et le chirurgien, chargé de lui tirer du sang, refusait autant que possible de le faire, malgré les avis formels des médecins, tant il redoutait de voir expirer entre ses mains ce sujet épuisé par la souffrance et le manque de nourriture. Les médecins, eux aussi, voyaient le péril; ils en convenaient, mais le danger des suffocations, qui revenaient périodiquement, leur paraissait de son côté sans rémission. Ils disaient que la malade souffrait d'un anévrisme des plus malins. Elle avait des crachements de sang fréquents; des lésions dans la gorge lui avaient fait perdre la voix. Sa sœur et sa mère la comprenaient au seul mouvement des lèvres. Elle ne pouvait se coucher sans suffoquer aussitôt. Une toux convulsive l'épuisait. Les battements de cœur étaient si violents qu'ils avaient produit une difformité du côté gauche. Depuis quatre ans, elle vivait ainsi, envisageant la mort à tout instant, et si misérable que sa sœur Dulcissime tenait à partager son lit de peur de la trouver morte si elle la laissait seule quelques instants. A plusieurs reprises, on avait administré à la malade l'Extrême-Onction et le saint Viatique. Si la violence des crises s'apaisait un peu, l'état général ne s'améliorait pas. Angélique pouvait à peine se traîner jusqu'à quelque église du voisinage, et, parfois, elle payait d'une crise effroyable cette satisfaction. Les derniers mois, les ravages avaient paru plus profonds, la poitrine semblait atteinte, les ulcères de la gorge étaient aggravés. Les extrémités des membres étaient enflées et indiquaient une décomposition du sang que tant de misères faisaient redouter et qu'on pouvait

regarder comme le symptôme des dernières souffrances.

Il y avait longtemps que les médecins qui, en ce temps, étaient encore chrétiens, avaient déclaré à la pauvre Angélique que son mal était sans remède et qu'elle avait à se tenir prête parce que, d'un moment à l'autre, elle pouvait être appelée devant Dieu. Elle était résignée, sans doute, et soumise ; mais elle était courageuse aussi, et elle luttait contre la mort de toute l'énergie de son espérance, demandant sa guérison à Dieu avec ferveur et invoquant les saints avec confiance. Elle était plus souffrante et plus faible depuis quelques jours, lorsque le Jeudi-Saint elle apprit la mort du Bienheureux. Un sentiment de joie, un renouvellement d'espérance traversa aussitôt l'âme d'Angélique ; et comme Dulcissime s'affligeait de cette mort, et regrettait de ne plus être édifiée désormais de la vue de ce mendiant, qu'elle aimait à voir dans les églises, Angélique se prit à sourire et à lui faire comprendre qu'il fallait se réjouir, au contraire, et que ce mendiant la guérirait. Elle voulut tout de suite, cet après-midi du Jeudi-Saint, sortir pour aller vénérer le cadavre du Bienheureux. Il était déjà transporté à l'église et renfermé dans la sacristie : Angélique ne put pénétrer jusque-là. Cette sortie semblait avoir épuisé ses dernières forces. Un long accès d'une toux violente amena des suffocations, et Dulcissime voulait envoyer chercher le chirurgien.

— « Non, dit Angélique, je ne veux d'autre remède que l'intercession de Benoît. »

Cependant elle ne voulut pas, le Vendredi-Saint, aller demander sa guérison. Elle préféra souffrir ce jour-là, rester sur la croix et garder sa part de la Passion. Le

Samedi-Saint, où se chante déjà l'*Alleluia*, lui paraissait un jour de joie : c'était le jour qu'elle avait choisi. Soutenue par sa sœur et une voisine, elle s'achemine lentement et à grand'peine vers la Madone des Monts. Chemin faisant, elles rencontrent Anne Zaccarelli, et, comme on leur avait dit que sa mère avait été guérie, elles voulurent l'en féliciter. Anne les détrompa. Ce ne fut que le lendemain, en effet, que la femme Zaccarelli put se lever et se rendre à la messe, non pas complétement débarrassée, mais notablement soulagée de ses maux. Le Samedi-Saint, rien n'annonçait cette guérison, et la femme Zaccarelli gisait encore au lit. Ce faux bruit déconcerta Dulcissime et son espérance en fut ébranlée. Celle d'Angélique resta ferme et joyeuse. Elle continua sa route. Comment ces trois femmes, dont une pouvait à peine se soutenir, purent-elles, au milieu de la presse, pénétrer dans le couloir où s'entassait la foule ? Comment Angélique, dont le corps endolori ne pouvait supporter le moindre contact, parvint-elle, à travers tout ce peuple, jusqu'au catafalque où était exposé Benoît ? Un soldat, qui se laissa attendrir, les fit pénétrer par une porte qui n'était pas ouverte au public ; un autre, près du corps, prit lui-même l'infirme par le bras et la fit entrer dans les bancs qui entouraient la bière. Angélique se courba vers le cadavre : elle invoquait dans son cœur la Sainte-Trinité et lui demandait sa guérison par les mérites du serviteur de Dieu. Elle resta ainsi l'espace d'un *Ave Maria*. Tout à coup, Dulcissime et sa compagne entendirent une voix claire et retentissante s'écrier :

— « Bienheureux Benoît ! »

A ce cri, la compagne des deux sœurs, saisie d'épouvante, se met à fuir à travers la foule. Dulcissime reconnaissant que sa sœur avait parlé, s'écrie à son tour :

— « Vierge sainte ! quelle grâce ! »

Angélique était debout. Elle était en proie à un tremblement violent. On la fit asseoir sur un banc. Elle était guérie et instantanément guérie. Plus de palpitations, plus de douleurs, plus de difformité, un bien-être extraordinaire, un rafraîchissement ineffable avait, comme en un clin d'œil, traversé la gorge, la poitrine, tous les membres endoloris. Elle parlait. On lui faisait raconter sa maladie, et elle interrompait son récit pour baiser les pieds et les mains du serviteur de Dieu. La foule criait: miracle! On réclamait la présence des prêtres pour coucher par écrit et constater les faits. Le P. Piccilli, qui connaissait les Gardellini, entendant Angélique parler, s'unissait aux transports du peuple, et, à son tour, baisait les mains et les pieds du Bienheureux, disant que c'était un grand saint et un grand serviteur de Dieu. Il engagea les sœurs Gardellini à se rendre à l'église pour remercier la Sainte-Trinité et la sainte Vierge. La foule fit place. Angélique marchait d'un pas ferme. Elle s'agenouilla devant le maître-autel, et le peuple qui se pressait autour d'elle l'eût étouffée, si les Maîtresses Pies n'eussent pris soin de l'entourer pour la protéger. Après qu'elle eut récité le *Te Deum*, on l'interrogea de nouveau. Il lui fallut recommencer vingt fois son récit. Elle ne craignait pas d'abuser de ses forces ; elle les sentait vives et abondantes ; elle répondait à tous : un prêtre et des religieux, après l'avoir écoutée, lui disaient :

— « Vous êtes bien heureuse, vous avez obtenu un grand miracle ; remerciez Dieu et vous aurez aussi le salut de votre âme ! »

La nouvelle s'était répandue au dehors ; et lorsque Angélique retourna à la maison, les voisins vinrent au devant d'elle, louant Dieu et célébrant la puissance du Bienheureux mendiant.

Cette guérison instantanée et éclatante obtenue, en présence du peuple, par l'intercession de Benoît, redoubla-t-elle l'empressement et le concours à Notre-Dame des Monts ? La foule qui, de tous côtés, se rendait à pied ou en carosse pour honorer ce pauvre, ne se bornait pas à prétendre pénétrer jusqu'au corps béni. Elle se rendait chez le boucher voir la chambre où le saint était mort. Elle allait jusqu'à l'hospice évangélique vénérer le charitable gîte où il avait si longtemps trouvé un pauvre asile. Partout il fallait prendre des mesures contre l'envahissement et aussi contre l'avidité de la dévotion populaire.

Mais ce concours du Vendredi-Saint et du Samedi n'était rien auprès de ce qu'on vit le dimanche de Pâques. Malgré l'expérience des jours précédents et toutes les mesures qu'on avait prises, on fut absolument débordé. Il fut impossible, en cette fête de Pâques, de chanter la messe et les vêpres dans l'église de Notre-Dame des Monts. La foule était hors de sens, pleurant, priant, acclamant le Saint et le voulant voir. L'église n'était pas seulement débordante, les rues voisines étaient pleines et pleines dès avant l'aube. Le bon Cremaschi, au premier mot qu'il avait entendu dire à sa banque, du mort exposé à Notre-Dame des Monts, avait

compris que ce devait être *il signor Benedetto*; privé de loisirs pendant les journées du vendredi et du samedi, il était parti de grand matin, le jour de Pâques, pour se rendre aux Monts. Il était à l'église avant l'aurore, et il ne put approcher des portes: une foule extraordinaire attendait qu'elles fussent ouvertes. Il essaya de pénétrer par la sacristie; l'entrée lui fut refusée. Elle était réservée aux seuls prêtres habitués à dire la messe. Il attendit, espérant que quelque prélat se présenterait et qu'il pourrait entrer à sa suite. Des prélats vinrent en effet, et leurs serviteurs demandèrent qu'on ouvrît: l'entrée fut refusée. On voulait éviter l'encombrement intérieur. On n'y parvint pas. Nous l'avons dit, non-seulement on ne chanta pas la grand'messe dans l'église, on ne put même y célébrer le saint sacrifice. Les messes basses furent dites dans la chapelle contiguë à la sacristie.

Cremaschi cependant ne voulait pas abandonner son dessein; après avoir vainement tenté de pénétrer par des portes réservées et assiégées elles-mêmes qui ne s'ouvrirent point, il voulut revenir à une des entrées publiques et parvint à se glisser dans l'église, mais il ne put atteindre au couloir où le corps était exposé. La foule était si nombreuse, elle augmentait tellement d'instant en instant, qu'après avoir passé deux heures à attendre, à se presser, à être porté de çà et de là sans que ses pieds touchassent le sol au milieu des mouvements désordonnés d'une masse humaine ne se possédant plus, Cremaschi crut prudent de se retirer et de renoncer avec douleur à son projet de revoir encore une fois *il signor Benedetto*. Il emportait du moins la consolation

d'avoir entendu son éloge, et il ne s'éloigna pas de Notre-Dame des Monts sans s'être longtemps, au dehors, arrêté parmi les groupes qui célébraient à l'envi les vertus et les merveilles de cet ami dont la gloire le ravissait et ne l'enorgueillissait pas. Il se garda d'ailleurs de se vanter de l'avoir connu : « car, dit-il, avec une naïveté charmante, je ne voulais pas me faire passer pour un homme aumônier. »

Cremaschi ne fut pas le seul des amis du Bienheureux à ressentir le jour de Pâques le chagrin de ne pouvoir saluer et vénérer le mendiant, à qui tout le monde rendait hommage. Nous avons nommé Gabrini. Perfetti eut le même déboire. Le lecteur n'a pas oublié don Michel-Ange Santucci, ce jeune prêtre de Cossignano qui avait voulu faire de Benoît son maître de langue. Don Michel habitait Rome depuis plusieurs années. Comment n'y avait-il jamais rencontré le dévot pèlerin qu'il avait accueilli avec tant d'effusion onze ans auparavant ? Il connut le retentissement que prenait dans la ville la mort d'un pauvre mendiant. Sut-il que ce mendiant était français ? Il apprit quelques détails. Mais il ne songea pas à rapprocher ces détails du souvenir qu'il avait conservé de son ancien ami. Le samedi, cependant, Santucci voulut visiter ce triomphateur de Notre-Dame des Monts, dont on ne lui avait pas dit le nom et qui attirait à lui toute la ville. C'était si bien toute la ville que don Michel ne put pénétrer dans l'église. Il recueillit divers renseignements, notamment chez les religieuses de Sainte-Lucie *in Selce*, et il eut alors la pensée de son maître de langue. Il conta l'aventure aux religieuses de Sainte-Lucie. Ce que ces bonnes filles

croyaient savoir de l'âge du mendiant de Notre-Dame des Monts ne concordait pas : elles ignoraient d'ailleurs absolument le nom du saint pauvre. Mais elles avaient été vivement touchées de l'histoire du pèlerin de Cossignano : il y avait des rapports dont l'évidence était frappante, bien que les faits semblassent y contredire. Les religieuses avaient demandé et retenu le nom du pèlerin, et ayant pris de nouvelles informations sur le pauvre des Monts, elles envoyèrent le lendemain aux *Zoccolette* dire à Santucci que tout concordait, l'âge et le nom, et que le pauvre de Notre-Dame des Monts était bien Benoît-Joseph Labre, d'Amettes, en basse-Picardie, du diocèse de Boulogne. Santucci retourna promptement à la Madone.

Je laisse à deviner de quelle ardeur il désirait voir le corps de son ami. C'était l'après-midi du dimanche de Pâques. En approchant il fut épouvanté de la foule qui se pressait aux abords de l'église. Le concours qui la veille avait rebuté don Michel n'était rien auprès de celui de ce jour de Pâques. Mais Santucci avait un nouvel intérêt et une nouvelle ardeur. Il ne désespéra pas ; il fit comme les autres, poussa, pressa, patienta, avança lentement, puis enfin parvint à gagner les soldats qui le laissèrent pénétrer. Il était trop tard pour voir le Bienheureux. Le corps était déjà enfermé dans le cercueil. Don Michel put en voir, aux acclamations de la foule, la descente dans le caveau préparé du côté de l'épître devant le maître-autel.

Ce caveau avait été creusé pendant la nuit du samedi au dimanche. Les ordres étaient venus du cardinal-vicaire de procéder à la sépulture du corps, et cette

nouvelle avait contribué à donner à l'empressement de la foule ce caractère d'acharnement et de passion qu'on remarqua surtout le jour de Pâques.

Avant de déposer le cadavre dans la terre, on eut soin de prendre le portrait du Bienheureux. Fortuné Zaccarelli y avait pensé dès le moment de la mort. On reporta, dans l'après-midi du jour de Pâques, le corps dans la sacristie où un peintre avait été introduit. Un sculpteur prit en plâtre une empreinte du visage (1). On se hâta pour cette double opération, car la foule grondait dans l'église et au dehors.

— « Le saint ! le saint ! nous voulons voir le saint, » criait-elle.

Au lieu de le reporter dans le couloir, où il avait été toute la matinée, on déposa le corps dans l'église.

Il y resta jusqu'aux derniers préparatifs de la sépulture. Cet après-midi encore, comme tous les jours précédents, bien des bénédictions de toutes sortes répondaient à l'enthousiasme, aux prières et à la confiance du peuple. Les guérisons ont été innombrables pendant ces quatre jours. A chaque instant les cris redoublaient dans la foule. Grâce ! grâce ! miracle ! et quelqu'un se relevait guéri et consolé d'auprès du catafalque. Il serait trop long d'énumérer ces faveurs extraordinaires, même en se bornant à celles qui ont été constatées juridiquement. Les conversions ne furent pas moins éclatantes ;

(1) C'est à l'aide de cette empreinte qu'a été exéutée la gravure irradiée qui orne *la Vie à l'occasion de la Béatification*, Rome, 1860, dont il a été question dans la note de la page 146.

Cette empreinte, brisée par la maladresse de l'ouvrier qui l'a prise, appartient aujourd'hui à la postulation de la cause.

et on sait que le Bienheureux obtint même le repentir et la lumière pour ceux qu'il avait vus prophétiquement profiter de tout ce tumulte pour offenser la majesté de Dieu.

La grâce persistante, celle que chacun pouvait constater de ses yeux et de ses mains, c'était l'incorruptibilité du cadavre. Au soir du quatrième jour, il était sans atteinte, on ne pouvait percevoir aucune mauvaise odeur, les membres gardaient leur flexibilité et leur ressort. Au moment où l'on enveloppa le corps d'un linceul et où on allait le fermer dans la bière, la main se porta vivement au bord du cercueil et en saisit le bord. Tous les muscles du bras et de la poitrine marquaient leur jeu comme sur un corps vivant. Le cardinal Ghilini, les prélats Albano et della Somaglia étaient présents, ainsi que plusieurs des amis du Bienheureux.

Durant ces quatre jours, presque tous ses amis étaient venus et revenus pour le vénérer. Si nous ne pouvons entrer dans les détails des témoignages d'affection et d'admiration qu'ils portèrent au Bienheureux, au moins faut-il relever comme un trait caractéristique que la plupart, à l'exemple du cardinal della Somaglia, l'avaient reconnu au simple signalement donné par la voix populaire

— « Un saint est mort; ce doit être mon pauvre. »

Ce fut leur cri à tous.

Aucun n'hésite, ni le cabaretier Fabri, ni le cocher Michelini, ni le valet de chambre Maittini. Les sacristains, les simples gardiens des églises, les artisans, les hommes les moins cultivés se trouvent d'accord avec les prélats, les prêtres, les religieux et les théologiens.

Les PP. Giacommetti et Bertarelli, les jésuites Ibarra et Graziosi, l'abbé Balducci qui n'avait vu le pauvre qu'une fois et l'avait communié le Lundi-saint, l'abbé Stuter qui le connaissait depuis son arrivée à Rome, Perotti, Pannelli, tous au premier mot proclament que le saint de la Madone des Monts est le pauvre de la Minerve et des Monteroni, de Sainte-Marie *in via lata* et de Sainte-Praxède, des SS. Apôtres et de Saint-Cosme, de Saint-Ignace et de Saint-Anastase, de Sainte-Marie-Majeure, de Saint-Ambroise, du Colisée, de la *Scala santa*, et de tous les lieux vénérés à Rome.

En se réunissant autour de son corps, les amis du Bienheureux forment déjà entre eux un concert. Tous n'ont pas l'aimable scrupule du bon Cremaschi, qui redoutait de se donner pour un homme aumônier. Ils se reconnaissent et s'entendent dans leur admiration et leur vénération pour le grand serviteur de Dieu. L'abbé Marconi qui n'a guères quitté Notre-Dame des Monts et le corps de son admirable pénitent durant ces derniers jours, Mancini, Zaccarelli, Graziosi, Pinchetti, le docteur del Pino et bien d'autres unissent désormais leurs efforts. C'est à l'aide des renseignements que chacun d'eux avait apportés que Marconi et le docteur del Pino rédigèrent en latin la notice transcrite sur parchemin qui fut placée dans le cercueil.

Après toutes les procédures constatant l'identité du personnage, quand le corps eut été enfermé dans une double caisse scellée, on le conduisit au caveau préparé devant le maître-autel du côté de l'épître. Les guérisons se multiplièrent durant ce dernier passage, et les acclamations de la foule accompagnèrent le cadavre qu'on

descendait en terre. On ferma aussitôt le caveau. Mais en enlevant au peuple la vue de l'objet de sa vénération, on n'arrêta pas son concours. Le lendemain, l'église était assiégée et envahie comme les jours précédents. Il fut impossible d'y célébrer la sainte messe; on trouva même prudent de ne pas laisser le Saint-Sacrement qu'on avait replacé dans l'église et on le transporta à la sacristie. Le même encombrement persévéra les jours suivants, et comme le cycle des Quarante-Heures amenait l'exposition du Saint-Sacrement à Notre-Dame des Monts pour le 25 avril, on crut nécessaire de transporter ce jour-là l'adoration à une autre église: on choisit celle des SS. Cyr et Julitte, à la *Torre dé Conti*

Marconi avait reconnu, et, d'abondant, l'accomplissement des prophéties du Bienheureux sur les honneurs rendus à son corps. Il en avait conféré avec plusieurs prêtres du collége romain, entre autres, avec le docteur del Pino. Tous étaient d'accord : la première partie de la prédiction du Bienheureux était parfaitement accomplie. La seconde partie les tenait en suspens ; la substitution du corps au Saint-Sacrement les préoccupait. On avait en vain été forcé d'enlever les saintes espèces de l'église de Notre-Dame des Monts et de différer l'adoration du Très-Saint-Sacrement; les docteurs n'étaient point éclairés. Marconi cependant avait été frappé de retrouver dans la disposition de l'autel de la madone quelque ressemblance avec l'autel qui s'était en quelque sorte manifesté à ses yeux pendant que lui parlait le Bienheureux.

Un des derniers jours de la semaine de Pâques, pendant que les Quarante-Heures avaient lieu à Saint-Cyr,

la lumière se fit tout à coup dans l'esprit de Marconi. Il reconnut le sens et l'accomplissement de la prophétie, il comprit comment le corps du Bienheureux se trouvait, en effet, substitué aux honneurs préparés pour la Sainte-Eucharistie. Il chercha aussitôt le docteur del Pino, qui avait été surtout son confident et qui partageait ses préoccupations, pour lui communiquer cette interprétation évidente. Le docteur del Pino, ce matin-là, était allé à Notre-Dame des Monts, et il y avait une fois de plus constaté l'immense concours et le tumulte du peuple. En retournant au collége romain, il passa par la *Torre dé Conti* et entra à Saint-Cyr. Le Saint-Sacrement était exposé et l'église était presque déserte. Le docteur entendit aussitôt comme une voix intérieure qui lui disait :

— Vois, la prédiction est accomplie !

Transporté, il courut au collége romain et cherchait Marconi, qui le prévint en lui donnant son explication.

La prédiction en effet était accomplie à la lettre.

XIX

LA CANONISATION.

L'histoire des Saints ne se termine pas avec leur vie sur la terre. Quand ces héros sont morts et qu'ils sont en paradis, ils manifestent au milieu de nous les actes et les merveilles de leur puissance. Il n'en alla pas autrement pour saint Benoit-Joseph Labre. L'émotion produite par sa mort, se prolongea à Rome ; elle s'étendit au delà de la ville éternelle, et les foules accoururent de toute l'Italie vers le tombeau du saint mendiant. La presse était si grande à Notre-Dame des Monts qu'aucun exercice du culte n'y fut possible de plusieurs jours. On en vint même à fermer l'église afin de pouvoir prendre à l'intérieur les dispositions nécessaires pour faciliter la circulation des fidèles autour du tombeau. Pendant les quelques jours où l'église resta fermée, les dévots ne se rebutèrent pas. Ils affluaient toujours ; ils s'agenouillaient au pied des murs et adressaient à travers les pierres leurs hommages à l'admirable mendiant. Quand l'église fut rouverte, le premier jour de mai, l'affluence n'avait pas diminué ; mais à l'aide des barrières et avec le concours de nombreux soldats, les tumultes et la confusion avaient cessé ; et la piété, encore obligée de se hâter, pouvait au moins se satisfaire.

Tous les endroits de Rome que le saint avait fréquentés, étaient devenus des lieux de pèlerinage. La maison de Zaccarelli, l'hospice de Saint-Martin, les arcades du Colisée, le confessionnal de Marconi à Saint-Ignace, celui du P. Gabrini aux SS. Vincent et Anastase, les églises où le Saint aimait à prier, les places où il avait coutume de se tenir étaient partout visités avec ferveur. Rome ne s'occupait que du nouveau serviteur de Dieu ; et l'émotion de la ville éternelle gagna toute la chrétienté. On sait que la diplomatie se préoccupa du mendiant; les rois de la terre et leurs ministres s'inquiétèrent du bruit qui se faisait à son occasion. La diplomatie française se distingua assez malheureusement dans cette occurence; mais la fille aînée de l'Église avait tressailli tout entière devant la gloire resplendissante d'un de ses enfants. La maison où il était né à Amettes, le presbytère d'Erin où il avait passé quelques années de son enfance, devinrent des lieux vénérés. On était avide de tout ce qui concernait le saint mendiant. Les imprimeries étaient insuffisantes à satisfaire l'empressement des fidèles. Les correspondances venues de Rome, qui parlaient du pauvre, se passaient de mains en mains; et, dès le 30 avril, *la Gazette de France* avait cru devoir enregistrer les merveilles et les prodiges de Notre-Dame des Monts.

Les merveilles et les prodiges ne se bornaient pas d'ailleurs à la ville éternelle. De toutes parts, on citait des faits extraordinaires; des guérisons imprévues et des grâces précieuses étaient à chaque instant obtenues par l'intercession du serviteur de Dieu. Devant cette explosion universelle de la piété, devant ces effusions

de la grâce, le recteur de Notre-Dame des Monts, le P. Palma, que le Saint, aux derniers jours de sa vie, avait salué avec insistance et avec de singuliers témoignages de reconnaissance et d'affection, adressa le 13 mai, moins d'un mois après la mort de Benoit-Joseph, une supplique au cardinal-vicaire pour lui demander de condescendre à l'ardent désir du peuple chrétien et de vouloir bien, à raison de l'éclat de la renommée du pauvre mendiant et du grand nombre de miracles obtenus par son intercession, prendre cette cause en main et désigner un postulateur.

Le cardinal-vicaire, Marc-Antoine Colonna, acquiesça à cette demande d'autant que le serviteur de Dieu n'appartenait à aucune congrégation qui pût s'ingérer à embrasser ses intérêts. Aussi ne se bornant pas à nommer postulateur le P. Palma, il désigna douze collecteurs des aumônes pour les frais de la cause. On retrouve là quelques-uns des amis du Saint, Pinchetti, Picini, Graziosi, Silvani, del Pino. On pouvait compter sur leur zèle à tous. Eurent-ils besoin de le déployer ? Jamais cause ne fut si richement et si abondamment dotée dès les premiers jours, que celle de ce mendiant. Les aumônes arrivaient à mesure que la réputation du pèlerin s'étendait, et le sentiment populaire qui se traduisait par la dévotion et la confiance se manifesta encore surabondamment par la charité.

A peine le postulateur eut-il été désigné qu'il demanda la constitution d'un tribunal à Rome, pour réunir toutes les informations sur la vie, les vertus et les miracles du serviteur de Dieu. Les témoins se présentèrent d'eux-mêmes. Le promoteur en fit citer néanmoins quelques-

uns d'office. Quatre-vingt-onze furent entendus; les dépositions commencèrent dès le 4 juin 1783. Elles se prolongèrent un peu plus de deux ans, et furent terminées le 22 septembre 1785.

En France, sitôt qu'il avait appris par un lazariste, ancien professeur au séminaire de Boulogne, les circonstances admirables de la mort du serviteur de Dieu, l'évêque de Boulogne, de Partz de Pressy, que Benoît avait consulté dans sa jeunesse, s'empressa de nommer une commission épiscopale chargée de recueillir les faits des premières années de notre Saint. Quelques mois plus tard, au mois de janvier 1784, le prélat, à la demande du postulateur, instituait le tribunal pour commencer le procès informatif. Les premiers témoins cités furent le père et la mère du serviteur de Dieu. L'évêque, pour témoigner de sa joie et de son respect pour son heureux diocésain qu'il avait confirmé de ses mains et qu'il avait consolé et dirigé avec sollicitude dans ses plus dures angoisses, voulut recevoir dans son palais et servir à sa table les deux humbles cultivateurs de la plus petite paroisse de son diocèse. La dévotion qu'on portait à leur fils, rendait d'ailleurs ces deux vieillards vénérables à toute la ville. Le procès dura environ six semaines; treize témoins furent entendus; la procédure en fut close le 2 juin 1784.

Une autre s'ouvrit, en 1785, dans le diocèse d'Autun. La commission nommée par l'évêque, à l'instigation du postulateur, avait à éclaircir les faits de la vie du Saint à Sept-Fonts, son entrée et sa sortie du monastère. Elle étendit ses investigations sur le séjour à Moulins. Il est à regretter qu'elle n'ait pas porté son enquête

jusqu'à Paray-le-Monial. On aurait pu recueillir sur les deux séjours au moins que le Saint y fit, en sortant de Sept-Fonts et plus tard en 1777 ou 1778, des renseignements précieux; et le nom du confesseur qui approuva et bénit le dessein de vie errante dont la résolution semble avoir été prise auprès du tombeau de la bienheureuse Marguerite-Marie et sous la protection du Sacré-Cœur, ne serait peut-être plus un mystère. Il est fâcheux d'ailleurs que des informations n'aient pas été dressées dans tous les lieux où s'est conservé plus ou moins vaguement le souvenir du Saint et des faits édifiants qui se rattachent à sa mémoire : à Besançon au Saint-Suaire, à Saint-Bertrand de Comminges, où l'on montre la prison où il fut enfermé sous l'inculpation d'assassinat, à Carpentras où une chapelle particulière fut, dès 1788, érigée en son honneur et où le qualicatif de *Saint*, dépassant l'oratoire privé, s'étendit et s'appliqua à tout le quartier environnant, bien avant que l'Eglise n'eût rien prononcé. On regrette aussi qu'aucune investigation n'ait été faite en Allemagne, en Suisse, en Espagne et dans beaucoup de diocèses de l'Italie.

En même temps que se dressait le procès informatif de Rome, un autre avait cependant été ouvert à Lorette (1784), et nos lecteurs connaissent bien les témoins qui y comparurent : Verdelli, Valeri, les époux Sori, plusieurs des confesseurs du bienheureux, les PP. Bodetty, Alméric, Temple et aussi Poggetti, le curé de Fabriano, ainsi que les habitants de cette ville qui avaient connu le serviteur de Dieu.

Sans attendre l'approbation des procédures ordinaires,

lé P. Palma avait demandé et obtenu l'ouverture du procès *de non cultu*. Les investigations des juges se portèrent sur les divers lieux de Rome qu'on tenait pour sanctifiés par la présence du Saint, à Notre-Dame des Monts et à son tombeau surtout, à la maison où il était mort, à l'hospice Saint-Martin où il avait habité. Cette procédure commencée le 28 juillet se terminait le 1er octobre 1785. Malgré l'explosion rapide, enthousiaste et violente de la piété populaire en faveur du serviteur de Dieu, à peine si un ou deux faits répréhensibles purent être relevés à l'encontre des prescriptions sévères du décret d'Urbain VIII; l'avocat Alégiani démontra que ces faits n'avaient véritablement pas d'importance, et que la dévotion populaire bien qu'emportée et surexcitée par les grandes merveilles multipliées à l'invocation du Saint, s'était toujours contenue dans les limites du culte privé que les souverains pontifes autorisent, sans avoir jamais excédé dans des démonstrations du culte public que les décrets pontificaux réprouvent absolument tant que l'Église n'a pas prononcé sur les mérites des divers serviteurs de Dieu.

Mais à mesure que les procédures arrivaient à Rome, collationnées et transcrites et approuvées par les Ordinaires, arrivaient aussi des suppliques demandant à la Sacrée Congrégation de se prononcer sur les mérites du serviteur de Dieu. Le vieil évêque de Boulogne, qui depuis quarante ans gouvernait son diocèse à la joie des anges, on peut dire, et au plus grand bien des âmes, le vieil évêque de Boulogne, souhaitait, avant de consommer sa course, voir la solennelle béatification de son diocésain. Il ne se bornait pas à dire qu'il

chanterait alors son *Nunc dimittis*, et que le Seigneur congédierait son serviteur en paix; il remarquait qu'il exprimait le désir de tous les habitants de son diocèse, dont il se reconnaissait impuissant à décrire la piété et la joie; il parlait aussi au nom de la Jérusalem céleste et de l'Église militante tout entière, et il insistait sur la leçon directe et topique que la béatification de cet humble mendiant devait donner à ce siècle d'orgueil, de luxure et de philosophie. Plusieurs évêques de France parlaient ainsi au nom de leurs ouailles.

Pendant que les procédures se conduisaient lentement, les miracles, en effet, avaient éclaté partout; la dévotion au saint pauvre se manifestait aussi de toutes les façons, et de toutes les contrées de l'Église les suppliques étaient dirigées vers Rome. Les travaux du procès informatif romain s'allongeaient cependant toujours. Après les faits de la vie du serviteur de Dieu, après la constatation de son renom de sainteté pendant sa vie, il avait fallu examiner le concours qui s'était fait à son tombeau, son renom de sainteté après la mort, la dévotion de tout le peuple chrétien et enfin les miracles qui avaient eu lieu à son intercession. Le procès informatif de Rome en relate cent soixante-dix ; il enregistre ensuite les suppliques adressées à la Sacrée Congrégation et au Saint-Père par les cardinaux, les archevêques et évêques, les chapitres et les archidiacres et divers laïques, simples notables des villes; ces actes, au nombre de cent soixante-quatorze ne font-ils pas entendre la voix de l'Église?

Quand il eut réuni le volumineux dossier des informations et des suppliques, l'avocat Alégiani rédigea

le premier plaidoyer de l'introduction de la cause. Il résumait la vie du serviteur de Dieu, en faisant valoir les mérites et les merveilles, et, à l'appui de ses assertions, citait des extraits des divers témoignages. Ce Sommaire, comprenant 533 pages grand in-8, était précédé de la liste de tous les témoins entendus dans les quatre procès informatifs de Boulogne, d'Autun, de Lorette et de Rome. Ce volume était achevé d'imprimer en 1787.

Quatre ans après, en 1791, étaient imprimés à l'imprimerie de la Chambre Apostolique, les *Animadversiones* du promoteur de la foi. Nous n'analyserons pas ces objections : elles étaient rédigées avec une grande énergie et une insistance singulière. Le promoteur s'appuyait sur quelques détails de la vie et de la mort du Bienheureux; il élevait contre lui l'accusation de jansénisme, faisait le procès au P. Lejeune, gourmandait l'enthousiasme populaire soulevé de toutes parts, et soutenait que le pauvre mendiant avait enfreint diverses lois de l'Église. Il contestait les lettres écrites par le serviteur de Dieu, prétendait qu'on avait réuni sur un seul personnage des faits appartenant à divers, et insinuait que le pauvre qu'on avait vu à Fabriano ou ailleurs, pouvait n'être pas celui qui était mort auprès de Notre-Dame des Monts.

L'avocat Alégiani répondit victorieusement; et sa réplique au promoteur de la foi, par l'abondance des preuves et l'ampleur de la discussion, est réputée pour un chef-d'œuvre. Elle était accompagnée, comme les *Animadversiones* d'ailleurs, de nombreuses citations tirées des procès. Ce plaidoyer fut suivi du rapport

par le cardinal Archinto qui, après avoir, à son tour, résumé les objections et les accusations, concluait tout en soumettant son sentiment à celui de la Sacrée Congrégation, qu'il ne pouvait y avoir de difficulté sérieuse à concéder la grâce demandée de l'introduction de la cause.

Le pape Pie VI en signa le décret le 31 mars 1792. La ville de Rome accueillit cette décision avec enthousiasme. Le peuple alluma des feux de joie, surtout dans le quartier de Notre-Dame des Monts. Le concours des pieux fidèles redoubla autour du tombeau du vénérable serviteur de Dieu.

L'explosion de ces joies populaires n'arrêtait pas la marche ferme, assurée, persévérante de l'énergique postulateur. Aussitôt que le décret d'introduction de la cause fût promulgué, le jour même, 31 mars, le P. Palma sollicitait et obtenait l'ouverture immédiate de la procédure apostolique *ne pereant probationes*, encore que la sentence de *non cultu* ne fut pas encore approuvée et reconnue par le Souverain-Pontife.

Le cardinal-vicaire fut délégué pour présider le tribunal apostolique; et la commission constituée dès le mois de mai, s'occupa d'abord, sur l'ordre du Pape, de la réputation de sainteté de *famâ sanctitatis*. Dans le courant de 1793, la commission terminait sa procédure. Neuf témoins avaient été entendus. La commission avait tenu trente-six séances; ses décisions furent soumises à la Sacrée Congrégation des Rites qui les examina et en rendit une sentence favorable, que le Souverain Pontife sanctionna le 19 février 1794.

Aussitôt que la sentence de *non cultu* avait été approu-

vée et signée par le Souverain Pontife (30 janvier 1793), l'infatigable Palma avait voulu ouvrir la grande procédure apostolique. Selon l'usage de l'Église, ces procédures, où le Souverain Pontife, ayant par l'introduction de la cause saisi son tribunal magistère, agit en vertu de son autorité apostolique et appelle les évêques à intervenir non plus à raison de leur juridiction épiscopale, mais en titre d'une délégation particulière de la puissance papale ; ces procédures doivent être dressées dans tous les lieux où les Ordinaires ont construit les procès informatifs. Mais en 1793, la France était en révolution : l'ordre social et politique était bouleversé, l'ordre ecclésiastique était disséminé et sans assiette ; il était impossible de construire la procédure apostolique à Autun et à Boulogne. Elle ne fut dressée qu'en Italie, à Lorette et à Rome. Les témoins qui avaient témoigné aux procès des Ordinaires, reparurent aux procès apostoliques, ceux du moins qui n'étaient pas morts. Le procès de Lorette, qui entendit vingt-trois témoignages, était clos le 14 novembre 1794 ; celui de Rome, ouvert dès 1792, reçut les dépositions de quatre-vingts témoins, dont plusieurs furent cités par le postulateur pour témoigner de nouveaux miracles. Les dépositions étaient achevées au mois de juin 1796 ; et le cardinal della Somaglia, cardinal-vicaire et juge délégué, avec les évêques juges sous-délégués, le protonotaire apostolique, le promoteur de la foi, le notaire et les témoins, procéda, le 8 juillet 1796, à la visite de l'église de Notre-Dame des Monts et à la reconnaissance du tombeau du vénérable serviteur de Dieu. Le corps fut tiré de terre ; les hommes de l'art reconnurent

et décrivirent l'état du cadavre. Les parties molles avaient disparu. Les os principaux et surtout la boîte cérébrale étaient intacts. Aucune mauvaise odeur ne s'exhalait de ces restes. Les ossements furent replacés dans un nouveau cercueil ; deux petites caisses reçurent les restes des chairs avec les débris des vêtements et des suaires. Le cardinal della Somaglia apposa ses scellés, et le tout fut replacé dans la fosse de nouveau recouverte d'une voûte, et fermée de la pierre sépulcrale.

Ces opérations terminées, les juges ordonnèrent la transcription des procès : dix écrivains, après avoir prêté serment, furent appliqués à ce travail dont la collation, commencée le 2 août, ne fut achevée que le 17 septembre. Le 20, le cardinal della Somaglia transmettait cette copie à la Sacrée Congrégation des Rites : « L'enquête apostolique que vous avez ordonnée, disait-il, est achevée... les juges attestent que tout s'est fait selon les règles prescrites ; néanmoins, il appartient à Vos Éminences de discerner, par un jugement plus sûr, de la validité et de l'importance de cette enquête; et, quand il en sera temps, j'y joindrai mon suffrage. »

Le temps opportun qu'attendait le cardinal della Somaglia, devait être précisé par le Souverain Pontife. Il fallait son autorisation pour que la Congrégation des Rites examinât les procès-verbaux et en tirât un Sommaire pour le faire imprimer. La Révolution qui avait envahi et perdu la France, pénétra dans Rome et arrêta les magnifiques et paisibles travaux des commissions romaines. Ce ne fut qu'en 1807 que put être repris l'examen de la validité des divers procès. Le cardi-

nal della Somaglia, après la mort du cardinal Archinto, avait été, dès le 19 juillet 1800, quinze jours après la rentrée de Pie VII à Rome, nommé rapporteur ou Ponent de la cause qui se poursuivit à travers les péripéties du pontificat de Pie VII. Le 13 mai 1807, le Pape donnait un rescrit dispensant définitivement de contrôler les procès ordinaires de Boulogne et d'Autun par des procès apostoliques; et le 23 septembre, le même Souverain Pontife, après le plaidoyer de l'avocat Alégiani et les remontrances du promoteur de la foi, prononçait la validation de toutes les procédures.

Les bouleversements du monde et les vicissitudes du gouvernement pontifical suspendirent de nouveau la cause. Des oppositions aussi se soulevèrent. L'accusation de jansénisme portée contre le vénérable serviteur de Dieu se ranima. On dut faire examiner ses écrits. Ils se bornent aux deux lettres datées de Montreuil et de Chiéri à ses parents. L'original de la première était perdu : il avait été confié au cardinal de Bernis qui avait refusé de le livrer à la Sacrée Congrégation. On ne put l'examiner que sur une copie authentique; et après que cette lettre eut été, ainsi que celle de Chiéri, soumise à un théologien, le cardinal della Somaglia concluait qu'elles ne contenaient, ni l'une ni l'autre, rien de répréhensible. Le pape Léon XII confirma, le 30 juillet 1825, le jugement de la Congrégation. On put reprendre alors les travaux de la cause et procéder à l'examen de l'héroïcité des vertus.

Les procès apostoliques donnèrent la matière de la discussion. Louis Alégiani, neveu du premier avocat du vénérable serviteur de Dieu, dressa le plaidoyer, le pro-

moteur Vincent Prescetelli rédigea les *Animadversiones*, auxquelles répondit l'avocat Hyacinthe Amici. On y ajouta des Sommaires objectionnel et additionnel, et le tout forma un énorme volume de plus de 760 pages grand in-4, qui fut imprimé par la Chambre Apostolique en 1828. Le 19 novembre de cette année, eut lieu la première séance antépréparatoire de la Congrégation des Rites, où fut entendu le rapport du cardinal della Somaglia : et la Congrégation, adoptant les conclusions du rapporteur et de l'avocat, reconnut l'héroïcité des vertus du vénérable serviteur de Dieu.

Mais la mort de Léon XII, en 1829, celle de Pie VIII, en 1830, celle du cardinal della Somaglia, en 1831, enfin la retraite du cardinal Odescalchi qui avait succédé à ce dernier et qui avait à peine pris connaissance de la cause, lorsque, ne se contentant plus de travailler à faire des saints, et voulant se faire saint lui-même (1), il renonça à la pourpre pour entrer dans la compagnie de Jésus, suspendirent pendant de longues années les progrès de la cause du vénérable serviteur de Dieu.

Ce ne fut que le 3 août 1841 que le cardinal della Porta, dans la séance plénière de la Sacrée Congrégation, présidée par le pape, fit son rapport approuvé par la Congrégation et concluant à l'héroïcité des vertus. Le pape Grégoire XVI, à qui appartenait de rendre la sentence définitive, après avoir prêté à ces questions l'attention la plus scrupuleuse, jugea qu'il fallait attendre encore, et surtout implorer le secours d'en haut pour obtenir de nouvelles lumières. Il attendit dix mois. « Après

(1) M. Desnoyers, tome II, p. 484.

avoir pesé cette grave affaire, dit-il, et multiplié les prières, surtout durant le temps de la Pentecôte, » il se décida le dimanche de la Trinité, 22 mai 1842, « à ouvrir son âme; » ayant célébré les saints mystères, il fit appeler le préfet de la Sacrée Congrégation, le nouveau rapporteur de la cause (le cardinal Patrizi, cardinal-vicaire), le promoteur de la foi, le secrétaire Fatati et il leur déclara qu' « il était constant que le vénérable « Benoît-Joseph Labre avait pratiqué les vertus théolo-« gales et cardinales au degré héroïque. »

L'héroïcité des vertus une fois constatée, il semblerait que l'Église n'a plus qu'à inscrire le serviteur de Dieu au catalogue des Saints. Toutefois elle diffère encore. Elle avait commencé la longue procédure en interrogeant le peuple fidèle *de fama*. Il lui fallait l'assentiment populaire avant de mettre en branle sa hiérarchie puissante. Les fidèles, les prêtres, les évêques, le Pape se sont mêlés à cette action, où le Souverain-Pontife, on l'a vu, résume et rend toutes les décisions. Mais lorsque tous les témoignages les plus respectables et les plus éclairés de la terre ont été entendus et vérifiés, quand tout concourt et que l'assentiment est unanime, l'Église se retourne vers Dieu, elle l'interroge et lui demande des miracles. Les Saints ne doivent pas seulement être acclamés par la terre, il faut qu'ils soient élus par Dieu. Il faut que Dieu, répondant aux désirs et aux questions de son Église, manifeste son élection. Or, Dieu ne refuse rien à l'Église; il lui répond au moment précis où elle lui marque qu'elle a besoin d'une réponse. Pour la béatification, l'Église veut bien accueillir quelques-uns des miracles produits à l'instigation du serviteur de

Dieu avant ou durant le cours de la procédure. Quand il s'agira de la canonisation, elle reserrera davantage ses exigences, et demandera de la Providence de Dieu des miracles postérieurs à la béatification.

Les miracles, avons-nous dit, avaient abondé dans la cause du vénérable Benoît-Joseph Labre; et le premier volume de la procédure, imprimé par la Chambre Apostolique en 1787, quatre ans à peine après la mort du serviteur de Dieu, en relatait cent soixante-huit. Tous ne sont pas de même ordre. L'Église, qui règle et qui prévoit tout, a fixé les conditions que doivent présenter les faits miraculeux pour qu'elle y reconnaisse une manifestation de la main de Dieu assez éclatante pour témoigner d'une intervention particulière de la puissance divine. La puissance divine se manifeste partout aux yeux des hommes dans les faits de l'ordre de la nature. Mais pour que Dieu témoigne miraculeusement en faveur des Saints, il faut qu'il bouleverse, suspende ou renverse les conditions de l'ordre naturel et démente les données les plus certaines de la science. Pour qu'une guérison, au dire de Benoît XIV, soit acceptée pour miraculeuse dans une procédure de béatification, il faut que l'infirmité ait été considérable, dangereuse, invétérée, au dire de médecins intègres et habiles; que la maladie ne soit pas arrivée à son dernier période, et qu'on n'en puisse raisonnablement attendre le déclin: que les remèdes ordinaires de la médecine et de la pharmacie n'aient pas été employés ou qu'on soit assuré par le temps et les circonstances que leur vertu ne peut influer sur le bien-être du malade ; que la con-

valescence soit subite et instantanée, que la douleur ou le danger cessent tout à coup au lieu de diminuer peu à peu et par degrés comme dans les opérations de la nature; que la guérison soit entière et parfaite; qu'il ne soit pas survenu de crise ou de révolution sensible capable d'opérer seule; enfin, que la santé rétablie soit constante.

En relevant ces règles sévères de la procédure apostolique, nous n'entendons pas arrêter sur les lèvres des hommes le cri de leur reconnaissance pour des faits qui consolent parfois les âmes et sont de grandes grâces ou d'admirables condescendances de Dieu, bien que des juges apostoliques ne les voulussent pas admettre comme preuves de la puissance départie par Dieu à ses Saints.

Tous les miracles énoncés dans les procès du serviteur de Dieu, Benoît-Joseph Labre, n'ont pas été soumis à l'examen sévère de la Sacrée Congrégation; les règles apostoliques n'exigent que la constatation et l'examen de deux faits miraculeux. Depuis le décret sur l'héroïcité des vertus, le nouveau postulateur, le P. François Virili des Missionnaires du Précieux Sang, avait recherché parmi les miracles du serviteur de Dieu ceux qui pouvaient le plus facilement satisfaire aux règles exigées par la Congrégation des Rites. Outre les conditions matérielles du fait miraculeux indiquées par Benoît XIV, il y a encore des conditions de constatation judiciaire. Il en est des miracles comme de la vie des serviteurs de Dieu et de leur réputation de sainteté; tout ce qui a été établi par la procédure des Ordinaires doit être corroboré et confirmé par la procédure apostolique.

Les deux miracles choisis par le P. Fr. Virili avaient eu lieu un mois à peine après la mort du serviteur de Dieu, en mai 1783. Tous deux avaient été soumis à l'enquête apostolique à Rome et à Lorette.

Le premier était la guérison instantanée d'une pneumonique arrivée au dernier degré de consomption, et passée subitement de l'état d'agonie à celui de santé parfaite : l'autre, non moins sensible, était la guérison aussi instantanée et la disparition subite d'une plaie hideuse formée par un squirrhe durant depuis six ans. La malade s'endormit après avoir appliqué sur son mal une image du bienheureux qui calma tout aussitôt ses douleurs : à son réveil, la plaie était fermée, la chair et la peau reconstituées.

Pour plus de sûreté, le P. Virili voulut produire à la Congrégation des Rites un miracle plus récent qui avait eu lieu en 1818. Une religieuse dominicaine de Pennabili, sœur Angèle-Josèphe, que les Révolutions avaient chassée de son monastère et qui était entrée, lors du rétablissement des couvents, chez les Clarisses de Macerata, était depuis vingt-six ans, incommodée d'une effroyable maladie de la rate, ayant produit des indurations dans les viscères et occasionnant des souffrances horribles. Les médecins avaient abandonné la malade : elle était réduite au plus pitoyable état, elle ne pouvait prendre aucun aliment, et sa mort semblait imminente. En avril 1818, le lundi ou le mardi de la semaine sainte, la Sœur vit entrer dans sa cellule une converse qu'elle ne connaissait pas. — Comment allez-vous, lui dit cette nouvelle venue en s'approchant familièrement du lit? — Très mal. — Ayez foi et confiance.

— La foi efficace est rare : j'ai beaucoup prié et n'ai rien obtenu. Alors la religieuse inconnue présente à la malade une image, où Sœur Angèle reconnaît le portrait d'un pauvre qu'elle avait vu dans sa jeunesse, vers 1780, qui lui avait demandé l'aumône et à qui elle avait donné un pain. Elle n'avait pas revu ce pauvre ; elle n'avait plus songé à sa petite charité d'enfant, et n'avait jamais pensé qu'elle avait pu connaître le serviteur de Dieu. Elle comprit tout dès qu'elle vit l'image ; la prenant et la baisant, elle se mit à dire : « O vénérable serviteur de Dieu, en échange de ce pain que je vous donnai jadis, accordez-moi une de ces trois grâces, la santé, la mort ou la patience. » Elle appliqua ensuite l'image sur son mal et ne tarda pas à s'endormir. Le lendemain matin, elle était entièrement guérie. La messagère qui avait apporté l'image merveilleuse, ne se retrouva plus. Elle était inconnue au couvent. Personne ne l'avait vue entrer, personne ne la vit sortir. Sœur Angèle ne se ressentit plus de son horrible maladie : elle vivait encore en 1847, lorsque le pape Pie IX, le 19 avril, ordonna de reprendre la procédure commencée trente ans auparavant. Quand la bonne religieuse, âgée de 76 ans, apprit qu'elle allait être appelée à déposer, elle se troubla intérieurement ; et un jour, ses craintes et ses perplexités de ne pas répondre exactement et de tomber en quelque erreur, la préoccupèrent tellement qu'elle ne pouvait en distraire son esprit et le ramener à suivre la récitation de l'office. Tout à coup, elle ressentit à la rate, dont elle avait tant souffert, une douleur aiguë et violente qui lui rappela son ancien mal Elle se traîne avec peine dans sa cellule et tombant à ge-

noux, demande pardon au Vénérable de ses hésitations: elle lui promet de se présenter avec simplicité devant les juges et de témoigner de son mieux. Cette prière faite la douleur se trouva dissipée, et Sœur Angèle déposa avec une fermeté et une lucidité qui firent l'admiration des juges; l'évêque de Monte-Feltro, juge délégué, remerciait Dieu d'avoir conservé cette religieuse dans une vigueur d'esprit et une sécurité de mémoire aussi remarquable. Le médecin et le chirurgien qui avaient soigné la Sœur Angèle en 1818, les deux prêtres qui l'avaient assistée durant sa longue agonie, et lui avaient, à diverses reprises, administré l'Extrême-Onction, tous les quatre cassés de vieillesse mais jouissant de la plénitude de leurs facultés, avaient pu témoigner de leur côté avec une grande précision et une parfaite clarté. Le prélat qui consigne ces détails, concluait: Plaise à Dieu que l'approbation du Saint-Siège soit accordée à ce prodige éminent pour la gloire de son vénérable serviteur!

L'approbation du Saint-Siège devait se faire attendre. La vérification des pièces concernant les trois miracles proposés par le P. Virili fut d'abord accordée le 10 avril 1848. Quand, cinq ans après, l'avocat du serviteur de Dieu, François Mercurelli eut fait son travail sur les miracles présentés et qu'il eut démontré, article par article, combien chacun répondait strictement aux conditions posées par Benoît XIV; quand il eut répondu aux *Animadversiones* du promoteur de la foi, André Frattini, rédigées avec beaucoup d'art et de souplesse, l'assemblée antépréparatoire se tint chez le cardinal Patrizi. Mais elle conclut à une nouvelle consultation

sur le miracle de la pulmonique. Les deux autres, la guérison du squirrhe en 1783, et le rétablissement de la Sœur Angèle en 1811 ne laissèrent aucun doute et furent tenus pour véritables et certains. On avait sur le tout consulté les hommes de l'art; un des médecins avait conclu que la guérison de la pulmonique était sans doute bien extraordinaire, mais que peut-être on ne pouvait pas en exclure tout à fait les causes naturelles. Ce doute suffit pour suspendre la décision de la Congrégation.

Une contre-expertise fut confiée à un professeur de clinique de l'Université de Rome. Elle conclut absolument au miracle. L'assemblée préparatoire eut lieu au Vatican, le 15 septembre 1857. L'assemblée générale, en présence du Souverain-Pontife, se tint le 15 mars 1859. Le cardinal rapporteur proposa la question de la constatation des miracles; les cardinaux et les consulteurs donnèrent chacun leur suffrage affirmatif; et le Souverain-Pontife, à qui revient toujours la décision suprême, la suspendit encore. Il réclama des prières avant de se prononcer sur une question aussi grave. Il résolut de rendre son jugement définitif et solennel le jour de l'Ascension. Ce jour-là (2 juin 1859), après la messe, le Saint-Père pria longuement et avec ferveur devant la *Confession*; après avoir, du balcon de la Basilique, donné la bénédiction papale *urbi et orbi*, le Pape se rendit à la sacristie des chanoines et proclama le décret de béatification des vénérables serviteurs de Dieu Benoît-Joseph Labre et Jean Sarcander, martyr du secret de la confession en Autriche.

Le 20 mai 1860 avait été choisi pour les fêtes de la

béatification. Elles furent splendides, et je n'ai pas besoin de les décrire : un maître s'en est chargé; tout le peuple chrétien connaît le beau mandement où Mgr Parisis, évêque d'Arras, explique les magnificences de la basilique et tout l'éclat de la cérémonie incomparable, où l'Église rend hommage à un élu de son Dieu.

Les fêtes de Rome se reproduisirent en quelque sorte quelques semaines plus tard, à Arras, autant au moins que les cérémonies d'une église particulière peuvent approcher jamais de la splendeur de l'Église Mère et maîtresse. Au mois de juillet 1860, Mgr Parisis faisait à sa cathédrale la translation solennelle des reliques insignes du Bienheureux, que le prélat avait rapportées de Rome. Selon les règles canoniques, les serviteurs de Dieu, après leur béatification, sont honorés d'un culte public dans leur diocèse et au sein de leur famille religieuse. Partout ailleurs, il faut un privilège du Souverain-Pontife; et c'est en vertu d'une décision spéciale que, ces dernières années, Moulins honorait d'un culte public le bienheureux Benoît-Joseph Labre. Le Souverain-Pontife avait acquiescé au pieux sentiment de l'évêque, estimant qu'une réparation était due au serviteur de Dieu dans l'église même où il avait été méconnu de son vivant. En 1860, Arras était encore le seul diocèse en France, où la nation put rendre publiquement hommage au Bienheureux. La nation tout entière semblait s'être pressée autour du grand évêque qui tenait alors avec tant de bénédiction et de si grandes lumières le siège de saint Waast. Les fidèles et les évêques de France avaient répondu à l'appel de

Mgr Parisis; plus de vingt prélats entouraient la châsse où reposait le chef du serviteur de Dieu. Arras voyait en ces jours une assemblée plénière de la nation. Avec les prières et les bénédictions, les chants et toutes les splendeurs que peut déployer l'Église, les richesses et toutes les gloires nationales faisaient cortège au bienheureux mendiant; et les discours qui ont été prononcés en ces solennités, leçons merveilleuses de l'enseignement catholique, pièces d'une éloquence achevée, sont aussi des monuments de la belle et grande langue française. L'Église conserve toutes les traditions : elle garde tous les trésors. C'est une joie patriotique de voir fleurir sur les lèvres épiscopales l'ancien et beau langage de la France. Le discours du dernier évêque de Poitiers, aux fêtes de 1860, sur le bienheureux Benoît Labre, est populaire. Je ne cherche pas d'ailleurs à décrire ces grandes journées. Elles ont trouvé leur historien dans leur organisateur; et les mandements de Mgr Parisis témoignent bien que l'Église de France n'a pas vu de fêtes plus splendides que celles de ce mendiant.

En lui attribuant le titre de Bienheureux, le Souverain-Pontife Pie IX avait signalé les leçons que cette merveilleuse gloire du pauvre adressait à un siècle tout entier, « abandonné à des désirs d'indépendance et de « licence sans frein, où l'on ne connaît que la soif des « richesses et des plaisirs, où les vertus de l'honnête « homme et du chrétien sont dédaignées, où l'on ne songe « qu'à l'assouvissement des sens et des appétits charnels, « où tous les efforts de la science et des arts ne se portent « qu'au développement des richesses, où enfin le sensua- « lisme ayant envahi toute la société ne sauvait être éner-

« giquement et victorieusement combattu que par la « bienheureuse vertu de pauvreté si amoureusement « aimée des saints en général et tout particulièrement « du bienheureux Labre. » La sainte pauvreté qui « doit combattre et vaincre les entraînements du siècle, » n'avait pas assez triomphé malgré les honneurs et les fêtes de la béatification. Il fallait l'élever au degré supérieur , diriger vers elle les hommages de toute la terre et inscrire le nom du Bienheureux au catalogue des Saints.

Ici, comme nous l'avons dit, en dépit de tout le prix dont elle entoure une mémoire, malgré la grandeur des enseignements et leur enchaînement logique, malgré la nécessité même de défendre et de soutenir la vérité et de la faire briller de tout son éclat, l'Église attendra les manifestations de la Providence. La dévotion et le désir du peuple chrétien, le sentiment de la vérité même ne suffisent pas. Il faut des témoignages de la volonté divine : il faut des miracles. Tous ceux qui avaient contribué à soulever l'enthousiasme populaire et à décider la cause de la béatification, seront désormais écartés. Ils témoignent de la gloire du Bienheureux ; l'Eglise veut désormais connaître la volonté actuelle et déterminée de Dieu : sans la manifestation de cette volonté, elle n'inscrira jamais un Bienheureux au catalogue des Saints.

La volonté de Dieu parut se hâter : dès le jour de la béatification, elle ouvrait, pour ainsi dire, la cause de la canonisation et en donnait le premier élément. Ce jour en effet, 20 mai 1860, au moment si bien décrit par Mgr Parisis, où la proclamation du bref pontifical venait

d'avoir lieu dans l'immense basilique de Saint-Pierre, resplendissante de plus de quatre mille cierges dessinant au-dessus de la foule de longs rubans de lumières et de vastes guirlandes de feu; « quand, au chant du *Te Deum,* au son de toutes les cloches de la ville, aux détonations majestueuses du fort Saint-Ange, le pauvre de Jésus-Christ, couvert de haillons bénis, apparut bien haut dans une gloire flamboyante, l'immense multitude où se trouvaient avec tous les rangs du peuple toutes les sommités de l'Eglise et de l'Etat, tomba soudain, par un mouvement unanime, prosternée devant la représentation de cet homme de rien, et devant un débris de ce corps si misérable et si maltraité jadis. » A ce moment, au milieu de la foule, il y avait une malheureuse dévorée depuis près de quinze ans par un cancer. Une ablation, comme il arrive souvent, avait exaspéré les cruautés et les ravages de la maladie; les forces de la malade étaient épuisées; la mort lui paraissait imminente; les hommes de l'art, à bout de ressources, n'osant tenter de nouvelles opérations, l'avaient engagée à s'adresser au Bienheureux. Elle s'était fait transporter à la basilique, et elle priait avec ardeur. « J'étais comme hors de moi, » dit-elle; et elle ne remarqua pas le moment qu'elle attendait cependant avec impatience, où on découvrit l'image du Bienheureux. Une jeune fille qui l'accompagnait la rappela à elle-même : elle fixa alors l'image radieuse et, dit-elle encore, « je ne pouvais en détourner les yeux. » Elle priait, et se sentait délivrée de tout sentiment de douleur. Sans cesser ses prières, elle pressa de la main sa poitrine, et son cœur se fondit de joie : le bien-être était réel. Elle garda le silence,

continuant de prier et de remercier avec effusion. Elle se promettait d'examiner ses plaies lorsqu'elle serait de retour à la maison. Mais après la fonction, elle dîna au *burgo*, et toujours gardant son secret, revint bien vite à Saint-Pierre, où elle resta jusqu'après l'*Ave Maria*. Il lui semblait qu'elle ne remercierait jamais assez le Bienheureux. Sortie de Saint-Pierre, elle rentra enfin chez elle; « je ne marchais pas, dit-elle, je courais; » et, à lui voir cette vive allure, ceux à qui elle n'avait pas encore confié le mystère, auraient dû le deviner. Elle découvrit enfin sa poitrine et la trouva toute nette, sans plaie, sans tumeur, ni douleur : « alors, dit-elle, je me mis à pleurer. » Les médecins constatèrent la merveille.

Ce fut là le premier gage que Dieu donna de son désir de la gloire de son serviteur.

Le second ne se fit pas attendre. Il y avait à Monte-Falco au monastère du Divin-Amour, une jeune religieuse professe affligée depuis longues années de douleurs internes et de violents vomissements. Les médecins croyaient à un squirre ou à de grandes lésions de l'estomac. La maladie avait pris, en octobre 1860, un caractère aigu; la pauvre Sœur se trouva dans l'impossibilité absolue de prendre aucune nourriture, ni de supporter la moindre boisson; et elle semblait réduite à l'extrême.

Un jour, le 24 octobre, l'infirmière lui conseilla de recourir à l'intercession du bienheureux Benoît-Joseph, *Peppettino*. La malade était dans un tel état de souffrances, d'épuisement et d'angoisses qu'elle s'y refusa, et même avec une certaine impatience. Elle s'accusa

tout aussitôt d'avoir manqué de révérence envers le Bienheureux, et rentrant en elle-même, regrettant sa vivacité, l'implora humblement. L'infirmière l'avait quittée. La Sœur était seule dans sa cellule, sur son lit, tout en renouvelant avec ferveur ses actes de repentir, de confiance et de recommandation au bienheureux Benoît-Joseph, elle avait fermé les yeux et était entrée dans une sorte de somnolence qui n'était pas tout à fait le sommeil, lorsqu'elle vit devant elle un jeune saint de taille moyenne, vêtu d'une manière d'habit long, un peu ouvert sur la poitrine, inondé et comme transpercé de lumière. Avec un visage riant, une vraie face de paradis, il s'approcha du lit et lui dit : « Levez-vous, vous serez guérie. » Elle ouvrit les yeux et ne voyant plus rien, elle pensa qu'elle perdait l'esprit et devenait le jouet des illusions. « Il ne manquerait plus que cela, » se dit-elle avec une sorte de découragement en se retournant dans son lit. Elle y resta les yeux demi-fermés, mais parfaitement éveillée, dit-elle ; à travers le silence de la maison, elle entendait au loin le chant des religieuses qui récitaient l'office dans le chœur : c'était Complies. Tout à coup, la cellule est remplie d'une lumière éclatante, la Sœur se dresse sur son séant et elle voit devant elle le jeune homme qu'elle avait déjà vu : la lumière l'inondait de toutes parts et le transperçait pour ainsi dire. Les clartés de la poitrine étaient si brillantes qu'on n'en pouvait soutenir l'éclat. Il était comme dans un nuage étincelant qui lui faisait auréole, et une multitude d'anges l'entouraient. Trois se tenaient debout, près de lui, portant une couronne, un lys et le troisième un petit bâton de pèlerin avec bourdon,

les emblèmes du triomphe, de la pureté et du pèlerinage.

La malade se sentait attirée vers ce glorieux personnage : elle eût voulu courir vers lui et lui parler, et elle ne pouvait se remuer, ni prononcer une parole. Cependant la vision s'approchait du lit : le saint, les mains ouvertes, se courba ; il la marqua sensiblement, dit-elle, de trois signes de croix, et lui dit : « Je suis Benoît-Joseph. » Toute bouleversée et épuisée, la bonne Sœur laissa retomber sa tête sur l'oreiller, et le saint lui dit doucement : » J'ai obtenu la grâce de vous guérir, » et il lui nomma son mal. « Soyez reconnaissante au Seigneur, ajouta-t-il. Allez vers votre supérieure lui raconter le fait, et dites-lui d'en faire ouvrir l'enquête. Soyez fidèle à la règle, soyez obéissante à la supérieure et Dieu vous aidera en tout. » Il lui dit encore diverses choses « qui regardent ma conscience, » dit la religieuse, et s'élevant peu à peu dans son nuage, il disparut avec tout son cortège.

La Sœur resta stupéfaite, confondue, pleurant de joie ; elle ne sentait aucune douleur, toutes les traces de la maladie avaient disparu. Assise sur son lit, elle se disposait à s'habiller lorsque l'infirmière rentra, et la voyant agitée et toute ardente, lui demanda ce qui lui était arrivé et si elle était plus souffrante. « Non, non, dit la miraculée, je ne me sens point de mal ; appelez la supérieure. » Elle se leva et sur l'ordre de la supérieure, se rendit bientôt au réfectoire, où elle raconta à ses Sœurs éperdues la grâce qu'elle venait d'obtenir. En preuve de sa guérison, elle se prit à souper de grand appétit ; elle avait retrouvé toutes ses forces, et dès ce

moment put suivre les exercices de la communauté mieux qu'elle n'avait jamais fait.

Ces deux miracles invoqués par l'avocat François Mercurelli dans ses instances, furent ensuite soumis à la Sacrée Congrégation. Le 11 avril 1861, le Souverain-Pontife avait ordonné la reprise de la cause. Elle dura jusqu'en 1872. En 1867, les témoins avaient été entendus, et la Sacré Congrégation concluait à la validité des deux miracles. Les discussions du rapport au sein de la Congrégation des Rites et les consultations des hommes de l'art se prolongèrent. La congrégation préparatoire se tint au Vatican le 23 avril 1872, et le 19 novembre la séance générale. La promulgation solennelle du décret des miracles avait lieu le 29 décembre, fête de saint Thomas de Cantorbéry. Le 14 janvier 1873, la Sacrée Congrégation des Rites décidait qu'on pouvait procéder à la canonisation; et le 9 février, dimanche de la Septuagésime, le Souverain-Pontife obéissant à la volonté divine, prononça la sentence irrévocable, et décréta qu'il pouvait être « procédé sûrement à la canonisation du bienheureux Benoît-Joseph Labre. » Le pape Pie IX ordonnait de promulguer cet édit, de l'insérer dans les actes de la Sacrée Congrégation des Rites et d'expédier « les lettres apostoliques concernant la solennité de la canonisation qui sera célébrée un jour ou l'autre, ajoutait-il, dans la basilique patriarcale du Vatican. »

Ce grand acte fermait la longue et solennelle procédure, où s'étaient accusées avec tant de vigueur la foi et la piété du peuple romain qui l'avait ouverte lui-même, on peut dire, quatre-vingt-dix ans auparavant avec en-

thousiasme. Pie IX avait voulu que l'évêque d'Arras assistât à la proclamation du décret; et le prélat, agenouillé devant le Souverain-Pontife, avait pu dès ce premier jour, répandre aux pieds du trône pontifical ses remerciements, ceux de son diocèse et ceux de la France.

En attendant les lettres apostoliques qui devaient encore tarder onze ans, l'évêque d'Arras provoqua une fête à Amettes pour le mois de juillet 1873. Ce pèlerinage, avec ses trente mille pèlerins de toutes les provinces, fut une fête nationale. J'en ai décrit naguère les splendeurs et les émotions : elles sont restées vivantes dans tous les cœurs. La canonisation bien que certaine, laissait un désir inassouvi parmi les fidèles. Le culte public du Bienheureux était toujours un privilège.

Cependant les conditions étaient dures au Vatican. La basilique qui avait été désignée pour la solennité, n'était vraiment plus aux mains du Souverain Pontife. Pie IX attendit. Léon XIII attendit. Toutefois, à la veille peut-être de quitter la ville éternelle, dont le séjour devient à chaque instant plus intolérable, le Pape désira, au sein de sa captivité, procéder aux fêtes de la canonisation. Dans une lettre pastorale du 22 mai 1881, Mgr l'évêque d'Arras annonçait que le jour de la solennité était fixé au 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception. Une commission présidée par le cardinal Bartolini dut aviser aux moyens de procéder à cette grande cérémonie. Il fallait suppléer à tout. Le trésor pontifical est sans ressources. Les scandales de la nuit des funérailles de Pie IX ont montré au monde que la majesté du Sou-

verain-Pontife n'avait à rencontrer aucun secours à Rome, en dehors de ce palais du Vatican, où la police et la force armée italiennes veulent bien ne pas pénétrer encore.

Trois autres Bienheureux devaient être associés au saint mendiant dans les honneurs de la canonisation : un prêtre, le B. Rossi, un capucin, le B. Laurent de Brindes, une religieuse dominicaine, la B. Claire de Monte-Falco. En dépit de ce que purent faire les fils de saint François et de saint Dominique, c'est, je crois bien, le mendiant français qui suppléa en plus grande partie à la pénurie du trésor pontifical. Je ne sais même s'il a achevé sa quête et s'il n'est pas encore obligé de se présenter pendant quelque temps à ses dévots, comme il faisait jadis aux portes de certaines boutiques de Rome, ne tendant pas la main, mais récitant des prières jusqu'à ce qu'on l'ait congédié soit en lui donnant une obole, soit en s'excusant et lui disant de revenir un autre jour (1).

L'affluence des pèlerins qui se rendirent à Rome pour le 8 décembre, fut considérable. Les compagnies de chemin de fer avait paru montrer quelque mauvaise

(1) Mgr l'évêque d'Arras avait ordonné une quête dans son diocèse, où les appels à la charité sont fructueux. Plusiers prélats ont fait de même ; des souscriptions ont aussi été ouvertes : mais les frais de la solennité de la canonisation sont considérables, en outre la postulature désire faire l'acquisition de la maison où le Bienheureux est mort, la maison du boucher Zaccarelli, *via dei Serpenti*, proche de l'église Notre-Dame des Monts. On voudrait arracher cette maison aux usages profanes, en y installant un hospice pour les pauvres. Les aumônes dans ce but devront être adressées à l'évêché d'Arras, ou, à Paris, aux bureaux du journal l'*Univers*, ou enfin, à Rome, à Mgr Virili, *via dei Croceferi*, 20.

volonté à organiser des trains de pèlerinage : on crut même un moment qu'on ne pourrait en avoir. Le gouvernement de la république était-il pour quelque chose dans cette difficulté ? Aurait-il hérité des inquiétudes et des susceptibilités que la popularité et le renom du saint mendiant éveillaient en 1783 dans le ministère et la diplomatie du roi? Les difficultés apportées par les compagnies de chemins de fer cessérent bientôt devant l'intervention, assure-t-on, de touristes anglais. Ceux-ci se proposaient, pour eux et leurs compatriotes, un voyage de curiosité : ils furent déçus presque tous parce que la plupart des billets furent enlevés par des pèlerins catholiques et français.

On avait fait choix pour la cérémonie de la grande salle qui règne au dessus du portique de Saint-Pierre et qui occupe toute la largeur de l'église. Cette salle immense n'est pas la centième partie du vaisseau de la basilique, la largeur n'en est certainement pas celle d'une des arcades de Saint-Pierre. Elle a dix fenêtres donnant d'un côté sur la place et de l'autre dans l'église. Ces dix fenêtres avaient été transformées en tribunes à double étage. La salle toute entière avait été décorée avec ce goût et cet art particuliers aux Romains. Elle brillait de fleurs et de lumières; de grandes peintures rappelant les miracles des nouveaux saints, les armes du Souverain-Pontife faisant éclater partout les lys et les étoiles, les bannières, l'or étincelant au long des murailles produisaient un effet magique. L'autel était dressé au milieu de la salle ; il était surmonté d'un baldaquin d'un dessin exquis, léger, gracieux : c'était la reproduction réduite de l'ancien bal-

daquin de l'autel papal à Saint-Pierre, avant qu'on eût érigé le monument du Bernin.

Entre la partie de la salle livrée au public et celle destinée au cortège papal, régnait une balustrade chargée de huit grands candélabres qui sont de rigueur quand le Pape chante la messe. Au fond, s'élève le trône faisant face à l'autel. Au-dessus du trône, dans la frise, est écrit en lettres d'or : *Ubi Petrus, ibi ecclesia.* On médite cette devise dans un lieu si beau et si bien orné, si éclatant et si resplendissant et cependant si étroit et si en désaccord avec l'immensité de l'Église et l'innombrable communion de ses fidèles. Ils sont accourus de toutes parts; ils remplissent la place Saint-Pierre, ils peupleront la basilique; ils témoigneront par leur piété des entraves que subit leur mère impuissante à ouvrir ses bras et à dilater ses temples pour serrer tous ses fils sur son sein.

Le 8 décembre, à neuf heures du matin, le Pape descendait de ses appartements à la salle des *Paramenti*, contiguë à la salle ducale, où l'attendaient les cardinaux, archevêques et évêques revêtus des ornements de leur ordre. Le Pape, après avoir pris ses vêtements sacrés, est entré, couvert du manteau papal et la tiare sur la tête, dans la salle ducale ; il s'est assis, a béni l'encens, et après avoir déposé la tiare, s'est agenouillé quelques instants pour prier en silence, puis il a entonné l'hymne *Ave maris stella.* Après le chant de la première strophe le Pontife ayant en tête la mitre précieuse, s'est placé sur la *sedia gestatoria.* Le cardinal Bartolini, procureur de la canonisation, lui a présenté trois cierges allumés, ornés de peintures. Le Pape a retenu le plus petit qu'il tient

32

de la main gauche enveloppée d'un voile de soie blanche, gardant la droite libre pour bénir. Cependant le cortège, dont il serait trop long de donner le détail (1), s'était mis en marche au chant de l'*Ave maris stella*, et

(1) *Le journal de Rome* du 9 décembre en fait la description exacte :

Les maîtres des cérémonies pontificales mettent en mouvement la procession dans l'ordre suivant :

Deux curseurs apostoliques avec les massues d'argent; — les officiers mineurs ; — les consulteurs et les prélats officiers de la Sacrée Congrégation des Rites. — Puis les membres de la Chapelle pontificale, c'est-à-dire : les procureurs du collège, — le père prédicateur apostolique avec le père confesseur de la famille pontificale, — les procureurs généraux des ordres mendiants, — les *Bussolanti,* — les chapelains communs, quelques-uns desquels portant les mitres précieuses du Pontife, — les clercs et les chapelains secrets, — le procureur général du fisc de la R. C. A., — les avocats consistoriaux, — les camériers d'honneur et les chantres chapelains, chantant l'hymne commencée par Sa Sainteté.

Suivaient en surplis et rochet les représentants des divers collèges de la prélature, deux chapelains secrets portant la tiare et la mitre ordinaire de Sa Sainteté, et au milieu de sa cour S. Ex. le prince maître du saint hospice, assisté par les massiers et les curseurs apostoliques.

Un votant de la signature marchait avec l'encensoir fumant, — puis le dernier auditeur de Rote, en aube, comme sous-diacre apostolique, portant la croix papale, entouré de sept votants de la signature, lesquels remplissant les fonctions d'acolytes soutenaient des chandeliers portant les cierges allumés et agrémentés d'arabesques et de peintures brillantes.

Après le sous-diacre apostolique venait un maître ostiaire à la *virga rubea*, custode de la croix papale, suivi d'un auditeur de rote faisant fonctions du sous-diacre apostolique qui doit officier à la messe, entre le diacre et le sous-diacre grecs.

Les pénitenciers de la basilique Vaticane en chasuble, les abbés généraux et le commandeur de l'hospice du Saint-Esprit, les abbés présents à Rome, tous en pluvial de damas blanc avec la

après avoir traversé la salle royale, était entré dans la chapelle Sixtine où le Saint-Sacrement était exposé. Le Pape, descendu de la *sedia* et ayant déposé la mitre précieuse, adora le Saint-Sacrement pendant que les chantres terminaient la dernière strophe de l'*Ave Maris stella*. Après son adoration, le Souverain-Pontife s'est levé, a

mitre de toile, suivis des évêques et archevêques assistants, tous en pluvial lamé d'argent et mitre de toile.

Le Sacré-Collège, d'abord les cardinaux-diacres en riches dalmatiques lamées d'argent, brodées d'or ; — ensuite les cardinaux-prêtres en chasubles, — enfin les cardinaux-évêques en pluvial avec le fermail orné de pignes, parmi lesquels l'Eme cardinal doyen du Sacré-Collège, qui faisait les fonctions d'évêque assistant et portait un magnifique pluvial brodé d'or, tous coiffés de la mitre de damas blanc, un cierge à la main et suivis de leur cour.

Le prince assistant au trône, suivi de deux auditeurs de Rote destinés à soutenir la *falda,* — les deux cardinaux premiers diacres assistants, et l'Eme cardinal Zigliara, diacre officiant. — Mgr le préfet des cérémonies pontificales, accosté de deux maîtres des cérémonies.

A ce moment, les *palafrenieri* et les *sediari*, vêtus de l'habit de soie damasquinée et de la simarre de drap rouge, commandés par le fourrier et l'écuyer majeurs, élevaient la *sedia gestatoria*, et sous le baldaquin dont les hampes étaient soutenues par huit prélats référendaires de la signature en mantelette et rochet, et accosté des *flabelli* que portaient des camériers secrets, le Souverain Pontife s'est avancé tenant le cierge de la main gauche, suivi latéralement des officiers et commandants de la garde noble, des officiers des gardes suisse et palatine, et des suisses en cuirasse armés des grandes épées, ainsi que du collège des massiers qui fermaient le cortège.

Suivaient la marche de cet imposant cortège : le doyen de la Sacrée Rote, soutenant la mitre, entre deux camériers secrets, et l'adjudant de la chambre.

Son Exc. Rme Mgr le majordome, le collège des protonotaires apostoliques participants, avec le maître de la chambre et les généraux des ordres religieux qui ont place à la chapelle terminaient la procession.

repris place sur la *sedia* et, la tiare sur la tête, s'est acheminé vers la salle de la canonisation.

« Il était dix heures, dit un témoin dont nous ne pouvons contester la véracité, ni l'émotion, « il était dix « heures quand le cortège pontifical commença à entrer « dans la *Loggia*, à travers les lumières et les fleurs, au « milieu des flots du peuple fidèle et des ornements de « toutes sortes signalant la gloire des héros de l'Église, « nos maîtres, nos protecteurs, nos amis, que le Saint- « Esprit allait dénoncer à notre foi et à notre amour « par la voix infaillible du Souverain-Pontife. Deux à « deux, portant un cierge allumé, symbole de leur mis- « sion de lumière et de vigilance, coiffés de la mitre de « lin, au milieu d'un silence et d'un respect que nous « ne pouvons décrire, que nous ne pouvons faire com- « prendre, et dont il faut avoir ressenti l'impression, « les évêques s'avancent lentement et se dirigent vers « l'autel. Ils prennent place sur les bancs préparés pour « eux et pour les divers prélats. Les archevêques vien- « nent ensuite, puis les cardinaux. Tous ont la mitre « blanche. De loin en loin, dans cette longue et impo- « sante procession, apparaissent quelques mitres *pré-* « *cieuses*, privilèges de divers sièges orientaux. La pro- « cession se continue, et les places réservées aux pré- « lats se garnissent. Le chœur au delà de l'autel se rem- « plit. Je ne décris pas la garde papaline, la garde « suisse, la garde d'honneur, les camériers circulant « dans leurs brillants costumes; tout pâlit, tout s'efface « devant la simplicité majestueuse et touchante dest « évêques, des archevêques et de tout le corps cardi- « nalice... Tout à coup, à l'entrée de la salle, entouré

« de ses familiers, accompagné par les *flabelli*, apparaît « le Pape porté sur la *sedia gestatoria*.

« Le Souverain-Pontife a le trirègne sur la tête, il est « revêtu de ses vêtements pontificaux, tout reluisants « d'or et de pierreries. Que dire de sa personne sacrée? « Sa main se lève et bénit de tous côtés, son regard se « promène sur cette assistance confondue devant Lui; « Lui, l'autorité suprême sur la terre, Lui le vicaire de « Jésus-Christ, Lui que, dans un langage énergique, « où l'Église ne trouve rien à redire, un docteur nou- « veau dont il va proclamer la gloire, appelait le *vice-* « *Dieu!* Ce n'est pas une vision de la terre, en effet, c'est « une véritable apparition du paradis. Il passe au-des- « sus des têtes, bénissant toujours, s'humiliant tout à « la fois et se dressant sous l'autorité immense qui de- « vrait l'accabler et qu'il porte bénignement, pour le « bien, pour la consolation, pour la lumière de tous. « C'est le Pape! c'est le Roi! c'est le Père! C'est, on ne « saurait trop le répéter, avec Benoît-Joseph Labre, et « tous les cœurs ont senti la vérité de cette étrange pa- « role : c'est le *vice-Dieu* qui est devant nous (1). »

Pendant qu'il passait ainsi comme dans la gloire au-dessus des têtes humaines, les chantres de la Sixtine avaient entonné le célèbre motet : *Tu es Petrus*. Quand Pierre fut, au travers des flots du peuple fidèle, arrivé jusque devant l'autel, il descendit de la *sedia* et s'agenouilla pour prier. Il gagna ensuite son trône et reçut l'obédience de chacun. Les cardinaux, archevêques, évêques, abbés et pénitenciers montèrent deux à deux

(1) *Univers* du 12 décembre 1881.

au trône pontifical, rendant ainsi hommage à la personne sacrée de Pierre, du vicaire de Jésus-Christ, du vice-Dieu, lui baisant le pied, le genou ou la main. Aussitôt après l'obédience, eurent lieu les instances. Le cardinal Bartolini, procureur de la canonisation, est conduit au trône pontifical, le doyen des avocats consistoriaux l'accompagne, et ayant fait une génuflexion il demande *instanter* que Sa Sainteté veuille bien enregistrer au catalogue des Saints les quatre Bienheureux. C'est le secrétaire des Brefs qui donne la réponse au nom du Saint-Père, qui descend ensuite de son trône et s'agenouille devant l'autel; les chantres entonnent les litanies des saints. C'est comme une dernière consultation: c'est une dernière invocation à toute l'Eglise triomphante dont l'Eglise militante veut suivre et exprimer l'assentiment. Après les litanies, le Pape retourne à son trône, et l'avocat consistorial revient, toujours au nom du cardinal qu'il accompagne, renouveler la postulation *instanter*, *instantius*. Après la réponse du secrétaire des Brefs, le Pape s'agenouille et entonne de son trône le *Veni Creator*. Le Souverain-Pontife debout récite ensuite l'oraison propre du Saint-Esprit et il se rassied. La postulation recommence *instanter*, *instantius*, *instantissime*.

Alors le Pape se lève et toute l'assistance se lève avec lui. L'avocat postulateur reste à genoux même après la réponse du secrétaire des Brefs, tandis que le Pape assis, la mitre sur la tête, prononce enfin, comme docteur infaillible et chef de l'Eglise universelle, le décret de canonisation. Nous en donnons ici la traduction d'après M. l'abbé Deramecourt.

« Pour l'honneur de la sainte et individuelle Trinité,
« pour l'exaltation de la foi catholique et le développe-
« ment de la foi chrétienne, par l'autorité de Notre-Sei-
« gneur Jésus-Christ, des bienheureux Pierre et Paul
« et par la Nôtre, après mûre délibération et ayant sou-
« vent imploré le secours de Dieu, sur le conseil encore
« de nos vénérables Frères les cardinaux de la Sainte
« Eglise romaine, les Patriarches, les archevêques et
« évêques, Nous définissons que les bienheureux Jean-
« Baptiste de Rossi, Laurent de Brindes, Benoît-Joseph
« Labre, confesseurs, et Claire de la Croix, vierge, sont
« nommés Saints, et Nous les inscrivons dans le catalo-
« gue des Saints. Nous statuons, en outre, que leur
« mémoire doit être honorée chaque année avec une
« pieuse dévotion par l'Eglise universelle, savoir :
« parmi les saints confesseurs non pontifes, celle de
« Jean-Baptiste, le 23 mai, celle de Laurent, le 7 mai,
« celle de Benoît-Joseph, le 16 avril ; parmi les saintes
« vierges, celle de Claire, le 18 août. Au nom du Père,
« et du Fils et du Saint-Esprit. Amen. »

Les postulateurs se rapprochent de nouveau du trône pontifical, et l'avocat consistorial toujours agenouillé, supplie au nom du cardinal postulateur, le Pape de décréter que les lettres apostoliques soient expédiées dans la forme propre. *Decernimus,* répond le Souverain-Pontife en bénissant ; et le cardinal procureur gravit les degrés du trône et baise la main du Pape. L'avocat consistorial s'adresse aux protonotaires apostoliques et les prie de dresser l'acte de la canonisation. *Conficiemus,* répond le premier des protonotaires, et se tournant vers les camériers : *Vobis testibus,* ajoute-t-il.

En ce moment, les trompettes d'argent retentissent pour annoncer l'heureuse nouvelle de la canonisation. Ces trompettes de Saint-Pierre sont célèbres : elles ont un son éclatant et doux qui, dans la Basilique, semblait descendre des voûtes où elles retentissaient comme un bruit du Paradis. Les cloches de Saint-Pierre sonnent à grande volée, et celles de toute la ville leur répondent. Aux jours de la liberté de l'Eglise, le canon de Saint-Ange mêlait sa voix retentissante à toutes ces voix joyeuses. Il est muet aujourd'hui. Mais les acclamations du peuple, réuni sur la place Saint-Pierre, s'unissent à la parole du Souverain-Pontife. Cependant, debout sur son trône, ayant déposé la mitre, le Pape, les mains étendues, entonnait le *Te Deum*. A la fin de ce chant de triomphe, le premier des cardinaux-diacres récite l'invocation aux nouveaux Saints. Le Saint-Père chante ensuite l'oraison qui leur est consacrée.

La cérémonie de la canonisation était terminée; et la messe pontificale allait commencer. Elle a été célébrée après le chant de Tierce, avec toute la pompe usitée quand le Pape officie. C'était la messe de l'Immaculée-Conception, et les nouveaux Saints n'y ont pas été oubliés. Leur oraison propre fut ajoutée à celle de la Reine des Anges et des Saints. Le nom de chacun d'eux fut, en outre, prononcé deux fois au *Confiteor*. Pouvait-on moins faire que de s'humilier devant eux et de les invoquer en ce jour? Faut-il remarquer que l'Epitre et l'Evangile furent chantés en latin et en grec? Le pape prononça en outre l'homélie en latin. Le *Credo* fut immédiatement suivi de la cérémonie des oblations. Le Pape les reçoit sur son trône. Elles sont présentées par les pos-

tulateurs de chaque cause. Elles consistent en cinq cierges, deux pains, deux petits barils d'eau et de vin et trois cages renfermant des tourterelles, des colombes et des oiseaux de diverses espèces. L'usage, à la basilique de Saint-Pierre, est de rendre la liberté à ces oiseaux. La chapelle au-dessus du portique était trop étroite pour qu'on y pût observer ce rite joyeux et simple. Trois cardinaux conduisaient chacune des postulations de la chapelle Pauline jusqu'au trône pontifical. Des prêtres portent les oblations. Mgr l'évêque d'Arras, qui était assistant à la messe pontificale comme porte-flambeau, était chargé de présenter les oblateurs de saint Benoît-Joseph, conduits par les cardinaux Bilio, Oreglia et Pecci, ainsi que par le postulateur Mgr Virili. On dit que le Pape remarqua en souriant que les offrandes du saint mendiant étaient les plus riches : il daigna aussi appuyer avec complaisance sa main sur la tête du curé d'Amettes, un des oblateurs.

Nous n'avons pas besoin de décrire la suite de la messe pontificale. Quand elle fut achevée, le Pape ayant quitté et laissé sur l'autel le Pallium et le manipule, se rendit sur son trône. Il déposa la mitre pour reprendre la tiare. Le procureur de la canonisation, le cardinal Bartolini, le président de la postulation, Mgr di Marzo, et les quatre postulateurs s'avancèrent vers le trône; et le cardinal procureur offrit, au nom des postulateurs, à la Sainteté de Notre-Seigneur le *Presbyterium pro missa bene cantata*, dans une bourse de soie blanche, brodée d'or.

Le Pape monta ensuite sur la *sedia gestatoria* et, escorté du même cortège qu'à son entrée traversa, en bé-

nissant toute la foule pour rentrer dans ses appartements.

J'ai tenu à relater avec exactitude le cérémonial de cette grande solennité; mais je sais que l'exactitude ne rend rien et est surtout insuffisante à montrer à l'esprit de ceux qui n'y ont pas assisté, la beauté, la grandeur et surtout l'émotion de ces fêtes. Je veux citer encore une fois le témoin, dont j'ai déjà reproduit les paroles :

« Je ne puis ni ne veux décrire la cérémonie, » écrivait-il en sortant du Vatican. « Je n'aurais pas le temps, « et je ne suis pas maître de mon émotion. Tous l'ont « ressentie. Depuis 1870, on n'avait pas vu à Rome ces « grandes cérémonies de l'Eglise. Celle-ci n'était qu'une « ombre sans aucun doute. Il y manquait l'immensité « de la Basilique, la profondeur des masses du peuple « chrétien, la présence de la Confession. On se sentait à « l'étroit dans cette grande *Loggia*. Quelque chose pèse « sur les cœurs. C'est comme un air des catacombes. On « étouffe. La liberté manque au delà de ces murs. On « sait que la révolution gronde dans la rue, et que les « injures y peuvent éclater à toute heure. Elles ont « poursuivi l'aimable et bien-aimé Pie IX dans la ma- « jesté de la mort; pourquoi ne se déchaîneraient-elles « pas contre la majesté souveraine de son magnanime « successeur ? La tyrannie et la violence extérieures « s'imposent même à ces grandes solennités; et au delà « de la place Saint-Pierre rien ne doit répondre à l'ex- « pansion des âmes. On veut que la cité romaine soit « étrangère aux fêtes de l'Eglise; et si tout à l'heure, « quand les cloches vont sonner, le canon de Saint- « Ange tonne, ce ne sera pas par l'ordre, ce ne sera

« pas de l'assentiment du Souverain-Pontife. Ce sera un « hommage hypocrite rendu par la force à la vérité et à « la sainteté (1).

« Je ne m'arrête donc pas sur cette cérémonie incom- « parable et indescriptible. Heureux d'y avoir assisté, je « sais que mes paroles ne pourront jamais rendre les sen- « timents de joie, de douleur, de fierté et d'humiliation « qui ont traversé les âmes fidèles.

« Dans ces splendeurs si grandes à travers leurs con- « traintes, n'ai-je pas senti la captivité de ma mère ? Et « au milieu du rayonnement céleste où elle vient de « m'apparaître, n'ai-je pas vu les fers dont elle est char- « gée ? Il me semble avoir reconnu quelque chose de « ce sentiment jusque dans l'attitude et la physionomie « du Souverain-Pontife. Je ferme les yeux pour le revoir « dans mon esprit tel qu'il a passé devant mes regards, « grand, noble, doux ; la paternité domine la sévérité. Il « bénit, il bénit encore ; et sous ses vêtements sacrés, sur « cette chaire où on le porte au-dessus de toutes les têtes « humaines, il apparaît tout à la fois comme écrasé par « la majesté divine et divinement puissant pour la por- « ter. Il a entre les mains le pardon de tous ; il possède « les clefs qui ouvrent, et, tout en bénissant ses enfants « fidèles, son âme désolée considère les rebelles et les « ingrats sur qui la bénédiction se tourne en malédic-

(1) Au moment du *Te Deum*, quand les cloches de la ville sonnèrent, on entendit retentir quelques coups de canon, et on crut un instant avec étonnement, que le gouvernement avait voulu s'associer en quelque sorte à la fête populaire. C'était une illusion. Le canon avait retenti par hasard ; des artilleurs faisaient l'exercice aux environs du palais du Vatican.

« tion, et qui se précipitent vers l'enfer parce qu'ils ne « veulent pas regarder le paradis qu'il leur offre et qu'il « peut leur donner. Je ne sais si j'ai compris ou si j'ima- « gine; mais dans cette sérénité toute-puissante du « Souverain-Pontife en face du monde prévaricateur, « j'ai cru voir apparaître la désolation de la stérilité des « miséricordes divines.

« Ce dut être la grande douleur de la Passion de « Notre-Seigneur. Ce fut la cause et la raison de son « agonie sanglante au jardin des Oliviers. Que ce calice « s'éloigne !....

« Comment ces sentiments se mêlaient-ils à cette fête « splendide, à ce merveilleux triomphe de la pauvreté, « de l'apostolat, de la charité et de la prière?....

« Saint Benoît-Joseph Labre et tous vos compagnons, « saint Laurent de Brindes, saint Jean-Baptiste de Rossi, « sainte Claire de Monte-Falco, priez pour nous; inter- « cédez pour la délivrance de l'Eglise! »

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

